APERIRE
TERRAM
GENTIBUS

to Lᵗ General Marcus Slat
respectfully presented by th
author

MÉMOIRES

SUR LA CHINE

TOUS DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE J. BEST,
RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

MÉMOIRES
SUR LA CHINE

PAR

LE COMTE D'ESCAYRAC DE LAUTURE

INTRODUCTION

PRÉFACE ; CAMPAGNE DE PÉKIN ; SOUVENIRS PERSONNELS ; QUESTION CHINOISE.

HISTOIRE

ÉLÉMENTS HISTORIQUES ; CHRONOLOGIE ; TEMPS ANCIENS ; TEMPS MOYENS ; TEMPS MODERNES ; MONNAIES ANCIENNES ; HISTOIRE DU SOL ; ADDITIONS RELATIVES AU COMMERCE.

RELIGION

MOUVEMENT RELIGIEUX ; RELIGION DES CHINOIS ; OLYMPE ; BOUDDHISME ; ENFERS ; CULTE POPULAIRE ; CULTES ÉTRANGERS ; VOCABULAIRE RELIGIEUX.

GOUVERNEMENT

GOUVERNEMENT CENTRAL ; FONCTIONNAIRES CIVILS ; ADMINISTRATION ; FINANCES ; ÉTAT MILITAIRE ; VOCABULAIRE ADMINISTRATIF.

COUTUMES

VIE SOCIALE ; THÉATRE ; CÉRÉMONIES ; VIE PRIVÉE ; INSTRUCTION PUBLIQUE ; AGRICULTURE ; TRANSPORTS ; CALCUL ET MESURES ; MONTS-DE-PIÉTÉ ; COMMERCE EN 1863.

PARIS. — LIBRAIRIE DU MAGASIN PITTORESQUE

QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 29

1865

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Research Library, The Getty Research Institute

http://archive.org/details/memoiressurlachin00esca

PRÉFACE

Tant de livres ont été écrits sur la Chine, qu'en en voyant paraître un nouveau il est permis de se demander pourquoi on le publie et quelles choses nouvelles on y peut apprendre.

Répondant à cette question, je dirai d'abord que ce livre ne sera point un journal de voyage : les détails de ma vie m'intéressent peu moi-même ; je n'oserais espérer qu'ils intéressassent les autres. Je présenterai seulement en quelques pages ceux de mes souvenirs qui, par eux-mêmes, peuvent avoir de l'intérêt et faire comprendre mieux le peuple et le pays auxquels nous avons porté la guerre et le progrès.

Je n'entreprends pas non plus un tableau complet de la Chine : la compilation n'est pas mon fait, et le temps m'a manqué de tout apprendre ; l'heure même n'est peut-être pas venue d'entreprendre un si grand ouvrage.

Les matériaux d'une telle encyclopédie gisent épars dans bien des livres : il serait long de nommer tous les hommes savants et dévoués qui les ont amassés pour nous. Il serait injuste cependant de ne pas rappeler au moins quelques-uns de ces noms. J'aurai plus d'une fois, dans mon livre, la satisfaction de pouvoir le faire. Ici, laissant de côté pour un instant un grand nombre d'ouvrages importants publiés en Asie et en Europe par des auteurs isolés, je rappellerai seulement deux œuvres collectives immenses, excellentes, et qui sont les deux grandes sources de notre savoir sur la Chine.

La première de ces œuvres est celle des jésuites, hommes de science, écrivains habiles, naturalisés à la Chine à ce point d'avoir ajouté à ses livres classiques, chargés de dresser les cartes de tout l'empire, répandus sur tous les points, en contact avec toutes les classes, en crédit à la cour, estimés de tous et voyant tout. Cette œuvre comprend les *Lettres édifiantes;* divers ouvrages historiques ; l'*Atlas des provinces*

de la Chine, l'ouvrage le plus considérable en ce genre qu'on ait jamais entrepris, dit d'Anville; enfin un grand nombre de travaux de toute espèce.

La seconde œuvre collective est le *Chinese Repository,* publication mensuelle poursuivie à Canton, pendant vingt années, par des agents, des missionnaires, des interprètes et des négociants anglais, américains, et d'autres nations (1).

Le travail des jésuites est élégant, plein de détails précieux, mais souvent superficiel; il est de son époque, du dix-septième et du dix-huitième siècle.

Le travail des Anglais, entrepris dans des conditions moins favorables, mais poursuivi avec une remarquable ténacité, est souvent plus substantiel et plus profond; c'est l'œuvre d'un temps plus sérieux, le dix-neuvième siècle.

Le public aborde rarement ces deux collections. La seconde, détruite en partie par divers accidents, est déjà devenue rare; des exemplaires incomplets se vendent de 800 à 900 francs. Beaucoup de ceux qui ont écrit sur la Chine, même parmi ceux qui y sont allés, même parmi ceux qui y ont longtemps vécu, se sont aperçus de l'ignorance du public, et, avec plus d'habileté que d'honnêteté littéraire, se sont hâtés d'en profiter pour publier à nouveau, sous leur nom, tout ce que d'autres avaient publié déjà. Les ciseaux français se sont promenés sur les *Lettres édifiantes,* et les jésuites ont eu de nos jours de nouveaux triomphes au profit et sous le nom d'hommes qui n'apportaient à la connaissance de la Chine ni un seul fait, ni une seule idée nouvelle (2).

Des Anglais ont saigné de même le *Chinese Repository.* Quelques Français ou Anglais,

(1) Cette publication vient d'être reprise, à Londres, sous la direction savante du professeur Summers. Le premier numéro du nouveau recueil, intitulé *Chinese and japanese Repository,* a paru le 11 juillet 1863. Il porte une devise chinoise dont le sens est que c'est dans l'étude des faits bien constatés qu'il faut chercher la vérité.

(2) Je ne saurais parler d'opuscules dans lesquels on cite des empereurs tels que Qua-tche-si, qui n'a pas encore existé, ou qui font de Canton la capitale du Chan-toung, bien que cette ville et cette province ne soient pas moins éloignées l'une de l'autre que Barcelone ne l'est de la Hollande; mais je dois dire un mot d'un ouvrage tout autre, exact dans ses jugements, écrit avec esprit, et qui a obtenu le plus grand succès non-seulement en Europe, mais même à Macao, auprès de quelques lecteurs moins versés encore que le public européen dans la bibliographie chinoise. Je veux parler du livre de M. Huc. Deux extraits pris au hasard montreront la manière de cet auteur. M. Huc avait visité Pékin; il nous donne sur cette ville le détail suivant, dans un chapitre consacré, comme le dixième livre de l'ouvrage de l'abbé Grosier, à combattre les assertions de quelques missionnaires au sujet des infanticides; il va sans dire qu'il ne cite pas l'abbé Grosier, et que les guillemets sont de moi.

« A Pékin, tous les jours avant l'aurore, cinq tombe-
» reaux, traînés chacun par un bœuf, parcourent les cinq
» quartiers qui divisent la ville, c'est-à-dire les quartiers
» du nord, du midi, de l'est, de l'ouest et du centre. On
» est averti, à certains signes, du passage de ces tombe-

« Pour ne parler que de Pékin, chaque jour,
» avant l'aurore, cinq tombereaux, traînés chacun
» par un bœuf, parcourent les cinq quartiers qui
» partagent cette capitale. On connaît à certains
» signaux quand ces tombereaux passent, et ceux

plus avisés que les autres, ont puisé dans le recueil étranger les matériaux de leur compilation : la source de leur savoir s'est trouvée mieux cachée, et ils ont passé pour plus savants encore que les autres. On en cite même un qui s'est contenté de traduire un livre récent et d'y mettre son nom : cet acte hardi a fait sa fortune. Ainsi de viles contrefaçons, parce qu'elles revenaient de Chine, ont été saluées par une faveur injuste, tandis que des œuvres magistrales, poursuivies en Europe ou en Asie par des savants modestes, restaient sans écho dans le public.

Il y a dans les *Lettres édifiantes*, le *Chinese Repository*, et les autres travaux sérieux publiés sur la Chine, tels que ceux de Klaproth et de Rémusat, pour ne citer que les morts, un nombre considérable de mémoires excellents traitant des sujets les plus variés. On peut dire cependant qu'il n'y a pas tout; que plus d'un sujet n'est qu'à peine effleuré; que quelques sujets mêmes n'ont encore été abordés par personne. On peut dire encore que la Chine a quelque peu changé depuis les jésuites, et que de récents événements ont ajouté à ce que les rédacteurs du *Chinese Repository*, Klaproth, Rémusat et d'autres, avaient pu nous en apprendre.

Combler quelques-unes des principales lacunes laissées dans de précédents tra-

» reaux, et ceux qui ont des enfants morts ou vivants » à leur livrer les remettent au conducteur, etc., etc. » (Huc, chapitre IX.)

» qui ont des enfants vivants ou morts à leur livrer » les remettent au conducteur, etc., etc. » (Grosier, livre X, 3e édition; 1829.)

Les renseignements qu'il nous fournit sur l'industrie des Chinois ne présentent pas plus de nouveauté : c'est dans Balbi que le hasard m'en a fait trouver la source.

« L'industrie des Chinois est merveilleuse en tout ce » qui concerne les choses usuelles et les commodités de la » vie. L'origine de plusieurs arts se perd chez eux dans la » nuit des temps, et l'invention en est attribuée à des » personnages dont l'existence historique a souvent été » mise en doute par les annalistes. Ils ont toujours su pré- » parer la soie et fabriquer des étoffes qui ont attiré chez » eux les marchands d'une grande partie de l'Asie; la fa- » brication de la porcelaine a été portée à un degré de » perfection qui, sous le rapport de l'élégance, n'a été » dépassé, en Europe, que depuis bien peu d'années, et » qu'on n'y égale pas encore sous le rapport de la solidité » et du bon marché; le bambou leur sert à faire des mil- » liers d'ouvrages de toute espèce; leurs toiles de coton, » le nankin, sont renommés dans le monde entier, etc. » (Huc, chapitre IV.)

« L'industrie des Chinois est merveilleuse en » tout ce qui concerne les aisances et les commo- » dités de la vie. L'origine de plusieurs arts se perd » chez eux dans la nuit des temps, et l'invention » en est attribuée à des personnages dont l'exis- » tence historique a souvent été mise en doute. Ils » ont toujours su préparer la soie et fabriquer des » étoffes qui ont attiré chez eux les marchands » d'une grande partie de l'Asie. La fabrication de » la porcelaine a été portée chez eux à un degré » de perfection qui n'a été dépassé en Europe » que depuis peu d'années. Le bambou leur sert » à faire des milliers d'ouvrages de toute espèce. » Leurs toiles de coton sont renommées dans le » monde entier, etc., etc. » (A. Balbi, *Abrégé de géographie*, 3e édition; 1844.)

vaux, voilà ce que je me suis proposé de faire; et, sans sortir de ce cadre, j'ai pu aborder la géographie historique, étudier l'administration, décrire la théogonie de la Chine; enfin, j'ai cru devoir aussi traiter sous une forme entièrement neuve, et en les accompagnant de considérations nouvelles, de la chronologie, de la langue et de quelques autres sujets.

J'ai cherché à rendre simples et faciles des choses qui paraissaient obscures, parce qu'on les avait mal expliquées; j'ai cherché à faire comprendre la Chine, et à donner à ceux qui déjà la connaissent quelques-uns des détails qui leur manquaient encore. Si les savants nombreux qui, soit en Chine, soit en Europe, poursuivent les mêmes études, jugent mon travail digne d'être regardé comme un supplément des *Lettres édifiantes* et du *Chinese Repository*, je me trouverai suffisamment payé de mes fatigues, et je me sentirai fier d'être compté au nombre de ces hommes qui, depuis trois siècles, ont si puissamment et si généreusement servi la science et la civilisation.

J'espère, d'ailleurs, que ce qu'il y aura d'utile et de nouveau dans ce livre me fera pardonner les erreurs qu'on ne manquera pas d'y trouver. Il y a des confusions grossières et parfois inévitables; je n'en citerai qu'un exemple. Dans un excellent ouvrage sur la géographie générale, le gouverneur chinois Su, tout en donnant de l'état de Rhode-Island une bonne description, ne laisse pas que de le confondre avec l'île de Rhodes, et reproche à un écrivain jésuite la crédulité ou la mauvaise foi dont il a fait preuve en publiant la description du fameux colosse, dans lequel Su ne veut voir qu'un phare de construction monumentale.

Il n'y a, sans doute, point lieu de reprocher à un Chinois cette confusion, entraînée par la similitude des noms, et qui aurait pu aller plus loin s'il eût mieux connu notre histoire ancienne, et qu'il eût appliqué aux Carthages, aux Memphis, aux Romes du nouveau monde ce que nos historiens racontent de la Carthage, de la Memphis, de la Rome de l'ancien monde; mais ce quiproquo nous fait sentir à quoi nous sommes exposés nous-mêmes, nous montre combien nous devons être attentifs quand nous écrivons, méfiants quand nous lisons, indulgents quand nous découvrons et corrigeons quelque faute.

J'ignore quel accueil le public français fera à ce livre, mais je ne solliciterai pour lui ni encouragements, ni souscriptions de l'État : ce qui est utile et bon doit pouvoir s'en passer; ce qui est inutile et mauvais ne saurait avoir de droits sur le trésor public. Les barbouillages d'un écolier allemand, publiés comme l'histoire d'un peuple américain, condamnent assez ce mécénisme aussi stérile pour la science que dangereux pour sa dignité.

Plus je vis, plus je vois, plus les lois de l'histoire arrivent à se formuler dans mon

esprit, et plus la liberté me devient chère. Je regrette de ne pouvoir la nommer que dans un livre écrit sur l'Asie, c'est-à-dire dans un souterrain à l'entrée duquel peu de Français écoutent.

Le fabuliste instruit les hommes en faisant parler les bêtes; le philosophe et l'historien montrent des hommes au lieu de montrer des bêtes, et leur apologue n'en est que plus instructif. D'autres ont raconté ou raconteront comment la république des Scipions et des Gracques vint s'éteindre dans l'Italie des empereurs et des papes, et comment ni le génie, ni l'audace, ni le dévouement, n'ont pu ranimer encore ces froides cendres. D'autres pourront dire comment, il y a trois siècles, l'Espagne remplissait le monde, dominant la France, supérieure elle-même à l'Angleterre, et comment, par le despotisme intronisé d'une part et brisé de l'autre, c'est-à-dire par l'esprit humain enchaîné au delà des Pyrénées, affranchi et responsable devant lui-même de l'autre côté du détroit, ce rapport s'est si fort changé que l'Espagne a tout perdu et l'Angleterre tout conquis.

Pour moi, je n'ai que la Chine à montrer; mais nous y trouverons encore quelques leçons; nous y verrons bien des choses qui ne nous sont pas inconnues, et, par les fruits qu'elles ont portés, nous devinerons ce qui nous menace.

Nous y verrons une doctrine, une philosophie, une littérature officielles, de fallacieux honneurs rendus aux lettres asservies, ces concours et ces examens inconnus dans le pays de Fulton et de Morse, promettant la puissance au seul mérite, et, comme résultat, l'imbécillité triomphante et la décadence précipitée.

Nous y verrons l'égalité sans l'éducation du peuple, le niveau dans l'abîme; le pauvre consolé seulement de sa bastonnade par la bastonnade que reçoit le riche.

Nous y trouverons une administration innombrable, présente partout, gênante partout, véritable atelier national au profit de la médiocrité paresseuse et servile.

Nous y trouverons un ministre de la musique et point de musiciens, comme d'autre part la première agriculture du monde sans ministre et sans primes.

Ainsi, que nous regardions l'occident ou l'orient, l'oracle nous répond toujours par une même leçon : Rien dans le monde ne vit ou ne se développe que par la liberté.

Avant d'aborder des sujets plus importants, je dirai quelques mots de la campagne de Chine, de ma captivité, de mes études et de mes projets. Je m'y sens encouragé par cette généreuse sympathie que m'ont témoignée l'armée de Chine et mes concitoyens, et dont le souvenir survit chez moi à la mémoire de quelques heures difficiles et de quelques blessures fermées.

Je traiterai ensuite, dans des mémoires qui plus tard seront réunis en volume, mais

devront d'abord être publiés isolément, et chacun d'eux dès que les gravures et les cartes qui s'y rattachent seront prêtes :

De la géographie ancienne, de la chronologie, et des monnaies anciennes.

De la géographie moderne et administrative; de la langue chinoise, de sa transcription, de sa transmission télégraphique, de son enseignement.

Du gouvernement, de l'administration, des finances, de l'art militaire.

De la religion, des dieux, des prêtres, des fêtes.

De l'industrie, de l'agriculture, des productions diverses de chaque district.

Des mœurs, des cérémonies et divertissements.

S'il m'est donné plus tard de revoir la Chine, ou si j'ai l'occasion de continuer utilement, en Europe, mes études chinoises, je publierai de nouveaux mémoires qui formeront la suite et le complément du travail actuel.

J'ai joint à ce travail beaucoup de cartes, dont les unes sont copiées ou réduites et traduites de cartes chinoises, et dont les autres ont été dressées par moi à l'aide des documents chinois les plus dignes de confiance. Parmi les gravures qui accompagnent le texte, les unes sont le fac-simile de gravures chinoises empruntées à divers ouvrages; les autres sont la reproduction, souvent réduite, de tableaux en ma possession, et de peintures dont j'ai fait surveiller l'exécution au point de vue de l'exactitude des détails de la vie chinoise. Je regrette de n'avoir pas trouvé en Chine des artistes plus habiles et de m'être vu contraint de reculer devant les frais considérables d'une reproduction en couleur, qui eût cependant présenté de grands avantages (1).

J'aurais voulu éviter complétement l'emploi de mots barbares auxquels l'ignorance attribue une certaine couleur locale, mais qui sont étrangers à la langue chinoise, et inintelligibles pour les Chinois encore plus que pour nous-mêmes : tels sont non-seulement les mots de mandarin, sapèque, pagode, tael, mais encore ceux de gong, jonque, et bien d'autres dont l'origine est plus cachée et dont l'apparence est plus chinoise. Je pourrai cependant être contraint parfois d'en faire usage, sous peine de n'être point entendu; je serai de même contraint, pour me conformer à l'usage établi, d'appeler *Canton, Pékin, Chang-haï, Hong-kong, Macao,* des villes que les Chinois appellent Kwañ-tшeʁ (Kouang-tcheou), Pei-kin, Шañ-xae, Шyañ-kañ (Chiang-kang) et Nñao-mön (Ngao-men). C'est ainsi que nous appelons Regensburg *Ratisbonne,* et que les Italiens appellent Paris *Parigi.*

J'éviterai cet autre jargon que des maîtres ont laissé se glisser dans la science, et dont

(1) Il existe un magnifique album photographique de la dernière campagne publié par M. Beato, attaché à l'armée anglaise comme photographe. La vue de Pei-tañ (Peh-tang) y présente un développement de 2 mètres.

ceux qui feignent de résoudre l'insoluble éblouissent les profanes. Platon et Montesquieu parlèrent le clair langage de leur pays et de leur temps. Ce qui regarde la philosophie n'a rien de tellement nouveau qu'il faille une langue nouvelle pour en parler.

Les caractères chinois dont l'imprimerie Impériale dispose ne sont pas dignes d'un tel établissement, et, malgré le zèle d'un personnel très-capable, la mise en œuvre de ces caractères est entourée de difficultés et de complications très-grandes. L'industrie privée m'aurait offert plus de ressources; mais, après quelque hésitation, je me suis décidé à réduire dans mon travail le nombre des caractères chinois et à les faire graver.

J'ai adopté une transcription nouvelle des mots chinois, basée sur l'étude phonétique expérimentale d'un grand nombre de langues, plus simple, plus vraie que les transcriptions en usage. Le kwan-xwa (kouan-hoa), ou langue générale et politique de la Chine, ne se prononce point comme il y a un siècle : on parlait alors, même à Pékin, le dialecte du Kyañ-nan (Kyang-nan), qu'on pourrait appeler le dialecte de Wʊ (Wou) : on parle aujourd'hui le dialecte de Wey ou celui de Yen.

Les mots que les anciens jésuites écrivaient avec une *h*, conformément à la prononciation du temps, qui est encore celle de Chang-haï, *ho, hien,* se prononcent aujourd'hui, le premier avec une *jota* espagnole, et l'autre avec un *ch* français. On peut contester l'existence des consonnes emphatiques *th, kh,* etc. Ces articulations appartenaient surtout au dialecte de Nankin; mais il y a quelquefois des combinaisons bizarres, celle de *p* et de *j* espagnole, par exemple, dans le mot qui signifie *canon,* et que j'écris *pjao.* Morrisson dans son Dictionnaire, et Robert Thom dans ses Dialogues, ont omis avec raison les lettres aspirées *th, kh,* etc. *Tch* et *ky,* devant *i* ou *u,* se prennent souvent l'un pour l'autre. On prononce Lyeʊ et Leao-tʂñ, Fo-kyen et Fʊ-tmeʊ; Lyeʊ et Leao d'une part, Fo et Fʊ de l'autre, étant le même caractère avec la même valeur. Il existe incontestablement un accent dont la valeur et la position varient suivant les lieux et suivant la position des mots premiers, qui sont loin d'être toujours des monosyllabes (1). Ainsi, l'on prononce peï xo, *le fleuve du Nord,* trois syllabes avec l'accent sur l'e de pei (prononcez *pëï*), et xo pey, *le nord du fleuve,* deux syllabes avec l'accent sur l'o (prononcez pey, comme le mot français paye, *peille*). La prononciation d'un même caractère varie souvent un peu d'après ses associations ou son rôle dans le discours.

(1) Le consul Robert Thom, qui paraît avoir parfaitement saisi la véritable forme du kwan-xwa, s'exprime ainsi dans la préface de son *Chinese speaker :*

« Altho' the four tones may safely be passed over as a stumbling block that has stood in the way of many a » beginner's progress, yet the student cannot fail to observe as he reads along, that many words are dissyl- » lables, and not a few polysyllables; that some are accented on the ultimate, others on the penult, and others

La théorie des tons, que je crois une mauvaise explication de celle des accents (1), a pris naissance et fleuri à Canton; elle n'est d'aucun usage, au moins pour le kwan-xwa tel qu'on le parle aujourd'hui.

On trouve dans le kwan-xwa les articulations et modulations simples, représentées en français par les lettres F, J (2), K, L, M, N, P, S, T, A, E, O, I, U.

On pourrait y ajouter Z, apparent dans la combinaison transcrite ordinairement SZ; mais SS paraît plus correct que SZ (3), et une S emphatique serait peut-être encore préférable;

Et les articulations et modulations simples que je représente par Ш, X, Г, Ñ, Y, W, Ö, ȣ,

Et qui ne sont autres que :

Ш russe; en français, *ch;* en anglais, *sh;* en portugais, *x, ch; sch* allemand.

X grec dur, russe et espagnol; خ arabe; *ch* dur allemand, hollandais, écossais; *j* espagnole.

Г grec et russe; *gh* irlandais; غ arabe; *r* grasseyée; *g* dur allemand.

Ñ espagnole; en français, *gn;* en portugais, *nh* et *m* finale, accompagné dans d'autres langues du son de l'*i* ou de celui du *g*.

Y, W, consonnes comme en anglais.

Ö allemand; en français, *eu, e* muet.

ȣ moldave; en français, *ou;* en anglais, *oo;* en portugais, *u; u* espagnol, italien, etc.

Les voyelles A, E, O, Ö, peuvent être, comme nous disons en français, ouvertes, fermées ou nasales.

» again on the antepenult, etc., etc., etc. It was the compiler's intention to have marked all these, but he » was prevented by a paucity of properly accentuated letters. »

J'ai eu, pour ne pas marquer l'accent, deux motifs de plus que lui : le premier, que j'étais moins habile; le second, que mon but n'était pas l'enseignement de la langue chinoise.

(1) Quand on veut faire sentir les tons, on prononce autrement que quand on cause; on redouble la voyelle de plusieurs monosyllabes, afin de pouvoir placer l'accent sur la première ou la seconde voyelle ainsi obtenue. Les quatre tons peuvent être traduits par —, ◡, —◡ et ◡—; il y en a d'autres encore, tels que —◡◡, mais j'en parlerai ailleurs.

(2) Ne pas confondre *j* français et portugais avec *j* anglais (dj), allemand, hollandais (y) ou italien (i); *j* se rend en anglais par *si* dans le mot *division* (divijôn).

(3) On rencontre aussi la combinaison DZ; elle est toutefois rare et peut être regardée comme vicieuse, ainsi que l'emploi des articulations V, B, H, etc. La voyelle Ö dans ÖГL est emphatique et longue comme les voyelles affectées en arabe de l'aïn ع dans les mots *alim, ōlema, ilm, omar*. Le portugais et d'autres langues présentent des exemples de cet emphatisme. On remarque quelquefois aussi à la fin des mots, dits du ton rentrant, l'aspiration saccadée et brève par laquelle les Florentins rendent le *c* dur et quelques Égyptiens le ق. C'est la faible de l'*h* aspirée ou ح arabe. Je n'ai pas cru nécessaire de la noter dans mes transcriptions.

Ouvertes, comme dans les mots français : *ma, mets, mort, je;*

Et anglais : *man, men, more, but.*

Fermées, comme dans les mots français : *mat, mai, maux, jeu;*

Et anglais : *water, way, home;* allemand : *Gœthe.*

Nasales, comme dans les mots français : *pan, pain, pont, un.*

Les voyelles A et O sont nasales ou ouvertes et affectées d'une nasalité particulière et traînante, que peuvent recevoir aussi les voyelles I, O et ʊ, lorsqu'elles sont suivies d'une N. Elles sont toujours nasales lorsqu'elles sont suivies de Ñ.

E est nasal dans le mot IIIÊN (Chen), de *Chen-si*, nom de province. On prononce *Chain-n-si.*

Lorsque deux des quatre voyelles que je viens de citer se suivent, la première est généralement ouverte et la seconde fermée. Les voyelles isolées E, O, Ö, sont ouvertes ou fermées; A est fermé. Les voyelles redoublées sont habituellement prononcées l'une comme l'autre. Les voyelles suivies de Y, I, ʊ, sont généralement ouvertes. Je distinguerai, lorsque cela me paraîtra indispensable, les voyelles ouvertes, fermées et nasales, à l'aide des accents aigu, grave et circonflexe.

Parmi plusieurs combinaisons, on doit remarquer NÑ, convertie quelquefois en W et en Γ, et ΓL analogue à l'Ł (L barrée) polonaise; le mot chinois ÖΓL, fils, se prononce à peu près comme le mot turc عُغل (orl), qui a le même sens; à peu près aussi comme le mot anglais *earl* (eurl, örl).

Quelques exemples feront comprendre mon système, et montreront en même temps à quelle prononciation correspondent aujourd'hui les lettres employées le plus communément par les transcripteurs français, anglais, portugais.

J'ÉCRIS :	ON TRANSCRIT EN français,	anglais,	portugais,	Prononcés comme le sont ou le seraient en français,
Fʊ	fou	foo	fu	fou
Jö	ju	jü	jue	je, jeu
Kao	kao	kow	cou	chaos
Kwa	koua	kwa	cua	quoi
Kin	kin	kin	kin	quine
Siñ	sing	sing	sim	signe
IIIyen	hien	hëen	xien	chienne (1)
Tyen	tien	tëen	tien	tienne
Teñ	teng	teng	tem	teigne
Pey	pe, peh	pe	pe	paye

(1) Au lieu de l'articulation III, on fait parfois, dans le Kyañ-nan surtout, entendre un X grec doux comme ans les mots grecs *Chio, Achilles,* ou comme le *ch* doux allemand dans *ich, sprechen :* c'est une faute.

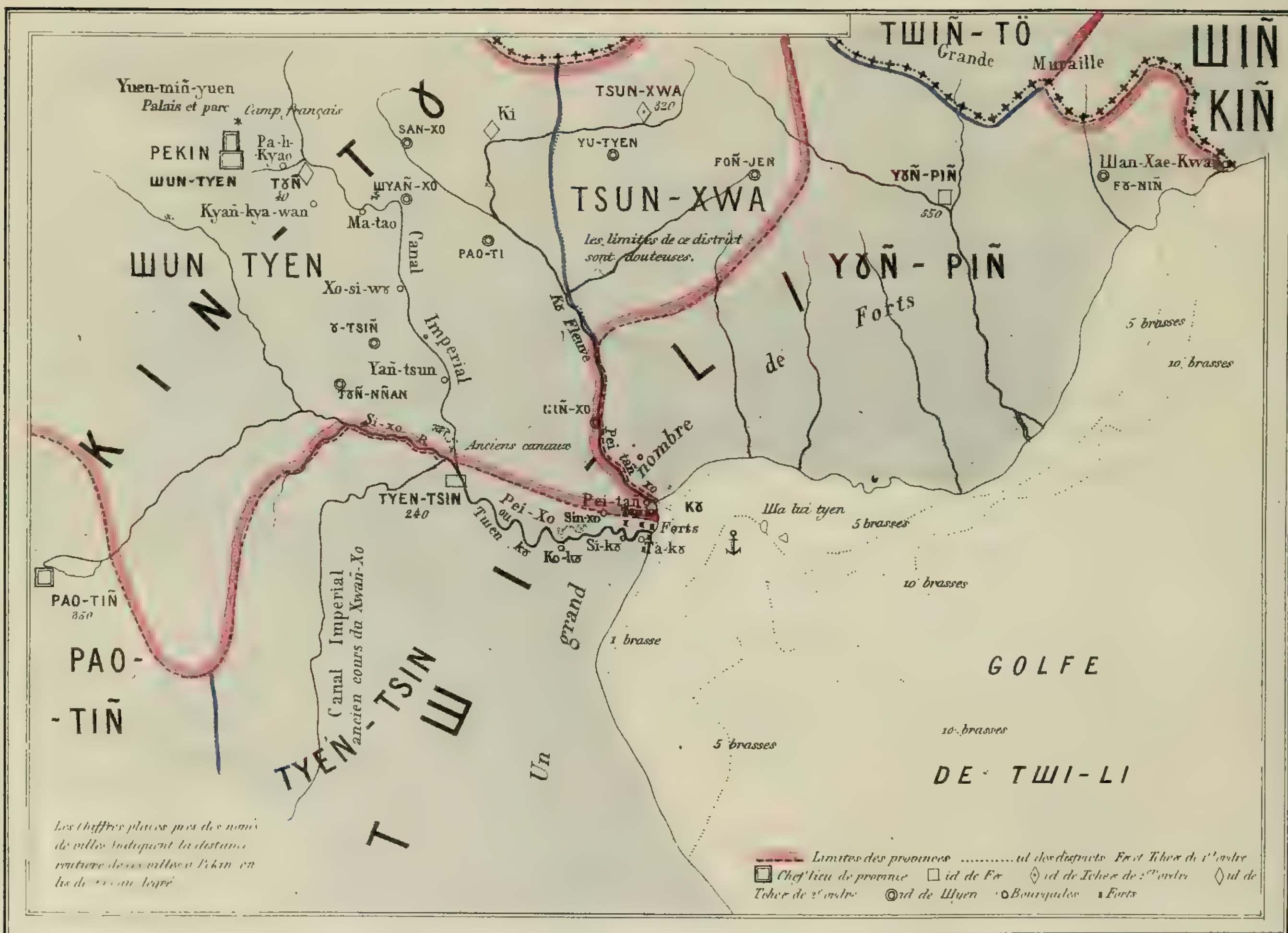
J'ÉCRIS :	ON TRANSCRIT EN français,	anglais,	portugais,	Prononcés comme le sont ou le seraient en français,
Pei	pe, peh	pe, pei	pe	pè i
Шui	chui	shui	xoei	chu i
Tsʊ̈ñ	tsoung	tsoong	çum	tsougne
Mön	men	mun	men	meune
Tшen	tchen	chen	çen	tchène
Ñan	ngan	àn	gan	ngnane
Шan	chan	shan	xan	champ ne et chàne
Fôñ	foung	fong	fom	fond gne
Xân	han	han	han	comme le mot arabe, turc et persan خان qui a le même sens que *xan* chinois, *caravansérail*, même caractère que шeñ et Шiñ (hing), 114e clef.
Xwân	houan	hwan	hoan	juan (1) (espagnol)
ÖrL	eul	rï, urh	ell	à peu près comme *earl* (2)
Wen	ouen	wen	uen	when (anglais)
Wʊ̈	vou	woo	u	who (anglais)

En recourant à cette transcription, je me suis proposé de représenter la prononciation actuelle correcte du kwan-xwa. J'ai voulu rendre, par un signe simple, chaque articulation ou modulation simple de la voix; j'ai, enfin, choisi les signes dont la valeur me paraissait prêter le moins à l'équivoque. La transcription peut varier; mais, comme la prononciation est une, il faut que l'équivalence de ces transcriptions diverses soit nettement établie. Les signes Ш, Ñ, ʊ̈, etc., de ma transcription correspondant aux signes *ch*, *ng* et *ou* de la transcription française, je considérerai le mot orthographié *ching* comme l'équivalent du mot que j'écrirai Шiñ. Je considérerai l'orthographe *hing* comme vicieuse, mais acceptable cependant encore parce qu'elle est d'un assez ancien emploi et que son équivalence est bien connue de ceux qui entendent la langue chinoise. Toutes les fois, enfin, que cela pourra être utile, je mettrai l'ancienne transcription des mots chinois à côté de celle que j'en donnerai moi-même. Ce livre étant publié en français, ce sera l'ancienne transcription française que j'y ferai figurer dès à présent en regard de la mienne; ma transcription, par raison typographique, sera modifiée dans les notes et explications imprimées en petit texte. Il suffira de se rappeler les équivalences suivantes : CH = Ш, GH = Г, OU = ʊ̈; et de plus, au besoin, NG = NÑ et Ñ finale, EU = Ö. Ces équivalences une fois admises, on pourra représenter la prononciation vraie du chinois sans dépasser les ressources ordinaires de la typographie.

(1) Callery en donne le même exemple dans son *Systema phoneticum*.

(2) Callery cite le mot anglais *earl*.

THÉÂTRE DE LA CAMPAGNE DE PÉKIN 1860.



Gravé chez Erhard r. Bonaparte 42.

Paris Imp A Bry r du Bac 114

CAMPAGNE DE PÉKIN

SOUVENIRS PERSONNELS

Le monde chinois. — Routes de la Chine. — Enseignements du voyage. — Premières études. — Esprit des populations. — Hostilité des gouvernants. — Dernière rupture. — Préliminaires de la campagne. — Attaque des forts. — Le peuple et le pays. — Négociations rompues. — Préparatifs de l'ennemi. — Marche en avant. — Guet-apens. — Mon arrestation. — Transport des prisonniers. — La prison du Cheñ-pou. — Les condamnés. — Le Kao-myao. — Retour au camp. — Derniers combats. — Le palais d'été. — Sort des prisonniers. — Reddition de Pékin. — Retour à Tyen-tsin. — Premiers projets.

L'empereur avait bien voulu m'adjoindre, en me chargeant de quelques recherches, à l'expédition à la fois militaire et diplomatique qui devait se terminer à Pékin. Rien ne pouvait me satisfaire plus que ce voyage qui allait me transporter en dehors de l'horizon borné de notre petit monde et de nos petites connaissances.

J'y étais préparé non par des études spéciales, mais par des pérégrinations diverses et la fréquentation intime de bien des peuples. J'avais visité l'Europe civilisée, l'Afrique et l'Orient barbare. J'y avais passé même des années, vivant de la vie des Asiatiques, apprenant leurs langues, leurs religions, leur histoire et leurs lois.

J'avais à cela perdu, je le crois aujourd'hui, mes peines et mon temps : la barbarie ne vaut pas les heures que l'on passe à l'étudier. Il n'y a d'Égypte intéressante que celle qu'Hérodote visita; et si quelque chose de pareil existe aujourd'hui dans le monde, c'est en Chine qu'il faut le chercher; car la Chine est à cette Égypte ce que notre Europe est à la Grèce.

Il y avait, aux jours d'Hérodote, une civilisation grecque et une civilisation égyptienne en regard. Peut-être un cataclysme, l'Atlantide engloutie, la Méditerranée remplie, avaient-ils séparé les berceaux de ces deux peuples si divers, si inégaux, si inconciliables. De nos jours encore, il y a deux civilisations dans le monde, flottant comme au milieu de barbaries sans nombre et sans nom. L'une, éclairée par les Grecs, régie par les Romains, humanisée par le Christ, s'est étendue sur l'Europe, sur l'Amérique, sur d'autres continents encore, *donec totum impleat orbem*, jusqu'à ce que seule

elle remplisse le monde. La Grèce et l'Italie nous en révèlent le passé; la France, l'Allemagne, l'Angleterre, nous en montrent le présent; l'Amérique et la Russie nous en présagent l'avenir.

L'autre a fleuri dans de lointaines régions, séparée par l'Asie montagneuse et barbare des Macédoniens d'Alexandre comme des légions de César. Rome la soupçonna plus qu'elle ne la connut : elle sentait qu'il y avait un autre orbe encore que l'orbe romain; elle le voyait subjugué dans l'avenir par le divin Auguste ou par quelque autre des fils de Vénus et de Mars.

L'orbe oriental grandissait, cependant, en même temps que le nôtre. Le Japon, l'Inde au delà du Gange, s'éclairaient de ses lumières. Entre lui et nous, une nouvelle barrière avait surgi : l'islamisme, sorti du désert et plus stérile encore, bornait la Chine et nous refoulait.

Cette barrière, cependant, escaladée depuis trois siècles, achève de tomber, et le rêve romain s'accomplit dans la mesure légitime d'une conquête pacifique et d'une invasion bienfaisante.

Ainsi debout encore, en dehors et chaque jour plus près de nous-mêmes, se dresse tout un monde différent de celui que nous habitons, que nous apprenons, que nous savons tous, et sur lequel, depuis tant de siècles, nous stéréotypons les mêmes discours chargés des mêmes citations.

Sans doute, ce monde nouveau, satellite du nôtre, a plus de leçons à recevoir qu'à donner; sans doute, nous ne lui demanderons ni la science sortie de nous, ni la sagesse commune à tous les peuples; nous n'avons rien à prendre de ses institutions, de ses coutumes ou de ses dieux. Mais cette portion de la race humaine, voisine de toutes les autres par ses aptitudes, ses instincts, ses passions, isolée longtemps et presque entièrement de toutes les autres par la nature, les événements ou son caprice, offre à nos recherches le champ le plus vaste et le plus fécond. Nous regarderons comment elle vit; nous lui demanderons comment elle a vécu, par quelles phases elle a passé, à quelles conclusions elle est venue. Elle sera comme un témoin nouveau dans une vaste enquête; elle nous révélera quelque chose encore de ces lois plus complexes et plus hautes que celles qui gouvernent le monde inanimé, de ces lois dans lesquelles les sociétés humaines s'agitent et qui conduisent toute l'histoire.

Aujourd'hui que la vapeur a condensé le monde autour du centre européen, la Chine n'est pas plus loin de Paris que l'Égypte ne l'était d'Athènes au temps d'Hérodote. On peut lire dans les *Lettres édifiantes* une réponse du père Dollières à une lettre de son frère, qui, datée du 29 décembre 1776, était arrivée en Chine le 4 novembre 1779; la réponse est du 15 octobre 1780 : la lettre de son frère, succédant à vingt-deux ans de silence, annonçait au missionnaire la mort de presque tous ses

parents. Une année après sa réponse, un de ses confrères annonçait de même à ce frère la mort du père Dollières. Les dates et le ton de ces lettres ont quelque chose qui serre le cœur. Combien ce temps différait du nôtre, et qu'il nous faut peu de zèle et peu de courage pour suivre le chemin facile qui fut un si rude sentier! Quarante jours nous suffisent pour atteindre la Chine : en quarante-quatre jours, nous sommes à Changhaï sur d'excellents bateaux, réguliers dans leur service comme les trains d'un chemin de fer. Bientôt même ce service sera plus rapide. La malle anglaise partira d'Ancône, puis de quelque port du sud de l'Italie; le chemin de fer égyptien, après avoir passé à Kosseir et avoir longé le Nil jusqu'à Keneh, dans la haute Égypte, atteindra sur la mer Rouge le site de l'ancienne Bérénice. Cette dernière combinaison donnerait seule une abréviation de deux jours : toutefois l'inspection d'une carte suffit à faire voir que la véritable route de la Chine, par le midi ou par l'Inde, non pour les marchandises, qui doivent user des chemins gratuits de la mer et chercher dans les larges océans les vents et les courants réglés desquels seuls dépend la durée des traversées voilières, mais pour les voyageurs et les articles d'une valeur élevée que les bateaux à vapeur transportent aujourd'hui, passe par la Turquie d'Europe, l'Anatolie, suit l'Euphrate et le golfe Persique jusqu'à Kurratchi; emprunte alors soit le chemin de fer de Madras, soit celui de Calcutta, pour gagner dans le premier cas l'isthme de Kraw ou Singapour, dans le second Rangoun, qui peut un jour faire tête de route sur la Chine. De Londres à Kurratchi, il y a moins de treize cents lieues marines; il y en a près de dix-huit cents de Londres à Bombay par Suez : nos télégraphes aboutissent déjà à Bagdad; de Bagdad ils seront reliés bientôt, à Kurratchi, à ceux de l'Inde, qui embrassent un réseau de quatre mille lieues et atteignent Rangoun. On a proposé de les prolonger de là, par le Yun-nan, sur Canton ou par la côte, Singapour, Saigon ou Bornéo, et Manille, sur Hong-kong.

Les routes du nord, laissant l'Inde de côté, sont plus courtes encore : de Pétersbourg à Pékin il n'y a pas onze cents lieues, et cette distance est aujourd'hui franchie en trente-cinq jours par la poste. Le chemin de fer s'arrête à Nijni-Novogorod; le télégraphe atteint Irkoutsk; il atteindra bientôt Kiakhta et Pékin. Un chemin de fer, ou plutôt un tramroad, pourrait être construit à peu de frais à travers la Sibérie : la neige arrête très-rarement les trains entre Pétersbourg et Moscou; il n'y a donc pas à la redouter beaucoup. Je crois que les produits du chemin sibérien seraient suffisants; quant à son importance militaire et politique pour la Russie, il est inutile de la faire ressortir. Un temps viendra donc où, la terre redevenant le chemin de la terre, la Chine ne sera plus qu'à douze ou quinze jours de l'Europe, c'est-à-dire un peu plus près que Bordeaux ne l'était de Paris au temps de Louis XIV.

En attendant ce progrès, je dus me contenter des bateaux de la Compagnie pénin-

sulaire et orientale, auxquels ceux des Messageries impériales font aujourd'hui une utile et fructueuse concurrence. Les premiers bateaux, en effet, étaient encombrés et insuffisants, tant le mouvement avec l'extrême Orient augmente chaque jour. Les relâches de cette route sont pleines d'intérêt : c'est d'abord l'Égypte, qu'on traverse en chemin de fer; Suez, que son canal pourra faire renaître; Aden, rocheuse et nue; Ceylan, la plus belle des îles; Pinang et Singapour, éclairées du même ciel, dépourvues de la magnificence et des séductions de l'île indienne, mais bien supérieures encore à ce qui passe pour le plus beau dans notre froide Europe et parmi nos maigres paysages.

Hong-kong, enfin, la ville aux palais de granit, née d'hier, opulente cependant et superbe; et, comme pour faire ombre à ce tableau, séparée de quelques milles seulement, Macao, jadis fameuse, aujourd'hui déchue, végétant sur l'obole arrachée aux tripots. La différence des lois et des idées, le mélange du sang portugais avec un sang moins noble, ont créé ce contraste, et, par une dérision singulière de la nature, le port de Macao va se comblant, tandis que celui de Hong-kong se creuse comme pour offrir plus de place à de plus puissants navires.

Macao fut la ville de Camoens; Virgile d'un nouvel Énée, il annonça le triomphe de l'Europe comme Virgile annonçait le règne universel des Romains. Un peuple dégénéré foule sans la connaître la trace de ses pères, et j'eus quelque peine à trouver le jardin où Camoens écrivit son poëme. Sous une grotte qui regarde la mer, sur une pierre qui se dégrade dans l'ombre et l'isolement, je lus ces vers, ainsi placés aux confins d'un continent nouveau comme une leçon offerte aux pionniers de l'avenir :

Aqui tens companheiro assi nos feitos
Como no galardão injusto e duro :
Em ti, e nelle veremos altos peitos,
A baixo estado vir, humilde e escuro.
Morrer nos hospitaes, em pobres leitos,
Os que ao rei, e á lei servem de muro.
Isto fazem os reis, cuja vontade
Manda mais que a justiça, e que a verdade.

(Ici tu as un émule dans les grandes actions comme dans le salaire injuste et cruel qu'elles obtiennent. On verra de grands cœurs comme lui, comme toi, dégradés, humiliés, méconnus. On verra s'éteindre sur des grabats d'hôpital les boulevards des rois et de la loi divine. Ainsi en décident les rois dont le caprice a plus de puissance que le droit et que la vérité.)

Cette traversée rapide et facile n'est pas sans quelques enseignements : on en rencontre à bord comme dans les relâches. Dans les relâches, on croise souvent les hardis

pionniers de l'Australie; race audacieuse, robuste et grande, comme la race du Kentucky, elle a poussé sans tutelle sur une terre vierge. A bord, on voit des enfants blonds et roses, imberbes encore, hommes déjà par l'âme et les habitudes : ce sont les cadets de l'Angleterre, attachés aux régiments de l'Inde ou aux comptoirs de la Chine. Ils sont partis, le cœur léger, pour conquérir la fortune ou dompter les Barbares. Ceux-là encore ont appris à se passer de lisières.

Dans une même race, il n'y a, entre les hommes, d'inégalité que celle établie par la fortune, impartiale puisqu'elle est aveugle, et qui se déplace incessamment. De deux enfants qui naissent parmi nous, l'un sera duc et l'autre berger; mais on peut les changer de berceau sans que le monde le sache. D'une race à l'autre, il n'en est pas de même : la couleur de la peau, de toutes les choses qui les séparent, est la moins importante, bien que la plus visible. Tout ce qui est grand et beau est l'œuvre de notre race. J'ai vu le nègre sauvage, esclave et affranchi; je l'ai vu idolâtre, musulman et chrétien : je l'ai toujours et partout trouvé le même. Dès qu'il approche du blanc, il faut qu'il serve ou disparaisse : il ne saurait se maintenir en face de nous; car, comme on le dit en Amérique, *he cannot compete*.

L'inégalité des races humaines a créé les castes de l'Inde. Épaves de plusieurs peuples naufragés tour à tour sur ces plages, la sottise et la méchanceté les ont de jour en jour séparées davantage, tandis que la nature les rapprochait par la constante dégénérescence des types les plus élevés. Aujourd'hui encore, en Asie comme en Amérique, il se forme des castes. Le génie, la religion, les habitudes des peuples européens y répugnent : la force des choses les entraîne; eux-mêmes et les races qui les entourent prennent spontanément différents niveaux, comme des liquides d'inégale densité versés dans un même vase.

Sur les bateaux à vapeur même il y a des castes : il y a la caste des passagers, des officiers, des timoniers et des serviteurs blancs : inégaux par la fortune, la nature les rapproche; le dernier de ces blancs est plus que le premier des autres.

Il y a la caste des métis portugais, marmitons et gens de peine; celle des matelots chinois; celle de l'équipage, en général arabe ou indou; celle, enfin, des nègres employés seulement comme chauffeurs.

Le même phénomène s'observe en Chine : les Européens y ont de grandes maisons de commerce et de banque; venus presque tous sans capitaux, ils s'enrichissent tous rapidement. Les Portugais de Macao, cependant, familiers au langage comme aux mœurs de la Chine, incapables de rivaliser avec les gens d'Europe, n'y songeant même pas, les servent comme interprètes, comme commis, comme caissiers.

A côté des Européens se montrent des Parsis, descendants des Perses de Darius, adorateurs du feu. Émigrés à Bombay d'abord, ils ont suivi en Chine les Anglais.

Malgré l'étrangeté de leur culte, malgré les particularités de leur costume, nous voyons en eux presque des égaux, car ils pensent, écrivent, travaillent et trafiquent comme nous. Ils ont des ingénieurs, des médecins, des journalistes, des théologiens qui défendent le feu, des philanthropes qui bâtissent des hôpitaux et des colléges : aussi l'Angleterre ne s'étonne-t-elle pas de voir un Parsi baronnet.

Pour comprendre bien ce que nous sommes, pour nous estimer à notre juste valeur, il faut avoir quelque temps vécu loin de l'Europe. On en vient alors à s'étonner, non pas du triomphe de notre race, mais de la disproportion singulière qu'on remarque entre son génie et ses progrès. On s'étonne, en regagnant nos contrées, de voir les rues balayées, les services les plus vils rendus par des hommes supérieurs à ceux qui règnent sur une moitié de l'espèce humaine. On s'étonne de voir pourrir dans la misère et végéter dans l'ignorance tant d'enfants que la nature avait faits capables des plus grandes choses, dignes du rôle le plus élevé.

Avant de visiter la Chine, je ne possédais sur ce pays que les vagues notions que quelques lectures, difficiles à bien entendre en Europe, avaient pu m'en donner. Je ne savais de la langue chinoise que le peu que des recherches générales sur le mécanisme du langage m'avaient contraint à en apprendre. C'est par là que je dus commencer : visiter un pays sans en parler le langage, c'est charger son esprit de nouvelles ténèbres. Les interprètes sont à peu près, en Chine, ce qu'on a dit qu'ils étaient en Orient, où les uns savent l'arabe, mais non le français; les autres, le français, mais non l'arabe; les plus nombreux, enfin, ne savent ni l'un ni l'autre : il y en a qui comprennent les mots, il y en a moins qui comprennent les idées. Étudier un peuple, c'est écouter les paysans qui causent, l'enfant qui chante, les gueux qui se querellent; converser avec les gens instruits, questionner tout le monde. Vers ce perpétuel dialogue, il me fallait un guide; il me fallait un homme instruit qui pût aussi m'aider dans mes travaux. La fortune m'en fit rencontrer un dont l'intelligence rapide devançait presque ma pensée, et qui quelquefois, la développant, poussait au delà de la limite que je leur avais assignée dans mon esprit des recherches intéressantes et nouvelles. Le concours de ce lettré, natif du Tsui-li, et dont le nom était Yé, fut trop loyal et trop éclairé pour que je puisse le passer ici sous silence.

J'avais divers ouvrages latins, anglais, portugais ou français, traitant de la langue chinoise. Ces ouvrages, presque tous excellents, ne me donnaient toutefois qu'une imparfaite représentation de la prononciation des mots chinois. C'est cette lacune que mon lettré devait d'abord combler. Pendant deux mois, je pris chaque jour des leçons, que je pourrais dire d'une journée. La langue chinoise, comme je l'expliquerai ailleurs, est, dans tout ce qui n'est point sa forme littéraire, d'une extrême facilité. L'étude et l'usage d'un grand nombre d'autres idiomes, de formes très-variées,

avaient habitué mon esprit à diverses expressions des mêmes pensées, comme mes lèvres à l'articulation de tous les sons dont la langue chinoise fait usage. Aussi me trouvai-je, au bout de cette leçon de deux mois, à même de converser avec les Chinois; non pas seulement des choses les plus communes, mais encore de tous les sujets difficiles et spéciaux dont l'étude m'intéressait. Dès le premier mois de mon séjour en Chine, j'avais même pu extraire des publications officielles les plus récentes des renseignements assez étendus sur l'administration du pays, et le tableau de ses revenus par nature d'impôts et par province.

En Chine, comme partout, chaque district parle un certain patois d'un certain dialecte particulier à une province; mais cet empire si vaste, si complétement soumis à ses grandes dynasties, si longtemps centralisé, possède une langue générale entendue de tous les gens cultivés, et même de tous leurs fournisseurs et de tout leur entourage, d'une extrémité à l'autre de la Chine. Cette langue générale a, depuis deux siècles, quelque peu varié. Du temps des grands jésuites, la prononciation de Nankin faisait loi; c'est elle que les jésuites ont transcrite. De nos jours, la prononciation de Pékin (1), différente de la première par quelques permutations assez simples, est généralement adoptée et aussi bien comprise dans les boutiques élégantes de Canton que dans celles de Tyen-tsin (2).

Les patois mêmes, sauf ceux de deux provinces, sont assez facilement intelligibles, après un certain effort de l'attention, à tout homme auquel les lois du langage sont familières et dont l'esprit est assez souple pour tenir compte de permutations constatées à mesure qu'elles se présentent dans le discours.

Le chinois est plus difficile à lire qu'à parler (3). Je ne pouvais espérer, après

(1) Par prononciation de Pékin, il ne faut pas entendre ici celle du bas peuple de cette ville ou même de la province de Tchi-li, qui est à la prononciation correcte ce que le langage des cabbies de Londres est à l'anglais des salons du West-End. Le *d* et le *z* se montrent indiscrètement à Pékin, comme l'*h* et le *v* à Londres. Zi-pan-ngo (Zipangu) pour Ji pan, *le Japon,* comme Pe-kin-nga pour Pei-kin, *Pékin,* et Ta-kou-wa pour *Ta-kou,* sont du pékinois populaire.

(2) La prononciation classique ancienne est retrouvée par les savants chinois dans certains dialectes parlés loin de la capitale, formés il y a plusieurs siècles, et que leur rôle secondaire a préservés d'altérations importantes.

(3) Aucune langue ne paraît au premier abord plus facile à traduire que le chinois; sa simplicité grammaticale réduit la traduction à la recherche successive de quelques mots dans les dictionnaires. L'inexpérience n'hésite point : les mots trouvés dans le dictionnaire, joints les uns aux autres, présentent un sens plus ou moins obscur que le traducteur doué de quelque imagination complète, et qui ne tarde pas à devenir l'expression d'une pensée tout européenne, parfaitement étrangère à l'auteur chinois. Le chinois, en effet, se parle par locutions plus que par mots; parfois aussi un mot sous-entend toute une phrase, fait allusion à quelque sentence, à quelque récit noyé pour nous dans les profondeurs d'une littérature insondable. Il m'est arrivé bien souvent à moi-même de traduire des inscriptions chinoises d'une manière plausible, et de trouver, dès que je

deux mois de leçons, pouvoir entendre un livre. Mais j'avais habité l'Orient, et, bien que j'en puisse écrire et lire les idiomes, je l'avais rarement fait. L'usage est, en Orient, d'avoir un secrétaire qui lit et qui écrit tout. J'ai suivi le même usage en Chine, et je puis dire que, par les yeux et les explications de mon lettré, j'ai lu, analysé ou consulté plusieurs centaines d'ouvrages, en même temps que j'acquérais les faibles connaissances nécessaires à l'intelligence des cartes, des traités de géographie et de quelques livres faciles. Si l'on considère qu'Augustin Thierry aveugle a pu écrire l'histoire, que nos premiers rois nous gouvernaient sans savoir lire, entretenant, cependant, des correspondances, faisant des traités, publiant des lois, on comprendra que l'ignorance passagère dont je cherchais constamment à triompher n'ait pas été un très-grand obstacle à mes recherches.

Je ne m'imposerai pas la tâche fastidieuse de refaire l'historique de nos relations diplomatiques et de nos luttes armées dans l'extrême Orient. Ces faits, retracés cent fois avec intelligence et dans le plus grand détail, sont suffisamment présents à l'esprit de tous. Je prendrai les choses au point où nous les avons trouvées. Je ne ferai même qu'effleurer la campagne dernière; j'en aborderai peut-être un jour le récit, car il me semble que cette conquête de la capitale de l'Asie par une poignée d'Européens impose au plus désintéressé de ceux qui en furent témoins le devoir de la raconter.

On a prétendu en Europe que les Chinois ne voulaient point entretenir de rapports avec nous; que ce peuple désirait rester dans son isolement; qu'il ne pouvait que perdre à en sortir; que tout peuple est maître chez lui et peut fermer ses frontières aux autres peuples.

Si cette dernière proposition était admise dans la pratique, une moitié du monde se trouverait créée inutilement pour l'autre; et comme il est probable que partout les premiers marchands ont rencontré quelque opposition, chaque nation, claquemurée chez elle, ne connaîtrait que ses produits : les unes auraient trop de blé et point de sucre; les autres trop de sucre et point de pain : l'Europe ne connaîtrait ni le thé, ni

questionnais des lettrés sur mes traductions, qu'elles étaient complétement inexactes, et que le vrai sens était celui qui, répugnant le plus au raisonnement européen, avait le moins de chance d'être rencontré par nous; d'un autre côté, je comprenais mieux que mon lettré les inscriptions musulmanes. Pour traduire fidèlement un morceau littéraire chinois, il faut avoir appris à penser comme les Chinois, soit en passant toute sa vie au milieu d'eux, comme les anciens missionnaires, soit en passant toute sa vie sur leurs livres, comme M. S. Julien. Fourmont, qui dans son temps passa pour sinologue, traduisait par *la Besace de Yo-kyao* un titre d'ouvrage signifiant *les Demoiselles Yu et Li*. Rémusat lui-même, qui a rendu tant de services aux études chinoises et qui possédait à un si haut point ce que j'appellerai le sens asiatique, a mérité comme traducteur les critiques sévères du *Chinese Repository*.

la soie. Quant à la civilisation, il va sans dire qu'il n'y en aurait pas; car c'est du commerce et du rapprochement des peuples qu'elle est née par toute la terre : il n'y a pas même une de nos inventions à laquelle plusieurs nations n'aient contribué, et qui, confinée à son berceau, n'eût été perdue pour tout le monde. Le plus simple bon sens montre donc que cette règle abstraite n'est pas faite pour le genre humain, auquel appartient toute la terre. L'humanité s'en est partagé les lambeaux, non en vertu de quelque droit particulier à chacune de ses races, mais en raison de leur développement, en proportion de leur force, et souvent à la suite de luttes séculaires et sanglantes.

Chaque peuple, en se constituant sur un certain sol, en mettant ce sol en culture, a fait acte de propriété; mais cet acte n'a pu ravir ni aux autres peuples le droit de libre visite sur son territoire, ni à lui-même le droit de libre visite sur le territoire des autres : nul n'a le droit de fermer un chemin sous prétexte qu'il traverse son champ; il peut seulement exiger que ceux qui suivent le chemin s'abstiennent de dévaster le champ. La race humaine est une, et ses fractions sont solidaires : il ne dépend pas plus d'elles de se refuser à vivre en société qu'il ne dépend d'un Français ou d'un Anglais de se soustraire aux obligations légales que sa nationalité lui impose.

S'il y a une chose que nul ne peut contraindre, c'est le commerce. Si les Chinois ne voulaient point de nous, leurs cultivateurs et leurs marchands n'auraient qu'à se refuser à l'échange des produits de la Chine contre les nôtres; ils manifesteraient ainsi clairement le sentiment qu'on leur prête. Leur conduite, cependant, témoigne de la manière de voir la plus opposée; elle est comme un plébiscite en faveur des libres relations de leur pays et des nôtres.

La Chine nous vend déjà pour près d'un demi-milliard des produits de son sol et de son travail. Sans nous, ces produits n'existeraient point ou seraient perdus; sans nous, le peuple chinois aurait un demi-milliard de moins à consacrer à l'entretien de sa vie. Nous donnons donc à vivre à plusieurs millions d'hommes, dans une contrée où l'homme surabonde et trouve difficilement sa subsistance; et en supposant même que l'opium, connu de tout temps en Chine et cultivé dans plusieurs provinces, n'existât pas sans ce commerce, en supposant que trois millions de Chinois fument cette drogue, en supposant, enfin, qu'il en résulte tous les malheurs dont on a parlé, il n'en resterait pas moins établi que le commerce européen est un bienfait pour la Chine. Le peuple de la Chine est loin d'en douter : non-seulement il apprécie le bénéfice que nous lui portons, il aime encore nos lois et notre caractère. Il a pu, à Tsũ-Tmeʊ et à Pékin, être abusé et excité contre nous; il n'a pu l'être à Tyen-tsin, où nous étions déjà connus. Tandis que ses maîtres nous appelaient des rebelles, des barbares

ou des diables, le peuple de cette ville nous qualifiait seulement de mao-tsö, c'est-à-dire gens barbus et chevelus (poils). Il plaisantait avec nous sans aucune malveillance, recherchait notre société et ne nous cachait rien de ce qui pouvait, en nous servant, nuire à ses maîtres. La première évacuation de Chusan, comme la dernière, furent regardées par les habitants comme des malheurs publics. Les populations affluent autour de nos établissements; Chang-haï prend des proportions immenses; une ville s'est formée autour de nos factoreries. Hong-kong, enfin, qui comptait en 1846 sept mille habitants, en compte aujourd'hui plus de cent mille, et toutes les colonies européennes se peuplent de Chinois, parmi lesquels il se rencontre non-seulement des hommes très-honnêtes et très-laborieux, mais encore des hommes très-habiles (1).

Le patriotisme chinois n'a opposé de résistance à nos armées que dans des brochures publiées loin de la Chine. Ce patriotisme, en effet, n'existe pas, et il est facile même, sans connaître la Chine, même sans avoir rien lu sur ce pays, de s'en rendre compte. Le patriotisme est en raison inverse de l'étendue des empires, et en raison directe de la liberté dont jouissent les citoyens et de la part qu'ils prennent aux affaires publiques. En Chine, un peuple immense subit plus ou moins une même tyrannie. Il ne s'est pas groupé librement; des étrangers sortis d'une région barbare sont devenus ses maîtres. Il croit à l'empire comme les sujets de Néron pouvaient y croire. Nos aïeux ne s'inquiétaient guère du triomphe de Galba, de Vitellius ou d'Othon, de la victoire des Germains, de l'irruption des Goths ou même du sac de Rome. La géographie a fixé les limites de l'empire; mais dans cet empire si vaste les communications sont lentes; les provinces sont comme isolées l'une de l'autre; on peut remarquer même que la plupart d'entre elles (je citerai le Ssö-tшuen comme exemple) ont auprès de leur capitale, comme un centre et un cœur, quelques districts pleins de villes et très-peuplés, tandis que leurs extrémités, leurs frontières, sont à peine habitées. Ce sont donc comme autant de royaumes dont le langage diffère plus ou moins, ainsi que les coutumes, aussi diverses au moins d'une province à l'autre, en Chine, qu'elles le sont d'un royaume à l'autre en Europe.

Il résulte de cet état de choses une profonde indifférence pour les destinées de l'empire comme pour le sort des portions éloignées du pays. Qu'importe à Kyañ-si que Tyen-tsin soit pris par les Européens, ou au Kan-sʊ que le Yun-nan soit en rébellion!

Dans toutes les grandes villes, les Chinois étrangers à la province, les *forestieri*, comme on dirait en italien, se groupent en petits corps de nation dont chacun élit un chef qui agit officieusement auprès de l'autorité locale et remplit à peu près les

(1) Je connais à Hong-kong un banquier chinois qui a maison à San-Francisco et maison à Melbourne.

fonctions de nos consuls. Le mot dont on se sert pour désigner un Chinois, Tɯʁñ-kwo-jen, est de peu d'usage; on ne l'emploie jamais, au moins dans le Nord, pour désigner un homme du Fo-kyen ou de Canton, qu'on appelle simplement Fo-kyen-jen et Kwañ-tʁñ-jen, et l'on a bien soin, quand un étranger les qualifie de Chinois, de lui faire remarquer qu'il se trompe.

Ni les Cantonnais, dont le dialecte est très-caractérisé, ni les Fo-kyenois, qui ont un dialecte et une langue à eux et coiffent des turbans noirs, ne se regardent comme les compatriotes des gens du Nord, qu'ils qualifient de bœufs stupides, tandis que les autres les appellent pirates, enfants de singes et mangeurs de chiens.

Une animosité extrême règne entre ces diverses races, dont les unes sont conquérantes et les autres conquises. Les Cantonnais que nous avions amenés dans le Nord ont pris part d'eux-mêmes à l'attaque des forts. Ils n'avaient qu'à porter des échelles; mais l'officier qui les commandait, et eux-mêmes, trouvèrent moyen de jouer un rôle plus important dans le combat. La population du Nord redoutait beaucoup ces Cantonnais, qu'il nous était difficile de contenir et de surveiller assez pour empêcher de regrettables scènes, et je crois qu'il eût mieux valu ne pas amener ces hommes dans un pays où des moyens de transport plus convenables ne firent jamais défaut.

Il y a des empires qui se maintiennent, comme l'empire ottoman, non par le patriotisme qui y est inconnu, mais par le fanatisme, par le lien religieux, à défaut du lien national. Tout lien religieux manquait à la Chine : elle a une religion ou des religions; elle a des temples, des cultes, des autels; mais, indifférente à tout cela, elle n'entretient contre notre religion aucune hostilité. Si elle repousse le baptême, ce n'est pas qu'il lui répugne; c'est qu'elle ne s'en soucie pas. Le christianisme est à ses yeux aussi bon que le bouddhisme; elle se refuse seulement à reconnaître qu'il soit meilleur. Le christianisme a été persécuté en Chine comme association politique patronée par l'Europe; il ne l'a jamais été à titre de foi religieuse.

Le peuple chinois n'avait donc point de motif et n'avait nul désir de nous fermer son pays.

Il est clair que l'opposition qui nous était faite venait du gouvernement seul (1). La même chose se passe aujourd'hui au Japon, où l'oligarchie et ses sicaires assas-

(1) Le gouvernement chinois n'avait cependant aucun intérêt réel à nous repousser. Il tire des douanes imposées au commerce européen 100 millions de francs par an.

C'est même à l'aide d'un prélèvement sur ce produit qu'il acquitte aujourd'hui l'indemnité de guerre.

La somme de ses autres revenus directs et indirects est, d'après le plus récent annuaire, évaluée à 340 millions; et comme, en raison des soulèvements qui désolent plusieurs provinces, il n'est peut-être pas perçu par le trésor public plus de 250 millions, on peut dire que c'est du commerce européen que le gouvernement chinois tire le plus clair de ses revenus.

sinent les Européens et font sauter les ambassades, tandis que les marchands et le petit peuple nous témoignent de l'amitié et de la confiance. Les despotes détestent les peuples libres qui les jugent; les princes barbares, les peuples civilisés, dont l'aspect les humilie; ils excitent contre eux, à l'aide des calomnies les plus absurdes, leurs sujets ignorants et crédules, et, s'armant du désordre qu'ils ont fait naître dans les esprits, ils écartent les étrangers en alléguant leur impuissance à triompher de la répulsion populaire. Il n'y a pas de conte ridicule qui n'ait été débité au peuple chinois sur les Anglais : ils mangeaient les enfants; l'air qu'ils respiraient était un poison; ils manquaient d'articulation au genou, et, ne pouvant fuir, devaient tomber sans défense sous les coups des braves.

Le gouvernement, qui mettait à prix les têtes des Européens, publiait toutes ces sottises. Par ses affiches anonymes, ses proclamations, ses intrigues, il avait excité contre nous le peuple de Canton; nous ne pouvions, sans les plus grands périls, franchir les portes de cette ville. Lorsque, cependant, des injures sans nombre nous eurent contraints à la prendre, nous n'y trouvâmes plus qu'un peuple laborieux et docile : un petit nombre de soldats européens suffit à y maintenir l'ordre, résultat que notre prédécesseur dans le gouvernement de Canton, le vice-roi Ye (Yeh), ne croyait pouvoir obtenir que par l'exécution de soixante-dix mille suspects dans une année (1).

L'histoire des commencements du commerce européen en Chine est un veritable martyrologe. Sans doute, parmi les pionniers de l'Europe, il se rencontra beaucoup d'aventuriers peu scrupuleux, de flibustiers même; mais l'Europe ne leur prêta aucun injuste secours : elle les traqua, au contraire, et plus d'une fois s'abaissa jusqu'à les livrer, au lieu de les châtier elle-même.

La Chine, d'ailleurs, comme la Turquie, alors même qu'elle avait raison, trouvait moyen de se donner tort, en recourant à des insultes et à des violences inexcusables. Les crimes les plus affreux furent commis contre les Européens les plus inoffensifs. Il y a quelques années, un vice-roi de Canton alla jusqu'à faire assassiner le gouverneur

(1) Il faut respecter, dans l'extrême Orient, la neutralité du peuple. Il ne faut pas se faire des ennemis irréconciliables de gens dont les intérêts sont les nôtres, et dont le massacre serait sans gloire. Il vient de se passer à Kagosima, au Japon, des faits très-regrettables. L'amiral anglais poursuivait la réparation des attentats commis par le prince de Satsuma : le général qui commandait à Chang-haï n'osa point lui confier ses soldats; la marine agit seule, et l'on put constater une fois de plus ce que la théorie nous avait appris, ce que l'expérience a confirmé souvent depuis dix ans, la supériorité des fortifications sur les navires. La ville, étrangère au combat, fut alors couverte de projectiles et incendiée. Je sais qu'il n'y a point de guerre où la force ne soit contrainte d'improviser toujours, et que quelque chose doit être passé à ceux qui tuent les hommes par grands nombres : je veux leur rappeler cependant ici qu'au Japon la guerre est féodale, et dès lors doit toujours se faire par-dessus la tête des petits.

de Macao. On lui porta la tête et la main de sa victime, et le vice-roi ne rendit ces odieux trophées qu'après des pourparlers monstrueux.

Le gouvernement chinois voyait dans la question de l'opium l'exportation de tout l'argent du pays, en échange d'une drogue inutile. Il y avait quelque erreur dans cette appréciation financière de la question; car, bien que l'opium s'échange contre de l'argent, cet argent reste ou revient de lui-même dans le pays pour s'échanger contre de la soie ou du thé. Le commerce de l'opium était aux mains de l'Inde anglaise, les traités en interdisant la culture dans les établissements français de l'Inde, et les Hollandais ayant volontairement fait une concession du même genre à l'Angleterre. Le gouvernement anglais n'avait pour ce commerce, dont il ne comprit l'importance que fort tard, aucune sympathie; l'opium était combattu à Londres et odieux aux missionnaires. L'Inde lutta longtemps avant d'en imposer la protection à la diplomatie et à la marine de la métropole. L'Angleterre, d'ailleurs, voulait ménager le commerce du thé et n'hésitait pas à sacrifier l'opium, noyant les cargaisons et pourchassant ceux qui cherchaient à les introduire. Il est clair qu'elle ne pouvait rien de plus, à moins de garnir de douaniers anglais toutes les côtes de la Chine.

L'Angleterre n'a point d'attrait pour la guerre. Les commerçants, toujours prêts à sacrifier l'intérêt permanent du commerce, qui veut une base large et des garanties sérieuses, à leur intérêt passager, qui se contente de beaucoup moins, sont toujours en faveur de la paix, de la temporisation, des demi-mesures. On sait quelle influence les commerçants exercent sur les décisions du gouvernement anglais : ce ne fut donc jamais qu'à son corps défendant que l'Angleterre, comme après elle la France, acceptèrent la lutte, et l'on peut dire que chaque fois qu'une clause nouvelle fut insérée dans un traité, elle n'y entra que comme la réparation ou n'y figura que comme le châtiment d'attentats innombrables longtemps impunis.

L'empereur Kin-mañ, qui a donné à son règne le nom de Tao-kwañ, avait consigné dans son testament et comme légué à son successeur la haine des Européens. Cette haine, à chaque instant manifestée par de nouvelles violences, avait entraîné, en 1858, une nouvelle guerre. Une action armée avait eu lieu dans le Nord; on avait voulu que l'empereur comprît que la guerre exposait non pas seulement les pauvres habitants de ses provinces les plus reculées, mais encore sa capitale et lui-même. L'entrée du Peixo (Pei-ho) avait été forcée; Tyen-tsin avait vu conclure un traité dont les dispositions étaient satisfaisantes pour l'Europe sans être dures pour la Chine.

Grâce à ce traité, les ambassadeurs allaient se trouver en rapport avec le gouvernement central de l'empire, au lieu d'être accrédités seulement par le fait auprès du commissaire de police chinois de Macao ou de l'intendant militaire et financier de Sʏ, Sʏñ et Taï, dont la résidence officielle n'est pas même Chang-haï. Mais, pas plus

que les Japonais effrayés par les Américains, les Chinois n'entendaient tenir leur traité. Ils avaient mis non-seulement le Pei-xo (Pei-ho), mais encore toute la côte en état complet de défense, et, se pensant invincibles, préparaient une rupture. Lors donc qu'en 1859 les ministres anglais et français se présentèrent à l'embouchure du Pei-xo, manifestant l'intention de gagner Pékin, on commença par leur proposer de passer par Pei-tañ (Peh-tang) : ce n'était pas la route d'eau; il suffisait, pour s'en assurer, de regarder la carte. Ce pouvait être la route de terre, mais moins directe que par Ta-kŏ (Ta-kou), à moins qu'on ne traversât, comme le fit le ministre américain, des plaines désertes et désolées, au lieu de suivre la bonne route et de traverser les riches villages de la rive droite du Pei-xo. Il était singulier que la route de tout le commerce fût fermée aux ambassadeurs, rejetés sur des chemins de sauniers ou de pêcheurs. Avec les Asiatiques il ne faut rien céder, à moins d'être prêt à successivement céder tout. Les ambassadeurs ne cédèrent pas; ils firent bien, car si eux et les marins n'eussent poursuivi bravement un échec facile à réparer, on n'eût pas tenté d'expédition sérieuse, et les Chinois fussent, par une victoire diplomatique, restés maîtres du terrain.

L'ambassadeur américain a suivi la route de Pei-tañ. On s'est, sans doute, amusé à exagérer les tribulations de son voyage : la voiture fermée dans laquelle on s'est plu, en Angleterre, à l'emprisonner, n'est ni plus ni moins que celle dont les mandarins se servent, et dont nous nous servions nous-mêmes en Chine; mais ce n'est évidemment pas là le train qui convient aux représentants de deux puissances telles que la France et l'Angleterre : nobles par leur histoire et grandes par leurs armes, elles ne doivent nulle part oublier leur rang, et quand leurs ambassadeurs visitent l'Asie, la vue de leur équipage et de leur suite, comme les honneurs qu'ils exigent, doivent faire connaître au peuple que ce sont des souverains qui les envoient; que ce sont de grandes nations qu'ils représentent; qu'ils ne sont point venus pour se traîner le front dans la poussière ou manger les restes de la cuisine impériale, comme certains ambassadeurs ont, il y a un siècle, pu le faire en Chine, et même, avec quelques légères variantes, en Turquie.

La campagne de Chine fut courte et brillante. Des esprits superficiels en ont conclu peut-être qu'elle était sans difficulté et sans péril. Sans doute, Ta-kŏ ne pouvait pas plus se comparer à Sévastopol que les retranchements cochinchinois au quadrilatère vénitien; mais il y avait devant nous une grande aventure cherchée au loin, nouvelle pour nous, et dont plus d'une fois l'issue put paraître douteuse. Nous avions une bien petite armée; mais chacun de ses soldats, toujours prêts et toujours gais, était un volontaire accouru au premier appel et choisi parmi beaucoup d'autres. On voyait

fleurir dans cette armée une discipline que je veux louer, parce qu'il y a des gens qu'elle étonne; cette discipline qui n'use pas plus du cachot que du bâton, fondée sur la fraternité d'armes et de sentiments des chefs et des soldats, la noble solidarité des camps, le commandement léger, l'obéissance instinctive, le sacrifice volontaire, et ce murmure même entre les batailles qui montre la vie des armées et la force de leurs chefs, comme la presse libre montre la vie des peuples et fait ressortir la puissance des rois.

Cette grande discipline, que les armées de caserne ne connaissent pas, n'est pas seulement française, elle a suivi les drapeaux de tous les conquérants; mais il n'existe pas d'armée, peut-être, dans laquelle l'officier et le soldat aient plus d'estime l'un pour l'autre, plus de confiance mutuelle. Il n'y a point dans notre armée deux classes d'hommes, l'une s'étayant seulement pour commander de quelque petit privilége (1) ou de quelque petite science, l'autre née pour servir et pour mourir obscure : il n'y a qu'un seul soldat, gentilhomme ou paysan noble par son habit, noble par les sentiments qui l'animent. Ce que l'officier sait, il l'enseigne à ses frères, et cette école, que toute la France traverse, rend à nos campagnes des citoyens meilleurs, des âmes plus fières et plus loyales. Toute notre civilisation passe par cette petite porte, et ce que l'officier donne de son temps et de son cœur, il le retrouve sur les champs de bataille : blessé, des mains pieuses le relèvent et le pansent; mort, son souvenir plane autour du drapeau. Ainsi, l'armée est une famille, et cette famille est l'école et l'exemple de tout le pays.

Notre petite armée, digne d'un plus grand théâtre militaire, avait à sa tête des hommes dignes de la conduire. Ce n'est pas à moi qu'il appartient de dire combien tous ses services furent bien dirigés, à quel point son chef d'état-major sut faire son devoir, à quel point il fut bien secondé. Je ne rappellerai pas les difficultés, les épreuves sans nombre dont l'habileté, la patience, l'énergie de notre général pouvaient seules triompher. Parmi ceux qui nous conduisaient, je n'en nommerai qu'un seul, dont la mort a livré le nom à l'histoire. C'est de Collineau que je veux parler. Ouvrier, disait-on, avant d'être soldat, il avait lu peu de livres. C'était un grognard difficile à mener, un chef taciturne et dur. Mais il possédait au degré le plus haut cette intuition soudaine et cet amour silencieux de la guerre qui font le grand soldat et le bon capitaine. Collineau était vraiment l'homme de guerre, âme des armées qui parfois le détestent et toujours le suivent, création étrange et rare qui, le jour où les

(1) Avant la révolution, la noblesse envahissait de plus en plus les emplois peu nombreux de l'armée; elle n'en reçut toutefois le monopole que par la loi du 22 mai 1781. Mon grand-père fut de ceux qui protestèrent avec le plus de force contre cette loi, qui, venue plus tôt, eût privé la France des services de Fabert et de Duguay-Trouin.

hommes se mesurent, apparaît surgissant du fond d'une boutique, d'une chaumière ou d'un atelier, et devant laquelle tous les rangs s'ouvrent.

Ce héros de Malakoff et de bien d'autres combats qu'il ne racontait pas est mort à Tyen-tsin de maladie. La fortune lui devait une autre fin. Quand nous apprîmes cet événement, un officier d'un grand mérite qui n'aimait pas Collineau s'écria : « C'est une perte qu'a faite la France. » C'était une perte, en effet; mais combien il y a peu d'hommes dont on osât faire un si grand éloge!

A nos côtés marchait une armée anglaise dont le chef avait appris la guerre sur bien des champs de bataille, composée de beaux et braves régiments, parmi lesquels on remarquait les king's-dragoons et la cavalerie sikhe de Probyn et de Fane. Cette armée était plus nombreuse que la nôtre; mais elle comptait quelques régiments indous, *punjab infantry,* formés d'hommes inférieurs aux Européens par leur constitution, comme par leur énergie, leur intelligence, leur sens moral.

Une entente cordiale présida aux opérations combinées des deux armées, bien que dans les deux camps quelques esprits chagrins fussent constamment préoccupés de la crainte d'être devancés par des rivaux plus jaloux que scrupuleux. Ceux qui craignaient ainsi d'être trompés les uns par les autres étaient également loyaux : il ne leur manquait sans doute que de se mieux comprendre. Le charlatanisme militaire ne survit pas à des guerres comme celles de la Crimée, de l'Italie ou de l'Inde. Les deux armées firent également leur devoir : l'une ne triompha point sans l'autre; l'une ne fit rien de plus et rien de moins que l'autre. Supposer, comme on le fait sans cesse en France et en Angleterre, qu'une armée anglaise ou française puisse être quelque part sans y jouer un grand rôle, ou feindre de le supposer, donne sans doute auprès des sots un brevet de patriotisme; mais je ne descendrai pas à le leur demander. L'histoire ne doit pas procéder, comme le récit d'un caporal, par élimination, entre deux armées attribuant tout à la sienne, et dans cette armée retirant toute part active à tous les corps et tous les régiments autres que le sien.

La Chine était assez vaste, le peuple chinois assez indifférent aux vicissitudes de la politique de ses maîtres pour qu'il nous fût possible de localiser complétement la guerre dans le Nord. Chang-haï, ainsi placé en dehors de la lutte, devint notre point de ralliement et notre base; nous consentîmes même à protéger cette ville et ses environs immédiats contre les rebelles. L'intendant, ou tao-tay, de cette partie du Kyañ-sʁ eut pour nous les plus grands égards; mais il chercha, comme cela devait être, à nous faire perdre du temps, d'abord en annonçant des négociations que nous ne pouvions accepter que sur les bords du Pei-xo, ensuite en cherchant à nous engager contre les rebelles, sous prétexte de sauver ou de reprendre Sʁ-tmeʁ (Sou-tcheou). Rien n'eût été plus juste ni plus chevaleresque; mais la recherche du beau n'était

point notre objet : nous devions, sans perdre notre temps, notre matériel ni nos hommes à d'autres aventures, battre l'empereur, et non lui procurer des triomphes. Au lieu de rester les arbitres de la Chine, nous fussions, en apparence du moins, tombés au rang de ses satellites; son gouvernement hypocrite eût prétendu nous avoir achetés, et cette calomnie eût passé pour la vérité même, dans un pays où tant de choses sont à vendre.

Après quelques mésaventures, quelques échouages, quelques pertes de matériel et quelques retards inévitables, mais qui pouvaient inspirer de l'inquiétude pour l'avenir de l'expédition, nous gagnâmes la baie dite de Tme-fɤ (Tche-fou). Le débarquement fut facile; notre armée campa sur un petit promontoire et à côté d'un gros bourg appelé Yen-tay, ou le Télégraphe, en raison d'une tour à fumée (yen-tay) dont les ruines se voyaient encore au sommet du promontoire et avaient été prises de loin pour un fort.

Yen-tay, situé au nord de la partie orientale et montagneuse du Hlan-tɤñ (Chan-toung), dans l'arrondissement de Fɤ-man (Fou-chan) et le département de Teñ tmeɤ (Teng tcheou, cité importante et ancienne), sert de relâche principale aux navires chinois du Kwañ-tɤñ (Kouang-toung), du Fo-kyen et du Kyañ-sɤ (Kiang-sou), qui visitent le golfe du Leaɤ-tɤñ (Leao-toung), et à ceux du Nord qui portent dans le Sud les eaux-de-vie, les fruits et les légumes du Tmi-li (Tchi-li).

Aucune base secondaire ne pouvait être mieux choisie, si, comme je le suppose et comme l'a sans doute pensé la marine, il n'existait point de mouillage aussi sûr plus à l'ouest. A Lae tmeɤ (Laï tcheou), en effet, nous eussions obtenu plus facilement encore les animaux de bât et les provisions dont nous pûmes nous fournir à Tme-fɤ.

De ce point, où nous vécûmes dans les meilleurs termes avec la population, nous gagnâmes le fond du golfe de Tmi-li en même temps que l'armée anglaise, qui avait fait à Ta-lyen-wan les préparatifs que nous avions faits à Tme-fɤ.

Le golfe de Tmi-li, comblé presque par les vases du fleuve Jaune, qui s'y jetait jadis, a des côtes basses et ne présentait que très-loin de la terre le fond nécessaire à nos gros navires. Mouillés à douze milles de l'embouchure du Pei-xo (Pei-ho) et de celle du Pei-tañ xo (Peh-tang ho), nous débarquâmes, le 1er août, entre ces deux points, à peu de distance du second, dans cette boue épaisse et profonde que nos soldats appelaient jadis le cinquième élément, et qui fut la couche de notre première nuit. Nous n'eussions trouvé dans le fond du golfe aucun point plus favorable, à moins de remonter tout à fait dans le nord, jusqu'à Hlan-xaé (1), par exemple, ce qui nous

(1) *Chan-haï-kwan*, ou la douane de Chan-hae, ou encore la douane des montagnes et de la mer, petite ville placée à l'un des plus importants passages de la grande muraille, sur une plaine étroite qui sépare les

eût placés sur une grande route, mais beaucoup plus loin de Pékin et avec les Tartares à dos. Nos chefs sautèrent les premiers dans la boue, qui semblait un autre golfe, rayé au loin par une chaussée sur laquelle on voyait circuler quelques voitures et quelque cavalerie. Une artillerie légère peu nombreuse, mais bien servie, pouvait, à ce moment critique, nous rejeter dans la mer; nos pièces les plus maniables ne se trouvèrent sur un terrain à peu près solide qu'après bien des heures du travail le plus habile et le plus acharné. L'ennemi, très-heureusement, ne sachant que défendre des murailles ou déployer de la cavalerie, ne tenta rien contre nous, et pendant la nuit évacua la ville de Pei-tañ, dans laquelle nous entrâmes le lendemain matin, en suivant la chaussée.

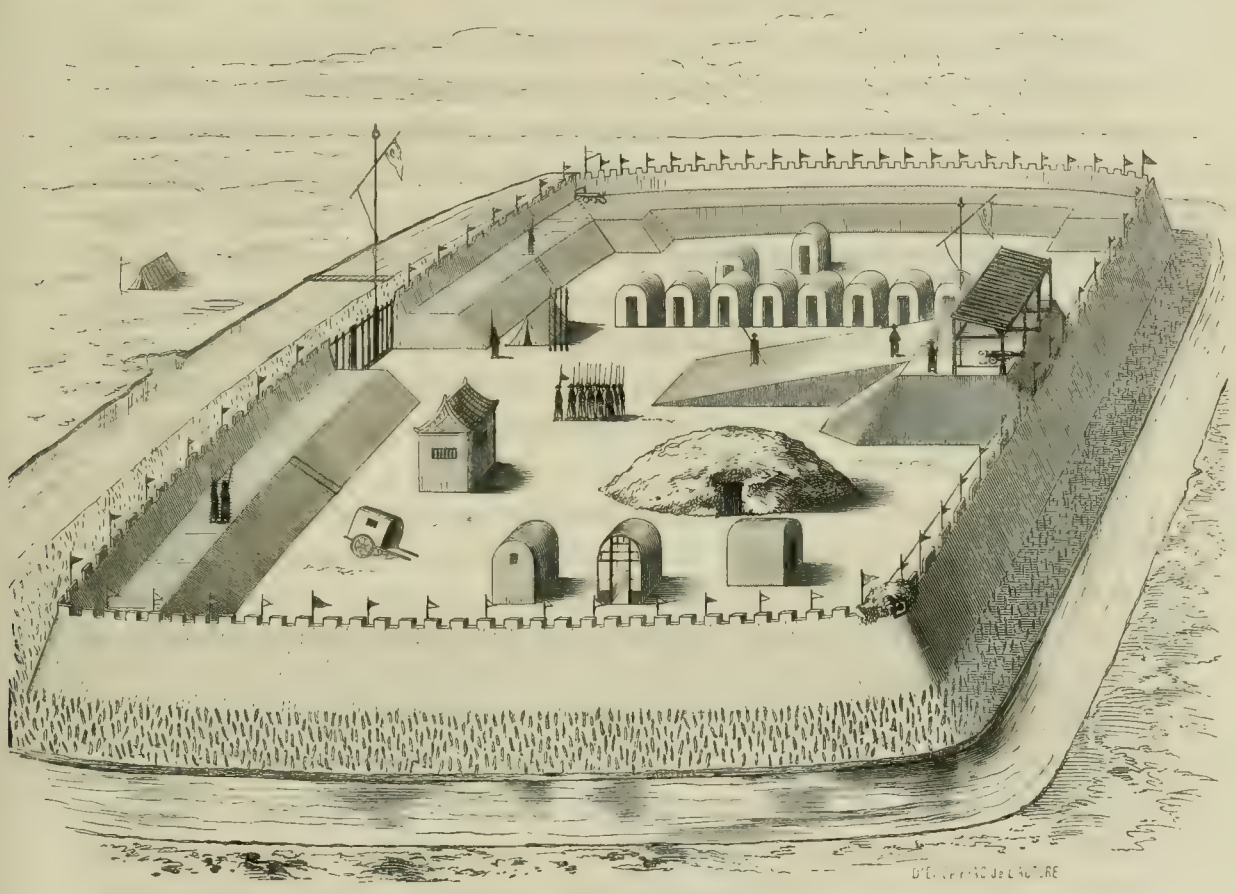
Ce bourg, bâti de boue et de paille, sorte d'île au milieu de la boue, restera dans nos souvenirs comme le type de la désolation et de l'horreur. Nous y trouvâmes quelques forts abandonnés et une population un peu effarouchée, mais que quelques proclamations eussent rassurée et qu'il eût été bon de conserver, en partie au moins, auprès de nous. La bienveillance de nos chefs eût eu besoin d'être plus expliquée; les autorités chinoises, du reste, commandaient au peuple de se retirer, et le peuple se retira, abandonnant ses demeures à notre discrétion, ce qui n'eût eu que de faibles inconvénients si nous n'eussions compté dans ou à côté de nos rangs des troupes indoues et des coulis chinois.

Dès les premiers moments, je pus obtenir des habitants, sans la moindre contrainte et dans une conversation tout amicale, quelques informations que je présentai à l'état-major, et qui étaient relatives aux forts et aux villages du Pei-xo, à la route que nous pouvions suivre pour y arriver, enfin aux chemins qui menaient à Tyen-tsin. Après une première reconnaissance, nous sortîmes de notre bourbier. Les retranchements qui couvraient le village de Sin-xo (Sin-ho), ou de la nouvelle rivière, petite crique ou plutôt petit canal sur la rive gauche du Pei-xo, furent enlevés, et notre camp fut établi sur ce point. Une action brillante nous rendit encore maîtres du camp retranché de Tañ-kʉ (Tang-kou).

L'ennemi avait en aval de nous, près de Si-kʉ (Si-kou), un pont de trente-cinq bateaux qui lui permit de se retirer sur l'autre rive. Nous jetâmes nous-mêmes un pont près de Sin-xo, et une partie de notre armée menaça les forts de la rive droite, tandis qu'une nouvelle attaque était dirigée, le 21 août, contre les deux forts qui défendaient la rive gauche. Dans les deux forts, les magasins à poudre, mal protégés, sautèrent dès le commencement de l'affaire, mettant hors de combat une partie

montagnes et la mer, a des fortifications aujourd'hui en mauvais état, qui ont joué un rôle important dans l'histoire de la Chine, particulièrement à l'époque des luttes de la dernière dynastie (Miñ) contre les envahisseurs mantchous.

notable des forces ennemies. Le premier fort, battu en brèche, fut pris d'assaut. La garnison, qui n'était tartare qu'en partie, et appartenait surtout à la milice (myañ-yɐñ) de la province, se défendit avec acharnement. Là, comme partout, l'artillerie était médiocre, le tir inintelligent et mal dirigé; mais la conduite des troupes fut honorable. Dans le fort enlevé, elles se battaient encore, et la lutte ne cessa que par



TYPE DES FORTS DU PEI-XO.

Ce dessin donne l'ensemble et les principaux détails d'un petit fort à un seul cavalier, armé de trois pièces. Le fort est en terre et défendu extérieurement par des pieux pointus et des fossés pleins d'eau. On aperçoit dans l'intérieur du fort les baraques de roseau et torchis des soldats, et le magasin à poudre protégé par de la terre.

la destruction de l'ennemi. Le fort plus voisin de la mer refusa de se rendre, mais ne tenta point une résistance inutile : les portes n'en furent point ouvertes; l'on y pénétra par escalade, et la garnison prisonnière fut immédiatement mise en liberté. J'ai lieu de croire qu'elle regagna ses foyers, et que cet acte généreux fit sur la population de Tyen-tsin une impression profonde, s'opposa peut-être à un soulèvement

qui eût compromis nos opérations dans le Nord, et n'ajouta rien aux forces que nous rencontrâmes plus tard.

Des officiers d'état-major traversèrent alors le Pei-xo, et, conjointement avec l'énergique et habile H. Parkes, sommèrent le vice-roi de Tsui-li, qui était venu prendre la direction des opérations, de rendre tous les forts de la rive droite et de nous ouvrir les routes de Tyen-tsin, où le traité nouveau devait se signer. Le vieux vice-roi discuta, résista, pleura même, dit-on, et se soumit.

Les hommes ne se battent guère, depuis du moins qu'il y a des canons, sans que le ciel intervienne pour les calmer en les rafraîchissant. Nous essuyâmes ce soir-là, et comme nous retournions au camp, un orage digne de Solferino. Le marécage devint un lac : jamais on ne vit de héros plus crottés ; notre artillerie si légère, due à l'initiative de notre premier ingénieur militaire, l'empereur, traversa le bourbier traînée par des rosses japonaises ; les fameux armstrongs, attelés de superbes chevaux, y passèrent au moins la nuit. Ces pièces, d'un calibre plus fort, légères de métal, mais lourdes d'affût, n'avaient pas eu beaucoup plus d'effet que les nôtres ; mais les nations sont comme les mères, passionnées pour leurs enfants tortus : la France, pour son administration ; l'Angleterre, pour son artillerie nouvelle : deux choses pesantes à mouvoir et sujettes à explosion.

Militairement, la campagne semblait terminée ; les barrages du fleuve furent enlevés, quelques petits bâtiments y pénétrèrent ; l'amiral anglais s'y porta avec un empressement qui fit craindre quelque imprudence. L'expédition avait six têtes, une de moins que l'hydre de Lerne : l'accord de ces six têtes fut un miracle que nous craignions à chaque instant de voir cesser.

Notre armée marchait sur Tyen-tsin par la rive gauche du Pei-xo ; je suivis la rive droite, qui m'offrait une route plus agréable. Le pays était plat ; mais le sol, la végétation, le ciel pur, tout me rappelait les riches plaines de la Lombardie. Le sorgho, employé à la fabrication des alcools de Tyen-tsin, couvrait de vastes espaces. A chaque instant je rencontrais de gros villages entourés de jardins et d'arbres, peuplés de gens laborieux, propres et polis. La municipalité s'empressait à me fournir tout ce dont j'avais besoin comme logement ou comme vivres. Le compte des provisions m'était, sur ma demande, apporté au départ. Ce compte représentait exactement la valeur des objets livrés, comme je pus m'en assurer facilement, et je puis dire que si j'en excepte quelques boutiques de curiosités à l'usage des étrangers, j'ai rencontré en Chine, dans les transactions, autant de loyauté qu'on en peut trouver en France ou en Angleterre. Ma dépense, vivant d'ailleurs dans une extrême abondance et ne cherchant nullement l'économie, ne s'élevait qu'à un quart de piastre par jour par homme ou par bête, soit à une quarantaine de francs environ pour ma petite smala.

Dans presque tous ces villages, il y avait des musulmans dont je visitai les mosquées, et avec lesquels j'eus de longs entretiens. Il en fut de même entre Tyen-tsin et Pékin. Les musulmans étaient dans le ravissement de voir un Européen connaissant l'arabe et leurs livres. Le monothéisme les rapprochait extrêmement de nous. Ainsi, au bout du monde, je me trouvais en pays de connaissance; je puis presque dire au milieu d'amis.

Le fleuve que je côtoyais, humble et petit par le volume de ses eaux, n'est cependant pas moins célèbre dans l'histoire qu'il n'est important de nos jours. C'est par son canal que s'écoulait jadis le fleuve Jaune, le fleuve par excellence, le Xo (Ho). Ce grand fleuve eut plus tard deux bras, puis le bras septentrional fut délaissé, conservant seulement le nom de fleuve du Nord, que de plus petits cours d'eau se donnent aussi. Par les anciens canaux qu'avait suivis le grand fleuve, par celui de la rivière I et de son principal tributaire, par celui d'un petit affluent septentrional, enfin, un canal nouveau fut ouvert par la main des hommes, sous la dynastie des Mongous Yuen et pour l'approvisionnement de leur capitale, Ta-tʂ, qui est le Pékin actuel. Ce canal passe à Tyen-tsin, *le port céleste,* ville nouvelle, aujourd'hui chef-lieu d'un fʂ, ou district; wey, ou forteresse seulement, sous les Miñ (1), et se termine à peu près à Tʂñ (Toung tcheou), *l'arrivée,* après avoir passé à Yañ-tsun, *le village des saules,* et à Ma-tao. *le port.* Depuis quelques années, le canal entre Tyen-tsin et le Sud s'est envasé, les

(1) C'est aux Miñ probablement que remonte aussi la construction des premiers ouvrages de Ta-kou. Entre 1560 et 1566, les Japonais ravagèrent le Chan-toung, envahirent le Kyañ-nan et la Corée, et inspirèrent à la cour de Pékin des craintes très-sérieuses. Dans un numéro du journal de la capitale (*Kin-pao*), du commencement de 1833, on voit que des navires européens s'étant montrés dans le golfe, le gouverneur de Pékin a été chargé d'un rapport sur la défense du fleuve, et a conclu à l'inutilité de fortifications nouvelles. Je crois que les défenses de Ta-kou et de la côte ont été remises en état et complétées seulement après le traité de 1858.

Plusieurs forts semblables à ceux de Ta-kou existaient entre Sin-xo et Tyen-tsin. Une carte dressée par San-ko-lin-sin, et que je vis plus tard, montre qu'un grand nombre d'ouvrages de cette nature avaient été élevés dans la partie orientale du Tchi-li, entre la grande muraille et le Pei-xo.

Le canal entre ces deux villes est très-fréquenté en temps ordinaire. Par une confusion singulière, dont l'armée n'a pas la responsabilité et sur laquelle le général en chef ne tarda pas à être éclairé, un canal différent fut pris, au départ de Tyen-tsin, pour le canal que notre matériel eût dû suivre, et reconnu innavigable. Nous faillîmes être ainsi privés d'une route d'eau que tous les habitants de Tyen-tsin et des centaines de bateliers pouvaient indiquer aux interprètes, et qui était portée sur la carte de la province dressée par d'Anville et sur un grand nombre de cartes locales très-détaillées, de façon à prévenir toute confusion. J'avais moi-même ces cartes; mais j'étais loin de soupçonner une erreur dont je n'ai eu connaissance que beaucoup plus tard. Les missionnaires de Tchi-li, sur lesquels on comptait peut-être pour ces renseignements, ne se montrèrent qu'à la fin de la campagne et ne pouvaient être d'aucune ressource.

Nous avions avec nous deux autres missionnaires, le père Delamarre, homme d'une grande érudition chinoise, et l'abbé Duluc, fait prisonnier et décapité par les Chinois. Malheureusement, ces deux hommes distingués avaient jusque-là vécu très-loin de la province dans laquelle nous portions la guerre.

arrivages ont pris la voie de mer, et gagnent Tyen-tsin par le fleuve, en passant à Ta-kʉ, Si-kʉ et Ko-kʉ (1).

Tyen-tsin et Tʉñ sont donc à Pékin ce que le Havre et Rouen sont à Paris. Tyen-tsin et ses faubourgs couvrent environ 500 hectares et peuvent compter de 120 000 à 150 000 habitants; Tʉñ doit avoir à peu près la même population.

Tyen-tsin s'ouvrit devant nous. J'y entrai moi-même avant l'armée, et je n'y rencontrai ni visages hostiles, ni malveillance déguisée, ni méfiance, ni réserve. Une maison très-convenable fut mise à ma disposition, ainsi qu'une dizaine de serviteurs que je rétribuai honorablement et qui me servirent avec zèle et fidélité, par l'homme d'affaires du chef des marchands de sel (2), Tmañ, qui, dans des temps difficiles, avait offert huit millions de francs à l'empereur, et reçu en échange les honneurs du premier rang de la hiérarchie chinoise.

Un plénipotentiaire chinois était arrivé, et l'on traitait avec lui. De jour en jour, cependant, l'aspect de la ville changeait; au milieu d'un peuple ami, on ne pouvait trouver ni domestiques, ni voitures, sans avoir recours à des menaces. L'ordre de nous tout refuser avait été donné, et le peuple effrayé se soumettait. Le vice-roi, dont la résidence naturelle était à Pao-tiñ fʉ, capitale du Tmi-li, nous avait rejoints à Tyen-tsin, et n'en bougeait pas. Un jour, j'avais eu besoin d'une voiture de plus, et je n'avais pu en trouver à vendre : il ne me fallut pas longtemps pour obtenir l'explication que je devinais. Je fis alors une chose dont je n'avais aucun droit : je me rendis au palais du vice-roi, et j'y laissai ma carte de visite chinoise, sur laquelle j'avais fait

(1) On peut transcrire tous ces noms d'une autre manière, mais il faudrait éviter de les défigurer : d'écrire *sin-ko,* par exemple, au lieu de *sin-xo* ou *sin-ho,* et *tang-ko* au lieu de *tang-kou.* Il faudrait surtout s'abstenir de fabriquer des noms tels que *leantz*, qui n'ont jamais pu être chinois. *Tañ* ici veut dire chaussée; *peï tañ,* chaussée du nord; *kou* écrit comme *kou,* vendre, par la clef idéographique de l'eau; et la phonétique *kou,* ancien, paraîtrait signifier au moins dans le dialecte local un étang, un marécage; *tañ kou, si kou, ta kou,* signifieraient alors : étang de la chaussée, étang de l'ouest, grand étang. C'est, du reste, le nom même du *Pei-xo,* que plusieurs cartes désignent sous le nom de *Kou* et de *Tchen-kou* ou véritable *Kou,* par opposition, sans doute, à un autre *Kou* qui prend sa source près de *Tsun-xwa* (Tsun-hoa) et se jette dans la mer près de *Pei-tañ* (Peh-tang). *Tsun* (pas dans tsun-xwa) et *wou* signifient village; *xo-si-wou,* village à l'ouest du fleuve. Je ferai remarquer encore qu'on dit aujourd'hui *Tchi-li,* et non *Peï-tchi-li* ou *Pe-tchi-li,* c'est-à-dire *Tchili du Nord,* dénomination usitée seulement alors qu'on pouvait, dans le langage de la conversation, nommer deux *Tchi-li,* c'est-à-dire deux provinces principales, contenant chacune une capitale ou une semi-capitale de l'empire.

(2) Tyen-tsin est le centre de l'administration des fermes du sel, qui versent au trésor 30 millions de francs chaque année, d'après, du moins, l'annuaire impérial. Tchañ, qui a le titre de Pae-chañ kan-tsouñ, fait ses versements entre les mains du yen-yuan, directeur général des fermes du sel, qui, comme rang, est son inférieur. Il y a encore à Tyen-tsin, en fait d'officiers importants, un tsouñ-piñ (officier général du deuxième rang, première classe), et un tao-tay. A Touñ-tcheou, il y a deux vice-rois (tsouñ-tou), l'un Mantchou et l'autre Chinois, chargés des greniers impériaux, et un tao-tay.

écrire quelques mots dont le sens était que le vice-roi ayant ajouté à ses fonctions la location des voitures, je lui en demandais une. A cette demande il y avait une réponse facile : renvoyer ma demande à l'ambassadeur, ce qui m'eût embarrassé. Le vice-roi en agit tout autrement, ne voulant pas que son intervention fût examinée de trop près. Il me fit porter sa carte et me fit dire qu'il aurait l'honneur de se présenter le lendemain chez moi, démarche que son emploi ne permettait guère, et qui n'eut pas lieu.

L'armée ennemie s'était retirée dans le nord et couvrait Tʁñ tmeʁ (Toung tcheou). On savait à Tyen-tsin qu'elle avait poussé ses reconnaissances de notre côté, au moins jusqu'à Yañ tsun et peut-être jusqu'à Pʁ-kao. Tout d'un coup, le 7 septembre, les négociations se rompirent. Au moment où tout paraissait conclu, le plénipotentiaire chinois se trouva n'avoir plus de pleins pouvoirs.

J'avais reçu cette nouvelle depuis quelques instants, quand un Chinois que je voyais, et qu'il est inutile de nommer ici, vint me dire que, la veille au soir, dans un restaurant, un employé du vice-roi avait annoncé l'arrivée des contingents tartares à Hlan-xaé kwan. Cette seconde nouvelle expliquait la première ; elle avait mis quelques jours à venir. Les contingents devaient être plus rapprochés de Tʁñ tmeʁ que nous-mêmes.

Cette ville et la capitale étaient désormais couvertes plus sérieusement qu'elles n'avaient pu l'être jusqu'alors par des troupes déjà battues. Je me hâtai de porter à la connaissance de qui de droit ce que je venais d'apprendre.

Si l'on pouvait, à cette époque, croire encore à la loyauté des Chinois, on dut reconnaître qu'ils nous avaient toujours trompés, lorsqu'on découvrit, à Yuen miñ yuen, une lettre de San-ko-lin-sin à l'empereur, datée du 26 août, jour de l'entrée des Français à Tyen-tsin, par laquelle le général tartare informait son maître des dispositions nouvelles qu'il prenait contre nous, et l'invitait à se retirer à Jö-xo (Géhol) pour y attendre la fin de la guerre.

On ne s'était point pressé d'appeler tous les contingents tartares, parce que le service dû par eux était féodal et limité, sans doute, dans sa durée ; qu'il fallait que les maigres récoltes de la Mongolie fussent, en partie du moins, ramassées ; qu'enfin la présence de ces étrangers à demi sauvages était un fléau pour les populations chinoises, et que la dyssenterie amenée par les chaleurs et la mauvaise nourriture, l'usage du sorgho, par exemple, décimait déjà les hommes et les chevaux appelés à la défense du bas du fleuve, et ramenés au delà du Tyen-tsin.

Nous allions rendre aux peuples de l'extrême Asie la visite de leurs parents les Huns, et ces peuples allaient venir nous recevoir l'arc à la main. La Mongolie intérieure (Noé mʁñ-kʁ) compte, d'après la locution populaire, quarante-huit bannières :

elle en a quarante-neuf dans les livres, empruntées aux vingt-quatre tribus, celle des Ortous en fournissant sept et celle des Khortchin six, à elles seules (1). Chaque bannière compte environ deux mille familles, et peut probablement mettre à cheval trois ou quatre cents hommes. La Mongolie interieure compte encore quelques bannières en dehors de ce groupe; il y a enfin les contingents de quelques autres pays mongous et ceux de la Mantchourie. San-ko-lin-sin pouvait donc réunir aisément trente mille chevaux.

Ce Mongou vigoureux et intelligent inspirait à ses troupes une grande confiance :

CAVALIERS TARTARES.

D'après une gravure chinoise.

roi (wañ, roi ou prince) des quarante-huit rois et des quarante-huit bannières, on l'appelait le saint roi (sön wañ), parce que sa jeunesse s'était écoulée dans une lamaserie, comme le reste de sa vie se passait à cheval. Il était oncle de l'empereur,

(1) Les Mongous intérieurs forment six corps d'armée (tchulkan; en chinois, miñ), qui comprennent en réalité bien plus de quarante-neuf bannières. Certaines tribus, qui probablement sont en dehors du compte des quarante-neuf bannières, en comptent dix et onze. Ce sujet est très-obscur; les documents qui devraient permettre de le trancher ne s'accordent pas. Quant à l'évaluation de l'armée chinoise donnée dans des recueils européens ou chinois, avec ou sans mention de 826 bâtiments de guerre, il faut n'y voir qu'une simple mystification. Il est certain qu'il y a une armée, mais tout autre que sur le papier.

Des six corps dont je viens de parler, deux sont englobés dans le Tchi-li, au nord de la muraille. Le Tchi-li,

quoique n'appartenant pas à sa nation. Une politique constante des empereurs chinois, et particulièrement de ceux de cette dynastie, a été, en effet, de s'attacher les chefs tartares, en leur donnant en mariage des princesses de leur maison.

On s'était décidé à quitter Tyen-tsin ; on parlait encore de traiter à moitié route de Pékin. Le gouvernement chinois, dont les préparatifs étaient très-avancés, nous engageait à ne faire marcher qu'une simple escorte : si l'on eût souscrit à sa demande, ce ne sont point quelques officiers et quelques soldats que la trahison lui eût livrés, c'est la tête même et l'âme des deux expéditions. Nos chefs comprirent la responsabilité qui pesait sur eux, et nous partîmes, sinon avec une force imposante dont le déploiement ne nous était pas possible, du moins avec une petite colonne dans laquelle une valeur invincible suppléait à ce qui manquait au nombre (1).

A Xo-si wʊ, où nous passâmes trois jours, les négociations parurent se renouer ; comme toujours en pareil cas, les Chinois désavouaient leur premier plénipotentiaire et en présentaient d'autres qu'ils devaient désavouer plus tard : il s'agissait pour eux de gagner du temps et de terminer les derniers préparatifs de leur défense.

En arrivant à l'une des étapes qui précédaient Xo-si wʊ, j'avais fait rencontre d'un wey-wey, ou sous-officier chinois, qui venait de porter aux ambassadeurs quelque document, et me montra un laisser-passer que je ne lui demandais pas. Nous échangeâmes quelques mots ; il prit du thé avec mes domestiques et s'assit sur le pas de ma porte pendant que les troupes faisaient leur entrée dans le village. Il s'en alla quand elles furent passées, et c'est alors seulement que l'idée me vint que sa véritable mission était de nous compter, et qu'il venait de le faire à ma barbe. Ce petit fait, auquel je n'attachai pas d'ailleurs une grande importance, m'avait paru cependant de mauvais augure. A Xo-si wʊ, plusieurs officiers chinois ou tartares, leurs wey-wey et leurs domestiques, se montrèrent dans les rues ; il en entra même chez moi : leur

en effet, comme les autres provinces du nord, s'est accru du côté de la Mongolie, en la soumettant de plus en plus à la charrue chinoise. Tchiñ-tō ou Jō-xo (Géhol) est le chef-lieu d'un district du Tchi-li inscrit dans l'annuaire entre ceux de Pao-tiñ et de Youñ-piñ. Dans le langage ordinaire, c'est toujours la Mongolie. Une dépêche adressée à l'empereur par Tsyuen-kiñ et Xo, à la date du 12 septembre 1860, disait, d'après la traduction qu'on en a donnée : « Géhol est dépendant de la Mongolie, et nous savons que lorsque les empereurs » Kien-long et Kia-king allèrent y résider, ils durent y dépenser plusieurs dizaines de millions de taels pour » le mettre en état. » La seconde partie de cette phrase permet de comprendre le sens de la première, qui signifie seulement que Géhol est dans un pays mongou et sauvage, comme on dirait que Nice est en Italie si l'on en parlait au point de vue des malades qui vont y passer l'hiver. Sur les cartes chinoises récentes, le Tchi-li est borné au nord, entre le 43e et le 44e, par le cours de la rivière Xwañ ou Sira (Sira-mouren), affluent du Lyeou.

(1) Elle comptait alors 2 800 Français et 3 000 Anglais environ. La portion française quitta Tyen-tsin le 10 septembre, précédée et suivie, à un jour de distance, par les Anglais.

attitude polie, leurs compliments et leurs paroles oiseuses ne m'empêchèrent pas de les reconnaître pour des espions, et, bien que leur espionnage me parût inoffensif, je les fis mettre à la porte.

Le jeu des Chinois était assez bien compris dans les deux armées; nous commencions à nous fatiguer de négociations dont le seul objet paraissait être de nous faire perdre un temps précieux.

On s'étonnera peut-être de la longanimité des ambassadeurs; je ne m'en étonne point, et je crois qu'ils se faisaient moins d'illusions que nous n'étions alors disposés à le croire. Ils avaient une grande responsabilité, et leur devoir était de tout faire pour éviter une nouvelle lutte. N'étant pas très-forts, il était bon d'être prudents et modérés dans nos demandes : une victoire nouvelle remportée sur les Chinois pouvait renverser un trône ébranlé, marquer la fin de la dynastie, et ne laisser plus en face de nous personne avec qui nous pussions traiter. Ces considérations étaient graves. Il fallait tenir compte aussi de la situation de l'esprit public en Europe : l'expédition de Chine y était mal appréciée; nous étions exposés aux jugements les plus injustes; la Cité de Londres et les salons de Paris voyaient dans la guerre que nous avions entreprise une agression criminelle contre un peuple inoffensif; et si la rupture de ces négociations fallacieuses était venue de nous, on n'eût pas manqué en Europe de crier à l'abus de la force. Il fallait que la trahison fût éclatante pour que la répression nous devînt permise.

Ceux qui n'ont point vécu parmi les Asiatiques reprocheront peut-être aux ambassadeurs de s'être laissé surprendre. Ils ne savent pas combien il est difficile de n'être pas trompé. Là où la trahison est toujours probable, la surveillance fatiguée finit par s'endormir. Deviner la trahison est d'ailleurs peu de chose : ce qu'il faut connaître, c'est l'heure précise qui la verra se prononcer. La preuve la meilleure que j'en puisse donner, c'est que je soupçonnais tout et que je me suis laissé prendre.

En partant de Xo-si wa, le 17 septembre (1), sur les quatre heures du matin, je me proposais de marcher avec l'état-major de notre armée et de laisser mes bagages avec les siens. Apprenant toutefois que nous avions devant nous M. Parkes, premier interprète de l'ambassade anglaise, et quelques cavaliers sikhs, je n'hésitai point à devancer nos troupes avec tous mes bagages. Chemin faisant, je rencontrai un groupe parti quelques instants avant moi. Il se composait de M. de Bastard et d'un interprète,

(1) Le récit qui va suivre, jusqu'à l'arrivée au camp français des prisonniers rendus par les Chinois, est la reproduction textuelle du rapport dicté par moi à mon frère dès le lendemain de mon retour, et inséré à peu près en entier dans le *Moniteur universel* du 1er janvier 1861.

portant aux Chinois des propositions nouvelles; du capitaine Chanoine, allant reconnaître l'emplacement d'un camp; du caïd Osman et de quelques spahis escortant nos diplomates; enfin de trois hommes plus à plaindre que moi, puisqu'on ne les a plus revus : le colonel d'artillerie Grandchamps, l'intendant Dubut et le père Duluc, interprète du général en chef (1). C'est à Ma-tao que j'allais; ils se rendaient à Tʁñ tmeʁ et me demandèrent si je suivais la même route. Il n'y avait que neuf lieues à faire : je les suivis. En approchant de Ma-tao, le guide que j'avais pris dans un village me dit en me montrant quelques champs plus foncés que les autres : « C'est là que campaient hier les Mongous »; je traduisis ses paroles à mes compagnons de route, sur lesquels malheureusement elles ne produisirent aucune impression.

Arrivés à quelque distance de Tʁñ-tmeʁ, mon convoi m'ayant retardé de quelques moments, mes compagnons de route m'y devancèrent. A trois kilomètres de la ville, je laissai mon escorte pour aller avec mon lettré préparer nos logements; mais une terreur que celui-ci n'osait m'expliquer semblait le paralyser; deux fois il se laissa tomber de cheval; je ne pus l'y faire remonter : j'attendis alors mes bagages pour n'entrer qu'avec eux. Je traversai Kyañ-kya wan, où l'on devait se battre le lendemain. L'attitude de la population m'y parut assez hostile pour que je me crusse obligé de tirer mon sabre, de mettre mon cheval au galop, et de la forcer par cette petite charge à disparaître dans les rues adjacentes et les maisons. En approchant de la ville, je passai les vedettes de l'ennemi, puis les grand'gardes. Mes compagnons avaient déjà fait ce chemin. Comme j'entrais à Tʁñ-tmeʁ, des mandarins vinrent au-devant de moi et m'offrirent de chercher avec moi mes logements. Je laissai là mes bagages et je les suivis; ils ne m'offrirent rien qui me parût convenable : ils voulurent me loger avec les Sikhs de M. Parkes, déjà trop nombreux pour une petite pagode; il me fallait un assez vaste espace pour mes chevaux et mes voitures. Je cherchai donc moi-même, et j'eus bientôt trouvé ce qu'il me fallait (2). J'envoyai un domestique qui m'avait suivi à la recherche de mes bagages; ils n'arrivèrent qu'au

(1) Soixante officiers, diplomates, employés, ou soldats européens et sikhs, précédaient les deux armées, envoyés par les ambassadeurs ou les généraux. Quatorze Français, vingt-six ou vingt-huit Anglais, furent pris. Sur les quatorze Français, huit périrent. Ce sont : MM. Dubut, Foullon-Grandchamps, Duluc, Ader, et les soldats Godichot, Ouzouf, Blanquet et Faurien. Parmi les Anglais, treize ou quatorze ont péri, parmi lesquels MM. de Nordman, Anderson, Brabazon et Bowlby.

(2) Le propriétaire de la maison dans laquelle je descendis, mandarin du sixième ou septième ordre, se conduisit avec une extrême impertinence. Je le traitai moi-même avec peu d'égards, et lui désignai les pièces que j'entendais occuper. Il se mit alors à en faire enlever tous les meubles, manière peu polie de me faire entendre qu'il me regardait comme un voleur. Je fis réintégrer les tables et les chaises : nos relations se bornèrent là. Dans un récit de ma captivité, publié d'après mes prétendues confidences, je lis cependant que je « dépensai la » soirée en douce causerie avec mon hôte, et que je me pénétrai de la parfaite franchise et de la bonhomie

bout d'une heure. Le soldat qui les conduisait était, en arrivant, d'une humeur massacrante; il se plaignait d'avoir été promené dans la ville par des mandarins qui prétendaient faussement connaître le lieu où j'étais descendu. C'était un nouvel avertissement du ciel; je le méconnus comme les autres. Je ne me préoccupai point dans la journée de retrouver mes compagnons de route (1). J'étais fatigué d'ailleurs, ayant été récemment malade; je fis seulement quelques pas dans les rues : la population s'empressait à me voir; son attitude n'était pas bienveillante, mais rien n'annonçait une catastrophe prochaine.

Le lendemain, après avoir déjeuné, sur les onze heures et demie, je sortis pour me promener encore dans la ville. J'avais l'espoir d'y rencontrer les nôtres, qui avaient dû arriver dans la matinée; je fus surpris de n'en voir aucun dans les rues que je traversais. Je m'éloignai de près de deux kilomètres; puis je voulus regagner la maison. A peine avais-je fait quelques pas dans cette direction nouvelle que j'entendis derrière moi un grand tumulte et de grands cris. Je me retournai : la foule me suivait depuis longtemps; mais ici il n'y avait plus à s'y méprendre, c'était un attroupement hostile. Je m'arrêtai. Je lui fis face et menaçai ceux qui poussaient contre moi des cris de mort de la vengeance des miens. Je jetai les yeux autour de moi : une multitude furieuse sortie des maisons, des boutiques, des pagodes, m'entourait de tous côtés.

Frappant de ma canne ceux qui se jetaient sur moi, je poussais les cris de *France!... France!... A moi!... Trahison!* Une clameur immense étouffait ma voix. Saisi par cent mains, lancé à terre, foulé aux pieds, je voyais les uns courir chez les barbiers, les autres chez les bouchers pour s'y procurer des instruments de mort. Tout d'un coup je fus relevé; la foule, grondant toujours, s'ouvrit un peu : un mandarin à bouton de cristal la contenait; il m'avait pris le bras. « Je veux rentrer chez moi », lui dis-je. J'y avais deux revolvers et un sabre; j'y avais le soldat qui me servait et ses armes, deux chevaux que l'on pouvait brider à la hâte. De chez moi à la pagode occupée par les Sikhs il n'y avait pas assez loin pour que quatre ou cinq hommes jetés par terre ne me permissent de l'atteindre, et, une fois réuni à vingt-quatre braves cavaliers, la lutte devenait égale. Le mandarin voulait me conduire chez le magistrat de la ville; je vis qu'il fallait en passer par là.

» cordiale du brave homme de Chinois », disais-je. Et, un peu plus loin, que « le propriétaire de la veille, le » brave homme de Chinois, était à la tête de cette horde furieuse » par laquelle je fus assailli. Il n'y a rien de vrai dans cette anecdote, inspirée, comme beaucoup d'autres, par le désir de paraître informé ou par une certaine malveillance.

(1) Je sus plus tard qu'une sorte de banquet leur avait été offert le soir par les diplomates chinois, qui, ne m'ayant pas sous les yeux, ne m'avaient pas invité.

Arrivé au ya-mön, on me fit entrer dans la cour; les portes se refermèrent sur la foule; les soldats m'entourèrent, me saisirent par les manches du petit burnous blanc que je portais, puis par les bras. Je demandai à voir le magistrat : on se mit à rire. Je me tus, et j'attendis. Quiconque n'a pas vu les édifices publics des Chinois ne saurait s'en faire une idée. Ces édifices, ou plutôt ces baraques entourant de grandes cours, sont bas et misérablement construits; neufs, ils ont été bariolés de diverses couleurs; on y a grossièrement peint des dragons ou des dieux : les cours ont été ornées de mâts et fermées de grilles rouges. Mais ces constructions de briques et plus encore de bois, analogues à des boutiques ou à des théâtres forains, sont aussi peu de temps neuves que rarement réparées; aussi présentent-elles presque partout le même aspect lugubre et dégoûtant : des cours pleines d'herbes, des peintures détrempées par la pluie, des mâts courbés ou fendus, des grilles à demi brisées, des châssis défoncés et dont la doublure en papier pend par sales lambeaux.

Qu'on ajoute à ce tableau les figures qui l'animent d'ordinaire, des soldats misérables conduisant de hâves criminels, des valets déguenillés coiffés de chapeaux en pointe ou de couronnes en cuivre doré, escortant quelques mandarins à l'air cauteleux et grimaçant, marchant derrière un parasol déchiré, et l'on aura une exacte peinture du spectacle que j'avais sous les yeux.

Je n'y restai toutefois pas longtemps, l'ordre ayant été donné par un personnage invisible de me conduire dans un temple peu éloigné. Je m'y rendis suivi toujours par un peuple braillard. Je fus conduit dans une cour de ce temple par une vingtaine de soldats. Je m'assis dans un coin; ils se groupèrent autour de moi. De temps à autre ils faisaient dégager les abords de la cour. Ma position était toujours mauvaise, mais j'espérais en sortir bientôt. Plusieurs fois je demandai à parler au gouverneur, au plénipotentiaire chinois, enfin à M. Parkes, que je croyais encore à Tsñ tmeꝛ. On finit par me répondre que le gouverneur était monté à cheval pour aller chercher M. Parkes. Les soldats avaient appuyé leurs piques contre un mur. Deux d'entre eux, ayant repris les leurs, s'amusaient à faire de l'escrime chinoise. Sans autre intention que celle de passer le temps, dans un moment où l'on me gardait mal, je pris une pique et me mis à essayer devant les Chinois l'escrime à la baïonnette. Cet acte entièrement inoffensif parut les troubler beaucoup; ils auraient voulu me désarmer, ils n'osaient pas le faire. Au bout d'un instant je déposai de moi-même la pique et je fus m'asseoir au milieu d'eux, ce qui parut leur être fort agréable.

Vers les deux heures, à un appel venu du dehors, les soldats qui me gardaient prirent les armes. Un mandarin précédé d'une quinzaine de soldats entra dans la cour : le mandarin me salua avec une apparente déférence; les soldats m'entourèrent comme mus par une innocente curiosité; j'étais en pleine confiance, quand tout

d'un coup, à un signe du mandarin, je fus à la fois saisi par les épaules, par les bras, par les jambes, et jeté la face contre terre. On me lia alors les mains et les pieds derrière le dos, en joignant les mains aux pieds par une corde qui pouvait avoir un pied de long. On m'arracha ma montre et mon mouchoir, que je vis passer dans les mains du mandarin qui présidait à cette brutale arrestation; deux hommes, me soutenant par les deux extrémités de la corde qui joignait mes pieds à mes mains, me portèrent, suivis de tous les autres, dans la cour d'un ya-mön éloigné d'environ cent cinquante pas. Mes pieds étaient garantis par des bottes; tout le poids de mon corps pesait sur mes mains, étroitement garrottées. Dans la cour du ya-mön, on me jeta sur le dos; je promenai autour de moi mes regards : la cour était pleine de soldats qui, comme tous ceux auxquels j'avais eu affaire jusqu'alors, appartenaient à la milice provinciale, à l'infanterie régulière, ou faisaient partie de la maison militaire de quelque mandarin d'un rang élevé. Des appels bruyants ou plutôt de grands cris s'échangeaient d'un bout de la cour à l'autre. L'ordre de me mettre à mort venait d'être donné et transmis de la sorte, quand je vis entrer dans la cour, portés à la main, deux objets sans forme et sans nom. Je crus d'abord que c'était des criminels chinois, et que, pour ajouter à mon supplice, on allait m'exécuter avec eux. L'un d'eux cependant me reconnut, et me demanda en français ce qu'on allait faire de nous. « On va nous tuer, lui dis-je; mais la France nous vengera. » Je poussai le cri de *Vive l'Empereur!* et, d'une voix plus basse, je priai Dieu de prendre ma mort en expiation de mes fautes. Tous les soldats s'étaient précipités sur moi... Les ordres de mort qui avaient été donnés n'étaient qu'une honteuse comédie! Saisis de nouveau par nos cordes, on nous jeta dans des charrettes. Je me trouvai dans l'une d'elles avec l'homme qui m'avait parlé. Je lui demandai qui il était; il me répondit que lui et son camarade étaient les ordonnances du capitaine Chanoine, qu'ils avaient été pris hors de la ville; que leur capitaine, qui se trouvait en avant, devait avoir pu s'échapper.

Nos charrettes se mirent en marche, escortées par des cavaliers mongous et suivies d'une foule immense qui nous poursuivait de ses huées, de ses injures, de ses menaces. Les gens qui nous conduisaient avaient eu soin de remplir la charrette de clous à tête plate, semblables à nos clous de tapissiers. J'étais surtout l'objet de cette persécution. On poussait les clous de mon côté; ils n'étaient heureusement pas très-longs; ils ajoutèrent toutefois d'une manière notable aux souffrances que je ressentais déjà. A deux ou trois kilomètres de la ville, le camp tartare se présenta devant nous. Notre convoi s'arrêta; on nous enleva des voitures, on nous porta dans la cour d'une petite pagode; on me jeta la face la première sur un tas de paille, afin, dit-on, que mon sang souillât le moins possible le sol. L'ordre de nous couper la tête était de nouveau donné. Plusieurs mandarins, dont aucun ne portait le bouton rouge, insigne

du premier et du second rang, vinrent successivement nous examiner. Ils me remuaient avec les pieds pour me mieux voir. Je supportai avec patience cette nouvelle injure, espérant qu'une mort prompte allait mettre fin à mes souffrances. Je me fis ôter ma cravate, mais nous ne fûmes pas plus exécutés là qu'à Tʁñ tuɐʊ.

Toutefois, le jeu était plus sérieux, car l'armée réclamait notre mort. J'avais vu amener dans la cour mon lettré, qui y avait été interrogé, et un de mes serviteurs. Ils étaient donc dans une des voitures du convoi. Je ne pus leur faire aucune question. Je ne vis aucun autre de mes gens; qu'étaient-ils devenus? Ma maison avait été pillée: les soldats qui nous escortaient se racontaient le butin qu'y avait fait la milice chinoise.

Rejetés dans nos charrettes, nous subîmes encore l'examen d'une quarantaine de cavaliers mieux montés que les autres, et qui me parurent être l'état-major même de l'armée. Je ne pouvais juger des grades ni me rendre un compte exact des plumes qui ornaient leurs chapeaux, ne pouvant les contempler que de bas en haut. Ils étaient vêtus, comme les soldats, d'une longue robe grise, jaunâtre ou bleue; tous portaient le chapeau d'hiver et des bottes de soie noires. Parmi les cavaliers, les uns portaient des arcs et des flèches, les autres étaient armés de lances; quelques-uns avaient des mousquets, d'autres seulement deux sabres passés dans la selle, à droite et à gauche, sous la jambe du cavalier. On nous remit en marche. A trois kilomètres de là, nous fûmes soudain croisés par trois ou quatre cents cavaliers évidemment en déroute: « Sauvez-vous! sauvez-vous! » crièrent-ils à notre escorte. Notre escorte se consulta un instant : immolerait-on les prisonniers? les garderait-on comme otages? On retourna les voitures et nous partîmes au galop. Croyant sentir le voisinage de nos troupes, espérant que la cavalerie anglaise était sur nos traces, je ne cessai de crier : « France!... à moi!... France!... trahison!... England!... Help!... Dragoons help!... » Ces cris me valurent bon nombre de coups de lance, qui ne firent toutefois que me piquer.

Après une heure d'une course effrénée sur des clous pointus et une route raboteuse, nous nous arrêtâmes un instant. On en profita pour serrer mes liens avec plus de force : on y introduisit des coins de bois; on les tordit à l'aide d'une baguette; on les arrosa pour les faire gonfler. Notre route se continua à une allure plus modérée et par des chemins inconnus; nous traversions des troupes innombrables de cavalerie. J'entendais crier à plus de quarante files de distance, et, soit dans la soirée, soit dans la nuit, je ne crois pas que nous ayons passé moins de vingt mille chevaux. Cette cavalerie venait du nord : il était facile, d'après quelques mots échangés en chinois, de juger qu'elle n'avait encore figuré dans aucune affaire. La plupart des hommes parlaient une langue que je pensai devoir être le mongou. Les Chinois qui

menaient nos charrettes qualifiaient d'ailleurs ces cavaliers de Ta-tsŏ (1), qualification qui ne s'applique point aux Mantchous, appelés ordinairement Tsui jen par les Chinois. Cinq fois ces cavaliers, se précipitant en désordre sur notre convoi, en arrêtèrent la marche, réclamant à grands cris notre mort immédiate. Les officiers supérieurs chargés de notre conduite s'efforçaient de gagner du temps; et quelque officier général, informé des ordres qui nous concernaient, finissait par nous remettre en route.

Partout, sur notre passage, de jour comme de nuit, la population, évidemment prévenue d'avance, était sur pied et nous accablait d'injures. A chaque relais, le maître de poste ou quelque autre personnage venait nous reconnaître. On nous soulevait alors la tête, que l'on laissait ensuite retomber sur l'oreiller de clous dont j'ai parlé. Le soldat qui partageait ma charrette, atteint de trois blessures, ne cessait de s'agiter, ce qui me causait de cruelles douleurs, et de demander à boire, ce qui nous attirait, à l'un comme à l'autre, bon nombre de coups de bois de lance.

Quant à moi, je m'étais dès le premier moment tracé une ligne de conduite dont je m'écartai aussi peu que pouvait le permettre la nature humaine. J'avais résolu de ne pas me plaindre, de ne rien demander, de n'adresser aux Chinois aucune question. Un fait assez singulier vint frapper mon attention vers le milieu de la nuit. Je vis le long de la route, probablement dans le voisinage de quelque hameau, passer une longue procession précédée d'un homme portant une croix, et j'entendis distinctement chanter en latin les prières des morts. Nos cavaliers voulaient se jeter sur la procession; le commandant du convoi les en empêcha. Je crus d'abord que nous étions l'objet de ces prières. Un missionnaire me dit plus tard que ce devait être quelque enterrement. En tout cas, je ne fus le jouet d'aucune illusion; j'avais toute ma présence d'esprit (2). Tantôt, pour me distraire des maux actuels, j'essayais de repasser les vers que je savais par cœur; tantôt, examinant ma situation, je cherchais à deviner le sort qui pouvait m'être réservé. Évidemment, la trahison dont j'étais victime atteignait plusieurs de mes compagnons de la veille. La veille on avait dû se battre. Qu'était devenue l'armée marchant avec confiance, en petit nombre et presque désarmée? L'insolente audace des Chinois était d'un triste augure. Nous devions nous attendre à quelque supplice atroce et raffiné, à d'horribles tortures; peut-être encore serions-nous promenés à travers la Chine dans des cages, comme cela était arrivé, il y a quelques années, à des Anglais; peut-être encore serions-nous con-

(1) On disait autrefois Ta-ta; c'est notre mot *Tatare* ou Tartare.

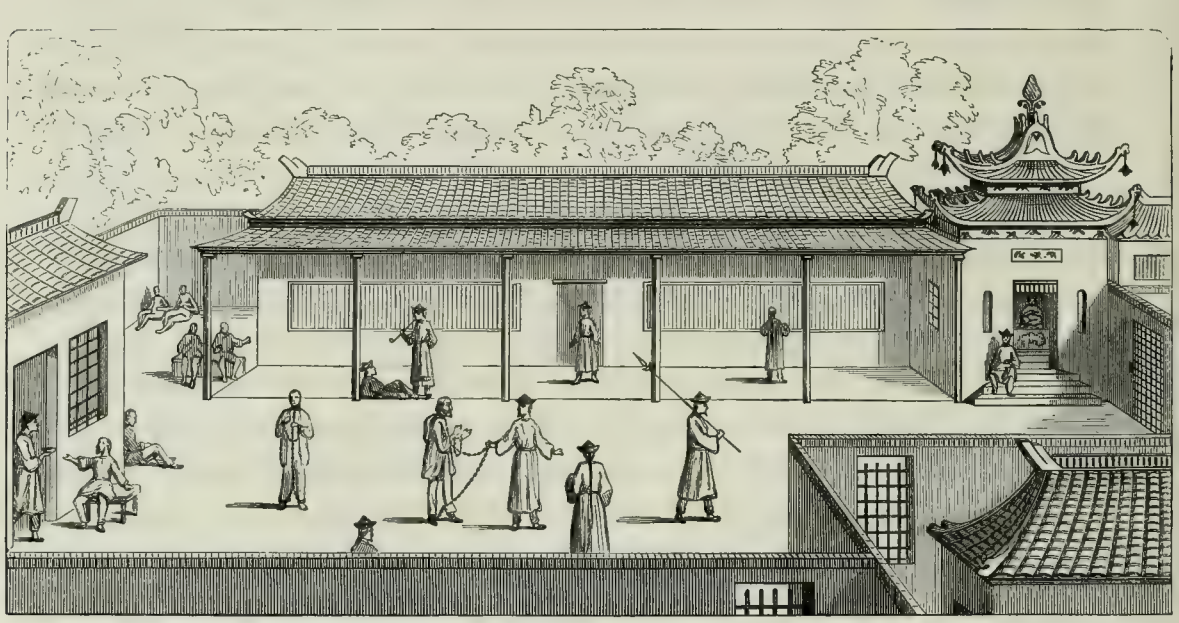
(2) Les chrétiens ont coutume de faire leurs enterrements la nuit pour éviter de donner de l'ombrage au gouvernement, qui du reste les laisse libres, et n'est mal disposé que contre les prêtres venus d'Europe et en relation avec d'autres Européens. Le convoi funèbre avait évidemment été surpris par l'arrivée inopinée du nôtre et se retirait avec beaucoup de dignité.

duits en Mongolie, avec le mince espoir d'atteindre un jour la Sibérie, cauchemar de tant d'autres, devenue pour nous la terre promise. Je me voyais regagnant la France, après trente années d'un pareil exil, ayant presque oublié ma langue, mendiant mon pain, trouvant ma maison vide, méconnu de ceux de mes amis qui seraient encore vivants. Je me rappelais cette figure émouvante du colonel Chabert tracée par la plume de Balzac, et je craignais de fournir aux romanciers futurs la matière d'un récit analogue.

J'ignore où l'on nous mena pendant la nuit. J'ai eu depuis quelque lieu de croire que nous fûmes conduits au palais que l'empereur occupait hors la ville, palais auprès duquel on rencontra depuis des effets ayant appartenu à d'autres prisonniers qui y avaient subi d'horribles tortures. Vers le point du jour, nous franchîmes une muraille élevée, épaisse, flanquée de tours. La longueur de la route que nous avions faite depuis Tsñ tmeu me fit d'abord penser que c'était la grande muraille. Des deux côtés, le large chemin que nous suivions était bordé d'arbres, de jardins, de maisons basses, de baraques, de boutiques, de ya-möns et de pagodes; tout cela, jeté comme au hasard, sans ordre et sans suite, ne présentait guère à l'esprit l'image d'une grande ville, mais plutôt celle des abords de quelque résidence impériale. Une foule plus compacte et plus bruyante que toutes celles que j'avais vues jusque-là grouillait autour de nous. Pendant cinq heures, ce théâtre et ces personnages ne changèrent point. Nous avions franchi une nouvelle enceinte, et il était à peu près dix heures du matin quand, arrivés devant quelque chose qui ressemblait à l'entrée d'un ya-mön, on m'enleva de dessus la charrette, toujours à l'aide des mêmes procédés. On me fit traverser plusieurs cours; mes liens furent enlevés; on me mit les fers au cou, aux pieds et aux mains; puis l'on me porta plutôt que l'on ne me conduisit jusqu'au seuil d'une petite chambre aussi sale que peut l'être une chambre chinoise, au fond de laquelle trônait un mandarin à bouton bleu foncé. « A genoux! me dit-il. — A genoux! cria son entourage. — Je suis mandarin français, répondis-je, je ne dois point m'agenouiller. » Ceux qui me tenaient par les bras me lâchèrent, et ne pouvant me tenir debout, dans l'état d'épuisement où j'étais, ce n'est point à genoux, mais à plat ventre que je me trouvai. On me demanda mon nom, je le donnai; on me demanda mon emploi et mon rang, je répondis que j'étais mandarin civil du quatrième rang. L'ordre fut alors donné de nouveau de me mettre à mort. De mauvais sabres furent aiguisés; puis, précédé et suivi des gens qui en étaient armés, je fus conduit dans une petite cour où mon cortége s'arrêta. Je me crus alors autorisé à adresser une demande au mandarin à bouton blanc qui m'avait mené là. Je lui demandai de me faire donner de l'eau : depuis vingt-quatre heures je n'avais ni bu ni mangé, et depuis vingt heures je subissais une torture permanente, aggravée à chaque village que je traversais par des

hommes, ou plus souvent des enfants, qui venaient arroser de nouveau mes liens, les tirer ou les tendre, en glissant dessous des pierres ou des morceaux de bois. Le mandarin me fit donner une tasse d'eau; puis lui et ses estafiers me quittèrent.

Une soixantaine d'individus m'entouraient, les uns vêtus un peu plus mal que la classe moyenne ne l'est en Chine, les autres mal couverts de haillons abjects et comme moi chargés de fers. Quelques hommes coiffés de chapeaux d'été à floche rouge me soutenaient; ils me permirent de m'asseoir, puis de m'étendre sur la terre. Je pus alors ramener mes mains sur ma poitrine et les regarder : elles étaient gonflées,



COUR ET DIVISION DE LA PRISON DU CHEÑ-POU.

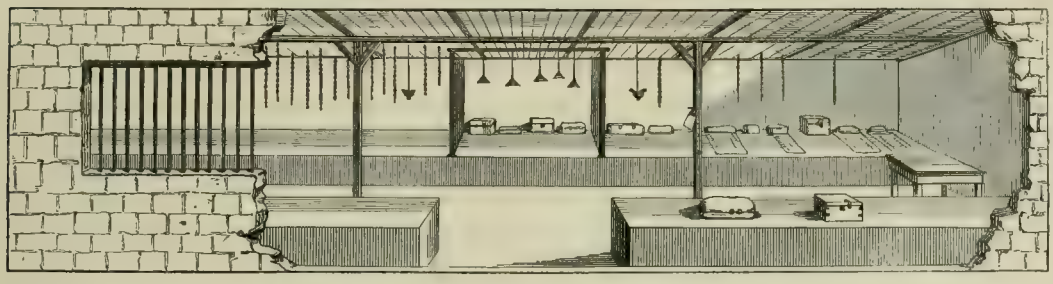
Dans le fond, la salle commune; à droite, la chapelle et la porte de la cour; à gauche, sur le premier plan, la cuisine; sur le second, la petite cour.

noires, engourdies et froides. Les doigts étaient couverts de phlyctènes gangréneuses, les poignets déchirés formaient une plaie dégoûtante de sang et de pus; mais enfin mes liens avaient été enlevés, et je pouvais étendre mes membres réunis depuis vingt heures par une contraction violente. Les prisonniers m'adressèrent quelques questions; j'y répondis. « Il parle », dirent-ils (1); et aussitôt les uns de m'apporter du thé, les autres du fruit. En moins d'une demi-heure je bus plus de trente tasses de thé et je mangeai un ou deux des fruits qu'ils m'avaient offerts. On m'introduisit bientôt dans la salle qui servait de logement aux prisonniers, et l'on m'y coucha

(1) *Il parle* voulait dire : il parle chinois. Il me semble que les paysans russes disent de même d'un homme qui ne sait pas leur langue, qu'il est muet.

sur un lit de camp que l'on avait couvert d'un feutre. Ma chaîne, pour me gêner moins, fut, par le milieu de sa longueur, suspendue au plafond.

La salle dans laquelle j'avais été conduit était longue d'environ 15 mètres, large de 5, bordée sur ses deux faces les plus longues de lits de camp. En face de la porte, située au centre d'un des grands côtés, couchaient les gardiens; à gauche en entrant, les condamnés sans chaînes. C'est de ce côté que l'on m'avait mis. Le côté droit, moins honorable aux yeux des Chinois, était réservé aux enchaînés. Ceux-ci dormaient sur le bois, les autres sur des matelas qui leur appartenaient; ceux-ci recevaient du gouvernement une pâture insuffisante consistant en riz avarié ou en bouillie de sorgho; ceux-là se nourrissaient à leurs frais ou à ceux d'un prisonnier chargé de la cuisine et auquel cette prestation était comptée à un certain taux de jours et de mois dont le temps de sa captivité devait être diminué. Notre porte ouvrait sur une cour



INTÉRIEUR DE LA SALLE COMMUNE.

J'ai supposé la destruction partielle du mur donnant sur la cour. Au milieu, le poste des gardiens : leurs chapeaux sont suspendus au plafond; au-dessus des lits de camp pendent des chaînes; à droite, la table qui constituait le théâtre; une petite tablette suspendue à une colonne portait les noms des prisonniers.

de dimensions à peu près égales à la prison, laquelle n'avait qu'un étage et n'était fermée sur la cour que par un mur de quatre pieds de haut et des barreaux de bois; à un bout de cette cour, sur la gauche en sortant de la prison, se trouvait une petite chapelle bouddhiste; à droite se trouvait la cuisine; entre la cuisine et contre l'un des petits côtés du bâtiment principal se trouvait une petite cour servant de latrines à tous les prisonniers, et contre les murs de laquelle s'asseyaient pendant le jour les enchaînés, admis seulement de nuit dans la prison. A peine couché sur le lit de camp, je m'endormis; je dormis longtemps. Pendant les quatre premiers jours, je ne pus manger que quelques fruits offerts par les prisonniers. C'est au bout d'une dizaine de jours seulement que je pus faire quelques pas sans être soutenu. Dès le second jour, mes mains me causèrent une douleur insupportable; j'avais quelques autres blessures assez légères, mais je ne me les rappelais que lorsqu'elles étaient atteintes par quelque choc. J'avais bien dormi la première nuit; mais pendant les vingt jours

et les vingt nuits qui suivirent, mes mains me permirent peu de sommeil. Je passais la nuit, comme le jour, sur mon lit de camp, tantôt accroupi, les mains appuyées sur les genoux, tantôt couché et les mains au-dessus de la tête. Mes vêtements, mon visage, étaient couverts d'un pus infect. Les phlyctènes tombèrent, mais bientôt mes mains ne furent plus qu'une plaie. Assiégé par les mouches, les vers s'y mirent. Un médecin chinois, petit vieillard à l'œil fin et spirituel, qui était venu me voir par curiosité, mit sur mes plaies une poudre qui paraissait contenir de la myrrhe. Cette poudre fit disparaître les vers. Il écrivit une petite ordonnance et laissa quelques sapèques à l'aide desquels on acheta un peu d'une huile épaisse et jaunâtre appelée xwañ-yeʁ-kao, avec laquelle les prisonniers purent me faire deux pansements. Malheureusement je n'avais pas un morceau de toile pour couvrir mes plaies. Un prisonnier m'apporta une petite loque bleue que pendant quinze jours je promenai d'une main à l'autre. Les prisonniers étaient en général pleins d'attentions pour moi; sans leur assistance, je n'aurais pu ni boire, ni manger, ni faire un pas. De jour et de nuit je les trouvais disposés à me rendre tous les services.

La nourriture qui m'était allouée était aussi misérable qu'insuffisante. C'était une tasse de riz détestable et quelques queues d'oignons salées le matin et le soir. Je souffrais continuellement de la faim. Quelques enfants bien sages dont ma vue était la récompense, des visiteurs musulmans avec lesquels j'avais parlé du Coran, m'apportèrent des fruits et des gâteaux. Les prisonniers m'en donnaient aussi de temps à autre ou partageaient avec moi leur pitance; tous n'avaient cependant pas pour moi la même bienveillance. Un jour que l'on m'avait, pour quelques instants, fait asseoir dans la cour, un enchaîné que je n'avais point encore vu et qui était arrivé du même jour vint, comme faisaient les autres, regarder mes bottes, palper mes vêtements. Il me fixa du regard. « Sais-tu, me dit-il, qui je suis? — Je n'en sais rien, répondis-je. — Eh bien, je suis un voleur de grande route, un homme qui tue les autres : si jamais tu as encore de l'argent, j'espère te rencontrer sur quelque chemin. — Ah! lui dis-je, si j'étais sur un chemin et libre, il me serait bien indifférent de t'y rencontrer. » Cette réponse fit rire ceux qui nous écoutaient. Le haut bout de la prison était tenu par sept mandarins dégradés et condamnés pour divers crimes. Mon meilleur ami était un jeune homme de vingt-deux ans, enfermé depuis deux ans pour avoir tué un homme qui faisait la cour à sa maîtresse. Sa mère, qui pouvait avoir cinquante ans, venait le voir de temps à autre. L'affection de ces deux malheureux l'un pour l'autre avait quelque chose de touchant.

Il y avait aussi là un homme, âgé d'une cinquantaine d'années, qui était pour moi d'une extrême complaisance. Un jour que nous étions seuls dans la salle commune, il se départit du silence qui lui était habituel. « Il y a vingt-sept ans, me

dit-il, que je suis ici. — Qu'avais-tu fait pour y venir? — J'avais introduit du plomb dans des lingots d'argent. Y a-t-il en France des gens qui en fassent autant? — Il y en a eu, lui dis-je. » Il se mit à rire silencieusement et regarda ses pieds, ce qui était son attitude ordinaire lorsqu'il n'avait pas la distraction de me servir. Je repris la conversation. « Comment s'appelle le lieu où nous sommes? lui dis-je. — Il s'appelle Шеñ-pʁ (Cheng-pou, ministère de la justice) », me répondit-il. C'était aussi le nom de la prison du tribunal criminel. N'en sachant rien, je crus que c'était celui d'une ville ou d'un village, bien que nous fussions à Pékin (1). Il me dit ensuite que la prison où nous étions comptait neuf chambrées pareilles à la nôtre, et que le nombre des condamnés, qui s'y était élevé quelquefois à sept cents, était pour le moment de quatre cents seulement. Il finit en m'engageant à me confier à Bouddha, et à répéter de temps à autre l'invocation consacrée, A-mi-to-fo! (2)

(1) J'avais traversé Pékin sans me douter que je fusse dans une ville, tant les chemins y sont larges et les maisons clair-semées. J'étais, de plus, couché sur le dos dans la charrette; en prison, constamment surveillé par les gardiens. Je n'avais encore pu faire aux prisonniers aucune question relative soit à la prison, soit aux événements extérieurs qu'ils savaient, mais dont ils n'osaient, à cause des gardiens, s'entretenir devant moi.

(2) Remarquant que depuis vingt-sept ans il invoquait Bouddha sans aucun résultat, je crus inutile de l'imiter. Dans beaucoup de prisons on sacrifie des coqs, et on fait quelques offrandes les premier et quinzième jours de chaque lune.

Il y avait encore dans la prison un eunuque du précédent empereur, qui avait volé son maître; il était là depuis bien des années. Le soleil d'un nouveau règne ne lui avait pas apporté la liberté.

Un autre était en prison depuis près de cinquante ans. Il avait, à l'âge de cinq ou six ans, mordu le doigt de son père qui le battait. Son père, qui l'avait fait emprisonner, n'avait jamais pu payer ce qu'on lui demanda ensuite pour le faire sortir.

Il y avait un prisonnier toujours prêt à me rendre service; mais ses services m'étaient désagréables, parce qu'ayant été acrobate, il ne manquait jamais de les accompagner de sauts périlleux, de culbutes ou de promenades sur la tête. Ses jambes et ses bras avaient, du reste, par sept années d'emprisonnement, perdu tout leur ressort, et il exécutait ses culbutes avec la lenteur singulière, la *fiacca,* que les prisonniers, gens qui ont beaucoup de temps devant eux, mettent à tout ce qu'ils font, et qui, jointe à leur regard oblique et voilé, suffirait à les faire toujours reconnaître. Il avait frappé son maître bateleur d'un sabre qu'il devait avaler, et disait, en riant très-fort, qu'il ne l'avait pas fait exprès.

Un autre condamné avait un oiseau savant qui retirait, avec son bec, d'une liasse de petits papiers pliés avec soin celui sur lequel on avait écrit un caractère. Ce tour, assez joli du reste, se renouvelait tous les jours et toute la journée, depuis plusieurs années peut-être, et toujours avec succès, à la grande satisfaction de tous les détenus.

Nous avions jusqu'à un théâtre. Dès que notre salle commune était fermée le soir et que certaine ronde avait eu lieu, une ou deux chandelles étaient allumées sur une table placée au bout de la prison. Deux ou trois prisonniers ou gardiens s'approchaient de la table, et la représentation commençait. Une voix de fausset servait à rendre les rôles de femme. Il y avait du dialogue et du chant. Ni le dialogue, ni le chant, n'étaient extrêmement chastes : on ne pouvait s'y attendre. Toute la poésie et tout le drame chinois sont remplis de calembours obscènes. Les pièces les plus anciennes et les plus renommées ne sont pas à l'abri de cette tache que les Européens ne peuvent y apercevoir, à moins d'avoir fréquenté bien mauvaise compagnie. Le mot *lepus* signifie en

Deux fois je fus interrogé par un mandarin à bouton bleu clair (1). Après m'avoir regardé un instant, se tournant vers deux mandarins d'un rang moins élevé qui l'accompagnaient, il leur dit en me montrant : « Voilà encore un de ces rebelles à longs cheveux (tuañ-mao, longue laine) qui viennent de la province de Canton. — Je ne viens pas de la province de Canton, répondis-je, et je ne suis pas rebelle, n'étant pas sujet de votre empereur. » Le mandarin feignit de ne pas entendre ma réponse.

Après m'avoir demandé mon nom et mon rang, le mandarin me demanda si je n'étais pas Russe. Je répondis que j'étais Français. Il me demanda alors combien les Russes et les Américains avaient amené de troupes. Je répondis que, n'étant point en guerre avec la Chine, ils n'en avaient point amené. Il voulut savoir le nom de l'Empereur, qu'il qualifiait de prince des Français; par qui il avait été nommé; s'il tenait ses pouvoirs du chef du Céleste Empire; s'il portait un bouton de mandarin; enfin, s'il viendrait en Chine. Je répondis à ces questions que l'Empereur des Français, qui pouvait armer 800 000 hommes, tenait son pouvoir de Dieu et de son peuple, et qu'il ne viendrait point en Chine, devant rester dans son pays pour le défendre par lui-même s'il était jamais attaqué. Cette observation à l'adresse du jeune empereur chinois, qui ne sait monter à cheval que pour prendre la fuite, passa inaperçue, parce que leur empereur est, pour les Chinois, un personnage trop élevé pour qu'ils puissent se le figurer combattant lui-même et exposant sa propre vie. Le mandarin me demanda si j'étais musulman; pourquoi l'on avait trouvé chez moi des livres musulmans; pourquoi, sur ma route, j'avais visité les mosquées. Il me parut qu'il était disposé à croire que je m'étais mis en relation avec les musulmans afin de les soulever. Je répondis que j'appartenais à la religion du Tyen-tuʏ (seigneur du ciel), et que l'histoire de l'islamisme en Chine était le seul intérêt qui m'avait amené à

latin un lièvre, mais il signifie encore autre chose. Une pièce de vers où l'on parlerait du lièvre et de la tortue aurait de même en chinois une portée tout autre qu'en français. C'est pour cela qu'au théâtre on voit si souvent le public rire aux éclats après une phrase des plus naturelles, ou même une maxime des plus morales, et qui paraît n'avoir rien de risible.

Le calembour et le trope obscène, dont la découverte remonte sans doute à la fondation de la monarchie, sont la lèpre de la littérature chinoise. Le langage chinois est, du reste, plus crû que le nôtre. En Chine, comme dans toute l'Asie et comme chez les anciens, tout se montre et tout se dit. La pudeur est cisalpine. L'Italie la connaît moins que nous, et quant à la Turquie, la conversation des petites filles de ce pays ressemble à celle des zouaves du nôtre. J'ai remué assez de poussière en voyageant pour pouvoir entendre bien des choses; mais je n'aime pas qu'elles soient chantées sur un diapason aussi élevé, avec des intonations aussi criardes qu'elles l'étaient dans la prison, à deux ou trois mètres de mes oreilles : aussi ne regardais-je pas les opéras comiques dont j'étais gratuitement régalé comme une agréable distraction; j'avais toutefois d'autant moins le droit d'en montrer de l'humeur que le soir de mon arrivée mes compagnons de captivité, afin de ménager mon premier sommeil, s'étaient privés d'eux-mêmes de cette récréation bruyante.

(1) Dans ce rapport, j'ai mêlé les deux interrogatoires.

visiter les mosquées. Il me demanda ensuite combien nous avions de troupes marchant sur Pékin et combien de temps nos troupes avaient mis pour venir d'Europe. Je lui dis que nous avions 20 000 hommes en marche (1), qu'ils s'augmentaient de fréquents renforts, et que le trajet d'Europe en Chine s'effectuant en deux mois, nous aurions bientôt ici 60 000 hommes tant chrétiens que musulmans. La mention des musulmans fit faire une grimace à mon interrogateur : aussi, bien qu'il m'eût parfaitement compris, se tourna-t-il vers ses deux acolytes pour leur dire qu'il ne pouvait comprendre un mot de ce que je venais de lui dire. Ceux-ci déclarèrent immédiatement qu'ils ne comprenaient rien non plus. On me questionna sur le nom et le rang des généraux, des ambassadeurs, etc. On me dit que pour un mandarin de rang élevé je n'étais pas très-bien vêtu. Je fis observer que mes vêtements d'étoffe blanche étaient déchirés et souillés par le fait de ma capture. Je ne pus m'empêcher d'ajouter que peu de jours auparavant j'avais de nombreux domestiques, des bagages considérables, des voitures, des chevaux, des mulets; que l'on m'avait tout enlevé, que l'on m'avait estropié les mains, que l'on m'avait chargé de fers, mêlé à des criminels, bien que j'eusse été pris en plein armistice (2); que notre général, agissant d'après d'autres principes, avait, au fort du Peï-xo, rendu leur liberté à 3 600 soldats chinois pris les armes à la main. On me demanda quelle était ma mission, et si je ne tenais pas à la diplomatie.

Je répondis que j'y avais un rang, mais que je n'en exerçais pas les fonctions; que mon souverain m'avait envoyé pour étudier les coutumes de la Chine; que chaque peuple avait sa spécialité; que les Chinois faisaient bien la porcelaine, les Européens fabriquaient bien le verre; que les Chinois ne pouvaient construire nos

(1) Ce nombre était exagéré. Mon interrogateur semblait le regarder comme trop faible. Le gouvernement chinois savait cependant alors que nous n'avions pas plus de 10 000 hommes près de Pékin. Il m'est encore aujourd'hui impossible de m'expliquer pourquoi les Chinois me faisaient des questions aussi stupides : il ne semble pas qu'ils fussent si ignorants. Voulaient-ils feindre l'ignorance? Je n'en sais rien. Les Asiatiques raisonnent autrement que nous; leur pensée intime nous échappe souvent.

(2) Quand le mandarin fut parti, les prisonniers s'approchèrent de moi. « Vous avez fait entendre que vous étiez un honnête homme? me dit l'un d'eux. — Oui, répondis-je. — Eh bien, reprit-il, quant à nous, ce n'est pas la même chose : mon ami que voici a tué son oncle; mon ami que voilà a dévalisé plusieurs boutiques. » Et il continua à me présenter ainsi nos compagnons communs. Ne voulant pas me commettre, je faisais semblant de ne pas l'entendre; mais je ne pouvais m'empêcher de rire en dedans de cette parade qui, toute hideuse qu'elle était, me présentait une scène nouvelle de la comédie humaine. Ma captivité me paraissait un rêve, et j'avais sans cesse présents à la mémoire ces vers de Calderon :

Yo sueño que estoy aquí
Destas prisiones cargado,
Y soñé que en otro estado
Mas lisonjero me ví.

montres ni nos machines; que nous leur avions pris le sorgho; qu'eux-mêmes pourraient gagner à nous mieux connaître; que je me proposais de voyager en Chine non point déguisé comme un conspirateur, mais à visage découvert, avec une suite convenable et accompagné par des officiers désignés par le gouvernement chinois; que mon but n'avait rien de caché ni de criminel, et que ma mission, si elle était bien comprise par ceux qui gouvernaient le Céleste Empire, leur serait peut-être même plus utile qu'elle ne pourrait peut-être l'être à mon propre pays. Le mandarin dit que les explications que je venais de donner montraient un homme intelligent. Il me demanda si je fumais l'opium. — Je lui dis que non. — Ce que je pensais de cette pratique. — Que je la regardais comme mauvaise. — Pourquoi alors je vendais de l'opium. — Que je n'en avais jamais vendu; que l'on n'en récoltait pas dans mon pays; que les Français n'en faisaient pas le commerce.

Le quatorzième jour après mon entrée au meñ-pʊ, on me conduisit devant un nouveau mandarin à bouton bleu clair, qui s'exprimait avec beaucoup de politesse. Il me dit qu'il regrettait qu'on m'eût traité d'une façon peu convenable, que je le serais mieux à l'avenir; que j'allais être le prisonnier du Wañ-ye, que j'allais être conduit au Kao-myao. Il fit enlever mes fers et me fit monter en voiture. Je traversai de nouveau la ville tartare; j'en franchis l'enceinte, et, suivi d'une foule compacte mais silencieuse, j'atteignis le Kao-myao, où j'avais été précédé la veille par MM. Parkes et Loch; les trois soldats et le Sikh dont j'ai parlé plus haut y furent menés deux ou trois jours plus tard. J'y fus placé seul, dans une petite chapelle de côté, ornée de quelques idoles, renfermant un cercueil enveloppé de papier peint et proprement meublée pour me recevoir; j'étais servi par deux gardiens.

¿Qué es la vida? un frenesí.
¿Qué es la vida? una ilusion,
Una sombra, una ficcion.
Y el mayor bien es pequeño,
Que la vida toda es sueño,
Y los sueños sueño son.

(Je rêve que me voici chargé de fers; j'ai rêvé que je me voyais plus heureux. Qu'est-ce que la vie? Un délire, un fantôme, un mensonge. Et la plus haute fortune est bien petite, car la vie est seulement un songe, et les songes mêmes sont un songe.)

Je suis loin aujourd'hui de regretter ces quelques heures d'épreuve; je crois qu'elles m'ont rendu meilleur. Le choix de la société n'était pas sans doute excellent; il n'aurait rien valu s'il s'était agi de former la jeunesse. Ce n'est pas même une conclusion morale que celle où j'arrivais peu à peu d'aimer d'autant plus les criminels que je voyais davantage les juges; mais dans le rapprochement odieux qui m'était infligé, comme dans la misère que je subissais, il y avait une médication morale puissante : je faisais la cure de l'orgueil. Dans quelque situation que je puisse voir un homme, il me serait difficile de ne pas me rappeler que la misère nous menace tous, et que les chaînes vont à toutes les mains. Évidemment l'école par laquelle Cervantes a passé ne saurait être une mauvaise école.

Dès le lendemain de mon arrivée au Kao-myao, le mandarin qui m'y avait fait conduire vint s'informer de la façon dont je m'y trouvais. Il me dit que je pouvais demander ce que je voulais, comme du tabac... Je ne demandai rien, quoique la privation du tabac me fût désagréable : il m'envoya des vêtements chinois; l'on m'en revêtit après m'avoir enlevé les miens, que je gardais depuis quinze jours souillés de toute sorte d'ordures et remplis de vermine. On ne songea pas à prendre soin de mes plaies. Sous le rapport de la nourriture, j'étais aussi bien traité que je l'avais été chez Tchang, mandarin de première classe, chez qui je demeurais à Tyen-tsin, ou que j'aurais pu l'être vivant à mes frais à la chinoise. En me levant, on m'apportait une sorte de semoule sucrée; dans le jour, on me servait des fruits et des gâteaux. Mes deux repas se composaient également de six hors-d'œuvre et de huit plats, deux grands et six petits : canards bouillis, jambon aux choux, viandes de mouton et de bœuf, estomacs de poissons, holothuries, haricots verts, etc.

Dans ma nouvelle prison, je fus visité deux fois par un mandarin de second rang, ancien yue-xaé de Canton, nommé Xeñ-mi. Il fut pour moi d'une politesse extrême, m'apporta quatre corbeilles de magnifiques fruits et de gâteaux excellents. Il m'annonça que je serais bientôt libre. Je le remerciai froidement, pensant bien que ces bons offices n'avaient d'autres motifs que la peur. Il m'invita à écrire au camp pour demander des effets et faire savoir que j'étais bien traité; je finis par céder à ses instances, et, à l'aide d'un pinceau placé dans ma bouche, je traçai quelques mots pour demander quelque argent que je voulais donner à mes gardiens, et des effets; j'ajoutai que j'étais bien traité depuis deux jours. Cette lettre fut montrée à M. Parkes et ne fut point envoyée (1). Il y avait sept jours que j'étais au Kao-myao, quand un

(1) Dans un travail intitulé *Voyage à Pékin,* par M. de Kéroulée, j'ai trouvé deux passages que je ne pouvais laisser sans réponse :

« *Avec cette dépêche se trouvaient deux lettres : l'une de M. Parkes, l'autre de M. d'Escayrac. Ces deux pri-* » *sonniers annoncent* qu'ils sont bien portants et sont traités avec la plus grande humanité; que, du reste, *le* » *prince Kong est animé des meilleurs sentiments et ne désire rien tant que la paix : tout ceci est écrit en chinois* » *par ces messieurs qui savent la langue.* »

« Mais, au bout de quelques jours, M. d'Escayrac quitta momentanément sa prison pour paraître devant un » haut personnage : on le traita là avec assez de bienveillance, et *c'est alors qu'on lui fit signer la lettre trans-* » *mise aux ambassadeurs,* on se le rappelle, pendant notre séjour à Pa-li-kyao. »

Ayant pris connaissance de ces passages, j'adressai à M. le baron Gros, ambassadeur de France en Chine pendant la guerre, une lettre par laquelle je le priais de vouloir bien reconnaître qu'il n'avait reçu de moi aucune lettre pendant son séjour en Chine. Il eut la bonté de m'envoyer de suite, en m'autorisant à en faire l'usage que je jugerais convenable, la réponse suivante :

« Monsieur le comte,

» J'ai reçu hier au soir la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me faire savoir que dans un

matin, au moment où je venais de me lever, un vieux gardien, grand fumeur d'opium, mais fort bon homme, m'ayant frappé sur l'épaule, me dit à l'oreille : « Je suis votre ami et je suis content de pouvoir vous dire qu'aujourd'hui, après déjeuner, vous serez mis en liberté. » Vers les deux heures, Xeñ-mi vint m'annoncer officiellement que j'allais être conduit auprès des miens et m'invita à monter en voiture. Je lui demandai si mon lettré et mon domestique seraient mis en liberté ; il me répondit par des paroles vagues : il était inutile d'insister auprès de lui. On m'avait rapporté mes effets ; ils n'avaient point été lavés. Je les revêtis néanmoins, ne voulant rien garder qui me vînt des Chinois. Je partis ; plusieurs autres voitures précédaient ou suivaient la mienne. La populace remplissait les rues, pareilles à celles que j'avais traversées déjà. Pékin n'est qu'un immense village. Le général Ignatieff, ambassadeur russe, qui en a fait le plan, pense que sa population est au plus de 600 000 âmes. La foule était évidemment hostile, mais peut-être plus encore aux mandarins qu'à nous-mêmes. Les agents de police l'écartaient à coups de fouet. Nous franchîmes les portes de la ville ; nous longeâmes les murs, trouvâmes un petit faubourg à l'extrémité duquel on nous arrêta devant une petite pagode (1). Un Européen, descendu d'une autre voiture, vint me demander mon nom : il me dit qu'il était M. Loch, secrétaire de lord Elgin (2), et m'engagea à entrer dans la pagode, où je verrais M. Parkes et où une collation nous attendait. Je le suivis. M. Parkes était

» ouvrage qui a paru sous le titre de *Voyage à Pékin,* par M. de Kéroulée, etc., il est dit que vous auriez, pen-
» dant votre captivité en Chine et à la requête des Chinois, signé un document transmis aux ambassadeurs
» pendant leur séjour à Pa-li-kyao, et vous me faites observer, avec raison, que rien de semblable n'a eu lieu,
» car je n'ai reçu, ni pendant votre captivité, ni pendant la campagne de Chine, aucun document portant votre
» signature.

» C'est M. Parkes qui a écrit à lord Elgin, mais en chinois ; et, pour constater son identité, il a signé sa lettre
» en caractères européens, en intercalant dans son paraphe la phrase qui suit : *Tout ceci m'est dicté; Loch est*
» *avec moi.* Dans cette lettre, M. Parkes déclarait qu'il était bien traité ; il faisait l'éloge du prince Kong et
» demandait des effets et du linge, et c'est en lui envoyant quelques mouchoirs qu'on a répondu à sa lettre en
» *brodant* à leurs angles et comme marque du linge ce qu'on voulait lui faire savoir. C'est, si je ne me trompe,
» lord John Hay qui a servi de secrétaire en brodant ce que l'ambassadeur lui dictait.

» Recevez, etc.

» Baron Gros. »

Paris, 4 octobre 1861.

Je devais à sir Harry Parkes de montrer combien il avait été loin lui-même de commettre un acte de faiblesse : il se montra plus fin que les Chinois. Je dois ajouter à ce que l'on vient de lire que la langue employée à une communication secrète qui demandait de la brièveté et des signes peu apparents fut l'indoustani.

(1) L'ordre de nous mettre à mort était attendu d'un instant à l'autre. Le prince Kong, qui en avait indirectement connaissance, en devança l'arrivée pour nous rendre, ce qu'il n'eût pu faire plus tard.

(2) M. Loch est aujourd'hui gouverneur de l'île de Man.

pâle et fatigué : il avait évidemment beaucoup souffert ; c'est sous le pavillon parlementaire même qu'il avait été traîtreusement pris (1). Nos soldats, s'approchant de moi, me demandèrent avec anxiété ce qu'on allait encore faire d'eux. « Mes enfants, leur dis-je, vous êtes libres : nous touchons aux avant-postes anglais. » Ce fut alors une scène indescriptible, un embrassement général. Notre Sikh, qui était là aussi, nous embrassa tous sans savoir de quoi il s'agissait (2).

Un mandarin d'un rang inférieur fut chargé de nous remettre au général en chef de l'armée anglaise. Quelques minutes plus tard, quatre habits rouges et quatre baïonnettes anglaises se dressaient devant nous. A cette vue, je sentis mon cœur inondé de joie. Ces quatre baïonnettes que je voyais se refermer derrière nous, c'était la porte de ma maison, et derrière cette porte, ma famille, mon pays, mes amis, et cette armée française si chère à tous ceux qui ont partagé, ne fût-ce qu'un instant, ses rudes labeurs et ses nobles aspirations.

La bienveillance et la sympathie touchante avec lesquelles moi et mes compagnons d'infortune fûmes accueillis par lord Elgin (3), le général Hope Grant et leur entourage, ne s'effaceront jamais de mon souvenir.

En arrivant le lendemain au camp français, je me présentai d'abord au général en chef, qui me reçut avec une extrême bienveillance. Je lui fis un premier rapport verbal, et je dictai, le lendemain, un rapport écrit que je lui présentai et qui fut, avec les quelques développements que j'y pus ajouter avant le départ du courrier, publié

(1) Retournant au camp, il avait déjà franchi les lignes tartares et se trouvait en sûreté quand la trahison éclata. Sans un instant d'hésitation, il repassa les lignes ennemies et vint porter aux traîtres sa protestation en leur livrant sa vie. Il a, depuis l'expédition, été nommé commandeur du Bain, et s'appelle aujourd'hui sir Harry Parkes.

(2) Dans un récit de ma captivité, je lis :

« Entre tous, M. d'Escayrac fut le plus maltraité. Les tortures morales et physiques avaient réagi sur lui au » point de lui faire perdre cette force morale et cette énergie si frappantes chez lui. Au moment où il rencontra » les premiers Européens, la voix lui manquait ; ses yeux étaient hagards ; il ne reconnaissait plus personne. »

Je ne reconnus sans doute pas les premiers Européens que je vis, MM. Loch et Parkes, parce que je les voyais pour la première fois ; mais ils purent s'apercevoir que je n'étais pas devenu muet. Je ne pense pas que lord Elgin, sir Hope Grant et son état-major, avec lesquels je dînai ce soir-là, non plus que le commandant Reboul, qui voulut bien, à mon arrivée au camp anglais, écrire sous ma dictée quelques mots destinés à ma famille, se soient aperçus de ce que la voix me manquait et de ce que mes yeux étaient hagards. Ce dont ils ont pu s'apercevoir est que j'avais les mains en mauvais état et que j'étais couvert de très-sales haillons. Aussi quand M. Parkes, me présentant à lord Elgin, m'appela ce *gentleman*, je ne pus m'empêcher de rire et de faire observer à l'ambassadeur qu'il ne fallait pas me juger seulement d'après ma tenue.

(3) Lord Elgin vient de succomber au climat de l'Inde. Il est mort comme il avait vécu, en travaillant pour son pays.

dans le *Moniteur;* c'est le récit qu'on vient de lire. J'eus le plaisir de revoir aussi mon frère, auquel, avec une admirable délicatesse de sentiments et une singulière habileté, ses camarades avaient caché presque jusqu'au dernier moment ma captivité. Le général Collineau, qui est mort depuis, fut un des premiers que je vis. Peu sensible de sa nature, il se montra joyeux de me revoir. « C'est Dieu, me dit-il, qui vous a sauvé; nous n'en étions pas capables. » Je reçus les félicitations de bien des amis auxquels je ne pouvais serrer la main. Je fus demander un asile aux médecins, dont les soins m'étaient nécessaires, et par lesquels je fus reçu et traité comme un frère.

Un de mes domestiques avait pu se sauver de Tsñ-tues et regagner le camp; il me raconta comment on avait attaqué et pillé ma maison, tué un soldat et un Chinois chrétien à mon service, arrêté les autres. Il me dit aussi que les voituriers et muletiers avaient été seulement pris pour le service de l'armée chinoise, et n'avaient point subi de mauvais traitements. Mon domestique avait déjà raconté tout cela; mais les interprètes l'avaient mal compris : la résistance très-courageuse de mon soldat m'était attribuée, et l'on avait ajouté que j'avais été transporté à Pékin suspendu à un bambou par les pieds et les mains, ce qui fort heureusement n'était arrivé à personne. Mon lettré et un de mes domestiques étaient encore prisonniers : je n'avais qu'une pensée, les arracher à cette captivité qui ne pouvait se terminer que par la mort. J'y mis tous mes efforts : ce fut difficile et long; enfin, le général en chef me les fit rendre. Ils avaient bien souffert : la misère et le froid des nuits faisaient déjà des vides dans la prison; quelques détenus avaient exprimé le vague espoir de voir tomber leurs fers si la ville était prise; on en avait exécuté plusieurs; on avait, d'un autre côté, mis en liberté beaucoup de Tartares, afin de les incorporer dans la milice de la ville. J'aurais donné beaucoup pour ouvrir ces prisons, pleines de criminels, mais de criminels qui m'avaient montré plus de sympathie et donné plus de soins qu'on n'en peut souvent espérer des hommes dont la vertu même paraît la devise. Ne pouvant les rendre libres, je cherchai à leur faire parvenir quelques secours; je ne sais s'ils les auront reçus. Je n'osai rentrer moi-même dans la prison : j'y rentrerais facilement aujourd'hui; mais alors il ne me semblait possible de la revoir que pour y mettre le feu.

J'appris alors ce qui s'était passé depuis ma capture (1). Pendant que moi et mes

(1) Au moment de la trahison de Touñ-tcheou, le gouvernement chinois, fidèle à ses anciennes habitudes, avait mis nos têtes à prix à raison de 50, 100 et 500 onces d'argent pour les têtes de soldats indous, de soldats blancs et d'officiers. Cette offre criminelle et inepte n'avait produit aucun résultat, non plus que l'invitation, adressée à nos domestiques et coulis chinois, de s'enfuir après avoir coupé nos têtes, opération à laquelle ils n'étaient nullement disposés, et qui présentait quelques difficultés d'exécution auxquelles le gouvernement chinois ne s'arrêtait pas.

Le prince Kong avait écrit au baron Gros, le 12 octobre 1860 :

« J'ai l'honneur de faire savoir à Votre Excellence que j'avais donné des ordres pour que l'interprète de votre

compagnons étions faits prisonniers, notre armée se trouvait à Kyañ-kya-wan, en face des Tartares, presque entourée, compromise, et par un irrésistible élan victorieuse. L'ennemi vaincu se reformait, et, quelques jours plus tard, à Pa-li-kyao, nous disputait encore le passage : il était écrasé (1). Nos armées arrivaient devant Pékin, tournaient la ville : en châtiment de la trahison, livraient aux flammes le palais qui avait vu le martyre de nos camarades et que l'empereur terrifié venait de fuir. On a condamné en Europe le pillage et l'incendie de ce palais ; je n'y étais point, et je regrette ce qui s'est passé ; mais ce sont ces actes violents qui non-seulement ont fait tomber les chaînes des prisonniers, mais encore ont ouvert les portes de Pékin. Nous fîmes semblant de vouloir battre en brèche les murailles de cette ville qui nous arrêtait aux approches d'un hiver de Russie, et pouvait faire prévoir une lutte interminable, un siége sans munitions et sans vivres, ou une retraite glacée ; mais ce ne sont pas nos petits canons regardant innocemment ces grosses murailles (2), c'est notre audace, c'est le sanctuaire impérial déshonoré qui ont fait fléchir devant nous l'orgueil de l'empire et mis fin à la guerre.

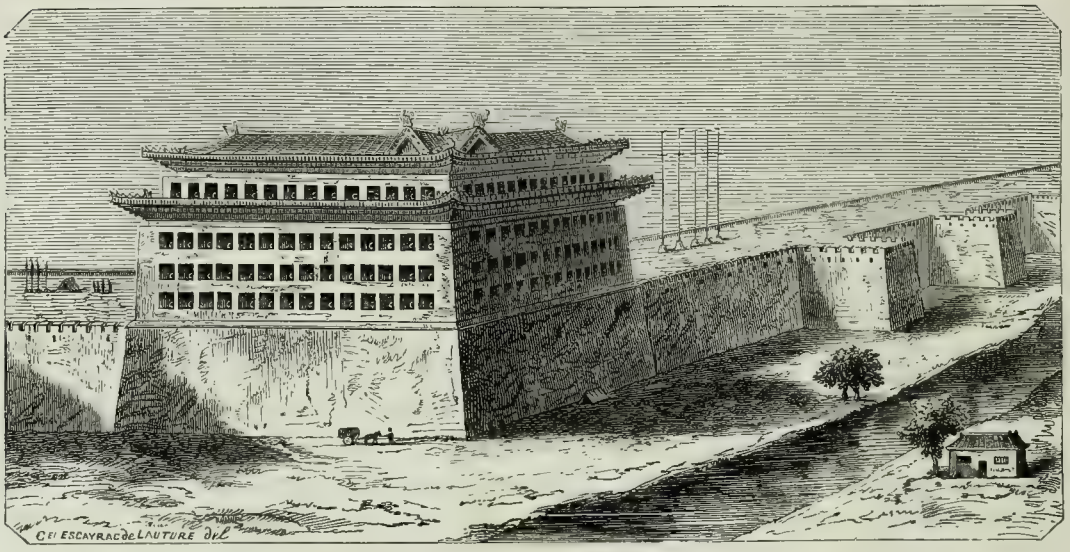
» noble empire, d'Escayrac, fût traité avec égards, et que mon intention, après avoir réglé à l'amiable avec » lui tout ce qui est relatif à la signature de la convention, était de renvoyer de suite, et d'une façon conve- » nable, vos compatriotes détenus. N'était-ce pas là une marque de grande bienveillance pour votre noble » empire ? »

Je n'ai pas vu le texte chinois de ce document ; mais il est facile de deviner que le mot touñ-sô, qui signifie agent délégué mandataire, et, dans le chinois des interprètes, traducteur, a été rendu à tort avec cette signification. Les Chinois ne m'ont jamais pris pour un interprète. Quant à l'absurde prétention de traiter avec un prisonnier, objet en vue duquel ils me nommaient ambassadeur, je n'en avais pas entendu parler, et je n'avais point vu le prince Kong. J'ajouterai que ce que le traducteur a rendu par *votre noble empire,* kwei kwo, parce que kwei veut dire noble, et kwo, empire, royaume, État, signifie simplement votre empire, votre État ou votre pays : on ne s'exprime jamais en d'autres termes. Deux vagabonds qui se rencontrent pour la première fois à la porte d'un cabaret se demanderaient de même leur noble nom, kwei sin. Ces communes formules, traduites à la façon des interprètes, ne peuvent manquer de donner une forme décevante aux documents les plus clairs.

(1) Prisonnier, je n'ai point assisté à ces combats. Ailleurs je ne combattais point, mais j'ai vu. Je sais ce qu'est la guerre ; je l'ai suivie un peu partout : dans le Soudan et en Syrie, à Rome et en Lombardie. On me croira donc si je répète que la lâcheté des troupes chinoises est une de ces fables convenues dont se compose beaucoup trop l'histoire. Ces troupes nous étaient inférieures par la tactique et les armes ; par celles mêmes que l'homme reçoit de Dieu ; par la plus puissante, le cheval. Les dragons anglais devaient culbuter cette faible cavalerie ; nos canons devaient l'achever. Le courage était égal : les Mongous avaient le nombre, nous avions la force ; nous sûmes vaincre, ils surent mourir. Si du Guesclin revenait, nous le battrions de même, sans que pour cela du Guesclin valût moins que nous. La discipline fait cette différence que mille paysans ne tiennent pas contre cent soldats sortis des mêmes chaumières ; s'il en était autrement, nous n'aurions pas d'armées permanentes

(2) Les murailles de Pékin, hautes de 50 pieds, épaisses de 50 pieds à leur base et de 30 à leur sommet, sont égales à ce qu'étaient celles de Tyr, d'après Arrien ; celles de Ninive, d'après les anciens et d'après M. Layard, étaient beaucoup plus hautes et plus fortes.

Ce palais que je n'ai point visité, mais dont j'ai vu les plans et les dessins, était moins un palais qu'un assemblage d'habitations de toute espèce répandues sur un vaste espace, semé de jardins, de collines, d'arbres et d'étangs. Les Français, les Anglais venus un peu plus tard, s'emparèrent de ce que contenaient quelques salles (1). Le temps et les voitures manquèrent pour enlever toutes ces collections qui eussent fait nos musées si riches. Le butin fut, en réalité, peu de chose; les illusions le grossirent, et la malveillance s'empara des naïves vanteries de la première heure pour attribuer des trésors à des soldats qui avaient ramassé de vieilles montres ornées de fausses perles, ou à des officiers chargés de vieux pots ou d'albums dé-



LES MURS DE PÉKIN.

D'après la photographie.

pareillés. Nos armées partirent, et le palais fut envahi par les pillards chinois qui les suivaient. Les troupes de l'empereur arrivèrent, sabrèrent ces nouveaux pillards et pillèrent elles-mêmes; les Anglais revinrent, et lord Elgin, âme grande mais indomptable, fit mettre le feu. Bien des objets rares et précieux, bien des livres uniques disparurent. C'est, disait un savant missionnaire anglais, l'histoire de la moitié de l'Asie que ces flammes ont dévorée. Il y a quelque exagération dans ces paroles; la plupart des objets enlevés qui avaient quelque valeur historique ont

(1) Un médecin militaire parcourut ce palais qu'on livrait au pillage. Il ne prit aucun objet, refusa tout sans rien blâmer, et sortit tenant une feuille d'arbre. Je n'ai pas le droit de nommer cet officier; je passe donc cette action grande et simple au crédit du corps médical des armées, le corps le plus désintéressé et le plus méritant que je connaisse.

été rachetés à Tyen-tsin : il y avait parmi les livres une immense quantité d'exemplaires d'ouvrages communs, tels que les Kiñ, réservés, sans doute, pour quelque chose comme nos distributions de prix, et le savant M. Wade, interprète de lord Elgin, a pu sauver trois charretées d'ouvrages, choisis, il est vrai, bien à la hâte. Qui ne sait, enfin, que la destruction est inséparable de la guerre? La guerre, mère de toutes les calamités, école de tous les crimes, inhérente à l'humanité comme la maladie et la souffrance, est cependant la rénovatrice du monde; elle n'éteint de mourantes lumières que pour en faire briller de plus vives.

Sur quarante-deux Anglais, Français ou Sikhs, tombés aux mains de l'ennemi, huit seulement étaient revenus; deux autres rentrèrent plus tard. Le gouvernement chinois ne nous rendit plus que des cercueils. On put juger alors des tortures que nos compagnons d'infortune avaient subies : leurs bras déchirés, leurs mains déformées et brisées, montraient qu'ils avaient été liés comme moi; la seule différence entre nous était qu'on m'avait enlevé ces liens après vingt heures, et que la vigueur de ma constitution avait triomphé de la gangrène naissante, me laissant estropié pour cinq mois, tandis que nos malheureux compagnons, amenés et oubliés dans une cour du palais, avaient porté jusqu'à la mort ces effroyables liens, et glacés par la gangrène, rongés par les vers, fous de douleur et de soif, n'avaient succombé qu'après une indescriptible agonie. Deux cadavres manquèrent cependant, celui de Duluc, un missionnaire jeune encore, dont la vie pure et le martyre ont fait un saint dans le ciel; celui de Brabazon, jeune officier plein de verve, d'audace, d'avenir. Tous deux prisonniers d'un chef tartare, en avaient été bien traités d'abord; mais à Pa-li-kyao, le Tartare, nommé Mleñ-pao, fut blessé, et, ne voulant pas descendre sans compagnons et sans crime chez les morts, il fit décapiter ceux que la trahison seule avait faits ses prisonniers et ses hôtes. Il ne succomba pas cependant; le ciel irrité lui réservait de viles funérailles (1).

Cette terre chinoise, si dure à nos compagnons, reçut devant une armée morne

(1) Quand, après la guerre, se ferma dans l'exil le règne néfaste de Chyen-fôñ, et que le règne d'un enfant commença, les chefs du parti de la guerre furent surpris par le prince Kong et l'impératrice veuve. Il est, suivant la parole de Dante, inutile d'ajouter que leur défaite fut la mort, ou tout au moins un mortel exil. Cheñ-pao fut serré de près : il sauva Tyen-tsin des rebelles; ce fut un ajournement. Il fut battu par d'autres rebelles et injustement emprisonné dans le lieu même où j'avais été captif. On n'osa le faire périr à la face du peuple et de ses soldats : on l'invita au suicide; il se pendit. Son cadavre sortit de la prison passé par-dessus les murs. Un trou percé dans la muraille sert de passage à la dépouille du condamné vulgaire. Les portes de cette dure prison s'ouvrent pour recevoir les vivants, jamais pour rendre les morts. Heureux les agonisants qu'on laisse expirer au delà de leur seuil! Ainsi la justice divine a poursuivi les assassins que notre générosité dédaignait; elle les a châtiés par la main même de ceux qu'ils disaient servir : l'histoire est pleine de telles leçons.

et menaçante le dépôt de leurs tristes restes. Ce fut la dernière scène de la guerre; la Chine vaincue accepta la paix. Nous entrâmes dans Pékin, enseignes déployées et musique en tête : pour tous ceux qui avaient combattu, pour tous ceux qui avaient souffert, ce fut un beau jour. Je faisais piteuse figure dans le cortége; mais j'avais l'âme aussi joyeuse que le corps pouvait être fatigué, et, pendant qu'on signait le traité, je me laissais aller à causer amicalement, à échanger même des plaisanteries avec les mandarins dont j'avais été le prisonnier et quelque peu la victime.

Mais ce n'était pas tout d'entrer à Pékin, il fallait s'en aller : l'hiver nous pressait, et sur la route les nuits étaient déjà dures à passer. J'étais venu à cheval, je m'en allai tristement en voiture; quelques amis venaient de temps à autre chevaucher à ma portière; sur quelques points de la route, je revis des figures chinoises amies; j'en aurais revu davantage si les calamités que la guerre entraîne n'avaient fait évacuer la plupart des villages. A Yañ tsun, tandis que je déjeunais, pendant une halte, assis sur une pierre au bord du fleuve, je vis venir une petite troupe d'hommes coiffés du bonnet bleu des musulmans qui, après m'en avoir fait demander la permission par mon lettré, s'approchèrent de moi. Celui d'entre eux qui paraissait le plus important prit alors la parole. Il me dit que les musulmans du Yañ tsun se rappelaient la visite dont je les avais honorés à mon premier passage; qu'ils avaient appris ma capture par les infidèles et avaient éprouvé une joie très-vive à la nouvelle de ma délivrance, due à la protection du Dieu unique que nous adorions les uns et les autres; qu'ils ne se présentaient en si petit nombre que parce que la guerre avait disséminé la plupart de leurs frères. Ils étaient déjà venus la veille au-devant de la première colonne, pensant que je faisais route avec elle. Je fus extrêmement touché de la marque de sympathie que me donnaient ces braves gens, dont la démarche ne pouvait être guidée par aucun intérêt matériel; ma faible protection leur était même inutile, puisque nous quittions le pays. Je ne pouvais leur offrir qu'un peu de thé; mais jamais plus maigre collation ne fut plus cordialement offerte ni plus cordialement reçue. Je passai peu de temps à Tyen-tsin, et je regagnai Chang-haï, où tant bien que mal je repris mes travaux. Je m'y sentais encouragé par une nouvelle preuve du bienveillant intérêt de l'Empereur, qui, sur la proposition de M. le comte Walewski, venait de me nommer commandeur de la Légion d'honneur, distinction précieuse qui me dédommageait amplement de quelques heures mal passées.

Avant ma capture, j'avais beaucoup travaillé et beaucoup appris : la Chine avait été pour moi l'objet d'une enquête perpétuellement ouverte. Partout où je passais, je faisais examiner par mon lettré tous les livres et tous les papiers qui me tombaient sous la main; je questionnais les gens de diverses classes; je prenais ou faisais prendre

auprès de ceux qui avaient quelque spécialité des renseignements plus étendus et de plus de valeur. Ces renseignements m'étaient souvent livrés par écrit; je les faisais alors analyser, je les discutais, je les soumettais à un examen critique et j'en notais brièvement les principaux traits. N'ayant pas le temps de m'arrêter longtemps sur chaque sujet, je l'avais bientôt quelque peu perdu de vue : l'enlèvement de mes papiers fut en conséquence une grande perte pour moi. Je pus, lorsque je fus rendu à la liberté, malgré un grand affaiblissement physique et une certaine lassitude morale, reprendre mes travaux. J'avais pour plusieurs mois perdu l'usage de mes mains, mais le général de Montauban ayant bien voulu autoriser mon frère, capitaine au 102e de ligne, à résider avec moi à Tyen-tsin et à me suivre à Chang-haï, je pus écrire par sa main comme je lisais déjà par les yeux de mon lettré. Sans son dévouement, sans son zèle, sans son inaltérable complaisance pour un frère dont l'état maladif ne rendait pas la société très-agréable et dont les dictées étaient plus longues que récréatives, cet ouvrage n'existerait pas; mais le soin de ma santé ne me permit pas de résider longtemps encore en Chine. Je dus mettre quelque hâte dans mes recherches ; je fus obligé d'en abandonner une partie; il y eut des points même que j'avais complétement élucidés avant d'être pris et sur lesquels je restai privé de toute lumière. Je citerai entre autres l'administration des salines, dont j'avais eu tous les comptes sous les yeux, de même que les papiers et les notes de plusieurs agents du gouvernement et de plusieurs des municipalités dont nous avions traversé le territoire. Quand nous repassâmes par les mêmes villes et les mêmes villages, plusieurs étaient abandonnés de leurs habitants; mes informateurs ne se retrouvaient plus; les papiers et les livres étaient brûlés ; la guerre avait fait le vide autour de moi.

J'avais compté visiter plusieurs provinces et résider quelques mois à Pékin après la paix; l'empire pouvait alors, sur une grande partie de son étendue, être parcouru sans danger. Je me proposais de m'attacher un certain nombre de lettrés intelligents, à chacun desquels j'aurais assigné un certain ordre de recherches : ainsi, dans chaque district que j'aurais traversé, j'aurais pu ouvrir une enquête administrative, industrielle, agricole, religieuse, militaire. J'ai la confiance que je n'eusse point rencontré d'obstacle sérieux et qu'on n'eût jamais essayé de me tromper, si ce n'est sur quelques rares questions, telles que celle de la population, questions que je n'eusse jamais décidées sur des témoignages officiels.

Je voulais, à Pékin, acquérir sur l'administration générale de l'empire et sur les hommes qui la dirigent des renseignements nets et complets. Je voulais aussi m'instruire là, comme plus tard dans les savantes provinces de Kyañ-sʉ et de Tuö-kyañ, de ce qui concerne l'histoire et les antiquités de la Chine; rien n'était plus facile :

les savants chinois sont plus empressés que nous-mêmes à chercher de nouveaux enseignements ; partout et toujours je les avais trouvés désireux de converser avec moi, et prêts à me faire part de leur savoir en échange des renseignements que je pouvais leur fournir sur le reste du monde et des explications que je leur donnais de quelques ouvrages spéciaux accompagnés de nombreuses planches, de divers atlas et surtout de l'atlas physique de Johnston, dont la vue suffisait à leur faire comprendre que si notre éducation et notre science différaient des leurs, elles étaient loin de leur être inférieures.

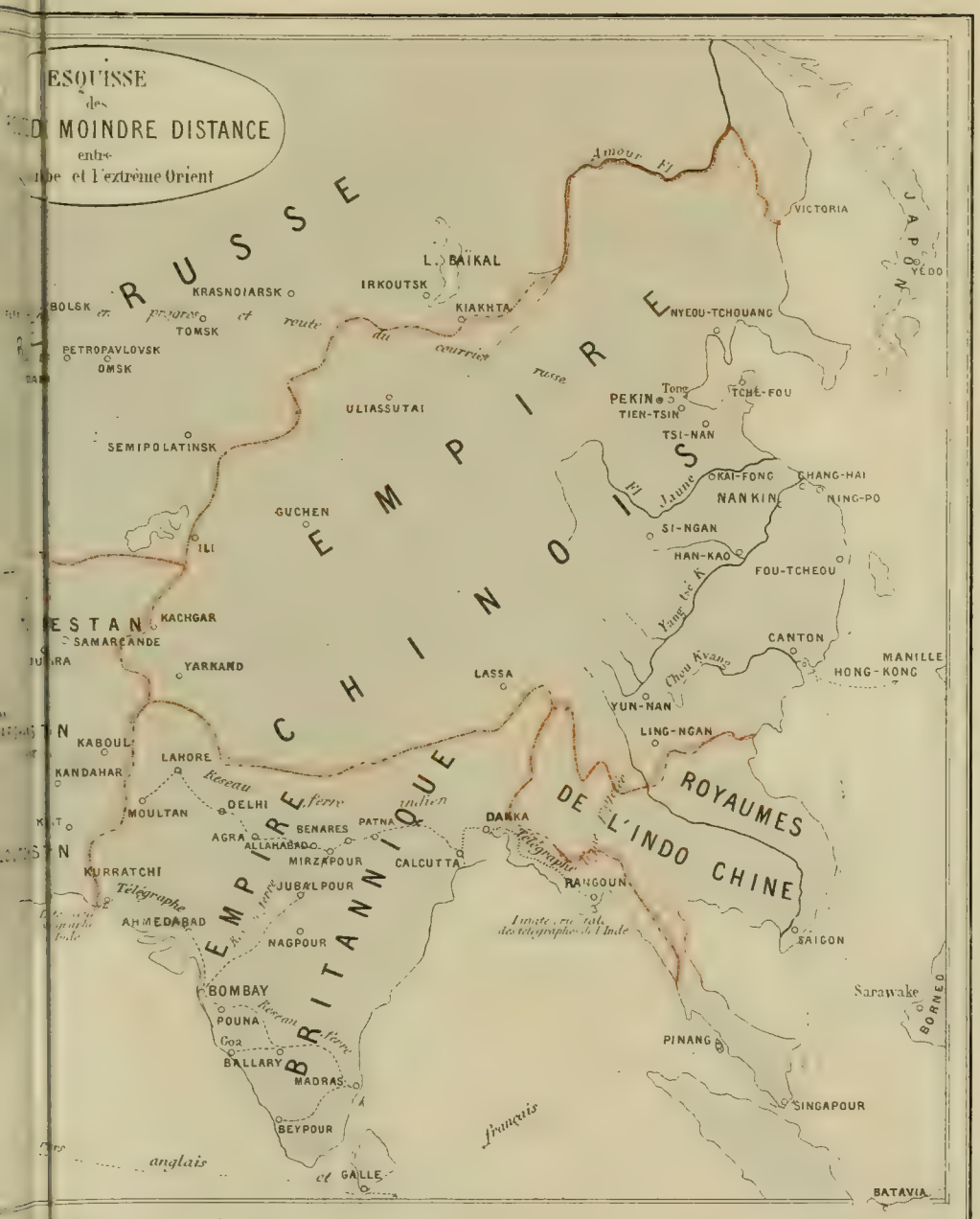
Depuis une trentaine d'années il a été publié en Chine, par des Chinois d'un rang élevé, un grand nombre d'ouvrages conçus sur le plan même des nôtres, mis autant que possible au niveau de nos découvertes. C'est en grande partie à l'aide de ces travaux que j'ai fait le mien, et j'aurai plus d'une fois occasion d'en parler. Le goût de ces recherches nouvelles est devenu assez général dans la classe éclairée. Les efforts tentés par un gouvernement aveugle pour en dégoûter ses agents ont échoué, comme cela devait être, et tel de ces ouvrages, écrit par le gouverneur du Fo-kyen, a été revu en épreuves et accompagné de préfaces par le vice-roi de Fo-kyen et de Tmö-kyañ et par les deux premiers magistrats de la province de Fo-kyen. C'est à Pékin que se réunit l'académie des Xan lin. Cette académie d'antiquaires et de littérateurs est peu versée dans les choses d'Europe, mais renferme des hommes trop habitués à l'étude pour n'être pas désireux d'acquérir des connaissances nouvelles. Parmi les membres de cette académie, on compte les plus grands personnages de l'empire, mais on compte aussi des savants plus modestes et très-pauvres. J'ai la conviction qu'il m'eût été facile d'obtenir leur collaboration, et que le gouvernement chinois n'eût mis aucun obstacle à des recherches poursuivies au grand jour, sans danger pour l'État, agréables même à l'orgueil des maîtres d'un empire si ancien et si vaste.

Ce qui éloigne de nous les Chinois, c'est notre ignorance de tout ce qui les concerne ; ils ne se rendent pas compte de ce que nous pouvons savoir du passé de notre petit monde ; ils constatent seulement que les hommes que nous leur présentons comme nos agents, et qui paraissent éminents parmi nous, ne savent rien de la Chine et n'en veulent rien apprendre. Pour que les deux races se comprennent, il faut que toutes deux travaillent à combler l'abîme d'ignorance qui les sépare ; il faut que la Chine apprenne l'Occident, et que l'Occident apprenne la Chine. C'est à cette œuvre que travaillèrent jadis ces missionnaires qui portèrent aux extrémités de l'Asie la double lumière de la morale du Christ et de la science moderne. Quelques-uns d'entre eux furent envoyés par Colbert, placés à la tête du bureau astronomique de la Chine, admis par l'Académie des sciences au nombre de ses correspondants. Pékin a retrouvé

ses églises et des prêtres, mais de ses grands instructeurs, il ne reste que l'ombre et l'impérissable souvenir. J'aurais voulu, aux lieux mêmes illustrés par eux, suivre en écolier le chemin de ces maîtres ; le destin ne l'a point voulu, peut-être le permettra-t-il un jour. En tout cas, je crois que c'est à la France qu'il appartient de renouer le fil rompu de la tradition de Colbert. Elle ne saurait montrer à la Chine ni la Sibérie colonisée, ni l'Inde conquise, ni des régiments échelonnés près des frontières tartares, thibétaines ou birmanes ; mais elle peut lui montrer encore des esprits cultivés, des âmes généreuses ; elle peut la conquérir à ses leçons, à ses sentiments, à ses idées ; et s'il est vrai que l'histoire de l'humanité ne soit que celle de l'esprit humain, cette part dans l'histoire est encore assez belle.

J'ai terminé le court exposé que je voulais faire de la campagne de 1860 ; mais avant de fermer ces pages, je veux y placer une réclamation dont on pourra tenir compte dans l'avenir. L'Angleterre et la France, nations semblables, engagèrent en Chine des hommes de même race et des navires de même espèce. Comme elles différaient par certains détails, il était précieux de connaître laquelle avait perdu le plus d'hommes, laquelle le plus de navires ; et, sans rien préjuger ici, s'il eût été montré que nous, Français, comptions un plus grand nombre de décès et de naufrages, nous en aurions dû rechercher les causes, et nous en aurions pu trouver le remède. L'administration possède peut-être les données dont je parle : cela ne suffit pas. Les réformes ne se font guère que sous la pression de l'opinion publique sollicitée par la presse. Cette opinion, incommode parfois à ceux qui administrent, est la plus sûre alliée de ceux qui gouvernent.

Grave chez F.rhard, R. Bonaparte 42.



Paris-Imp A Bry F du E 1 114

QUESTION CHINOISE

Empire universel. — Migrations libres. — Paix européenne. — Grande question d'Orient. — Importance de la Chine. — Infériorité des Français. — Régime français. — Devoir du gouvernement. — Diplomatie lointaine. — École asiatique. — Bureau de statistique. — Attitude en Chine. — Ambassades asiatiques. — Réforme politique. — Réforme militaire. — Auxiliaires européens. — Rébellion actuelle. — Neutralité européenne. — Partage proposé. — Indépendance et unité. — Lois de la colonisation. — Établissement en Chine. — Républiques marchandes. — Statu quo. — Missions religieuses. — Conduite de l'Angleterre. — Émigration chinoise. — Unité de politique. — Résumé.

Rome conquit jadis toutes les terres, à peu près, dont elle connaissait le nom. Les Barbares vinrent peupler l'Europe à mesure que Rome la civilisait. L'Europe était trop découpée en péninsules, trop divisée par ses montagnes, pour, une fois civilisée et peuplée, rester soumise à un même maître. Elle se brisa en divers morceaux qui se subdivisèrent encore ou se soudèrent, jusqu'à ce qu'un équilibre à peu près stable eût été fondé.

Une république était ainsi née, dont les citoyens étaient des royaumes; citoyens inégaux, d'ailleurs, et jaloux, sortis des dents de Cadmus, se préparant par leur lutte intestine à la conquête de champs moins ingrats et de peuples amollis par la servitude et par la paix.

L'ambition, méconnaissant les lois dans lesquelles la nature enferme l'histoire, tenta plus d'une fois la reconstruction de l'empire à jamais évanoui. Plus, cependant, les divers États de l'Europe se développaient, et moins il devenait possible de les courber sous un même joug. Charlemagne atteignit presque le but; Charles-Quint en approcha moins; Napoléon roula vainement le rocher de Sisyphe : le monde ne pouvait plus reculer.

Par degrés, donc, l'Europe en vint à comprendre que l'empire européen était un rêve. Plusieurs de ses rois se parèrent même à la fois du vain titre d'empereur, comme s'ils eussent voulu faire connaître au monde qu'ils avaient oublié tout ce que représentait ce mot.

Nos ambitions, contenues et neutralisées les unes par les autres, ne virent plus en Europe qu'une base, et poursuivirent un empire nouveau à travers de lointaines conquêtes, justifiant, comme les Romains, par le don de lois plus sages la sujétion des peuples barbares.

« Un jour viendra, chantait le chœur de la *Médée* de Sénèque, dans les siècles tardifs, où l'Océan brisera toutes les barrières; la vaste terre s'épanouira devant nous; Typhis trouvera de nouveaux continents, et Thulé ne sera plus l'extrémité du monde. »

Colomb fut ce Typhis; les Espagnols, les Portugais, furent les nouveaux Argonautes; la Hollande les suivit. Ces peuples s'arrachèrent toutes les îles et tous les continents pour en exclure le reste des hommes, et sans se demander un instant ce qu'ils en pourraient faire ou comment ils les pourraient garder.

La France entra plus tard dans la lice : elle se fit une part que les défaillances de la monarchie et les convulsions d'un ordre nouveau livrèrent à l'Angleterre; et tandis que, sans affranchir et sans civiliser un seul peuple, elle versait plus de sang qu'Alexandre et que César, elle perdait jusqu'au dernier vestige de sa fortune passée. Sans horizons dès lors, sans épanouissement, dépouillée même de la liberté payée si cher, atteinte dans cette gloire à laquelle elle avait jeté la liberté en pâture, la France, mécontente du présent, vécut dans ses souvenirs; ignorante du dehors, elle s'enivra d'elle-même ou s'endormit dans de futiles plaisirs. Le monde, cependant, adorait d'autres dieux; le génie cherchait d'autres auberges, et la liberté des citadelles plus sûres.

Près de cet arbre séculaire dépouillé par les orages, l'Angleterre avait grandi, projetant au loin l'ombre de ses rameaux; l'Océan était devenu son domaine; elle avait pour frontières tous les rivages. Un humble ouvrier sorti d'un pays sans histoire, Fulton, avait dompté la vapeur; l'Europe était agrandie, le monde renouvelé : l'empire allait-il renaître avec plus d'étendue, de splendeur et de génie? Allait-il renaître au profit de l'Angleterre seule? Le rôle de la France était-il à jamais fini?

A ces questions, les plus graves peut-être que les politiques se soient jamais posées, les faits ont déjà répondu.

La mer est libre, et les flots n'ont point de maître : la terre se fermerait devant qui voudrait fermer la mer. Il n'y aura point d'empire, ou plutôt il y a déjà plusieurs empires, qu'aucune main ne réunira. Les rameaux de l'Angleterre ont produit de grands arbres; les colonies sont devenues des États rivaux de l'ancienne métropole ou prêts à s'en détacher; les centres se déplacent, un équilibre nouveau s'annonce; d'autres Europes naissent en Australie, autour de la Californie, sur les rives de l'Amour, où s'ébauche, comme sur la Néva aux jours de Pierre I^er^, une Russie pleine d'avenir.

En grandissant, l'expansion coloniale a changé de forme, et passé d'un certain système au système le plus opposé.

D'après le premier de ces systèmes, les colonies sont nationales et exclusives ; en vain dit-on que le commerce national en a besoin. Le Portugal a d'immenses colonies et point de commerce ; les États-Unis et la ville de Hambourg n'ont point de colonies : leur commerce couvre toutes les mers. On justifie ces colonies par la prévision de guerres maritimes, qu'elles servent surtout à amener. Elles sont classées sous des pavillons rivaux ou ennemis, fondées, réglées, protégées par les gouvernements.

Elles sont l'asile d'un petit nombre d'agents militaires ou civils, une charge pesante pour la métropole, une confiscation subie par tous les peuples au profit imaginaire ou réel d'un seul, et trop souvent des gouffres où s'engloutissent les forces et la vie de l'Europe.

Une douane s'élève, le commerce s'enfuit ; des règlements sont faits, l'émigration cesse : des administrateurs paraissent, et l'herbe cesse de croître ; enfin on fait la guerre pour faire quelque chose, et une exhibition de petite gloire continue cette comédie, que la pacification générale toujours promise ne termine jamais.

L'autre système, beaucoup plus récent, a pour seul élément la libre initiative des hommes. Un pavillon qui flotte sur une forteresse ne sert point à les grouper ; ils vont où le sol est libre et fertile, et dans ce grand mélange des races humaines l'activité de chacune d'elles est la seule force et la seule loi qui marque sa place et limite sa part.

Comme tant de peuples en marche, comme les juifs portant avec eux l'arche sainte, ces pionniers du monde nouveau portent avec eux leur propre cité ; ils ne deviennent point les sujets, ils restent les égaux de leurs frères ; et partout où leur pied se pose un État se fonde, qui, gouverné par lui-même et par lui seul, se développe, grandit et frappe d'étonnement notre vieux monde, trop habitué à d'autres spectacles.

Laboureurs ou marchands, ces hommes bientôt riches tirent de l'Europe ce qu'ils consomment ou ce qu'ils revendent, et par une loi de la nature humaine plus puissante qu'aucune restriction douanière, comme en changeant de cité ils n'ont point changé d'habitudes, c'est de son ancienne patrie que chacun d'eux tire ce qu'il achète.

L'Europe ne perd donc à ce système que le dangereux honneur d'avoir des ilotes lointains. Loin de perdre quelque chose par l'émancipation américaine, l'Angleterre y a tout gagné. La Louisiane, entre nos mains, valait 60 millions ; Napoléon l'a vendue ce prix : affranchie, elle a vu son commerce dépasser 700 millions.

Chose remarquable, c'est la plus grande puissance maritime qui la première a compris que les établissements lointains devaient être libres. Hésitante et menacée, elle a partout encore des forteresses ; liée par les souvenirs et les fautes de son passé,

elle se débat sous le poids de l'Inde (1); mais elle ne confond déjà plus cette occupation prudente des points stratégiques de la mer, cette domination superficielle et précaire de l'Inde, avec l'exploitation même du monde par le travail et par l'échange.

Elle fait peu à peu de toutes ses colonies autant de cités, auxquelles elle n'impose ni ses lois ni ses idées, qui repoussent quelquefois jusqu'à ses conseils les plus sages; qu'elle est décidée à ne point retenir par la force quand elles se croiront assez peuplées et assez riches pour se défendre seules.

L'Australie, qui déjà est une république et même une démocratie turbulente, ne coûte, grâce à ce système, que deux millions et demi par an à l'Angleterre; elle ajoute quatre cents millions au mouvement de son commerce, et il y a tout lieu de croire que ce commerce sera plus grand encore quand l'Australie, devenue plus riche, voudra faire elle-même les frais de son gouvernement et repoussera les deux millions et demi de l'Angleterre.

Ainsi, bien qu'il y ait sur les mers une puissance prépondérante, il n'y a point d'empire. Le monde reste ouvert; l'Europe reste libre; et chacun de ses peuples, sous peine d'abdiquer, est tenu de se montrer, de travailler et de grandir en même temps.

Notre Europe, en effet, n'est vraiment qu'une base; elle est petite et pauvre; son peuple la déborde : ces richesses accumulées qui font notre puissance nous viennent du dehors; c'est à son travail sans relâche, à son audacieux génie, que la race de Japet les doit. Elle végétait péniblement sur son maigre héritage; industrieuse et commerçante, elle en a franchi les bornes, et le reste de la terre a salué l'avénement de son règne.

Mais il faut que ce règne soit la paix du monde : la paix européenne, comme le règne des Romains fut une paix romaine. Il faut mettre partout cet équilibre aussi stable que les choses humaines peuvent l'être, que l'Europe a fondé chez elle, et qui ne serait plus un équilibre s'il ne s'appuyait aujourd'hui que sur l'Europe.

Les grandes puissances sont les magistrats nés de la république humaine; leur variété fait le progrès, leur dissidence la liberté, leur accord la justice. Le monde compte aujourd'hui trois seulement de ces puissances : l'Angleterre, protectrice de l'islam, maîtresse de l'Inde; la Russie asiatique autant qu'européenne, séparée seulement de la Chine par des prairies qui se peuplent et qui seront bientôt un chemin; la France, enfin, déshéritée mais redoutable, impuissante peut-être pour le mal, toute-puissante pour le bien, modératrice des forts, protectrice des faibles.

Un jour viendra sans doute où ce tribunal accueillera de nouveaux juges, l'Améri-

(1) L'Angleterre est surtout liée à l'Inde par les placements immenses qu'elle y a faits, par la construction du réseau ferré, et par d'autres grandes entreprises qu'il serait imprudent de laisser sans défense entre des mains asiatiques.

que du Nord, l'Allemagne confédérée, ou quelque autre État dont l'histoire n'a pas encore enregistré le nom. Plus il y aura de juges, et plus la paix sera sûre. Puissions-nous à ce prix descendre du triumvirat! le bonheur de voir maintenir la paix vaut mieux que la gloire de la troubler.

L'Europe a employé les trois derniers siècles à la conquête de l'Amérique, sur laquelle elle a déversé le trop-plein de ses populations, et à celle de l'Inde, dont elle a tiré d'incalculables richesses. C'est sur ce double terrain, dont elle se disputait les lambeaux, que s'est joué le drame principal de son histoire moderne.

Le siècle vers le terme duquel nous avançons a vu notre histoire entrer sur un nouveau théâtre; il a vu de nouveaux États naître sur les deux rives, se développer aux deux extrémités du Pacifique, peuplés d'Européens qui ont retrouvé si loin de leur berceau les latitudes et le climat de leur patrie. Ces États ne ressemblent qu'à cette colossale république dont les annales s'étendent à quatre-vingts ans, remplis comme autant de siècles par la création d'un immense empire, le développement d'une prospérité sans égale, l'improvisation d'une guerre gigantesque, la gloire de Fulton, de Morse et de Maury. Quand donc ce siècle se fermera, ses derniers jours éclaireront de grands États, de nobles cités, là où nos yeux n'apercevaient hier que l'espace inculte et que la hutte ignoble du sauvage.

Sur un des points de ce nouvel horizon resplendissent, depuis des âges reculés, deux empires trop civilisés pour être anéantis, trop barbares pour n'être pas transformés : la Chine, aussi vaste que l'Europe, aussi belle que l'Italie, aussi fertile que l'Égypte; le Japon, découpé comme la Grèce, insulaire comme l'Archipel, isolé comme l'Angleterre, portant ainsi sur sa figure même les signes d'une destinée à laquelle des lois provoquées par notre folie l'ont fait mentir jusqu'à ce jour.

L'Europe ne colonisera pas ces régions trop peuplées : loin de là, la race laborieuse que leur fertilité ne peut soustraire à la famine, cette race plus féconde encore que le sol, se répandra sur toutes les îles et tous les continents du Pacifique, comblant le désert, portant avec elle le travail et la vie, offrant aux enfants de l'Europe, en échange d'une juste hospitalité, l'utile concours d'une multitude subalterne et soumise.

Aucun État n'a le droit de rêver la conquête de la Chine ou du Japon; celui qui les classerait au nombre de ses provinces aurait presque subjugué le monde. Depuis que les Turcs ont porté l'Asie à Constantinople, l'Europe, qu'ils avaient menacée tout entière, n'a cessé de réagir contre eux. Cependant, malgré ses triomphes, malgré même son dégoût pour les tyrans barbares des Grecs qui furent nos maîtres, l'Europe a respecté leur monstrueux pouvoir, tant elle craint d'ébranler son équilibre.

Qu'est-ce pourtant que l'empire ottoman? Une route vers l'Asie, en Égypte et sur

l'Euphrate ; des plaines stériles, des montagnes inexpugnables en Syrie ; des ruines ailleurs.

Qu'est-ce que Constantinople? Un des ports de cette Méditerranée où se fait un cinquième seulement du commerce de l'Europe, la clef d'un lac russe et d'un des marchés où l'Occident se fournit de blé, comme il le fait en Égypte, en Amérique, ailleurs même.

L'extrême Orient est bien autre chose que cet Orient voisin de nous. Ce n'est pas un chemin, c'est un but. Il paraît petit, parce qu'il est éloigné : on le voit mal encore, parce qu'il y a peu de temps qu'on le regarde. Le commerce de la Chine est récent ; celui du Japon, plus récent encore : le premier dépasse un milliard ; le second dépasse soixante millions. Dans dix ans, ces chiffres seront triplés si le progrès observé depuis trente ans continue, et tout fait croire qu'il s'accélérera. Un écrivain très-compétent, M. Townsend, assure que si la Chine était pacifiée, son mouvement commercial s'élèverait à près de quatre milliards et demi (175 millions de liv. st.).

Le seul port de Xan-kao (Han kao, bouches du Xan), situé au centre de la Chine, à la rencontre du Xan et du Yañ-tsö (1), ouvert depuis deux ans, a fait la première année 100 millions d'affaires, et plus de 150 la seconde (2). L'Inde paye l'Angleterre avec les profits de l'opium ; le thé verse aux douanes anglaises 100 millions de francs par an. Les bénéfices opérés par la ville de Lyon sur la mise en œuvre des soies chinoises et japonaises doivent être considérables.

L'Europe demande surtout à la Chine du thé et de la soie : 100 à 150 millions de l'un ; 200 à 300 millions de l'autre. Elle peut lui demander de plus, en outre de quelques articles peu importants, non-seulement de la laine, mais encore du coton ; la valeur en serait, pour l'Inde et la Chine, de plus d'un milliard par an. L'Europe a déjà reçu beaucoup de ce coton ; en échange de ces achats, elle livre surtout de l'argent. De ce fait et de la crise américaine résulte un embarras momentané. On aurait tort, toutefois, de s'en préoccuper trop : les exportations de l'Angleterre pour la Chine ont presque sextuplé en six ans ; elles s'élèvent à 135 millions environ. Elles avaient, en 1861, dépassé toute prudence ; on a dû les réduire en 1862 : elles reprennent aujourd'hui leur marche progressive. Le plus vaste marché qui soit au monde achève à peine de s'ouvrir ; il y a trop d'imprévu dans les choses commerciales pour qu'on puisse dès aujourd'hui déclarer que nous n'y pourrons rien vendre. L'opium de l'Inde a envahi la Chine, comme le thé l'Angleterre, et le sucre toute l'Europe. Il n'est pas un peuple dont les habitudes ne se modifient, dont les consommations ne s'accrois-

(1) Le Xan est la grande artère du commerce entre le centre et le nord de la Chine.

(2) On y compte déjà plus de trente maisons anglaises et sept ou huit maisons d'autre origine, parmi lesquelles une maison russe. Xan-kao expédie beaucoup de thé dans le Nord.

sent en même temps que les profits, et je suis, quant à moi, convaincu que les importations et les exportations, non-seulement de l'Angleterre, mais encore des autres peuples, arriveront à se balancer bientôt dans l'extrême Orient.

Les capitaux, en Chine, sont rares ou se cachent : une prime est offerte aux nôtres, qui déjà s'y portent. Le loyer de l'argent tend donc à s'élever, en même temps qu'à se niveler de plus en plus à travers le monde. Déjà les Chinois confient leur épargne à nos marchands; des banques de premier ordre fonctionnent en Chine (1); le cabotage du pays, la navigation de ses fleuves qui emploie déjà des navires à vapeur de près de 2 000 tonneaux, construits en Chine, sont aux mains de l'Europe (2). Le charbon abonde en Chine, à Manille, au Japon. Une compagnie anglaise exploite les mines de Labuan, et, dès que des couches superficielles on aura passé à des couches plus profondes, ces charbons seront probablement égaux aux nôtres. Il est question de tramroads entre l'Inde transgangétique et les provinces occidentales et méridionales de la Chine (3) : et les bénéfices promis aux chemins de fer, dans les riches plaines d'un empire si peuplé, permettent de prévoir, dans un avenir peu éloigné, l'exécution de ces voies précieuses Quatre compagnies veulent étendre jusqu'à la Chine les réseaux télégraphiques de la Russie et de l'Inde : une d'elles fonctionnera prochainement. La télégraphie à domicile, interdite à la France par ses lois, existe déjà à Chang-haï comme à Londres (4). Des villes splendides se sont élevées : le gaz les éclaire; des cercles, des

(1) Hong-kong va avoir un hôtel des monnaies; on y frappera des dollars d'une valeur de 4 sh. 2 d. et des pièces de 10 cents, 1 cent et 1 mil (millième); ces deux dernières en bronze : le mil sera percé comme les pièces de cuivre chinoises. Le système décimal, adopté en Chine depuis les temps les plus reculés, était partiellement accepté déjà dans l'Inde et en Angleterre, où le florin et la roupie représentent la dixième partie de la livre sterling.

(2) Le Yañ-tsŏ peut être remonté jusqu'à 150 lieues de son embouchure par des navires de 1 000 tonneaux.

(3) Le capitaine Sprye a proposé l'établissement d'une ligne télégraphique de 1 100 milles entre Hwey-gyen, près et au nord-est de Rangoun et Hong-kong, par Kyañ-xouñ (Kyang-hung). Le capitaine Fitzroy avait demandé la mission d'étudier cette route et ne l'avait point obtenue de lord Elgin. Aujourd'hui le *London and China Telegraph* annonce quatre expéditions dirigées de ce côté : la première, par le docteur Marfels, Allemand, très-versé dans la connaissance de cette partie de l'Asie; la seconde, par les lieutenants Sconce et Watson; la troisième, par le missionnaire américain Bixby; la quatrième, enfin, par l'évêque catholique Bigandet, désireux d'ouvrir des relations directes entre les missions du Yun-nan et les contrées soumises à la domination anglaise : il sera probablement accompagné du docteur Williams, agent consulaire de Sa Majesté Britannique.

(4) Une compagnie fournit aux particuliers les instruments, et établit, moyennant un loyer annuel peu élevé, les fils destinés à joindre leur domicile à la station télégraphique la plus proche ou à tout autre établissement. L'atelier se trouve ainsi relié au magasin, et le cabinet du négociant à toutes les places de commerce de l'Europe. Une autre compagnie, créée à Londres pour la télégraphie urbaine, transmet à domicile, et sans aucun retard, la dépêche de vingt mots moyennant 60 centimes; une dépêche et la réponse pour 90 centimes. Une autre compagnie s'est fondée dans le but d'appliquer à tout le Royaume-Uni le tarif unique de 1 fr. 25 cent. Enfin, depuis le commencement de 1861, les données météorologiques fournies à l'amiral Fitzroy pour vingt et

théâtres, des courses (1), les divertissent; des imprimeries nombreuses, des journaux libres, des revues savantes, les instruisent : tel est en réalité ce grand pays dans lequel l'ignorance et la futilité n'aperçoivent encore que des paravents ou des magots. Digne de notre civilisation qui rapidement s'en empare, il la reçoit au point le plus haut où nous l'ayons portée. Il sera dans quelques années plus avancé, sous le rapport du commerce, des établissements de crédit, de l'industrie des transports, que nous ne l'étions nous-mêmes il y a trente ans; peut-être même devancera-t-il plus d'un État européen, et nous surpassera-t-il en bien des choses.

Notre part dans le commerce de ce pays est encore bien faible; elle est seulement un germe et une promesse. Contre un navire français qui se montre en Chine, il s'en montre trois allemands, quatre américains, dix anglais. Nous achèterons pourtant, à Londres, pour près de 200 millions de soie chinoise cette année. Si notre commerce

quelques points des trois royaumes, par les télégraphes de diverses compagnies, lui permettent de prévoir le temps quarante-huit heures à l'avance, de prévenir toujours d'un ouragan les ports menacés et les navires en mer, et de faire connaître chaque matin au public, par la voie du *Times,* le temps probable pour les six principales régions du Royaume-Uni et pour les deux jours suivants. La liberté seule a fait tout cela. Nos chemins de fer doivent à une liberté pareille leur prospérité sans égale. Libre, la télégraphie serait bientôt chez nous ce qu'elle est en Angleterre et dans d'autres pays. On craint qu'elle ne devienne un péril pour l'État; on exige, en France, que toute dépêche soit intelligible aux employés. Le commerce et les familles sont soumis à une confession publique. Il fut un temps, cependant, où, le télégraphe n'existant pas, la poste devançait le coche sans qu'un gouvernement absolu et jaloux songeât à lire toutes les lettres. Dans une publication que j'ai faite, en Angleterre, sur la télégraphie, j'ai montré clairement la puérilité de cette disposition.

A l'aide d'un tableau de moins d'un pied carré, on peut, sans aucune étude préalable, traduire une dépêche en signaux composés du système Morse, représentant non des lettres, mais des mots et des accidents grammaticaux. Ainsi traduite, cette dépêche est trois fois plus brève et immédiatement réductible en toutes les langues par un procédé purement mécanique.

Il est clair qu'un changement dans l'ordre du tableau entraîne le secret *absolu* de la dépêche.

Rien n'est plus facile que d'en déguiser le véritable sens et le secret. Il y a dans les signaux obtenus seulement des points, des lignes et des espaces : on divisera les lettres de l'alphabet en trois groupes, et l'on composera des phrases dans lesquelles chaque mot commençant par une lettre du premier, du second ou du troisième groupe, représentera un point, une ligne ou un espace de la dépêche à traduire.

En voici un exemple :

« J'espère pouvoir terminer aujourd'hui vos emplettes; presque tout est acheté; le chiffre des mémoires que » j'ai reçus est très-raisonnable. »

Cette dépêche, à laquelle j'aurais pu donner toute autre forme ou tout autre sens, ne serait suspectée ni refusée par aucun télégraphe, et ne serait jamais interprétée par aucune police. Elle est cependant la traduction d'une phrase qu'aucun agent télégraphique ne consentirait à transmettre. Elle est composée à l'aide d'un tableau rendu public et à l'aide d'une clef fournie par la succession des lettres de l'alphabet dans deux vers très-connus. J'ai donc eu le droit d'écrire : « It is no more in the power of any man to stop any correspondence » either written or send by telegraphs of any description. » (*Sketch of analytic universal telegraphy;* London, 1863, Camden Hotten, Piccadilly.)

(1) Xan kao a déjà un club et va avoir un champ de courses.

est sans vues élevées, si notre nation n'est pas représentée dans ces cités nouvelles qui s'élèvent au loin, ce n'est pas à l'Angleterre qu'il faut nous en prendre, c'est à nous-mêmes. La Chine est neutre comme le commerce ; ils sont également accessibles à tous les enfants de l'Europe. L'audace et le travail de quelques-uns ne sont point un attentat contre la paresse et la timidité des autres.

D'où vient cette infériorité du peuple français, si grand jadis par les idées, si grand toujours par la guerre, si grand même à une certaine époque comme colonisateur? Ce peuple a-t-il reçu du ciel moins d'initiative, moins d'habileté qu'un autre?

Cette infériorité vient de nos lois et de notre éducation ; elle est le fruit plein de cendres de ce savant système et de toutes ces belles choses dont on ne parle jamais sans ajouter que l'Europe nous les envie.

Deux peuples presque pareils, le peuple anglais et le peuple français, occupent l'occident de l'Europe. Formés du mélange des Celtes et des Germains, ils furent instruits par les mêmes Romains et gouvernés longtemps par les deux moitiés d'une même noblesse. Ils avaient le même génie, le même amour de la liberté : la différence de leurs frontières fit la différence de leur histoire. Les Anglais avaient pour fossé l'Océan ; leurs rois furent désarmés, le peuple fut son maître. Les Français, sans remparts du côté de l'est et du nord, pressés entre de puissants voisins, se firent une muraille de soldats et se plièrent à la dictature. L'Angleterre connut l'état de paix, la France subit l'état de siége (1).

Tout le continent européen se gouverna comme la France ; chaque pays devint une armée, chaque prince un dictateur. Pendant des siècles, un système détestable eut

(1) Les comtés du sud sont une autre Normandie ; le Lincolnshire, une autre Hollande ; l'Écosse, une autre Norvége : ainsi le continent reparaît de l'autre côté de la mer. L'homme se ressemble aussi : l'Anglais est un Français du nord ; l'Irlandais, un Français du midi ; la France n'a guère d'Écossais, parce qu'elle a peu de montagnes. On répète cependant que les Anglais et les Français diffèrent profondément ; que les uns respectent la loi ; que les autres ne la respectent pas, et sont, ajoutent des voix serviles, indignes de vivre libres.

Je ne m'étonnerais point que le peuple anglais respectât une loi qui est son œuvre et son bien, puisqu'elle est votée, sous l'œil de la presse et des réunions populaires, par une assemblée issue sans contrainte d'un suffrage presque universel ; mais, en réalité, il la respecte surtout parce qu'il la trouve rarement sur son chemin : il peut aller, venir et se réunir, prêcher, imprimer, s'agiter, sans que la loi s'en occupe.

La liberté s'étend même à la misère, et c'est pourquoi les malheureux affluent à Londres. Ils y viennent de l'Irlande, de tout le continent, de la Sicile même : l'italien est la seconde langue des rues de Londres. Londres est un grand banquet dont les miettes sont à tous ; il n'y a point de prison pour ceux qui les ramassent. Toutes les industries de la rue sont libres de la police et du fisc : un capital de 50 francs, mis à quelque boutique ambulante, assure un revenu journalier de cinquante sous ; et, comme il n'y a point d'octroi, le pauvre déjeune pour 10 centimes (café, pain et beurre) et dîne pour 45 centimes (soupe, bœuf, légumes, pudding). Aussi, tandis que l'ouvrier est souvent républicain, l'arabe des rues, le cynique, est satisfait et conservateur. Vivant au jour le jour, la moindre maladie peut entraîner pour lui la famine ; mais, en général, il n'a faim que quand il a eu trop soif.

pour correctif la faiblesse d'une organisation barbare. La tyrannie fut tempérée par l'impuissance et la pauvreté des rois, la désunion des nobles, l'insubordination des satellites, l'absence des chemins.

Soudain venue de l'Angleterre, de la Suisse, de l'Amérique, une loi nouvelle fut acclamée par la France altérée de justice, avide de liberté, plus grande en ce seul jour que par toute son histoire.

Les principes nouveaux ont, pour notre pays, une date, 89 : d'autres pays les ont connus plus tôt, d'autres les connaîtront plus tard; leurs ennemis eux-mêmes les déclarent immortels; seulement ils sommeillent, et longtemps on put croire qu'ils avaient succombé sous les violences de la révolution. Ceux, en effet, que nous avions pris pour des sages, parce qu'ils condamnaient quelque ancienne folie, voulurent nous imposer les rêveries de l'école, nous courber sous des lois que Sparte à demi sauvage n'avait pu supporter. La France s'émut, l'Europe se souleva, les imprudents périrent; une tempête emporta leurs systèmes, mais leur despotisme resta survivant à tous les changements de personne ou de dynastie, traversant sans encombre toutes les barricades, toujours vivant, toujours vainqueur, chaque jour plus fort.

L'antique royauté avait lutté contre ses feudataires, puis été tenue en échec par des nobles, des parlements, des prêtres. Jamais elle n'avait été vraiment maîtresse. La révolution avait tout écrasé, tout terrifié, tout nivelé; puis, avec plus d'orgueil encore que Louis XIV, elle avait assis l'État sur toutes ces ruines; elle en avait fait le seul seigneur de tout un peuple devenu serf.

L'échafaud avait fait l'unité politique de la France, comme les bûchers avaient fait en Espagne l'unité de la foi. Les jacobins du passé et les jacobins modernes avaient résumé en quelques supplices tous les crimes que les guerres religieuses et civiles firent commettre en d'autres pays. Au lieu de luttes sanglantes, peut-être, mais héroïques et fécondes, ils léguèrent à l'avenir ce qu'ils croyaient être la paix, la soumission muette d'un peuple fatigué.

Ainsi la France, après avoir entrevu la liberté, la voyait disparaître. Le citoyen, la commune, le département, abdiquant à l'envi leur indépendance, venaient demander à l'État des leçons, des ordres ou des aumônes.

En devenant administratif, le despotisme envahissait tous les détails de la vie; l'État avait l'ubiquité en même temps que l'omnipotence.

Pontife, il avait décrété l'Être suprême; il avait octroyé aux Français l'immortalité de l'âme. Plus tard, il protégea, entretint, reconnut, discuta les cultes et les philosophies; ces problèmes, que l'esprit humain a si longtemps agités, furent tranchés par l'administration à l'aide des lumières qui lui sont propres.

L'État dirigea le commerce, l'industrie, l'agriculture; il inspira les lettres et les

arts; il encouragea les sciences; il prétendit faire naître des inventions et des chefs-d'œuvre sur une couche de circulaires et de primes.

L'État se fit maître d'école; Lycurgue l'avait été. Un système étant donné, il paraissait utile de former une génération qui pût le goûter. Une persévérance supérieure à tous les échecs continue cette tentative.

Si avant la révolution, en effet, les prêtres, maîtres de l'enseignement, avaient élevé Voltaire et formé des républicains, ils trouvèrent dans ceux qui les remplacèrent des émules de leur succès. La république enseigna les droits de l'homme et la résistance à l'oppression à cette génération qui vécut sous l'empire. L'empire apprit l'exercice à des enfants qui, devenus hommes, suivirent les processions ou louèrent la liberté. La restauration prêcha l'amour du trône et le respect de l'autel; ses élèves renversèrent l'un et désertèrent l'autre : la banqueroute fut complète. Mais l'État, semblable à ces négociants qui spéculent avec l'argent d'autrui, ne se découragea pas.

Un zèle indiscret va jusqu'à s'abriter de l'exemple de ces fautes que nul n'a pu encore commettre sans se perdre. Il faut qu'on ait enfin le courage de le dire. L'Université de France, qui a vu marcher à sa tête les plus grands esprits de ce siècle, succombe à la fausseté de sa situation. Elle ne peut enseigner l'histoire de ce temps sans que le sentiment public s'en offense; car l'État n'est pas impersonnel : l'histoire est le procès des rois; leurs ministres n'y sont point juges. S'ils y pouvaient nommer des juges, il faudrait au moins qu'ils fussent inamovibles. L'Université décline, et le niveau de tous les enseignements décline du même coup, car nul n'est aujourd'hui contraint de faire mieux. L'industrie a pour juger et récompenser le mérite le critérium du bénéfice. L'État n'échappe au népotisme qu'en primant l'ancienneté : ainsi la médiocrité triomphe, et le mérite méconnu se retire. Combien d'hommes ont quitté les rangs de l'Université de France qui, s'ils fussent nés Anglais ou Allemands, seraient aujourd'hui la gloire des universités de leur pays!

Il faut la liberté des maîtres; il faut aussi celle des élèves. La jeunesse anglaise, libre dans ses écoles et responsable d'elle-même, apprend à se jouer de toutes les difficultés de la vie, tandis que la nôtre, cloîtrée, menée en lisières, coulée dans le même moule, bourrée de nomenclatures, ignorante du monde, s'effraye de ce qui est difficile, s'étonne de ce qui est lointain, et quand elle fait un rêve, rêve l'esclavage du phalanstère.

Ce n'est pas dans leurs écoles, ce n'est pas dans leurs communes, gouvernées par-dessus leurs têtes, que les Français peuvent apprendre comment on fonde des Amériques. Dans la république, dans les formes diverses de la monarchie, ce qu'ils aperçoivent toujours, c'est l'omnipotence de l'État dominé par quelque parti. Les révolutions les plus sanglantes n'ont encore changé que de vaines formules. Y en

aura-t-il une nouvelle moins bruyante et plus vraie? Pourquoi pas? L'Empereur est fort; le passé n'est point son œuvre. Sa main a secoué déjà plus d'une barrière vermoulue; elle a semé nos promenades de fleurs qu'on n'a point arrachées, comme le prédisaient des gens timides. Notre peuple est plein de respect, mais difficile à passionner pour d'augustes infortunes; la république n'a pour elle que le culte platonique de quelques sages et les transports indiscrets de quelques fous. Confiante en celui qu'elle a choisi, la France lui demande une confiance égale; elle voudrait, appelée à se gouverner davantage elle-même, voir sa nouvelle dynastie défier l'avenir du haut d'un trône vraiment irresponsable, à jamais populaire.

Mais en attendant que la liberté fasse naître les pionniers de la France, et tandis que le pays hésite, le devoir de ceux qui le gouvernent est d'agir, d'intervenir dans les grands débats qui divisent le monde et de réserver à la France une place dans les champs nouvellement ouverts.

C'est parce qu'il comprenait ce devoir que le gouvernement du roi Louis-Philippe envoya en Chine l'ambassade Lagrené, qui renoua dans ce pays la chaîne d'une tradition rompue.

C'est parce qu'il comprenait ce devoir que l'empereur Napoléon III envoya en Chine, pour combattre et vaincre aux côtés de l'armée anglaise et bien près des frontières russes, cette armée dont je m'honore d'avoir suivi le drapeau. Mais pour que la tâche entreprise par le gouvernement de la France puisse être menée à bonne fin, il faut que ce gouvernement soit bien servi.

Tandis, cependant, que la Russie qui a des écoliers à Pékin, tandis que l'Angleterre, emploient des hommes familiers aux choses asiatiques, on voit nos agents, sans études préliminaires sur le pays et le peuple à côté duquel ils vivent, s'en tenir écartés le plus qu'ils peuvent, et l'on est tenté de se demander avec eux dans quel but la France leur impose cet inutile et cruel exil.

Dans l'excellent roman de Hope, *Anastase ou les Mémoires d'un Grec,* Anastase, devenu valet de place à Constantinople, montre à des Allemands une grande maison. « Voilà, leur dit-il, la demeure de l'internonce d'Autriche, l'homme qui connaît le » mieux la politique des Turcs, car il est abonné à la gazette de Leyde. » Il y a malheureusement encore des internonces qui ne connaissent l'Asie que par ce qu'en rapporte quelque gazette de Leyde ou ce que leur racontent quelques parasites (1).

(1) Je désire qu'il soit bien compris que je n'ai ici l'intention de critiquer aucun agent en particulier. Je m'empresse, d'ailleurs, de reconnaître que parmi ceux qui nous représentent au loin, il y en a de fort distingués, de profondément versés même dans la connaissance du pays dans lequel ils se trouvent. Malheureusement ils sont en très-petit nombre, et ne sont pas toujours les plus appréciés.

Il importerait peu que la diplomatie se montrât faible en Europe, où le télégraphe tend de plus en plus à prendre sa place; mais cela importe beaucoup dans ces contrées que l'œil des hommes d'État ne peut atteindre et que les hommes d'État connaissent peu.

Aucun gouvernement n'est aussi libre que le nôtre dans le choix de ses agents : il n'est point tenu de favoriser une classe ou de ménager des individualités parlementaires. Il paraît donc être sans excuse quand il choisit mal; car nul ne voudra voir le triomphe de la démocratie dans celui du tiers état du savoir et de la pensée (1).

Le gouvernement a cependant une excuse, excuse qu'il ne saurait avoir longtemps le droit de présenter : les hommes spéciaux lui manquent.

J'ai fait voir que je ne croyais pas que l'éducation publique dût être en régie. Je n'admets pas qu'un gouvernement, simple délégué de la nation, prétende former des citoyens, c'est-à-dire ses maîtres et ses juges; le souverain non pas seulement légitime, mais dans lequel vit toute la loi. Mais ce gouvernement a le droit d'instruire ceux qu'il veut employer dans quelque tâche limitée et spéciale : ses interprètes et ses diplomates, comme ses ingénieurs et ses officiers. C'est même son devoir de le faire, quand lui seul réclamant certaines connaissances, elles ne sont point offertes sur le marché commun de l'éducation, et ne sauraient être acquises, au degré et dans la forme qui conviennent à l'État, que dans des écoles dirigées par lui.

Vers 1530, la réforme naissante rallumait l'ardeur d'études éteintes. L'Orient turc s'ouvrait pour notre nation : François I^er^ fonda le Collége de France, qui, à côté de cours d'hébreu et de syriaque, eut bientôt des cours d'arabe, peut-être même de turc.

Le rôle de ce collége a beaucoup changé : les langues orientales s'enseignent ailleurs encore; mais ces études, n'étant obligatoires pour personne, sont délaissées. Il y a des cours sans auditeur ou qui possèdent seulement l'élève artificiel qui cultive la succession du maître. Il y a d'autres cours sans expériences, plus amusants qu'utiles, qu'un livre remplacerait avec économie. Il y en a que le public rétribuerait mieux que l'État, qui devait les ouvrir jadis, mais n'a peut-être plus aujourd'hui le droit d'instruire la jeunesse aisée ou riche aux frais de trente-cinq millions d'hommes plus pauvres auxquels il n'apprend pas gratuitement à lire (2).

(1) Par opposition à l'aristocratie, gouvernement dans lequel les magistrats sont désignés par leur naissance, on appelle démocratie le gouvernement dans lequel les magistrats sont élus par le peuple, système bon ou mauvais, suivant les temps et les lieux, mais complétement différent de ce qu'on affecte en France d'appeler du même nom.

(2) La gratuité de l'enseignement supérieur est une tradition de ces temps barbares où, personne ne voulant rien apprendre, on était réduit à nourrir des pauvres qui consentaient, en échange, à subir quelque instruction. La constitution de 1791 pose les vrais principes quand elle dit que l'instruction publique doit être gratuite *à*

Là ou ailleurs, je voudrais que l'État développât ou créât et rendît obligatoires, pour l'admission dans la diplomatie et les chancelleries lointaines, des cours de droit international et commercial, de statistique et d'économie politique, communs à tous les élèves, et les autres cours groupés en deux spécialités distinctes :

1° De chinois littéraire, de chinois usuel, de japonais, d'annamite, de mantchou, d'histoire de la Chine et du Japon; de législation, de statistique, de géographie spéciales;

2° D'arabe littéraire et d'arabe vulgaire, de turc, de persan, d'indoustani, d'histoire musulmane; de législation, de statistique, de géographie musulmanes.

De toutes ces langues, une langue littéraire et deux langues vulgaires seraient obligatoires.

Je voudrais que pour l'enseignement des langues usuelles les professeurs européens fussent assistés de maîtres indigènes.

On ajouterait à cet enseignement celui de l'anglais pour la branche chinoise, et de l'anglais, du grec, de l'italien ou du russe pour l'autre.

La durée des cours serait de deux ou trois ans.

Je voudrais qu'il y eût en Orient et dans l'extrême Orient, auprès des légations principales, auprès de celle de Pékin surtout, comme des écoles de perfectionnement; mais je ne crois pas que les premiers principes dussent être cherchés là. D'abord, parce que c'est en Europe que se trouvent les savants maîtres et les bonnes méthodes; ensuite, parce que l'Asie peut devenir pour des hommes trop jeunes l'école de l'intrigue et de la concussion. Nous pourrions remplacer peu à peu, à l'aide d'un personnel convenable, un personnel aujourd'hui défectueux sur beaucoup de points. Une carrière honorable, et qu'il faudrait rendre rémunératrice, serait ouverte à des jeunes gens laborieux : nous en pourrions placer annuellement un certain nombre, et ceux qui, ayant suivi les mêmes leçons, ne pourraient être employés par l'État, le seraient avec profit par le commerce, par de grandes entreprises et par les gouvernements asiatiques eux-mêmes.

Il serait utile aussi d'avoir, auprès du ministère des affaires étrangères, un bureau de statistique et d'information générale auquel seraient attachés des interprètes, des

l'égard des parties d'enseignement indispensables pour tous les hommes. Répandre et élever cette instruction, c'est forcer le niveau de l'autre à s'élever lui-même, c'est encourager vraiment les lettres et les sciences. Sans aristocratie puissante ou bien riche, les Américains lisent plus qu'aucun peuple. Les livres les plus sérieux ont parmi eux un immense débit, et dès lors coûtent peu : le peuple défraye la science, et la science se vulgarise. Quand un peuple ne veut pas lire, le gouvernement n'a besoin de rien imprimer, ni de rien encourager; et quand un peuple veut s'éclairer, il n'a pas besoin que l'État choisisse la lumière, et l'achète aux frais de tous et au profit de quelques-uns.

géographes dessinateurs, et quelques jeunes gens qui compléteraient là leur éducation consulaire ou diplomatique. On ferait faire à ces jeunes gens des recherches, des rapports, des analyses, qui serviraient beaucoup à leur instruction et seraient conservés dans les cartons pour être consultés au besoin.

Le bureau posséderait une collection des meilleures cartes françaises et étrangères, comprenant les cartes statistiques et spéciales des chemins de fer, télégraphes, etc.; celles à très-grand point, les plans de villes, de ports et de places fortes;

Une collection suffisante d'ouvrages historiques, généalogiques et descriptifs:

Tous les travaux statistiques de quelque importance, tous les rapports que les divers agents du ministère seraient chargés de lui faire parvenir sur des sujets et à des époques déterminés;

Les annuaires et les publications officielles de tous les pays et les principaux journaux du monde.

Tout document serait, au moment de sa réception, l'objet d'un rapide examen dont le résultat serait mentionné sur des catalogues spéciaux.

Le bureau publierait un annuaire politique universel, des bulletins statistiques de diverse nature; il répondrait, dans les vingt-quatre heures, par des rapports substantiels, des esquisses ou des cartes manuscrites, à toute demande de renseignements faite par le chef de l'État ou ses ministres.

On dira peut-être que les choses dont je viens de parler existent déjà; qu'il y a une école de ceci, un bureau de cela. Je le sais. Si je ne critique pas ces institutions, si je ne les nomme même pas, c'est qu'il m'a paru que le vice en était évident, que le perfectionnement en était oiseux, que des temps nouveaux voulaient des choses nouvelles. La liberté avec laquelle j'ai résumé mes plans aura, d'ailleurs, suffisamment fait entendre que mon objet n'est point cet idéal de mon siècle et de mon pays, une place, et surtout une sinécure. Si les fondations que je propose étaient réalisées un jour, il ne manquerait pas d'hommes plus propres que moi à en assurer le succès par leurs connaissances, leur zèle et leur activité.

La politique naturelle de la France en Chine est une politique à la fois de progrès et de conservation. Nous devons désirer que la Chine se transforme afin de se relever: nous devons veiller au maintien de son indépendance.

Tandis que notre civilisation accélérait son cours suivant une loi semblable à celle de la chute des corps, la Chine, lente à remuer, nous paraissait immobile et laissait entre elle et nous un espace chaque jour plus grand. Elle en est encore où nous en étions nous-mêmes au quatorzième siècle; ses études scolastiques étroites, ses moyens militaires imparfaits, son absolutisme impuissant, ses convulsions, ses épreuves, lui

donnent cette date. Il faut aujourd'hui qu'elle enjambe cinq siècles à la fois; elle a besoin de guides habiles et sûrs. Des missionnaires, presque tous de notre nation, l'initièrent jadis à nos sciences; il nous appartient encore aujourd'hui d'inspirer ses études, de diriger ses réformes, d'organiser ses défenses; non que nous devions être seuls à le faire ou même tâcher de l'être : nous ne devons pas porter dans l'accomplissement de cette tâche de mesquines rivalités, la compromettre par des intrigues; nous ne pouvons ici lutter avec d'autres nations que d'empressement et de loyauté. Il ne faut point donner une couleur nationale à des services rendus à un peuple étranger, à des progrès dont toute l'Europe profite également.

Il faut avant tout désarmer la méfiance du gouvernement et du peuple que nous voulons servir. Cela n'est pas difficile; nous n'avons pas un seul intérêt qui soit en opposition avec les leurs. Dès que des écoles sérieuses s'ouvriront en Chine, nous y pourrons d'ailleurs faire entrer, avec notre langue et nos livres, la connaissance et le respect de notre nom.

La nécessité des réformes, au moins dans ce qu'elles ont de plus essentiel et de plus général, est comprise par la Chine. L'esprit public a fait dans ce pays un grand pas vers un système plus libéral et plus sage. Le gouvernement actuel, succédant à deux règnes détestables, s'est annoncé par des actes réparateurs d'une haute portée. L'empereur Tʂñ mö (Toung che), âgé de dix ans à peine, a pour tuteur le prince Kong, qui a dû apprendre devant Pékin à nous connaître, a depuis donné des gages à l'Europe et manifesté des vues assez sages. Si ce prince avait pu visiter l'Europe, si nos relations avec la Chine nous permettaient d'ici à quelques années de la faire voir au jeune empereur, nous serions mieux compris encore, et la Chine serait régénérée. Quant aux ambassades ordinaires, elles sont sans grande portée : l'Europe a trop de grandeur pour que des ambassadeurs, livrés pendant leur absence aux cabales de leurs ennemis et représentés d'avance comme gagnés par nos présents, osent avouer tout ce qu'ils ont vu à un maître soupçonneux, en face d'une cour malveillante et d'un peuple incrédule. Je ne sais ce que sont devenus les envoyés, non de l'empereur du Japon, mais seulement de son lieutenant militaire; je sais seulement que leur mission n'a point eu de résultats utiles (1). Quant à l'ambassade annamite, son chef, encore en route, était, d'après de récentes nouvelles, menacé du dernier supplice, et sa famille jetée dans les fers répondait de sa personne. Il a suffi que Pierre le Grand visitât l'Europe pour que la Russie devînt européenne. Les écoliers turcs,

(1) Je crois qu'il y a en ce moment, en Angleterre, les agents de deux princes japonais, rivaux du Siogoun, ennemis l'un de l'autre; ils sont venus s'armer en Europe pour se combattre. On annonce même des écoliers japonais : l'émulation des princes de cette nation peut amener quelque bien.

égyptiens et autres, envoyés à Paris ou à Londres, y ont appris peu de chose, et sont réduits à le cacher parmi les leurs, afin de ne pas être suspects.

La Chine a surtout besoin en ce moment d'un revenu plus élevé et d'une force armée plus effective. Je conseillerais d'abord à son gouvernement de reconnaître et d'étendre les institutions communales jadis puissantes, aujourd'hui seulement tolérées, bien que les délégués municipaux possèdent seuls la confiance du peuple, qui les nomme librement par voie d'acclamation : qu'il crée des conseils provinciaux, et que, rendant plus juste d'ailleurs la perception des deniers publics, il demande à la nation des contributions plus en rapport avec l'accroissement fatal de ses charges. j'ai la conviction qu'il ne les demandera pas en vain. Il m'a paru que le peuple était prêt à tous les sacrifices dès qu'il y avait la moindre apparence que ces sacrifices pussent être féconds. Chang-haï, Niñ-po (Ning-po), d'autres villes, doubleraient leurs impôts si nous devions consentir, à ce prix, à les gouverner comme à les défendre.

Les premières dépenses que l'État devrait faire pour assurer mieux sa police pourraient d'ailleurs être couvertes par la vente de certains priviléges, l'engagement temporaire des fermes du sel ou des revenus de la douane. Si, enfin, un emprunt était conclu par la Chine avec les grandes maisons européennes qui y sont établies, il aurait la garantie des revenus de la douane, perçus aujourd'hui par des Européens. Le taux très-élevé auquel il devrait être émis est normal dans le pays, et ne saurait créer un grand embarras à l'État.

La création d'une bonne armée est moins difficile qu'on ne le suppose. Les Chinois, comme tous les cultivateurs, peuvent être pliés à la discipline et fournir une bonne infanterie.

Il faut, dans les choses militaires, distinguer ce qui est essentiel de ce qui n'est qu'accident, routine ou fantaisie. Ce qu'il faudrait à la Chine, c'est l'estime rendue aux armes, la discipline fondée, quelques manœuvres très-simples, une bonne artillerie légère, une milice nombreuse et bien exercée, toujours prête à défendre ses foyers contre les pillards dont le succès fait des rebelles.

Le gouvernement chinois dispose aujourd'hui de plusieurs officiers européens aussi capables qu'honorablement connus dans leur pays. Des Français, des Anglais, des Américains, ont formé de petites troupes chinoises qui se sont déjà signalées par leur valeur, en même temps que par leur discipline et leur dévouement à leurs chefs. En outre de l'Américain Ward, deux officiers français ont déjà péri en servant la Chine : ce sont le capitaine d'artillerie Tardif de Moidrey et l'enseigne de vaisseau Lebrethon. Un lieutenant de vaisseau français, M. d'Aiguebelle, et un autre de nos officiers, M. Bonnefoy, commandent encore aujourd'hui une partie des contingents chinois.

Le gouvernement de Pékin a malheureusement conçu des Européens l'idée la plus fausse : il ne comprend pas à quel point il est précieux pour lui d'être, sous la garantie des puissances européennes, servi par des hommes revêtus dans leur pays d'un caractère officiel; il tient mal ses engagements, et quelquefois recourt à des subterfuges honteux. A la suite de démêlés dans lesquels le gouvernement chinois avait eu les premiers torts, l'Américain Burgevine passa aux rebelles. Il paraît même avoir eu l'intention d'engager pour eux deux mille étrangers, payés par mois à raison de 2000 francs pour les officiers et 400 francs pour les soldats. Burgevine a depuis abandonné les rebelles, et sera probablement banni à jamais de la Chine. Un officier anglais, le capitaine Conney, avait formé dans le nord un corps de trois mille Chinois qui, n'étant pas payé plus régulièrement que celui de Burgevine, s'est débandé tout récemment, et ravage le pays. Le major du génie Gordon, qui opère dans le Kyañ-nan, a sans cesse à se plaindre des autorités provinciales dont il dépend : lorsqu'il réclame la solde de ses troupes et parle de leur mécontentement, on lui répond que, si elles refusent de se battre, les officiers n'ont qu'à monter à l'assaut tout seuls; et quand il demande à engager quelques Européens, on lui offre de les engager pour un mois. Avec ses six régiments et l'aide des Franco-Chinois, non sans une perte de huit officiers, il a fait capituler Sŏ-tsiĕŏ. Les impériaux ont méconnu la capitulation, et leurs excès ont provoqué une protestation unanime du corps consulaire.

Le capitaine de vaisseau Sherard Osborn, enfin, un des officiers les plus instruits et les plus distingués de la marine anglaise, avait, à la demande du gouvernement chinois, amené en Chine huit navires à vapeur montés par des marins choisis. D'après un contrat passé à Londres avec M. Lay, inspecteur général des douanes, et porteur des pleins pouvoirs du gouvernement impérial, le capitaine de vaisseau Osborn ne devait relever que de l'autorité centrale, dont les ordres lui eussent été transmis par M. Lay, chargé en même temps de lui payer pendant quatre ans et mensuellement, pour la flottille, 600000 francs environ, prélevés sur le revenu des douanes. Sans discuter, sans examiner même le traité signé par M. Lay, révoqué depuis de ses fonctions, le gouvernement chinois affecta de regarder la flottille comme devant être placée sous les ordres des gouverneurs locaux, qui déjà avaient excité les marins à la désertion en leur offrant une solde supérieure. Il voulait donc résilier le contrat en gardant les navires. Cette combinaison, peu loyale, était encore plus imprudente; elle eût entraîné l'emploi d'hommes sans aveu, qui eussent trahi l'empereur ou se fussent servis de ses navires pour exercer la piraterie et ruiner le commerce. Aussi, le capitaine de vaisseau Osborn ayant rejeté les propositions chinoises, fut-il décidé que les navires ne seraient point livrés, et seraient vendus en Europe ou dans l'Inde au compte du gouvernement chinois. On comprend que le gouvernement chinois ne voulût pas

laisser une trop grande part à l'initiative de deux étrangers; mais l'intervention des gouverneurs était loin d'être une garantie, et le commandant de la flottille, non plus que les officiers placés sous ses ordres, ne pouvaient accepter une combinaison qui pouvait en faire les instruments d'une répression sauvage, et même d'actes plus sauvages encore et entièrement étrangers à la répression de la rébellion (1).

Diverses défections, l'apparition en Chine de caractères douteux, l'occupation de la Cochinchine, ont pu causer au gouvernement chinois une certaine inquiétude, et rendre ses dispositions à notre égard plus défavorables qu'elles ne le semblaient d'abord. Il est permis de croire que le crédit du prince Kong n'est plus aussi grand; on assure que le conseil suprême subit aujourd'hui l'ascendant du vice-roi du Kyañ-nan, Tseñ-kwo-fan, ennemi des Européens; il est possible enfin, il me paraît même probable qu'une partie des hommes qui possèdent la confiance du gouvernement, sans être d'accord avec les rebelles, désirent la continuation de ce désordre, qui leur permet de taxer arbitrairement les uns et de piller les autres, sans même leur imposer l'obligation de payer leurs troupes. La misère publique est la source impure où se puise leur fortune; il faudrait une main vigoureuse pour fermer le gouffre, une enquête sévère et quelques supplices pour faire entendre aux défenseurs de l'ordre qu'il ne leur appartient point de le troubler eux-mêmes.

Pour accomplir les grandes réformes que nous attendons d'elle, la Chine a besoin d'être en paix; depuis quelques années, cependant, ses plus belles provinces sont la proie de quelques brigands.

En Europe, et même dans quelques ports chinois ouverts à l'Europe, les désordres de la Chine ont un moment passé pour une révolution politique, pour le soulèvement d'un peuple conquis, pour les luttes et le triomphe d'un dogme nouveau.

Nos révolutions politiques, cependant, ont un programme connu; sous quelques chefs qu'ils combattent, leurs soldats sont des citoyens qui s'agitent pour ce qu'ils croient être le bien de la cité, et pour grandes que soient leurs illusions, la conscience publique les excuse en raison de leur sincérité.

La nation chinoise ne connaît guère que la discussion des intérêts locaux. Pliée depuis des siècles à un joug qui n'est pas très-lourd, elle supporte les Mantchous comme des hôtes peu gênants et d'ailleurs peu nombreux; deux cents ans ont passé sur les souvenirs de la dernière dynastie, qui n'est plus représentée, même par un imposteur.

(1) Le plan de M. Lay et l'appui que lui a prêté le ministre de Sa Majesté Britannique à Pékin sont généralement attaqués par la presse anglaise, ce qui montre que le sentiment public, en Angleterre, est fortement opposé à tout acte qui pourrait ressembler à un protectorat et ménager une conquête. Je crois, du reste, qu'il y a quelque exagération et quelque malveillance dans ces attaques.

Les aspirations militaires manquent à la Chine, et le sentiment religieux n'y a pas non plus l'intensité redoutable qui enfante les martyrs ou même les persécuteurs. La Chine n'eût pas suivi le prophète des Arabes. Ses sectateurs y sont comme dépaysés; leur fanatisme y reste sans écho.

On ne s'étonnera donc point si j'avance que le peuple chinois, c'est-à-dire tout ce qui en Chine possède ou travaille, est étranger aux mouvements actuels.

Cultivant avec une patiente ardeur un sol fertile extrêmement divisé, les populations de la campagne paraissent heureuses; leurs mœurs sont patriarcales; leurs habitudes polies. Leurs demeures sont propres; on y trouve quelques livres et souvent de petites collections de vases ou de peintures d'une faible valeur, mais qui suffisent à des hommes modestes et font voir que leur simplicité n'exclut pas une certaine culture. Les populations rurales du Tшi-li (Tchi-li), du Шan-tъñ (Chan-toung), du Kyañ-nan (Kyang-nan), m'ont paru, au point de vue de l'aisance, être au moins égales, et au point de vue de l'instruction être assez supérieures à celles de l'Italie ou du Portugal au milieu desquelles j'ai pu vivre.

Dans quelques parties de la Chine méridionale, cependant, la vie n'est pas aussi facile. Sur un sol maigre et rocheux végète un peuple stupide et rude que sa misère rend turbulent et vagabond. Enfin, les villes si grandes, si corrompues de l'empire le plus peuplé de la terre, nourrissent une multitude d'êtres déclassés et vicieux, sans famille, sans asile, presque sans nom, mendiants ou bateleurs, coupeurs de bourses ou pirates; liés entre eux par la communauté de l'infamie et la solidarité du crime; groupés en sociétés secrètes, sortes d'assurances mutuelles du vol, du meurtre et du faux témoignage. Ces sociétés, quelle que soit leur devise ou leur bannière, ne sauraient s'élever à un caractère politique. Les magistrats, qui en tiennent toujours sous les verrous quelques représentants, les ont plus d'une fois soulevées contre nous. Tout prétexte leur est bon, même le nom des dynasties éteintes ou celui du christianisme que leur contact doit faire reculer avec horreur.

Proclamée il y a une quinzaine d'années par un intrigant du nom de Xъñ tsö-syuen (Houng tse-syuen), qui avait exploité quelque temps des missionnaires crédules, la rébellion recruta d'abord dans le Kwañ-si quelques montagnards à demi sauvages; grossie dans la province de Canton par quelques milliers de pirates et de bandits, cette bande devint presque une armée. Son chef se transforma en empereur céleste, et quelques brigands subalternes furent proclamés par lui rois des quatre points cardinaux ou de quelques autres royaumes du même genre (1).

(1) L'histoire de Houng tseu-syuen et de la rébellion actuelle a été souvent racontée déjà; je n'y reviendrai pas ici. Je dois signaler seulement un travail de M. Th. Hamberg, missionnaire de la Société évangélique de

C'était peu d'être empereur, surtout de cette façon. Xŭñ tsŏ-syuen le comprit, et se fit à peu près dieu. Espérant entraîner des missionnaires aussi ardents que peu éclairés, ou des agents européens sans rapports avec la Chine officielle, il inaugura une sorte de christianisme grossier et sacrilége, que ses complices, avides de débauche et d'opium, eurent la sagesse de ne pas prendre au sérieux.

Partout cependant les nouveaux sectaires renversaient et brisaient les idoles. Une foi ardente ne les entraînait pas, comme les premiers chrétiens, à cette intervention plus brutale que pieuse, dont l'Évangile a le droit de se passer; ils suivaient seulement le dicton des voleurs chinois, qui disent en leur grossier langage que les dieux ont le ventre gras parce que souvent on y a renfermé de l'or, de l'argent, des objets de prix; parce que les bonzes eux-mêmes y cachent quelquefois leur petit pécule. Les églises chrétiennes eurent leur tour. Un grand nombre de missionnaires catholiques et protestants furent massacrés. Il n'y eut pas trace d'une préférence. Du premier jour, les missionnaires catholiques avaient jugé les rebelles. Les protestants, un instant trompés, avaient reconnu bientôt leur erreur, et, mus par un sentiment élevé de leur honneur et de leur devoir, étaient revenus avec éclat sur un jugement précipité.

Que pouvait, d'ailleurs, gagner la religion du Christ à cette parodie honteuse de ses dogmes? Que pouvait gagner l'Europe politique ou marchande au triomphe d'une secte nouvelle essentiellement militante, pour peu qu'elle eût été sincère; au soulèvement religieux d'une race jusqu'ici paisible, tolérante, facile à dominer?

La rébellion chinoise est aujourd'hui bien connue, pleinement démasquée. Partout elle s'est montrée la même. La marine anglaise, désireuse de faire respecter le nouveau traité, a visité il y a deux ans Nankin, capitale des rebelles. Cette ville, si puissante jadis, si riche, si peuplée, longtemps capitale de l'empire, n'était plus, au dire des officiers qui avaient suivi l'amiral Hope, qu'un amas de ruines abandonnées. Vingt mille brigands y campaient, adonnés à tous les vices, servis par des femmes enlevées, des enfants volés qu'ils exerçaient au métier des armes, et quelques paysans réduits en esclavage. Leur chef, enrichi par le pillage, y trônait dans un palais délabré, entouré d'une centaine de femmes armées, ses concubines et sa garde. Ses ministres savaient à peine lire; tout, dans cette ville devenue un repaire, était hideux et repoussant. Bien d'autres villes célèbres, bien des districts populeux et fertiles, ont tour à tour été foulés par ces barbares. L'incendie et le massacre marchent à leur côté; les populations disparaissent à leur approche. Lors du sac et de l'incendie

Bâle, qui a paru dans le *Chinese and Japanese Repository*, et qui donne beaucoup de détails nouveaux sur le chef des rebelles et son entourage.

de Su-tuen, la Venise chinoise, j'ai vu moi-même arriver à Chang-haï plus de soixante mille infortunés, les uns offrant de boutique en boutique quelque lambeau misérable de leur fortune passée; les autres privés de tout, sans pain comme sans gîte; plusieurs frappés dans leurs affections les plus chères; quelques-uns acharnés à la recherche de leurs enfants disparus dans le désordre d'une fuite précipitée, perdus dans cette foule, ou noyés dans quelque canal, ou ravis par des malfaiteurs. Tous, mornes et désespérés, avaient en un seul jour franchi la dernière limite des misères humaines; entassés dans les cours des temples, remplissant toutes les rues, ils appelaient la mort, car aucune charité ne pouvait combler l'abîme de leur misère, et les magistrats effrayés de leur affluence se hâtaient de les éloigner de la ville pour les rejeter sur des campagnes ravagées et désertes. Récemment encore Chang-haï, entouré par les rebelles, a vu camper dans ses rues, sous ses murs, dans les plaines qui l'environnent, près de deux millions d'hommes dépouillés de tout. La faim en faisait périr plus de mille chaque jour; les jésuites, cependant, en avaient recueilli près de dix mille, et la charité chinoise elle-même luttait d'efforts et de sacrifices avec la charité chrétienne.

Comme les flammes d'un incendie abandonnent les cendres qu'elles ont faites pour se précipiter sur une proie nouvelle, la rébellion chinoise dévore tour à tour les villages et les villes, ne laissant derrière elle que des ruines et du sang; elle se déplace sans s'étendre, mais tout ce qu'elle touche est pour longtemps frappé de mort. Les champs restent abandonnés; les villes ne se relèvent pas; quelques heures d'orgie ont vu périr toutes leurs richesses, et ceux de leurs infortunés habitants qui par la fuite se sont dérobés au massacre, au déshonneur, à l'esclavage, errant par les chemins, mendiant leur vie et repoussés à cause de leur nombre, affamés, exaspérés, devenus incrédules à la justice de Dieu comme à celle des hommes, viennent grossir à leur tour les hordes qui les ont dépouillés. Ainsi le désordre engendre le désordre. On se demandera sans doute comment un fait pareil a pu se produire, comment il peut se perpétuer. Une seule chose l'explique : la faiblesse du gouvernement, la désorganisation militaire dans laquelle il a laissé le pays. Des conquérants ont cru dominer mieux un peuple désarmé. Le jour de la lutte est venu, les défenseurs n'étaient plus là. On a dû combattre des bandes désordonnées par d'autres bandes sans discipline. On s'est soutenu péniblement; on a perdu de riches provinces et recouvré des districts déserts. On a pu ne point périr, on n'a pas pu vaincre.

L'Europe moderne ne nous offre assurément aucun spectacle comparable à celui-là, mais nous en trouverions quelque image en remontant le cours de notre histoire. La Chine en est encore aux jours des Pastoureaux.

Presque tous les États de l'Europe, la Turquie même, ont souffert de pareilles

atteintes. La Chine ne les souffre pas pour la première fois, et l'on ne saurait y voir un signe de décrépitude, puisque les États les plus jeunes en ont souvent offert le spectacle, mais seulement un des traits par lesquels se distingue souvent, bien qu'à des degrés divers, une des périodes de la vie des peuples, une des phases de leur développement, période que tous les peuples, il est vrai, n'arrivent pas à franchir, et dans laquelle les Chinois ont trop longtemps demeuré.

En Europe et ailleurs, ces désordres autorisés par la faiblesse de l'État n'ont cependant jamais triomphé d'une société dont l'instinct et la nature les repoussait. Il en sera de même en Chine.

Ce pays n'est point tombé assez bas pour accepter le joug d'aventuriers pareils. Une nation lettrée repoussera toujours des maîtres ignares et grossiers; les gens du midi ne vaincront pas ceux du nord; jamais, enfin, une révolution n'a triomphé que dans la capitale de l'empire : et cette capitale, environnée de vastes plaines, que garderont au besoin les cavaliers de la moitié de l'Asie, paraît inaccessible aux rebelles.

Ceux qui défendaient en Europe les rebelles représentaient leur triomphe comme prochain et voyaient déjà Xʁñ tsö-syuen maître de toute la Chine pacifiée, libre, heureuse. Ce ne pouvait être là qu'un rêve. Les dynasties ne se fondent point ainsi: leur changement n'a lieu qu'après de longues guerres. La dynastie actuelle a dû lutter longtemps contre la résistance acharnée de plusieurs de ses provinces, et lors de la chute des Tañ (Tang), on vit cinq dynasties plus anciennes reparaître tour à tour sur la scène, pendant un demi-siècle, avant que la dynastie des Sʁñ (Soung) parvînt à s'établir d'une façon durable sur une portion limitée de l'empire.

La rébellion vient de perdre Sʁ-tшeʁ (Sou-tcheou); bientôt, sans doute, elle perdra Xañ-tшeʁ (Hang-tcheou) et Nankin. En même temps qu'elle on verra finir des soulèvements dont l'origine est moins vile et toute différente : je veux parler des insurrections musulmanes, mal comprimées, sans cesse renaissantes, que des mesures maladroites ont provoquées, qui même n'étaient que trop justifiées dans la province de Yun-nan par les criminelles menées d'un gouverneur général qui rêvait le massacre des musulmans, et que les musulmans n'ont fait que devancer.

Sans doute il est impossible qu'il n'y ait pas de temps à autre quelques émeutes dans un empire aussi vaste que la Chine. Mais ces émeutes, toutes locales et dirigées presque toujours contre quelque agent secondaire, ne menacent point le souverain, dont la prudence peut les prévenir, dont la parole suffit à les calmer, et auquel la modération sera d'autant plus naturelle et plus facile qu'étant plus fort il sera moins incertain de la victoire.

Le gouvernement chinois ne m'ayant pas comblé de bienfaits, et les rebelles ne m'ayant fait aucun mal, j'espère que mon appréciation passera pour impartiale. Je

pense que nous devons écarter les rebelles des ports où se fait avec l'Europe un grand commerce. Je pense que nous pouvons offrir au gouvernement, parce que c'est un gouvernement, et que le maintien de l'ordre public nous est avantageux, nos conseils et nos instructions ; il serait dangereux d'aller plus loin. Mais ce qui serait plus dangereux encore, plus inexcusable, ce serait de prêter aux rebelles un appui quelconque ou même d'entrer avec eux en quelque relation que ce soit. Le missionnaire américain Roberts, et plus tard Burgevine, en ont fait le portrait le plus séduisant : tous deux se sont soustraits par la fuite aux tendresses de ces singuliers amis. On assure qu'ils sont pleins d'admiration pour Napoléon III, désireux de se faire catholiques, d'ouvrir les ports, d'encourager le commerce : n'ajoutons foi ni à ce qu'ils disent, ni à ce qu'on leur fait dire ; leurs intérêts ne sont pas les nôtres, et leur admiration est indigne de nous.

Nous ne saurions désirer, d'ailleurs, quels que fussent leurs succès, un partage de l'empire. L'empire, tel qu'il est, n'est ni trop riche ni trop fort ; il est l'œuvre des siècles et en a traversé plusieurs ; il a trouvé ses vraies limites : toutes les fois qu'il s'est divisé, la guerre est sortie de cette division et n'a cessé que par la reconstitution de l'empire unique qui constitue l'état normal et stable de cette partie du monde. Rien ne paraît plus facile à l'esprit qu'un tel partage : il serait facile de former sur le littoral seul deux ou trois grands États dont chacun aurait de 120 à 200 millions de revenu et qui pourraient prendre les noms, consacrés par l'histoire, de Wey, de Wu et de Yué ; mais à quoi cela nous servirait-il ? Craint-on que la Chine, parce qu'elle aura reçu de nous quelques leçons fécondes d'administration et de guerre, ne devienne assez forte pour nous repousser, sans devenir assez sage pour comprendre qu'elle y perdrait elle-même plus que nous ? Qu'on se rassure à cet égard : la Turquie, plus militaire d'habitudes et d'instinct, reçoit depuis cent ans nos leçons, et l'on sait à quel point elle est peu redoutable à ses voisins. Le Japon, en raison de sa constitution féodale, source constante de luttes, est en proie à une émulation militaire qui doit faire prévoir des progrès plus rapides ; mais il y a ce fait remarquable, manifeste dans le passé, obscur pendant longtemps, entrevu de nouveau aujourd'hui, que les princes japonais veulent tous notre commerce ; que quelques-uns en rêvent le monopole, et que c'est parce que le Siogoun en profitait seul, ou à peu près seul, qu'ils se liguent contre lui et nous combattent pour le perdre.

L'Europe a déjà ses pénates en Chine et dans toute l'Asie. Quand divers peuples se rencontrèrent sur les débris de l'empire romain, chacun d'eux garda ses lois. Avec plus de raison, nous gardons en Asie les nôtres ; nous ne saurions subir le gouvernement des Barbares, ni nous soumettre à ce qu'ils nomment la justice : nous avons donc exigé le privilége d'avoir nos magistrats et de n'en point connaître d'autres ;

et bien que ce privilége puisse paraître, à ceux qui ne connaissent point l'Asie, contraire à l'égalité ou attentatoire à des souverainetés étrangères, il n'existe rien de plus juste, ni rien de moins dangereux pour l'indépendance des États asiatiques, qui ne perdent ainsi que l'occasion de fautes journalières à la responsabilité desquelles ils succomberaient.

Il est d'ailleurs facile de voir que ce privilége est tout ce qu'il nous faut. Du moment qu'à travers l'immensité de l'empire chinois nous retrouvons notre cité, qu'avons-nous besoin de saisir des îles ou de nous faire concéder des plages que le reste de l'Europe viendra nous disputer demain? Il est regrettable que des établissements de cette nature existent déjà; il n'en faut pas augmenter le nombre, et rien ne serait plus à désirer qu'une décision des grandes puissances plaçant l'intégrité des territoires chinois et japonais sous leur commune protection.

L'occupation de la Chine par une puissance européenne serait le signal d'un grand désordre dans le monde. Comme cette puissance ne serait pas nous, nous ne saurions y rien gagner. Cette puissance y gagnerait-elle quelque chose? Je ne le crois pas; mais l'ambition est parfois aveugle, et il n'est pas de folie que les peuples, comme les hommes, ne puissent entreprendre quand elle amuse leur vanité.

Deux puissances sont à craindre : la Russie, l'Angleterre. La Russie a récemment encore étendu ses frontières du côté de la Chine; elle colonise les rives de l'Amour, elle peuple peu à peu la Sibérie. Je crois, toutefois, que d'ici à longtemps elle ne doit pas désirer l'acquisition de nouveaux territoires.

Maîtresse de peuplades asiatiques presque sans nombre, à peine soumises, et dont l'agitation serait redoutable, elle est en quelque chose solidaire de la Chine : la paix et la prospérité de cet empire sont nécessaires au progrès comme à la paix de ses possessions orientales. Ébranler cet équilibre serait une aventure mongole dans laquelle la Russie ne doit pas se jeter.

Le peuple anglais est rassasié de conquêtes; il sait ce qu'elles coûtent et ce qu'elles rapportent : il sait que Chang-haï, qui lui coûte seulement l'entretien d'un consul, fait avec l'Europe, et surtout avec lui, un commerce quatre fois, cinq fois peut-être plus considérable que celui que fait la France avec l'Algérie, qui lui coûte si cher.

Il sait que la Chine ne lui refuse ni le thé, ni la soie, ni le coton; qu'elle ne repousse ni les cotonnades, ni l'opium; que s'il prenait possession du pays, ni le thé, ni la soie ne seraient moins chers; ni les cotonnades, ni l'opium ne se vendraient mieux. Il sait qu'il dépenserait un demi-milliard de francs, un milliard peut-être, à des guerres dont l'objet principal serait la fortune militaire de quelques officiers, à des conquêtes, à des annexions dont le seul résultat serait de fournir des places à quelques cadets dont la pauvreté compromettante pèse sur l'aristocratie.

Il n'est donc pas à croire que le peuple anglais, conduit d'ailleurs par des hommes sages, se laisse entraîner à la conquête de la Chine. Ce qui doit encore nous inspirer une certaine confiance dans l'avenir, c'est, d'une part, l'attitude loyale et digne de la Russie pendant la dernière guerre; de l'autre, la conduite de l'Angleterre, qui, ayant devancé et servi en Chine toute l'Europe, n'a jamais affiché la prétention d'y rester seule. Nous n'avons point de conjurations à redouter d'un État libre; l'opinion publique s'y manifeste avec trop de bruit pour qu'on ne sache d'avance tout ce qu'il prépare. Ce ne sont pas les États libres, mais les États despotiques qui contraignent l'Europe à rester en armes et la frappent ainsi d'une amende annuelle de plusieurs centaines de millions.

On peut ajouter que la Russie et l'Angleterre doivent comprendre que celle d'entre elles qui entrerait en Chine avec l'intention d'y rester ne tarderait pas à voir paraître l'autre, à nous voir paraître nous-mêmes, à voir accourir la grande république américaine jetant dans la balance une puissance militaire et maritime récente, mais redoutable; et pour riches que soient la Russie et l'Angleterre, elles ne le sont pas assez pour jouer à la grande guerre si loin de leurs capitales : elles ne seraient pas assez folles non plus, en face de tant d'adversaires, pour confier la garde de la Chine à des auxiliaires asiatiques.

Le monde, d'ailleurs, a des lois que l'ignorance et la présomption ne peuvent changer. La race humaine s'étend sur toute la terre; chacune de ses fractions a cependant des frontières tracées par la nature même; chacune de ses familles vit et se perpétue au sein d'un climat particulier pour lequel elle est faite. Ces climats sont la résultante d'éléments nombreux, encore mal définis; l'inégale quantité de chaleur reçue dans une année est, de tous leurs traits, le plus facile à saisir. Je ne chercherai point à marquer leurs contours, à nettement accuser ce qui, pour être vrai, veut encore rester vague; je dirai seulement qu'on pourrait reconnaître cinq climats entre les pôles glacés et le voisinage ardent de l'équateur.

Quand une famille humaine fonde, à ses antipodes thermaux, de nouvelles demeures, bien qu'elle ait franchi de vastes espaces, elle n'a que peu changé les conditions de sa patrie : elle vit et se perpétue à peu près comme avant. Quand elle passe de son climat natif à l'un des climats qui le bordent, elle s'affaiblit, souffre, et plus ou moins se modifie. Quand enfin elle tente de s'établir, au delà de ce climat limitrophe, dans une région plus chaude encore ou plus froide, elle végète, décroît et bientôt disparaît.

Les nations ne se perpétuent donc pas sur tous les champs où leurs migrations les conduisent. Les individus mêmes que la conquête entraîne au delà de leurs climats subissent l'implacable loi de la nature, et si quelques-uns, dans le nombre, y dérobent

l'éphémère durée de leur vie, presque tous, éprouvés dès la première heure et de jour en jour plus menacés, sont, par une pente précipitée, entraînés vers la mort.

Ainsi l'Amérique du Nord, la Tasmanie, une partie de l'Australie, de la Plata, du Chili, sont devenues de nouvelles Europes; mais, au sud comme au nord de l'équateur, on a vu l'homme de notre race arrêter ses progrès, refuser son labeur et perdre sa puissance en franchissant cette courbe capricieuse au delà de laquelle la neige de nos hivers ne vient plus blanchir le sol.

Ainsi de la Louisiane et du Texas, du Pérou, malgré ses montagnes; ainsi surtout en est-il du Brésil, où l'Européen mélangé dégénère et s'efface, et du Mexique, qu'une race abâtardie ne défendra pas longtemps contre des dominateurs venus des bords de l'Ohio.

On a trouvé que là où l'Européen, incapable de grands efforts, ne maintient qu'avec peine sa vie, le péril croissait pour lui chaque jour, de telle sorte que, dans l'Inde, la proportion des décès est d'autant moindre que les garnisons sont plus courtes; il y a bénéfice pour l'Angleterre à n'y laisser ses régiments que trois ans au lieu de huit.

De ce que je viens de dire ressortent quelques règles que je n'exposerais pas à Londres ou à New-York, mais que je dois exposer à Paris, car on paraît ne pas y savoir encore que l'Algérie n'a ni le climat sous lequel nous travaillons, ni celui qui produit les épices; car nous appelons des bras français à la Nouvelle-Calédonie, en Cochinchine même peut-être, et nous envoyons à la Guyane nos condamnés, sans nous douter que ce pays ne permet point à ceux que son climat laisse vivre de se réformer par le travail.

Considérées au point de vue de leur conquête ou de leur domination par le peuple européen, les diverses contrées du monde appartiendront à deux classes distinctes :

La première comprendra les pays de même climat que l'Europe; et pour peu que ces pays soient vides d'habitants ou peuplés seulement de sauvages et de chasseurs, ils appartiennent à nos charrues.

Dans la seconde, je rangerai toutes les contrées dont le climat exclut notre race. Nous ne nous y pouvons montrer que comme individus, comme maîtres, comme soldats ou comme marchands. Nous y conservons notre place, non par la succession de familles implantées, mais par le perpétuel renouvellement de ceux qui nous servent et nous représentent, que ce soient des magistrats gouvernant en notre nom, des planteurs servis par des bras mercenaires, ou des marchands formés en république.

Les colonies, c'est-à-dire les pays où l'Européen peut avec profit porter ses bras, doivent être ou rapidement devenir indépendantes, puisque les citoyens qui les peuplent, égaux à ceux de l'Europe, ne sauraient devenir leurs sujets, et que la distance

à laquelle ils vivent s'oppose à ce que leurs intérêts et leurs vues soient pareils. Comme, de plus, ces citoyens sont des ouvriers, des cultivateurs, qu'ils n'ont point d'esclaves ou de sujets, leur république est une démocratie. Cette démocratie repousse d'ailleurs la compétition d'une race subalterne. Ainsi le nègre est traité presque en ennemi par les Irlandais de New-York; les assemblées australiennes rejettent l'immigration chinoise; et si, en ce moment, elles paraissent fléchir, je ne crois pas que ce soit pour longtemps.

Les contrées déjà peuplées par une race inférieure et nombreuse, non plus que celles où l'Européen incapable de travail manuel doit introduire des esclaves ou des mercenaires, ne sauraient se gouverner par les mêmes principes : c'est le despotisme qui les régit, quand, soumises aux puissances d'Europe, elles en reçoivent leurs magistrats (1). La république y peut fleurir quand il n'y a point de maître lointain; mais, de toute façon et toujours, la constitution de l'État est aristocratique, puisque deux classes d'hommes sont en regard : les uns blancs et civilisés, conquérants et citoyens; les autres bronzés et barbares, conquis et sujets, engagés quelquefois ou esclaves.

Ces républiques aristocratiques ont des formes diverses : il y a la forme marchande de la république carthaginoise, la forme industrielle des États aujourd'hui confédérés, la forme religieuse de la république ou de la théocratie du Paraguay, la forme militaire, enfin, plus étendue et plus puissante que la forme marchande, et dont le

(1) Le régime militaire n'est pas le vice, mais la condition nécessaire de l'Algérie peuplée de musulmans respectueux, mais inconciliables, émus par toutes nos guerres, et, comme l'Inde et le Caucase, inspirés par la Mecque. Ce régime est l'absence de la vie; le régime civil serait la mort. Il y avait nécessité, peut-être, de prendre Alger, nid de pirates, et de l'occuper ensuite, afin que d'autres ne se logeassent pas à nos portes. En était-il de même de la Cochinchine, cette Algérie lointaine, ce Mexique perpétuel?

Je ne doute point que la Cochinchine ne nous offre tous ces éléments de puissance et de prospérité qu'on nous a si longtemps montrés en Algérie, et qui me paraissent ne manquer nulle part. Le climat en est sans doute aussi sain que peut l'être celui d'une vaste rizière, aux embouchures d'un grand fleuve, et près de l'équateur. C'est aux bouches du Gange, 260 lieues plus au nord, que naît le choléra; c'est aux bouches du Mississipi, 400 lieues plus au nord, que naît la fièvre jaune. On dit la population redoutable : je veux bien qu'elle ne le soit pas; mais notre agression menace toute la Péninsule; le christianisme appuyé s'y trouve compromis: des imprudents connaissent peut-être un prétendant légitime, prêt à accepter notre appui pour faire le bonheur de ses peuples. Nos traités, en tout cas, ne paraissent pas bien solides. Il faudra nous étendre, comme en Algérie, comme les Anglais dans l'Inde, jusqu'à ce que la terre manque sous nos pieds. Nous aurons comme seule garantie, si loin de notre contrôle, la prudence et la modération d'agents dont l'avancement dépendra de la guerre, et le traitement de l'extension de nos limites.

Y serons-nous très-forts, séparés de la France par des détroits et par la flotte anglaise, double de la nôtre, appuyée sur l'Inde et l'Australie?

On dira que nous avons dans l'extrême Orient des intérêts sérieux; que nous y devons défendre nos traités soit contre la folie, soit contre la faiblesse de gouvernements barbares; que l'expédition de 1860 est trop coû-

monde a vu les deux types principaux dans l'ordre de Malte et dans les mameluks d'Égypte, auxquels ressemblaient un peu les janissaires d'Alger.

L'ordre de Malte, célibataire, se recrutait constamment dans toute l'Europe : il était international : il était une nation. Moins exclusivement catholique, il eût offert une solution facile du problème turc, du problème égyptien, de quelques autres problèmes encore.

Les mameluks d'Égypte, mariés dans un pays où notre race dégénère rapidement, laissaient non à leurs fils, mais à d'autres enfants, sortis comme eux du Caucase, un héritage gagné par le sabre, et que le sabre devait défendre. Cette constitution paraît bizarre : elle était fondée sur la nature des choses et nécessaire, puisqu'elle a duré, puisque dans le même pays elle s'est reproduite, puisqu'elle s'est montrée sur d'autres points du globe.

Le jour peut venir où, le recrutement européen cessant, le pouvoir passe aux mains d'enfants élevés avec peine dans la mollesse de l'Asie, ou d'enfants d'un sang moins pur, dont le front porte le double stigmate de l'oppresseur étranger et de l'esclave indigène : ce jour-là, le régime aristocratique n'a plus de raison d'être, bientôt il n'a plus d'existence ; et comme il était le lien de tout l'édifice, la société se dissout.

S'il s'agissait de remplacer par un ou plusieurs gouvernements d'origine européenne le gouvernement de la Chine, on devrait considérer deux points :

Le premier, que si la Chine était partagée entre deux puissances ou deux souverainetés, par exemple, dont l'une occuperait le nord et l'autre le midi, ces deux éta-

teuse pour être aisément renouvelée ; qu'il nous faut près de la Chine un port pour le ravitaillement, la réparation de nos flottes, leur refuge en temps de guerre, un point où nous puissions concentrer les forces militaires dont nos agents peuvent avoir à réclamer le concours. J'en serai facilement d'accord, mais je poserai ces principes.

Le territoire occupé doit être nettement défini et limité par la nature. Ce doit être une île, et il est préférable que cette île ne soit ni très-étendue, ni très-peuplée. Ce principe a pour lui l'autorité de M. Guizot, qui l'a développé à la tribune française.

Cette île doit être assez également rapprochée des points qu'il s'agit de surveiller, dans le cas actuel, de la Chine et surtout de l'embouchure du Pei-xo, du Japon, des établissements russes et de Hong-kong.

On doit, les autres conditions étant à peu près égales, préférer le climat qui s'éloignera le moins du nôtre. A une mortalité moindre répondront toujours une efficacité plus réelle de nos troupes et une diminution notable de nos dépenses.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte pour reconnaître que de telles îles ne manquent point, et nos rapports avec le Japon, par exemple, ressemblent assez à la guerre pour justifier l'occupation d'une de ces fractions sans nombre en lesquelles le Japon se divise. L'Angleterre et la France ont tenu Chusan, et, au point de vue militaire, peuvent éprouver quelques regrets de ne l'avoir point gardée. Les Américains se sont fort occupés du petit archipel de Lyeou-kyeou, voisin du Japon, voisin de la Chine, et placé sur la route qui joint San-Francisco et Chang-haï. Pour moi, je ne désigne aucun point, parce qu'il est des conditions que la marine seule est à même d'apprécier, et en dehors desquelles il n'est pas d'établissement possible.

blissements seraient, en raison de leurs différentes conditions de climat, destinés à devenir, en moins d'un siècle, aussi inégaux que les États-Unis et le Mexique. L'existence de l'un d'eux, au moins, ne pouvant être soutenue que par des moyens artificiels, serait constamment en péril, et dans toute lutte l'avantage resterait au nord.

Le second, qu'en présence d'un peuple déjà nombreux, et que nous ne saurions conduire qu'à la condition de rester une caste seulement juxtaposée, deux formes de gouvernement seulement sont possibles :

1° Le despotisme, ayant en Europe ses racines, essentiellement stérile, naturellement militaire et ruineux;

2° La république marchande, reconnue par l'Europe en échange de certaines concessions, neutre, aristocratique, éclairée, plus sage que le despotisme, exposée toutefois à quelques entraînements : car on ne saurait oublier que c'est une république de cette espèce qui, dans le passé, conquit l'Espagne et menaça Rome; que c'est un gouvernement à peu près du même genre qui, presque de nos jours, a, village par village et royaume par royaume, annexé toute l'Inde.

De grands établissements furent jadis fondés par de grandes compagnies : Calcutta, la ville des palais; Batavia, digne de porter le nom d'un grand peuple, en feront foi dans l'histoire. Ces colonies ont été plus prospères que si des rois se fussent donné la peine de les gouverner de loin : peut-être, cependant, eussent-elles été plus prospères encore si leur politique se fût montrée moins exclusive. Les progrès de la compagnie anglaise furent extrêmement lents dans l'Inde et furent lents partout. On assure que dix seulement des maisons établies en Chine font ensemble vingt-deux fois plus d'affaires que cette compagnie n'en faisait dans le même pays après soixante-dix ans de relations établies. Sur un autre point du globe meurt une autre société, celle de la baie d'Hudson, que les fourrures de l'Amérique du Nord endormirent longtemps dans une opulente mollesse. Ses immenses territoires étaient fermés au genre humain comme un autre Japon. A peine la compagnie achève-t-elle d'en sortir, et des regards plus jeunes commencent-ils à s'y promener, que des métaux précieux s'y découvrent : l'avare compagnie les avait jusque-là gardés sans les voir. Le monopole eut sans doute, dans le passé, sa raison d'être; il ne l'aurait plus aujourd'hui, et la fondation d'une grande compagnie ne résoudrait pas mieux le problème chinois que l'annexion de la Chine aux possessions anglaises ou russes.

Si les lois européennes doivent fleurir quelque jour en Chine, ce ne sera, je l'espère, que dans des cités républicaines abritées sous des pavillons nouveaux, indifférentes à nos querelles, également ouvertes à nos navires. Ces villes si rapidement élevées, si rapidement peuplées, si rapidement enrichies, dont j'ai parlé plus haut,

seront ces républiques ou les capitales de ces républiques essentiellement marchandes. En dehors du revenu de leurs douanes, qui appartiennent à l'empire, portent sur son commerce, et dont elles ne sauraient, en se détachant de la Chine, se réserver qu'une faible partie, elles ont déjà des revenus municipaux d'une certaine importance. Celui de Hong-kong, par exemple, est de trois millions. Ces revenus augmentent sans cesse et pourraient facilement être portés au chiffre jugé nécessaire à l'entretien d'un gouvernement et à celui d'une force publique suffisante. On voit que pour faire de Hong-kong, de Chang-haï et d'autres villes encore autant de républiques, il suffirait de déclarer que leur conseil municipal est un gouvernement. De si petits États, protégés par la reconnaissance de toutes les nations les plus fortes, le seraient encore longtemps par leur faiblesse; ils n'auraient point ces folles convoitises qu'un agent ambitieux instille par lettres à un ministre ignorant. Ménagers de leurs propres deniers, leurs magistrats ne rêveraient point de conquêtes et ne se flatteraient point d'apprendre la guerre auprès d'ennemis qui ne la savent pas. De longtemps au moins ils ne gêneraient pas plus la Chine que ses villes libres ne gênaient l'Allemagne.

Ainsi, par un trait de plume, Tyr, Carthage, Marseille, Venise, renaîtraient plus grandes à l'autre extrémité de notre vieux monde. Cela se ferait probablement sans guerre, sans qu'aucun peuple européen en souffrit le moindre préjudice. Je ne crois point toutefois, si ces transformations doivent s'accomplir, qu'il soit sage d'en hâter le moment. Tant que conduits, au besoin, par nos conseils, éclairés d'un reflet de nos lumières, les Asiatiques sauront se gouverner eux-mêmes, il sera plus juste et plus prudent de rester leurs hôtes que de devenir leurs maîtres. Les grandes cités européennes de la Chine sont déjà libres et neutres; ni nous ni elles-mêmes ne saurions gagner beaucoup à ce que Hong-kong cessât d'être anglais et Chang-haï d'être chinois.

Soyons, au contraire, ardents conservateurs. Contenons cette invasion trop soudaine et trop précipitée de l'Europe; tâchons de la retenir assez pour que la Chine ait le temps de se relever un peu, ne soit pas débordée, ne devienne pas le théâtre d'une lutte européenne, ou la proie de flibustiers ravageant le pays et ruinant notre commerce sous le fallacieux prétexte de se combattre.

On a dit et répété que la protection des missions catholiques était en Chine notre principal objet : sur ce point il est bon de s'expliquer. Nous devons, en Chine comme partout, un éclatant hommage à la majesté du Christ, à la sainteté du culte de nos pères; mais le Christ a refusé l'épée même de saint Pierre; ni lui ni ses disciples n'eurent besoin du secours des potentats de ce monde qui n'était pas le leur. Livrés à eux-mêmes, Matthieu Ricci et quelques autres jésuites donnèrent à Jésus-Christ des milliers de Chinois : les persécutions n'en ont pas réduit le nombre; nos

démonstrations ne l'ont pas augmenté ; les missions sont ce qu'elles étaient il y a cent ans. Le nouvel apôtre, François-Xavier, patriarche des Indes, avait été débarqué au Japon avec une pompe bien au-dessous de la grandeur de son âme ; une nuit il disparut du palais où on l'avait mis : on le retrouva dans un carrefour, prêchant les pauvres et vêtu de leur livrée. Plus tard le même pays, couvert de chrétientés, vit d'autres missionnaires poursuivre une autre gloire et s'appuyer de l'étranger : la croix fut brisée, les chrétientés disparurent, l'Europe fut bannie du Japon. Ce grand exemple s'est renouvelé souvent, et la réaction de l'Europe n'a servi qu'à lui infliger des guerres sanglantes, des dépenses stériles, et l'occupation de quelque cimetière (1).

Sans doute, il paraît glorieux de couvrir la croix d'un drapeau ; sans doute, il paraît habile de se donner en même temps, dans la milice de cette croix, des agents sans salaire, faciles à désavouer (2).

Catholicisme, cependant, veut dire universel. Ceux qui portent au loin la croix ont pour nation l'Église, c'est-à-dire la communion de ceux qui croient et qui prient. S'ils ont une patrie en ce monde, cette patrie est la terre que leurs sueurs et leur sang conquièrent à Jésus-Christ. Quand les jésuites, modèle des autres missionnaires, abordent à ces rivages lointains, ce n'est point avec la pensée du retour : sans doute, ils n'ont point oublié ; sans doute, ils aiment encore les champs de leur enfance, les parents qui les ont élevés, la mère qui les a nourris ; mais ils ont quitté tout cela,

(1) Le *Moniteur de la flotte* nous apprend que dans un journal officiel, publié en chinois à Saïgon, il a paru une série d'articles attaquant les superstitions locales, et, entre autres, le culte des ancêtres. Il me semble que le gouvernement devrait montrer plus de réserve, et ne pas engager lui-même une discussion qui a fait jadis expulser de Chine les missionnaires. Nous n'engagerions pas une discussion pareille à Alger ; nous avons, sans que cela fût bien nécessaire, ouvert une mosquée à Paris ; les Anglais ont hésité longtemps à supprimer dans l'Inde des sacrifices humains, et l'armée indigène s'est soulevée contre eux sur la seule allégation que le papier de ses cartouches était enduit de graisse de porc. Il faut rétablir l'inquisition ou s'arrêter ; car je pense que s'il existait des journaux cochinchinois, on ne leur permettrait pas de répondre au journal officiel, comme les Parsis de l'Inde répondent aux missionnaires anglais. Nous avons vu, en Chine, des missionnaires protestants français qui distribuaient à nos soldats de petits traités. On pouvait leur interdire la fréquentation du camp, mais non celle des rues. Supposons qu'ils cherchent à perdre leur temps avec les Cochinchinois d'une manière aussi peu dangereuse, les en empêcherons-nous ? En aurons-nous le droit ? Je ne porte aucun intérêt à ces missionnaires, mais j'en porte beaucoup aux principes qui dominent cette petite question, et j'espère que personne ne pensera qu'il y ait deux manières de la résoudre, l'une pour la France, l'autre pour ses colonies. La Turquie entretient, au cap de Bonne-Espérance, une sorte d'évêque musulman dont les ouailles n'entendent guère que l'anglais ou le hollandais ; l'Angleterre ne s'en offense pas, bien qu'elle ait dans ce pays des évêques et des églises.

(2) « Je les enverrai prendre des renseignements sur l'état du pays. Leur robe sert à couvrir des desseins » politiques et commerciaux..... Ils coûtent peu..... Ils ne peuvent compromettre le gouvernement. » (Opinions de Napoléon recueillies par un membre de son conseil d'État ; Firmin Didot, 1833.)

comme les apôtres, pour instruire et sauver des peuples lointains; et quelque inhospitaliers, quelque ingrats que soient ces peuples, les missionnaires se souviennent qu'ils ne sont point venus pour les espionner ou les vendre. Sans doute, nous devons protéger les missionnaires comme citoyens français, ou comme sujets d'un État ami ou allié du nôtre, quand, en cette qualité, ils se réclament de nous; sans doute, nous devons intervenir quand d'odieux attentats soulèvent notre juste indignation; nous devons intervenir surtout quand les missionnaires ne souffrent que parce que nous les avons, par quelque démonstration intempestive et bruyante, rendus suspects et odieux; mais il ne faut pas nous engager trop avant dans une voie pleine de périls pour la religion et pour nous-mêmes.

Il faut aborder avec une extrême prudence la solution de questions délicates, telles que la revendication par les divers ordres actuellement établis en Chine des édifices et terrains confisqués jadis à l'un d'entre eux. L'obscurité des droits, l'inquiétude des intérêts menacés, nous ont fait reculer devant une tâche analogue au Mexique, et nous ont contraints, en France, à recourir à des transactions. Nous devons donc, en Chine, montrer une sage modération, et ne rien exiger qui ne soit sûrement dû.

A côté de cette cause passagère de désaccord, il en est une plus ancienne et plus durable. A mesure que le lien politique s'affaiblissait, le peuple chinois en venait à se grouper de lui-même, suivant certaines affinités de profession ou de provenance, en petites communautés régies et représentées auprès des magistrats par un de leurs membres. Il était naturel que les chrétiens, séparés par certaines répugnances du reste de la nation, s'unissent les uns aux autres, reçussent la direction, invoquassent l'appui de leurs pasteurs; il était naturel encore que ces pasteurs cherchassent à les protéger contre des magistrats cupides et cruels. Mais ici de grandes difficultés surgissent, qui ne peuvent être résolues qu'à force de tact, et par des hommes animés d'un grand esprit de justice et de conciliation.

Les sociétés dont j'ai parlé, en effet, ne sont que tolérées. Le christianisme a été longtemps, par ignorance plutôt qu'à dessein, confondu avec les sociétés secrètes, celle du Nénufar, par exemple, sous les Miñ d'abord, et ensuite sous les Tsiñ, car le Nénufar, suspect aux Miñ, passait, après leur chute, pour l'instrument de leur parti. Enfin, les missionnaires sont étrangers, moins humbles, moins dociles que les Chinois; les chrétiens leur parlent à genoux, comme à leurs magistrats; Européens, ils ne peuvent traiter avec ces magistrats que sur le pied d'une certaine égalité que les autres repoussent. De là de fréquents conflits, de fréquentes réclamations et de fréquents abus de pouvoir.

Si nous devons protéger les missions, il serait donc nécessaire de veiller d'abord à ce qu'elles ne fussent confiées qu'à des hommes prudents. Le livre de M. Huc sur

la Chine n'est que trop instructif. Tandis que M. Huc était banni, d'autres étaient tolérés. Ceux de Tшэñ-kiñ (Tchoung-king), dans le Ssö-tшuen, visités par le capitaine Blakiston, ne se plaignaient point et déclaraient que, bien qu'il y eût quelques gouverneurs malveillants, on pouvait affirmer qu'en général les mandarins étaient indifférents aux idées religieuses que le peuple pouvait avoir. On ne les persécutait nullement; mais l'apparition de la petite expédition anglaise ameuta la population et faillit amener le sac de leur maison, dans laquelle les Anglais avaient accepté à dîner.

Le capitaine Blakiston, qui probablement est protestant, n'a pu s'empêcher d'être ému par l'abnégation de ces prêtres respectables, et demande à ses lecteurs « si des » hommes pareils ne doivent pas être appelés vraiment des missionnaires. »

Ce sont de vrais missionnaires aussi, que ces jésuites du Kyañ-nan que notre armée put juger de près. Plusieurs sortaient de familles distinguées et riches; leur rude apostolat en a moissonné neuf au moins, sur une trentaine, dans le cours de l'année qui vient de finir. Trois frères italiens d'une grande naissance ont, à quelques mois l'un de l'autre, trouvé là leurs tombeaux, et nous qui visitions la Chine il y a si peu de temps ne connaissons plus parmi ces prêtres que des morts.

Ce n'est point à de tels hommes que nous pouvons demander soit de surveiller, soit d'agiter le pays; ils ne pourraient même rien pour nous : suspects autant que nous, dès qu'ils nous approchent, et faciles à reconnaître, ils ne tiennent à la Chine que par leurs chrétientés, composées de gens pauvres, disséminés et sans crédit. Si nous voulions ajouter au désordre de la Chine pour en préparer l'invasion, ce n'est pas aux chrétiens, mais aux musulmans, bien plus nombreux, bien plus guerriers et bien plus influents, qu'il faudrait nous adresser. Il suffirait, pour les soulever, de dix coquins ramassés à la Mecque et de quelques soldats musulmans formés au service des Européens. Ce ne serait là qu'un crime, et qu'un crime inutile; mais par les musulmans il pourrait être commis : par d'autres moyens il serait seulement tenté, et les conséquences en seraient graves. J'ajouterai qu'un agent capable, ayant comme garde d'honneur douze spahis bien choisis, pourrait, si la population de Pékin se soulevait, appeler tout ce qui est musulman à la défense de la légation de France.

Pour être au courant de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait en Chine, nous n'avons pas non plus besoin des missionnaires; il suffit que nos agents sachent quelque chose du pays dans lequel ils vivent et en entendent un peu la langue, ou soient servis par des interprètes doués au moins d'une intelligence moyenne. Un ministre, à Pékin, devrait avoir des secrétaires ou employés, un maître des cérémonies, des huissiers et des serviteurs tous chinois. S'il y avait près de lui une école de perfectionnement, cette école aurait des maîtres chinois. Tous ces Chinois de classes diverses, indépen-

dants du gouvernement, entreraient naturellement en rapport, chacun avec ses pareils, avec des gens de sa province, avec des marchands qui arrivent, qui partent, qui écrivent; tous ces gens se promèneraient, fréquenteraient les restaurants ou les cabarets, le parloir aux bourgeois, les marchés, les portiques des temples; liraient l'annuaire et les journaux de Pékin et des provinces. Il n'y a qu'un journal pour chaque lieu de quelque importance, et l'on n'y trouve que cette vérité officielle à travers laquelle un œil exercé arrive quelquefois à la vérité dite vraie; mais il y a les brochures, les affiches politiques et les chansons. Enfin, un agent diplomatique ou ses subordonnés ne sauraient toujours jouer au whist ou parler du bois de Boulogne avec leurs collègues de Rotten-row ou du Prater; ils doivent recevoir et rendre quelques visites. Les Chinois sont liants, babillards, frondeurs, curieux et indiscrets; on peut leur dire tout ce qui doit se répéter, et l'on n'a besoin de leur faire aucune question pour en apprendre tout ce qu'ils peuvent savoir. La Chine est, de tous les pays de l'Asie, celui où la police diplomatique est le plus facile; elle n'est difficile qu'au Japon : partout ailleurs elle peut se faire dans la mesure utile, sans aucun effort et sans aucune dépense. Je crois qu'il n'y aurait besoin d'argent que pour savoir ce qui se dit dans les conseils du gouvernement : peut-être même n'en faudrait-il pas beaucoup; mais comme cette police d'espion est celle dans laquelle on risque le plus d'être trompé, je ne crois pas qu'il fût utile de s'y abaisser. Autant il est nécessaire de savoir ce qui se passe et ce que pense le public, autant il est oiseux d'écouter des rapports qui n'ont pour garantie que la bonne foi d'un traître.

On sera surpris que je fasse si faciles des choses jugées impossibles par ceux qui ne les ont point essayées. Sans doute, quand nos agents habitaient Macao, ils devaient se contenter de ce que leur rapportaient les missionnaires, seuls visiteurs de la Chine; mais aujourd'hui ils vivent à Pékin, au cœur de l'empire; ils sont servis par de nombreux consulats, placés jusqu'au centre de la Chine : il n'y a point de motif pour qu'ils nous servent moins bien que les agents russes ne servent leur pays.

On prétend que les missions protestantes sont très-politiques : le fussent-elles, que pour juger le système il faudrait attendre qu'elles eussent fait en Chine autant de prosélytes que Ricci et les siens. Mais par qui sont-elles inspirées? Est-ce par la Suisse, par les États-Unis, par l'Angleterre? De 1807 à 1852, sur cent cinquante missionnaires protestants qui ont visité l'extrême Orient, quarante-sept étaient Anglais, quatre-vingt-huit Américains; quinze appartenaient à l'Europe continentale. L'Angleterre peut-elle, d'ailleurs, couvrir d'une même protection plusieurs sectes rivales? N'est-elle pas au tiers catholique? Et ne sait-on pas que, sauf les États-Unis, il n'est pas de lieu sur la terre où les établissements catholiques soient plus florissants que dans les colonies de la Grande-Bretagne, à Pinang, à Singapour, par exemple? Les

missions catholiques de l'Inde, de la Birmanie, du Thibet, ont-elles à se plaindre de l'Angleterre?

Je crois que le gouvernement anglais contribue pour la moitié aux frais des missions de l'Église anglicane, moins sans doute parce qu'elles sont des missions que parce qu'elles se rattachent à l'Église de l'État. Il contribue du moins, dans cette proportion, à la construction des édifices religieux, de l'église qui vient d'être construite au Japon, par exemple. Je ne vois rien là d'excessif; et puisque le gouvernement de la France salarie le clergé, il n'y a point de motif actuel pour qu'il n'assiste point les missions, comme chaque particulier peut les assister. La foi justifie ces offrandes; aucune arrière-pensée n'en doit abaisser le caractère.

L'Angleterre intervient quand notre exemple l'y oblige. Elle n'est druse dans le Liban que parce que nous y sommes maronites; il vaudrait mieux que nous y fussions simplement justes les uns et les autres.

Le gouvernement anglais ne pratique ni la tutelle, ni le sevrage; il ne patronne pas plus les missionnaires que les colons ou les commerçants; il assiste impartial à leurs querelles : s'il s'occupe d'eux dans l'Inde, c'est pour les contenir; loin d'être les serviteurs de sa politique, ils en sont souvent les adversaires acharnés. C'est bien mal connaître l'Angleterre ou les États-Unis que de voir dans leurs triomphes un résultat de la discipline et de l'union de leurs enfants. Partout où ces nations ont mis le pied en Asie, trois partis se trouvent en présence au sein de chacune d'elles : celui des missionnaires et celui des marchands, différents par la fortune, l'éducation et le but, rarement d'accord sur la politique; celui du gouvernement, plus sage, plus intelligent et plus soucieux de l'avenir, mais souvent calomnié, quelquefois entraîné, quelquefois impuissant. Tandis que nous n'avons peut-être en Chine aucune politique, l'Angleterre se trouve en avoir plusieurs. Ces divisions, les violences de la presse, n'ont, d'ailleurs, pas le danger que des esprits timides pourraient y voir : l'agitation du forum n'est qu'une manifestation de la vie publique, et le tumulte qui se fait sur le chemin n'empêche pas de le parcourir.

La tolérance, pourtant, ne doit pas être une dangereuse faiblesse. A côté de commerçants très-honorables et de missionnaires de la plus haute vertu, il se rencontre, dans l'extrême Orient, beaucoup d'aventuriers, écume de l'Europe et de l'Amérique. Les agents anglais et américains ne sont pas toujours suffisamment armés par la loi contre les entreprises criminelles et compromettantes de ces parias de la civilisation. J'ai vu dernièrement avec plaisir que le gouvernement anglais avait accordé des pouvoirs plus étendus à son ministre au Japon, sir Rutherford Alcock. Ces pouvoirs ne manquent pas à nos agents, et il est désirable qu'ils en fassent quelquefois usage pour débarrasser la Chine de caractères douteux et dégager notre responsabilité.

Leur attention doit tout particulièrement se porter sur les opérations relatives à l'engagement ou au transport de Chinois dans les colonies. L'émigration chinoise est, en effet, d'une immense importance, d'une part, pour les colonies, auxquelles elle fournit des bras, et dans lesquelles elle tend à introduire la petite culture; de l'autre, pour la Chine, agitée par les convulsions d'une population surabondante. Elle pourra servir à combler un jour le vide que la tyrannie turque a fait dans l'ouest de l'Asie: elle y ramènera le travail, et son vigoureux développement ne laissera plus de place au fanatisme. Il faut en surveiller le présent, afin d'en ménager l'avenir. Le premier essai tenté par des Français, vers 1820, sous le ministère de mon aïeul maternel le baron Portal, échoua par le mauvais choix des émigrants, qu'on ne choisit pas toujours beaucoup mieux aujourd'hui. Il n'y a rien que d'honorable à engager et transporter des travailleurs; mais des hommes sans conscience peuvent trouver dans cette entreprise l'occasion de crimes profitables. On a dit souvent, et, malheureusement, la population chinoise croit que des hommes ont été enlevés de vive force. On a pu exagérer le mal; on a pu forger des calomnies dans le but de soulever l'esprit public; mais il y a des faits qui ne sont que trop certains : l'enlèvement, par exemple, de Chinois et de Polynésiens pour l'exploitation des guanos qui appartiennent au Pérou. Un sujet anglais, mort depuis, m'a cyniquement déclaré avoir trempé dans des crimes pareils. Je regrettai beaucoup, comme je le lui dis alors, que la nature de mes attributions ne me donnât pas le droit de le faire pendre. Il est évident que l'émigration doit être encouragée; mais, en même temps, elle doit être surveillée de près, et les écarts constatés doivent être l'objet d'une répression sévère, immédiate, dont l'éclat puisse rassurer les populations, en leur montrant que nous voulons le bien et que nous savons être justes.

Enfin, je dirai que s'il est difficile d'obtenir, et s'il n'est pas nécessaire que les commerçants, les missionnaires et la diplomatie soient toujours du même avis et poursuivent toujours un même but, il est absolument indispensable que la politique de notre gouvernement soit toujours une, qu'elle soit représentée par une seule personne, le ministre de France. Il serait étrange que des actes de répression armée pussent s'accomplir, hors le cas de nécessité absolue, ou que des négociations politiques pussent être engagées autrement que sur l'ordre ou par les soins du représentant politique accrédité de la France.

J'ai terminé ce que j'avais à dire sur la question chinoise. Je reviendrai peut-être, ailleurs, sur quelques-uns des points que j'ai touchés.

Pour me résumer ici en quelques mots, je dirai :

Que nous devons, dans l'extrême Orient, développer notre commerce et maintenir notre rang;

Que l'indépendance et la neutralité des États de l'extrême Orient nous intéressent particulièrement;

Que le développement de la civilisation et celui de la puissance publique, dans ces États, étant des garanties de paix et de conservation, nous devons concourir autant que nous le pouvons à ces légitimes progrès;

Que nous devons chercher à conclure des traités, et veiller à ce qu'ils soient fidèlement exécutés; et que si nous sommes, dans ce but, contraints à recourir à quelque manifestation militaire, aucune occupation permanente ne saurait en résulter, l'imposition d'une indemnité de guerre pouvant suffire à couvrir nos frais, comme à châtier l'ennemi;

Que nous ne devons compromettre les missions ni par une protection bruyante, ni en réclamant d'elles des services faciles à obtenir d'autre part; et que nous devons, autant que possible, repousser toute ingérence dans les affaires religieuses ou politiques des États de l'extrême Orient;

Que cette politique modérée et loyale est clairement celle des États-Unis; que l'Angleterre et la Russie sont assez éclairées et assez sages pour la suivre aussi longtemps que le fâcheux exemple d'une politique opposée ne provoquera point chez elles l'explosion de convoitises qui, dans l'extrême Orient, auraient à leur service des moyens d'action plus puissants que les nôtres.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

PRÉFACE . . . . . pages 1 à 10

CAMPAGNE DE PÉKIN. — SOUVENIRS PERSONNELS. — Le monde chinois. — Routes de la Chine. — Enseignements du voyage. — Premières études. — Esprit des populations. — Hostilité des gouvernants. — Dernière rupture. — Préliminaires de la campagne. — Attaque des forts. — Le peuple et le pays. — Négociations rompues. — Préparatifs de l'ennemi. — Marche en avant. — Guet-apens. — Mon arrestation. — Transport des prisonniers. — La prison du Cheñ-pou. — Les condamnés. — Le Kao-myao. — Retour au camp. — Derniers combats. — Le palais d'été. — Sort des prisonniers. — Reddition de Pékin. — Retour à Tyen-tsin. — Premiers projets. . . . . pages 11 à 61

QUESTION CHINOISE. — Empire universel. — Migrations libres. — Paix européenne. — Grande question d'Orient. — Importance de la Chine. — Infériorité des Français. — Régime français. — Devoir du gouvernement. — Diplomatie lointaine. — École asiatique. — Bureau de statistique. — Attitude en Chine. — Ambassades asiatiques. — Réforme politique. — Réforme militaire. — Auxiliaires européens. — Rébellion actuelle. — Neutralité européenne. — Partage proposé. — Indépendance et unité. — Lois de la colonisation. — Établissement en Chine. — Républiques marchandes. — Statu quo. — Missions religieuses. — Conduite de l'Angleterre. — Émigration chinoise. — Unité de politique. — Résumé . . . . . pages 63 à 100

RECTIFICATIONS

Quelques erreurs plus ou moins importantes se glissent inévitablement dans un travail de la nature de celui-ci : mon intention est de les corriger à mesure que je les constaterai ou qu'elles me seront signalées.

Dans ce cahier :

Page 20, ligne 8, j'assigne à Hong-kong une population de plus de cent mille âmes; cette population, pour la ville de Victoria, capitale de l'île, est en réalité, en ce moment, de cent vingt mille âmes, et il existe quelques gros villages.

Page 79, ligne 33, je dis : « En outre de l'Américain Ward, deux officiers français ont déjà péri en défendant la Chine. » Des nouvelles récentes nous apprennent la mort de huit officiers anglais du corps de Gordon. A la distance où nous sommes de la Chine, il est difficile d'être au courant des opérations des corps anglo et franco-chinois, ainsi que de ce qui concerne l'organisation de ces corps et leurs mutations. J'ai récemment appris qu'un officier français était venu en France avec une mission militaire du gouvernement chinois. Je n'ai sur ce fait aucun détail.

On doit publier sous peu de jours, en Angleterre, le tableau du commerce de la Chine pendant les cinq dernières années. Dès qu'il me sera parvenu, je joindrai ce document, ou une analyse de ce document, à ma publication.

Page 25, dans une note, au lieu de : « loi du 22 mai 1781 »; il faut lire : « règlement du 22 mars 1781. »

Page 45, ligne 5, au lieu de : « à gauche en entrant »; il faut lire : « à gauche du lit des gardiens en regardant la porte. »

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

MÉMOIRES SUR LA CHINE

HISTOIRE

AVANT-PROPOS

Je n'entreprends point d'écrire l'histoire de la Chine : ce travail serait au-dessus de mes forces ; tous les matériaux n'en sont pas réunis, et ce n'est pas en Europe qu'il serait possible de l'accomplir. Pour y arriver, il ne faut rien moins, en effet, que le commerce habituel de la Chine savante, l'étude et l'analyse d'un millier d'ouvrages plus ou moins étendus. Les missionnaires recueillirent les légendes du peuple chinois ; nos bibliothèques reçurent le dépôt de quelques-unes de ces légendes : ce fut le premier pas. Usant avec discernement de ces matériaux précieux, M. Pauthier nous a présenté un récit plus net que celui des missionnaires ; mais la Chine avait été jugée avec indulgence et faveur par les jésuites qui nous l'ont fait connaître, qui paraissent avoir toujours eu présente à l'esprit l'idée que leurs livres reviendraient en Chine, et qui peut-être obéissaient involontairement à ces habitudes d'adulation empruntées à la France de Louis XIV.

Plusieurs savants, à la tête desquels il faut citer Klaproth, ont étudié de nos jours non-seulement la Chine, mais les contrées et les peuples qui la bordent. Ils en ont examiné les idiomes, ils en ont consulté les souvenirs. Les recherches de M. S. Julien sur la transcription chinoise des mots étrangers ont rendu intelligibles des documents précieux ; il est devenu possible d'étudier à la fois, en les comparant, diverses légendes ; de poursuivre en Chine l'histoire des pays voisins, comme en dehors de la Chine celle de la Chine elle-même. On ne saurait, d'ailleurs, traiter de la Chine isolément : non-seulement la Chine a fait à l'Inde quelques emprunts, mais elle a répandu tout autour d'elle sa civilisation. L'histoire de la Chine, c'est l'histoire de l'extrême Orient ; son théâtre s'arrête aux frontières de l'Inde et de l'Archipel indien d'une part, et de l'autre à celles du théâtre de notre histoire ancienne.

Les Chinois ignorent notre passé, comme nous ignorons le leur. Le savoir de leurs

écoles vaut en cela celui des nôtres : eux et nous ne possédons chacun qu'une moitié de l'histoire, ou de ce que l'on veut bien décorer de ce nom. Il faut ajouter qu'eux et nous possédons seuls quelque chose de pareil : le nègre, l'Australien, l'Américain barbare, n'ont pas de souvenirs; l'Inde n'en a que de récents.

Comme nous, les Chinois doivent à de patientes recherches une vaste érudition, dont les résultats, disséminés dans des livres sans nombre, se résument dans quelques têtes. Leurs magistrats sont des lettrés; médiocres administrateurs, mais archéologues passionnés, ils voient dans chaque mission qu'on leur confie l'occasion de faire de l'argent, mais en même temps celle de faire un livre. Ils ne font pas nettoyer un fossé ou creuser un canal sans chercher d'anciennes murailles ou d'anciennes monnaies. Pompéi a ressuscité pour nous le passé romain; la Chine exhume de même, chaque jour, quelque chose de son passé. Une harmonie parfaite de vues et d'idées ne domine pas plus la science chinoise que la science européenne, et par l'effet du temps le niveau des discussions s'est peu à peu élevé; la critique a proclamé certaines règles, et la science accepté cette méthode que Bacon a rappelée à l'Europe et en dehors de laquelle il n'est point de science. L'antique érudition a été dégagée d'une portion de ses erreurs; elle s'est résumée et traduite sous une forme acceptable, et dans des livres sensés (1). L'esprit européen, introduit par les œuvres et les traductions chinoises des missionnaires, doit être pour une grande part dans ce mouvement, dont il est nécessaire de suivre la marche; dans l'éclosion de cette nouvelle école, à laquelle il faudrait se mêler de près, avec les chefs de laquelle il faudrait vivre longtemps pour arriver à connaître et à tracer l'histoire de la Chine (2).

(1) Le vice-roi du Kyañ-nan, Xo xwei-tsin, appelé souvent la Bibliothèque Chou-fan, était aussi érudit que médiocre administrateur. Je ne pus le voir à Chang-haï, où je reçus cependant sa carte : il était alors sous le coup d'une accusation capitale et s'apprêtait à se rendre à Pékin, où ses richesses furent impuissantes à le sauver. Le hasard voulut que je fisse la traversée de Chang-haï à Hong-kong avec sa famille, qui allait vivre auprès d'un parent grand juge du Kwañ-touñ. Le père du vice-roi étant à bord, je causai quelquefois avec lui : c'était un vieux paysan du centre de la Chine, peu instruit, mais parfaitement au courant des études et des idées de son fils. Je pus apprendre ainsi que le vice-roi Xo xwei-tsin, comme tous les gens éclairés que j'eus l'occasion de voir en Chine, croyait peu à l'histoire ancienne de son pays.

(2) S'il existait à Pékin une école française, il serait possible d'en faire une sorte d'académie; d'inviter quelques Xan-lin et quelques autres savants à en diriger et à en surveiller les travaux. L'on pourrait ainsi arriver, en quelques années, à composer une histoire de la Chine et des États voisins d'abord, un répertoire analogue à la Bibliothèque orientale de d'Herbelot ensuite. Ces ouvrages, accompagnés de gravures et de cartes, traduits en anglais et en chinois, payeraient, sans aucun doute, leurs frais par leur débit en Amérique et en Chine. Quelques autres travaux publiés en chinois, sous notre direction, et traitant de la géographie, de la physique du globe, de diverses sciences, de l'histoire et de la littérature de l'Occident, nous rendraient, auprès des Chinois, le prestige dont jouissaient jadis les jésuites, et qu'à notre défaut les missionnaires anglais et américains auront bientôt acquis, grâce à leurs publications et aux écoles excellentes qu'ils ouvrent partout.

Je n'ai voulu donner ici qu'une idée générale de l'histoire de la Chine. J'ai cherché à en exposer les principaux traits, dans cette mesure où il est utile aux Européens de les connaître, et j'ai traduit par le dessin ce qui en était susceptible, les figures qui parlent aux yeux étant plus facilement acceptées, plus rapidement entendues par l'esprit qu'un long enchaînement de phrases ou des séries monotones de chiffres.

J'ai résumé la chronologie d'un ouvrage contemporain intitulé Ki-yuen-pyen et je l'ai mise en quelques petits tableaux. J'ai fait graver quelques spécimens de monnaies anciennes, dont la représentation et la description sont empruntées à un ouvrage fort détaillé, et qui comprend, en outre des monnaies chinoises, celles des principaux États voisins.

J'ai joint aussi à mon travail des cartes copiées ou réduites, et transcrites d'un atlas chinois dit des Seize Époques, publié en 1833 par Li men-tsö, homme érudit et considéré, qui a été depuis pourvu de fonctions considérables. Je possède d'autres cartes historiques encore ; celle, entre autres, de la Chine à l'époque dont traite le livre de Confucius appelé Tsun-tsyeu, tracée à une très-grande échelle et pleine de détails. J'en ai pour le moment extrait seulement, en le réduisant beaucoup, le tableau d'une portion du cours du fleuve Jaune. Il serait peut-être inutile de traduire des travaux si complets et si étendus ; ils ne pourraient intéresser que ceux qui font de la Chine une étude approfondie : ceux-là ne peuvent manquer d'entendre au moins le chinois des cartes, et feront toujours mieux de recourir aux originaux que de consulter des traductions et des transcriptions dans lesquelles il n'est tenu compte que de la prononciation des caractères, et nullement de leur forme, de leur sens, c'est-à-dire de l'orthographe chinoise et de la pensée des Chinois.

Ce petit travail géographique doit être regardé comme la simple copie d'un document chinois estimé : il en conserve toutes les imperfections ; j'ai cherché seulement à n'y point ajouter de fautes.

Ces cartes historiques ne reproduisent en rien le remarquable travail de Klaproth : elles complètent, au contraire, ses Tableaux historiques de l'Asie, qui, comme l'indique leur nom même, sont destinés à montrer la situation comparative des grandes régions de l'Asie à diverses époques, et n'entrent sur les divisions de la Chine en particulier que dans peu de détails.

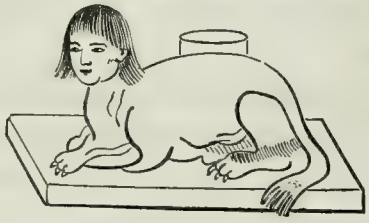
Nous avons, sur la géographie de la Chine ancienne, le Dictionnaire des noms anciens et modernes des villes de l'empire chinois, traduit par E. Biot sur l'ouvrage intitulé Kwañ-yu-ki, et classé d'après l'ordre de notre alphabet. Ce travail est bon, mais souvent incomplet : le véritable répertoire de la géographie ancienne de la Chine, depuis le temps des Xan, dressé sous Kyen-lœñ, est très-étendu et très-facile à consulter. Sa lecture est facile aux sinologues les moins exercés, et sa traduction,

à moins qu'elle ne fût accompagnée de tout le texte chinois, ne serait d'aucune utilité.

J'en dirai autant d'un répertoire des noms des empereurs et des noms donnés par eux à leur règne ou à des portions de leur règne; je n'ai pas cru devoir en charger ce travail.

J'ai vu dans l'histoire de la Chine trois périodes, et j'ai divisé mon récit en trois parties. Pendant la première période, le peuple chinois se constitue; pendant la seconde, il s'étend et son histoire se mêle à celle des peuples voisins; à partir de la troisième, il entre en rapports fréquents avec les nations européennes. La prise de Pékin marquera le commencement d'une ère nouvelle : celle de la Chine transformée ou soumise. Les divisions que je trace ainsi n'ont rien de rigoureux, mais elles sont commodes pour l'esprit et m'ont paru préférables à d'autres.

Je n'entrerai point dans des détails sans fin qu'on peut trouver ailleurs et qui présentent peu d'intérêt. L'histoire n'est point un catalogue; plus elle avance, et plus elle se dépouille d'un vain bagage. Nul ne voudrait, aujourd'hui, savoir qui fut la nourrice d'Hécube; l'histoire même des Romains, devant la pensée profonde de Mommsen, devient presque impersonnelle. Derrière les étiquettes royales dont s'affuble le temps, cherchons la vie des peuples et la loi de cette vie, cette histoire seule vraie et seule utile, seule digne d'être méditée, qui est une portion de la philosophie et le flambeau de la politique.



ÉLÉMENTS HISTORIQUES

Unité de l'histoire. — Développement social. — Races humaines. — Peuple chinois. — Condition géographique.

Les nations sont sans nombre; l'histoire est une.

Les chroniques des nations diffèrent par les dates, les noms des hommes, ceux des royaumes et des villes; mais dès qu'on soulève cette superficie fortuite de l'histoire, on découvre un seul mouvement humain, varié par des fluctuations dont l'esprit peut saisir les lois. Partout l'homme a les mêmes besoins, les mêmes instincts, les mêmes aspirations : il y a là un élément constant qui détermine les grands traits et la direction de toute histoire; tandis que d'autres éléments variables, l'inégalité intellectuelle des peuples, la forme, les reliefs, la situation du sol qu'ils occupent, les contacts qu'ils subissent, impriment à l'histoire de chacun d'eux une physionomie qui lui est propre.

Ainsi pour les peuples, comme pour les êtres animés, il n'y a qu'une vie; mais des embryons, d'abord pareils, se développent inégalement; et suivant certains types répondant à certains milieux, on voit varier de l'un à l'autre la forme, l'importance, le rôle d'un même organe. Chaque type constitue de plus un tout harmonieux, chacun de ses détails est lié à tous les autres; et comme le naturaliste définit un être à la vue d'une de ses parties, le philosophe comprend toute une société dès qu'il en aperçoit quelques traits.

Les sociétés humaines commencent par des familles qui, se multipliant, forment des tribus. La famille est gouvernée par le père, qui est le plus fort, le plus intelligent et le plus âgé de ses membres; la tribu, par celui de ses anciens qui en représente la

principale famille : c'est là le gouvernement instinctif et naturel. L'homme chasseur vit par famille comme les bêtes fauves; l'homme pasteur vit par tribus comme les herbivores vivent par troupeaux sous la conduite du plus vieux mâle. Les familles ou les tribus se multiplient, colonisent et s'unissent pour former des nations. Les pères de famille, les chefs de tribu, en s'associant, n'abandonnent point d'abord leur petite souveraineté; ils entrent seuls dans la cité, sorte de citoyens collectifs dont l'assemblage forme, suivant qu'il se resserre dans une ville ou s'étend sur un vaste territoire, un patriciat ou une féodalité. Pour présider le conseil et conduire la guerre, un chef est désigné par l'élection. Par une usurpation, lente parfois, mais fatale, la première magistrature devient héréditaire : c'est la royauté. L'aristocratie s'efforce de la contenir; la royauté travaille à dissoudre les liens qui unissent le peuple à l'aristocratie; elle use le roc avec le sable, et son char foule enfin cette poussière que le vent soulève et que l'orage balaye. Telle est la marche que suivent les peuples du jour de leur naissance à celui de cette décomposition lente qui voit leurs éléments séparés disparaître engloutis dans des nations nouvelles. La démocratie n'a point de place dans ces révolutions ordinaires; elle est un fait à part, exceptionnel; on ne la voit guère se produire que dans ces États nouveaux, peuplés d'hommes séparés du passé de leur race, et où, tout étant à créer, les villes naissent régulières et les lois équitables.

La science ne nous apprend rien sur les débuts de notre espèce. Nous savons qu'il fut un temps, fort éloigné de nous, où nos contrées étaient revêtues de glace. L'homme vivait alors : il taillait le silex, et, comme dans le Labrador, il vivait de sa pêche. Nous n'avons point retrouvé ses restes : l'homme dit primitif n'a encore été vu que sous des dépôts récents, et son type dit australien se retrouve dans nos ossuaires. Les débris humains, en effet, ne semblent point avoir une longue durée : il faut pour amener ces débris à l'état fossile un rare concours de circonstances. Dans des temps assez voisins de nous, la mer, noyant des milliers d'hommes, couvrit les plaines basses de Harlem; de nos jours, on a épuisé ces eaux : on n'a point retrouvé la trace de leurs victimes.

Aussi loin que par l'histoire ou par les monuments nous puissions remonter, nous trouvons l'homme semblable à ce qu'il est aujourd'hui.

L'antique Égypte, qui nous a gardé la figure des peuples qu'elle connaissait, nous montre l'invariabilité des divers types humains et la constante habitation d'un même sol par une même race. Les continents nouveaux que nous avons découverts avaient même leur flore et leur faune si distinctes que l'on a pu penser que chaque portion de la terre était le théâtre d'une création à part.

Observant des types humains très-éloignés l'un de l'autre, on songea à les classer. Tant qu'on en connut peu et qu'on les connut mal, cela parut facile. Pour satisfaire une foi peu éclairée sans déplaire aux rationalistes, on inventa trois races autres que celles de la Bible. Ces hauts sommets, asile du crétinisme, étaient notre première patrie : nous venions du Caucase, les Mongols de l'Altaï, les nègres de l'Atlas, où vivent les Kabyles aux yeux bleus. Cette doctrine fleurit sans doute encore dans ces vallées profondes que le soleil de la science n'éclaire que le soir.

On reconnut bientôt qu'on devait compter plus de races; on différa sur le nombre : plus on étudie, et plus on voit qu'il vaut mieux ne pas les compter. Nos classifications sont un artifice qui facilite nos études, mais que la nature ne connaît pas. Les groupes que nous formons se confondent à leurs limites; et quand la chaîne ou le filet paraissent être rompus, sur de nouvelles terres ou sous d'anciennes couches l'anneau perdu se retrouve. Comparable, malgré son unité, à l'ensemble immense des êtres doués de vie, l'espèce humaine, composée de variétés sans nombre, présente des types nettement accusés, nettement localisés; et cependant, par des nuances insensibles, passe de l'un à l'autre. Si l'on s'arrête à la figure, pour une même figure arabe, chinoise, américaine, la couleur varie. Si l'on recourt à la couleur, on voit tout le reste différer. Dans certaines limites, le climat a pu modifier l'homme; le mélange de ses familles est fécond dans une certaine mesure, pour une certaine durée : de là cette querelle de la science américaine cherchant à l'homme plusieurs berceaux, comme pour justifier l'esclavage, et de la science anglaise défendant le récit biblique. Bien des lumières ont jailli de ce grand débat, mais il ne s'est point clos; et je me garderai avec soin d'émettre un avis personnel sur une question que la foi décide et que l'évidence scientifique ne tranchera probablement jamais.

Parmi tant de types humains, il en est deux auxquels se rattachent des peuples plus nombreux, plus importants.

Je les appellerai européen et chinois, parce que c'est l'Europe et la Chine qui les montrent le plus accusés, et que, de quelque part que les peuples de ces contrées soient venus, ils y ont depuis les temps historiques leur demeure, et y ont formé les deux plus grands centres de population qu'on connaisse sur le globe. Les Européens, auxquels touchent les Sémites, s'étendent sur la Perse et forment une des couches superficielles du peuple indien. L'Afrique, les nations de l'Inde, que les anciens nommaient les Éthiopiens orientaux, les bornent au midi; ils peuplent l'Amérique du Nord, l'Australie, et dominent l'Amérique du Sud.

Les Chinois, bornés au sud par les mêmes Éthiopiens et les Malais, apparus il y a seulement quelques siècles, se lient à divers peuples, à ceux surtout que nous appelons Tartares.

Presque toutes les langues de l'Europe possèdent un fond commun diversement développé; elles se ressemblent, et ressemblent à d'autres langues mortes aujourd'hui, le sanscrit par exemple (1). Comme nous, les Chinois ont un idiome très-répandu, très-peu varié en ses dialectes. J'en parlerai ailleurs, et je montrerai comment par un mélange immense, un frottement incessant, se composent et se résolvent en de simples éléments faciles à réunir ces instruments supérieurs des communications humaines. Mais à côté de ce grand idiome et du nombreux peuple qui le parle errent d'autres tribus, habitent d'autres nations, dont chacune presque a sa langue, d'autant plus éloignée de celle des Chinois et même de toutes les autres, d'autant plus isolée de celles qui vivent près d'elle qu'elle est parlée par des gens plus barbares. Toutes ces familles humaines, cependant, ont avec la famille chinoise un air de parenté. Elles ont des traits communs : l'aplatissement de la face, peut-être même de tout le corps, en serait le plus marqué. On en exagère d'autres; on se méprend sur la constance de quelques-uns. La couleur varie plus que tout le reste : j'ai vu des Mantchous aussi blancs que le lait, d'autres bronzés; des Mongous, des Chinois, des Japonais jaunes et rougeâtres; dans le sud de la Chine même et dans les États qui

(1) Il ne s'ensuit pas que les Européens viennent de l'Inde, où ceux qui leur ressemblent sont fort dégénérés et sont entrés par successives conquêtes, comme leurs castes le font voir; il ne s'ensuit pas même qu'ils viennent de quelque contrée située entre l'Himalaya et le Caucase. De vagues souvenirs permettent de supposer seulement que quelques familles en sont venues; et si cette contrée fut le berceau des langues que nous parlons, il suffisait, pour imposer ces langues à l'Europe, qu'une certaine prépondérance politique ou seulement commerciale appartînt à ceux qui les parlaient. Ces langues, plus usées, plus mêlées et plus analytiques, devaient prendre la place des idiomes innombrables et complexes dans leur forme que parlent des tribus barbares L'histoire nous apprend que les Latins trouvèrent en Italie des peuples autochthones; que Rome s'y recruta, que Mécène en sortait. Les Ibères couvraient l'Espagne, les îles, une partie de la Gaule; leur langue, séparée de toutes les autres, est encore parlée par des hommes évidemment de leur race, évidemment aussi parents très-proches des Espagnols et des Français.

Le Latium n'a pas peuplé la France, l'Espagne, la Roumanie, l'Italie entière même, qui parlent des dialectes provenus du latin. Les juifs de Constantinople, des nègres à Saint-Domingue, les Indiens du Mexique, parlent l'espagnol : sont-ce des peuples aryas? Et quand Montezuma aurait pour successeur un sage Pannonien, son peuple en serait-il davantage, aux yeux de Cicéron, le peuple de Romulus? Les Maltais parlent un patois arabe : changeront-ils de race en parlant italien? Les Égyptiens, dont le temps n'a point changé les traits, parlent arabe, et les Macédoniens parlent turc; l'anglais se parle aux Sandwich, et les tribus sauvages de Van-Diemen l'employèrent entre elles pour s'entendre. Les Anglo-Saxons mêmes, auxquels il appartient, sont simplement des Celtes; quelques Angles, quelques Saxons, leur ont porté leur langue; une poignée de Français venus avec Guillaume y ont glissé des mots que Rome leur avait appris.

L'argument linguistique est donc le plus vide que je connaisse : il sert à tout prouver; il dessine les routes qu'a suivies le peuple arya, qui nommait en passant les fleuves et les montagnes. On démontrerait de même que la Gaule fut arabe : Bourges serait le château (*bourdj*); Marseille, le port (*mars*); la Seine, le fleuve dentelé (*sen*), et le Rhin, celui des otages (*rhin*). On me dira que je plaisante : je n'ai point appris l'art de parler sérieusement de ce qui est ridicule.

l'avoisinent, une peau presque noire revêt des faces de nègres à mâchoires avancées : la pommette plus saillante, sous ces crânes plus étroits projetés en arrière, donne à l'œil plus d'obliquité; mais l'aspect aplati, le muscle anguleux et la chevelure roide, marquent le sang chinois altéré par le climat et mêlé d'un autre sang.

Le Tagal de Manille est l'exagération de cette forme méridionale; et chose remarquable, les métis d'Européens et de femmes tagales peuvent souvent, en Chine même, être pris pour des Chinois.

Ces peuples plus ou moins dégénérés sont trapus et petits, les Mongous le sont généralement aussi; la femme, chez tous, est très-petite. Le type le plus puissant, le plus beau, doit être cherché dans le nord de la Chine, la Mantchourie peut-être, et sur les rives du fleuve Jaune, où vécurent les premiers Chinois.

L'homme de race chinoise, comme arrêté dans sa croissance, est moins développé que nous; imberbe ou presque imberbe, si ce n'est dans le nord, il a cette docilité qui se plie au despotisme asiatique. Laborieux et patient, il s'assimile et imite ce qu'il voit sans que son esprit aille beaucoup au delà. Il n'a pas notre puissance d'abstraction (1); il n'a pas non plus le sens moral aussi développé que nous; mais comme il a moins d'audace, il ne fait pas habituellement plus de mal que nous n'en faisons (2). En résumé, le peuple chinois, pris comme type de ceux de l'extrême Asie, nous est inférieur en plusieurs points, mais peut-être pas en tous, et n'est inférieur qu'au seul peuple européen.

Entre les froids steppes de l'Amour d'une part, le Nñan-nan ou les riantes contrées du midi de l'autre, s'étale une vaste région. Deux fleuves immenses la parcourent;

(1) Le sentiment de la symétrie, très-faible chez le nègre, est moindre chez le Chinois que chez nous. Le Chinois ne recourt pas volontiers à l'abstraction. Un auteur chinois parlant de cinq objets pareils trouvés dans des fouilles les dessinera habituellement tous les cinq.

(2) La mauvaise foi, la cruauté, peuvent être le résultat d'un système social et politique vicieux; mais certains peuples ne sauraient subir longtemps un tel système, et il y a certainement en Europe une horreur de la tromperie et de la trahison qui n'existe nulle part au même degré en Asie. Nous observons la foi jurée, et nous y croyons; un engagement pris survit parmi nous au bénéfice que nous en pouvions tirer; on a la force qui l'a fait accepter. En Asie, il n'en est pas de même; il n'y a d'autre garantie des traités que la force présente ou la répression prochaine : aussi le texte des traités passés avec les Asiatiques n'a-t-il de sens que pour nous, et d'utilité que dans nos relations les uns avec les autres. Un traité anglo-chinois engage moralement les Anglais vis-à-vis de l'Europe, voilà tout. Nos criminels sont, pris en masse, plus dangereux et plus malfaisants que ceux de l'Asie, parce qu'ils ont une conscience plus claire du mal accompli, et que leur caractère plus vigoureux réagit contre une opinion publique plus sévère. Il faut dire, cependant, que les peuples asiatiques, et en général tous les peuples moins développés que nous, ont cette cruauté que notre enfance a connue, en même temps que les élans les plus généreux, et qui disparaît à mesure que nous approchons de l'égoïste et inoffensif âge mûr.

leurs alluvions l'ont en partie formée : l'un, qu'on appelle par excellence le Kyañ, bâtit des îles et prolonge son delta ; l'autre, qu'on appelle par excellence le Xo, violent et capricieux, a précipité ses eaux tantôt dans le golfe du Nord, qu'il a presque comblé, tantôt dans cette mer que jaunit aujourd'hui son limon. Le canal des Yuen est un de ses sillons ; il a créé ces vastes plaines par lesquelles se relient à la Chine les massifs élevés du mont Taï, complétant une péninsule qui, par sa forme et par ses dimensions, rappelle notre Bretagne. Quelques chaînes rident cette contrée, arrondie comme le disque terrestre soupçonné par Homère ; vers le sud et vers l'ouest, les montagnes s'élèvent, s'étendent, se ramifient, escarpées comme des forteresses ou rocheuses comme des murailles.

Vers l'ouest et vers le nord, une frontière est tracée aux charrues par l'aridité du sol et l'inclémence du ciel : au nord, les glaces polaires ; à l'ouest, des espaces sans fin, que les montagnes ou que la distance ferment aux nuages partis de l'Océan.

Si dans la géographie seule nous devions lire l'histoire du peuple chinois, si ancien, si nombreux, nous la trouverions dans ce qui précède. Dans les riches vallées de ses grands fleuves, nous entreverrions le début de ses premières sociétés, les premiers pas de sa civilisation. A mesure qu'il pullule et grandit sur un sol fertile, nous devinerions que ce peuple s'étend ; que cependant, vers le sud, une race plus colorée, pauvre et presque sauvage, résiste à ses progrès, défendant l'un après l'autre chaque contre-fort de ces montagnes, dont les plus hauts sommets doivent seuls borner la Chine. Nous comprendrions comment l'empire s'est constitué, fondu en une seule masse homogène et compacte ; et comment, né sur de plus larges alluvions, il est bientôt devenu despotique comme sur les bords du Nil, dont l'Égypte fut un présent.

Nos continents se découpent, se projettent en péninsules, s'épanouissent ou se resserrent. De leur grand dessin et des traits qui le divisent résulte le partage du monde en un certain nombre de régions naturelles plus ou moins inégales, dont chacune tend sans cesse à vivre par elle-même, formant un seul État. Tant qu'elle n'y est point encore parvenue, ou quand un accident trouble son indépendance ou rompt son unité, elle s'agite, poursuivant le repos à travers les oscillations d'un équilibre instable.

La Chine est une de ces divisions vraies et naturelles du monde : massive, inarticulée, elle est d'autant plus indivisible qu'elle est plus peuplée et plus vieille. Tout partage y entraîne des guerres que la réunion seule peut terminer. Elle a ses frontières d'une part, ses marches, son bouclier de l'autre. Plus étendue, plus riche que ce qui borde ses frontières, elle y a dû porter ses mœurs et ses idées ; elle en a dû faire des satellites et comme des annexes.

La Chine est donc un grand centre; c'est bien le royaume du Milieu, dans le sens de l'expression chinoise Tшэñ-kwo (Tchoung-koué) (1).

Les contrées rocheuses et pauvres de l'Asie devaient être parcourues plutôt encore qu'habitées par des peuplades dont la vie devait rester pastorale, les mœurs et les institutions patriarcales, féodales, guerrières. Tant qu'elles se multipliaient peu, l'aridité de leurs vastes territoires devait séparer les uns des autres les États plus riches qui les bornaient. Ces territoires devaient devenir la dépendance neutre et indivise de peuples plus avancés. Ces peuples étaient les Slaves, les Perses, les Indiens, les Chinois; mais les nomades devaient se multiplier : affamés par leur nombre, faciles à mouvoir, toujours prêts à combattre, ils devaient se précipiter sur leurs voisins, et tantôt occuper leurs terres, tantôt être refoulés par eux. La Chine, plus riche que la Perse, plus voisine que l'Europe, plus accessible que l'Inde, avait surtout à redouter cette invasion, et constamment menacée, fréquemment attaquée, ne pouvait, dans le cours des temps, manquer d'être quelquefois vaincue. Pour qu'elle vécût en paix, il fallait que son sort et celui des nomades fussent étroitement liés sous un même souverain; que la Chine fût aux maîtres du désert ou le désert aux maîtres de la Chine.

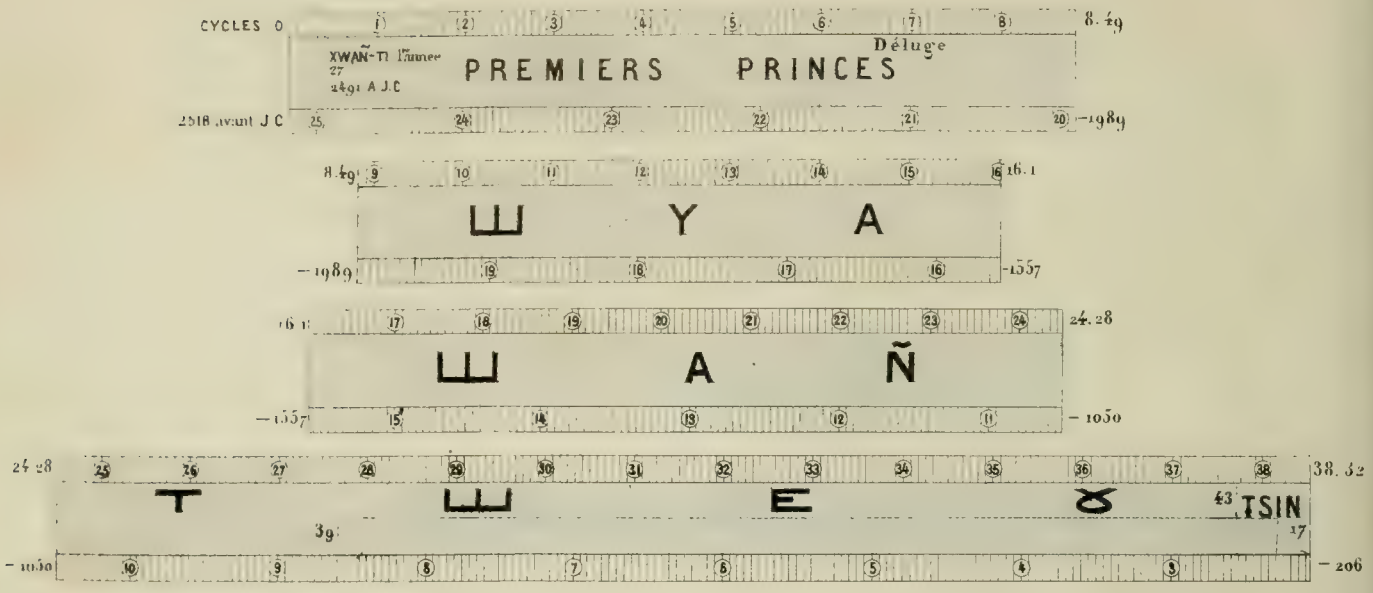
Nous trouverons donc dans l'histoire de la Chine, pourvu que nous la regardions d'un peu haut, la marche d'une société successivement patriarcale, féodale et monarchique; les lents progrès d'un peuple moins audacieux et moins prompt que nous : sa conquête d'une région définie et bornée par la nature même, son action sur les habitants moins nombreux de contrées moins étendues, et ses luttes contre des pasteurs avides de coloniser à leur tour.

(1) Les Chinois comptent cinq points, nos quatre points cardinaux et le centre, ou sept avec le zénith et le nadir; le point où l'on est est le centre. Ils disent le royaume du Milieu, par opposition à ceux du nord, du sud, etc.; comme nous disons le temps actuel, par opposition au futur et au passé. Cela répond à nos locutions, *ce pays-ci, this country, this state.*

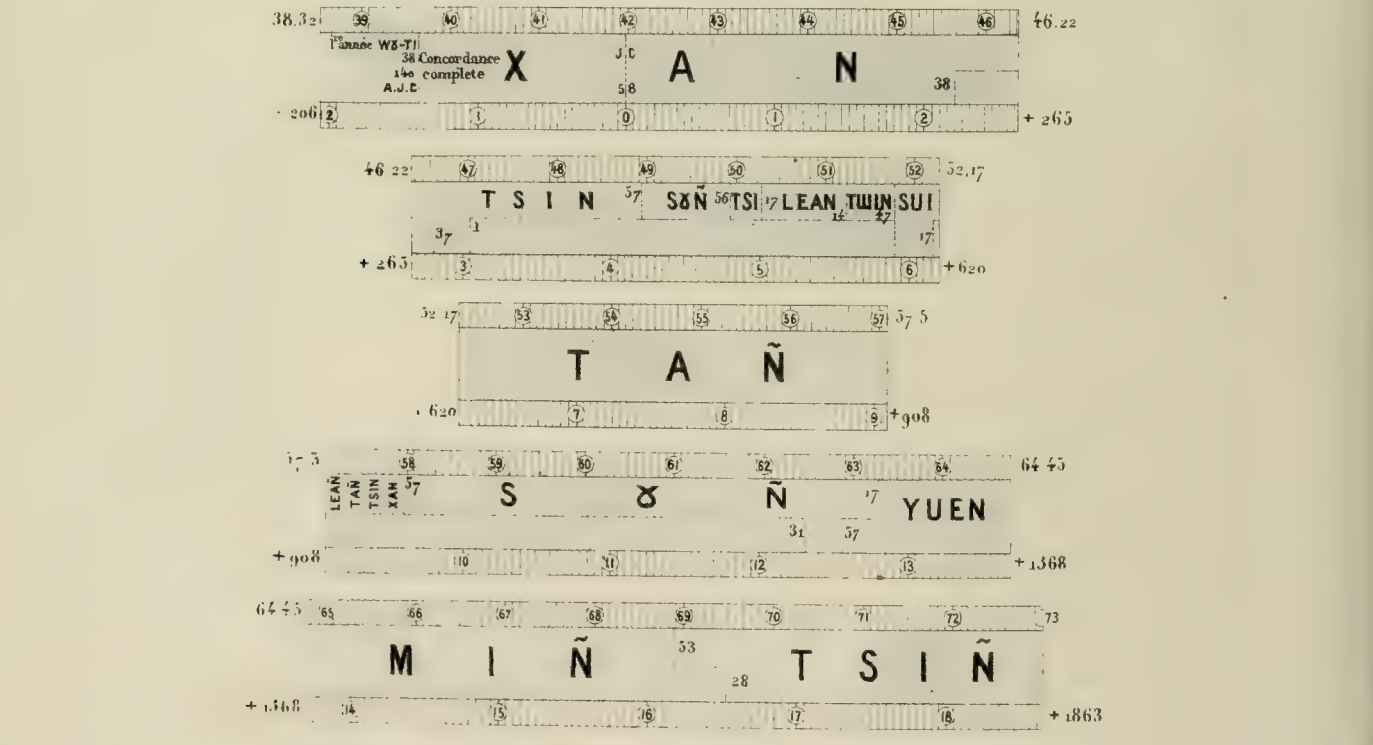
CHRONOLOGIE DU KI-YUEN-PYEN

en cycles Chinois et siècles Chrétiens à l'échelle de 0,001 pour 5 ans

CHRONOLOGIE CONTESTÉE



CHRONOLOGIE CONCORDANTE



L'échelle supérieure marque les Cycles comptés de 0 à 78; l'échelle inférieure marque les Siècles avant et après J.C. Les chiffres intérieurs se rapportent aux dates cycliques

Imp. A. Br.

CHRONOLOGIE

Premiers documents. — Preuve astronomique. — Histoire apocryphe. — Anciennes monarchies. Ki-yuen-pyen. — Cycles et époques.

« Bien des héros, dit Horace, devancèrent Agamemnon; mais ils gisent oubliés » dans de sombres profondeurs, car le divin Homère ne les a pas chantés. » L'invention du plus précieux des arts, l'écriture, suppose le développement d'une certaine civilisation. Cette invention n'est pas contemporaine des premières sociétés, puisqu'il existe aujourd'hui sur la terre des peuples qui ne s'y sont point encore élevés. C'est cependant par les monuments écrits, par les livres, que les souvenirs des hommes, devenus immortels et transmis d'âge en âge, arrivent à constituer l'histoire.

Le document le plus authentique et le plus ancien où puissent être cherchés les commencements de l'histoire chinoise est un livre composé ou recueilli par Confucius, au sixième siècle avant notre ère, et intitulé le Шꞩ-kiñ (Chou-king).

Ce livre est à peu près contemporain de ceux d'Hérodote; il est postérieur de quatre siècles à l'Iliade et de dix siècles à la Bible. Il n'a ni la méthode, ni la clarté des ouvrages d'Hérodote, et l'on ne saurait le prétendre inspiré comme la Bible : il ne mérite donc qu'une confiance très-limitée, lorsqu'il traite d'événements qu'on regarde comme antérieurs de quinze siècles au temps de sa composition.

Il en mérite moins encore s'il est vrai, comme le disent les historiens chinois, qu'au troisième siècle avant notre ère tous les livres sacrés aient été détruits, à ce point qu'aucun exemplaire intact n'en soit resté; qu'un exemplaire plus ou moins altéré du Шꞩ-kiñ ait seul été retrouvé caché dans un mur, et n'ait été complété que par les souvenirs d'un vieillard qui savait ce livre par cœur.

Il y a en Chine une exégèse : les Chinois savent que leurs livres sacrés ont été transcrits, à une certaine époque, d'un caractère dans un autre, et n'ont pas dû alors être moins défigurés que le Coran en passant du coufique au caractère moderne. Ils croient encore que les textes de ces livres ont été souvent altérés. Les lettrés admettent même généralement aujourd'hui que le Ш-kiñ a été remanié, sous la dynastie des Tsin, par Mei-tsö, qui y a beaucoup ajouté, ainsi qu'au commentaire de К-ñ nñan-kwo. Sur cinquante-huit parties, ils en regardent vingt-cinq comme altérées ou fausses. De ce nombre serait le passage relatif à une éclipse solaire observée sous le règne de Т-ñ-kañ, de la dynastie de Шya (Hia), et mentionnée dans la chronique Т-ш (Tchou-chou).

Les Chinois ont certainement des observations astronomiques fort anciennes, bien qu'on n'ait pas admis qu'elles le fussent autant que celles des Chaldéens envoyées de Babylone, d'après Simplicius, à Aristote par Callisthènes, et qui remontaient à l'an 2234 avant Jésus-Christ. Les observations chinoises sont nombreuses ; mais plusieurs, en raison de la perfection des méthodes et du développement des connaissances qu'elles supposent, méritent peu de confiance, à moins qu'on ne veuille admettre, avec le père Gaubil, que les Chinois avaient appris de Noé l'astronomie.

L'astronomie peut aider à placer les événements dans le temps et l'histoire, comme les lieux dans l'espace et sur la terre. L'éclipse de Т-ñ-kañ pouvait fournir la date de son règne et donner un repère précieux à la chronologie chinoise. On chercha, en conséquence, à en déterminer l'époque. Gaubil l'identifia, pour s'accorder avec le Ш-kiñ, avec une éclipse de l'an 2155, et pour s'accorder avec le Т-ш, dans lequel il supposait une lacune de cent quatre-vingts ans, avec une autre éclipse de l'an 2128. Fréret, aidé de Cassini, crut accorder les deux textes en acceptant une autre éclipse encore qui aurait eu lieu en l'année 2007.

D'autres missionnaires, historiens ou calculateurs, présentèrent d'autres solutions, et je crois qu'on aurait pu accepter quelque éclipse plus récente, si l'on n'avait été convaincu d'avance qu'il fallait chercher très-loin de nous la date de celle du Ш-kiñ.

L'astronomie a fait depuis le dix-huitième siècle quelques progrès, c'est-à-dire perdu quelques illusions. J.-B. Biot, qui, de nos jours, a repris l'examen de l'éclipse du Ш-kiñ, repousse la solution de Cassini et de Gaubil. « On ne saurait aujourd'hui, » dit-il, étendre avec sûreté les tables de la lune jusqu'à des observations aussi an» ciennes que celles du Ш-kiñ : donc, en résumé, dans l'état actuel de la science, » on ne peut pas affirmer théoriquement que cette éclipse est vraie, comme on ne » peut pas assurer non plus qu'elle est fausse. » Il importe assurément peu qu'elle soit vraie ou fausse, du moment que la date n'en peut être fixée et que la chronologie chinoise n'en peut tirer aucun secours.

Les princes dont les règnes furent appelés Kañ-mi et Kyen-lɐ̈ñ s'occupaient d'histoire et de chronologie; ils avaient, sur ces points, leurs idées et leur doctrine. Les jésuites, désireux de se mettre d'accord avec des chronologistes d'une si grande autorité, ont saisi, avec un empressement auquel nous ne sommes plus tenus, la prétendue preuve astronomique de l'antiquité de la Chine. Je ne les en blâme point : il n'est jamais sage de discuter l'histoire avec les rois, et mieux vaut l'allonger de quelques siècles que la défigurer, comme font d'autres aussi prêts à réhabiliter Néron qu'à condamner Louis XVI.

Confucius, dans le IIIɐ̈-kiñ, fait commencer l'histoire avec Yao et IIIun, et ne dit pas un mot d'une trentaine de princes dont des historiens postérieurs font figurer les noms dans les trois premières dynasties, sans que la mention de faits historiques de quelque valeur explique la succession de tant de règnes.

Ssö-ma tsyen, postérieur à Confucius de plusieurs siècles, puisqu'il vivait un siècle avant notre ère, rejeta plus loin que Confucius les commencements de l'histoire : Xwañ-ti fut retrouvé ou inventé par lui. Son commentateur, Ssö-ma tmeñ, remonta jusqu'à Fɐ̈-mi (Fo-hi), personnage complétement fabuleux. Plus tard, cette antiquité devint insuffisante. Leɐ̈ tao-yuen inventa Pan-kɐ̈, et donna à l'empire une durée de plus de deux millions d'années. Les prêtres Tao-ssö, se piquant à ce jeu, en trouvèrent 96, 961, 740. Ainsi, tandis que l'empire gagnait lentement des années vers l'avenir, il se précipitait avec une accélération inouïe vers un incommensurable passé.

Cette folie n'est pas particulière aux Chinois : tous les peuples en sont ou en ont été plus ou moins atteints. Les Japonais remontent ainsi au delà de deux millions d'années; la fondation de leur empire ecclésiastique date pourtant seulement de 660 avant Jésus-Christ (1).

Les Turcs et les Persans, contraints par la tradition biblique acceptée avec l'islamisme à se resserrer un peu, ont composé les fables les plus ridicules; les Turcs ont refait l'histoire ancienne, et les Persans, dont l'histoire ne saurait commencer avant Cyrus, rapportent gravement dans leur Chah-Nameh des règnes de cinq cents, de sept cents et de mille ans.

Les Romains, plus modestes, ne se sont cependant pas contentés de la louve des deux Romus; ils ont voulu remonter au roi Priam, et les Français, qui n'ont pas moins de goût que les autres peuples pour les longues généalogies, ont revendiqué le

(1) Le Ki-yuen-pyen ne nomme leurs empereurs qu'à partir du vingt-septième, et ne donne les noms et le nombre des années de leur règne qu'à partir du trente-septième, Ko-toku (en chinois, Chyao-tö, vertu de la piété filiale), dont la première année, ta-xwa (prononciation chinoise), correspond à la dix-neuvième année, tchen-kwan, du règne de Tai-tsouñ, de la dynastie des Taï, soit à l'année 646 de notre ère.

même ancêtre. En 1528, Jean Bouchet, *o Bouchete gravis conditor historiæ!* raconta la vie de quarante des prédécesseurs de Pharamond, laissant, comme preuve de sa sincérité, une lacune entre le premier de ceux-là et Francus, fils d'Hector. En 1532, Gilles Corrozet, plus hardi, rattachait François Ier à Priam par soixante-quatre générations.

La moitié des histoires qui ont cours dans le monde ne sont pas plus vraies; la critique seulement ne les a pas encore condamnées. De nos jours, on a vu surgir d'un long oubli l'histoire d'Égypte d'Ouranios, et le monde savant a failli croire à ce prétendu monument du passé. Il se pourrait que les livres retrouvés en Chine n'eussent, comme celui-là, été, au moment de leur découverte, âgés que d'un an et demi.

Dans le genre hypothétique, l'on est allé plus loin : Priam est dépassé. Il ne s'agit plus des Troïens, mais des Aryas. On sait où ils vivaient, comment ils se divisèrent, et leur route vers l'Inde et vers l'Europe est tracée, étape par étape, d'une façon bien plus nette que l'itinéraire du pieux Énée, ou celui du sage Ulysse à la recherche de l'île des Bienheureux. Ainsi la science s'amuse, sachant que Voltaire est mort.

Mais ce n'est pas à des parvenus comme nous qu'il faut comparer les Chinois : c'est à ces vieilles monarchies chaldéenne, égyptienne, premier berceau de notre civilisation et de nos arts, contemporaines de la Chine naissante, et auxquelles, depuis tant de siècles, la Chine survit isolée, comme pour montrer aux hommes des temps nouveaux, dans un antique empire, l'exemple d'un empire de l'antiquité.

La première des dynasties de Bérose régna trente-quatre mille ans; la deuxième, dont l'existence est vraisemblable, et qui est qualifiée de mède, commença, d'après Gutschmid, en 2458; la troisième, qui était chaldéenne, en 2234, date des premières observations stellaires : c'est à cette époque que, d'après M. G. Rawlinson, Babylone doit avoir été fondée.

D'après Manéthon, prêtre égyptien et grand menteur, des dieux et des demi-dieux avaient déjà régné sur l'Égypte pendant près de vingt-cinq mille ans, lorsque avec Ménès commença le règne des hommes. Hérodote, Grec, c'est-à-dire fin, mais un peu crédule, compte trois cent trente rois et trois cent quarante-cinq pontifes, tous fils l'un de l'autre, et dont les prêtres lui firent voir et compter les images colossales faites de bois. Ces trois cent quarante-cinq générations ne donneraient pas beaucoup moins de dix mille ans, ce qui est une durée bien longue pour une forme religieuse, un lien politique, l'existence d'une famille, la persistance d'un art et la conservation de colosses de bois.

On ne saurait dire combien de temps régnèrent les dix-sept premières dynasties : il ne paraît pas qu'elles aient été contemporaines; leur nombre peut toutefois faire l'objet d'un doute. M. le vicomte de Rougé place vers le dix-huitième siècle avant

notre ère les commencements de la dix-huitième dynastie. « Mais il n'y aurait, dit-il, » nullement à s'étonner si l'on s'était trompé de deux cents ans dans cette estimation, » tant les documents sont viciés dans l'histoire ou incomplets sur les monuments. »

Il me paraît donc que c'est environ vingt-cinq siècles avant notre ère que furent fondés les plus anciens États dont nous ayons connaissance, et que, quelle que soit l'antiquité de l'homme, la civilisation ne compte pas aujourd'hui plus de quarante-cinq siècles.

Rien ne porte à croire que la monarchie chinoise compte plus de jours que les monarchies de la Chaldée ou de l'Égypte : si même l'on considère l'absence démontrée de la preuve astronomique si longtemps alléguée, l'incertitude de plusieurs des premiers règnes, l'on sera conduit à regarder la fondation de l'État chinois comme postérieure à celle des deux autres.

Je ferai remarquer encore qu'à partir de la dynastie des Xan (Han), c'est-à-dire dans l'espace de plus de vingt et un siècles, éclairés par une chronologie suffisamment exacte, on trouve pour les règnes chinois une durée moyenne de seize ans et demi, tandis que cette durée moyenne serait pour les règnes qui appartiennent aux dynasties précédentes, et qui, depuis Xwañ-ti, sont, suivant la manière de compter, au nombre de quatre-vingt-neuf ou de quatre-vingt-dix, d'environ vingt-six ans d'après le Ki-yuen-pyen, et de près de vingt-huit d'après le San-yuen-kya-tsö.

Si l'on considérait d'autres États ayant eu un grand nombre de princes, on trouverait une moyenne générale d'environ quinze ans, et des moyennes particulières de dix-neuf ans pour l'Angleterre, dix-sept ans et demi pour l'empire d'Allemagne, dix-sept ans pour la France, enfin douze ans et six ans et demi pour les empires d'Orient et romain, dont la constitution se rapproche le plus de celle de la Chine.

On trouverait, à la vérité, que la maison capétienne avec ses branches successives se rapproche assez, par le nombre de ses princes et la durée moyenne de leurs règnes, de la dynastie chinoise des Tшeu (Tcheou); mais les Capétiens, maîtres de toute la France, étaient dans des conditions de stabilité que ne peut avoir possédées la maison de Tшeu, maîtresse d'un petit État entouré d'États à peu près égaux et quelquefois plus puissants; l'exiguïté de son territoire rend peu admissible la longue durée qu'on lui prête.

Si l'on adoptait la moyenne de seize ans et demi pour les règnes antérieurs à la dynastie des Xan, on porterait le commencement de la dynastie des Tшeu vers 833; celui de la dynastie des Шañ (Chang) vers 1295, et celui de la dynastie des Шya vers 1575 avant Jésus-Christ; la première année de Xwañ-ti serait alors comprise dans le dix-septième siècle avant notre ère.

Je suis très-loin de présenter ces dates comme une solution; je cherche à faire voir

ce qui est probable ou possible. Je ne prétends point résoudre un problème dont les éléments ont disparu, engloutis à jamais dans les ténèbres du passé. Mon impression personnelle serait que les débuts de la civilisation chinoise ne remontent pas à plus de deux mille ans avant notre ère; mais comme les Chinois enseignent autre chose, que ce qu'ils enseignent est en partie admissible, et qu'il est utile de savoir ce qu'ils racontent et ce qu'ils croient, je vais en présenter l'analyse, et la chronologie à laquelle je m'arrêterai à partir de Xwañ-ti, sans, bien entendu, la garantir, sera celle du Ki-yuen-pyen.

Cet ouvrage savant et estimé diffère d'une chronologie plus généralement admise en Europe, qui fut rédigée par ordre de Kyen-lʁñ et dut accepter l'empreinte de ses vues personnelles et les opinions des astronomes jésuites de Pékin.

Beaucoup d'autres systèmes ont été proposés avant comme depuis. C'est ainsi que Bossuet a pu faire une chronologie sacrée sans que les savants européens se crussent liés en rien par l'opinion de Bossuet, non plus que par celle de Louis XIV.

Le Ki-yuen-pyen cherche à ne point s'écarter de la chronique Tɯʁ-ɯʁ, qu'on dit avoir été trouvée, au troisième siècle de notre ère, dans le tombeau d'un ancien prince.

Il commence par établir :

1° Qu'entre l'année Kañ-ɯin, première année de Kʁñ-xo, de la dynastie des Tɯeʁ, et la première année de Xwañ-ti, il s'était écoulé 1 651 ans : la première année de Xwañ-ti est alors désignée par les caractères Kañ-yin ;

2° Qu'entre l'année Sin-ɯao, première de l'époque Kyen-yuen, du règne de Wʁ-ti, de la dynastie des Xan, et la première année de Xwañ-ti, il s'était écoulé 2 352 ans.

C'est à partir de la première année de la période Kyen-yuen, qui est la cent quarantième avant Jésus-Christ, que la chronologie chinoise n'est plus discutée. Entre l'époque de Xwañ-ti et celle-là, la chronologie dite San-yuen-kya-tsö présente les dates principales suivantes, qu'on pourra comparer à celles du Ki-yuen-pyen :

	Date chinoise.	Concordance européenne.
Mort de Xwañ-ti.	0 . 41	2597 avant J.-C.
Établissement de la dynastie des Ilya . . .	7 . 13	2205 —
— des Ilañ . . .	14 . 32	1766 —
— des Tɯeʁ . . .	25 . 16	1122 —
— des Tsin et Tsin P.	39 . 49	249 —
— des Xan . . .	40 . 36	202 —
Première année de Wʁ-ti et de la période Kyen-yuen.	41 . 38	140 —

Le San-yuen-kya-tsö est, à partir de cette époque, en pleine concordance avec le Ki-yuen-pyen, à cette seule différence près qu'il contient deux cycles de plus ; de sorte que, par exemple, le cycle dans lequel nous entrons serait le soixante-seizième au lieu d'être le soixante-quatorzième. Mais cette différence est sans importance pour les Chinois, qui ne numérotent pas leurs cycles, et dont la chronologie devrait se compter à rebours, ou ne se compter dans le sens ordinaire qu'à partir de la première année Kyen-yuen, ce qui, à cent quarante ans près, donnerait aux Chinois les mêmes dates que nous.

Le Ki-yuen-pyen embrasse un espace de 4 381 ans, et la Chine compte de Xwañ-ti à l'empereur actuel, dont l'époque s'appelle Tʂñ-mö, environ deux cent quarante souverains. Je dis *environ* deux cent quarante, parce qu'on en peut compter quelques-uns de plus et quelques-uns de moins ; qu'il y en a de douteux, qui sont omis dans plusieurs livres, et que d'autres peuvent être acceptés ou rejetés, comme le seraient en France Henri V d'Angleterre, le cardinal de Bourbon Charles X, Louis XVII et Napoléon II. Le nombre des dynasties varie suivant les ouvrages historiques, dont les auteurs acceptent ou rejettent de même quelques familles peu importantes dont la domination n'a embrassé qu'une portion de l'empire.

Les Chinois comptent par cycles de soixante années, dont chacune est distinguée par deux caractères empruntés à deux séries, l'une de douze et l'autre de dix de ces caractères. Ils ne numérotent pas leurs cycles et leurs années ; et bien que notre procédé soit commode, on ne peut nier que le leur soit rationnel, car le temps est sans commencement et sans fin. Pour se reconnaître, ils comptent les années par règne ou par période, en nommant d'abord le règne ou la période et donnant ensuite le chiffre de l'année. Jusqu'au temps de Xan wʊ-ti, chaque règne eut un nom, qui fut celui que portait le prince. Sous les premiers Xan seulement on distingua des parties moyennes et postérieures dans un même règne. A partir de Xan wʊ-ti, le prince donna aux années de son règne un nom autre que le sien, d'un sens et d'un augure favorable. Ce nom fut souvent changé pendant le cours d'un même règne, à la suite d'événements heureux ou par l'effet d'un pur caprice. A certains règnes répondent quelquefois une vingtaine de ces périodes, et l'on en trouve quelquefois cinq pour la désignation d'une seule année. Depuis les Miñ, toutefois, et jusqu'à ce moment, on ne trouve plus qu'un nom de période chronologique pour chaque règne ; et bien que cette période ait pu se prolonger un peu au delà d'un certain règne, par respect pour un prince défunt, ou qu'il ait pu, dans les premiers moments d'un avénement nouveau, y avoir quelque indécision sur le nom de la période nouvelle, ces périodes représentent des règnes : aussi, bien que leur nom ne soit pas celui que les princes portaient avant d'arriver au trône, ni celui qu'ils ont reçu après leur mort dans la

salle des ancêtres, les princes modernes sont-ils très-habituellement désignés par le nom de la période qui leur correspond. Les Chinois disent, par exemple, Xʁñ-wʁ, Kañ-ıui, Kyen-lʁñ, au lieu de Tai-tsʁ, Illiñ-tsʁ, Kao-tsʁñ. Ces noms personnels attribués aux souverains sont significatifs et constituent de véritables surnoms. Le fondateur d'une dynastie pourra être appelé Tai-tsʁ, ou le grand ancêtre, Kao-tsʁ ou Kao-ti, le haut ancêtre ou le haut prince; un conquérant, Wʁ-ti ou Wʁ-wañ, le prince guerrier; un législateur, Wen-ti ou Wen-wañ, le prince lettré; un souverain déposé, Fei-ti, le prince déposé, etc. Comme ces surnoms peuvent être communs à des souverains de diverses dynasties, on les fait habituellement précéder du nom de ces dynasties. L'on dit, par exemple, Xan wʁ-ti, ou le Wʁ-ti des Xan, pour le distinguer des Wʁ-ti des dynasties de Tsin, de Tsi et de Leañ. Les noms des princes de quelques dynasties se terminent par tsʁñ et par tsʁ, souche, ancêtre, qui, précédés d'un adjectif, donnent le bienfaisant ancêtre, l'illustre ancêtre, etc. Les noms des dynasties sont loin d'être toujours ceux des familles mêmes qui les ont constituées : le nom d'une dynastie illustre a souvent été repris par une famille nouvelle.

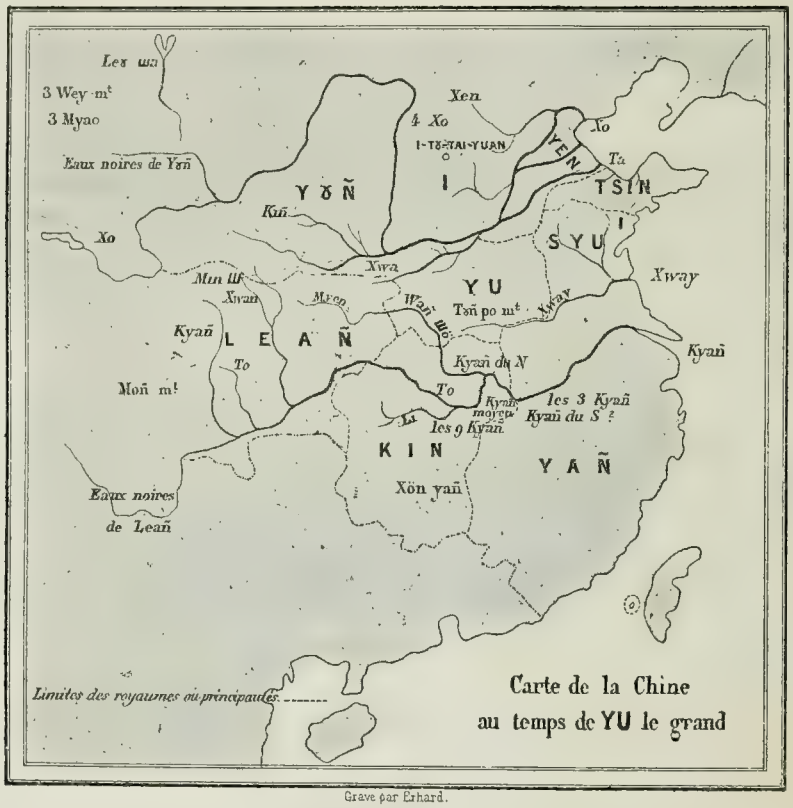
TEMPS ANCIENS

Sources historiques. — Légendes. — Géographie. — Premiers débuts. — Age fabuleux. — Invention des arts. — Déluge. — Partage du sol. — Noms de famille. — Titres royaux. — Pontificat. — Augures. — Institutions. — Coutumes. — Chants populaires. — Chute de la féodalité. — Titres nobiliaires. — État féodal. — Confucius. — Aristocratie et démocratie.

Je vais résumer les premières légendes du peuple chinois; puis, en dehors de la Fable, que je suis contraint de rappeler, je chercherai les principaux traits de l'histoire ancienne de la Chine.

Le peu qu'en rapportent le Chu-kiñ, compilation ou œuvre de Confucius, et le Tchun-tsyeu, livre d'annales rédigé par ce philosophe et qui embrasse deux cent quarante-deux ans de la dynastie des Tcheu, serait bien insuffisant si d'autres ouvrages ne nous découvraient les anciennes institutions et les anciennes mœurs. Il y a le recueil de poésies appelé Chi-kiñ, formé encore par Confucius; quelques autres livres canoniques qui contiennent des passages propres à nous éclairer, et surtout, enfin, trois ouvrages traitant exclusivement des anciennes coutumes : le Li-ki, qui est considéré comme canonique, le I-li et le Tcheu-li. Le I-li est peu estimé; le Tcheu-li, traduit en français par E. Biot, passe pour avoir été composé, comme le I-li, par un ministre de Wu-wañ, au onzième ou douzième siècle avant notre ère. Comme on n'en a, toutefois, eu connaissance qu'à une époque beaucoup moins éloignée, qu'il n'est sorti de terre qu'après une éclipse de neuf ou dix siècles, et comme la Bible des mormons, pour justifier les entreprises d'un despote, la Chine lettrée s'est fort partagée sur son authenticité. Celle du Li-ki serait moins contestée, bien qu'elle ne soit pas incontestable. On l'a attribué à Confucius ou à ses disciples, réunis après sa mort et travaillant sur ses notes.

Ces livres ont été remaniés, accrus et diminués de plusieurs chapitres; interprétés de façons très-différentes. Ils ne sont probablement l'œuvre ni d'un seul homme, ni d'un seul temps. Le Tmeu-li est une longue nomenclature de charges de cour et d'emplois publics dont l'existence, à une époque aussi reculée que celle des Tmeu, est bien improbable. Si la Chine paraît immuable, c'est peut-être parce qu'on en a ainsi peint le passé trop semblable à ce qu'on voyait. Le Li-ki offre beaucoup plus d'intérêt : c'est une sorte de traité assez complet, dans lequel on rencontre peu de détails qui ne



soient conformes à ce que nous savons des commencements de la plupart des peuples; et si ce livre a été fabriqué, on est au moins contraint d'avouer qu'il l'a été avec un art extrême, et qu'on y a dû faire entrer tout ce qu'on pouvait savoir des temps anciens de la Chine. Callery en a donné une traduction qu'on peut malheureusement regarder comme incomplète. On en a fait en Chine, comme de tous les ouvrages canoniques ou classiques, un grand nombre de commentaires. L'explication des trois traités des coutumes, San-li-kiñ-kyae, accompagnée d'un grand nombre de gravures, en facilite beaucoup l'intelligence.

D'après la légende, qu'on ne discute pas beaucoup en Chine, mais à laquelle on

ne croit pas beaucoup non plus, Pan-kʁ fut le premier habitant du monde. Le monde fut, après lui, gouverné par un ou, selon d'autres, treize souverains célestes, pendant une durée de dix-huit mille ans; par un ou onze souverains terrestres, pendant un temps égal; enfin, par un ou neuf souverains humains, pendant quarante-cinq mille ans.

A la suite de deux autres personnages non moins fabuleux auraient paru : Fʁ-ɯi (Fo-hi), qui enseigna aux hommes la chasse et la pêche; Ш‌en-nʁñ (Chin-noung), qui leur apprit à cultiver la terre; Xwañ-ti, au règne duquel on rapporte l'invention du calcul et celle de la supputation du temps. Ces princes et deux de leurs successeurs sont appelés les cinq souverains (ʁ-ti), comme les règnes célestes, terrestres et humains sont appelés les trois règnes augustes (San-xwañ).

Après un ou deux règnes encore, suivant les auteurs, apparaît le sage Yao, qui adopte pour son successeur le sage Ш‌un. Leurs efforts triomphent d'une inondation terrible.

Après Ш‌un, avec Ta-yu, ou le grand Yu, commence la première dynastie dite de Ш‌ya (Hia), à laquelle on donne dix-sept princes. Les fautes du dernier d'entre eux amènent sa ruine. La seconde dynastie, dite de Ш‌añ, arrive au pouvoir, et après vingt-huit règnes tombe par les mêmes causes. Il est, toutefois, permis de croire que ces crimes n'ont été si remarqués que parce que ceux qui les commettaient ou auxquels on les attribue furent vaincus : suivant qu'une dynastie dure ou disparaît, les mêmes actes prennent dans l'histoire des noms assez différents.

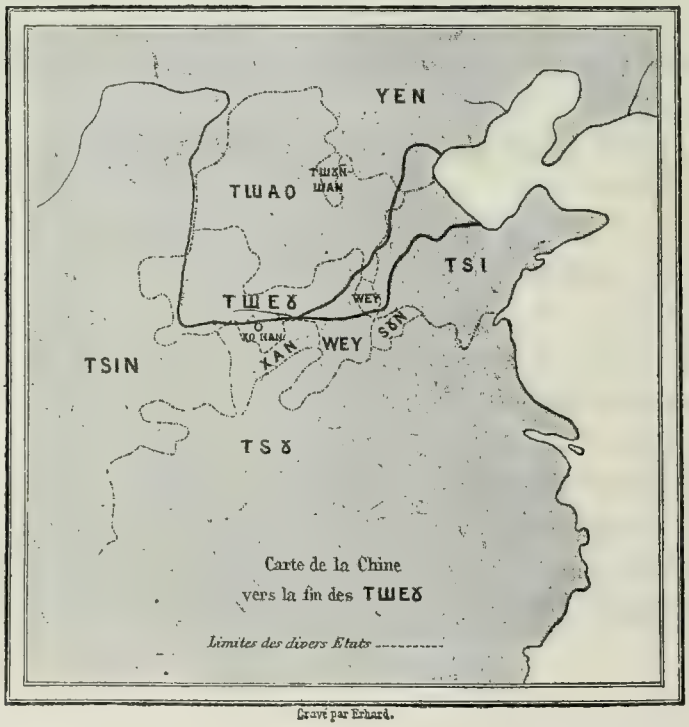
La dynastie des Tɯeʁ arrive au pouvoir fondée par deux grands hommes, Wen-wañ, le prince lettré, et Wʁ-wañ, le prince guerrier, le premier souverain de cette dynastie, à laquelle on accorde trente-cinq règnes. Les Tɯeʁ sont enfin détruits et remplacés par les Tsin.

On dit que le grand Yu partagea en neuf provinces, ou tɯeʁ, la partie de la Chine sur laquelle il régnait.

Sous les Ш‌añ, la division du pays fut à peu près la même, ou du moins n'est pas assez connue pour qu'on puisse dire en quoi elle différait de la division faite par Yu.

Au temps des Tɯeʁ, et probablement avant eux, il existait un certain nombre d'États ou de seigneuries indépendants les uns des autres. La maison des Tɯeʁ, souveraine d'un petit État, en annexa d'autres dont elle fit des apanages. Souvent les vassaux se soulevèrent : quelquefois ils furent soumis; quelquefois ils devinrent libres ou leurs territoires eurent de nouveaux maîtres. Des ligues ou des unions se formèrent sur divers points : les Tɯeʁ furent prépondérants; mais l'unité de l'empire n'exista qu'après eux.

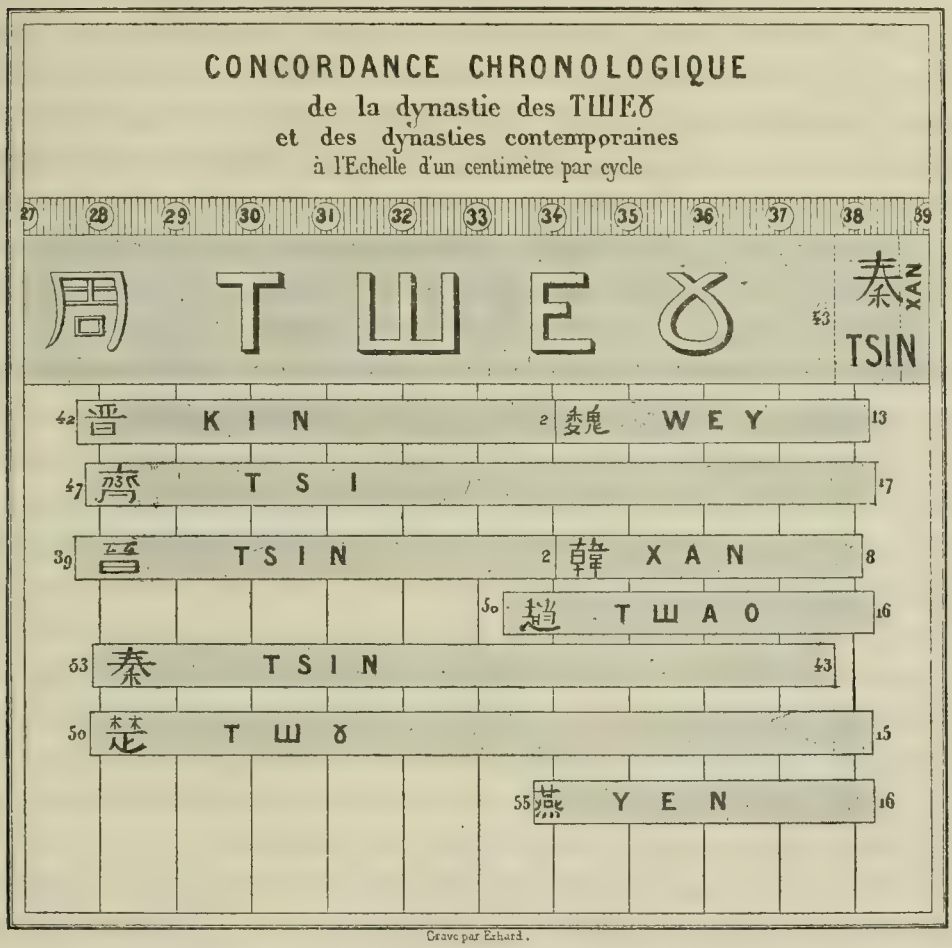
Grave par Erhard.



Gravé par Erhard.

Le nombre des souverainetés ou des apanages varia singulièrement pendant la longue durée de la dynastie des Tmeu. La géographie de ces temps est incertaine, insaisissable. On compta à la fois jusqu'à cent quarante-cinq seigneuries ou suzerainetés; on ne voit cependant figurer dans l'histoire que sept familles souveraines contemporaines des Tmeu et partageant avec eux l'empire.

La première capitale de l'empire ou de la principale de ses divisions passe pour



avoir été voisine du site actuel de Xo-nan (Ho-nan fou). On croit que Hlun et Yu avaient leur capitale à Yeu-tmeu, aujourd'hui Tmañ-nñan (Tchang-ngan), dans le Hlèn-si (Chen-si). On peut considérer aussi comme la capitale de Yu, I-tmeu, aujourd'hui Tai-yuan. Xo-nan paraît avoir été la capitale ordinaire des Tmeu : on cite cependant Xao-kiñ, aujourd'hui Hlyen-tañ, voisin de Si-nñan (Si-ngan fou), comme la capitale de Wu-wañ; et Hlao-ko, aujourd'hui Wey-xwey, comme celle du dernier prince de cette dynastie. La Chine a très-souvent changé de capitale : il en était de même de l'ancienne France, sous la dynastie carlovingienne par exemple; on pour-

rait même ajouter que, dans ces deux pays, la capitale et la prépondérance ont presque toujours appartenu au nord, rarement au centre, jamais au midi, si ce n'est, pour la France, à l'époque très-éloignée de nous où Marseille seule unissait ce pays au monde civilisé, romain, carthaginois ou grec.

L'homme est doué d'instinct et d'intelligence : l'instinct inspire ses premiers actes, détermine les grandes lignes entre lesquelles se meuvent ses institutions et sa vie; l'intelligence fait tout le reste. L'instinct est le même pour tous les hommes; l'intelligence est inégalement répartie entre leurs diverses familles : il en résulte dans les simples et premiers développements de toutes les fractions de la race humaine une similitude extrêmement frappante, et dans les progrès ultérieurs et plus hauts de chacune d'elles des dissidences de plus en plus profondes, une inégalité chaque jour plus grande. L'homme donc, animal perfectible, conduit par une force divine dont le contrôle et le secret lui échappent, suit d'abord un étroit sentier; puis, libre et raisonnable, choisit ses voies et marche vers un état moins imparfait.

Ainsi certaines institutions, certains outils, certaines armes, sont communs à tous les sauvages, sans qu'on en puisse un instant penser qu'ils les aient reçus les uns des autres. Toutes les contrées de la terre ont vu tailler le silex, et plus tard fondre le bronze et forger le fer; toutes ont connu l'arc et la lance; le bomerang australien se retrouve au centre de l'Afrique, les pirogues de l'Océanie dans la tourbe irlandaise; les habitations lacustres de la Nouvelle-Guinée ont jadis existé sur les lacs de la Suisse, et les amas de restes et de débris appelés par les Danois kjökken mödding se rencontrent sur les bords du détroit de Magellan comme sur les côtes du Danemark. La différence des climats et des lieux a fait seule celle des usages, et si tant de peuplades sauvages sont parties d'un même point de la terre, ce n'est pas sur ce point unique qu'elles auraient appris les unes la vie polaire, les autres la vie tropicale; tout ensemble la chasse et la pêche, la vie pastorale et le labourage.

L'examen des faits nous démontre, au contraire, que des inventions où la raison humaine a plus de part, celle de l'écriture par exemple, ont été faites en plusieurs lieux et renouvelées peut-être à plusieurs époques. De mêmes problèmes entraînent de mêmes solutions.

La science ne nous dit point si l'humanité n'a qu'un berceau, en quel temps elle s'est fractionnée; mais elle nous montre l'unité humaine dans l'unité de tous les débuts humains et des traits principaux de toutes les civilisations.

Les premières créations de la pensée humaine sont les mêmes partout : le sol déchiré par la charrue, entr'ouvert par des cataclysmes, a montré plus d'une fois à l'homme craintif des premiers âges les lourds ossements des mastodontes ou le mons-

trueux aspect des grands sauriens. De ces débris naquirent la race des Titans et les monstres de la Fable, Pan-kʊ et le Dragon (1). Les premiers possesseurs de la terre remuaient les montagnes; ils gouvernaient le ciel ou le combattaient et en étaient vaincus. Pan-kʊ le sculpta; son corps forma la terre. Leur taille était énorme; ils vivaient des milliers d'années; leur figure était étrange. L'auguste souverain céleste avait des écailles; l'auguste souverain terrestre avait des pattes d'oiseau; l'auguste souverain humain avait une tête d'ours ou de bœuf. Ceux qui leur succédèrent, ceux dans lesquels on peut voir les pères des nations, ont encore un pied dans la Fable : Fʊ-hi régna cent quinze ans, et Shen-nʊñ cent quarante. Yu le Grand avait neuf coudées de hauteur. C'est, du reste, beaucoup moins que notre mère Ève, si l'on en croit son tombeau vénéré à Djeddah par les musulmans.

Des hommes d'une si belle longévité et d'une si belle taille ne pouvaient manquer d'être fort sages et fort heureux. C'est une tendance naturelle à l'esprit humain de chercher ainsi dans le passé une perfection et une puissance que le monde ne connaît plus. Partout l'âge d'or fut le premier âge du monde, et la moralité humaine parut en décadence. Hésiode invoquait déjà les temps passés; les Romains en appelaient à Numa; nous-mêmes parlons du *bon vieux temps*. Nous ne pouvons nier, cependant, les progrès que le sentiment de la justice et la conscience de la solidarité humaine ont faits parmi nous depuis l'antiquité et dans des temps même modernes.

Aux yeux des Chinois, les rois Yao et Shun furent les plus vertueux d'entre les hommes. Confucius a pris soin de leur faire dire, dans le Shʊ-kiñ, tout ce qu'il regardait comme beau et comme sensé. Leurs discours respirent une morale pure, trop pure peut-être pour le gouvernement des peuples; et, bien que les maîtres de la Chine les sachent par cœur et les répètent souvent, il ne paraît pas que leurs sujets en soient plus heureux. Yu le Grand était si vertueux que son règne fut marqué par une pluie d'or (yu kin, littéralement : *il plut de l'or*) (2).

L'histoire de la Chine présente à chaque instant des signes analogues. Le foñ-xwañ, oiseau céleste, apparut à l'avénement de l'ancien empereur Shao-xao. Ses proverbes disent que les animaux fabuleux, le ki-lin par exemple, se montrent quand l'empire est bien gouverné, que le fleuve Jaune devient clair quand il paraît un sage, et que la pierre précieuse (fabuleuse) yué, habituellement entourée de vapeurs, ne se laisse apercevoir que lorsqu'il se rencontre un magistrat vertueux qui refuse les présents. Je suis contraint d'ajouter qu'on ne l'a encore vue qu'une fois en Chine : le

(1) Les Chinois parlent souvent d'os de dragons trouvés dans des cavernes; il est probable qu'il s'agit de fossiles. Le dragon ressemble beaucoup à quelques-uns des anciens sauriens que nous connaissons.

(2) Traduire la pluie d'or par une chute d'aérolithes est un raccommodage purement européen.

magistrat dont la probité fit sortir le yué de son nuage s'appelait Sœñ yu-yuen (1).

En Chine, comme en Égypte et en Grèce, les premiers princes furent les inventeurs de tous les arts : ils enseignèrent aux hommes à se vêtir, à cultiver la terre ; ils imaginèrent l'écriture, fixèrent les mesures, le calendrier. Plusieurs de ces progrès peuvent être considérés comme s'étant accomplis de leur temps. Il est évident, toutefois, que ceux qu'on appelle des historiens ont trop préjugé du génie des premiers hommes, et que la piété publique a trop facilement reçu leur témoignage. Notre monde moderne n'est pas si reconnaissant : l'Espagne a vu Colomb chargé de fers. Je n'ai pas besoin de rappeler ce qu'ont vu d'autres pays, ni d'exposer pourquoi l'esprit de l'Europe semble avoir passé l'Atlantique.

Le peuple chinois nous apparaît d'abord établi sur les bords du fleuve Jaune. Ce fleuve vagabond, courant sur la couche épaisse de ses alluvions, l'entame, la déchire, s'y creuse souvent de nouveaux chemins. Il fut toujours terrible en ses débordements : il fallait, pour qu'il fût à peu près enchaîné, qu'un peuple nombreux eût à veiller sur de riches cultures. L'exagération est le trait général des anciennes histoires : il n'est donc pas étonnant que la Chine nous raconte un déluge, ou plutôt seulement une grande inondation domptée par le génie de ses sages rois Yao et Hlun. Vouloir identifier ce déluge avec celui de la Bible me paraît puéril : il ne faut pas torturer l'histoire en vue d'un rapprochement chronologique. Ceux qui ont tenté cette entreprise n'ont pas bien expliqué comment les prédécesseurs, admis par eux, de Yao et de Hlun, avaient soustrait leur peuple au déluge, ou comment les premiers colons avaient pu, venant de l'ouest, traverser toute l'Asie pour retrouver à son extrémité orientale les plaines de la Chine encore inondées. Rapprocher cette inondation de certains déluges, ou plutôt de certaines inondations mentionnées par les Grecs, serait une prétention moins justifiable encore. On n'a jamais pensé que ces inondations se fussent étendues fort loin, et l'observation nous apprend que des régions éloignées de la terre sont plus ordinairement, à un moment donné, le théâtre de phénomènes opposés que celui de phénomènes pareils. Il est naturel que les écrivains jésuites aient désiré accorder la Bible et Confucius ; nous n'avons point à les suivre sur un pareil terrain, et tout doit nous porter à croire que l'inondation chinoise, beaucoup moins ancienne que les diverses dates données au déluge biblique, fut le simple effet d'un été très-chaud et d'une grande fonte de glaces dans les hautes régions où le fleuve Jaune prend sa source.

(1) Les Chinois sont trop modestes : il se rencontre d'honnêtes gens parmi ceux qui les gouvernent. S'ils n'avaient aperçu qu'une fois cette fameuse pierre, il serait bien à craindre que les Turcs et les Arabes ne l'eussent pas encore vue.

Les Grecs, les Romains, et probablement tous les peuples, lorsqu'ils s'établirent et voulurent cultiver le sol, le divisèrent en carrés égaux qu'ils se partagèrent soit également, soit d'après certaines conventions. Les Chinois en ont agi de même : le caractère qui, dans leur langue écrite, signifie un champ, rappelle même par sa forme ⊞ cette ancienne pratique (1).

Les rois, les nobles, ou les chefs de clan, recevaient un nombre de parts proportionné à leur rang. La part de quelques-uns formait, par exemple, le quart ou le neuvième des parts totales assignées à son clan. Lorsque c'était le neuvième, elle était placée au centre. Elle était sans doute alors égale à quatre, à neuf, à seize, etc., parts ordinaires, et il est à croire que les petits colons devaient à leur chef des corvées pour la culture de ses terres. Cette organisation ressemblerait un peu à celle du servage russe. La partie centrale, ou certaine autre partie de l'héritage commun, a pu être aussi réservée au roi et cultivée pour lui, ce qui aura conduit plus tard à l'impôt en nature très-anciennement connu en Chine (2). Il paraît extrêmement probable que les populations étaient réparties en groupes de familles ou d'individus formant des nombres carrés. Le système décimal, très-ancien en Chine, paraît de plus avoir servi de base dans la police et le gouvernement des villes, dont les populations

(1) Ce caractère a de légères variantes; mais la forme donnée ici, et qui est d'un usage actuel, est extrêmement ancienne : il se prononce tyen. En agriculture, ce mot s'emploie aujourd'hui pour désigner les terres à riz, par opposition aux terres à blé, appelées ti (terre).

(2) On pourrait, en se basant sur les livres de rites et leurs divers commentaires, arriver aux conclusions suivantes :

Le pied chinois, au temps des Tcheou, divisé en parties décimales comme toutes les mesures chinoises, était, d'après Gaubil, au pied français dans le rapport de 1000 à 1016. Il était donc égal en mesure métrique à 0m.31962, soit à environ 32 centimètres. Dix pieds en longueur faisaient un tchañ; six pieds étaient un pou, ou pas double; et un carré de six pieds de côté s'appelait de même un pou; cent carrés pareils sur une seule ligne, soit un parallélogramme de six pieds sur six cents pieds, formait un moo, mesure agraire d'une forme bizarre qui représentait non un champ, mais un, deux ou trois sillons ou rangées d'arbres. Cent de ces parallélogrammes réunis formaient un carré de six cents pieds de côté, c'est-à-dire égal à un peu plus de trois hectares et demi (36 776 mètres carrés); cela pouvait être un héritage, surtout si la culture du riz y était pratiquée. Ce carré se nommait fou.

Un carré formé de neuf fou était appelé tsiñ : le tsiñ avait dix-huit cents pieds de côté. Cette longueur constituait le li, égal à 575m.316. Le fou du milieu était appelé kouñ-fou, ou fou du prince, ou fou public, fou de l'État ou de la communauté.

Quatre tsiñ faisaient un yi; quatre yi un kyeou; quatre kyeou un tyen; quatre tyen un chyen, nom actuellement donné aux districts; quatre chyen un tou, et quatre tou un touñ.

Il y avait encore des carrés de dix lis et de cent lis de côté. Les villes avaient ainsi une dimension fixe; elles avaient un nombre déterminé de portes, quatre le plus souvent ou une au milieu de chaque face. Je n'entrerai pas à cet égard dans plus de détails. Une organisation si complète, une régularité si absolue, rappellent plus certaines utopies que le spectacle réel de la vie des peuples.

étaient divisées par groupes de mille, de cent, de dix familles. On comprendra, toutefois, qu'il ne faut pas regarder ces divisions artificielles comme un fait constant et absolu : il suffit qu'elles aient existé un instant, ou même été seulement conçues et tentées, pour que certaines dénominations et certains usages en aient conservé la trace.

La nation chinoise se composait, au début, d'un certain nombre de clans réunis sous une même autorité. Chacun de ces clans devait avoir un nom. Chacun d'eux donna un nom, le sien peut-être, au territoire sur lequel il se fixa ; mais, sur tout cela, nous ne pouvons arriver qu'à des conjectures plus ou moins probables. Les noms individuels se retrouvent chez tous les peuples ; les noms de famille, au contraire, supposent un certain développement de la civilisation : les Turcs et les Arabes n'y sont point arrivés, si ce n'est par exception, et les populations rurales d'une grande partie de l'Europe ou n'en ont point encore, ou ne les ont pris que dans des temps très-modernes et sous la pression de l'autorité souveraine. On peut même dire que presque partout des sobriquets individuels sont substitués à ces noms dans le commerce habituel de la vie.

Les Chinois assurent que c'est Wen-wañ, de la famille de Tmeu, qui imposa au peuple les noms de famille. Il n'est pas probable, en tout cas, que l'origine des noms actuels soit plus ancienne ; et parmi les utopies dont la Chine a été en Europe le sujet, il n'en est pas de plus étrange que celle qui diviserait la population ancienne de la Chine en cent tribus ou cent familles distinguées par cent noms.

Les sinologues, ceux surtout qui vivent au milieu des Chinois, seront peut-être étonnés de me voir relever une erreur aussi grossière ; mais elle se répète, elle s'imprime, et ce sont des utopies semblables, accumulées depuis trois cents ans, qui ont créé la Chine de paravent qui cache la Chine véritable.

Le peuple chinois se désigne souvent lui-même par les mots de Pae-kya, Pae-siñ : mot à mot, cela voudrait dire les cent maisons, les cent noms ; mais le mot pae, cent, figure simplement ici comme un signe du pluriel : on dit les cent mandarins, Pae-kwan, quand on veut désigner toute l'administration ; on dit de même en français les cent coups. Les Chinois emploient souvent ainsi différents nombres ; ils disent : les quatre mers, les quatre voisins, les dix mille royaumes, etc. Quant aux cent noms, sous le titre de Pae-kya-siñ, c'est-à-dire, mot à mot, les noms des cent familles ou les cent noms de famille, mais, en réalité, tout simplement les noms de famille, Wañ-tsin-miñ, un des commentateurs du San-tsö-kiñ, a publié une liste de quatre cent cinquante-quatre noms de famille, dont quatre cent vingt-quatre s'écrivent par un seul caractère et trente exigent deux caractères. Cette liste est encore loin de contenir tous les noms : il y en a de froids, comme on dit en chinois, c'est-à-dire d'un usage peu fréquent ; il y en a dont l'emploi est limité à quelque province, et que l'auteur a

oubliés ou omis à dessein. Bazin en a trouvé, en effet, dans la Biographie générale, deux mille trois cent quarante-cinq, dont sept cents exigeaient deux caractères.

Mais supposons qu'il n'y ait que quatre cent cinquante-quatre noms : chacun de ces noms est représenté par un ou deux caractères idéographiques, dont la prononciation varie de province à province, qui peuvent se lire en toutes les langues par autant de mots différents. Ces caractères ont un sens : supposons-en un dont le sens soit forgeron, il répondra à la fois à tous les noms français dérivés du mot *faber :* Fabert, Favre, Lefèvre, Lefébure, etc.; aux noms anglais : Smith, Smythe, etc., etc. On voit par là que les Chinois n'ont pas beaucoup moins de noms que nous-mêmes.

S'ils portaient les noms de leurs anciens clans, chacun de ces noms ne serait pas répandu, comme cela a lieu, par tout l'empire. Il y a donc lieu de penser qu'ils se sont distribué, à une certaine époque, des noms choisis parmi les mots les plus usuels, et les mêmes ou à peu près, partout, comme on distribue des noms et des numéros pareils aux rues et aux maisons de différentes villes. On dit que ceux du même nom ne contractent pas mariage. Je ne sais jusqu'à quel point cela serait exact dans la pratique; mais il est certain que ce serait pousser loin la crainte de la consanguinité, car ceux d'un même nom, étant souvent au nombre d'un million, ne sauraient être parents bien proches. Je suis porté à croire qu'il n'y a là qu'une idée superstitieuse. Nous trouverions l'exemple d'une superstition pareille en Australie : dans certaines tribus indigènes, un petit nombre de noms individuels sont, dans un certain ordre, distribués à ceux qui naissent; et, bien que la consanguinité ne soit pas prise en considération, les hommes d'un certain nom ne peuvent s'unir aux femmes d'un certain autre nom. Cette coutume n'a pas plus de fondement rationnel que l'observation des jours heureux et malheureux; mais il ne faut pas s'attendre à ce que les actions des hommes puissent toujours s'expliquer par la raison.

Les princes européens prennent les titres de roi, ce qui signifie directeur, magistrat, ou d'empereur, ce qui signifie général (*imperator*); les princes tartares s'appellent khan, titre féodal commun aux chefs de tribu comme à ceux de nation; les souverains des grands États de l'Asie ne sont pas si modestes : ils s'intitulent roi des rois, grand roi et maha-rajah, ce qui a le même sens; padichah, c'est-à-dire partageur (des couronnes). Le chef de la nation chinoise ne prenait guère dans l'antiquité que les titres de ti ou de wañ, seigneur ou roi; les Tsiu se qualifièrent de wañ, appellation aujourd'hui commune en Chine et considérée comme la traduction du mot tartare khan; à partir des Tsin, enfin, ils furent appelés xwañ-ti et xwañ-mañ, termes difficiles à traduire, mais d'une forme superlative, comme souverain suprême, sommité auguste, et que nous rendons par celui d'empereur, parce que nous qualifions

assez ordinairement d'empire soit un vaste État entouré d'États subordonnés, soit un État nouveau ou à demi barbare (1).

La souveraineté était d'abord purement élective ; les chefs ou le peuple y portaient, comme chez les Francs et tous les Barbares, celui qui leur paraissait le plus courageux ou le plus sage. Peu à peu, ce fut au prince qu'il appartint de choisir son successeur, soit parmi les membres de sa famille, ce qui eut ordinairement lieu, soit en dehors des siens, ce qui arriva quelquefois.

Le pontificat, ou plutôt une certaine forme de pontificat, est une des attributions ordinaires des premiers rois et, partant, des chefs des monarchies les plus anciennes. D'après l'antique tradition, les chefs de la nation chinoise, la résumant en leur personne, la représentent devant la Divinité. Suprêmes pontifes du ciel et de la terre, eux seuls leur peuvent offrir des sacrifices ; et tandis que les dieux subalternes ou les génies, que les héros et les mânes, souffrent le culte de tous les hommes, le ciel accueille seulement les prières des rois, qui sont ses délégués près de la race humaine.

Les princes chinois se qualifient de fils du ciel, comme les monarques français s'appellent fils aînés de l'Église. Ce titre de fils du ciel n'est d'ailleurs pas particulier à ces princes ; les souverains du Japon le prennent aussi, et ce même titre, écrit avec les mêmes signes, ne diffère d'un pays à l'autre que par la façon de le prononcer (tyen-tsö en Chine, et ten-zi au Japon).

Ce pontificat primitif, on pourrait dire naturel, ne doit pas être confondu avec la théocratie à laquelle les religions prophétiques peuvent donner naissance ; avec le khalifat arabe et ottoman, par exemple, exercé par des princes qui se disent l'ombre de Dieu (zil Allah) : dans ces théocraties, le gouvernement est une partie du sacerdoce ; la religion fait toute la loi.

En Chine, au contraire, le sacerdoce n'est qu'une fonction de celui qui gouverne ; la religion est vague, entourée de plus de respect que de foi ; elle ne s'impose que par l'antiquité de sa tradition, son caractère inoffensif, une certaine poésie ; elle est si limitée, d'ailleurs, qu'elle est presque un mythe, et que le pontificat est plutôt encore un titre qu'une fonction.

Le souverain pontificat de l'ancienne Rome était quelque chose d'analogue : César l'avait obtenu ; Lépide s'en empara ; mais après lui Auguste et tous les empereurs, jusqu'à Gratien qui en répudia le titre, furent souverains pontifes. A Rome alors, comme en Chine aujourd'hui, le pontificat n'était plus qu'une dignité pure, un hon-

(1) Pour me conformer à l'usage, j'emploie cette expression, bien que le sens du mot *imperator* la dût faire rejeter, la traduction de ce mot étant tsyañ-kyun, prononcé en japonais sio-goun, ce qui est le titre non du chef de la nation japonaise, mais de son lieutenant militaire.

neur qui semblait inséparable du rang suprême : Constantin et d'autres empereurs purent être chrétiens sans que le peuple cessât de les regarder comme souverains pontifes; des princes chinois ont pu de même suivre diverses religions, le bouddhisme surtout, sans cesser d'être fils du ciel et de se prosterner devant ses autels.

Il existe d'ailleurs, en Chine et dans le Thibet, deux autres chefs de secte dont l'influence religieuse est plus grande que celle du fils du ciel; ce sont : le tuañ-tyen-ssö, premier pontife du tao, qui réside à Kwei-tui, dans le Kyañ-si, et le Bouddha vivant, qui habite Hlassa. L'empereur Xwey-tsəñ, de la dynastie de Səñ, se fit chef du tao ou d'une de ses sectes. Les historiens blâment cette conduite comme impie et insensée.

L'empereur est qualifié de sage et de saint; il a sa place dans le panthéon. L'empereur régnant (Tañ-kin xwañ-ti, empereur actuel) y figure sous des traits conventionnels et invariables, qui représentent successivement tous ceux qui règnent. Au Japon, où la tradition paraît s'être plus conservée ou plus développée, bien que probablement elle soit d'origine étrangère, le caractère divin de l'empereur est plus accusé. En Chine, l'empereur mort n'est plus qu'un ancêtre auguste pour ses descendants, et qu'un personnage historique diversement apprécié pour la nation en général. Les Chinois ne vont donc pas aussi loin que les Romains de la décadence : il faut peut-être avoir été bien grand pour tomber aussi bas; pour adorer le crime jusque chez les morts, qui n'en peuvent plus commettre.

Le culte que l'empereur rend au ciel, il le reçoit des hommes, qui se prosternent à leur tour devant lui. On se prosternait aussi devant les rois de Perse : Thémistocle le fit; des ambassadeurs grecs qui l'avaient fait furent mis à mort par leurs concitoyens, justement indignés de l'injure qu'ils avaient infligée à leur race. L'islamisme adopta cette pratique, et, l'ajoutant à la prière, la réserva pour Dieu seul; mais il est digne de remarque que d'une extrémité à l'autre de l'Asie, et probablement depuis les temps les plus reculés, la cérémonie assez compliquée de ce prosternement est la même dans tous ses détails. Les différences sont si peu importantes que les musulmans, considérant le ko-to comme un rikat véritable, s'y sont refusés souvent, comme à un acte d'idolâtrie. Il ne serait donc pas déraisonnable de penser que ce rite a pris naissance en Chine, d'où il aurait passé en Perse et dans l'islamisme. Parmi les petites différences qu'on peut apercevoir entre la cérémonie chinoise et la cérémonie musulmane, il y a lieu seulement de signaler la prescription faite aux Chinois, sinon de tout temps, du moins à une certaine époque ou dans certaines circonstances, de tenir leurs mains derrière leur dos. La crainte des régicides explique cette particularité.

A côté du pontificat impérial existe le sacerdoce augural, dont l'importance, autrefois très-grande, a fort diminué. Le Hiə-kiñ nous montre, aux débuts mêmes de la

monarchie, de grands feudataires chargés héréditairement de l'observation des astres. Le soleil, la lune, les planètes, les constellations, chaque étoile même, passent pour présider à l'existence du prince ou des grands de l'État, au sort des provinces et des villes. Les éclipses, les comètes, les pluies d'aérolithes, certains nuages, sont des avertissements célestes. Il faut interpréter les présages que fournissent les cinq éléments, la terre, le bois, le feu, le métal et l'eau; l'apparition des monstres, les métamorphoses, telles que celle d'un cheval en homme sous le règne de Li-wañ, de la dynastie de Tmeu, sont des signes qui appartiennent à l'élément bois. Il faut, enfin, connaître les jours heureux et malheureux, expliquer les songes du prince. La Chine avait, de plus, des pratiques augurales qui lui étaient particulières : je ne citerai que la lecture de douze cents signes qui pouvaient se former par le fendillement d'une écaille de tortue exposée au feu, et la divination à l'aide de brins d'herbe de diverses longueurs.

Si l'on en croit les anciens rituels, les Tmeu exerçaient, dans les limites de leur État, un pouvoir assez absolu. Il y avait des ministres au nombre de six; les fonctions publiques n'étaient qu'exceptionnellement héréditaires. Un magistrat distribuait les terres vagues; d'autres levaient divers impôts qu'il serait peut-être permis de croire moins anciens : on peut admettre et l'on doit remarquer la taxe sur les marchés ou les boutiques, et la corvée due, dans les premiers temps, pour trois jours seulement par an. Il y avait des assemblées, mais elles ressemblaient plus à des réceptions qu'à des conseils. Le culte, les cérémonies, l'étiquette, la musique, faisaient toute la constitution de l'empire. L'empereur pouvait élever des temples à sept de ses ancêtres; les grands n'en pouvaient élever, suivant leur rang, qu'à cinq, à trois, à un des leurs; le peuple honorait les siens dans ses maisons. Quand l'empereur conférait un emploi ou donnait une mission, il en envoyait un signe visible, tel qu'une hache, un arc et des flèches. Les costumes et divers objets de ce temps ont été conservés par le dessin et reproduits dans divers ouvrages, l'explication, par exemple, des trois livres de rites.

On n'avait pas encore l'habitude de s'asseoir sur des siéges : cette coutume n'est venue que sous les Leañ; nous l'avons prise des Égyptiens et des Grecs; les Turcs, les Arabes, les Japonais, ne l'ont pas encore. Ce seul fait suffirait à montrer combien les Japonais, dont toute la civilisation est chinoise, sont loin d'être, comme le pensent les amateurs de curiosités, supérieurs à leurs maîtres.

On n'écrivait encore que sur des tablettes de bambou, mais déjà l'on faisait des chansons. On chansonnait les grands, les ministres, les princes, et les princes se préoccupaient de faire composer et répandre dans le peuple des chansons qui les

fissent valoir. La chanson est le journal des peuples qui n'en ont pas : elle a cours chez tous les sauvages; elle est très-puissante chez les nègres, non-seulement en Afrique, mais même dans les colonies où l'esclavage les a portés. C'est une erreur de croire que, parce qu'il subit parfois la force, le monde se gouverne d'ordinaire autrement que par la pensée : on supprime la presse; mais la presse n'est à l'idée que ce que la fenêtre est à la lumière : la parole fugitive, l'insaisissable pensée, restent libres, et rien n'est changé au péril que les princes peuvent courir. Si la presse faisait les révolutions, l'Asie et le passé ne les connaîtraient pas : là, cependant, sont et furent les dynasties les plus fragiles et les règnes les plus éphémères. Sur ses seize derniers règnes, la Turquie illettrée compte huit princes déposés, quatre princes assassinés. Le régicide est l'hôte constant des citadelles royales.

Il est remarquable que ses premiers livres nous montrent la Chine se transformant ou transformée déjà, passant du régime féodal au régime monarchique. Nous voyons, dans le Li-ki, cinq ordres de nobles créés ou tout au moins reconnus par le prince, distingués par des titres, pourvus de biens héréditaires, et une classe intermédiaire de noblesse officielle ou administrative dont les membres, appelés ta-fs, ou illustres pères (*patres*), jouissaient de bénéfices conférés à vie.

Ce spectacle est à peu près celui de notre moyen âge; mais il ne se rencontre point aux débuts mêmes de l'histoire : la vraie noblesse, la noblesse primitive sortie de la terre et du peuple, ne doit rien au caprice des rois; elle est un fait divin qui a sa raison d'être, sa place et son heure. Tutrice du peuple, dès que le peuple est majeur elle a sans retour perdu sa puissance; mais le souvenir des services rendus à la patrie, du sang qu'elle a versé pour tracer ses frontières, reste une part notable de l'héritage public.

L'opinion seule fait d'abord l'autorité des nobles; car c'est l'opinion seule qui juge et classe les hommes, et tout signe visible de ce classement est menteur. A peine, cependant, la royauté se voit-elle maîtresse et seule que, jalouse d'enchaîner à son char un simulacre de ses rivaux, elle imagine ces titres qui, distribués à ceux qui l'entourent, représentent la noblesse comme les couronnes de théâtre la royauté.

Les nobles romains, appelés de noms vulgaires, ne connaissaient point ces titres : des courtisans avilis des Césars, ils passèrent à leurs vainqueurs barbares et devinrent alors comme une livrée de la gloire. Prodigués, usurpés, abolis et rétablis plus tard, ils ont changé plus d'une fois des chenilles en papillons, mais sans jamais rien ajouter à la gloire ni rien ôter à l'infamie.

Cette noblesse conférée n'a point de raison d'être : les nobles sont un peuple d'autrefois. On ne saurait pas plus en faire qu'on ne saurait faire des Carthaginois ou des Babyloniens, Carthage et Babylone ayant cessé d'être.

En prodiguant ces honneurs, la royauté voulait humilier la noblesse, en abaisser le niveau, la rendre impopulaire même par les éclats d'un orgueil usurpé. Ce qu'elle a fait en Europe depuis le quinzième siècle, elle l'avait jadis fait à Rome, et elle l'avait fait en Chine dans des temps plus reculés, et toujours en recourant à des procédés semblables.

On ne saurait tracer un tableau de la féodalité chinoise. On doit supposer, cependant, qu'elle ressemblait à ce qu'est partout la féodalité, et plus particulièrement à ce qu'elle est restée sous sa forme la plus barbare, ou devenue sous une forme assez raffinée, dans deux contrées rapprochées de la Chine, la Tartarie d'une part, le Japon de l'autre. La pauvreté du sol et la vie patriarcale d'une part, la division en îles innombrables de l'autre, et le développement d'une civilisation assez haute empruntée à la Chine, ont maintenu cet état social, et lui ont imprimé des traits aussi différents que ceux que pouvaient offrir les féodalités chrétiennes opposées aux féodalités arabes.

La féodalité n'est essentiellement ni meilleure, ni pire que la plupart des combinaisons politiques que les hommes subissent tour à tour. Elle fut batailleuse dans l'Europe divisée ; mais elle ne le fut pas plus que la monarchie ou la démocratie ne le devinrent après elle. Elle est pacifique au Japon, et nous voyons les petits États féodaux de l'Allemagne vivre en paix les uns avec les autres. La guerre féodale est peut-être, du reste, moins dure aux peuples que les autres. Il est de coutume, parmi nous, de peindre le moyen âge sous de sombres couleurs, et d'en attribuer à la seule féodalité tous les vices. L'ignorance ou la misère de ces temps ne dépendaient cependant pas d'un système politique : c'étaient des peuples jeunes qui venaient d'hériter. Sans souvenirs dans le passé, sans relations au loin, ils avaient tout à apprendre et tout à faire. Ce bien-être matériel que nous estimons tant ne dérive point de nos lois civiles ou politiques ; il est le fruit d'un long travail, l'apport d'un commerce étendu. Plus le temps et la civilisation marchent, plus ce bien-être augmente, non-seulement pour nous, mais pour les peuples mêmes dont les institutions diffèrent le plus des nôtres. Nos anciens rois n'avaient d'autre tapis que la paille ; des bœufs traînaient leurs misérables chars. Cette inégalité que la richesse a faite, la pauvreté première ne la connaissait pas ; le niveau général s'est élevé pour tous les hommes. Ce qui était précieux ou inconnu est devenu vulgaire ; l'aisance est plus commune ; le luxe s'est développé ; le progrès des communications a rendu les disettes plus rares et les épidémies sévissent moins. Si toutefois, sans arrière-pensée, on examine bien le moyen âge, on trouve l'Europe plus peuplée et ses habitants moins misérables que dans des temps plus voisins de nous ; et l'on est contraint de reconnaître que si le despotisme fut une phase ultérieure de notre vie, ce ne fut pas un progrès dans le sens que d'ordinaire nous attachons à ce mot.

L'entreprise du pouvoir royal trouva en France un puissant auxiliaire dans les gens de loi, et plus tard dans les gens de lettres. Il en avait été de même en Chine : des sages, premiers instituteurs moraux du peuple, avaient paru, contemporains à peu près de Solon, de Dracon, de Lycurgue, de Numa. Confucius, le plus grand ou le plus habile d'entre eux, avait, six siècles avant le Christ, enseigné au peuple chinois des maximes, neuves peut-être alors, et qui ne nous paraissent banales que parce que, utiles et vraies, elles ont été partout et constamment répétées. Il professa l'amour de la sagesse : il eût été difficile, sans doute, de professer quelque chose de plus en des temps où l'on savait si peu. Comme beaucoup de sages, à qui leur sagesse n'ôte pas toute folie, Confucius aimait à diriger les autres, et, pour les réformer mieux, aspirait à les gouverner entièrement. C'est ainsi que, dans le dernier siècle, Rousseau, n'hésitant pas à se croire le plus vertueux des hommes, cherchait un peuple à qui donner ses lois, et faillit trouver une île assez novice pour les recevoir. Un grand et sublime railleur plaisanta cet horloger remontant l'horloge du monde, et son rire traversera les âges. Confucius eut aussi son Voltaire, mais plus modeste, plus indulgent, plus doux. Lao-tsö, ami de la retraite, cherchant la vérité pour elle-même, passionné pour l'idée, ennemi de l'action, reprocha avec quelque ironie, mais sans fiel et sans dureté, son ambition et son orgueil à Confucius, qui, grand voyageur, avait traversé plusieurs États pour le venir voir, comptant sur ses louanges, et dut s'en retourner chargé de conseils qui le troublèrent un moment et qu'il ne suivit pas.

De ces deux hommes, sans doute le plus sage et le meilleur était Lao-tsö ; mais l'autre poursuivait les princes, tenait école, et se montrait partout avide de renommée et de crédit. Il n'obtint pas tout ce qu'il cherchait : sa vie était trop courte pour son ambition ; mais la semence déposée en terre devint un arbre, et par ses élèves, ses successeurs, avec l'aide du temps, ses livres, sa doctrine et son nom s'imposèrent à la Chine.

Sur Dieu, sur l'âme, sur l'origine du monde, il n'a rien dit que de vague. Le seul principe qu'il semble avoir voulu nettement établir, poser d'une manière absolue, c'est le droit des sages, c'est-à-dire de lui-même et de ses disciples, à gouverner l'État. Aux traditions héréditaires, à l'initiative de l'esprit libre, il substitua la connaissance de ses livres et le fétichisme de sa parole. La Chine a suivi cette impulsion, et bientôt elle est devenue la proie d'une confrérie sans vraie piété, d'une académie sans vrai savoir, d'une ligue de pédants prétentieux et routiniers, impuissants à conduire le peuple et toujours prêts à gêner le prince.

Un peuple qui a changé de maître peut se croire libre ; il peut croire à l'égalité lorsqu'il ne voit rien de noble chez ceux qui le gouvernent. Il y a des égalités de différentes hauteurs : il paraît injuste que la domination soit le patrimoine de quelques-

uns; il paraît sage qu'elle soit partagée, naturel que le mérite en soit la première condition. Le choix du prince doit être éclairé, et ce choix sera meilleur s'il s'exerce sur toute une nation que s'il est limité à quelque classe restreinte.

Tout cela pourtant n'est point vrai, ou du moins ne l'est ou ne le peut devenir qu'à la seule condition de laisser à l'élection populaire dégagée de toute entrave la désignation aux principales magistratures; encore faut-il que le peuple soit plus éclairé que ne le sont malheureusement encore ceux de l'Angleterre et de la France.

Dans les pays tels que la France, où les emplois publics se sont multipliés au delà de toute mesure, il est ordinaire de croire que le partage de ces emplois est le but en vue duquel la société s'est constituée. Quand un parvenu, sans mérite et sans gloire, pour s'humilier devant le maître, rappelle qu'il est parti d'en bas, la foule, au lieu de lui demander quelle route il a suivie, à défaut de celle des aigles, applaudit à ce qu'elle croit être un triomphe de la démocratie.

En y regardant, on s'aperçoit que le concours n'est vraiment ni bien large, ni bien libre, car l'éducation publique n'est pas encore venue l'ouvrir au grand nombre. Le mérite et la vertu n'ont pas de mesure exacte : l'opinion seule peut les classer; elle a l'élection pour le faire. Quatre mille ans d'histoire montrent que les princes préfèrent les complaisants; que plus ils les prennent bas, et plus ils les trouvent complaisants : il leur faut le roseau qui plie, mais qui parfois se brise et perce la main. Les examens, les concours, ne changent rien à cela : depuis vingt-cinq siècles, la Chine est là pour le prouver. La Chine, la Turquie, l'empire des Césars, voilà des démocraties dans le sens fallacieux de ce mot. Oserait-on comparer de tels gouvernements aux aristocraties de Rome, de Venise ou de Londres, aux démocraties véritables de Berne ou de Washington? Et, qu'on le sache bien, si la même imbécillité ne règne pas ailleurs, c'est que la presse y luit et que le mal est récent. La France n'est pas plus mal administrée, pas plus mal servie que la plupart des États de l'Europe; mais ne devait-on pas supposer, en 1789, qu'elle le serait mieux que l'Angleterre si, l'Angleterre gardant son vieux système, la France entrait hardiment dans une voie plus large?

Tout bon gouvernement procède de l'élection populaire ou de l'hérédité, ou de la combinaison de ces deux choses, c'est-à-dire de ce qui est juste et de ce qu'on peut regarder comme prudent. L'élection, qui rapproche les magistrats et les citoyens, les contraint à s'appuyer les uns sur les autres, à marcher d'un même pas, fait l'égalité vraie, la fraternité juste et l'excellence des mœurs. Ceux qui critiquent sans relâche les peuples républicains montrent combien ils estiment leurs lois, car ils reprochent à ces peuples de n'être point des dieux; ils n'entreprennent point de les comparer à ceux que le despotisme conduit.

L'hérédité, c'est le privilége; l'inégalité, l'injustice. Mais cette inégalité cesse d'être

injuste si le bien public la demande, et si surtout elle n'existe que dans l'étroite limite où le bien public engage à la souffrir.

Ainsi, les fruits du travail ont un maître naturel, tandis que la loi décerne l'héritage. Elle pourrait le partager entre toute une famille, entre toute une commune : il semble plus humain qu'elle y appelle seulement, et à des titres égaux, les descendants du mort; mais elle peut, afin de donner à la liberté des défenseurs plus forts, faire de quelques héritages le salaire d'une fonction qui se transmet avec eux.

Les Anglais ont obtenu un sénat indépendant en le faisant riche, héréditaire en partie, électif en partie. Moins de cinq cent cinquante familles ont été inscrites; chacune d'elles ne fournit à la fois qu'un seul noble, qu'un seul privilégié, pair ou électeur à la pairie, dont le pouvoir est consacré par la tradition et qui, par des liens étroits, se rattache à une portion du peuple et du pays, comme les *patres* romains aux *gentes* qui composaient la cité romaine.

Il n'y a là rien de plus ni rien d'autre que ce que demandait l'intérêt public : il n'y a ni un privilége de trop, ni un noble apocryphe : les titres répondent à une magistrature réelle : ceux qui en sont pourvus ne servent point le prince et n'en sont pas payés; leur opulence ne coûte rien au peuple, leur famille seule en fait les frais. Le bon goût des nobles et l'esprit républicain du peuple ont de plus proscrit et fait disparaître tout ce qui, sans nécessité, choque publiquement et sans cesse l'égalité dans d'autres pays : la pompe inutile des uniformes, le fracas des broderies, l'exhibition publique des décorations; aussi le peuple n'est-il ameuté parfois contre les nobles que par l'hypocrite clameur des parvenus envieux.

La porte de ce sénat n'est fermée ni à la gloire ni au mérite. Moins, cependant, elle s'ouvre, et mieux cela vaut, parce que la complaisance entre plus aisément encore que la gloire ou le mérite, et que des pairs de nomination royale, n'étant ni les véritables pairs du roi, ni les représentants du peuple qui ne les a point choisis, n'ajoutent rien à l'indépendance ni à la grandeur de cette assemblée, unique aujourd'hui dans le monde.

On trouvera peut-être que je me suis laissé entraîner bien loin de mon sujet; je n'en suis pas loin cependant, si je fais sortir de l'histoire les enseignements qui font toute sa valeur, en dehors desquels elle n'a pas de raison d'être.

TEMPS MOYENS

Les Tsin. — Grande muraille. — Despotisme. — Ancien commerce. — Révolutions chinoises. — Les Xan. — Les trois royaumes. — Division de la Chine. — Les Tañ. — Cultes étrangers. — Les cinq dynasties. — Les Souñ. — Invasion tartare.

C'est avec la courte dynastie de Tsin, deux siècles et demi environ avant le Christ, que s'ouvre la seconde période de l'histoire des Chinois : la féodalité n'est plus ; le despotisme commence ; la Chine est conquise ; les pasteurs, devenus menaçants, sont contenus ; le Japon est colonisé ; le nom et le commerce du grand empire atteignent la lointaine Europe.

La suzeraineté des Tmeʁ n'était plus : sept États indépendants leur disputaient la prééminence. Le plus occidental et le plus étendu, celui de Tsin, ayant vaincu les Tmeʁ, s'attribua leur rang. Tmao-syañ wañ fonda une dynastie que les victoires de son successeur, Ili xwañ-ti, rendirent souveraine. Les autres États furent annexés ; leurs princes périrent. La Chine presque entière fut soumise et divisée en trente-six provinces ; le pays de Canton, Nan-xaé, apparaît déjà comme tributaire ; Ilyañ-yañ, dans le Ilên-si, devint la capitale.

Ili xwañ-ti, véritable empereur, vit en face de lui, dans le nord, se dresser les Ilyʁñ-nʁ, peuplades de race turque, qui, sous d'autres noms, avant et depuis, menacèrent la Chine. Contre eux, on avait déjà fortifié des villes, élevé même des remparts plus étendus et comme retranché des provinces. Ili xwañ-ti unit et compléta ces travaux ; il construisit en quelques années la grande muraille. Bien qu'elle ne soit pas partout également élevée, bien qu'elle ne soit pas absolument continue, cet ouvrage prodigieux est unique : on n'oserait lui comparer le mur d'Adrien. De pareils travaux veulent et rappellent une antique barbarie. Quoi que les chroniqueurs rapportent, on ne croira jamais que ni cette muraille, ni les pyramides, aient pu se

passer de la servitude et d'un profond mépris de la vie humaine. On devra cependant, entre ces deux vestiges du passé, distinguer celui qui protégeait un peuple de celui qui prétendait seulement garder une poussière royale bientôt reprise par le vent et sur laquelle planent à peine des noms douteux.

On croit que le même empereur envoya au Japon quelques navires et quelques soldats, conquérant ainsi cet archipel, sinon absolument à ses armes, tout au moins aux idées et aux mœurs de sa nation. La secte des lettrés, gardienne des lois, maîtresse du pouvoir, était devenue insupportable; un coup d'État eut lieu contre elle : Hli xwañ-ti la frappa et la dispersa, comme d'autres frappèrent et dispersèrent plus tard d'autres corporations, d'autres sociétés, les Templiers par exemple. Les rudes Templiers tombèrent comme un chêne; les flexibles lettrés plièrent comme un roseau, et, sous une autre dynastie, on les vit reparaître aussi gênants que les jésuites et sans l'excuse d'une même vertu. En les dispersant, on brûla leurs livres. Par ce qu'on en a retrouvé, on peut juger le tout, et il est permis de croire que l'esprit humain n'a pas perdu ce jour-là beaucoup plus qu'il ne perdrait si tous les livres religieux et canoniques des musulmans venaient à disparaître. C'est, du reste, assure-t-on, peu de temps après que le papier et le pinceau furent inventés. Ces inventions compensent amplement la perte de quelques vieilles fables.

Sur ce sol déblayé et ces cendres, le despotisme s'établit; et comme sa forme et ses détails n'ont pas beaucoup varié, je puis le définir et le décrire dès à présent.

Les flots de la mer ne séparent point l'Europe de l'Asie; les Russes ne distinguent point ces deux portions d'un même tout, indivis dans leur empire. Ce n'est point la géographie, c'est l'histoire qui les oppose l'une à l'autre; elles diffèrent par leurs mœurs et leur gouvernement : le Grec audacieux porte l'habit court; le Perse efféminé porte l'habit long; le despotisme est la loi de l'Asie; la royauté garde en Europe quelque chose de républicain.

C'est de l'Asie que le despotisme, avec d'autres fléaux, nous est venu. Alexandre alla l'y chercher; il en mourut. César l'introduisit à Rome; et quand ce mignon de l'Asie fut tombé sous le poignard italien, le despotisme grandit sur son tombeau. Des peuples neufs rejetèrent ce joug ou cherchèrent à le rendre moins pesant; presque partout il en resta des traces, et, de siècle en siècle, on vit reparaître le constant pastiche du gouvernement et de la cour des Césars.

Au point de vue du crime, l'empire des Césars est presque sans rivaux; le despotisme, cependant, est plus complet et plus net en Asie : on sent que son berceau, sa patrie, son domaine, sont là. Il y est de plus tellement semblable dans toutes ses manifestations et dans tous leurs détails qu'on peut dire que, pour tant de siècles et pour tous les empires de l'Asie, il n'y a qu'un seul et même gouvernement.

Je me suis demandé souvent comment des lois politiques si dures pouvaient être acceptées : en y réfléchissant, il m'a paru que la douceur des lois civiles expliquait seule la soumission du peuple. L'Asiatique est maître chez lui : il a gardé la puissance paternelle; ce vestige des premiers âges est resté debout en Chine comme à Rome. L'Asiatique se marie et divorce comme il lui plaît; il va, vient, trafique et prête sans rencontrer de loi qui le gêne; et si ces conditions de la société ne sont pas les plus sages ou les plus favorables à tous, elles sont du moins de nature à satisfaire le plus ceux qui sont les plus forts, ceux dont le mécontentement est seul à redouter. On remarque avec surprise, quand on vient à y réfléchir, qu'il n'est pas de lois plus dures que les nôtres, et je parle des lois civiles. Je citerai seulement le mariage irrévocable, décrété par un concile, administrativement réalisé; la conscription, qui pèse si rudement sur le pauvre; l'inscription maritime: la rude discipline et les jugements sévères des camps : ces choses composent la lourde armure des légions invincibles; mais quand, sous cette lourde armure, les légions sont prêtes à plier, il faut alléger le reste de leur fardeau.

Le despote chinois ou asiatique, sans égaux, sans pairs, n'a ni ces conseillers sincères, ni ces fidèles amis que les princes de l'Europe peuvent rencontrer. Les cours européennes, à côté de quelques puérilités et de quelques intrigues, présentent une certaine grandeur, une auguste simplicité; ce qui est noble y peut entrer, et ce qui est vrai peut s'y dire. En Asie, le palais est une citadelle, parfois à triple enceinte; des esclaves y gardent le prince, plus prisonnier qu'eux-mêmes; des femmes, des eunuques et des pages l'amusent ou le servent. Cette tourbe imbécile et basse l'occupe de ses querelles, le trompe et le trahit; elle lui cache son peuple (1), elle l'isole, elle se le dispute, elle en fait l'involontaire complice de ses crimes; parfois elle l'immole, elle jette sa tête au peuple révolté, et suit le cortége du vainqueur assez aveugle pour lui faire grâce.

C'est parmi ceux qui l'entourent ou leurs amis, c'est-à-dire parmi ce qu'il y a de plus vil, que le prince choisit ses agents. Le pays est au pillage; et quand les pillards enrichis se croient assez puissants, ils se révoltent. La répression est aussi incertaine que l'attentat est probable : on a, en conséquence, recours aux moyens préventifs. Les princes héritiers du trône sont gardés à vue, très-souvent en prison; c'est ce

(1) L'empereur sort en litière fermée, et ses satellites font évacuer les rues. Il est arrivé souvent que, pour se donner le spectacle du monde, des princes chinois aient fait élever dans leurs jardins des maisonnettes et des boutiques, où leurs esclaves feignaient de se visiter, de vendre et d'acheter, etc. Cela rappelle Trianon : les grands aiment à jouer aux petits. Un eunuque couche auprès de l'empereur : dans l'*Estat de France* de Boulainvilliers, c'est un valet de chambre qui couche près du roi. L'empereur a d'ordinaire sept concubines; celui des Turcs a de même sept cadines : tout cela se ressemble partout et toujours.

qu'on appelle, en Turquie, le *kafes,* ou la cage. C'est en cage qu'ils apprennent le gouvernement des hommes. Les gouverneurs laissent à la cour des otages, soit toute leur famille, soit seulement leurs enfants : cette dernière combinaison, adoptée dans les contrées de l'Asie dites en progrès, est fort louée en Europe, où on ne se lasse pas d'admirer l'esprit éclairé de ces princes qui veulent réunir ainsi dans une école et élever à leurs frais les fils de leurs principaux officiers.

Le prince ne rendant point compte de l'emploi des revenus publics, ces revenus s'en ressentent. Les impôts ne se payent aisément et n'atteignent un chiffre élevé que là où ils se votent et où le budget se discute.

Le prince est donc très-pauvre; le peuple n'en est pas moins pillé : seulement ce pillage est un produit intermittent, et que les gouverneurs et les ministres se partagent. Le prince pauvre n'a qu'une mauvaise armée; la cupidité des chefs en éclaircit les rangs, en dévore la solde, en supprime les vivres : l'armée est alors impuissante ou irritée; elle n'est point l'obstacle, elle est quelquefois l'instrument des révolutions.

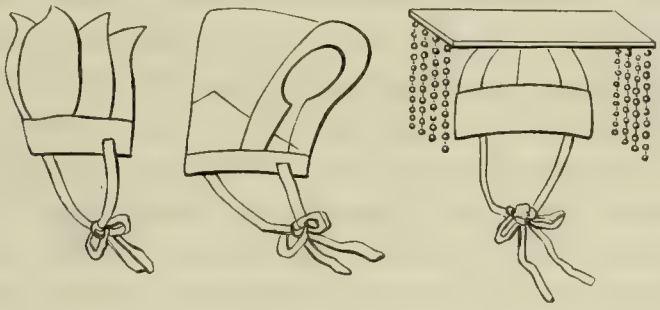
Les agents du prince, les membres de sa famille, peuvent provoquer ces révolutions; quelquefois, cependant, elles trouvent des chefs plus obscurs. Par tout le monde, le despotisme fait éclore les sociétés secrètes; il redoute toutes les associations : les Césars l'ont montré en persécutant le christianisme, et les associations naissent sous ses pas pour nier son principe et détruire sa puissance. La Chine, la Perse, l'Inde, la Turquie, sont pleines de sociétés secrètes sans programme bien arrêté, mais qu'on peut regarder comme communistes. La Turquie fut mise à deux doigts de sa perte par la révolte des derviches de Dédé-Sultan; elle est pleine aujourd'hui de sectaires pareils, et il en est de même de la Chine.

La liberté seule a le pouvoir de licencier cette armée du désordre. Dès que tout peut se dire en public, personne n'ose plus encourir le ridicule de se cacher pour parler. Rien n'est pauvre et rien n'est fragile comme ces puissants empires : le pouvoir est d'autant moins durable qu'il semble moins limité; les soulèvements, les défections, les conspirations de palais, le régicide, rendent courts non-seulement les règnes, mais encore la durée des dynasties. Les Césars mouraient sous le glaive; les empereurs turcs, sous le lacet; les empereurs chinois se pendent assez souvent, aidés par des amis empressés d'en finir et de leur couper la tête. Ils se plaignent alors de la trahison des hommes. Erreur! ces hommes ne sont ni plus lâches, ni plus méchants qu'eux-mêmes. Ce n'est point d'eux qu'ils meurent, c'est le despotisme qui les tue : cette machine redoutable broie les chairs des faibles rois plus encore que la chair des peuples.

Les Perses, puis les Grecs, avaient tenu l'occident de l'Asie. Alexandre s'était

montré jusque sur les frontières actuelles de l'empire chinois; mais des peuples barbares qu'il avait étonnés il n'avait rien appris de la Chine. Entre la Chine et notre vieux monde y avait-il eu déjà quelques rapports? On ne saurait le dire. Les traces qu'on a cru en trouver en Égypte sont incertaines : tels sont quelques petits vases d'une fabrication moderne et communs dans les mers de l'Inde; une pièce d'étoffe conservée au Louvre et sur laquelle on pourrait retrouver des caractères chinois, si la forme simple de leur dessin ne faisait supposer qu'ils ne sont là qu'un ornement, et que leur ressemblance avec des signes étrangers est purement fortuite. Un exemple montrera mieux combien il faut se garder de chercher dans de faibles analogies la preuve d'un ancien commerce.

Parmi plusieurs coiffures anciennes, dont l'explication des trois livres de rites nous



N° 1. N° 2. N° 3.

donne l'image, on en remarquera une (n° 2) dont la forme est tout égyptienne; plusieurs (telles que le n° 1) qui sont purement chinoises, et montrent que la Chine n'aurait du moins pas tout emprunté; quelques-unes, enfin (analogues au n° 3), qui présentent une ressemblance frappante avec la toque d'Oxford, qu'en slang oxonien on appelle *mortar board :* on y trouve même des appendices qui rappellent le *tuft* des toques aristocratiques. Avec cette coiffure, les grands de la dynastie de Tmeu portaient de longues et larges robes comme les maîtres et les étudiants anglais. J'engage les ethnographes et les philologues, c'est-à-dire ceux qui emploient de si grands mots pour cacher le vide de quelque utopie empruntée, à réfléchir sur la part qu'a pu prendre Confucius à la création des universités anglaises.

Mais si rien ne prouve clairement que la Chine ait, avant les Tsin, entretenu des rapports avec l'Occident, on n'en doit pas moins reconnaître que ces rapports étaient possibles. Les anciens ne nous ont pas dit tout ce qu'ils savaient; nous n'avons qu'une faible portion de leurs livres ou de ceux de la Chine ancienne. Il y a plus : il est ordinaire que la connaissance des routes soit d'abord un secret de quelques commerçants

ou que leur usage soit le monopole d'un peuple. Ceux qui ont exploré le passage au nord-ouest de l'Amérique savent que les baleiniers avaient sur ces parages beaucoup de notions qu'ils ne se communiquaient point, parce que chacun tirait profit de ce qu'il pouvait savoir, et qu'il y avait plus de concurrents que de baleines. Les Parthes n'ont rien négligé pour empêcher les Romains de faire directement avec la Chine un commerce dont ils étaient les intermédiaires; et il n'y aurait rien de surprenant à ce que, dès les temps les plus reculés, quelques marchands aient traversé ou contourné l'Asie. Les Chinois font remonter jusqu'au douzième siècle avant notre ère l'invention de la boussole. On peut douter de la date d'une découverte dont ils ont tiré si peu de profit; mais les mers qui baignent la Chine et celles qui baignent l'Inde ont les mêmes moussons. Pendant une saison, le vent et la mer vont de la Chine à Ceylan et en Afrique, et pendant l'autre saison suivent la direction opposée : on pouvait donc aller et venir sans grand effort et sans grande science. Il semble, toutefois, que les mers chinoises aient enfanté de tout temps beaucoup de pirates. Par terre, les distances sont grandes, mais non infranchissables; on les franchit aujourd'hui en quelques mois. Les caravanes vont en cinq mois du centre de la Chine aux frontières du Turkestan; elles se servent de chevaux et de chameaux; les routes ne sont tracées que par leur passage. Depuis des milliers d'années, aucun progrès n'a été fait dans les moyens de transport usités en Asie; la sécurité a pu s'accroître, mais pas peut-être de beaucoup. Il y a donc peu de raisons de croire que ce qui se fait aujourd'hui ne se soit toujours fait (1).

La preuve historique de rapports diplomatiques ou commerciaux entre l'Asie et l'Europe manque pour une époque très-reculée. Elle a été, pour une époque voisine de l'ère chrétienne, recherchée avec une profonde érudition et une remarquable sagacité par M. Reinaud, qui fixe le début de ces rapports en l'an 36 avant Jésus-Christ, à l'époque où Marc Antoine gouvernait l'Égypte, montre qu'elles furent reprises par Auguste en l'an 20 avant Jésus-Christ, et qu'elles se maintinrent pendant plusieurs siècles.

D'après M. Reinaud, c'est sous la dynastie des Xan, et assez longtemps après la chute des Tsin, que la Chine était devenue accessible aux Européens. Les Chinois, ou du moins les habitants de quelque partie de la Chine, étaient connus sous le nom de *Sères*. Vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, Ptolémée les appela *Sinæ* et *Thinæ :* peut-être ce mot venait-il, comme on le pense, du nom de la dynastie des

(1) Je fus frappé, en traversant le Caire, de rencontrer un Chinois établi en face de la mosquée du sultan Hassan comme cafetier, ou plutôt vendeur de thé. Il était musulman et était venu en Égypte par terre. Son voyage eût-il rencontré beaucoup plus d'obstacles il y a deux mille ans? Il me semble qu'on ne saurait l'affirmer.

Tsin. On écrit en arabe *Sin*, Chine, avec la lettre ص, qui se prononce classiquement *ts* dans le mot صلّى, *tsalli*, prier, bénir, et qui, probablement, avait jadis cette seule prononciation. Je dirai, toutefois, qu'il me paraît oiseux de chercher l'origine de la plupart des dénominations anciennes. Où la certitude fera toujours défaut, il reste un vain amusement de l'esprit; et il est certain que si l'on cherchait, un jour à venir, dans des ouvrages chinois la trace de Macao, de Hong-kong, et de plus d'une autre île, on ne trouverait rien, car ces noms, de forme chinoise, ne sont point ceux de ces îles. Que serait-ce s'il s'agissait de Formose, ou de la ville de Victoria qui ne manque pas d'homonymes au delà des mers? Il y a plus : on peut déclarer que lorsqu'un lieu actuel porte le même nom qu'un lieu ancien, la probabilité est en faveur d'une coïncidence fortuite, et non d'une identification. Paris est où fut Lutèce, et Troyes n'est point *ubi Troja fuit*.

Diverses ambassades romaines furent dirigées sur la Chine : on n'en connaît point de détails; les Chinois n'en ont pas même gardé le souvenir. Sans doute, elles eurent peu d'effet, et, comme des ambassades plus modernes, servirent surtout à exalter l'empereur chinois, et à divertir son peuple par le spectacle d'hommes de mœurs étranges, fiers sans qu'on sût pourquoi, et promenés, à leur insu, à travers toutes sortes d'ignominies.

Il est seulement intéressant de connaître que les Romains tiraient de la Chine beaucoup de soie; que les Parthes avaient accaparé ce commerce, et fabriquaient des tissus que les Romains eussent voulu fabriquer eux-mêmes; qu'enfin, des quantités considérables d'argent étaient alors, comme de nos jours, livrées par l'Europe à l'extrême Orient en échange de son principal produit. Pline porte à 100 millions de sesterces les sommes versées ainsi annuellement dans l'Inde, en Chine, et dans le reste de l'Orient.

Un peu plus de deux siècles avant le Christ, la dynastie de Tsin, affaiblie, fut renversée par un aventurier du nom de Lyeu-pañ, qui fut appelé depuis Kao-tsu, ou l'illustre ancêtre, et fonda la célèbre dynastie des Xan, qui, pendant plus de quatre siècles, régna sur la Chine. Si la dynastie précédente avait donné à la Chine le nom sous lequel l'Europe la connaissait, la dynastie nouvelle donna aux Chinois un nom qu'ils se glorifient encore aujourd'hui de porter : la Chine et les Chinois sont depuis lors et resteront toujours le pays et le peuple de Xan.

Lyeu-pañ n'immola pas lui-même ce qui restait de la race de Tsin : un de ses rivaux s'en chargea, et ce fut un prétexte à Lyeu-pañ de le détruire. Les changements de dynastie ont été fréquents en Chine : on les y regarde comme des événements si naturels que l'histoire ne parle que des dynasties disparues, attendant pour parler de

celle qui règne une chute dont elle-même ne doute pas. Par la longue nomenclature des races royales tombées, elle sait qu'elle tombera, comme nous nous savons tous mortels par la vue des tombeaux de tant de générations humaines. Dans certains pays de mœurs adoucies, il y a entre des familles rivales comme un pacte de clémence : le vainqueur épargne le vaincu, parce que, quelle que puisse être la divinité de son droit, et malgré le bail éternel qu'il prétend avoir fait, il sait que la fortune a d'étranges retours. En Asie, où ces retours sont plus fréquents encore, des mœurs plus dures rendent plus terrible la défaite : les princes déchus sont massacrés; tout ce qu'on en découvre même après de longues années est voué à la mort. Ce n'est point un châtiment, pas même une vengeance, c'est une précaution consacrée par l'usage, un acte régulier dont personne n'est surpris : telle est la logique sans pitié de l'Asie barbare. La guerre y revêt de même ce caractère net et brutal qu'elle a partout eu d'abord, et qu'elle n'a guère perdu qu'en Europe. On peut regarder la guerre primitive comme fille de la disette : des peuples affamés se ruent les uns sur les autres, non pour se dévorer comme les bêtes fauves, mais pour se ravir les uns aux autres une insuffisante pitance. Dès que les récoltes ou les champs ont de nouveaux maîtres, ceux qui les ont perdus sont des bouches inutiles, et le glaive en fait justice. Des tyrans évitent ainsi les révoltes, suites naturelles de leur usurpation; une province, un royaume sont entièrement dépeuplés, et l'armée ou la nation victorieuse vient habiter les demeures de ses victimes. Quelquefois même ce sont d'autres vaincus qu'on y traîne, qui, dépaysés, pourvus de terres, n'ont plus de patrie à venger, et, admis au butin, se classent parmi les vainqueurs.

Il n'est pas douteux que des peuples entiers n'aient ainsi disparu. Ce qui s'est passé en Amérique est un peu différent : sauf quelques massacres, les peuples se sont plutôt étiolés, abâtardis et fondus, qu'ils n'ont été détruits. Des cultivateurs ont envahi, dépeuplé de gibier et clos les terrains de chasse. Les chasseurs, poussés de prairie en prairie, acculés aux montagnes, auront bientôt disparu, et l'oubli, cette seconde mort, plane déjà sur la tombe d'une race qui n'a rien fait dont on ait à se souvenir.

Avec les Xan, on vit reparaître les livres et les lettrés. Wŭ-ti, prince guerrier et législateur, étendit ses conquêtes sur le nord de la Corée (1), une partie de l'Indo-Chine et de l'Inde. Les Hyŭñ-nŭ, qui depuis longtemps déjà assiégeaient l'empire, furent, ainsi que d'autres barbares, vaincus et repoussés. Une ambassade chinoise alla leur chercher des ennemis jusque dans la Transoxiane. Cet événement, qui ma-

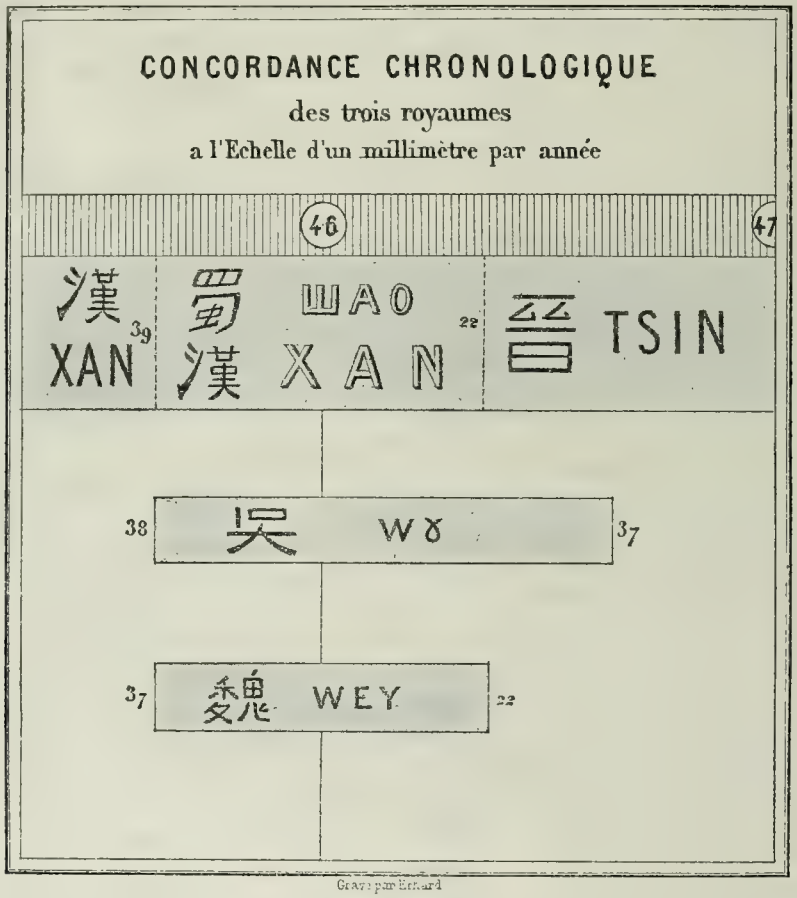
(1) En 110 avant Jésus-Christ. L'histoire de ce pays, qui eut ses rois en 38 avant Jésus-Christ, ne date vraiment que de cette époque.

nifesta à l'Occident la puissance chinoise, maîtresse déjà de presque toute l'Asie centrale, mérite d'être noté.

C'est sous les Xan, vers 65 après Jésus-Christ, que le bouddhisme fut introduit en Chine. Il ne le fut que beaucoup plus tard au Thibet, en Corée et au Japon. Les Chinois et les Japonais placent Bouddha au onzième siècle avant notre ère; quelques

Indous et quelques Européens le placent au septième siècle seulement : l'une de ces dates aurait pour elle Klaproth, et l'autre Burnouf. Ce bouddhisme bientôt corrompu de la Chine passa, comme les superstitions nationales du Tao qui vinrent s'y mêler, par des fortunes bien diverses. En Asie, le caprice des princes est ce qui élève ou renverse les dieux. Tantôt Bouddha fut honoré : on rechercha ses livres, on nourrit ses

prêtres; des empereurs en revêtirent l'humble habit; la dynastie de Leaĩ eut un Charles-Quint sans génie. Tantôt, au contraire, Bouddha fut traité d'imposteur; ses moines, fainéants et parasites, furent chassés de leurs couvents, contraints de se marier, de travailler, de faire la guerre. De cycle en cycle et de règne en règne, ces révolutions se renouvelèrent. Les Tao-ssö, inventeurs de l'élixir de vie, trouvèrent aussi des empereurs crédules et des empereurs sévères ou cruels. Chaque empereur



eut ses dieux et sa doctrine; il y en eut probablement même qui furent musulmans ou chrétiens.

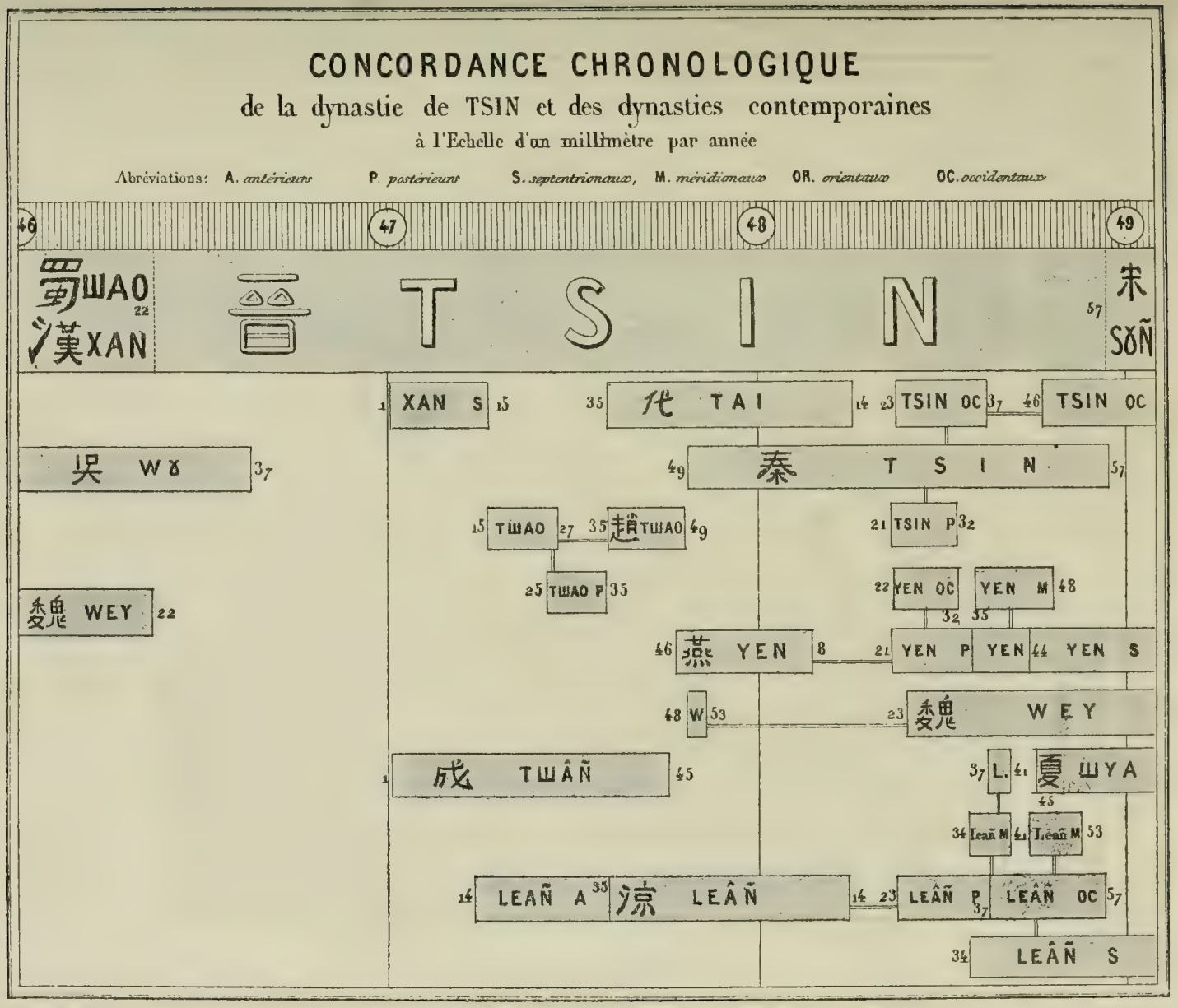
Les princes de la dynastie de Xan avaient jeté un grand éclat; mais il en est des dynasties comme des hommes : une dynastie ne naît guère et ne se développe que par deux grands hommes; elle s'élève, elle vit; puis elle décline, et le vent des révolutions l'emporte. L'histoire du déclin et de la chute des Xan s'applique au déclin et à la chute de toutes les dynasties chinoises. Ses principaux traits sont : le règne des eunuques et des femmes, une prodigalité folle, des violences criminelles, des supers–

CONCORDANCE CHRONOLOGIQUE

de la dynastie de TSIN et des dynasties contemporaines

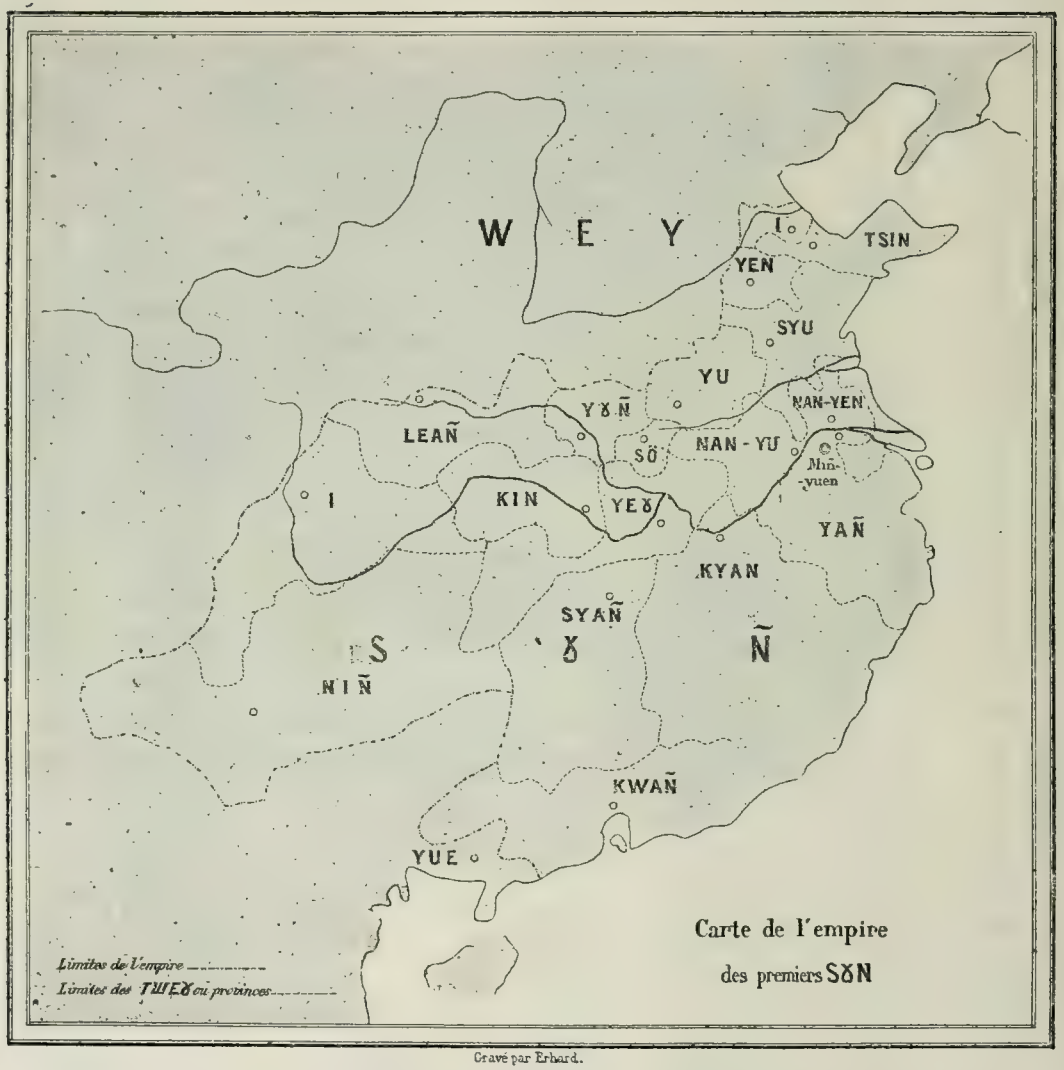
à l'Echelle d'un millimètre par année

Abréviations: A. *antérieurs* P. *postérieurs* S. *septentrionaux*, M. *méridionaux* OR. *orientaux* OC. *occidentaux*



Gravé chez Erhard

titions honteuses, une bigoterie que les Chinois détestent et la poursuite du grand œuvre, la recherche de l'immortalité, rêve insensé dans lequel les Chinois se sont toujours complu. De cette pourriture naissent les conspirations, les sociétés secrètes, les bandes insurgées et pillardes. C'est sous les coups de bandes de cette nature, de celle des bonnets jaunes surtout, que la dynastie des Xan succomba. Plus d'une fois

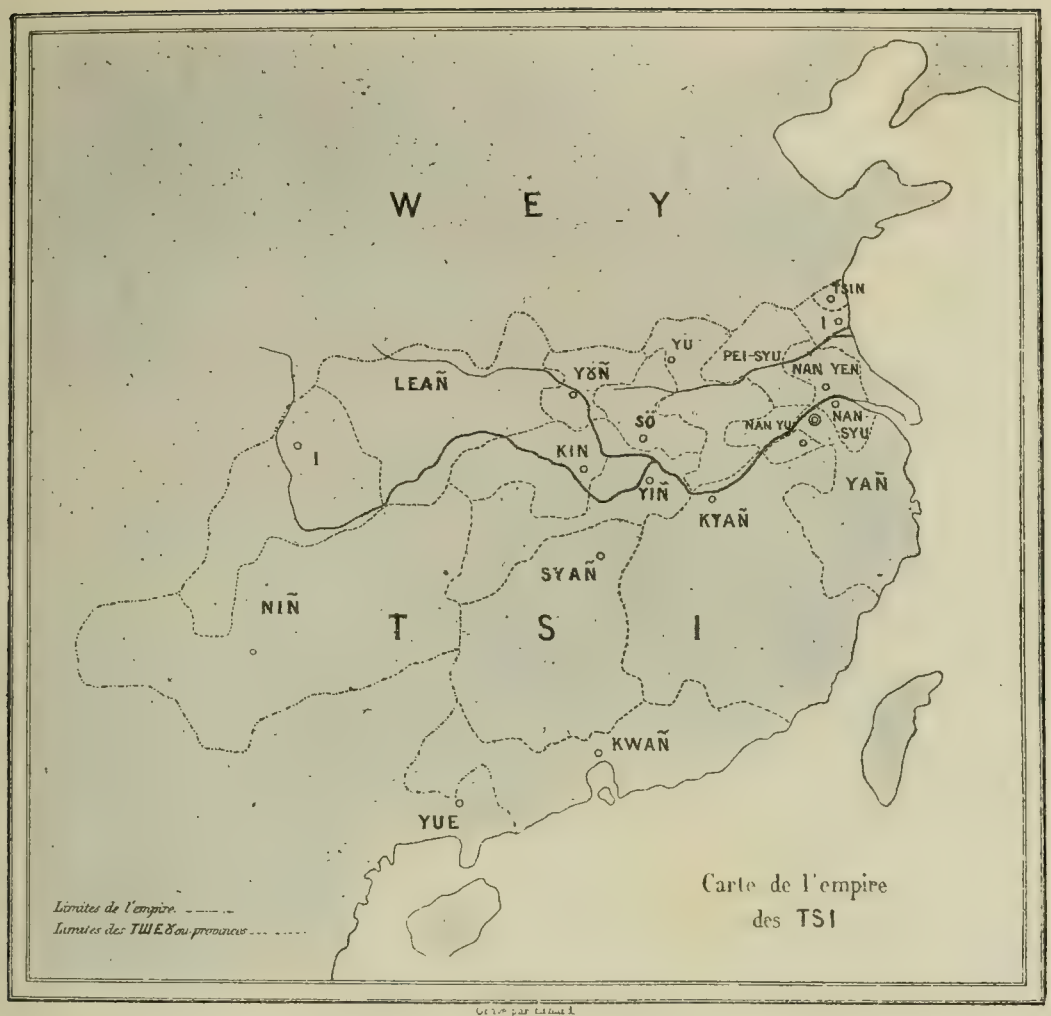


Gravé par Erhard.

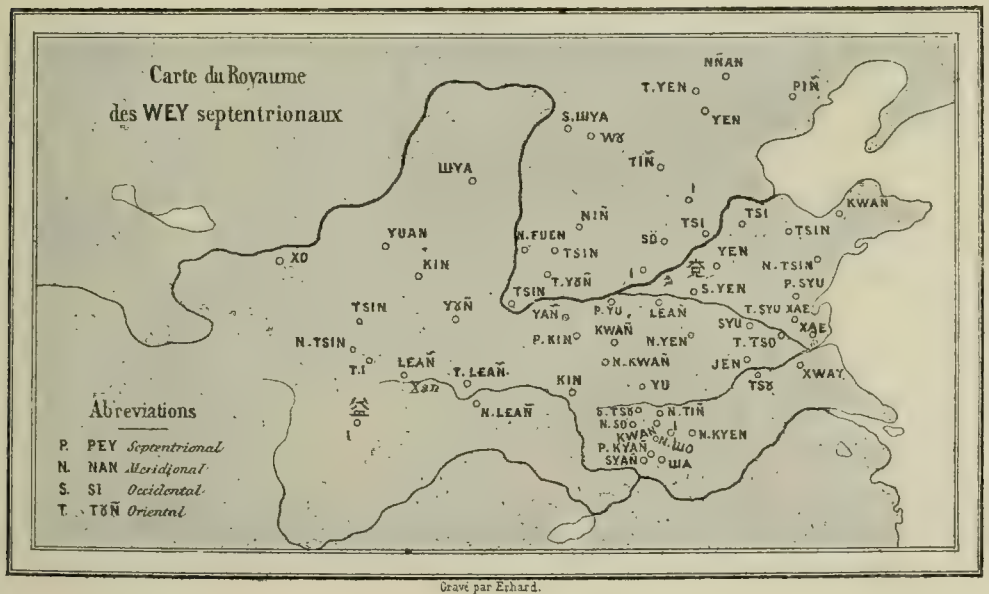
elle en triompha ; mais elle n'en triomphait pas sans s'affaiblir, et la lutte ne se termina que par la ruine des Xan et de leurs ennemis.

Les Xan avaient trôné d'abord à Lo-yañ, soit à peu près Xo-nan, puis à Tsuañ-nñan, soit Si-nñan ; ils étaient, vers la fin, revenus à leur première capitale, d'où on les avait appelés Orientaux. Une dernière branche se maintint dans le Ssö-tsuen,

...ré chez Lehard.



Gravé par Erhard.



Gravé par Erhard.

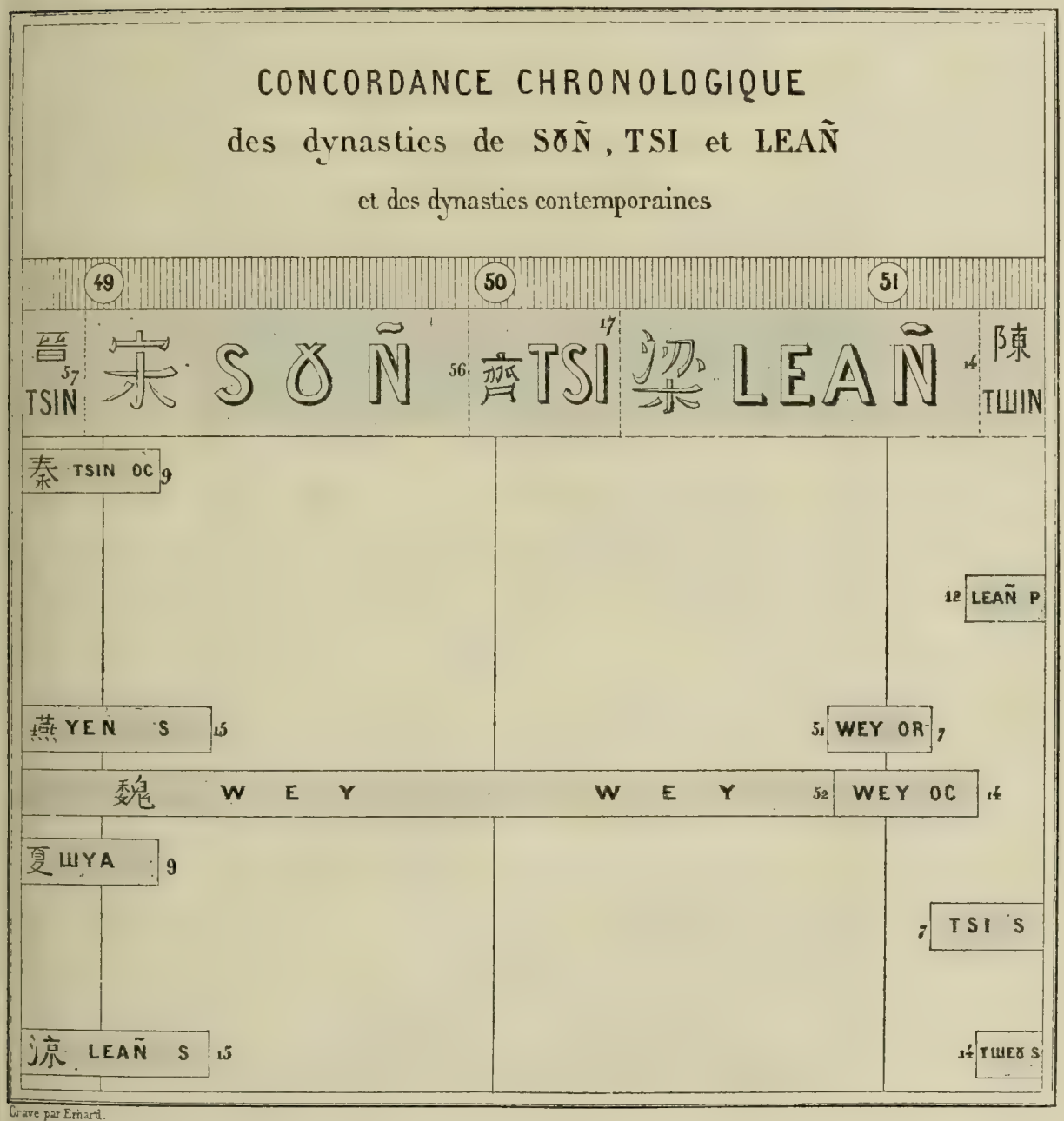
tandis que les Wey s'établissaient dans le nord, et que le sud-est de la Chine formait le royaume des Wu. Les trois États ainsi constitués luttèrent quelque temps, puis furent soumis par un usurpateur du trône de Wey, fondateur d'une dynastie appelée Tsin, qui ne doit pas être confondue avec celle dont il a été parlé plus haut. L'existence de la dynastie nouvelle fut loin d'être paisible : plusieurs familles, dont quelques-unes tartares, s'emparèrent de diverses portions du territoire. Deux États se formèrent bientôt : les Pei-wey, pasteurs de race sian-pi, et quelques autres familles, tinrent successivement celui du nord ; celui du sud eut pour maîtres des dynasties de

Gravé par Erhard

peu de durée, les Señ, les Tsi, les Leañ, les Twin, les Sui. Wen-ti, fondateur de cette dernière dynastie, réunit et pacifia la Chine, porta ses armes en Corée, soumit les îles Lyeu-kyeu, l'Asie moyenne, une partie de l'Inde, tant en deçà qu'au delà du Gange. Il voulut diviser le peuple en castes : la Chine, plus une et plus sage que l'Inde, repoussa cette utopie. Des révoltes mirent fin à cette dynastie, à laquelle succéda celle des Tañ, l'une des plus fameuses qu'ait eues la Chine. Sous les Tañ, presque tous les États voisins de la Chine furent conquis, et devinrent feudataires ou tributaires. Le roi de Perse, vaincu par les Arabes, se réfugia en Chine sous la protection de son

TSWEN
YEƟ
YEN-KWO
PIN
TAI-YUAN
TSWA-KWO
TSIN
SO
YEN
YU
SYU
YƟÑ
KIN-TSWAO
LO-YAN ?
TSIN
XAN-
-TSWƟÑ
LEAÑ
WAO-TSWUN
NAN-TSWUN
KIN
YAN
YI
NIÑ
KYEN-NIÑ
KWAÑ
KYAO
NAN-XAE
XO-PƟ
TAN-YAN
PXEN-TSWEÑ
TYEN-SWUI
WƟ-TSWEN
LEAÑ
Bouche du fleuve Jaune
Bouche du Kyan
Limites des TSWEƟ ou provinces
id. de l'empire
id. actuelles
Echelle de 1250 li ou 300 milles de 60 au degré
CARTE DE LA CHINE
sous la dynastie des TSIN
entre 265 et 420 après J.C.

suzerain, et ses derniers descendants, un instant soutenus, bientôt abandonnés, s'éteignirent dans ce refuge.



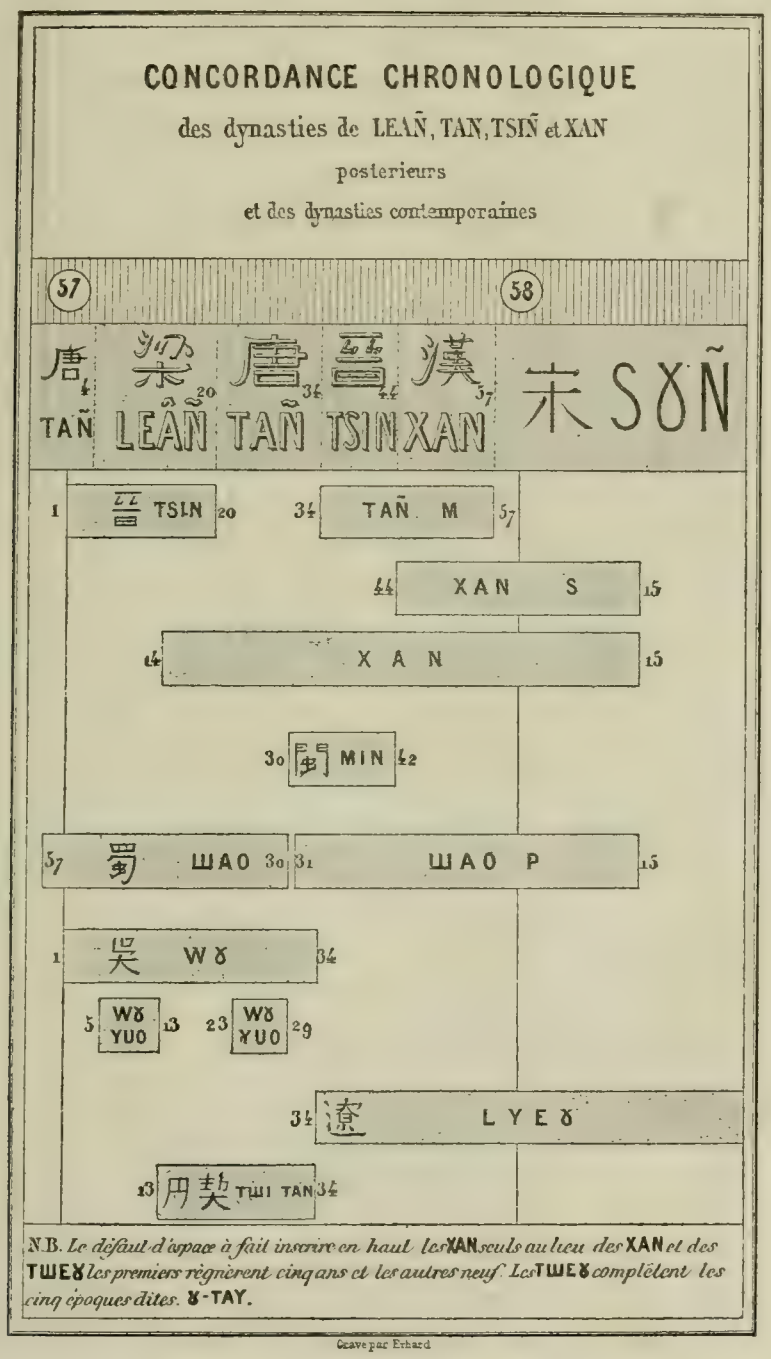
Gravé par Erhard.

On vit, au commencement de cette dynastie, une femme dominer deux règnes et posséder enfin l'empire. Elle fut appelée même Tyen-xo, ou reine du Ciel, nom réservé de nos jours à une déesse protectrice des marins. C'est une commune erreur

de croire que la puissance manque aux femmes chez les peuples polygames : une princesse turque a régné sous trois règnes, comme Catherine de Médicis et la reine

du Ciel. Les femmes ont plus de crédit en Asie qu'en Europe ; elles font tout et ne paraissent rien faire : je n'ai pas besoin d'ajouter que le gouvernement n'en est pas meilleur. Plus tard, la puissance des Tañ passa aux mains de leurs eunuques. Pen–

dant plusieurs règnes, ces eunuques furent les maîtres de l'empire ; leurs prétendus princes furent leurs jouets ou leurs victimes. Ce spectacle n'était pas alors nouveau



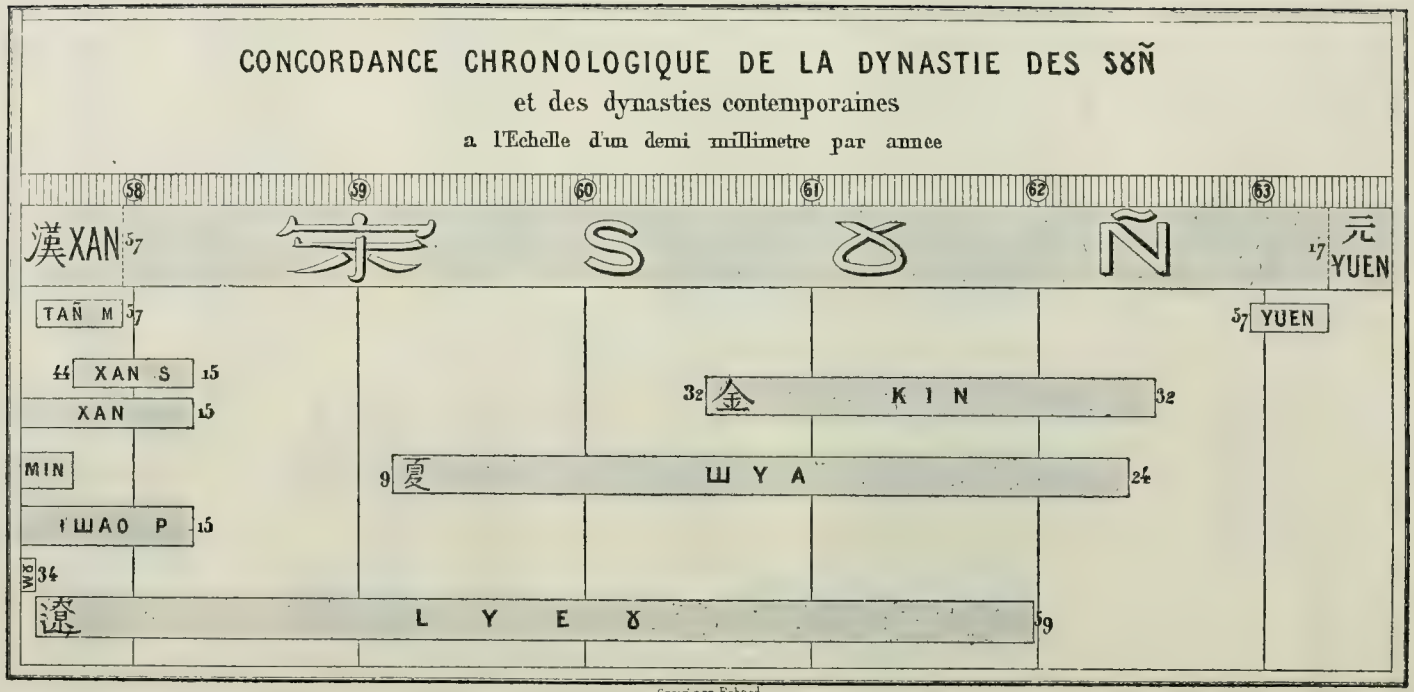
Gravé par Erhard

et s'est renouvelé depuis ; mais jamais, peut-être, la domination des eunuques ne se montra en Chine plus complète et plus nuisible.

CONCORDANCE CHRONOLOGIQUE DE LA DYNASTIE DES SʊÑ

et des dynasties contemporaines

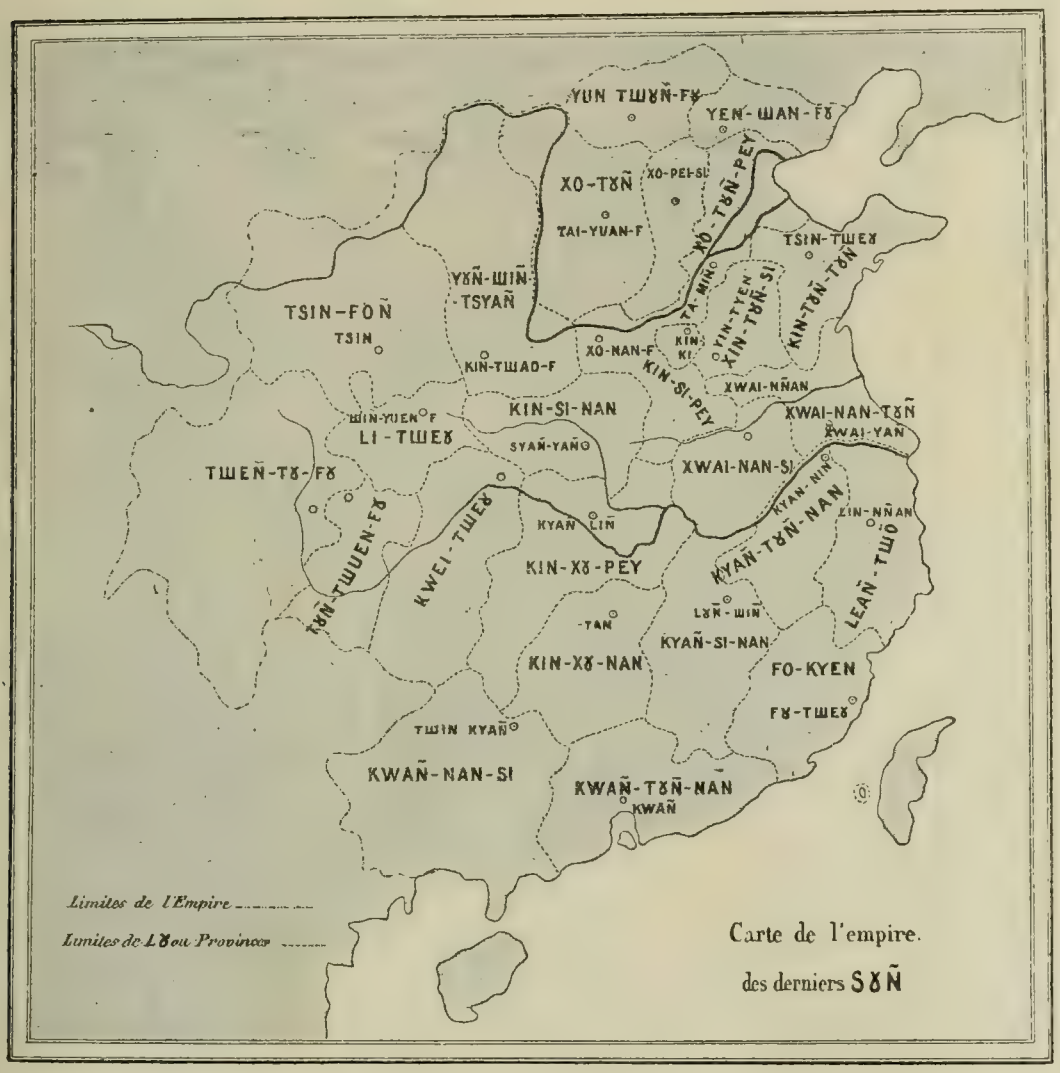
a l'Echelle d'un demi millimetre par annee



Gravé par Erhard.

CARTE
de l'empire
DES TÂÑ
Limites des TAO ou provinces
— id — de l'empire
— id — actuelles
Echelle de 1250 li ou 300 milles de 60 au degré
250 500 750 100 1250
60 120 180 240 300
LYÑ-EO
KWAÑ-NOE
XO-TWOÑ
XO-PEY
XO-NAN
ШAN-NAN
XWAI-NAN
KYEN-NAN
KYAÑ-NAN
LIN-NAN
KIN-PEY
TAI-YUAN
WEI-TШEŎ
XO NAN
ШEN-TШEŎ
ШIN-YUEN
SYAÑ TШEŎ
KYAÑ-LIN
TШEÑ-TŎ
YAÑ TШEŎ
SŎ-TШEŎ
KWAÑ-TШEŎ
Bouche du fleuve Jaune
Bouche du Xway
Xwañ-nñan

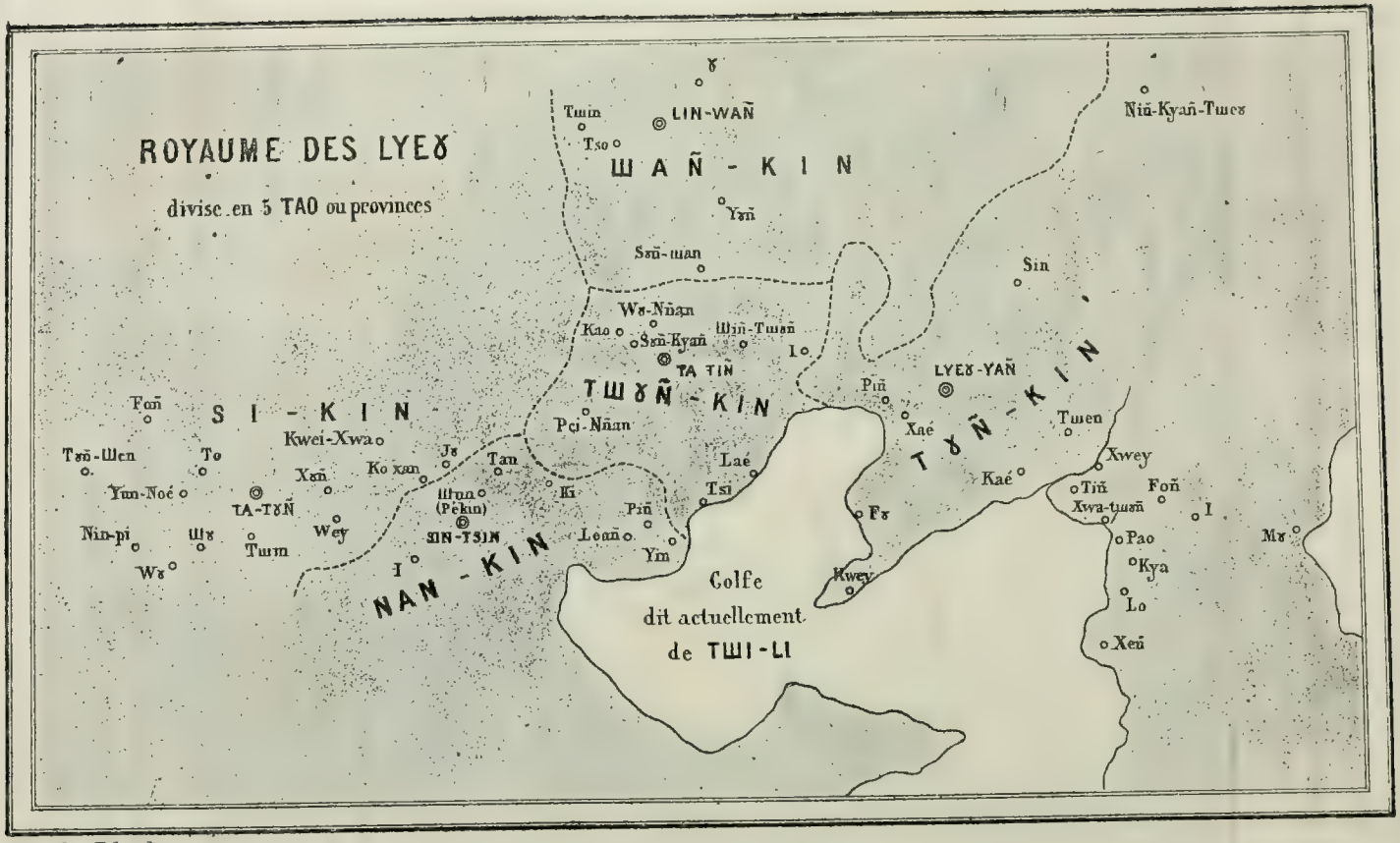
En 635, un prêtre nestorien, du nom d'Olopen, sujet romain, fut le premier apôtre de la Chine; l'inscription célèbre et très-authentique de Si-nñan fɤ en porte le témoignage. Le christianisme ne paraît pas avoir fait alors de grands progrès, bien qu'il semble avoir été accueilli avec faveur, adopté même, peut-être, par un des princes



de la dynastie des Tañ. Cette première semence fut détruite quand la Chine proclama, en 845, l'abolition des cultes étrangers.

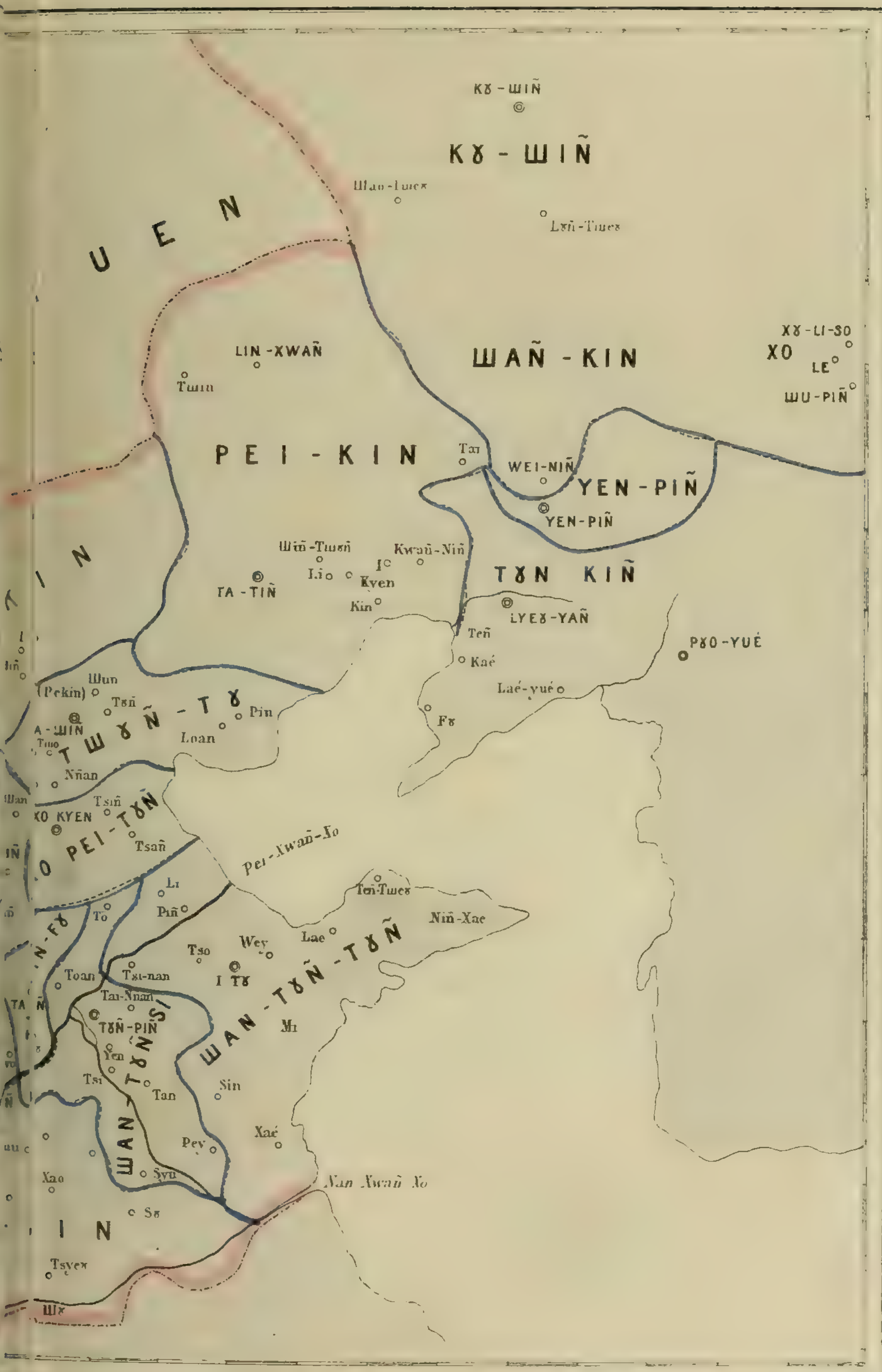
Des juifs étaient venus sous les Xan, et probablement deux siècles avant Jésus-Christ; ils n'avaient point fait, et probablement ne cherchaient point de prosélytes.

Sous le quatrième prince de la dynastie des Tañ, l'islamisme pénétra, avec quelques auxiliaires turcs, dans le nord et le centre de la Chine. C'est vers le même temps



Grave chez Erhard.

CARTE
du
NORD DE LA CHINE
sous la dynastie
des KIN


KƔ-ШIÑ
KƔ - ШIÑ
ШAÑ - KIN
LIN-XWAÑ
PEI - KIN
WEI-NIÑ
YEN - PIÑ
YEN-PIÑ
TƔN KIÑ
LYEƔ-YAÑ
PƔO-YUÉ
XƔ-LI-SO
XO
LE
ШU-PIÑ
TA-TIÑ
Kwañ-Niñ
Kyen
Kin
Teñ
Kaé
Laé-yué
FƔ
Pin
Loan
Tsñ
Nñan
KO KYEN
Tsiñ
Tsañ
Pei-Xwañ-Xo
Ten-Tweƕ
Niñ-Xae
Lae
Wey
Tso
I TƔ
ШAN-TƔÑ-TƔÑ
Tsi-nan
Toan
TƔÑ-PIÑ
Tan
Sin
Xaé
Pey
Syu
Xao
Nan Xwañ Xo
Tsyeƕ

à peu près qu'il parut dans le sud avec quelques marchands arabes. Il gagna rapidement du terrain. C'est probablement aujourd'hui encore le seul culte étranger qui ait en Chine une importance politique.

C'est sous le sixième empereur Tañ, au huitième siècle de notre ère, que fut fondée l'Académie des Xan-lin : composée d'abord de quarante savants, elle en compte aujourd'hui deux cents de divers degrés.

Les Thibétains, un instant très-redoutables, les Arabes, les Khitans, furent contenus et contraints à traiter. La Chine reçut les ambassadeurs du khalife Aroun-er-Rachid ; mais peu à peu des dissensions intestines, des trahisons, des soulèvements, ébranlèrent et renversèrent les Tañ. L'empire eut alors pour maîtres cinq familles, qui, en peu d'années, s'arrachèrent l'une à l'autre l'empire en se parant du nom de dynasties illustres et éteintes. C'est sous l'une d'elles (les Tañ postérieurs) que l'on place l'invention de l'imprimerie chinoise, c'est-à-dire de la gravure sur bois des caractères. A ces cinq familles succéda la dynastie quelque temps puissante des Sʁñ.

Les Turcs sortis de l'Altaï étaient devenus menaçants ; ils avaient été retenus loin de la Chine par leurs campagnes contre la Perse et l'Inde. Lorsque les Seldjoucides eurent conquis la première de ces contrées et le nord de la seconde, leur chef, Alp-Arslan, songea à s'emparer de la Chine : il eût possédé alors à peu près toute l'Asie. Sa mort arrêta ce grand dessein ; mais, en 907, d'autres barbares, les Khitans ou Lyeʁ, de race tongouse, envahissaient le nord de l'empire, et plaçaient à Lyeʁ-yañ d'abord, à Yen (Pékin) ensuite, la capitale d'un État fort étendu vers l'ouest et vers le nord. Les Sʁñ appelèrent contre eux d'autres Tongouses, les Ju-tuin, qui les chassèrent, mais gardèrent leur conquête et ne tardèrent pas à l'étendre. Un empereur sʁñ fut leur prisonnier et mourut au fond de leurs déserts. Ils fondèrent un immense empire, composé de l'Asie barbare et de la Chine septentrionale : cet empire, dit de Kin ou d'or, dura de 1115 à 1234, les Sʁñ continuant à tenir le midi de la Chine. Soudain, sous leur grand khan Genghis, les Mongous, inconnus ou dédaignés jusqu'alors, se révélèrent, et du premier coup s'élevèrent à la domination de l'Asie. Sous leur choc terrible, les Kin d'abord, et bientôt les Sʁñ, disparurent, laissant la Chine entière aux mains de Khoubilai, fils de Genghis et fondateur de la dynastie de Yuen.

LYEŏ-YAÑ
KAN-Sŏ
WEN-SI
SSÖ-TWUEN
YUN-NAN
XO-NAN
KYAÑ-TWÖ
XWAÑ-KWAÑ-SI
PYEN-LEAN
FON-YUEN
TA-Tŏ L.
TWEÑ-Tŏ L.
XAÑ-TWEŏ L.
Limites de l'Empire
id de WAÑ ou provinces
id actuelles de l'empire
Echelle de 1250 li ou 300 milles de 60 au degré
CARTE
de l'empire
DES YUEN

TEMPS MODERNES

Marco-Polo. — Les Yuen. — Les Miñ. — Les Portugais. — Le Japon. — Les Espagnols. — Matteo Ricci. — Guerre japonaise. — Les Hollandais. — Les Tsiñ. — Les Mantchous. — Conquête du Sud. — Les pirates. — Les chrétiens. — Émigrations. — Constitution des Tsiñ. — Chun-tchi. — Kañ-chi. — Travaux des jésuites. — Ruine des missions. — Guerre des Éleuts. — Kyen-louñ. — Les Myao-tsŏ. — Tao-kwañ. — Les Anglais. — Guerre de 1840. — Chyen-foñ. — Les Tai-piñ. — Touñ-chŏ.

Les croisades avaient porté l'Europe sur les confins de l'empire mongou. L'Europe savait qu'il existait, en Asie, un peuple immense, encore barbare, encore neuf, et dont le christianisme pouvait s'emparer, une puissance capable d'écraser l'islamisme, ou tout au moins de le contenir. Les princes chrétiens cherchèrent donc à se lier avec les chefs mongous. L'ignorance et l'orgueil des uns et des autres, les distances, la victoire musulmane, s'opposèrent au succès, ou firent perdre le fruit de ces négociations. Une petite république, rejeton de la vieille Rome, Venise, faisait alors le commerce de l'Asie et de l'Europe; les routes de la mer Rouge et du golfe Persique lui étaient bien connues : elle cherchait cependant, en suivant de vieux vestiges, un chemin plus direct vers les régions orientales. En 1255, deux gentilshommes de Venise, marchands à Constantinople, les frères Polo, menèrent à bien cette aventure. Ils furent reçus près des frontières chinoises par le chef des Mongous, qui les renvoya chargés de présents, et leur demanda de lui ramener des prêtres. L'Europe, qu'ils avaient tant servie, dédaigna leur service. Les nouveaux mages trouvèrent vacant le siége pontifical qu'ils venaient saluer : le pape enfin choisi leur confia deux moines; mais ces moines, moins ardents pour le triomphe de Dieu que les marchands pour la poursuite de la fortune, vaincus par la fatigue et la crainte, abandonnèrent une des plus grandes entreprises que la milice chrétienne eût jamais tentées. Ce n'est pas à dire que le succès de cette entreprise fût certain. Ce n'est peut-être pas le Dieu unique, mais un dieu de plus que Khoubilai voulait connaître.

On le vit plus tard rendre hommage à trois cultes bien différents, dans le singulier espoir d'être exaucé par celui qui serait le plus puissant ou le seul puissant, de Jésus, de Mohammed ou de Bouddha. Les Mongous étaient même plus disposés au lamaïsme qu'à d'autres cultes : les Yuen traitèrent avec une extrême faveur les lamas. Le Grand Lama vint visiter l'un de ces princes et en fut reçu avec les plus grands honneurs.

Mais les Polo menaient en Chine leur neveu Marco, encore presque enfant. En 1275, ils le présentaient à Khoubilai. « Sire, disait son père, il est mon filz et uostre » homme. — Bien soit-il venu, dit le seigneur. » Et bien venu il fut en effet ce noble enfant de Venise, devenu soudain le serviteur, l'ami, le frère de sang d'un peuple asiatique. Les gouvernements absolus, durs aux nations qu'ils régissent, exclusifs à l'égard des nations étrangères qui pourraient devenir un exemple, accueillent habituellement bien les étrangers isolés, voyageurs ou suppliants. Les despotes aiment à s'en entourer; ils trouvent un gage de sécurité de plus dans l'impopularité qui peut atteindre ces hôtes, et les contraint à se serrer de plus en plus autour du trône qui les protége. Marco-Polo, admis à la confiance du prince, fut son ambassadeur dans le Nñan-nan, gouverna une de ses provinces (Yañ-tmeʁ), le suivit et le servit à la guerre. Les Chinois savaient élever de hautes murailles et s'y étaient jusqu'alors trouvés en sûreté, tant l'art des siéges leur était inconnu. Des musulmans attachés à la fortune des Mongous avaient fabriqué quelques machines; Marco-Polo y ajouta et dota la Chine de cette artillerie, antérieure à l'invention de la poudre, que les Grecs et le moyen âge avaient perfectionnée.

Peut-être y eut-il dès lors en Chine des canons, au moins de bois, cerclés de cuir et de cordes. Ce qui en ferait douter, c'est que les Européens venus plus tard ne trouvèrent de véritable artillerie que là où les Arabes s'étaient établis ou avaient passé. Si l'invention de la poudre est ancienne en Chine, c'est de la poudre fusante qu'on peut seulement le dire. Les fusées, appelées flèches de feu en chinois, en sanscrit et dans d'autres idiomes, employées par le Bas-Empire et reprises de nos jours, sont une des plus vieilles armes de l'Asie; mais je crois que la poudre explosive et le canon appartiennent à l'Europe : c'est l'Europe, en tout cas, qui a su en faire le plus terrible et le plus criminel usage.

Marco-Polo regagna sa patrie par la mer des Indes et par la Perse; il conduisait à la cour de Perse une princesse de la maison de Khoubilai. Il avait passé en Chine dix-sept années et revenait patriote. Montant une galère contre les Génois, il fut pris; et c'est à Gênes, prisonnier comme tant de héros, qu'il dicta son livre. Il le dicta en français, langue non moins élégante en ce temps qu'aujourd'hui, plus répandue même peut-être, car les nobles anglais n'en savaient point d'autre, et le gentilhomme

vénitien crut devoir la parler au monde des gentilshommes, des soldats et des commerçants de toute l'Europe.

Le monde savant s'est fort occupé de ce livre souvent défiguré, jusqu'ici difficile à entendre. M. Pauthier en a fait une longue et consciencieuse étude; les fragments qui en ont paru portent une vive lumière sur la grande figure du Vénitien : le vrai Marco-Polo va sortir enfin de la tombe. Peut-être en ai-je parlé trop longuement ici; mais, il faut le reconnaître, son nom doit tenir plus de place dans l'histoire de la Chine que n'en pourraient tenir ceux de vingt empereurs. Marco-Polo nous révéla cet autre monde que notre commerce a conquis et que notre civilisation pénètre. C'est à sa voix que Colomb s'est levé : le Vénitien avait nommé le Japon; le Génois le chercha, et trouva l'Amérique. Tout ce qui est vraiment grand est simple et paraît petit. C'est d'un contact inaperçu que jaillit la plus éclatante lumière. Ceux que le vulgaire admire peuvent saccager des villes et massacrer des hommes, accroître le nombre de leurs esclaves ou faire un désert de leurs États; quelques siècles encore, et leurs noms seront perdus; d'autres auront grandi, noms d'ouvriers, de paysans et d'écrivains, qui auront inventé un outil, planté quelque arbre ou fait vivre une idée.

La dynastie des Yuen dura moins d'un siècle; mais ce court espace fut marqué par de grandes choses : par d'anciens canaux naturels et le lit de quelques rivières, un canal fut ouvert, qui mettait en rapport la Chine du nord et la capitale de l'empire (qui est le Pékin d'aujourd'hui) avec les riches contrées de la Chine moyenne et les embouchures du Yañ-tsö kyañ. Ce canal, qui supprimait les risques de la mer, s'est envasé de nos jours; car la nature, comme les hommes, ne veut obéir qu'à des maîtres puissants.

Le désert était soumis ou allié; les nations de l'Asie apprenaient les chemins de la Chine, qui se remplissait de musulmans; les lettres étaient florissantes : Bazin, par ses travaux, nous a mis tous à même d'en juger; et, en parlant de cette époque, on a vraiment le droit de l'appeler, comme lui, le siècle des Yuen : nous disons ainsi le siècle de Louis XIV.

Mais le nom Tartare était odieux au peuple des Sañ; l'empire était miné par d'infimes mais innombrables conspirateurs : il suffit d'un aventurier plus audacieux pour soulever toute la Chine et rejeter dans leurs prairies les Yuen, dont les derniers rejetons allèrent régner et s'éteindre à Kara-Korum.

Timour, le plus simple, le plus doux (1) et le plus terrible des exterminateurs, venait

(1) Il était doux et équitable comme Titus, *les délices du genre humain,* qui fit périr vingt mille juifs dans le Colisée, et se repentit en mourant d'avoir eu des rapports criminels avec sa belle-sœur!

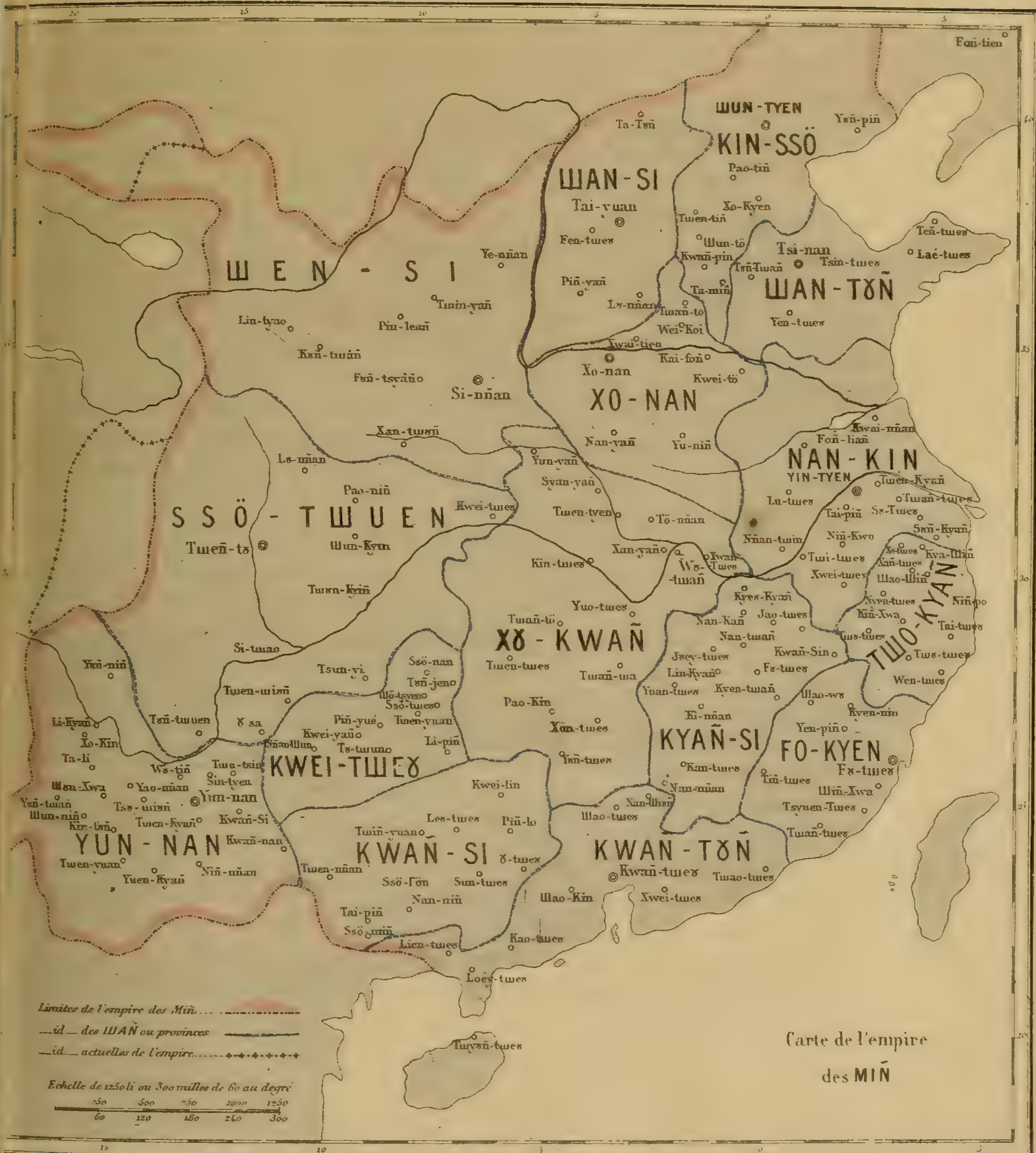
de parcourir presque toute l'Asie, marquant son passage par des fleuves de sang et des montagnes de têtes. Comme Alp-Arslan, il rêva la conquête de la Chine; comme Alp-Arslan, il périt au moment de l'accomplir, et une dynastie chinoise s'établit, fondée par l'aventurier vainqueur. Le nouvel empereur prit le nom de Xʁñ-wʁ, et donna à sa dynastie celui de Miñ; il porta ses armes en Corée, dans l'Indo-Chine, et contint les Tartares, que ses successeurs soumirent à peu près. Pendant de longues années, il n'y eut plus de ce côté que de petites guerres. La vie des dynasties chinoises se passe à conquérir le désert; celle des tribus du désert, à préparer la conquête de la Chine. Quand ces tribus s'unissent, la Chine est perdue; la Chine les divise donc et les surveille. Les premiers Miñ avaient leur capitale à Nankin; Xʁñ-wʁ avait divisé l'empire en principautés : la guerre en sortit. Son successeur vaincu se fit bonze, comme nos premiers rois se faisaient moines; il eut, comme eux, la tête rasée, et la plupart de ses officiers et des gouverneurs se tuèrent : trait fréquent en Chine, et qui prouve peut-être la crainte d'une mort plus dure, plus encore que le dévouement. Le vainqueur refit de Pékin la capitale : c'était déjà la sienne; mais qu'il l'ait ou non compris, c'est là que la capitale devait être, pour que, par sa majesté et par ses forces, l'empire pût dominer les Tartares.

La Cochinchine fut l'objet fréquent des entreprises militaires des Miñ : ces entreprises furent ruineuses et impopulaires. La Cochinchine est un tout distinct, qui ne peut être réuni à la Chine que par les liens d'une civilisation commune et le tribut d'une sujétion respectueuse et presque entièrement volontaire.

Le bétail tartare était, aux marchés des frontières, frappé de droits variables comme le caprice, et que la cupidité grossissait toujours : la guerre sortit d'un bureau de douane; un empereur vaincu fut prisonnier d'un chef mongou, et celui qui prit sa place ne se pressa point de payer sa rançon.

L'empire des Miñ s'étendait cependant toujours; des îles lointaines s'y rattachaient. Les Arabes avaient depuis longtemps paru sur les côtes de la Chine; Kanfou (probablement Kan-pʁ), puis Canton et d'autres points, s'étaient ouverts à leur commerce. Ils avaient paru dans les îles, et bientôt, en présence des Chinois moins nombreux, ils y avaient acquis cette suprématie que leur supériorité militaire et l'audace de leur fanatisme devaient leur donner. A l'appel de Marco-Polo, l'Europe chrétienne allait enfin paraître. Guidées par Colomb, Gama, Albuquerque, Magellan, Cortez et Pizarre, deux petites nations perdues au bout de l'Europe allaient envahir le vaste monde; par l'orient et par l'occident, atteindre à la fois la Chine, requérir d'un pontife héritier de l'orgueil romain le partage de toutes les terres et de tous les esclaves qu'elles verraient naître.

Jamais la grandeur de notre race ne se révéla dans de plus fortes luttes et n'obtint


Carte de l'empire
des MIÑ
Limites de l'empire des Miñ
—id.— des ШAN ou provinces
—id.— actuelles de l'empire
Echelle de 1250 li ou 300 milles de 60 au degré
ШUN-TYEN
KIN-SSÖ
ШAN-SI
ШEN-SI
ШAN-TΌÑ
XO-NAN
NAN-KIN
YIN-TYEN
SSÖ-TШUEN
XΌ-KWAÑ
TШO-KYAN
KYAÑ-SI
FO-KYEN
KWEI-TШEΌ
YUN-NAN
KWAÑ-SI
KWAN-TΌÑ
Fon-tien
Ta-Toñ
Ysñ-piñ
Pao-tiñ
Tai-yuan
Xo-Kyen
Fen-tuues
Tsi-nan
Teñ-tuues
Laé-tuues
Ye-nñan
Piñ-yañ
Si-nñan
Xo-nan
Kai-foñ
Kwei-tö
Nan-yañ
Yu-niñ
Foñ-lian
Lu-tuues
Tuen-tvan
Tö-nñan
Kin-tuues
Wen-tuues
Kwei-lin
Kwañ-tuues
Xwei-tuues
Tuwao-tuues
Kao-tuues
Lien-tuues
Loey-tuues
Tuyañ-tuues
Nan-niñ
Tai-piñ
Yun-nan
Ta-li
Yuen-Kyañ
Niñ-nñan
Tuen-yuan

de plus éclatants triomphes. De la hauteur où les héros du seizième siècle nous avaient fait monter, nous n'avons longtemps su que descendre. Leur gloire, cependant, est presque oubliée, parce que leur héritage est comme sorti de leur maison pour passer à des parents jaloux : aux Hollandais, aux Français, aux Anglais, à leurs frères américains, grands en leur temps, grands aujourd'hui par le commerce et par la guerre, mais qui ne sauraient trouver dans leur passé rien d'égal à ce que firent ces Espagnols et ces Portugais si déchus aujourd'hui.

Le Portugal et l'Espagne d'abord, la Hollande et l'Angleterre plus tard, enfin l'Amérique et quelque peu nous-mêmes, tel est l'ordre dans lequel ceux de notre race ont conquis le commerce de l'extrême Orient; et de cette succession, qui n'est pas fortuite, une grande leçon surgit : les Portugais et les Espagnols sortaient vainqueurs d'une lutte séculaire pour la patrie et pour la foi; leurs républiques étaient farouches encore comme la louve du dieu Mars; on n'y trouvait point de serfs; l'orgueil des nobles ne s'y faisait sentir qu'aux rois. Confesseurs de la foi, patriotes et soldats, comme les Romains de Scipion, ces peuples devaient se répandre au loin et trouver de nouveaux triomphes. Mais de la victoire et de la paix, de la conquête et de l'opulence, on vit sortir le despotisme et l'inquisition; les armées parurent d'abord plus fortes et l'État plus puissant; les hommes d'action ne regrettèrent pas la liberté de penser. Bientôt cependant tout déclina : esprit public, esprit militaire, esprit religieux; l'Espagne et le Portugal tombèrent tandis que s'élevaient la libre Hollande, l'Angleterre affranchie des Stuarts, les États-Unis enfin débarrassés de la tutelle anglaise.

Les Portugais devancèrent en Chine toute l'Europe : en 1516 Perestrello, en 1517 Perez de Andrada, envoyés par Albuquerque, parurent à Canton. Établis d'abord à Niñ-po, les Portugais en furent expulsés en 1545. Simon de Andrada prit San-man et y éleva un fort; il en fut chassé. Mendez Pinto et quelques pirates écumèrent les côtes, furent pris, jugés à Nankin, rejugés à Pékin, transportés, délivrés, errèrent de nouveau sur les mers, pillant, découvrant, traitant et traversant toute sorte d'aventures. Thomas Pirez fut, en 1520, le premier ambassadeur; mal reçu à Pékin, plus maltraité au retour, on croit qu'il périt à Canton de la main des Chinois (1).

En la troisième année de Kya-tsin, c'est-à-dire en 1525, il fut permis aux Portugais de prendre terre à Nñao-mön ou Nñao-man, appelée par eux Macao. En 1537 on les y trouve établis, mais non chez eux, car ils payaient tribut et un agent

(1) D'après un récit du temps, il aurait été interné en Chine et aurait épousé et converti une Chinoise. Rémusat a eu tort d'accepter ce conte, aussi fréquent dans les livres espagnols et portugais de ce temps que la fiction des oncles d'Amérique dans le théâtre et le roman modernes.

subalterne qualifié de tso-taĩ les surveillait. Macao fut d'ailleurs également ouverte aux Espagnols et ne cessa pas d'être une terre chinoise.

Les Portugais d'Albuquerque étaient de rudes soldats, d'audacieux navigateurs; mais ce qui par-dessus tout les distinguait, c'était la sombre exaltation de leur foi, qui, longtemps assiégée par l'islamisme, était devenue pour eux une seconde patrie. Il semblait qu'ils fussent engagés dans une croisade nouvelle; soldats, marins et marchands n'avaient pas moins d'ardeur religieuse que le prêtre. Ils avaient sans doute les mœurs violentes et les instincts pillards de leur temps et de leur habit; les Chinois cependant furent frappés de leur bonne foi : sans doute la foi européenne est supérieure à la foi asiatique; le commerce enseigne la probité; toute société qui se fonde en confesse d'abord les lois : Rome jadis, San-Francisco de nos jours, ont fait comme Macao.

En 1542, les Portugais avaient paru au Japon et s'étaient mis en rapport avec le prince de Satsuma, possesseur d'une portion notable de l'île de Kyusyu, la plus méridionale des grandes îles japonaises. C'est sur ses terres, à Kagosima, que François-Xavier débarqua en 1549; mais ainsi que les marchands portugais, il se fixa bientôt après à Firando, sur le territoire d'un autre prince.

La religion, le commerce, la conquête même, ces choses qu'on a vues depuis et dans les mêmes régions si souvent séparées, se donnaient alors la main. Les missionnaires eurent bientôt leur part dans les échanges de Macao et du Japon (1); le comptoir était pieux et faisait à l'église pauvre une part suffisante à la faire subsister. Xavier mourut en 1551, comme il regagnait la Chine, qu'il brûlait d'ouvrir à Jésus-Christ. Il n'avait, au Japon, pu voir l'empereur ni le siogoun, mais il avait obtenu des conversions nombreuses; et en l'année même de sa mort, le christianisme était prêché à Myako, le siogoun se déclarait ami des chrétiens, des princes recevaient le baptême. Enfin, après quelques difficultés et quelques épreuves légères, en 1570 le Japon comptait soixante-dix églises et trente mille fidèles. En 1583, les princes chrétiens d'Arima, Omura et Bungo, envoyaient des ambassadeurs à Philippe II et au pape, dont ils se déclaraient vassaux. Ainsi une religion nouvelle s'emparait du Japon, et le Japon, malgré son apparence théocratique, était loin de réagir contre elle. Le culte de l'État, purement traditionnel, ne s'accompagnait point de dogmes bien arrêtés; sa tolérance était en conséquence égale à celle des religions de l'antiquité. En 805 de notre ère, un empereur pontife avait été jusqu'à meubler d'idoles bouddhiques tous ses temples. L'ancien culte et ce culte nouveau s'étaient mêlés

(1) Elle était d'abord de 50 balles; elle fut plus tard de 80 balles de soie sur 1600. Plus tard, l'Église du Japon acquit d'immenses richesses : sa discipline déclina; elle devint suspecte et se perdit.

et confondus plus qu'ils ne l'avaient fait en Chine. Une place restait encore ouverte à tous les dieux étrangers, et le christianisme, rapidement propagé, semblait devoir bientôt remporter un triomphe complet, remplir seul tous les temples et substituer sa puissance au pontificat japonais comme au pontificat césarien.

Un certain mouvement d'échanges avait existé de tout temps entre la Chine et le Japon : la Chine livrait surtout de la soie; le Japon donnait surtout de l'argent. Mais ces relations entre deux États despotiques, exclusifs, barbares, étaient mal garanties et presque toujours irrégulières. Des pirates japonais s'étaient établis, dès le début de la dynastie des Miñ, sous Xʁñ-wʁ, sur l'île de Tsʁñ-miñ; ils avaient, en se soumettant à un tribut, obtenu qu'on les y laissât, et longtemps ils avaient possédé le monopole du commerce avec leur ancienne patrie. En 1539, une ambassade japonaise s'était présentée à Niñ-po; l'insolence des officiers de la douane avait amené une lutte à la suite de laquelle il avait été convenu que trois navires japonais seraient admis en Chine chaque année. Une contrebande considérable se fit alors par Chusan; le siogoun, peut-être le daïri, y envoyait des navires.

Dans les derniers temps, le commerce licite ou illicite de la Chine était surtout aux mains du prince de Satsuma, et se faisait en grande partie par les îles de Lyeʁ-kyeʁ, qui lui appartenaient et que visitaient les navires chinois. Ce prince très-puissant, dont les revenus dépassaient treize millions, avait accueilli favorablement les Portugais, espérant en faire les intermédiaires de ses échanges; il les vit avec peine s'établir à Firando, et lorsque, en 1565, ils quittèrent ce second point pour Omura, le prince de Firando en éprouva une vive irritation. Plutarque, dans la Vie de Thémistocle, nous montre les trente tyrans opposés au commerce, qu'ils regardaient comme amenant la démocratie. Ce sentiment existe sans doute aujourd'hui chez plus d'un oligarque japonais, mais il est combattu par l'appât des profits que nos relations assurent; et quand ces relations commencèrent, loin de repousser les Européens, les Japonais cherchaient à les attirer : leurs chefs les appelaient tous, chacun d'eux cherchait à les fixer près de lui et à se les associer pour monopoliser le commerce de la Chine. Ce commerce, dégagé de ses risques principaux par l'intervention européenne, était considérable. Il serait difficile d'en déterminer le chiffre : on sait toutefois que Macao expédiait habituellement au Japon 1 600 balles de soie chaque année, et qu'elle en reçut, en 1640, de l'argent pour une valeur de quatre millions d'écus ou douze millions de livres. A cette dernière époque, Macao recevait, par Manille, un million d'écus au plus de provenance mexicaine, et expédiait sur Manille pour l'Amérique et sur l'Europe divers produits chinois et japonais.

Le Portugal avait ouvert les routes de la Chine; l'Espagne le suivit de près. Elle était alors la seconde patrie des héros : le Portugais Magalhaes, soldat d'Albuquerque.

mécontent de son roi, y vint, comme le Génois Colomb, demander des navires. Par Serrano il connaissait les Moluques : il offrit à Charles-Quint de s'y rendre en tournant l'Amérique ; son offre fut accueillie. De tels chefs ne trouvent guère des compagnons dignes d'eux : abandonné des uns, insulté des autres, Magalhaes dut, comme Colomb, vaincre non-seulement la nature, mais encore la redoutable lâcheté des hommes. En 1520 il franchit le détroit qui porte son nom, traversa le Pacifique, et, manquant les Moluques, atteignit d'abord Zebu, l'une des îles que l'on a plus tard appelées Philippines. Là, comme aux Moluques, comme à Formose, comme partout dans ces mers, les musulmans avaient devancé l'Europe, et leur règne commençait où cessait celui de la Chine. Magalhaes baptisa, annexa, guerroya et fut tué. L'un de ses lieutenants, Cano, rapporta en 1522 ses découvertes à l'Espagne, en passant par le cap de Bonne-Espérance. Si tous les navires à peu près qui visitent l'Australie doublent aujourd'hui les deux continents, c'est que des héros ont ouvert cette route au vulgaire. Cano fut le premier circumnavigateur, et sur ses armoiries, autour d'un globe, il put écrire avec orgueil : *Primus circumdedit me.*

De nouvelles expéditions se firent, éprouvées par les naufrages et les épidémies, combattues par les Portugais, repoussées, trahies, et par l'effort d'une indomptable vertu militaire enfin couronnées de succès. Cortez était entré au Mexique en 1519, Pizarre au Pérou en 1524. Le Mexique conquis devenait une base nouvelle des opérations militaires, l'entrepôt ou le marché du commerce espagnol dans le Pacifique. C'est envoyé par l'Espagne, mais aidé par le Mexique, que Legaspi conquit l'île de Luçon, vue en 1521, et y fonda en 1571 la ville de Manille (1). La Chine avait été maîtresse de Luçon, que ses émigrants lui avaient donnée ; elle l'avait perdue sous l'effort peut-être des musulmans : je ne parle, bien entendu, ici, que des côtes et des ports ; le reste était et est encore, comme à Bornéo, comme à Formose, occupé par des peuplades à demi sauvages. Les Espagnols ayant sauvé à Mindoro des naufragés chinois, des relations s'établirent avec la Chine. Manille recevait l'argent du Mexique, y expédiait des épices et cherchait à s'entremettre dans le commerce de la Chine avec le Japon. Macao avait introduit au Japon des jésuites ; Manille y amena d'autres religieux : on distinguait parmi eux ces dominicains célèbres par leurs bûchers, et qui ont fait en Asie plus de mal à l'Église qu'ils n'en avaient pu en Europe faire à ses ennemis. Les deux villes marchandes et les deux missions furent toujours rivales ; l'union des deux couronnes d'Espagne et de Portugal, en 1680, n'arrêta

(1) L'Histoire des Miñ raconte que les Espagnols se firent céder, à Luçon, le terrain que pourrait enserrer une peau de bœuf, et qu'ils coupèrent cette peau en minces lanières. Ce conte carthaginois, réédité en Asie où les jésuites l'avaient sans doute porté, montre ce que valent les traditions de la plupart des peuples.

point leurs dissensions : elles ne cessèrent de se combattre que quand le Japon les eut chassées du champ de bataille.

Les jésuites, ces rameurs par excellence de la barque de saint Pierre, avaient paru à Macao en 1565. Ils eurent d'abord, en Chine, peu de succès : *Ah! rocher, rocher!* s'écriait leur supérieur Valignan en montrant, des hauteurs de Macao, les côtes de la Chine; *quand t'ouvriras-tu, rocher?* Le Moïse de ce rocher fut Matteo Ricci : il gagna la province de Canton, afin d'apprendre le chinois; il se mêla aux moines bouddhistes, puis il prit l'habit plus estimé des lettrés. Aidé de quelques autres jésuites, il fonda des chrétientés, bientôt florissantes, à Hiao-kin et à Nan-kin. On voit encore, près de Chang-haï, le tombeau d'un des néophytes de ce temps, Paul Syu, natif de ce district, et qui devint premier ministre. Beaucoup d'hommes instruits et distingués suivirent l'exemple de Syu. Soutenu par eux, Ricci pénétra en 1601 à Pékin. Un jeune empereur auquel il apportait une horloge ou une montre à sonnerie le reçut avec faveur. Depuis longtemps les seuls calculateurs et les seuls astronomes de l'empire étaient des musulmans; le soleil et le temps se refusaient à leur calcul : les jésuites en furent chargés; leur science et leur discrétion leur valurent bientôt l'estime et la confiance du gouvernement. Leur abnégation, l'ardeur de leur foi, sont faites pour surprendre un siècle aussi sceptique que le nôtre. Semedo, confesseur de l'Évangile, ayant regagné l'Europe pour y recruter des prêtres, reçut de Portugal et d'Espagne des demandes sans nombre : plusieurs postulants du martyre avaient écrit et signé de leur sang des lettres qui devaient paraître un engagement de mort. Qu'on accepte ou rejette des doctrines, ces choses n'en restent pas moins grandes dans leur étrangeté, et tant que l'épicurisme restera sans martyrs et le stoïcisme sans sœurs de charité, le christianisme pourra défier leurs jugements.

Ricci, aux yeux d'un public léger et superficiel, n'est qu'un enfant perdu de l'Église prêchant un christianisme étroit ou relâché devant un peuple indifférent. D'autres prêtres l'avaient précédé; il fut suivi par d'autres dont l'action religieuse ou l'influence politique furent plus grandes : ainsi Colomb fut précédé en Amérique, et d'autres étendirent le cercle de ses découvertes; Colomb, cependant, brillera seul dans l'histoire, défiant la vile impiété qui poursuit sa grandeur jusqu'après sa mort. Ainsi vivra Ricci : l'entrée inaperçue de ce missionnaire en Chine est le plus grand fait peut-être de l'histoire de ce pays. Des pasteurs l'avaient plus d'une fois conquis et perdu; des rois s'y étaient succédé, des dynasties s'y étaient l'une l'autre précipitées dans l'abîme : c'est là le corps, l'apparence, la forme de l'histoire; mais son âme, sa pensée, sa vie, n'avaient pas ainsi changé. Le passé vivait toujours; Confucius régnait seul; il n'y avait pas de science, mais seulement une tradition de jour en jour plus obscure, de jour en jour plus menteuse. C'est alors que Ricci parut, appor-

tant avec lui nos connaissances mathématiques, notre exacte notion de la forme de la terre et de la figure de ses royaumes. Le germe était petit, mais tout en devait sortir. Avec Euclide entrèrent nos sûres méthodes; avec nos cartes, la prophétie de la Chine renouvelée. A partir de ce jour, la Chine fut en travail : l'esprit de l'Europe se glissa dans ses livres; on vit paraître une plus saine critique; la pensée devint plus libre en devenant plus active : tout, en Chine, changea.

Précédée par la science, marchait la religion. Ricci vit un peuple courbé dans l'ignorance devant un Dieu vaguement entrevu, devant les sages dont il tenait ses lois; honorant ses aïeux et se prosternant devant de vaines idoles. Ricci écarta les idoles, et, ne voyant dans le reste rien d'impie, rien que le Christ lui parût condamner, rien que notre Église n'ait admis à Rome quand elle y triompha, rien qu'elle n'ait admis jusqu'ici, il honora Confucius comme le moyen âge honorait Aristote, avec cette différence que les mœurs des peuples mettent dans certaines formes; il admit le culte respectueux des ancêtres. Ces concessions valurent au christianisme un accueil favorable, et bientôt le droit de cité. Cette foi tolérante, compatissante à la faiblesse humaine et lui tendant la main pour relever l'homme par degrés, fut plus tard appelée, en Chine, la religion de Ricci, par opposition à des prétentions exclusives et violentes qui firent exclure avec violence ceux qui les produisaient.

Ricci mourut à Pékin : les jésuites obtinrent de l'empereur un terrain pour la sépulture de Ricci et de ses émules. Leurs tombes, toujours respectées, s'y voient encore.

A l'Italien Ricci succéda l'Allemand Adam Schall. Les jésuites français, qui jetèrent un si grand éclat, ne parurent que plus tard. Les chrétientés se multipliaient, mais un zèle excessif les compromettait incessamment. Le crédit des missionnaires excitait l'envie; les politiques ne pouvaient croire que ces hommes habiles songeassent seulement à servir un Dieu crucifié : ils les accusèrent d'affiliation à la société secrète du Nénuphar. Il y eut des querelles, des émeutes, des poursuites. En 1615 et 1616, les missionnaires furent bannis. Ils se cachèrent, puis reparurent. Leurs progrès furent ralentis; leur influence sur les populations devint à peu près nulle. Jusqu'à la fin de la dynastie des Miñ ils jouirent de peu de faveur, et l'on peut dire qu'ils rendirent à l'État plus de services et montrèrent à ses princes plus de fidélité qu'ils ne leur en devaient.

Les Japonais avaient eu à se plaindre, à Chusan, des Chinois. Leur *roi,* dit une relation, n'avait pu se faire payer quelques marchandises. Les Japonais firent la guerre. Le Kyañ-nan jusqu'à Nankin, le Tmö-kyañ, le bassin des principaux fleuves, la péninsule du Hlan-tsñ, furent ravagés. Les Japonais remontèrent le Pei-xo, comme les Normands ont jadis remonté la Seine. Le pays se couvrit de forts; des pirates se montrèrent de tous côtés.

Cette guerre dura longtemps; la Corée en devint le théâtre, et elle parut devoir s'y éterniser. Les Chinois et les Tartares s'y battaient sur le dos des Coréens; les Japonais intervinrent. Le siogoun Taïkosama se servit plus tard de la Corée comme d'un exutoire. Le christianisme avait fait dans l'armée japonaise de grands progrès : en envoyant cette armée combattre, dans un pays difficile, des ennemis nombreux et renaissants, on s'en débarrassa sans bruit. La Corée fut conquise incomplétement, et évacuée à la mort de Taïkosama, en 1598.

Peut-être le prince japonais, dont le caractère était audacieux, dont les entreprises avaient été heureuses, et qui voyait décliner l'astre des Miñ, avait-il cru à l'occupation durable de la Corée, à la conquête de la Chine elle-même. Il avait requis l'hommage des Espagnols de Manille et leur avait envoyé l'ordre de joindre leurs forces aux siennes : les Espagnols embarrassés n'avaient pu que gagner du temps et déclarer qu'ils en référaient à leur souverain.

Après les Portugais et les Espagnols parurent presque en même temps les Hollandais et les Anglais; les seconds, toutefois, distancés longtemps par les premiers, quelquefois soufferts, en raison de la religion commune, plus souvent opprimés ou trahis, en raison du gain disputé. Firando au Japon, Amoy et d'autres points en Chine, virent des factoreries anglaises; leur vie fut difficile et courte : le tour du peuple anglais n'était pas venu.

J'admire plus que personne cette nation hollandaise, patriote et libérale entre toutes. L'orgueil de Philippe II et celui de Louis XIV furent domptés par elle, comme les fureurs de l'Océan par ses digues; mais cette nation, marchande autant que citoyenne et froidement cupide, a traversé le crime, accepté même la honte, pour l'illusion d'une lointaine fortune. En 1600, la Compagnie anglaise des Indes s'était formée; en 1602, la Compagnie batave se forma; en 1607, Batavia fut fondée; en 1624, Formose était enlevée aux musulmans par les Hollandais. A Tai-wan, c'est-à-dire à la grande baie, ils élevaient un fort nommé de l'une de leurs provinces, de leur district de mer, Zelandia. Formose devait tenir en échec Manille et Macao : nul, en effet, ne songeait encore à partager de sûrs profits; chacun voulait, au risque de lui-même, arracher aux autres la proie menteuse du monopole.

L'histoire des Hollandais au Japon et en Chine peut servir de leçon : ils ont ruiné les autres, fait reculer l'Europe, et n'ont, comme à Pékin, dans une de leurs ambassades, au prix d'humiliations sans nombre, obtenu qu'une part dérisoire à des restes de cuisine. Nul n'a porté plus loin qu'eux la politique criminelle du monopole; ils ont exagéré l'Espagne et le Portugal. La France aveugle suit dans un petit sentier ces perfides errements. Qu'elle regarde l'Angleterre! qu'elle regarde l'Amérique! elle verra comment le commerce du monde se gagne. Depuis quelques années, l'Angle-

terre, avant-garde de l'Europe et non plus son geôlier, a conquis le commerce de la Chine en l'ouvrant à tout le monde; l'Amérique, en un jour, a plus fait au Japon, qu'elle nous a donné, que la Hollande en deux siècles. Ne renouvelons nulle part des fautes si stériles, des fautes que l'historien, pour ami qu'il puisse être, est contraint de rappeler et de flétrir sans cesse.

C'est sur un navire portugais que, en 1590, les premiers Hollandais parurent au Japon. Bientôt ils y revinrent. L'Espagne catholique avait pesé sur eux, comme les Mores sur l'Espagne. Envieux et justement irrités, ils firent habilement valoir les crimes de leurs rivaux, ce fanatisme sauvage qui dépeuplait le Mexique et le Pérou, qui avait mis l'inquisition à Goa, et se désolait de voir le bon sens chinois refuser au peuple de Macao ces brûleries chères aux Portugais d'alors, comme les courses aux Anglais de nos jours. Ils insistèrent sur cette ambition ardente à convertir le monde pour l'annexer, comme à l'annexer pour le convertir. Le Japon n'ignorait point ce qui se passait au Mexique : l'insolence des Espagnols, l'imprudence de leurs prêtres, comblaient rapidement la mesure. A l'instigation des Hollandais, le christianisme fut proscrit; avec l'aide des Hollandais, le christianisme fut écrasé : trente-huit mille chrétiens tombèrent sous les coups des Japonais païens et des Hollandais se préparant à marcher sur la croix. Peu à peu, l'on avait relégué les Espagnols et les Portugais de ville en village, et jusque sur une espèce de digue, lazaret de ces pestiférés. Les Hollandais s'étaient bien réjouis de les y voir : quand ils les eurent chassés de partout, c'est là qu'ils furent parqués eux-mêmes. Sans les Américains, ils seraient encore à Nangasaki, suspects et misérables, rêvant le monopole impossible d'un commerce insaisissable. Ils poursuivirent vainement à Macao les Portugais qu'ils avaient expulsés du Japon, à ce point qu'on y faisait périr jusqu'aux parlementaires envoyés par ce peuple mis hors la loi. Ils s'humilièrent en Chine jusqu'à se prosterner, sans y gagner le moindre privilége; mais la persécution provoquée par eux au Japon eut en Chine ses contre-coups : le gouvernement chinois dut plus d'une fois penser qu'une doctrine combattue par de tels moyens devait avoir causé de grands périls, et menacer de périls égaux toutes les contrées où on la portait.

Le gouvernement inepte et corrompu, orgueilleux et faible des derniers Miñ, avait exaspéré les Japonais, les Coréens et d'autres peuples, comme le gouvernement des Tsiñ exaspéra depuis les Européens, et comme le gouvernement des derniers Césars exaspéra les hordes qu'il était impuissant à contenir par la force. Sur les frontières tartares, auprès des chefs soumis ou qu'une politique sage eût contenus, l'insolence, la mauvaise foi, les violences et les exactions des agents chinois ne connaissaient plus de bornes. Une petite nation, presque nouvelle, prenant un nom nouveau, les Mant-

chous, de race tongouse et mêlés de sang mongou, ayant plus d'injures encore que les autres à venger, s'était armée contre l'empire. En 1616, le cinquième roi connu des Mantchous fut proclamé. Il rappela les griefs de son peuple dans un document devenu célèbre, sorte de déclaration de guerre motivée; il jura la perte des Miñ; il promit aux mânes de son père l'holocauste de deux cent mille Chinois, et se jeta sur le Leaʁ-tʁñ. Vainqueur de ce côté, il pénétra en Chine; il en fut repoussé. Mais ses premiers succès avaient enflé son orgueil : il usurpa le titre d'empereur, et nomma son règne Tyen-miñ, fortune céleste, comme pour placer sous la protection divine le progrès de sa puissance. Mort en 1627, il eut pour successeur un fils élevé parmi les Chinois pour apprendre à devenir leur maître. Le nouveau règne s'appela d'abord Taï-tsʁñ, puis, en 1636, Tsʁñ-tö. La dynastie nouvelle reçut alors le nom de Tsin (pure).

Il y a dans la fortune de ces maisons royales, surgies du sein de la plèbe ou sorties des tentes du désert, cette autre plèbe du genre humain, quelque chose d'étrange et de divin. C'est la foi, dit-on, qui remue les montagnes; c'est elle au moins qui fonde les empires. Les Tsiñ ne doutèrent point de leur fortune; leur peuple y crut aussi fermement qu'eux, et l'audacieux serment de leur fondateur, de leur grand ancêtre, ce serment de régner sur l'État le plus vaste et le plus peuplé du monde, insolemment jeté à la face d'une dynastie appuyée sur deux siècles et demi par un sauvage trônant sur une peau de mouton, ce serment fut tenu par une famille et par un peuple invincibles et persévérants. Ainsi Bonaparte, voyant faiblir, après huit siècles de gloire, la race de Capet, se sentit appelé par Dieu, et de l'humble uniforme arriva jusqu'à la pourpre. Ainsi nous avons vu son neveu, banni, prisonnier, méconnu, sourire à sa défaite, et gravir avec calme les marches glissantes du trône.

Les Mantchous, du reste, n'eussent pu triompher seuls : autour d'eux, à leur voix, la Tartarie, divisée par les Miñ, unissait ses tronçons. Il fut aisé de ramener sur la route de leurs pères les Mongous émus au souvenir de leur gloire. Les peuples tartares se tiennent comme en bataille en face de la Chine; ils qualifient d'aile droite, de centre et d'aile gauche leurs hordes occidentales, septentrionales et orientales. Les Mongous furent l'aile droite de l'invasion mantchoue. Voisins de mœurs, alliés de sang, ces peuples marchèrent ensemble et se partagèrent le butin. Les Mongous, bien que la souveraineté fût aux autres, n'étaient point les camarades subalternes, mais les frères d'armes, les égaux des Mantchous. On le vit bien paraître quand, plus tard, l'empereur Kañ-hi étant tombé malade, le bruit se répandit en Chine qu'il allait choisir pour successeur, à l'exclusion de ses enfants, un descendant des Yuen.

Une sorte de paix était intervenue après une assez longue lutte, paix sans sécurité, puisque, conclue par des barbares, elle ne reposait pas sur une défaite irréparable.

Le peuple chinois, mécontent de ses maîtres, fut soulevé par deux rebelles : l'un d'eux, du nom de Li tsö-tmeñ, se proclama empereur dans le Hlen-si, marcha sur Pékin et y entra, tandis que celui qu'on peut regarder comme le dernier des Miñ, l'empereur appelé depuis Xwai-tsʁñ, et dont le règne s'appelait Tsʁñ-tmeñ, se pendait avec sa famille. Les Mantchous, empressés à profiter de ce désordre, appelés d'ailleurs au secours des Miñ par le général chinois chargé de les contenir, ʓ san-kwey, se jetèrent sur la Chine. Ils entrèrent à Pékin en 1644, et, sous prétexte de venger l'empereur mort, se débarrassèrent de ceux qui l'avaient vaincu. Le chef des Mantchous mourut au lendemain de la victoire. Son fils, Hlun-tmi, encore enfant, fut proclamé empereur. En peu de mois, ses cavaliers eurent soumis la Corée et le nord de la Chine : les provinces méridionales ne furent soumises que plus tard. On assigne, en général, au triomphe des Mantchous la date de 1644 : officiellement, cependant, la dynastie nouvelle commence avec Tyen-miñ, et sa victoire ne fut complète qu'en 1647, ou même qu'en 1652.

Les nouveaux conquérants de la Chine étaient de véritables barbares : il n'y avait pas longtemps qu'ils avaient quitté les régions les plus sauvages et les plus froides de l'Asie pour se porter sur les frontières de la Chine. Peuple de cavaliers et d'archers, ils vivaient surtout de leur chasse ; ils mangeaient du pain, et non du riz comme les Chinois. Leur idiome bizarre s'éloignait beaucoup de ceux de la plupart des peuples appelés Tartares. Ils avaient reçu, comme les Mongous à travers l'Asie, et depuis peu de temps, un alphabet dérivé de ceux de l'Arabie et de l'Irak ; ils s'en servaient seulement pour écrire de haut en bas, comme les Mongous. Ils étaient féroces dans leurs mœurs : un fils de Hlun-tmi étant venu à mourir, trente Mantchous se tuèrent sur sa tombe. Habitués à la vie rude des prairies, ils voyaient avec mépris les Chinois portés dans des litières et armés d'éventails. Ainsi les premiers Turcs méprisaient les Grecs de Byzance : les vices des vaincus ont triomphé des Mantchous comme des Turcs. Ils étaient emportés et violents, mais fidèles à leur parole, comme ces autres barbares qu'on appelait les Francs ; ils ne se disaient toutefois point libres, mais au contraire esclaves, tant le lien féodal avait chez eux de puissance. Le mot, du reste, que nous traduisons par esclave, se traduirait peut-être mieux par client, par *famulus,* ou par les mots arabes *oulad, ebn* (fils, enfant). Leurs femmes étaient plus libres que les femmes chinoises. Loin de leur déformer les pieds pour les retenir à la maison, les Mantchous les faisaient monter à cheval avec eux. La femme forte, au langage hardi, est même un des personnages habituels de leurs comédies. Ils étaient blancs de peau, mais hâlés, quelquefois blonds, naturellement barbus, mais ne gardant de leur barbe qu'un mince filet ; ils portaient leurs cheveux nattés en une longue tresse dont ils se servaient sans doute, comme d'autres Tartares, pour attacher leur arc sur leur tête

et en maintenir la corde hors de l'eau lorsqu'ils devaient traverser une rivière. Leurs vêtements étaient lourds, leurs bonnets énormes, leurs chapeaux étranges. Vainqueurs des Chinois, ils voulurent faire partager leur victoire à l'habit de leur nation. Les Chinois, qui portaient leurs cheveux noués au sommet de la tête, durent accepter la queue tartare. Il ne fallut pas pour les y amener verser moins de sang que n'en versait, vers la même époque, Pierre le Grand pour raser ses sujets. Tout le vêtement fut plus ou moins changé : la violence put amener en Chine ce résultat; mais ses effets ne purent s'étendre sur les contrées voisines, depuis longtemps faites à l'habit chinois. Les Cochinchinois, les Japonais, gardèrent plus ou moins les coiffures, les robes, les modes, enfin, qu'avait la Chine à la fin de la dynastie des Miñ. La coiffure des Japonais, les robes cochinchinoises, l'objet que les envoyés de cette nation tenaient devant leur bouche en se présentant devant l'Empereur des Français, sont autant de vestiges de l'ancien régime chinois (1). Les pères Magalhaes, Semedo, Martini, nous ont fait connaître la Chine des derniers Miñ, comme Marco-Polo celle des premiers Yuen. L'Europe était alors moins ignorante de la Chine qu'elle ne l'était encore il y a quelques années; on y publiait des livres plus sérieux que de nos jours : la république des lettres avait de vrais citoyens et la science de vrais aristocrates. Un évêque mexicain, Palafox, écrivit même, d'après ses correspondances, une relation de la conquête tartare, livre plein d'intérêt, œuvre d'un esprit libre et d'un cœur généreux. L'épiscopat mexicain de nos jours ne serait probablement pas à même d'écrire un pareil livre : tout dans le monde n'est pas en progrès.

La conquête des provinces méridionales fut difficile et longue : ces provinces que les Ssñ avaient gouvernées au temps des Kin, que les Yuen avaient eu de la peine à soumettre, dont enfin la victoire des Miñ était sortie, luttèrent longtemps, se soulevant à la fois, tombant et se relevant l'une après l'autre. Un Miñ se fit proclamer à Nankin; il fut vaincu, pris et étranglé. Un autre Miñ dans le Tmö-kyañ, un autre dans le Fo-kyen, un autre encore dans Kwañ-si, firent le même rêve, terminé par un réveil analogue. Moins il restait aux Miñ d'empire, et plus il se trouvait d'empereurs prêts à payer de leur vie quelques heures d'un règne inquiet.

Hlun-tmi était mineur : ce fut son oncle Amavang qui dut conquérir pour lui presque toutes ces provinces. C'était un habile capitaine et un rude soldat; il rappelait Pe-yen, qui avait soumis aux Yuen les mêmes contrées, et qui, ne connaissant l'histoire ni d'Alexandre ni de César, avait pour maxime qu'il fallait avant tout, pour réussir, n'aimer ni le vin ni les femmes. Il fallait à l'action mantchoue, au sud du

(1) Les jésuites de Chine portent encore, pour la célébration de la messe, le bonnet carré des Xan-lin, de la dynastie des Miñ.

fleuve Jaune, un centre, une capitale, un chef presque souverain. Amavang fut, en conséquence, à peu près le roi de Nankin.

Quand les dynasties tombent ou que les peuples perdent leur indépendance, il y a parmi ceux qui les servaient ou les gouvernaient quelques hommes de cœur qui s'associent à leur infortune, tentent de les sauver et dédaignent de leur survivre. La masse, cependant, se soumet peu à peu; les plus sages, les plus riches, les plus haut placés, sont ralliés bientôt, et le peuple moutonnier marche derrière eux. Cependant des aventuriers, des vagabonds, des brigands, voilà bien le mot, un peu fous, un peu coquins, mais dévoués et patriotes, enfants perdus d'une cause condamnée, tiennent encore les grands chemins et la mer. Les défilés des montagnes et les tourbières perfides sont le théâtre de leurs crimes et de leurs exploits; pourchassés par le prince, haïs de tout ce qui aime une riche et tranquille servitude, ils sont bientôt chéris du pauvre, parce qu'entre le pauvre et l'idée il n'y a pas d'intérêt qui se dresse. Quelquefois ils ressuscitent leur prince ou leur patrie; presque toujours ils succombent, et leurs noms, exilés de l'histoire, vivent dans la légende populaire.

La Chine a, comme tous les pays, eu ses brigands illustres. Le plus grand de tous fut peut-être Tmiñ-tmi-lɛñ, que les Européens ont appelé Icoan. Comme l'aventurier chef de la rébellion actuelle, il avait près des Européens puisé moins le christianisme que le mépris des dieux. Il avait pris d'eux aussi cette énergie moins commune parmi les Asiatiques et quelque intelligence de la guerre. De commerçant et de marin, il se fit pirate et devint presque roi. On vit jusqu'à trois mille navires porter ses divers pavillons; il réglementa le vol; il devint comme le douanier de la Chine et le fermier d'une partie de son commerce. Le gouvernement traita avec lui; il le fit amiral de toutes ses mers, et par ce bandit fut débarrassé de tous les autres.

Les Miñ ne l'avaient point comblé, car il était peut-être le plus fort; ils l'eussent volontiers trahi et perdu; toutefois, quand ils tombèrent, il leur resta fidèle : il ne partagea point, avec les gens honnêtes, le bénéfice d'une sage trahison; il aida puissamment, au contraire, à la défense des provinces moyennes et méridionales. Il avait reconnu le Miñ qui s'était proclamé empereur dans le Fo-kyen. C'est là qu'après avoir vainement disputé aux Tartares Nankin et Canton, qu'après s'être vu refuser le secours du Japon, il vint livrer ses dernières batailles. Vaincu et affaibli, il dut se soumettre en 1646. Comme tous les grands ambitieux, il refusa de croire à sa chute. Comme Thémistocle avait pris l'habit perse, il prit l'habit tartare, et, prisonnier, entra dans Pékin avec l'aisance d'un courtisan. Dédaigné du prince, dévoré par son entourage, il mourut ruiné, et si obscur qu'on ne saurait dire si sa mort fut violente, comme quelques-uns le crurent. Son fils Tmiñ tmi-kɛñ, que les Européens ont appelé Kochinga, prit sa place sur les mers et continua de combattre l'usurpation

tartare ; il se signala par d'audacieuses entreprises. La ville de Canton s'étant soulevée, il en arma les remparts de ses canons et la défendit pendant une année. On ne peut imaginer tout ce que souffrirent, en ces temps cruels, les habitants des côtes de la Chine. Contraints un jour à subir les lois et l'habit tartares, ils étaient le lendemain châtiés de l'avoir fait. Le désordre alla si loin que, pour y mettre un terme, on dut, sous le règne suivant, affamer les pirates en faisant évacuer toutes les côtes. Tuiñ tui-lsñ traita avec les Européens, les protégea, les rançonna, leur fit sentir durement sa puissance. Élève, dit-on, et longtemps ami redouté des Hollandais, il leur fit la guerre, s'empara de Zelandia en 1662, et les chassa à jamais de Formose.

Les chrétiens se trouvaient déjà compromis vis-à-vis des Tartares : ils n'avaient pas cru d'abord à leur victoire et s'étaient montrés quelque temps zélés pour la défense des Miñ. Un chrétien, nommé Léon, natif de Tuö-kyañ, homme instruit, traducteur d'Euclide et fort bien en cour, avait fait rappeler à Pékin les missionnaires bannis depuis quelque temps, en promettant le concours de leur savoir pour la guerre contre les Tartares. Ils se rendirent utiles ; les Chinois obtinrent même par eux quelque artillerie.

Macao, d'accord avec les missionnaires, avait fait offrir, par Gonçalvez Teixeira, des troupes européennes : c'est ainsi que jadis les Lacédémoniens s'offraient au roi de Perse. Deux compagnies, d'environ cent soldats chacune, étaient parties de Canton. Le capitaine de l'une d'elles s'appelait Pierre Cordier : ce nom ferait supposer qu'il était Français de naissance ou d'origine. Cette troupe d'élite, bien pourvue, bien armée, et la première que la Chine ait paru accepter de l'Europe, ne dépassa pas le Kyañ-si. Les marchands de Canton achetèrent à Pékin son renvoi. Désireux de garder leur courtage, ils ne voulaient point que des rapports plus directs pussent s'établir entre les Européens et l'intérieur de l'empire.

J'ai parlé d'une révolte qui avait éclaté dans le Kwañ-si. Les principales autorités de ce pays étaient chrétiennes ; elles avaient soulevé le peuple et proclamé, à Hlao-kin, un Miñ chrétien aussi, que les missionnaires appelaient le nouveau Constantin et qui avait reconnu la suzeraineté du pape. Les Tartares avaient été battus d'abord ; mais cette rébellion avait fini comme toutes les autres. Dans cette intervention active du christianisme, il y avait plus que le prétexte d'une persécution. Macao voyant le Sud réduit et se sentant serrée de près, incertaine cependant du résultat final, se réfugiait dans une neutralité peu bienveillante. Les Tartares toutefois, quand leur victoire fut complète, ne lui en gardèrent point rancune : ils confirmèrent ses priviléges. Grâce à l'influence personnelle d'Adam Schall, qui gagna rapidement l'estime et la confiance de Hlun-tui, les missionnaires ne furent point inquiétés ; et lorsque plus tard, sous Kañ-hi, les progrès des pirates eurent contraint

le gouvernement à faire évacuer toutes les côtes, Adam Schall put obtenir que Macao fût exceptée du décret.

Les Tartares ne se montrèrent généreux qu'avec les Européens : la résistance énergique que leur opposèrent les Chinois ne saurait faire excuser leurs violences : des villes nombreuses furent détruites, des provinces ravagées, des populations exterminées ou transportées au loin. Celles de Nankin et de Pékin, déportées en masse, furent remplacées par des Mantchous. Plusieurs milliers d'individus (1) appartenant à la maison régnante furent massacrés ; on en immolait encore un siècle après la conquête.

Il avait déjà été fait divers dénombrements du peuple : ces dénombrements ne résistent guère à l'examen. On en fit de nouveaux, sinon avec plus de soin, du moins avec plus de force. Les Chinois durent pendre à leurs portes des écriteaux portant le nombre et les noms de ceux de leur famille. C'est ce que la Terreur imposa depuis aux Parisiens. Le peuple conquis fut compté comme un vil troupeau et frappé d'une capitation assez élevée, impôt inique dans son essence, puisqu'il ne porte point sur la richesse, seule base véritable de la répartition des charges sociales, mais, au point de vue asiatique, naturel après la conquête, imposé aux Chinois par les Tartares, comme aux Grecs par d'autres Tartares, en rachat d'une vie qui appartenait au sabre.

Kañ-ɯi déclara plus tard que cet impôt exécré du peuple ne serait jamais augmenté ; et son successeur, Yɔñ-tɯen, eut la sagesse de l'abolir. Les recensements faits depuis n'ayant aucun objet sérieux, impopulaires et difficiles à effectuer, fallacieusement grossis pour plaire au prince, ne sauraient servir à prouver, comme on l'a prétendu, que la population de la Chine se soit accrue depuis trois cents ans dans des proportions excessives : toutefois, bien qu'on ne puisse, pour déterminer la population de la Chine à diverses époques, s'appuyer d'aucun document certain, il est plus que probable que cette population, comme celle de la plupart des États, a constamment augmenté. Elle devait être déjà considérable quand les Miñ tombèrent. Il y avait eu quelque émigration vers la Corée, Formose, les Philippines ; le commerce seul avait abordé l'Indo-Chine ; la conquête mantchoue, les mœurs nouvelles imposées à la Chine, l'horreur qu'elle en ressentait, les violences qu'elle dut subir, imprimèrent à son peuple ce mouvement d'expansion qui jusque-là n'était que pressenti.

Ceux qui émigrèrent le plus furent les peuples du Fo-kyen et du Kwañ-tɔñ. Plus irréconciliables que les autres, ceux du Fo-kyen avaient pris le turban pour cacher

(1) On en a porté le nombre à quatre-vingt mille.

au moins la tresse que les Mantchous leur imposaient. Vingt-cinq mille d'entre eux abordèrent à Formose : ils ne contribuèrent pas peu, plus tard, à livrer cette île aux pirates, des mains desquels elle fit retour à la Chine. Formose a reçu depuis des millions de Chinois, et, dans cinquante ans peut-être, sa race aborigène aura disparu devant les envahisseurs.

Les Philippines, de leur côté, donnèrent asile à des émigrés nombreux. Aussi, quand Formose tomba, Manille, sommée de se rendre, courut-elle de grands périls. Elle dut expulser les Chinois, qui, même avant la grande révolution de l'empire, s'y étaient montrés turbulents et qu'il avait fallu combattre, qu'on avait eu le tort de massacrer en 1603 et 1639. Un siècle plus tard, en 1757 et 1762, il fallut encore les expulser ou les massacrer. Sans doute les émigrants appartenaient au rebut de la population chinoise : c'étaient des mendiants, des voleurs, des pirates ou leurs fils; ils venaient du Fo-kyen et du Kwañ-tuñ, pays de mœurs relachées et féroces; sans doute ils étaient affiliés à ces sociétés secrètes qui depuis ont agité Batavia et Singapour : je n'en crois pas moins que la cause principale de tant de soulèvements dangereux et de tant de répressions sauvages doit être cherchée dans le fanatisme des moines qui gouvernent Manille et la docile cruauté des Espagnols qui leur obéissent. Européens, nous sommes, dans l'extrême Orient, tous solidaires les uns des autres; mais il y a peu de temps que nous sommes vraiment dignes de conduire le monde : nous étions, dans ces derniers siècles, aussi méchants que les autres peuples. Regardons en face le mal que nous avons fait, afin de ne point renouveler nos fautes ou recommencer nos crimes. Et pour nous, Anglais, Américains, Français, triumvirat du commerce, et par usage ou tradition de la liberté, n'excusons point le passé; tâchons, au contraire, que l'avenir soit plus digne de notre nom.

La Cochinchine et les États voisins, effrayés de la puissance tartare, avaient mal accueilli les premiers émigrés. Peu à peu cependant les Chinois méridionaux s'étendirent aussi sur ces contrées, qu'ils remplissent presque aujourd'hui. Les Malais, venus au treizième siècle de Sumatra ou de quelque lieu plus éloigné, avaient colonisé Malacca, occupé seuls quelque temps les îles de la Sonde, les Moluques, les Philippines; devenus musulmans et fameux pirates, ils avaient, en 1615, porté l'islamisme jusque dans les Célèbes : ils bornèrent de ce côté la Chine païenne, qui se déverse aujourd'hui sur l'Australie comme sur l'Amérique.

Le petit peuple mantchou n'avait pu conquérir la Chine sans évacuer complétement son propre territoire : les Chinois du Hlan-tuñ, du Tsui-li, du Hlan-si et du Hlen-si y vinrent prendre sa place, quelques-uns transportés, d'autres cherchant une terre gratuite.

Kañ-ui avait permis, Ysñ-tuen favorisa ce mouvement. Cette portion de la Tartarie est aujourd'hui chinoise, comme le sont plus ou moins toutes les autres. Administrativement même, les provinces chinoises que la grande muraille bornait au temps des Miñ s'étendent aujourd'hui bien aû delà; et peut-être trouve-t-on plus de Tartares dans le district de Pékin qu'on n'en pourrait trouver dans ce que de vieilles cartes appellent encore des provinces tartares.

Quelques modifications furent apportées au gouvernement et à l'administration de l'empire : les empereurs Tsiñ, comme les princes des autres dynasties, choisirent parmi leurs enfants leurs successeurs; mais autour de la famille il y eut le clan impérial, ou ce qu'on appelle les trois tribus, parmi lesquelles on distingua huit familles principales. Les princes du sang ne reçurent point un rang héréditaire; mais, en raison de leur grand nombre, leurs descendants durent, pendant cinq générations, perdre un degré de noblesse à chaque génération, pour s'arrêter au rang peu élevé que constate le simple droit de porter la ceinture jaune et le sabre. Les plus proches de l'empereur furent richement entretenus; les autres tombèrent de plus en plus, comme tous les déclassés, dans l'oisiveté, le vice et la misère. On trouve, dans la *Gazette de Pékin,* l'exemple d'un homme à ceinture jaune condamné à la déportation avec surveillance pour avoir frappé de son sabre un marchand qui refusait d'accepter de lui un billet faux de la valeur d'un sou. On croit qu'il existe aujourd'hui environ six mille de ces princes, vivant dans l'enceinte du palais.

La cour fut administrée par un conseil composé d'un président et de six membres; elle eut dix grands officiers. On y compte ordinairement cinq mille eunuques, dont le premier est gardien des présents et jouit seulement du quatrième rang de la hiérarchie chinoise. En outre des sept femmes principales, on y compte un grand nombre de concubines levées sur les Tartares par une sorte de conscription, et environ cinq mille femmes en tout.

L'armée chinoise fut réduite à l'état de milice et rarement appelée; toutes les villes reçurent des garnisons tartares, ou plutôt des villes tartares furent entées sur toutes les villes chinoises. En outre de certains emplois réservés aux Tartares et de la part considérable qu'on leur fit dans les autres, plusieurs situations importantes furent remplies à la fois par un Chinois et un Tartare, chargés de se surveiller l'un l'autre. Au Japon, les choses vont plus loin : dans cet État à la fois féodal, despotique et théocratique, une méfiance plus que vénitienne a dédoublé toutes les magistratures et a fait de l'espionnage et de la dénonciation l'attribut de chacune d'elles.

Malgré l'établissement de la capitation, on ne saurait dire que le chiffre des contributions publiques ait été notablement augmenté. Les statistiques des Miñ (Miñ xwei-tien) portaient les revenus de l'empire, en argent, à 40 millions d'onces, soit

320 millions de francs, et en grains à une valeur à peu près égale (1). Ce revenu était alors suffisant, puisque, sous les Tsiñ, il fut souvent fait remise de l'annuité d'un impôt. Peu à peu, toutefois, l'argent baissa de valeur, ce qui affecta une partie notable du revenu : le tribut en grains ne s'élève pas aujourd'hui à plus de 66 millions, et la perception totale ne dépasse pas 340 millions. On a dû dès lors, pour subvenir aux besoins croissants de l'État, surtout pendant les difficultés qu'ont traversées les derniers règnes, non pas augmenter les impôts, ce qui eût été dangereux, mais recourir à des expédients, tels que la vente des grades littéraires et des emplois publics qui en sont la conséquence. Les douanes sur le commerce européen produisent aujourd'hui beaucoup; elles produiront davantage dans quelques années : notre commerce si redouté d'un gouvernement aveugle sera ainsi sa ressource et son salut.

Amavang, le régent de l'empire, le maître de Nankin, mourut : IIIun-tmi, âgé de quatorze ans, se déclara majeur. Mécontent d'avoir été dominé jusque-là, menacé peut-être par l'ambition de celui qui venait de mourir ou par celle des siens, peut-être aussi, comme d'autres rois, incapable de pardonner le don de plus de royaumes que ses pères ne lui en avaient laissé, il poursuivit avec acharnement la mémoire et la maison d'Amavang.

IIIun-tmi n'avait pas cette chasteté qui, d'après Pe-yen, assure le succès des entreprises : il irrita les Mantchous par le meurtre d'un chef dont il convoitait la femme. Cette passion désordonnée l'entraîna à d'autres folies. On vit renaître la puissance de ces eunuques qui avaient perdu la dynastie des Xan orientaux, celle des Tañ et tant d'autres : êtres vils, aussi faibles que les femmes, mais, par leur faiblesse même et leur avilissement, armés pour le renversement et la destruction de tout ce qui paraît le plus fort et le plus élevé. IIIun-tmi mourut en 1661. Kañ-mi lui succéda.

L'expulsion de quatre mille eunuques expia les désordres de IIIun-tmi. Le nouvel empereur était un enfant. Il commençait, comme Louis XIV son contemporain, un règne long et glorieux : les débuts de ce règne aussi devaient être agités. Ꝺ san-kwey, qui avait appelé les Tartares sur l'empire et en avait reçu la vice-royauté de Yun-kwey, se reprochait depuis longtemps « d'avoir fait venir ces lions pour chasser des chiens. » Il se révolta et se proclama empereur. Le Fo-kyen, le Kwañ-tɐñ, se soule-

(1) Le père Magalhaes évaluait le revenu en argent à 18 600 000 écus; le père Martini, à 60 millions. Les contributions payées en nature se seraient élevées, d'après Martini, à une valeur de 90 millions d'écus. Si l'écu dont il est question est le même que celui de l'évêque Palafox, qui traitait à la même époque les mêmes questions, il valait 3 livres. La relation de Nieuhoff ne parle que d'impôts en nature : le tribut en grains se serait alors élevé à 32 millions de tan (soit à peu près autant d'hectolitres). Si le tan valait 10 francs, ce serait 320 millions de francs : il y a toutefois lieu de supposer qu'il valait moins.

VIE DES MANTCHOUS. — D'APRÈS UN TABLEAU CHINOIS.

vèrent avec lui. Ces provinces furent soumises et leurs agitateurs mis à mort. En 1683, Formose fut rendue à Kañ-hi par le fils de Tsiñ tsi-kɐñ. La rébellion du Yun-kwei dura longtemps. Ꝺ san-kwey étant mort, son fils lui succéda; vaincu, il dut se suicider, et la vengeance tartare poursuivit jusqu'aux ossements de son père.

A treize ans, l'empereur s'empara des rênes du gouvernement, et fit expier aux régents soit l'excès de leur domination, soit l'usurpation qu'ils en eussent voulu faire sortir. Énergique, intelligent, actif, il partagea dès lors sa vie entre le travail qu'exigeaient les affaires de l'État d'une part, l'acquisition des sciences de l'Europe de l'autre, et ces exercices violents du cheval et de l'arc si chers aux Mantchous. Les

L'EMPEREUR KAÑ-CHI.

princes de son sang, bien que conquis par la mollesse chinoise, ont gardé quelque chose de ces mâles habitudes : chaque année, presque, ils vont chasser sur les prairies, domaine de leurs aïeux. Là, séparés de l'appareil de leur grandeur, ils oublient les soucis et les vanités du trône; mêlés à ceux de leur race, et vivant au grand air, ils se retrouvent chefs de clan et redeviennent des hommes.

Je donne ici la reproduction exacte d'un portrait authentique de Kañ-hi à l'âge de trente-deux ans. La physionomie belle, ouverte et intelligente de ce prince ne rappelle en aucune façon le ridicule assemblage de traits qualifié de type tartare. Je ne connais point de portraits des derniers empereurs, et je doute qu'aucun Européen les ait vus de près; mais je suis porté à croire que, par l'effet de diverses circonstances,

le type de la famille est devenu moins beau en même temps que sa santé devenait moins robuste. Il est probable que les Mantchous, qui sont un peuple du Nord, sont frappés, en Chine, d'une dégénérescence analogue à celle qui a atteint, en Égypte, les maisons macédoniennes de Ptolémée et de Méhémet-Ali, dégénérescence si rapide pour notre race entre les tropiques ou dans leur voisinage, et qui ramène, comme par un effort incessant, vers la barbarie les contrées que nous tentons de civiliser.

Au commencement du règne de Kañ-ıwi, Adam Schall, d'abord en crédit, avait fini par être persécuté, puis gracié. Le calendrier avait ressenti le contre-coup de cette persécution. On rendit le bureau astronomique à Verbiest, qui, plus tard, fut remplacé par Grimaldi. En 1688, cinq missionnaires français arrivèrent en Chine, envoyés par Colbert : honorés de la faveur de Louis XIV, ils le furent bientôt aussi de celle de Kañ-ıwi. Ces Français furent suivis par d'autres. On les chargea, en 1708, de dresser la carte des provinces de la Chine et de toute la Tartarie. Ce travail immense fut accompli par eux en quelques années, dans les limites d'une exactitude qui suffit à la pratique ordinaire du gouvernement et du commerce. Ces géographes furent les pères Bouvet, Regis, Jartoux, Fridelli, Cardoso, de Tartre, de Mailla et Bonjour. Plus tard, sous Kyen-lʁñ, les pères Benoît et Hallerstein ajoutèrent à leur travail et le rendirent plus parfait. La marine anglaise, quelques Américains, quelques Français, ont depuis levé les côtes de la Chine, l'embouchure, le cours même de ses principaux fleuves. Ces travaux excellents ont complété notre connaissance géographique de ce pays, mais ne doivent pas faire oublier l'œuvre des missionnaires, œuvre plus difficile, plus étendue, et qui ne paraît encore susceptible que de corrections peu importantes.

Les ambassades européennes avaient commencé, sous IIIun-tıwi, à devenir fréquentes ; il y en avait eu du grand-duc de Moscovie et des Hollandais ; il y en eut des Portugais, comme plus tard des Anglais et d'autres peuples. Il serait injuste de ne pas leur savoir gré de ce qu'elles ont ajouté à nos connaissances. Au point de vue politique, toutefois, elles furent de peu de conséquence. Des gentilshommes endimanchés, promenés en carrosse au milieu de l'inconnu, peuvent divertir la foule et amuser l'impertinence d'une cour asiatique. Si cette cérémonie, d'un goût souvent douteux, est l'objet de la diplomatie, ce sont là des ambassades ; mais si l'objet de la diplomatie est la création de rapports intimes et utiles, on peut dire que les seuls ambassadeurs que l'Europe eût alors en Chine étaient les missionnaires de Pékin, et que le seul roi qui y fut vraiment représenté fut Louis XIV, assez sage pour n'y pas envoyer d'ambassade de cour. Ce que je viens de dire me dispense de donner la liste de ces missions, célèbres surtout par les dîners qu'on leur offrit et les égards qu'on leur refusa. Les curieux trouveront facilement cette liste copiée de livre en livre ; elle

est sans intérêt véritable pour l'histoire de la Chine, comme pour celle des États européens.

Un évêque anglican, traitant de l'histoire de l'Église, arrivé à l'aurore de la réforme, montre cette grande puissance du pontificat chrétien enracinée dans tant de siècles; les rois et les peuples impuissants à la vaincre; elle seule capable de prévaloir contre elle-même, elle seule acharnée à sa ruine.

Cette vitalité suprême de l'Église et ce pouvoir redoutable qu'elle a contre elle-même éclatèrent en Chine et au Japon comme au sein de l'Europe moderne. Ce n'est point des temples de l'idolâtrie, mais des couvents de Saint-Dominique que sortit la guerre contre les Églises du Japon et de la Chine. Ce n'était pas non plus d'une mosquée ou d'une synagogue, mais d'un couvent augustin et d'une paroisse catholique que la protestation avait surgi. Les Dominicains accusèrent les successeurs de Ricci d'impiété; le sang versé pour la croix ne leur fut point une excuse. En vain Kañ-ıni, qui les aimait, prit la peine d'expliquer le sens des mots ou des cérémonies qu'on disait idolâtres, Rome n'accepta point ce témoignage sans pareil d'un empereur philosophe et savant. Les jésuites furent condamnés; l'empereur, offensé par leurs adversaires et leur maître, leur proposa le schisme : c'était leur offrir presque la Chine. La Chine eût eu son christianisme, comme l'Europe le sien, et les jésuites eussent bientôt possédé son âme et son esprit.

Quel plus beau rêve firent jamais des intrigants ambitieux? Quelle occasion plus belle rencontrèrent jamais des prêtres infidèles, des hypocrites affamés de puissance et de richesse? Les jésuites, cependant, avec une simple grandeur, repoussèrent la tentation d'un royaume de la terre. Fidèles au maître qui les reniait, qui les châtiait si durement de tant de sacrifices, ils prirent, avec une sereine résignation, le chemin de l'exil, ou, dispersés dans les provinces, attendirent les bourreaux; et s'il n'y avait dans toute leur histoire que ce trait, il suffirait encore à couvrir bien des fautes, à confondre bien des calomnies. Ennemi moi-même de la domination des prêtres, comme de toute autre usurpation, je me sens heureux quand je puis rendre à leur vertu l'hommage de la vérité : c'est le devoir des âmes libres de louer tout ce qui est grand, comme c'est le métier des autres d'adorer tout ce qui est fort.

Les Mongous si nombreux, riches d'un si grand passé, commençaient à s'agiter. Galdan, roi des Éleuts, avait obtenu l'hommage de presque toutes les tribus et la consécration du pontife thibétain, le Dalaï-Lama. Il avait arraché aux musulmans le Turkestan et pris, dit-on, douze cents villes. Enflé de ses victoires, il marchait sur la Chine. Un peuple, cependant, ne s'était point soumis : c'était le peuple des Yuen, les Khalkhas; réfugiés à l'occident, sur l'aile droite et les derrières des Éleuts, ils les tenaient en échec. Kañ-ıni les encouragea, les soutint, et, quand ils succombèrent,

entreprit contre les Éleuts deux campagnes : la première terminée par une paix douteuse; la seconde, en 1697, par la défaite de l'ennemi, dont le chef, sommé de se rendre, mourut naturellement peut-être, comme pour échapper à la honte ou au supplice. Cette victoire sauva la dynastie mantchoue du plus grand péril qu'elle ait encore couru, et la Chine d'une nouvelle invasion et de nouveaux massacres.

L'Europe et l'Asie s'étaient accrues d'un empire : des Slaves inconnus devenaient une nation. Pierre le Grand, par ses ambassadeurs et l'éclat de ses innovations, avait révélé le nom russe aux peuples de l'Orient comme à ceux de l'Occident. Du côté de l'ouest et du nord, la frontière chinoise, imparfaitement déterminée, s'étendait fort loin. Le voisinage d'un grand empire exigeait une frontière plus nette : elle fut tracée en 1688; les jésuites Gerbillon et Pereira représentèrent la Chine en cette occasion. Cette frontière a depuis été fort modifiée : la Russie a pacifiquement conquis de vastes étendues de sol tartare et officiellement chinois. Elle a dernièrement passé le cours inférieur de l'Amour, et s'est étendue sur les provinces qui bornent au nord la Corée et regardent la portion septentrionale du Japon. Sans doute, elle doit à l'habileté de ses agents une partie de ce succès; mais la Chine était peut-être indifférente, peut-être même était-elle intéressée à laisser à d'autres la police d'une moitié des prairies : elle a remplacé, par le fait, des voisins turbulents et parfois dangereux par des voisins plus forts, mais aussi plus sages, soumis au droit des gens, fidèles aux traités, désireux de la paix.

Kañ-ɯi mourut en 1723, dans un de ses voyages en Tartarie, après avoir régné soixante et un ans. Il faut remonter trente-deux siècles pour trouver dans l'histoire de la Chine un règne aussi long.

Yɞñ-tɯen, l'un de ses fils, succéda au grand empereur. On le dit usurpateur : il versa le sang de ses frères, assez pour qu'on pût croire qu'il les avait dépouillés. Il ne fit, dans un règne assez court, rien de bien grand; mais il était studieux comme Julien. Comme Julien, il aimait les sentences. On lit encore sur plusieurs édifices publics les lignes suivantes de sa composition : « Ta paye et ton revenu sont la chair et le sang du peuple. Il est aisé d'opprimer les petits, impossible de tromper Dieu. » Comme Julien, il combattit le christianisme, il le proscrivit même en 1724; mais comme il n'avait point été chrétien lui-même, les prêtres lui pardonnèrent; ils louèrent même sa mémoire. Ils espéraient mieux de son successeur Kyen-lɞñ; ils n'en furent, toutefois, pas mieux traités. Le christianisme resta proscrit : on se servit souvent des missionnaires, mais sans accepter leur mission. La tolérance de leur apostolat ou sa persécution, assez indifférentes au fond au maître de la Chine, furent laissées à la discrétion des autorités locales, qui en usèrent plutôt pour obtenir de l'argent que pour ordonner des supplices. Le christianisme, délaissé par les gens de

cour et les riches, continua d'être, et, sans faire de progrès comme sans perdre beaucoup de terrain, a végété jusqu'à nos jours. On assure qu'il est en progrès : il serait impossible d'établir le contraire; mais il y a des raisons assez fortes de douter de cette assertion, que les missionnaires ont intérêt à produire.

Kyen-lʁñ était monté sur le trône en 1736. Son règne fut égal par sa durée et presque égal par sa grandeur à celui de Kañ-ɯi. Comme son aïeul, il eut à combattre les Éleuts; mais cette nation n'était plus si forte. Il ne se contenta pas de la réduire, il la transporta ou la détruisit. Son chef fugitif était mort sur une terre russe : Kyen-lʁñ réclama ses os, misérable jouet d'une stérile et lâche vengeance; les Russes les firent voir, mais ne les livrèrent point. Le Turkestan fut alors soumis ou dominé. Le Thibet, ayant imploré la protection impériale contre les populations du Népaul, fut, entre 1789 et 1791, débarrassé de ses ennemis et occupé par des troupes chinoises. Depuis ce temps, gouverné par des prêtres comblés d'honneurs et en apparence indépendants de la Chine, il est placé sous la surveillance et la toute-puissante tutelle d'un résident chinois du rang le plus élevé.

Kyen-lʁñ renouvela dans la péninsule indo-chinoise les tentatives toujours infructueuses des Miñ : ses armées, battues, durent évacuer la Birmanie. C'est vers la fin de son règne, en 1789, que la dynastie dite de Yuen, expulsée plus tard, puis rétablie, commença à régner en Cochinchine. Cette famille envoie en Chine des tributs triennaux.

Le règne de ce prince, bien que paisible si on le compare à d'autres, fut marqué par plus d'une insurrection : il dut soumettre la province montagneuse de Kwei-tɯeʁ et l'île non moins difficile de Formose.

Les contrées méridionales de l'Asie recèlent encore dans leurs montagnes quelques tribus bronzées et presque sauvages, dernier vestige de nations vaincues, bannies des plaines et presque entièrement éteintes. On assure que l'Inde compte seize millions de sauvages de cette espèce; l'Indo-Chine en compte probablement plus encore. Le savant missionnaire et sinologue Bridgman a donné, dans le numéro 3 du *Journal of the N. C. Branch of the R. A. S.*, la traduction de quatre-vingt-deux notices relatives aux sauvages chinois appelés Myao-tsö. Ces sauvages occupent les sommets du Kwei-tɯeʁ, du Xʁ-nan, du Kwañ-si, du Yun-nan et du Ssö-tɯuen. Soumis à de petits tributs, ils vivent à peu près indépendants des Chinois, avec lesquels ils n'entretiennent que peu de relations. L'oppression de peuplades si faibles ne pouvait ajouter beaucoup à la gloire de Kyen-lʁñ. Il résolut cependant de soumettre les Myao-tsö dits de Kin-tɯuen ou de la rivière d'Or, du nom de quelque ruisseau qui arrosait la vallée montagneuse où ils s'étaient retranchés. De telles entreprises sont moins faciles à mener à bien qu'elles ne le paraissent. Ces pauvres

sauvages se défendirent avec plus d'énergie et de persévérance que ne le font les plus grands empires amollis par le despotisme. Ils furent vaincus enfin ; leurs chefs capitulèrent, et, conduits à Pékin, furent, contrairement à tout droit, à toute justice, sans l'excuse même de la nécessité politique, soumis à un supplice ignominieux et cruel. Les jésuites ont noté cet événement ; ils ont oublié que c'était un crime, et qu'ils devaient le condamner. La faveur des princes est bien malsaine si elle corrompt ainsi jusqu'à des apôtres.

De 1770 à 1773, trois cent mille Tourgouts et deux cent mille Éleuts, réfugiés en Russie ou sur les frontières russes et mécontents du nouveau joug, furent autorisés à regagner le pays de leurs ancêtres. Ces émigrations de peuples soumis à la Russie, Tartares, Circassiens, Polonais, ne s'expliquent pas toutes par le fanatisme religieux : on conçoit qu'un peuple transporté en Russie rêve de plus doux climats, qu'un peuple nomade change de place et de maître ; mais il reste des faits qui ne peuvent s'expliquer que par un vice profond du gouvernement russe, trop dur, trop militaire, trop imitateur de la méticuleuse et tracassière Allemagne. La Russie est bien jeune et bien grande pour son âge : il lui reste des progrès à faire. Elle a des princes honnêtes et plus doux que ses lois, un peuple patriote et religieux ; elle peut sans crainte marcher par des chemins plus larges vers un régime meilleur.

En 1793, la Chine reçut l'ambassade anglaise de lord Macartney. Lord Macartney était un homme distingué et considérable. Il avait été gouverneur général de l'Inde, comme le furent plus tard, avant ou après leur ambassade, lord Amherst et lord Elgin. Son ambassade, très-magnifique, coûta aux Chinois près de 5 millions. Elle eut pour résultat de faire inscrire parmi les tributaires les Anglais, qui ne le demandaient point. Elle ne fut cependant pas stérile : les relations qui en furent faites, les travaux éminents de Staunton et de Barrow qui l'accompagnaient, exercèrent une action très-heureuse sur l'esprit public en Angleterre et dans le reste de l'Europe.

Kyen-lœñ descendit volontairement du trône en 1796, appelant Kya-kiñ, l'un de ses fils, à le remplacer. Kyen-lœñ lui laissait un ministre du nom de Xo-kwan, qui, quatre ans plus tard, était mis en jugement et se suicidait, laissant une fortune de 500 millions due à la concussion. Le règne de Kya-kiñ, prince médiocre et vicieux, fut marqué, comme celui de ses deux successeurs, par des conspirations, des révoltes, des désordres de tout genre. En 1813, l'empereur Kya-kiñ faillit être massacré dans son palais : un de ses fils lui sauva la vie par son courage. Ce jeune prince, peu capable d'ailleurs et de chétive apparence, grâce à cet événement, fut plus tard désigné pour le trône par son père.

Deux pirates, maîtres de six cents navires, inquiétèrent, de 1806 à 1810, les côtes méridionales de la Chine, et, dominant la rivière de Canton, en ruinèrent le commerce. Avec l'aide des Portugais de Macao, et grâce à la dissension des deux bandits, on finit par les réduire à l'impuissance et les amener à se soumettre.

En 1816 eut lieu l'ambassade de lord Amherst. Cette ambassade eut un insuccès complet : ayant refusé nettement l'hommage d'une prosternation que l'Europe ne doit qu'à Dieu, elle fut éconduite. Elle se rappelle par les travaux d'Ellis, d'Abel, de Davis, de Morrisson. C'est ce Morrisson, le Ricci du protestantisme, qui publia, aux frais de la Compagnie des Indes, le meilleur dictionnaire chinois que nous ayons encore (1).

En 1821, Tao-kwañ monta sur le trône.

En 1828, le Turkestan se souleva : un chef musulman, Jehanghir, lutta quelque temps avec succès contre les troupes chinoises. La trahison procura à la Chine une victoire que sa cruauté acheva de souiller.

En 1830 le Kwañ-tʂñ, en 1830 et 1834 Formose, pays ingouvernables, se révoltèrent encore et furent de nouveau conquis.

En 1840, enfin, éclata la première guerre sérieuse que la Chine ait dû soutenir contre l'Europe : ce sont les Anglais qui furent alors les champions de l'Occident. Les Français n'avaient pas poussé leurs navigations ou leurs conquêtes aussi loin que des peuples plus faibles : ils avaient tenu cependant une partie de l'Inde ; ils y avaient vaillamment combattu l'Angleterre. Une dynastie fatiguée avait laissé de nobles efforts s'épuiser en vain ; une révolution sans pareille, au moins dans son histoire, avait ensuite agité la France ; l'Europe, armée contre elle, l'avait contrainte à resserrer ses forces : elle dut abandonner à peu près les mers et ses domaines lointains. Désorganisée, sans crédit, elle repoussa le choc de toute l'Europe, avec cette énergie que les peuples affranchis possèdent et que quinze ans de despotisme pouvaient seuls lui ôter. Ce despotisme stérile ne lui rendit pas sa place au soleil de l'Asie ; il associa seulement à ses échecs les peuples qu'elle opprimait, et tant qu'elle les opprima. Les Anglais ne virent plus dans l'extrême Asie d'ennemis qu'ils pussent redouter. Ils avaient déjà, en 1762, aidés par les Chinois, toujours hostiles aux Espagnols, occupé Manille ; Formose avait vu leurs comptoirs succéder à ceux des Hollandais ; en 1785, ils avaient pris Poulo-Pinang ; en 1795, Malacca. Ils avaient contre la France, en 1802 et 1808, tenu garnison à Macao ; puis, en 1811, annexé les Indes hollandaises, tombées avec la Hollande sous le joug français. En 1816, ils

(1) On pourrait en imaginer un plus complet. Ce serait peut-être au tour du gouvernement français de s'en occuper. Il trouverait, sans sortir de Paris, l'homme le plus capable de mener à bien cet immense travail.

les rendirent à leurs vrais maîtres; mais, en 1818, ils fondaient Singapour sur un îlot qui ne comptait alors que deux cents habitants, et faisaient, en 1825, reconnaître cette possession par la Hollande et par un prince malai.

Les progrès des Anglais dans l'Inde avaient inquiété les Chinois. Leurs établissements à Malacca leur paraissaient une entreprise ou tout au moins une menace contre l'empire. Les Chinois, toutefois, montraient une grande prudence dès qu'il s'agissait de l'Inde ou des États voisins.

En 1815, les Anglais ayant envahi le Népaul, le rajah ou roi de Gorkha implora contre eux le secours de la Chine, dont il était tributaire. Il s'adressa aux autorités chinoises du Thibet, leur représentant qu'après avoir envahi le Népaul la Compagnie s'attaquerait au Thibet. Une correspondance cauteleuse et craintive de la part des Chinois s'ensuivit. Les Anglais s'expliquèrent nettement. Des envoyés gorkhas furent reçus dans le Thibet avec hauteur, et renvoyés sans secours. On demanda cependant aux Anglais de retirer du Népaul le résident qu'ils y avaient établi : ils s'y refusèrent, mais ne paraissent point avoir contesté la suzeraineté de la Chine sur cette partie de l'Inde.

Les Anglais, c'est-à-dire la compagnie qui, jusqu'en 1834, conserva le monopole du commerce anglais en Chine, avaient élevé des factoreries à Amoy, à Fo-tuen (Foochow), à Canton. C'est à Canton que se fit surtout un commerce que les maîtres de la Chine voulaient reléguer aux extrémités de leur empire. Le monopole de la Compagnie rencontrait là le monopole de ces marchands, qualifiés de Hongs par les Européens, que le gouvernement autorisait seuls à commercer avec l'Europe, les rendant responsables, d'ailleurs, de tout ce que les Européens pourraient faire. Pendant quelque temps on n'avait même autorisé qu'un seul de ces marchands, comme en 1725 on avait limité à vingt-cinq le nombre des navires que le port de Macao devait recevoir chaque année. Entre ces monopoles, il y avait place pour peu de progrès : le commerce ne commença vraiment à se développer que quand le monopole de la Compagnie d'abord, celui des Hongs ensuite, eurent fait place à la liberté des transactions.

Après 1834, lord Napier, sir J.-F. Davis, sir G.-B. Robinson, se succédèrent en Chine. Le commerce et la politique soulevaient dans ce pays deux grandes questions : celle de l'opium, particulière aux Anglais; celle de l'application des lois ou plutôt de l'illégalité chinoise aux Européens, commune à toutes nos nations. La Compagnie anglaise, en raison de ses traités avec la France et de la réserve prudente des Hollandais et des Espagnols, avait seule de l'opium à vendre. Cet opium ramenait dans l'Inde, et de là en Angleterre, l'argent que la Chine soutire à l'Europe en échange de la soie. Le gouvernement chinois voyant l'argent disparaître, remplacé

seulement par une drogue inutile au moins et souvent dangereuse, repoussa l'opium, que la Compagnie et le gouvernement anglais protégèrent faiblement. En 1836, ce commerce fut interdit; on le défendit bientôt sous peine de mort : il s'en fit toutefois près de Canton une immense contrebande. En 1839, le vice-roi du Kwañ-tsñ, Lin, contraignit M. Elliot, surintendant du commerce, à se faire livrer et à détruire de l'opium pour une valeur de 50 millions. Les Anglais évacuèrent alors Canton, et le commerce de l'opium ne devint libre qu'après des guerres entreprises pour des causes nombreuses et toutes différentes de celle-là.

Les Chinois prétendaient avoir juridiction sur les Européens : la différence des civilisations et des lois, la malveillance brutale des autorités indigènes, rendaient cette prétention inadmissible; la faiblesse et les hésitations de l'Europe la firent toutefois souvent accepter dans la pratique.

Le gouvernement chinois, profondément hostile aux Européens, excitait contre eux la populace des grandes villes, de Canton surtout; des crimes odieux étaient chaque jour commis contre nous; on n'en obtenait la répression que rarement et qu'après des démonstrations coûteuses; encore arrivait-il qu'au lieu des vrais coupables on châtiât simplement des hommes condamnés déjà pour d'autres causes. Un vice-roi de Canton alla, en 1849, jusqu'à faire assassiner le gouverneur de Macao. Ni l'Angleterre, ni l'Europe, ne recherchent en général les guerres lointaines : elles supportent les injures des Barbares avec une patience que la réputation de leur courage peut seule leur permettre : le Maroc, opprobre du monde, est là pour le prouver. La patience la plus grande a cependant un terme : Alger a dû l'apprendre; d'autres le sauront sans doute un jour.

En 1840, la Chine reçut des mains de l'Angleterre sa première leçon : Chusan fut occupé, Tyen-tsin visité (1), et un traité fut conclu à Canton par M. Elliot. Loin d'exécuter le traité, le gouvernement chinois mit à prix la tête de l'ambassadeur, et la guerre fut reprise.

En 1841, Chusan fut un instant évacué; mais les forts de la rivière de Canton furent enlevés : il y eut une trêve suivie de trahison, et Canton menacé dut se racheter pour 30 millions. Ce ne fut pas la fin : Amoy, Chang-haï, Niñ-po (Ningpo), Cha-pʁ, Wʁ-ssñ (Woosoong), furent pris; on remonta le Yañ-tsö kyañ; Tmeñ-kyañ fut enlevé; les Anglais se présentèrent devant Nankin. En avant de Canton, à Niñ-po, à Tmeñ-kyañ, la résistance avait été courageuse : un ennemi mal armé et mal con-

(1) De grands travaux furent peu après, en 1841, entrepris pour mettre en état de défense les forts de Takou. Je mentionne ici ce fait, qui m'avait échappé lorsque j'ai parlé de ces forts en faisant le récit de la dernière campagne.

duit, loin de reculer devant la mort, avait plus d'une fois cherché dans le suicide l'oubli de sa défaite. Devant Nankin, sir H. Pottinger traita : la Chine dut payer un peu plus de 105 millions; en outre de Canton, les ports d'Amoy, Fŏ-tmeŏ, Niñ-po et Chang-haï furent ouverts; le monopole des Hongs cessa d'exister; le trente-deuxième parallèle nord fut la limite assignée aux navires anglais; quelques garanties territoriales furent prises; Hong-kong gardé fut colonisé en 1846. La rage des autorités réagit contre le traité : à leur instigation, des émeutes eurent lieu; en 1847, on dut enlever de nouveau les forts dits du Bogue, et menacer encore Canton. Les Européens étaient relégués sous les murs de cette ville dans une sorte de Ghetto, et comme à Constantinople dans l'ignoble faubourg de Pera. Ils obtinrent que la ville leur serait ouverte deux ans plus tard. En 1848, il y eut à Chang-haï des désordres qui firent éclater l'énergie du consul R. Alcock; enfin, en 1849, une nouvelle démonstration dut être faite à Canton.

En 1844, cependant, les États-Unis avaient envoyé en Chine Caleb Cushing. La même année y vit paraître l'ambassadeur français Lagrenée, qui obtint, en faveur du christianisme, un édit plus agréable aux chrétiens français qu'utile aux chrétiens chinois. Cette ambassade n'en fut pas moins très-utile à la France, dont elle développa le commerce et à laquelle elle rendit sa place dans l'extrême Orient. C'est d'ailleurs toujours une chose excellente que de faire visiter des pays nouveaux, à défaut d'hommes très-spéciaux, par des hommes d'un esprit distingué : Lagrenée était de ceux-là, et rarement on vit un ambassadeur entouré de plus d'hommes intelligents.

En 1850, Tao-kwañ mourait, laissant le trône à Hlyen-foñ, âgé de vingt ans. La haine de Tao-kwañ passa plus vive à son successeur; il poursuivit ceux qui avaient traité avec nous : Canton dut être ouvert par la force; les Anglais et les Français l'occupèrent; le vice-roi Yé alla terminer dans l'Inde une vie inepte et criminelle. Le commodore américain Perry avait ouvert le Japon : il était temps que les ambassadeurs de l'Angleterre et de la France, comme ceux de la Russie et des États-Unis, résidassent à Pékin. Les imprudences du gouvernement chinois amenèrent les Français et les Anglais à Tyen-tsin (1). Un traité nouveau fut signé; on ne l'observa pas : quand les ambassadeurs parurent, l'année suivante, on leur ferma la route de Pékin; les marins qui les escortaient furent battus et repoussés. Une expédition plus sérieuse dut se préparer en Europe; j'en ai suffisamment parlé ailleurs : les détails d'une campagne qui n'est pas sans quelque gloire, et qui plus qu'aucune autre sera

(1) M. Ploix, ingénieur hydrographe, leva alors le cours du Pei-xo. Le gouvernement français laissa à l'Angleterre l'honneur de la publication de ce travail, qui, par la suite, nous fut très-utile.

féconde, sont présents à tous les esprits. Pékin, la capitale de l'Asie, vit flotter ensemble les drapeaux des deux premiers peuples de l'Europe; l'orgueil de la Chine fut vaincu, et l'empereur fugitif alla mourir de langueur au nord de la grande muraille : un enfant lui succéda, dont le règne porte le nom de Tƨñ-шö. La paix semble devoir se maintenir; la marine anglaise a ouvert le Yañ-tsö kyañ; le commerce l'a envahi; ses progrès rapides dépassent tout ce qu'on pouvait attendre. Il n'y a qu'une ombre à ce tableau : la rébellion des Taï-piñ, qui bientôt, sans doute, sera vaincue.

C'est vers la fin du règne de Tao-kwañ, et pendant les débuts de celui de Шyen-foñ, que se dessina et qu'éclata cette rébellion. Un maître d'école étranger aux sociétés secrètes du Nénuphar et de la Triade, et à demi chrétien, inventa une religion, refit la Bible, se déclara frère de Jésus-Christ, et, avec l'aide de quelques Myao-tsö et de quelques pirates chassés de la mer par les marines européennes, commença une lutte qui eut d'abord pour théâtre les montagnes du Kwañ-si et des provinces limitrophes. Bientôt les rebelles, vainqueurs dans divers engagements, gagnèrent le centre de l'empire : ils s'emparèrent de Wƨ-tшañ et de Xan-kao. Leurs entreprises sur le nord échouèrent devant la cavalerie tartare; mais ils descendirent le Yañ-tsö, prirent Nankin, Tшeñ-kyañ, Sƨ-tшeƨ, un grand nombre d'autres villes, occupèrent même Chang-haï, et n'en furent chassés que par les Français. Ils ne songeaient point à rétablir les Miñ, mais bien à fonder une autre dynastie; ils avaient repris les cheveux longs, et devaient à cela le sobriquet de Tшañ-mao, ou longs cheveux. Leur patriotisme ne s'est montré que par le massacre des Mantchous, et leur religion que par le pillage des temples. Partout ils ont opprimé ou massacré les populations, ravagé les cultures, coupé les arbres, saccagé et brûlé les villes. Battus ici, victorieux là, ils ont changé de place plus encore qu'ils ne se sont étendus. La Chine a fait pour les combattre appel à l'assistance européenne : cette assistance la sauvera, et il est impossible que le service rendu par nous et ce rapprochement qui nous fera mieux connaître restent stériles dans l'avenir. Après quatre mille ans, l'histoire de la Chine recommence, éclairée de lumières nouvelles. Puisse-t-elle être heureuse et longue! Je lui dirai, pour ma part, ce que la Chine répète à Tƨñ-шö : « Wan-sƨé! » Vivez et régnez dix mille ans!

Le court exposé, que je termine ici, du passé de la Chine, ne saurait être toujours trouvé d'accord avec les ouvrages qui l'ont précédé et dans lesquels on doit voir les

sources de cette histoire : la cause en est que, sur les points même capitaux, les ouvrages chinois ou européens, originaux ou de pure érudition, sont loin de concorder toujours; qu'entre des témoignages différents, j'ai dû choisir ceux que mes faibles lumières m'indiquaient pour les plus vraisemblables et les mieux appuyés. Si j'eusse présenté l'échafaudage de mes preuves incomplètes, si je l'eusse discuté, j'aurais fatigué mes lecteurs et manqué mon objet : je l'aurai, au contraire, pleinement atteint si j'ai réussi à donner quelque intérêt à l'histoire trop dédaignée d'un peuple mal connu; si j'ai pu, pour faiblement que ce soit, attirer vers la Chine une attention qu'on lui accordait jadis et dont elle est plus digne que l'indifférence actuelle ne veut le croire.

NOTES

LISTE DE QUELQUES NOMS DE RÈGNES

ET DES NOMS POSTHUMES ATTRIBUÉS AUX EMPEREURS CORRESPONDANTS.

	Noms de règnes.	Noms posthumes.
Khoubilaï.	Tao-yuen	Ш̈ö-tsʁ.
Le fondateur des Miñ. . . .	Xʁñ-wʁ	Tai-tsʁ.
Le dernier des Miñ.	Tsʁñ-tɯeñ	Xwai-tsʁñ.
Le fondateur des Tsiñ. . . .	Tyen-miñ	Tai-tsʁ kao Xwañ-ti.
Le deuxième Tsiñ.	Tyen-tsʁñ, Tsʁñ-tö. .	Tai-tsʁñ wen —
Le troisième —	Ш̈un-tɯi	Ш̈ö-tsʁ tɯañ —
Le quatrième —	Kañ-ɯi	Ш̈eñ-tsʁ jen —
Le cinquième —	Yʁñ-tɯen	Ш̈ö-tsʁñ ɯyen —
Le sixième —	Kyen-lʁñ.	Kao-tsʁñ ɯun —
Le septième —	Kya-kin	Jen-tsʁñ jʁei —

Je n'ai pas les noms posthumes des suivants. Dans le cahier précédent, j'ai écrit par erreur Kin-ɯañ comme le nom posthume de Tao-kwañ. Cette erreur maladroite provenait d'une note prise, en Chine, très à la hâte et sous la dictée de mon lettré. A la suite des autres noms posthumes, dans la Chronologie, et au nom de Tao-kwañ, il y avait Kin-ɯañ, c'est-à-dire *actuellement régnant*. En me reportant aux caractères, j'ai reconnu ma distraction, que je m'empresse de corriger. Elle est ridicule : mais

que le sinologue qui n'a jamais eu de distractions et ne s'est jamais trompé me jette la première pierre.

DIVISION TERRITORIALE.

La Chine comptait :

Au temps des Xan, 120 kyun-kwo, 241 xeʁ-kwo, 32 tao, plus de 1 300 myen-pa;

Au temps des Xan orientaux, 30 tmeʁ, 105 kyun-kwo, 1 180 districts pourvus de diverses dénominations;

Au temps des Tsin, 19 tmeʁ, 172 kyun, 1 231 myen;

L'empire des anciens Sʁñ, 22 tmeʁ, 268 kyun, 1 341 myen;

L'empire des Tsi, 23 tmeʁ, 380 kyun, 1 454 myen;

L'empire des Wey, 113 tmeʁ, 522 kyun, 1 462 myen;

Au temps des Sui, 9 tmeʁ, 190 kyun, 1 248 myen;

Au temps des Tañ, 10 tao, 15 fʁ, 331 tmeʁ, etc.; et, plus tard, 6 tao, 100 fʁ ou districts de même importance, etc.;

Au temps des derniers Sʁñ, 26 lʁ, 62 fʁ, 1 290 myen;

L'empire des Lyeʁ, 5 tao, 180 fʁ, tmeʁ, etc., 219 myen;

L'empire des Kin, 25 lʁ, 30 fʁ, 155 tmeʁ, et plusieurs centaines de myen;

Au temps des Yuen, 10 tao, 39 fʁ, 188 lʁ, 62 tmi-li-tmeʁ, 316 tan-tmeʁ, 10 districts de diverses dénominations, 1 126 myen;

Au temps des Miñ, 15 tao, 162 fʁ, 260 tmeʁ, 1 183 myen, 103 districts divers.

EXPLICATION RELATIVE AUX TABLEAUX CHRONOLOGIQUES.

Je crois nécessaire de rappeler que les Chinois divisent le temps en périodes de soixante années. Sur le tableau général des dynasties, ces cycles sont numérotés en haut des rectangles, de 1 à 73. Sur les autres tableaux, on retrouve les numéros de différents cycles. Dans le bas des rectangles du grand tableau, j'ai placé les siècles chrétiens. Les chiffres insérés dans les rectangles se rapportent toujours aux cycles: ils représentent le nombre d'années dont la date de l'établissement d'une dynastie ou de sa chute dépasse le cycle précédent. Ainsi 17 après le cycle 63 se lira 63.17, ou 63 cycles et 17 ans. Dans les tableaux de chronologie concordante, la dynastie principale occupe le rectangle ou bande qui est en haut. Les dynasties contemporaines sont placées au-dessous, avec la date cyclique de leur début et de leur fin. Je n'ai pas mis les dates européennes dans ces derniers tableaux.

MONNAIES ANCIENNES

Monnaies chinoises. — Types anciens.

L'invention de la monnaie remonte, en Chine, à la plus haute antiquité. Les monnaies métalliques ont consisté presque exclusivement en pièces de cuivre battues ou fondues dans un moule, quelquefois avec addition de sable ou d'autres corps étrangers. On n'est pas arrivé d'abord à la forme ronde, qui est évidemment la plus commode. Quelques-unes des premières monnaies paraissent rappeler d'anciens outils dont elles représentaient la valeur ou qui servaient eux-mêmes de monnaie : c'est ainsi que dans le Kordofan on fait usage de pièces de fer de diverses dimensions, appelées hachchach ou bêches, parce qu'elles sont de véritables fers de bêche ou en ont la forme.

La Chine a eu aussi des monnaies non métalliques, de cuir surtout et de papier. Le papier-monnaie est ancien en Chine, et descend à la représentation de la valeur la plus infime.

Aujourd'hui la monnaie usuelle est le tsyen, de la valeur d'un demi-centime, percé au milieu et mis en enfilades de cent et de mille tsyen. Les Européens appellent cette monnaie sapèque et cash.

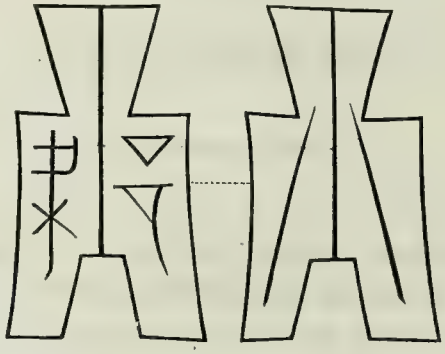
Des lingots d'argent d'une, deux ou plusieurs onces servent aux échanges plus importants : leur forme est celle d'un petit bateau ; on les nomme yuan-pao.

Je vais donner, d'après un traité chinois (1), l'iconographie et la description de quelques-unes des monnaies les plus intéressantes. Les plus anciennes sont fort rares

(1) Ce traité, intitulé *Tsyen-tchu*, qui résume en quatre volumes les travaux de dix savants chinois, a été mis en ordre par Tchañ tsouñ-i, de Souñ-kyañ fou, en la neuvième année de Tao-kwañ (1830).

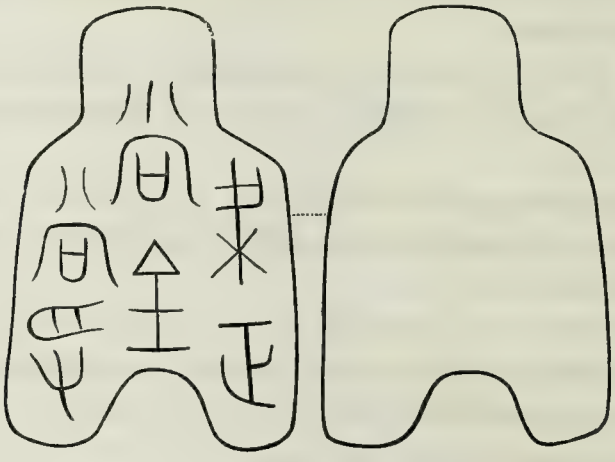
et se vendent à des prix très-élevés : il y en a qui valent, je crois, jusqu'à 1 500 francs. Il en existe beaucoup de fausses dans le commerce, et il est difficile de les reconnaître. Les Chinois ont reproduit à l'infini, avec un art extrême, tous les objets, vases, bronzes, monnaies, qui possèdent quelque célébrité et qui étaient susceptibles d'être ainsi imités. Un grand nombre de ces contrefaçons existent, dans les collections particulières, en Chine, au Japon et en Europe.

On assure que Nyao-wañ, quatrième descendant de Syen-yuan, après cent ans de règne mit en circulation les premières monnaies de cuivre. Elles étaient longues



de 1 pouce (tsun) et 7 lignes (fen) (peut-être du pied décimal des Tmeu, égal à $0^{m}.31962$); leur largeur à la partie moyenne était de 9 lignes, et en bas de 1 pouce; elles pesaient 1 tsyen et 3 fen.

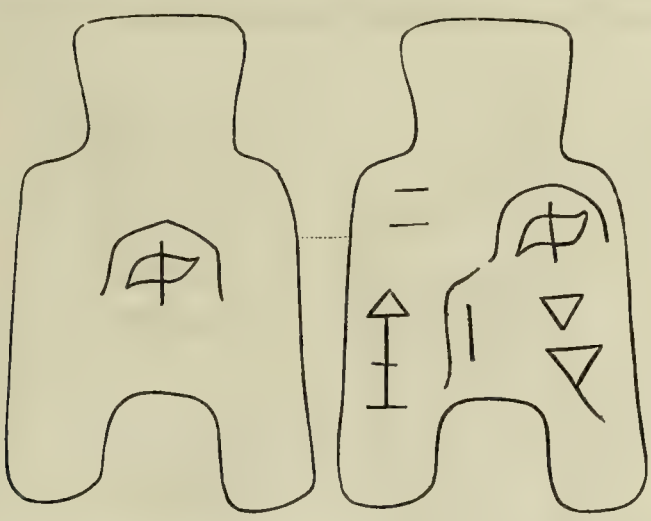
IIIun-wañ, en la quarante-huitième année de son règne, émit une monnaie dont



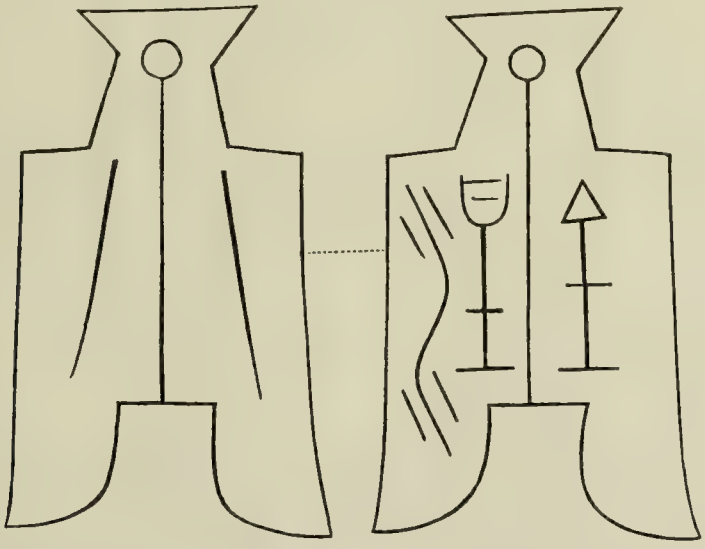
les dimensions étaient : longueur, 2 tsun ; largeur, 1 tsun 2 fen à la partie moyenne ; largeur en bas, 1 tsun 3 fen.

Sous la dynastie des IIIya, depuis Yu-wañ jusqu'à son dix-septième successeur, on

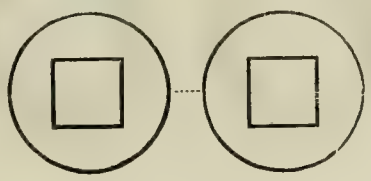
eut deux monnaies différant seulement par l'inversion de l'exergue. Leur longueur était de 2 tsun 1 fen, et leur largeur de 1 tsun 3 fen.



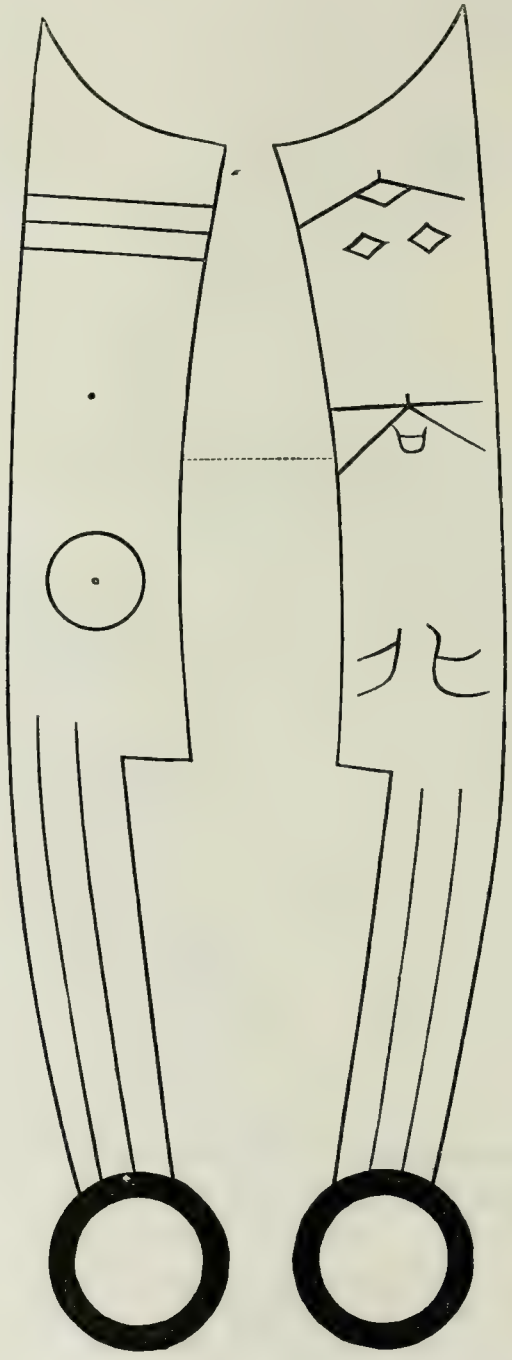
Tañ-wañ, premier prince de la dynastie des Hañ, mit en circulation la pièce ci-jointe, longue de 2 tsun.



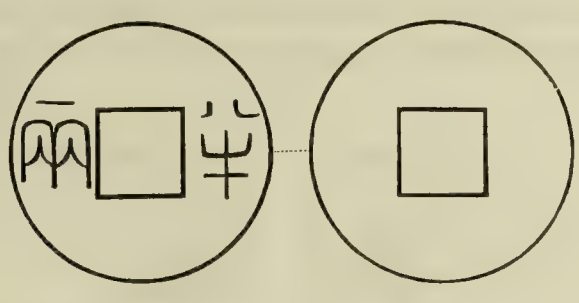
Sous Wu-wañ, premier prince de la dynastie des Tsuen, on voit apparaître des monnaies rondes, percées, non écrites.



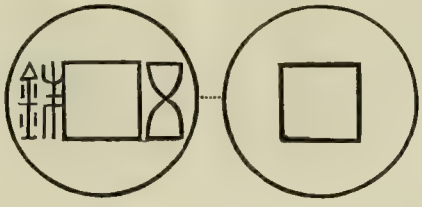
A l'époque de cette dynastie, un prince appelé Tin-kʁñ, maître d'une partie de la Chine, émit des pièces d'une forme bizarre, longues de 3 tsun 5 fen, larges à leur partie moyenne de 9 fen, et du poids de 1 once et 3 tsyen.



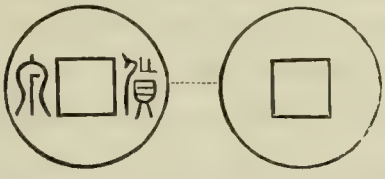
Sous les Tsin, il fut émis une monnaie ronde du diamètre de 1 tsun 3 fen, portant comme exergue les mots Pan-léañ, dont le sens est demi-once.



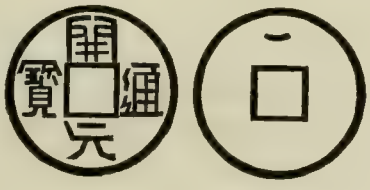
Au début des Xan, sous Kao-tsʉ, on retrouve une monnaie analogue à la précédente, et appelée leʉ-pan. Bien qu'elle portât en exergue les mots Pan-léañ, elle pesait moins d'une demi-once. Les Xan orientaux émirent le leʉ-syeʉ, sur lequel on lisait les mots Wʉ-tuu, dénomination dont le sens est difficile à saisir.



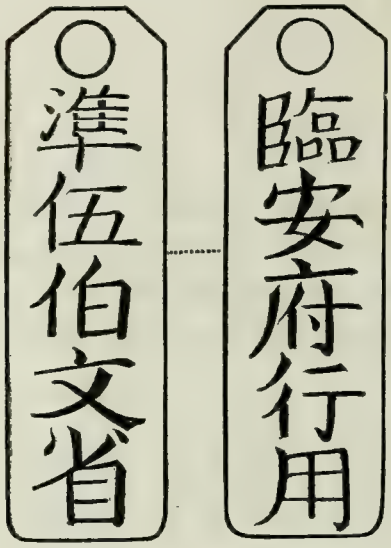
Sous la dynastie des Tsin, postérieurs aux Xan, on remarque une monnaie dont l'exergue se lit Xʉo-tsyen, soit *objet monnaie.*



Le fondateur de la dynastie des Tañ émit une monnaie dont l'exergue se lit : Kai-yuan tʉñ-pao, plus facile à entendre qu'à traduire, qu'on pourrait peut-être rendre par *voie de la fortune* ou *accès des trésors.*

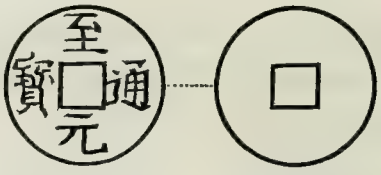


Les premières monnaies des Sʁñ étaient pareilles, sauf que le premier mot de l'exergue était remplacé par le mot Sʁñ, nom de cette dynastie. Les dernières monnaies émises sous cette famille étaient d'une forme allongée; on les appelait tʁñ-kwa-pey, ou feuillets portatifs de cuivre. Il y en avait de deux dimensions : les

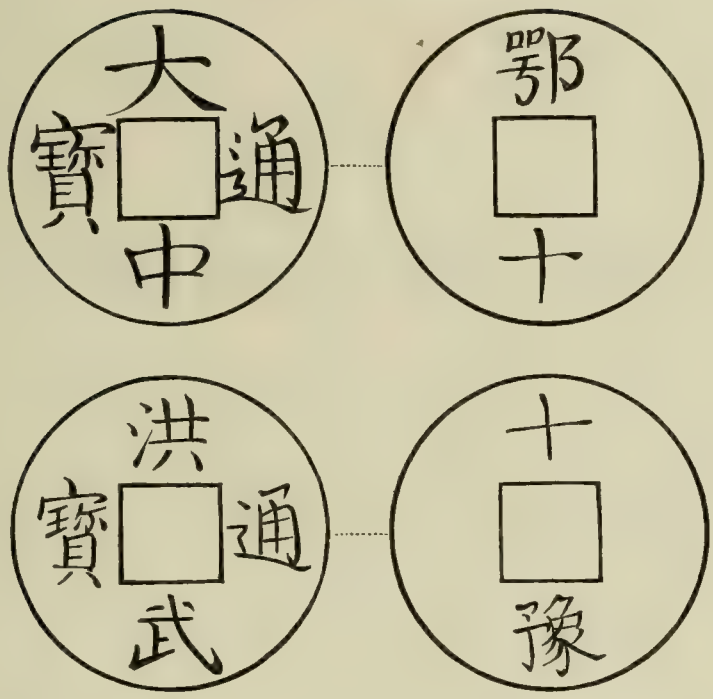


grandes avaient 3 tsun de longueur sur 1 tsun de largeur; les petites avaient 2 tsun de longueur. L'exergue des grandes, dont je donne la figure, porte : Liñ-nñan fʁ mɐn-yʁñ, soit : usage courant (*currency*) de Liñ-nñan fʁ, et Tmun ʁ paé-wen mön, soit : valant cinq centaines (de 70) de mön (= 350 mön). Sur l'exergue des petites on lisait trois cents au lieu de cinq cents.

Sous les Mongous Yuen, la monnaie portait : Tmi-yuen tʁñ-pao.



Sur celle des Miñ, on lisait : Ta-tmʁñ tʁñ-pao, ou, avec un nom de prince : Xʁñ-wʁ tʁñ-pao, etc., et sur le revers un chiffre indicatif de la valeur, soit 10, 5, 3, 2, 1 (tsyen), et un caractère qui constituait la marque du fondeur.



Je crois inutile de parler ici des monnaies de la dynastie actuelle. Les personnes que ce sujet pourrait intéresser en trouveraient une description très-savante et très-détaillée dans le premier numéro du *Journal of the Shanghai literary and scientific Society,* travail qui est dû à M. A. Wylie.

HISTOIRE DU SOL

Fleuves chinois. — Déviations du Xo. — Bouches du Kyañ. — Côtes de la Chine.

Parmi les cours d'eau qui traversent et arrosent la Chine, il en est deux sur lesquels l'attention se porte tout d'abord : le Xwañ-xo, ou le fleuve Jaune, et le Yañ-tsö Kyañ, connu je ne sais pourquoi, en Europe, sous le nom de fleuve Bleu. Les Chinois l'appellent aussi Ta-kyañ ou le grand fleuve, et simplement Kyañ ou le fleuve; ils désignent souvent aussi le Xwañ-xo par la seule appellation de Xo : ce mot a le même sens que celui de Kyañ. Peut-être ces mots sont-ils les représentants de deux anciens idiomes monosyllabiques fondus dans la langue chinoise actuelle : ils s'appliquent l'un ou l'autre à presque tous les cours d'eau de la Chine; mais, employés seuls, ils désignent essentiellement les deux grands fleuves de l'empire, comme le seul mot latin *Urbs* servait à rappeler la ville de Romulus, devenue la capitale des Césars.

Le plus renommé de ces deux fleuves, c'est le fleuve Jaune : c'est, en effet, sur ses rives que, vingt-deux siècles avant le Christ, Yu le Grand, souverain d'un petit État, fonda la dynastie, plus célèbre que puissante, avec laquelle on fait aujourd'hui commencer l'histoire de l'empire. Le Kyañ était alors presque la limite des peuplades chinoises, et les provinces méridionales de l'empire actuel n'étaient point connues.

Une inondation terrible avait précédé le règne de Yu le Grand; ce fleuve rapide et redoutable, dont Yu colonisait les bords, et qu'il s'efforçait de contenir, y avait eu la plus grande part sans doute. Ce grand désastre, l'histoire de ses déplacements et de ses fureurs, est l'histoire même de la Chine, et les ruines qu'il a faites l'ont rendu plus célèbre que le Kyañ n'a pu le devenir par la seule vertu de ses bienfaits.

Les géographes attribuent au fleuve Jaune un développement total de 2200 milles de 60 au degré. Ce fleuve, supérieur au Danube, à l'Indus et au Gange, égale donc à peu près le Volga ou le Nil. Le Kyañ, plus digne d'être comparé à ce Nil fertilisateur, atteint une longueur de 2800 milles; plus grand que le Yenissei, quatre fois plus grand que le Rhin, inférieur seulement au Mississipi et à l'Amazone, il n'a pas de rival dans l'ancien monde.

Les grands fleuves, dans la partie inférieure de leur cours, traversent ordinairement des plaines qu'ils ont formées, que de temps à autre ils inondent, que constamment ils déchirent pour se frayer de nouvelles routes. A peu de distance de la mer, les eaux fluviales, plus lentes, s'étendent et se ramifient; l'importance de leurs canaux varie incessamment comme leur nombre : toutefois, ceux qui se sont le plus creusés s'emparent peu à peu de toutes les eaux, et il semble que pour les fleuves le nombre des bouches aille en diminuant. C'est ainsi que le Rhône et le Nil en ont compté sept, et n'en comptent plus que deux; la branche orientale du Nil va même aujourd'hui se comblant, et l'on peut entrevoir l'époque où il n'aboutira plus à la mer que par un seul canal.

Égaux aux plus grands fleuves de la terre, les fleuves chinois ont subi des vicissitudes pareilles; l'analogie suffirait à le faire admettre, l'histoire chinoise le démontre. Les détails dans lesquels je vais entrer, bien qu'assez nouveaux pour l'Europe, sont familiers aux Chinois instruits. Si les sciences positives ont peu progressé dans ce pays, l'étude de ses antiquités s'y est poursuivie toujours avec zèle et avec fruit. Les résultats obtenus par l'érudition chinoise peuvent être admis en Europe; ils doivent même y être préférés toujours à ceux auxquels nous arrivons nous-mêmes par l'étude de textes difficiles à entendre, et auxquels les Chinois peuvent joindre les traditions locales et l'examen direct du pays. C'est ainsi que, malgré des recherches très-laborieuses et très-savantes sur le sujet même que je vais aborder, Édouard Biot n'en avait saisi que peu de traits. Il n'est que trop souvent en désaccord avec la géographie générale publiée par le gouvernement chinois. Il a eu la gloire d'ouvrir à la science des routes très-nouvelles, mais il n'a souvent rencontré que des documents imparfaits.

Voici ce que nous apprend sur le fleuve Jaune la géographie historique chinoise. Après la grande inondation, au temps de Yu le Grand, le Xwañ-xo se dirigeait, à partir d'un point situé au nord de l'emplacement actuel de Xo-nan fʉ (ville fort ancienne d'ailleurs, et dont on fait la capitale de Fʉ-mi, personnage anté-historique et essentiellement fabuleux), sur les points actuellement occupés par Wʉ-tmi et Tmañ-tö. Arrivé un peu au sud de Tmañ-tö, il formait deux bras, dont la direction moyenne était le nord-est, et qui tous deux se jetaient dans le golfe de Tmi-li. Le plus

septentrional, appelé le Xo, suivait, entre les positions actuelles de Tyen-tsin et de Ta-kʉ, la direction du Pei-xo actuel; un peu plus au sud, il donnait naissance à un embranchement secondaire dirigé de l'ouest à l'est et appelé Hli-xwan. Le bras méridional, qui aboutissait au sud du Hli-xwan, portait le nom de Ta (nom qu'il ne faut pas confondre avec Ta, grand). Plus au sud coulait le Tsi, dont les eaux ne se mêlaient point avec celles du Xwañ-xo (planche 1). Sous la dynastie des Hañ, le bras principal ou septentrional suivait la même direction; il n'est plus question ni du Hli-Xwañ, ni du Ta. Un bras méridional, parti de près de Wʉ-tmi, se dirigeait sur Tsi-niñ et se confondait avec le Tsi, pour atteindre la mer. Le Tsi doit être identifié avec

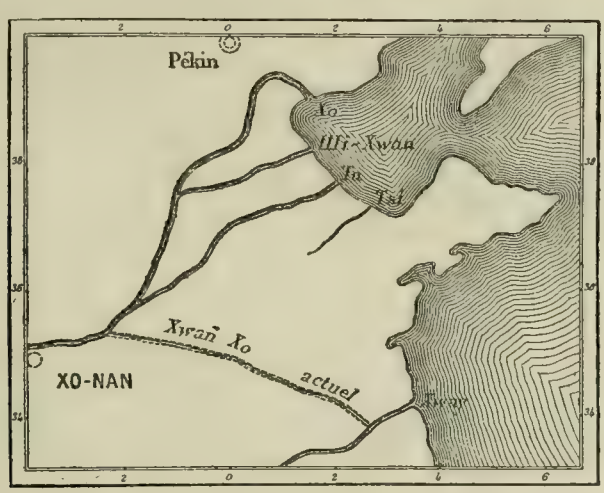


Planche 1.

le fleuve actuellement appelé Ta-Tsiñ ou le grand Tsiñ, par opposition au petit Tsiñ qui en est voisin.

Au temps de Confucius (planche 2), le bras septentrional se divisait pour former une île allongée, comprenant les villes le Wʉ-kyañ, Kao-tañ et Syun; du point de division partait un embranchement moins important, qui était le Ta, à peu près parallèle au Tsi, plus méridional enfin que le Tsi, et partant du sommet du grand delta, près de l'emplacement actuel de Wʉ-tmi; un embranchement peu considérable peut-être se dirigeait vers l'est et allait se jeter dans une rivière qui, se dirigeant vers le sud-est, portait ses eaux au Xway; le Xway lui-même communiquait avec le grand Kyañ par un canal naturel appelé Tsyen-kʉ. Ainsi, dès ces temps reculés, le canal impérial, dont l'établissement est attribué à la dynastie des Yuen, existait déjà en partie; il est possible, toutefois, qu'il ne fût ni navigable, ni constamment alimenté. Au temps des Xan, c'est-à-dire vers le temps du Christ (planche 3), les deux bras du fleuve étaient les mêmes qu'au temps de la dynastie des Hañ. Le bras septentrional donnait

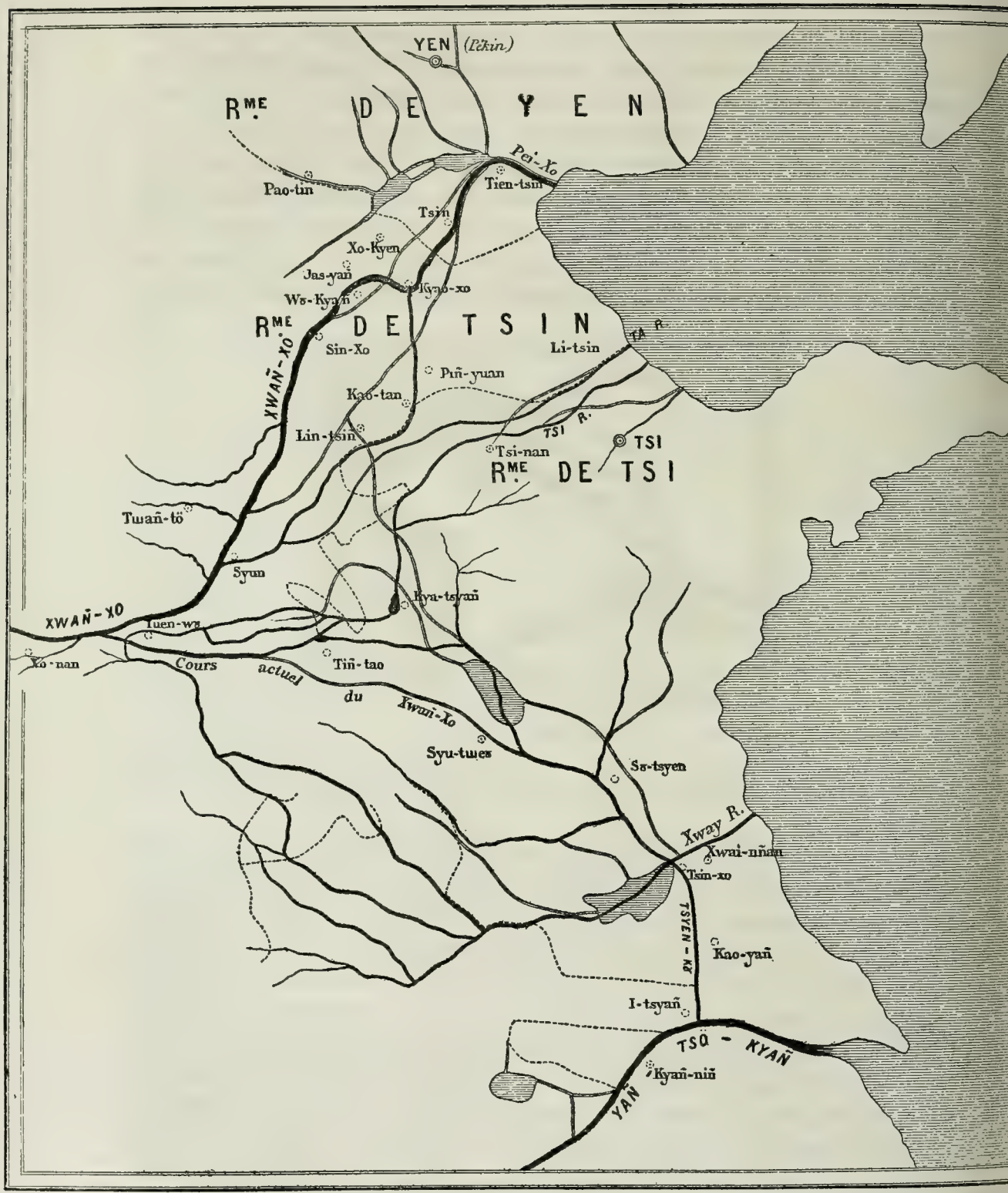

YEN (Pékin)
Rme DE YEN
Pei-Xo
Pao-tin
Tien-tsin
Tsin
Xo-Kyen
Jas-yañ
Kyao-xo
Wo-Kyañ
Rme DE TSIN
TA R.
Sin-Xo
Li-tsin
XWAÑ-XO
Piñ-yuan
Kao-tan
Lin-tsin
TSI R.
TSI
Tsi-nan
Rme DE TSI
Twañ-tö
Syun
Kya-tsyañ
XWAÑ-XO
Tuen-wa
Yo-nan
Cours actuel du Xwui-Xo
Tiñ-tao
Syu-twes
So-tsyen
Xway R.
Xwai-nñan
Tsin-xo
TSIEN-KI
Kao-yañ
I-tsyañ
TSÖ-KYAÑ
Kyañ-niü
YAN

Planche 2.

naissance à deux embranchements secondaires qui aboutissaient entre les embouchures des deux bras principaux, et portaient les noms de Tmun-tmi du nord et de Tmun-tmi du sud.

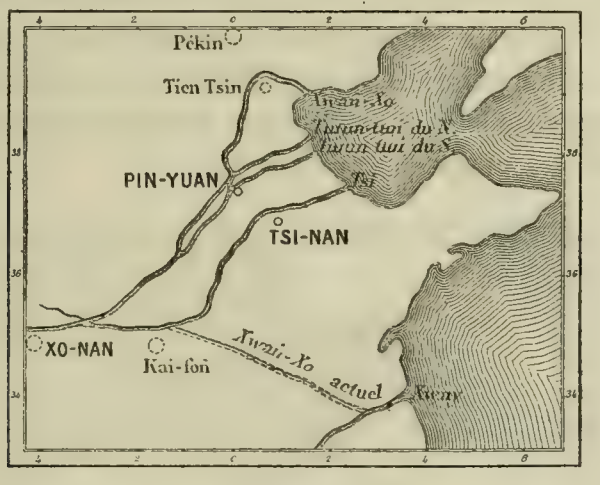


Planche 3.

Vers les troisième et quatrième siècles de notre ère, le fleuve Jaune suivait exclusivement la direction du Tsi, qui passait un peu plus au nord de Tsi-nan.

Sous les Sʁñ (planche 4), vers le onzième siècle de notre ère, le fleuve Jaune

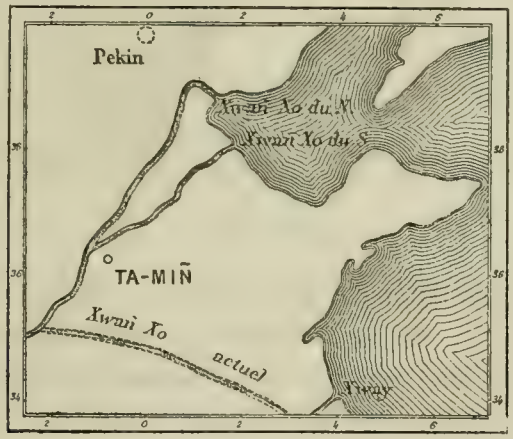


Planche 4.

arrivait encore par deux bras, appelés simplement du nord et du sud, dans le golfe de Tmi-li ; le bras septentrional paraît avoir subi peu de déplacement.

De ces deux bras, celui du sud subsistait seul au temps des Kin, dynastie tartare établie au nord du Kyañ, tandis que les derniers Sʁñ occupaient le midi de la Chine.

D'un point situé un peu à l'ouest de Tɤñ-piñ fɤ partait alors un embranchement dont le canal impérial suit aujourd'hui la direction (planche 5).

Enfin, sous les Yuen, le fleuve Jaune avait pris la direction actuelle et venait confondre ses eaux avec celles du Xway : il a depuis varié quelquefois encore; il y a peu d'années même, et, je crois, en la première année du règne du dernier empereur, c'est-à-dire il y a environ treize ans, il a repris sa course sur le Tsiñ par l'ancien Tsi, mais sans pour cela abandonner complétement le Xway, dans le lit duquel je crois même qu'il est entièrement revenu en ce moment.

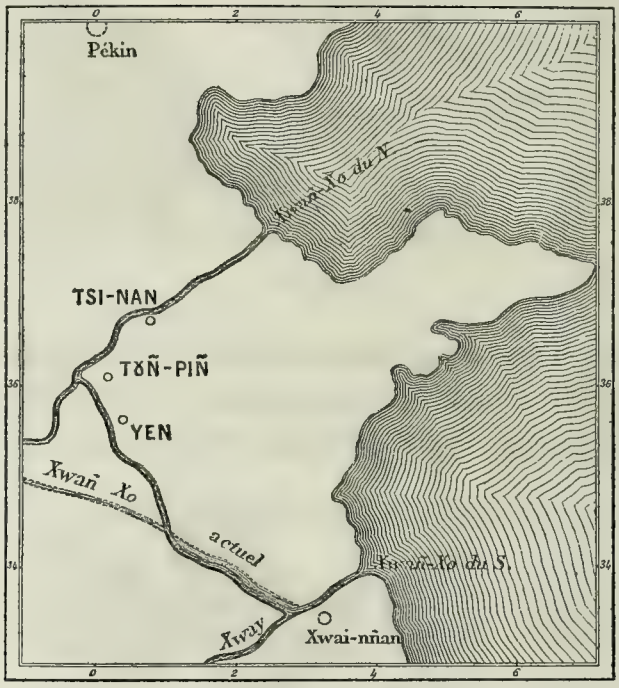


Planche 5.

Le Kyañ, bien que moins rapide, a eu aussi ses variations; l'histoire s'est moins attachée à en conserver le souvenir. Toutefois, le Ш-kiñ parle de trois Kyañ ou de trois bouches du fleuve actuel, à savoir : celle du nord, celle du milieu, et la principale située au sud des deux autres. Le savant M. Edkins a publié sur cette question, dans le *Journal of the north China branch of the R. A. S.*, cahier de septembre 1860, un mémoire du plus haut intérêt. Il considère comme la branche principale, vers le temps des Xan, c'est-à-dire vers l'époque de la venue du Christ, le Tшö-kyañ, indiqué comme tel par l'auteur de l'ancien dictionnaire intitulé Шwo-wen, qui place son embouchure près de Kwei-tшi, aujourd'hui Шao-kiñ, ville située entre Xañ-tшeɤ, capitale de la province nommée, d'après l'ancien fleuve, Tшö-kyañ, et le port de Niñ-po.

M. Edkins pense que c'est à tort que quelques modernes ont regardé la rivière de Xañ-tɯeʁ, appelée Tsyen kyañ, comme l'ancien Tɯö kyañ. Le lac Tai formait autrefois, comme l'indiquait alors son nom, cinq lacs : le Tɯö, venu de près de Tɯi-tɯeʁ actuel, par les positions actuelles de Niñ-kwo et Kwañ-tö, traversait la partie méridionale de cet ensemble lacustre, tournait vers le sud, passait près des points actuels de Ши-мön et de Tañ-si, et se jetait dans la mer à Yu-yao.

Le bras du centre, parti du lieu actuel de Wʁ-xʁ, se dirigeait sur la partie septentrionale des cinq lacs par le point auquel se trouve I-ɯiñ, et formait deux bras,

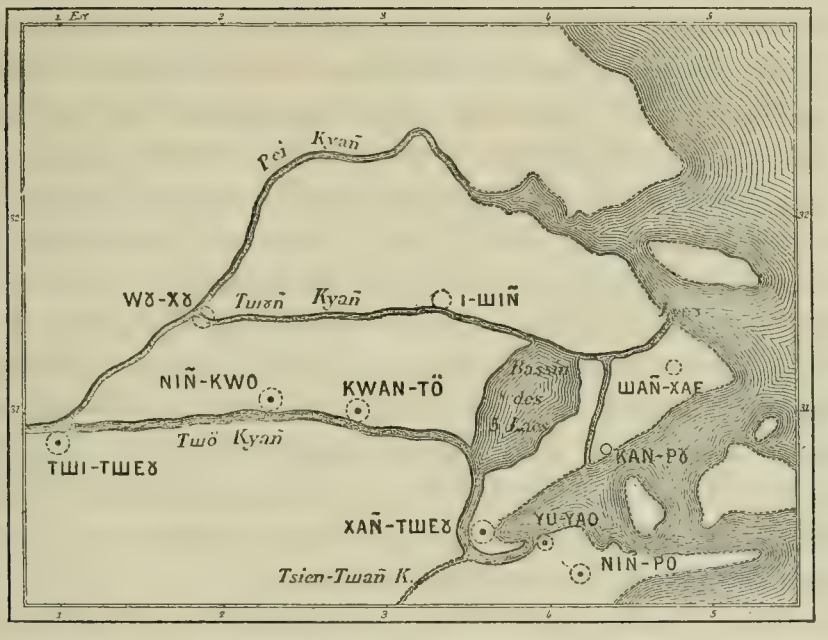


Planche 6.

dont l'un, appelé Lyeʁ, débouchait au-dessus du Wʁ-sʁñ actuel, et l'autre, se portant vers le sud, aboutissait à Kan-pʁ, qui est vraisemblablement le Kan-fʁ des voyageurs arabes. On sait que la lettre P manque à l'alphabet arabe.

Quant à la branche septentrionale, elle constitue le cours actuel du Kyañ. J'ai cherché à exprimer, à l'aide d'une petite esquisse (planche 6), les idées qui ressortent du mémoire de M. Edkins, mémoire qui n'est pas accompagné de carte. Je n'ai appuyé les opinions que je viens de présenter relativement aux cours anciens des deux grands fleuves de la Chine que sur les résultats de la critique chinoise ; mais les fleuves écrivent eux-mêmes leur histoire, et c'est l'étude même du sol qui nous fera le mieux apprécier le degré de confiance que mérite la tradition chinoise. La tradition nous a montré le fleuve Jaune se portant tour à tour au nord et au sud du Шan-tʁñ,

s'unissant même au Kyañ par un canal naturel, analogue au Casiquiare qui lie l'Orénoque à l'Amazone.

L'étude du sol, loin de contredire cette donnée, la confirme singulièrement : la partie rocheuse de la péninsule du Hlan-tʁñ, en effet, s'élève isolée entre une mer à demi comblée et de vastes plaines d'alluvion qui la bornent au nord-ouest, à l'ouest, au sud, et la séparent entièrement des autres massifs montagneux de la Chine; on peut admettre même que, dans des temps plus anciens que l'histoire, la chaîne granitique du Hlan-tʁñ ou du mont Tai s'élevait seule du sein des mers et formait une île que de lentes alluvions ont réunie au continent. Les immenses apports reçus par le golfe de Tɯi-li, comme l'absence de grands atterrissements à l'embouchure actuelle du fleuve Jaune, confirment encore les témoignages écrits, et des faits du même ordre doivent porter à admettre l'existence et l'importance ancienne du Tɯö kyañ, auquel seraient dus les grands atterrissements qui bornent le golfe de Xañ-tɯeʁ, le delta du Lyeʁ et du Kan-pʁ kyañ, démontrés par l'empiétement des terrains qui séparent ces deux canaux secondaires; enfin, le peu d'importance dans l'antiquité du bras septentrional qui se déverse encore dans une sorte d'estuaire, et n'a pas donné naissance depuis plus de trois siècles à l'île de Tsʁñ-miñ, qui est comme le rudiment de son delta maritime. Dans aucune région de la terre, peut-être, la question si importante des atterrissements ne pourrait être étudiée avec plus de fruit qu'en Chine. Cette étude est facile à ceux mêmes qui ne peuvent connaître de ce pays que ses côtes; des circonstances malheureuses ne m'ont point permis de m'y livrer comme je le désirais. Puissent des observateurs plus habiles et plus autorisés que je ne l'étais entrer dans la voie féconde de ces recherches!

La surface du globe que nous habitons paraît l'éternel jouet des deux forces constamment en lutte : les feux de la terre qui élèvent les montagnes, les eaux du ciel qui refont des plaines. Les roches de fusion ignée, qui forment les cimes les plus hautes, sont comme le squelette et le support de nos continents, vont se décomposant sans cesse sous l'action du nuage humide, du torrent impétueux ou du glacier pesant et irrésistible; leurs débris roulent dans la plaine, et, charriés par les eaux, se réduisent et s'arrondissent de plus en plus. Les éléments dont ils se composaient se séparent bientôt : le sable quartzeux, plus pesant, s'arrête d'abord; l'argile légère, suspendue au milieu des eaux, continue à se mouvoir jusqu'à ce que l'action lente de son faible poids ou le choc des flots de la mer la contraigne à se précipiter à son tour. Ainsi les plus petits fleuves roulent des galets; les fleuves moins petits portent du sable; les grands fleuves charrient cet épais limon dont se bâtissent les delta et tant d'îles, et à la surface duquel l'homme cultive ses champs les plus féconds, élève ses plus riches cités.

Dans une mer tranquille, le limon se dépose lentement à l'embouchure du fleuve qui l'a porté; si le fleuve est endigué, ses atterrissements suivent d'ordinaire une ligne droite. D'après M. Élie de Beaumont, le delta du Mississipi s'allonge ainsi de près de 1 200 pieds par an.

Soulevé par de fortes marées, le limon est étendu sur de plus vastes espaces; enfin les grands courants maritimes peuvent l'entraîner au loin : c'est ainsi que les apports de l'Amazone sont portés jusqu'à l'Orénoque. On peut habituellement regarder l'eau des fleuves limoneux comme chargée d'une quantité de limon égale à $^1/_{200}$ de son poids, et l'on peut admettre que le niveau des particules de ce limon s'abaisse en eau calme d'environ 2 pieds par heure; la mer en est encore chargée à 30 lieues de l'embouchure du Gange et à 100 lieues de celle de l'Amazone.

Enfin, on regarde l'élévation des terres arrosées par le Nil comme égale à 4 pouces par siècle pour la partie supérieure du cours de ce fleuve, et à 2 pouces pour le delta. et l'on attribue au Gange le transport annuel de 180 millions de tonneaux de terre (supposée sèche) qui s'étalent dans le fond du golfe du Bengale ou se perdent dans sa partie la plus profonde. J'ai cru devoir rappeler ces données afin de faire mieux apprécier l'importance des atterrissements qui se font dans le voisinage des fleuves et sur le littoral de la Chine, atterrissements que je suis porté à croire plus considérables que ceux dont d'autres régions du globe sont aujourd'hui le théâtre.

On pourrait diviser les eaux qui baignent les côtes de la Chine et reçoivent les apports de ses fleuves en deux bassins, dont l'un serait au nord et l'autre au sud du Hlan-tsñ : le premier serait constitué par le golfe de Tsi-li et de Leao-tsñ, ou simplement du Pei-xo, auquel on pourrait rattacher le golfe voisin du Ya-ls kyañ; le second comprendrait la mer Jaune et la partie septentrionale de ce que les Chinois appellent la mer orientale.

Le golfe du Pei-xo reçoit encore aujourd'hui le Leao ou Lyes (1), le Pei-tañ-xo, le Pei-xo, le grand et le petit Tsiñ, ainsi qu'un grand nombre de cours d'eau moins importants. Nous avons vu qu'à une époque reculée il recevait toutes les eaux du fleuve Jaune, et que plus tard il continua longtemps encore à en recevoir une partie. L'examen hydrographique de ce golfe vient encore ici à l'appui de la tradition chinoise. Le golfe du Pei-xo se développe du sud-ouest au nord-est sur une longueur d'environ 250 milles de 60 au degré; de Ta-ks ou de l'embouchure du Pei-xo aux îles Myao, c'est-à-dire dans une direction à peu près perpendiculaire à la première, il mesure environ 150 milles. Ce golfe, cependant, ne présente presque nulle part une profondeur de plus de 20 brasses; à 7 ou 8 milles de Pei-tañ. il n'en a pas plus

(1) Ce nom est susceptible de ces deux prononciations.

de 4; il n'en a pas plus de 10, à 55 milles des embouchures du grand et du petit Tsiñ, et l'on ne saurait évaluer sa profondeur moyenne à plus de 14 ou 15 brasses.

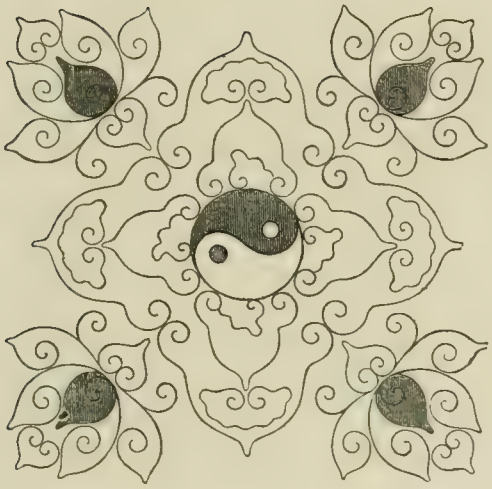
M. Élie de Beaumont a montré que le Mississipi ne saurait combler le golfe du Mexique; mais ce golfe est seize fois plus grand que celui du Pei-xo, et sa profondeur moyenne est de 500 brasses. Ce rapprochement fait voir qu'on peut entrevoir le comblement absolu, dans une époque fort éloignée, il est vrai, du golfe de Tmi-li et de Leao-tʁñ.

Le golfe voisin dans lequel se jette le fleuve Ya-lʁ n'a qu'une profondeur à peu près double, et toute la côte septentrionale du Hlan-tʁñ est bordée de hauts-fonds. L'eau du golfe du Pei-xo, qui a des marées de 9 à 10 pieds, est fort chargée de vase; il en est de même de celle de la mer située au sud du Hlan-tʁñ, et appelée pour cela, par les Chinois mêmes, mer Jaune. Le fleuve Jaune, qui s'y décharge, est trop rapide pour être navigable. Près du lac Xʁñ-tsi, à Tsin-kiañ pʁ, il a, d'après Barrow, une largeur de trois quarts de mille et une profondeur de 5 brasses. Son limon est transporté au loin; les marées qu'il rencontre doivent s'élever, comme à l'embouchure du Kyañ, à une hauteur d'environ 10 pieds.

Le Kyañ, qui débouche dans un estuaire, et qui depuis quelques siècles a formé à l'est de la rivière de Wʁ-sʁñ d'immenses atterrissements, en même temps qu'il élevait l'île de Tsʁñ-miñ, longue de 32 milles et large de 5 à 10, a été remonté plusieurs fois par des officiers de la marine anglaise. M. le capitaine de vaisseau John Ward, commandant l'*Actéon*, qui l'explorait à l'époque des basses eaux, l'a trouvé profond encore de 9 brasses sous les murs de Wʁ-tmañ, c'est-à-dire au centre même de la Chine, et vers le milieu du cours du Kyañ sa vitesse variait de $1\,^1/_2$ à 4 nœuds; mais elle atteint en été 5 à 7 nœuds, ce qui constitue un courant que les navires européens remonteraient difficilement.

Barrow attribue à ce fleuve le transport de 2000000 de pieds cubes de terre sèche par heure, soit de 496000000 de mètres cubes ou tonneaux (de volume) par an : ce serait plus de deux fois et demie et près de trois fois l'apport du Gange. Barrow, supposant à la mer Jaune une profondeur de 25 brasses, la considère comme devant se combler par ces atterrissements dans un espace de vingt-quatre mille ans; mais, en réalité, la mer Jaune est plus profonde que ne le croyait Barrow. Les cartes de l'amirauté lui donnent déjà 30 brasses à 120 milles du fond de la baie de Xañ-tmeʁ et de l'ancienne embouchure du Tmö-kyañ, qui est indiquée par un banc très-considérable. Entre le Kyañ et le Xwañ-xo, les fonds paraissent être plus grands, comme cela doit être si l'importance de ces grandes embouchures est toute moderne : il y a toutefois, entre les deux fleuves, un grand nombre d'îlots et de bancs qui, sur quelques points, s'étendent à 60 milles de la côte, et sont coupés de petits canaux dans

lesquels s'engagent les barques chinoises, et qui servent souvent de refuge aux pirates, comme d'autres canaux pareils donnent asile, sur les côtes du Brésil, aux négriers poursuivis par les croiseurs. Il me serait difficile de dire quelle peut être la profondeur moyenne de la mer Jaune, mais il ne me paraît pas qu'elle puisse être inférieure à 50 brasses.



RECTIFICATIONS

ADDITION AU RÉCIT DE LA CAMPAGNE DE CHINE.

En parlant du guet-apens de Touñ-tcheou, j'ai dit peu de mots des autres prisonniers. Ce qui les concerne est mal connu, sauf pour J. Ader, de Bayonne, officier comptable chargé du service hospitalier. Assailli par un grand nombre de Tartares, il se défendit avec un courage héroïque, ainsi que les soldats Ouzouf et Blanquet qui l'accompagnaient et un autre soldat nommé, je crois, Petit, qui fut grièvement blessé dès les premiers moments. Le colonel anglais Walker, attaqué de même et désarmé, mais monté sur un bon cheval, put regagner le camp anglais. J. Ader, au lieu de réclamer son assistance, lui avait demandé de songer seulement à l'armée, et de ne pas perdre un instant pour lui faire connaître le guet-apens qui la menaçait. J. Ader pouvait échapper aux Tartares; mais, décidé à défendre jusqu'au bout les voitures qu'il était chargé de ramener, il fut ramassé par l'ennemi, baigné dans son sang, et succomba bientôt. Il ne faut pas qu'un trait si honorable soit perdu pour l'histoire de notre pays et pour celle de l'armée de Chine.

ADDITIONS

RELATIVES AU COMMERCE

Progrès commercial. — Mouvement de quelques ports. — Cabotage européen. — Télégraphes. Banques. — Établissements coloniaux.

PROGRÈS COMMERCIAL.

Depuis la publication du premier cahier de cet ouvrage (Introduction), le tableau du commerce de la Chine et divers autres documents intéressants ont été publiés en Angleterre. Les progrès du commerce en Chine sont si rapides qu'on a peine à les suivre; que les indications que j'ai données, bien que peu anciennes, sont déjà fausses, et que celles qu'on va lire n'auront, dans un ou deux ans, qu'une valeur purement historique.

Le mouvement commercial de la Chine s'était élevé, en 1862, à 60 946 139 livres sterling, soit à environ 1 525 millions de francs. La contrebande doit ajouter beaucoup à ce chiffre; de plus, le commerce de la soie était peu actif depuis trois ans.

Ce chiffre se décompose ainsi :

Canton	6 473 261 livres sterling.
Amoy (1)	1 056 510
Swatow.	1 988 043

(1) Je respecte ici l'orthographe commerciale des noms chinois; pour altérée ou fantastique qu'elle puisse être, elle est devenue une convention nécessaire.

Foochow	5 365 425 livres sterling.
Hankow.	6 189 952
Shanghaï	37 531 359
Tientsin et autres ports.	2 341 589

Les progrès de Shanghaï seront facilement mis en lumière par les chiffres suivants, qui font connaître la valeur des importations et exportations, sous pavillon anglais et étranger, de ce port à diverses époques :

		Tonneaux entrés et sortis.
1845.	2 571 033 liv. st.	»
1850.	7 449 360	»
1853.	11 217 420	»
1856.	17 911 280	»
1860.	23 589 417	»
1861.	25 961 019	827 000
1862.	37 531 359	1 447 000

Le commerce de Shanghaï atteignait donc, en 1862, une valeur de près d'un milliard de francs. M. Layard, sous-secrétaire des affaires étrangères, évalue, d'après les rapports de consuls au courant des exagérations chinoises et difficiles à tromper, la population de cette ville à 1 500 000 habitants, ce qui dépasserait de beaucoup la population des villes chinoises les plus célèbres, leurs millions d'habitants n'ayant d'existence que dans l'imagination de quelques missionnaires peu éclairés.

Dans la séance du 22 avril 1864 de la Chambre des communes, M. Layard n'a pas hésité à dire, en parlant de Shanghaï, que ce serait prochainement la capitale du commerce de l'Orient (*It bids fair to become soon the most important city of the east*).

MOUVEMENT DE QUELQUES PORTS.

On peut fournir les renseignements suivants sur le mouvement de quelques ports :

Tientsin en 1862.

A reçu 87 navires jaugeant 21 921 tonneaux, venant surtout de Shanghaï, apportant des cotonnades, des lainages, des verres à vitres, de l'horlogerie, et 3 613 caisses d'opium. Tientsin reçoit beaucoup d'opium chinois du Chen-si.

Valeur de l'importation	2 215 946 livres sterling.
— de l'exportation	155 643
Droits de douane perçus	28 802

MOUVEMENT DE QUELQUES PORTS.

Newchwang.

Ce port, sur la rivière Lyeu, n'est fermé par les glaces que pendant quatre mois et demi, tandis que celui de Nicholaievsk, sur l'Amour, l'est pendant sept mois. On en tire surtout des huiles. En 1861, il a reçu 34 navires, et en 1862, 86 navires : on en attendait le double en 1863.

La valeur des importations, en coton, opium et fer, en 1862, s'élevait à 422 000 taels, et celle des exportations à 335 642 taels (le tael vaut environ 8 francs).

Chefoo en 1862.

A reçu 69 navires anglais, jaugeant 25 090 tonneaux, ou 178 navires de toute nation.

Les importations et exportations anglaises ont atteint les valeurs de 231 328 et 105 156 livres sterling.

Foochow en 1862.

A reçu 207 navires, jaugeant 97 885 tonneaux.

Les importations se sont élevées à 2 169 525, et les exportations, sur 206 navires, à 3 195 901 livres sterling. La douane a perçu 1 381 770 taels.

Amoy en 1862.

A vu décliner ses affaires ; a reçu 484 navires, jaugeant 154 417 tonneaux. Il se fait près de ce port une contrebande considérable.

Les importations britanniques ont été de 3 592 000 dollars, et les exportations sous pavillon anglais, de 2 100 000 dollars.

Swatow en 1862.

A reçu 130 navires anglais chargés et 33 sur lest, en tout 62 965 tonneaux ; plus 85 navires étrangers.

Les importations britanniques se sont élevées :

Par navires anglais, à	3 589 686 dollars.
Par autres navires, à	1 829 362

L'exportation totale s'est élevée à 3 143 960 dollars.

Le commerce de ce port est notablement en progrès. On plante beaucoup de sucre dans les districts voisins.

Canton en 1862.

A reçu 723 navires, jaugeant 253 146 tonneaux. 154 de ces navires étaient sur lest.

L'importation, inférieure à celle de 1861, en raison de la disette du coton, s'est élevée à une valeur de 2 412 515 livres sterling. Il a été exporté pour un demi-million sterling de soie de plus qu'en 1861. Il a été exporté 31 894 031 livres de thé (7 000 environ de moins qu'en 1861). Il a été vendu 3 913 piculs d'opium (contre 1 363 en 1861).

Tamsuy (Formose) en 1862.

Navires anglais entrés, 15, jaugeant 2 746 tonneaux; sortis, 16, jaugeant 3 036 tonneaux.

Importations, 273 765 dollars; exportations, 204 222 dollars; navires étrangers, 27, jaugeant 6 176 tonneaux.

Kew-keang, sur le Yang-tse, en 1862.

A beaucoup de passage sur Hankow. A vendu :

Thé vert de Wooyuen (moyenne distance, 280 milles par eau), 14 373 933 livres; thé noir de Ningchow (250 milles par eau, 90 par terre), 7 757 560 livres; thé non préparé, 530 400 livres. Soit, en tout, 22 661 893 livres. On y achète de plus du papier et de la porcelaine.

Hankow, sur le Yang-tse, au centre de la Chine, en 1862.

Entrés et sortis, 1 462 navires, jaugeant 290 536 tonneaux.

Importation d'argent.	3 417 894 taels ou onces.
— d'opium.	1 133 caisses.
Exportation de thé.	28 846 533 livres.

On est sans détails sur Shanghaï et sur Ningpo.

La Chine a exporté, en 1862, environ 84 000 balles de soie.

L'Angleterre a importé en Chine, en 1863, une valeur de 3 886 389 livres sterling, contrebande non comprise. Elle en a exporté, en 1862, une valeur de 12 137 095 livres sterling.

L'Inde (c'est-à-dire à peu près exclusivement Bombay et Calcutta) a importé en Chine une valeur de 11 489 966 livres sterling, et en a exporté une valeur de 1 119 401 livres sterling.

De 1859 à 1863, l'Angleterre a expédié de l'argent pour une valeur annuelle moyenne de 2 522 101 livres sterling sur la Chine, et de 356 320 livres sterling sur les détroits. Marseille, en 1863, a expédié à ces deux destinations une valeur en argent de 632 480 et 407 564 livres sterling.

CABOTAGE EUROPÉEN.

La navigation côtière et fluviale de la Chine appartiendra bientôt exclusivement aux navires européens, les navires chinois ne faisant guère qu'un voyage dans le nord par an et ne trouvant pas d'assureurs. Plus de soixante bâtiments à vapeur sont employés sur les côtes et les rivières de la Chine. Le Yan-tse-kiang en comptait vingt l'année dernière; il en compte peut-être le double en ce moment : on préfère, sur ce fleuve, les bâtiments américains et à roues. Il est probable que d'ici à quelques années des navires de construction européenne seront conduits et manœuvrés par des Chinois : la marine demande plus d'expérience que de théorie; on sait que les marines qui naviguent le plus et font le plus de travaux utiles, celles d'Angleterre et des États-Unis, sont aussi celles qui sacrifient le moins aux écoles et à la théorie. Le charbon est commun dans le nord de la Chine et sur les rives du Yang-tse-kiang.

En outre des Compagnies péninsulaire et orientale et des messageries impériales qui relient la Chine à l'Europe, on doit signaler la compagnie récemment formée sous le titre de *China and Japan steam Company,* titre qui explique les services qu'elle est appelée à rendre.

TÉLÉGRAPHES.

Le télégraphe russe atteint aujourd'hui la frontière chinoise, qui se trouve ainsi en communication directe avec Paris et Londres comme avec Pétersbourg.

La ligne de Bassora à Kurratchi, ayant été complétée le 8 avril 1864, marche depuis cette époque; il n'y a point d'interruption télégraphique entre l'Europe occidentale et la Birmanie.

Il ne reste plus à poser de fils que dans la Chine elle-même, ou sur ses côtes, ou sur quelques points de l'Indo-Chine, pour que nos dépêches atteignent Pékin, Shanghaï, Xan-kao et Canton.

Enfin, M. Collins, après avoir passé deux ans en Angleterre et en Russie, est rentré à Washington, et espère pouvoir mener à bien la gigantesque entreprise des communications télégraphiques de l'Amérique et de la Russie, c'est-à-dire de toute l'Europe et de la Chine en même temps, par le nord et le détroit de Behring.

BANQUES.

Il existe pour la Chine un certain nombre d'établissements de crédit ayant tous des comptoirs à Shanghaï. Je citerai :

La Banque orientale, établie la première à Londres : elle eut dix années difficiles à passer; fusionnée, en 1851, avec celle de Ceylan, elle acquit le droit d'émettre des billets à l'est du cap de Bonne-Espérance et le privilége de la responsabilité limitée. Son capital est de 1 260 000 livres sterling, et son fonds de réserve de 252 000 livres sterling.

La Banque d'Agra a été établie à Agra en 1833. Son capital est de 1 million sterling; son fonds de réserve, de 225 000 livres sterling.

La *Chartered Bank of India australia and China* a été fondée, en 1858, au capital de 644 000 livres sterling; son fonds de réserve s'élève à 105 000 livres sterling.

La *Chartered mercantile Bank of London India and China* existe depuis dix ans, au capital de 500 000 livres sterling, avec un fonds de réserve de 100 000 livres sterling.

La Banque de *Hindostan China and Japan,* au capital de 2 millions de livres sterling; l'*Asiatic banking Corporation,* qui peut élever son capital à 2 millions de livres sterling; l'*Impérial Bank,* enfin, au capital de 2 millions de livres sterling, ne font que débuter.

La Banque d'Agra porte en ce moment son capital à 3 millions de livres sterling. Les autres établissements de crédit se montrent disposés à entrer dans la même voie.

Le tableau suivant montrera la situation de ces banques, autant, du moins, que les documents publiés la font connaître.

	ACTIONS.		Dividende p. 100 net de l'income tax.	BÉNÉFICES NETS en liv. st.		
	Taux d'émission en liv. st.	Cours actuel en liv. st.		1861	1862	1863
Banque orientale	25	67	19	»	193 178	248 919
Banque d'Agra	50	150	18	160 000	173 815	242 909
Ch. B. of I. A. ch	20	42	12½	37 500	70 792	101 102
Ch. M. B. of L. I. ch.	25	70	20	»	»	»

ÉTABLISSEMENTS COLONIAUX.

Hong-kong qui, en 1846, comptait 7 000 habitants, en compte aujourd'hui, dans la seule ville de Victoria, 120 000. Les revenus locaux s'élèvent à 572 968 livres sterling, et les dépenses locales à 448 669 livres sterling.

Singapour qui comptait, en 1819, 200 habitants, en compte aujourd'hui 100 000. Les entrées et sorties de navires européens s'élèvent à 2 500 navires et 868 000 tonneaux ; les importations, à 6 461 720 liv. sterl., et les exportations, à 5 555 573 liv. sterl. Le revenu local est de 125 210 liv. sterl., et les dépenses civiles, militaires et de l'établissement pénal s'élèvent à 105 555 liv. sterl.

Hong-kong et Singapour sont des ports libres.

Le *Courrier de Saigon* ayant célébré, dans son second numéro, les progrès commerciaux de la colonie cochinchinoise, le *Strait's Times* fait observer que le commerce de Saigon était fait, il y a quelques années, par des centaines de jonques dont quelques-unes de plus de 100 tonneaux ; que ce mouvement a cessé, au grand détriment de Singapour et des pays voisins : quant aux navires européens, il y en aurait eu, selon ce journal, en 1860-1861, 15, d'un tonnage moyen de 360 tonneaux ; en 1861-1862, environ 12 ; enfin, en 1862-1863, à peu près 5 : les droits excessifs exigés des bâtiments non français ou espagnols seraient la cause de cette situation si différente de l'Eldorado officiel.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

AVANT-PROPOS . . . . . pages 3 à 6

ÉLEMENTS HISTORIQUES. — Unité de l'histoire. — Développement social. — Races humaines. — Peuple chinois. — Condition géographique. . . . . pages 7 à 13

CHRONOLOGIE. — Premiers documents. — Preuve astronomique. — Histoire apocryphe. — Anciennes monarchies. — Ki-yuen-pyen. — Cycles et époques. . . . . pages 15 à 22

TEMPS ANCIENS. — Sources historiques. — Légendes. — Géographie. — Premiers débuts. — Age fabuleux. — Invention des arts. — Déluge. — Partage du sol. — Noms de famille. — Titres royaux. — Pontificat. — Augures. — Institutions. — Coutumes. — Chants populaires. — Chute de la féodalité. — Titres nobiliaires. — État féodal. — Confucius. — Aristocratie et démocratie. . . . . pages 23 à 41

TEMPS MOYENS. — Les Tsin. — Grande muraille. — Despotisme. — Ancien commerce. — Révolutions chinoises. — Les Xan. — Les trois royaumes. — Division de la Chine. — Les Tañ. — Cultes étrangers. — Les cinq dynasties. — Les Souñ. — Invasion tartare. . . . . pages 43 à 63

TEMPS MODERNES. — Marco-Polo. — Les Yuen. — Les Miñ. — Les Portugais. — Le Japon. — Les Espagnols. — Matteo Ricci. — Guerre japonaise. — Les Hollandais. — Les Tsiñ. — Les Mantchous. — Conquête du Sud. — Les pirates. — Les chrétiens. — Émigrations. — Constitution des Tsiñ. — Chun-tchi. — Kañ-chi. — Travaux des jésuites. — Ruine des missions. — Guerre des Éleuts. — Kyen-louñ. — Les Myao-tsö. — Tao-kwañ. — Les Anglais. — Guerre de 1840. — Chyen-foñ. — Les Taï-piñ. — Touñ-chö. — Notes . . . . . pages 65 à 100

MONNAIES ANCIENNES. — Monnaies chinoises. — Types anciens. . . . . pages 101 à 107

HISTOIRE DU SOL. — Fleuves chinois. — Déviations du Xo. — Bouches du Kyañ. — Côtes de la Chine. . . . . pages 109 à 119

RECTIFICATIONS. — Addition au récit de la campagne de Chine. . . . . page 121

ADDITIONS RELATIVES AU COMMERCE. — Progrès commercial. — Mouvement de quelques ports. — Cabotage européen. — Télégraphes. — Banques. — Établissements coloniaux. . . . pages 123 à 129

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

MÉMOIRES SUR LA CHINE

RELIGION

AVANT-PROPOS

La Chine, l'un des plus anciens empires du monde, a des formes et des notions religieuses qu'elle n'a point empruntées : elle a successivement reçu les cultes et les dogmes qui comptent le plus de disciples sur la terre et sont suivis par les peuples les plus célèbres. La religion, non plus que les hommes, n'est pas affranchie de cette modification profonde que la Chine impose à tout ce qui l'aborde ; et comme aucune de ses formes importées n'a cessé de se maintenir sur quelque point de la Chine et parmi quelques-unes de ses populations, l'étude de la religion des Chinois serait l'étude de la religion tout entière, sous tous ses aspects et dans toutes ses phases.

Ce sujet, trop étendu, dépasse mes lumières et mon ambition. Je ne saurais ni exposer tant de faits, ni décider tant de questions ; je ne ferai qu'effleurer un sujet si vaste, et, cependant, je ferai plus peut-être pour l'étude des religions chinoises que beaucoup d'hommes plus savants et plus compétents que moi n'avaient encore fait.

D'une part, en effet, les sinologues européens se sont attachés à l'histoire et à la littérature, dédaignant des superstitions et des livres que la Chine lettrée dédaigne elle-même.

D'autre part, les missionnaires ardents, et naturellement exclusifs en matière de culte comme en matière de foi, ne se sont occupés des religions autres que la leur que pour les combattre ; même pour en démontrer l'erreur, ils ne se sont point donné la peine de les bien étudier : ils ont lutté et luttent encore contre des dieux imaginaires, comme les chrétiens de diverses sectes luttent eux-mêmes, en Europe, contre un catholicisme ou un protestantisme aussi différents de ces formes chrétiennes que les illusions de la malveillance peuvent l'être de la vérité.

Empressés à maudire les cultes chinois, il semble que les missionnaires en voudraient renverser les signes sans les voir. Tous les faux dieux, disent-ils, sont des démons. Ils les détestent donc ; ils en fuient la vue, ils en éloignent leurs troupeaux. Il y a dans cette conduite la marque d'une conviction sincère et même d'une piété prudente. Elle ne saurait, toutefois, avoir pour résultat le progrès d'une étude digne d'intéresser le philosophe et le moraliste, gens que l'erreur ou le mensonge irritent moins, parce qu'ils y savent trouver encore quelque chose d'utile et de vrai.

Dans ce travail, on trouvera, pour la première fois, un tableau des principales divinités chinoises ; quelques détails trop incomplets sur le culte de ces divinités ; une courte analyse des notions bouddhiques de la Chine, de ses doctrines sur l'enfer et la métempsycose ; enfin quelques détails sur les musulmans chinois.

MOUVEMENT RELIGIEUX

Unité du culte. — Religion primitive. — Religions prophétiques. — Impuissance des dogmes. — Premières divinités. — Unité divine. — Culte symbolique. — Fanatisme.

L'homme est religieux ; il l'est parce qu'il pense ; il contemple le vaste monde, la nature variée, parfaite, animée ; il admire l'inexplicable miracle de sa propre existence, de sa libre pensée ; et, pénétré de sa faiblesse, agité par la crainte, ému par le mystère qui l'environne, il s'incline devant la puissance qui crée, détruit et renouvelle ; il en implore ces biens qu'elle répand ou refuse. Tributaire de la mort, rebelle à cette idée, il cherche, par des sacrifices et par la pratique du bien, que le Maître excellent et suprême doit aimer, à en obtenir, sinon le rachat de sa vie, du moins le don d'une vie nouvelle, pareille ou différente, terrestre et matérielle, ou céleste, glorieuse et sans fin.

Le monde, l'homme et sa pensée, se ressemblent trop partout pour que les religions humaines puissent beaucoup différer : les germes en sont innés, le développement instinctif. Les philosophes y voient une faiblesse humaine, une aberration de tout le genre humain, à la fois malade et trompé ; les âmes pieuses y reconnaissent le passage de la grâce divine, la trace d'une révélation incomplète et confuse, rudiment premier de la foi confié à l'homme afin qu'il puisse, raisonnable et libre, marcher lui-même à la conquête de la sagesse et de la vérité.

Cette étroite ressemblance des idées et des formes religieuses par toute la terre a frappé les explorateurs de chaque continent nouveau. Sur la nature de l'Être divin, sur les suites de la mort, peu de solutions sont possibles. Il est donc naturel que plusieurs peuples aient à la fois adopté les mêmes solutions ; mais la similitude se

poursuit dans les objets du culte et dans sa forme, dans les plus minces détails, et jusque dans les superstitions les plus grossières. Hérodote croyait en Égypte reconnaître ses dieux ; le peuple romain voyait les siens partout. Les Germains, dit Tacite, honorent surtout Mercure ; ils sacrifient à Hercule et à Mars. Une partie des Suèves sacrifient à Isis. Apulée va plus loin : Isis est pour lui une déesse germaine. Cette illusion des anciens se retrouve chez les modernes : de païenne elle est devenue chrétienne. Nous voyons dans Camoes les premiers Portugais s'agenouiller dans l'Inde devant une idole : « Si tu es le vrai dieu que j'adore, dit l'un d'eux, reçois mes prières. » Le grand historien de la conquête du Mexique, Solis, nous montre le culte des Mexicains suivant de point en point le nôtre et jusque dans une sorte de communion, invention sacrilége du diable. Les religieux qui visitèrent les premiers l'Asie mongole, les premiers missionnaires de la Chine, placés en face d'images qui leur rappelaient des images connues, en face de prêtres vierges et tonsurés comme eux, crurent aussi que le démon avait imaginé ce moyen de combattre le christianisme. En 1567, Guillaume de Choul, gentilhomme érudit, disait déjà que plusieurs des cérémonies de notre religion sont d'origine égyptienne ou romaine : dans de certaines limites, cette proposition est vraie. Rome chrétienne a gardé de l'ancienne Rome quelques formes et quelques pratiques qui, n'appartenant point exclusivement au culte de Jupiter ou de tout autre dieu, mais faisant, au contraire, partie du culte naturel, universel, primordial, devaient avoir droit de cité dans de nouveaux temples.

On peut trouver encore quelques rapports entre certaines doctrines égyptiennes et quelques-uns de nos dogmes ; mais si des choses si profondément séparées paraissent, au premier abord, semblables et copiées l'une de l'autre, il ne faut pas se contenter d'un rapide examen ; il faut aller au fond des choses : les différences alors se feront voir.

Les anciens donnaient aux dieux qu'ils rencontraient les noms de leurs propres dieux ; mais les Grecs et les Romains avaient plusieurs Jupiters, plusieurs Vénus, plusieurs Hercules, différents l'un de l'autre, et dont les légendes diverses n'avaient que l'unité du nom. Arrien nous fait remarquer que le Bacchus thébain n'est pas le Bacchus d'Athènes, fils de Jupiter et de Proserpine, et que l'Hercule égyptien n'est ni celui des Grecs, ni celui des Tyriens. Ici les attributs et le rôle divin pouvaient être les mêmes ; quelquefois il n'y a de commun qu'une simple apparence. Ainsi une femme tenant un enfant dans ses bras peut, dans les temples chinois, rappeler à des chrétiens la sainte Vierge. Cette femme, cependant (Sʁñ-tsö kwan-yin), n'a point la même légende : l'enfant qu'elle tient dans ses bras n'est pas même le sien ; c'est un enfant qu'elle donne aux femmes stériles.

Il faut donc, avec soin, distinguer ce qui appartient à toutes les religions et ce qui est propre à chacune d'elles. Les couvents, le célibat, le jeûne, les macérations, les sacrifices, les offrandes des parfums, de la lumière, du feu, des prémices de la terre, l'agenouillement, les prosternations, les processions, le chant, les litanies, les purifications, l'eau lustrale, le chapelet même, se retrouveront à peu près partout. Partout aussi se retrouveront certaines doctrines, certains principes, certains mythes, et la personnification sous une forme humaine de la divinité suprême ou des divinités inférieures, des génies ou des anges qui président aux phénomènes de la nature ou reçoivent et exaucent certaines prières des hommes.

Autour des prophètes, nous verrons partout se grouper des saints, des ermites, des stylites, des confesseurs. La sainteté sera partout la même; car l'homme ne veut et ne peut la voir que dans le renoncement aux choses du monde et le sacrifice de soi-même, ce dépouillement de l'humanité qui élève l'homme à Dieu, et ne lui laisse toucher la terre que pour entendre et transmettre au ciel les prières du peuple pécheur.

Ainsi le genre humain a une religion, et, quelques noms divers que ses diverses manifestations puissent recevoir, cette religion forme un seul tout : elle est comme une haute montagne coupée de vallées profondes, couronnée de rochers à pic, soulevée d'un même sol, couverte des mêmes arbres, mais inégalement éclairée : ici frappée par le soleil, là demeurée dans l'ombre; ici riante, fleurie et belle, là sauvage, aride, effroyable.

Le premier culte, chez tous les peuples, a pour objet la nature ou la personnification des phénomènes naturels; c'est pourquoi j'appellerai ce culte naturel, bien qu'il n'ait aucun rapport avec la religion appelée du même nom, religion si peu naturelle qu'elle n'a jamais eu d'existence que dans l'esprit de quelques philosophes très-cultivés.

Le ciel et la terre, le soleil, les astres, le feu, les montagnes, les fleuves, le tonnerre, voilà ce qu'adorent les premiers hommes; bientôt ils honorent aussi les mânes de leurs aïeux, de leurs législateurs, de ceux qui leur ont enseigné quelque art nouveau ou les ont soustraits à de grands périls.

Il n'y a là ni doctrine arrêtée, ni dogme; les légendes sont vagues et variables. Il peut y avoir des prêtres, ou plutôt des sorciers, mais le sacerdoce est sans puissance; le peuple peut craindre les dieux et fréquenter leurs autels, mais il n'y a point, à proprement parler, d'Église.

Des sages paraissent, et la religion prend un corps; parfois ces sages, comme Numa, Solon, Confucius, et comme les philosophes grecs, se contentent de rendre hommage au culte établi, ou, sans le discuter, exposent leurs idées et cherchent à démontrer par le raisonnement ce qui leur a paru vrai. La foule peut accepter l'en-

seignement de ces philosophes, mais seulement comme on accepte des opinions humaines : cet enseignement n'a rien de sacré et ne s'impose à personne.

Parfois aussi ces instituteurs du genre humain placent leur doctrine et leur mission sous l'invocation divine : ils se disent envoyés du ciel; leur parole n'est qu'un écho céleste; leurs prescriptions sont les ordres de Dieu; ils ouvrent le ciel à leurs disciples, et l'enfer sous les pas de leurs ennemis.

Leurs enseignements, les oracles divins, sont recueillis dans un livre : on en déduit toute une doctrine, qui reçoit de quelques-uns de ses premiers apôtres, ou d'un conseil de tous ses adhérents, un symbole définitif. Une Église se fonde, gouvernée par une hiérarchie sacerdotale conservatrice de la foi : cette Église est nettement limitée et définie comme son dogme. Confiante dans sa mission, elle est exclusive; elle marque ses disciples et les reconnaît; elle croit le reste des hommes égarés sur une pente dangereuse et tente de les sauver; elle voit dans les autres religions des blasphèmes impies, et croit accomplir un saint devoir en travaillant à les détruire.

Il y a dans la religion des formes et des images d'une part, des livres et des systèmes de l'autre. La religion naturelle ne connaissait que le symbole sensible; la religion révélée introduit le symbole écrit : le premier symbole survit en se transformant. L'effet de toute religion révélée et de tout livre est d'abord d'épurer, de spiritualiser le culte; l'excès de cette tendance conduit à la biblolâtrie, comme l'excès de la tendance opposée conduit à l'idolâtrie : de part et d'autre il ne reste qu'une idole écrite ou figurée. En se spiritualisant, le culte élève l'homme et le rapproche de Dieu; mais l'esprit humain tend à regagner la terre, à y appeler Dieu, à l'y retenir dans ses temples, à en fixer l'image sur la toile et le marbre, comme le livre en fixait le nom à l'aide de signes et de sons non moins matériels, non moins indignes de la puissance suprême que la toile ou le marbre.

Ainsi le livre et l'image, le culte de l'esprit et celui des sens, l'un grave comme la justice, nu comme la vérité, l'autre riant comme l'amour et riche de poésie, luttent incessamment au sein des religions révélées. Plus elles s'éloignent de leur berceau, plus le livre s'efface et plus l'image se multiplie; la foi devient plus humaine, le culte fait oublier le dogme, la poésie use le fanatisme; la religion se rapproche de son point de départ, de sa forme naturelle, spontanée. Une réaction se produit souvent alors . une réforme s'effectue; le livre reparaît, et la doctrine intolérante vient de nouveau régenter le monde.

Il ne faudrait, du reste, pas croire qu'une de ces formes successives de la religion soit beaucoup plus favorable que l'autre au développement du génie humain. La philosophie traverse d'ordinaire ces formes, restant la même dans tous les temps, et parlant le même langage dès que la parole lui est laissée. Quant à l'art, quant à la

poésie, ils ont assurément deux formes; mais la poésie et surtout l'art aiment les dieux et leurs légendes : ils vivent de cette fantaisie, au sein de laquelle la philosophie se sent elle-même plus à l'aise. Les Grecs polythéistes sont encore nos maîtres : c'est de leurs leçons qu'est sortie la renaissance. Tous les dieux n'ont pas eu leur Homère ou leur Phidias; mais on peut demander ce qu'a produit le Coran. L'éminent orientaliste Fresnel considérait l'islamisme comme ayant seulement abruti les Arabes, et j'ai trouvé moi-même le peuple musulman trop barbare pour ne pas croire qu'il soit, depuis des siècles, en décadence.

Les naturalistes ont prétendu classer les êtres naturels en un certain nombre de groupes, et l'ignorance croit ces groupes nettement séparés par la nature. On classe de même les solutions diverses que les problèmes religieux et moraux peuvent recevoir : on suppose toujours des doctrines bien tranchées; on attribue à chaque religion quelqu'une de ces doctrines, et chaque peuple, suivant la religion qu'il professe, est déclaré imbu de telle ou telle doctrine, dirigé par tel ou tel principe qui doit amener tel ou tel résultat. On commence, par exemple, par admettre, premièrement, que l'athéisme et la croyance à l'anéantissement final peuvent exister à l'état de dogme nettement formulé; secondement, que c'est là ce que professent les religions et les philosophies de la Chine; troisièmement, enfin, que les Chinois se dirigent exclusivement d'après ces enseignements philosophiques ou religieux. On suppose alors les Chinois beaucoup plus dépravés qu'ils ne le sont, et l'on attribue leur dépravation à l'influence des principes qu'on leur a prêtés.

Cette argumentation spécieuse ne saurait résister à l'examen : sur quelques textes mal entendus parfois ou torturés on a bâti une religion, et l'on s'est hâté d'y enfermer un peuple. Il suffirait de lire davantage et d'interroger plus de docteurs ou de prêtres pour s'apercevoir que ces questions si rapidement tranchées par ceux qui les effleurent, ou sont encore agitées, ou sont depuis longtemps regardées comme insolubles et reléguées dans l'oubli.

La révélation divine est mesurée à la faiblesse humaine; le raisonnement n'a pas toujours la méthode, la foi n'a pas toujours la puissance qu'on leur suppose : non-seulement les premières notions religieuses de tous les peuples sont très-confuses, mais encore les systèmes religieux qui paraissent le mieux définis n'échappent pas entièrement à la contradiction, ou tout au moins à un certain mélange de notions qui semblent contradictoires. Dieu est un pur esprit, et cependant, d'après saint Paul, c'est en lui que nous sommes, que nous existons, que nous nous mouvons. D'après les théologiens musulmans, il est la cause de la vie, la vie et l'être vivant, et cependant il n'a point de substance ni de forme; l'âme vit seule, séparée du corps, et

cependant le corps ressuscite; l'homme est libre, mais Dieu est prescient et dispense la grâce. Ainsi, autour de nous tout est apparente confusion, obscurité profonde et, comme le dit bien l'Église, mystère.

Si l'on consultait le menu peuple, on verrait qu'il ne sait rien de ces fameuses doctrines, ou qu'il les met en doute et se dirige par d'autres lumières communes à tous les hommes.

De deux choses l'une, en effet : ou le peuple se mêle de théologie, alors il se dispute, et le principe contesté perd toute vraie puissance; ou, comme cela est plus ordinaire, il ignore entièrement les subtilités de la théologie, il prend des prêtres sa religion tout d'une pièce, et sans s'en rendre compte, sans se croire et sans être infidèle, la remet à sa taille et l'accommode à sa raison.

De ce qu'un principe est proclamé hautement par des hommes il ne s'ensuit pas nécessairement que la conduite de ces hommes y soit conforme. L'homme est essentiellement inconséquent : le plus fataliste n'est pas le moins prudent, et le plus démocrate n'est pas le moins vaniteux; l'inquisition eut pour devise les grands mots de justice et de miséricorde; la terreur peuplait ses prisons au nom de la liberté, et sa fraternité faisait ruisseler de sang l'échafaud. On dit les musulmans fatalistes, parce que la prédestination est un dogme de l'islam, et l'on explique ainsi leur apathie, leur décadence : comment, alors, expliquera-t-on l'activité et les progrès des Genevois, des Hollandais, auxquels Calvin a enseigné aussi la prédestination?

Est-ce dans le discours sur la montagne, qui prêche si hautement l'indifférence aux choses de ce monde, que l'Europe chrétienne a puisé cette ardeur qui déborde de tous côtés?

Quel sens politique attribuera-t-on au christianisme? Oserait-on dire qu'il est communiste? Il a pourtant eu cette tendance. Oserait-on le dire républicain, ami de la démocratie, de l'aristocratie, de l'autorité d'un seul? Ce serait mentir à toute l'histoire. Le christianisme a vécu avec toutes ces choses sans les combattre; il a survécu à plusieurs d'entre elles sans avoir contribué à les détruire.

Admet-il l'esclavage, en impose-t-il l'abolition? Cela se discute encore : les mêmes clergés maudissent en Europe et admirent en Amérique une même institution; ils se fondent, ici et là, sur les mêmes livres; et si nous, Européens, déclarons l'esclavage odieux au christianisme, nous ne pouvons encore nier que le christianisme ne l'ait, depuis dix-huit siècles, laissé vivre et s'étendre. Suivons-nous bien nous-mêmes l'esprit de l'Évangile? Sommes-nous sûrs d'être meilleurs que ne le sont les juifs sectateurs d'une loi plus dure? Savons-nous même si les juifs pharisiens, qui croyaient à l'immortalité de l'âme, étaient plus charitables et plus sages que les saducéens, qui n'y croyaient pas?

Dans la confusion de la loi divine et des lois humaines, dans la discipline des religions, dans le pouvoir que s'arrogent les prêtres, dans l'abus qu'ils font de ce pouvoir, on trouvera la cause de plus d'une révolution, de la décadence de plus d'un peuple; mais on ne trouvera jamais rien de pareil dans ces dogmes indécis comme les nuages, et promenés dans le ciel au-dessus de la demeure des hommes. Quand ils sont imposés par la force, ou plutôt quand la protestation est réduite à se taire devant la force, l'esprit humain se trouve abaissé; mais il ne l'est point par le dogme, il l'est seulement par la force : c'est le saint-office, et non le catholicisme, qui a détrôné l'Espagne.

L'esprit de système prétend tout définir : il suppose que certaines divisions de la race humaine sont nécessairement vouées, les unes au polythéisme, les autres au monothéisme, comme elles sont les unes jaune clair, les autres jaune foncé. Non-seulement, cependant, le monothéisme des uns n'est pas toujours très-pur, ni le polythéisme des autres très-grossier, mais encore il suffit d'ouvrir l'histoire pour voir que le polythéisme fut la première religion des monothéistes les plus fameux. Moïse, pour arracher Israël aux idoles, dut l'entraîner dans le désert, où plus d'une idole le suivit; les Arabes, les Égyptiens, les Turcs, tous les musulmans presque furent polythéistes; le temple de la Mecque fut pendant des siècles un temple d'idoles, et ce sont des arguments grecs qui ont renversé les autels du paganisme hellénique.

La notion de la Divinité une, double, multiple, ou partout répandue, ne se présente point d'abord à l'esprit de l'homme avec une netteté complète. Témoin de l'existence du monde, l'homme lui cherche une cause, un auteur; il compare la création à ses faibles ouvrages; il voit dans les dieux des potiers façonnant l'argile terrestre, animant la fange humaine. Cette image est naïve : l'image plus moderne d'un Dieu architecte et horloger, comparaison de l'infini au mesquin, est seulement plate et, en face des progrès de l'esprit humain, ridiculement impie. Le pasteur voit dans son Dieu un patriarche, et selon la forme politique à laquelle il s'est plié, l'homme cultivateur ou citadin imagine un Dieu roi ou une république de dieux. Le Dieu ou les dieux n'ont jusque-là que la puissance indispensable à la création et au maintien de ce que l'homme aperçoit de la terre, de ce qui la couvre, et de ces astres dont l'immense mesure échappe à la première ignorance. Il est naturel que les dieux se multiplient en même temps que de nouveaux objets se découvrent; le Dieu unique, souverain et tout-puissant, est une conception tardive de l'esprit humain. Si chaque tribu adore presque toujours un seul Dieu, ce n'est pas qu'elle nie ou mette en doute l'existence d'autres dieux : elle a seulement le sien, qui la protége contre les autres, et quand elle triomphe de ses ennemis, elle proclame son Dieu vainqueur des autres dieux.

Ce Dieu de la tribu ou de la nation, ce n'est pas absolument son unique Dieu, ou du moins l'unique objet de son culte : c'en est seulement l'objet principal. Il y a encore les dieux, ou les génies, ou les fées, qui président aux montagnes, aux forêts, aux rivières, aux limites des champs; il y a les dieux pénates, gardiens des demeures; ceux qui surveillent et protégent chaque homme; les mânes, enfin, ou les esprits errants des aïeux. Le Dieu national est comme un pénate de la patrie : c'est à lui que s'adresse le culte public. Il suffit au peuple; un Dieu plus grand, créateur du ciel et de la terre, est trop au-dessus de ses petites querelles pour qu'il songe à l'invoquer; la conception en est trop haute et trop abstraite pour que de grossiers sauvages s'arrêtent à la considérer. Après une victoire, cependant, un roi, un sage, un prophète, peuvent, reconnaissants à leur Dieu, convaincus de sa puissance, proclamer qu'il est le seul Dieu, le Dieu tout-puissant, le Dieu éternel, celui qui est; qu'on n'en doit point adorer d'autres et qu'on n'en doit point faire d'images.

Tel le Dieu des Hébreux se révéla à Moïse. La conception de ce Dieu immatériel est l'abstraction la plus haute à laquelle la raison humaine puisse s'élever; elle la surprend et la confond d'abord. Quand Socrate contesta les dieux de pierre et de bois, on l'accusa d'athéisme; quand il parla d'un Dieu vivant et véritable, quoique sans figure et sans corps, on l'accusa d'adorer les nuées. Les Romains firent aux juifs le même reproche : ces juifs ne connaissent, d'après Lucain, qu'un Dieu vague (*incertus Deus*); ils n'adorent, d'après Juvénal, que les nuages et la lumière ou la divinité (*lumen, numen?*) du ciel. Un Chinois intelligent et instruit me disait de même un jour : « Nos dieux sont plus vrais que le vôtre, en ce que le ciel, la terre, les astres, sont réels, tandis qu'un pur esprit n'est que la négation même de la matière, de la vie, de l'existence; c'est quelque chose qui ne peut se concevoir, un vain rêve, une simple illusion. »

La connaissance nette et certaine de Dieu n'est donc pas innée chez l'homme : des philosophes ont pu y atteindre ou en approcher; ils ont pu faire accepter leurs idées du vulgaire; nulle part cependant dans le monde l'affirmation de Dieu n'est aussi nette, aussi générale que chez les juifs, les chrétiens et les musulmans. Pour la plupart des peuples, le Dieu suprême est le Dieu inconnu, inaccessible, sourd aux prières de la faible humanité. Des philosophes ou des poëtes l'ont tiré des rangs de l'Olympe pour le vêtir d'une pourpre que le peuple ne connaît point. Pan, Éros, Jupiter et Vénus, avaient été chacun le grand dieu de quelque petit peuple; puis ces dieux et les autres étaient venus se confondre dans les temples d'Athènes et de Rome. Les poésies attribuées à Orphée en font sortir Jupiter : il est le principe et la fin, le soleil et la lune, la terre et la mer, la matière et l'esprit, le monde et l'âme du monde.

Lucrèce, le poëte de l'athéisme épicurien, place son poëme sous l'invocation de

Vénus, mère des dieux et des hommes, incessante rénovatrice du monde. Le paganisme mourant galvanisait ainsi les statues de ses dieux, afin d'en laisser aux siècles à venir une plus noble image : les fables inventées par des pâtres devenaient la traduction des pensées les plus hautes, adroitement glissées sous leur grossier tissu. L'adolescence naïve, belle, ardente, sous les traits de Pâris, dédaignait la puissance offerte par Junon, la sagesse apportée par Minerve, pour tomber à genoux devant l'Amour quand Vénus déliait sa ceinture. N'est-ce pas là tout le drame séduisant et vrai de la jeunesse? N'est-ce pas la poésie, la philosophie même? C'est tout cela, sans doute; mais qui pourrait dire que la légende ait songé à l'y mettre? Qui oserait dire que les Crétois, eussent-ils ou non dans leur île le tombeau de Jupiter, aient jamais songé qu'il fût tout ce qui existe, l'âme et la loi de tout ce qui est?

On peut admettre que la connaissance de Dieu a toujours existé dans l'âme humaine et la conscience des peuples, mais qu'elle y fut d'abord comme à une sorte d'état latent. Quand cette connaissance arrive enfin à se formuler nettement dans l'esprit de l'homme, il peut arriver qu'elle s'en empare entièrement, qu'elle le passionne, ou que, son apparition se liant à de grands triomphes, à une expansion considérable d'un peuple, ce peuple qui croit lui devoir sa grandeur y reste ensuite fidèlement attaché. Il peut évidemment arriver aussi que l'idée nouvelle, lentement acquise et répandue par de simples philosophes parmi des peuples riches et amis de la paix, n'exerce pas une action aussi puissante et ne se grave pas aussi profondément dans les cœurs. Dès que l'homme connaît l'existence d'un Dieu suprême, il paraît naturel qu'il l'adore seul : il arrive néanmoins, peu à peu, que ce Dieu paraît trop haut et trop grand pour être atteint par les prières des hommes. On imagine alors des intermédiaires, des intercesseurs, des saints, des anges, des génies; et tous les petits dieux du temps païen, affublés de quelque nouveau nom, reparaissent dans les temples comme ministres du Dieu qui les avait chassés. La pureté du culte divin coïncide avec le triomphe du livre et de la doctrine; avec l'éclat du livre et de la doctrine diminue l'éclat de l'unité divine. Les images succèdent à la parole, et les cultes secondaires usurpent la place du culte suprême peu à peu délaissé.

Un certain culte peut consister dans la contemplation constante de l'idée abstraite de Dieu; mais ce culte surnaturel répugne aux habitudes des hommes : dans le Dieu sans forme, ils ne voient plus que le néant, ce qu'ils appellent, suivant les temps, l'athéisme de Socrate et celui de Bouddha. La généralité des hommes assigne à son culte une époque dans le temps, un lieu dans l'espace, un nom, une figure écrite, une image peinte ou sculptée dans la matière. Quelle différence peut-on voir entre adorer Dieu dans le sabbat et dans un temple et l'adorer à travers le marbre? Les juifs n'ont point d'images, mais le nom du Seigneur est écrit dans leurs temples.

Ces signes grossiers sont-ils plus le Seigneur que le Jupiter de Phidias? Les musulmans n'ont point non plus d'images, mais ils dirigent leur culte vers un certain point de la terre; et pour le diriger ainsi, ils se servaient jadis d'une pierre dressée vers laquelle ils se tournaient en priant. Ils ont, dans leurs mosquées, remplacé cette pierre par une sorte de niche : c'est ce qu'on nomme le *mehrab,* indicateur de la direction Kibla, qui, après avoir été Jérusalem, est, depuis la prise de la Mecque, la Kaaba d'Abraham (1). Ainsi les prétendus iconoclastes ont gardé des symboles; leurs yeux et leur pensée veulent encore des images. Mais telle est l'inconséquence des hommes, telle est l'indécision de leur esprit, qu'inclinés devant l'image ils protestent contre elle, en subissant une forme, condamnant toutes les autres, le plus souvent même condamnant chez autrui les pratiques de leur propre culte.

L'idolâtrie, c'est-à-dire la croyance en la divinité de l'image elle-même, croyance que diverses sectes s'attribuent l'une à l'autre, et que toutes me semblent avoir toujours repoussée, n'existe probablement pas dans le monde. Les simulacres des dieux ne sauraient être les dieux. Des esprits prévenus commencent par supposer que les Chinois adorent les idoles; ils leur reprochent ce culte grossier, qui n'a d'existence que dans leur imagination surexcitée; ils déclament contre l'inanité de la pierre et du bois, et quand ils peuvent renverser une idole, ils rient du dieu impuissant à se défendre. Ont-ils donc oublié qu'il n'est point de culte sur la terre, les leurs compris, dont à quelque moment de l'histoire les symboles et les livres n'aient subi patiemment des injures semblables? Ne savent-ils pas que le christianisme est officiellement qualifié en Chine de kya kyao et de syé kyao, c'est-à-dire de religion fausse et de religion dépravée?

On a dit que le fanatisme était entré dans le monde avec Moïse; qu'il était venu des juifs aux chrétiens et aux musulmans : sans doute, les trois grandes religions qui acceptent la révélation mosaïque ont tour à tour étonné le monde par leur orgueilleux isolement, par leur apostolat armé, par leurs bûchers et leurs massacres; sans doute, si les Romains, les Chinois, les Japonais, ont versé le sang chrétien, ce n'est point à leurs dieux qu'ils en faisaient l'offrande : la politique seule armait leurs bourreaux. Mais ces peuples et leurs religions ne sont pas seuls dans le monde : il ne faut oublier ni Zoroastre, qui voulait que l'infidèle fût coupé en deux, ni les brahmanes, qui ont proscrit le bouddhisme et l'ont chassé de presque toute l'Inde. L'accusation

(1) On m'a montré dans le Haram-Chérif, ou sanctuaire, de la mosquée d'Omar, à Jérusalem, des mehrabs de pierre qu'on prétend avoir appartenu à David, à Salomon, etc. Ce n'est là qu'une invention musulmane; mais elle fait bien voir comment on concevait autrefois le mehrab.

qu'on jette à Moïse est donc fausse : le fanatisme n'est pas juif, chrétien et musulman ; il est commun à toutes les religions révélées : il agite leurs premières heures, ensanglante leurs premiers triomphes ; il disparaît quand leur vie s'épuise, et on ne le rencontre point auprès de ces cultes indécis et traditionnels, sans prophète et sans livres, que nous appelons païens et idolâtres.

Le fanatisme n'est pas l'essence, mais un mal ordinaire des religions révélées ; c'est un accident que l'exubérance de leur vie entraîne, et dont elles ne sont garanties que par l'indifférence qui les entoure ou la force sociale qui les comprime. Le bouddhisme eût eu ses jours de fanatisme en Chine, s'il n'était tombé là au milieu d'un peuple sceptique, bien que superstitieux, et impossible à passionner pour une philosophie nuageuse. Quant à la force sociale, elle ne peut arrêter le fanatisme dès que la majorité du peuple est fanatique. Ceux qui gouvernent les peuples peuvent invoquer la divinité de leurs droits, la légitimité de leur possession ; ce ne sont là que des mots : dans aucun siècle, ni dans aucun pays du monde, les princes n'ont pu, dans les grandes questions qui divisaient leurs peuples, faire autre chose qu'obéir à la majorité ; les plus puissants d'entre eux ont pu seulement amener l'esprit public, par de lentes manœuvres ou quelque coup hardi, à vouloir ce qu'ils voulaient : alors ils ont pu le faire, jamais avant. Charles IX n'était pas plus libre de proclamer à Paris la liberté religieuse qu'aucun prince de l'Europe ne le serait aujourd'hui de rétablir l'inquisition ou de fermer même une Église nouvelle.

Le rôle de la puissance publique commence seulement alors que les partis, épuisés par la lutte, désirent une trêve, ou que les vainqueurs satisfaits ont perdu toute colère : alors un prince sage, s'élevant au-dessus de son rôle ordinaire de mandataire d'un peuple imbécile et cruel, s'inspirant des principes éternels de la justice et non plus des clameurs variables de la foule, donne la paix religieuse, montre que l'institution du trône est seulement politique, que les lois humaines régissent seulement les choses humaines, et que l'État doit être neutre dans la querelle des dieux. Cette paix religieuse, ou plutôt cette trêve perpétuelle imposée à des âmes ardentes, qui peu à peu s'accoutument à l'idée de ne point se combattre, est aisément maintenue quand le peuple en a compris l'ineffable bienfait ; quiconque y porte atteinte se voit condamné de tous.

RELIGION DES CHINOIS

Confusion religieuse. — Indifférence générale. — Monothéisme en Chine. — Noms de Dieu. — Cosmogonie. Le ciel et la terre. — Culte impérial. — Culte de Confucius.

Comme les Romains retrouvaient en Germanie leurs dieux, nous sommes tentés de retrouver partout des institutions semblables aux nôtres. Nous avons en France trois cultes principaux : ces cultes ont chacun leur symbole de foi, placé sous l'attentive sauvegarde d'un pontife, d'un concile, d'un synode. Tout enfant qui vient au monde est, par le baptême ou la circoncision, rattaché à l'un de ces cultes; de sorte que tous les Français sont catholiques, protestants ou juifs de naissance, restent tels aux yeux de la statistique, quels que puissent devenir leurs sentiments personnels sur les matières religieuses. Les mots de culte et de religion rappellent en conséquence à notre esprit quelque chose de nettement déterminé. Nous ne concevons point de religion sans symbole de culte et sans fidèles; et si l'on nous dit qu'il existe en Chine trois religions, nous supposons à l'instant même qu'il y existe trois systèmes religieux parfaitement distincts, et que la population de la Chine se partage entre eux, de telle façon que tout Chinois est nécessairement disciple de Confucius, de Bouddha ou de Lao-tsö.

Rien n'est plus contraire à la vérité qu'une telle imagination : la religion de Confucius est une philosophie vague, accompagnée d'un culte purement officiel et respectueux. Cette philosophie n'exclut les doctrines religieuses d'aucune secte; ce culte n'exclut aucun autre culte. La religion dite de Lao-tsö ou du Tao n'est que le naturalisme primitif et le culte des héros, qui s'accompagne de superstitions diverses. Lao-tsö avait une doctrine; mais elle n'était ni plus religieuse, ni plus précise que celle de

Confucius, et il y a longtemps que les prêtres tao-ssö en ont perdu la tradition. Le bouddhisme enfin s'est, en Chine, profondément altéré; ses livres dogmatiques ou liturgiques, phonétiquement transcrits en chinois, ont cessé de présenter aucun sens; ses prêtres en ouvrent rarement d'autres : sans foi arrêtée, sans doctrine, ils accomplissent quelques cérémonies dont ils ne cherchent point à pénétrer le sens.

Le bouddhisme et la religion du Tao se sont mêlés. J'ai cité ailleurs un pontife japonais du Sinto (ou Hlen-tao, c'est-à-dire de la religion du Tao) (1) qui avait rempli ses propres temples d'images bouddhiques. La même chose s'est partout produite en Chine : Bouddha, Kwan-yin, les dix-huit disciples, ont leurs images dans des temples du Tao, comme les dieux ou les génies tao-ssö dans les temples bouddhiques. Ovide disait que Rome était hospitalière à tous les dieux; il en est de même de la Chine. Tibère, d'après Tertullien, proposait d'élever des autels à Jésus-Christ. Nous savons par Lampridius qu'Adrien lui en éleva; nous savons par Adrien lui-même que les habitants d'Alexandrie mêlaient le culte de Sérapis à celui du Christ. C'est ainsi qu'en Chine Medhurst a vu dans un temple un buste de Napoléon. Quelques missionnaires ont dû à la sainteté de leur vie une distinction pareille, qu'ils étaient sans doute, comme saint Paul, loin de rechercher. Saint Antoine est pris par les Chinois pour le dieu du feu. Le Lié-syen-tmuen, enfin, ouvrage qui traite des dieux et des saints, rapporte les légendes défigurées de Moïse, de Jésus-Christ, de la sainte Vierge. Il ne faut donc pas s'étonner si le même temple renferme les idoles de deux cultes, et si le même tableau présente à la vénération publique les images de Lao-tsö, de Bouddha, de Confucius, et celles de tous les dieux et de tous les saints qui jouissent de quelque popularité.

Le culte de Confucius est un culte officiel. Ni les tao-ssö, ni les bouddhistes, n'hésitent à se prosterner dans ses temples : les premiers chrétiens chinois s'y prosternaient eux-mêmes; les musulmans et les juifs continuent à le faire. La surveillance des temples plus particulièrement consacrés à Confucius est dévolue d'ordinaire à deux agents subalternes de l'administration, qualifiés de kyañ-yu et de mun-tao; mais la garde des temples dits des lettrés est confiée aux prêtres du Tao ou à ceux de Bouddha, suivant qu'il plaît au gouvernement local de favoriser davantage les uns ou les autres.

Les temples tao-ssö et bouddhistes ne servent pas d'auberge seulement aux dieux, ils en servent aussi à tous les voyageurs, quel que soit leur culte. Ricci et ses compagnons y vécurent longtemps; les missionnaires protestants les ont fréquentés de même, et ont plus d'une fois employé les prêtres des idoles à distribuer des Bibles et

(1) Chen-tao signifie le Tao des Chen ou la voie des dieux; c'est exactement la religion des tao-ssö.

des *tracts*. La superbe impartialité religieuse de ces prêtres passerait sans doute pour la preuve d'une tolérance éclairée parmi ceux qui n'admirent chez les prêtres que l'absence de la foi.

Il faut remarquer, enfin, que les cultes chinois n'ont rien qui rappelle ces sacrements qui nous font entrer dans l'Église à notre naissance, nous y rattachent pendant notre vie, nous y ramènent à la mort. Aucun Chinois ne naît précisément bouddhiste ou tao-ssö : il peut arriver que, dans son enfance, il soit par crainte de quelque maladie voué à Bouddha ou à quelque dieu ; il arrive plus ordinairement que dans ses maladies, dans ses embarras, dans ses périls, il visite certains temples et certains autels, passant des uns aux autres, suivant que les événements accroissent ou diminuent sa confiance ; mais cela ne le constitue ni tao-ssö, ni bouddhiste. La première réponse d'un Chinois à qui l'on demande quelle est sa religion est d'ordinaire qu'il n'en a pas, n'étant pas prêtre. C'est ainsi qu'un malade européen qui consulte les homéopathes n'est pas pour cela qualifié d'homéopathe.

On ne s'étonnera donc pas si les Chinois disent que les trois religions sont une seule religion (san kyao i kyao), ou encore qu'il y a trois religions et une seule raison ou une seule divinité (san kyao i tao). On pourrait presque dire que dans ce bizarre mélange la doctrine appartient à Confucius, les objets du culte au Tao, et les préceptes pieux à Bouddha. Quoi qu'il en soit de cette proposition, qu'il ne faudrait pas examiner de trop près, la Chine n'a qu'une religion, et, cependant, elle a des cultes innombrables, qui se grouperaient aussi bien en dix religions qu'en trois s'ils ne vivaient, comme à Rome ceux de Vesta, de Jupiter, de Mars, d'Isis, en pleine paix les uns avec les autres.

Les religions révélées ont eu peu de succès ; le bouddhisme a dû se transformer pour nourrir ses prêtres. La paix religieuse existe donc en Chine ; elle n'y a presque jamais été troublée. La neutralité religieuse de l'État est complète, le fanatisme est contenu ; les missionnaires étrangers sont suspects et ont pu être poursuivis parce qu'on voyait en eux autre chose que des apôtres, mais le gouvernement est indifférent à tous les cultes : il en parle d'ordinaire, dans les documents officiels, sur le ton d'un profond mépris ; quelquefois même il ne dédaigne pas d'en faire ressortir le ridicule. Loin d'être, de la part d'un gouvernement, la marque d'un esprit libéral, une pareille intervention dans ce qui est vrai ou faux n'est point son affaire, c'est le plus odieux abus d'un pouvoir confié pour d'autres objets ; mais cette intervention reste une violence inutile, personne même ne répond : les bonzes ne sauraient que dire s'il leur était permis de se défendre ; ce n'est point leur faire grand mal, ni peut-être grand tort, que de les traiter de coquins et de considérer comme les plus vils d'entre les hommes ceux qui en sont au moins les plus fainéants. Il faut

observer, d'ailleurs, que ni le raisonnement, ni la raillerie, n'ont jamais fait de tort à la superstition.

Dans le Jupiter tragique de Lucien, Jupiter, condamné par un philosophe qui lui reproche ses turpitudes et raille sa divinité, finit par perdre courage : « Après un affront pareil, dit-il à Mercure, je n'oserai plus me montrer. — Bah! dit Mercure, ne vous reste-t-il pas les femmes, les esclaves, la canaille grecque et tous les Barbares! » C'est en vain que la critique s'attaque aux mensonges les plus grossiers, sa voix n'est entendue que des philosophes et leur apporte seulement l'écho de leur pensée; le vulgaire reste enchaîné, par la misère qui l'accable et par l'ignorance qui l'aveugle, aux boutiques célestes où se débite l'espérance. C'est là que le Chinois, comme le Grec et le Romain, paye de sa dernière obole l'oracle qui lui prédit une prochaine opulence; c'est là qu'il achète la paix d'une conscience bourrelée, la guérison de ses maux, une métempsycose heureuse. L'espérance est la moitié de sa foi; son culte est comme une loterie : pour petite qu'elle soit, il y a une chance de gain, et le rêve de ce gain vaut mieux pour celui qui souffre que toutes les certitudes ou les incertitudes de la philosophie.

Des doctrines vagues, un culte varié, voilà ce qui caractérise le paganisme ancien comme le paganisme chinois. Le paganisme n'a pas la vie puissante des religions prophétiques; mais, comme tout ce qui dans la nature ou dans les créations humaines est rudimentaire et grossier, il a cette vitalité persistante qui défie le temps. Indifférente à toutes les doctrines, la Chine est seulement superstitieuse, comme la Grèce d'autrefois et la Sicile actuelle; ses prêtres ne diffèrent pas plus les uns des autres que les Franciscains, voués au divin François, ne diffèrent des Dominicains, voués à saint Dominique; elle n'a pas deux religions, mais seulement deux ordres mendiants.

Quelle idée les Chinois se font-ils de la Divinité? On assure, en Europe, qu'ils sont polythéistes; le dix-huitième siècle les avait proclamés déistes; quelques-uns, enfin, disent qu'ils sont athées. Il serait bien remarquable, cependant, que tant de siècles et tant d'hommes se fussent mis d'accord sur le plus grand problème qu'ait jamais agité l'esprit humain, et qu'ils en eussent accepté une solution aussi nette que celles qu'on qualifie de déisme, de polythéisme, d'athéisme, abstractions de l'esprit dont le sens est facile à saisir, mais dont on trouverait difficilement quelque exemple complet dans le monde.

Bien que les Chinois paraissent n'avoir fait des idoles que sous l'un des derniers empereurs de leur seconde dynastie (Hañ wɤ-i), ils ont été polythéistes à leurs premiers jours, en ce sens au moins qu'ils rendaient un culte aux montagnes, aux fleuves,

aux astres. Dans leurs plus anciens livres, cependant, et dans les récits de leurs premiers règnes, nous voyons l'existence du Dieu créateur reconnue; nous voyons un culte offert à ce Dieu. Ce Dieu reparaît dans des explications religieuses et dans des ouvrages philosophiques appartenant à toutes les époques et à peu près à toutes les écoles.

Les jésuites l'avaient reconnu; le révérend J. Legge D. D., le savant Medhurst aîné, l'ont reconnu de même. Une lettre du père Prémare, dont la récente publication est due à M. Pauthier, met hors de doute non le monothéisme des Chinois, mais l'existence en Chine des doctrines monothéistes. Prémare est, sur la Chine, la plus grande autorité peut-être qu'on puisse invoquer : le témoignage de ce prêtre aussi sincère que pieux ne sera jamais suspect qu'à des esprits prévenus; l'on ne saurait, d'ailleurs, nier l'existence des textes chinois dont il s'appuie et dont je vais présenter un extrait.

Le Шwo-wen, dictionnaire rédigé par Шyu-шin au premier siècle de notre ère, dans l'explication du premier caractère (I, un), s'exprime de la sorte : « Au commencement, il n'y avait que le principe unique, le Tao; il fit et sépara le ciel et la terre; il modifia et perfectionna tout ce qui est. »

« Il n'y a pas, dit le Li-ki, deux seigneurs suprêmes (Tsun-шañ). »

« L'homme, dit Kʁñ-шi, doit au ciel (Tyen) sa naissance; c'est le ciel qui nous donne le corps et l'âme... L'homme étant ainsi fait, le ciel ne cesse pas de l'assister. »

Tшʁ-шi, expliquant le mot Ti (seigneur), qu'il rencontre dans un livre ancien, dit : « Ti est le souverain maître du ciel et de la terre. »

« Le ciel, dit le Ji-kyañ, est élevé au-dessus de tout; il est simple, il est juste, il est esprit, il est intelligence; sans avoir besoin de regarder, il voit tout, non-seulement dans ce qui est public... mais même dans les réduits les plus obscurs... Le ciel entend tout, voit tout; il éclaire tout, il examine tout, sans que rien puisse lui échapper. »

« Il est éternel, immuable, dit le Ji-ki; il est la vérité même, il n'erre jamais, il est la justice même. »

Le Шʁ-kiñ déclare que le ciel a seul l'intelligence absolue... « Craignez la colère du ciel », dit-il ailleurs. Et encore : « Tout ce que nous faisons est écrit dans le cœur du Шañ-ti. » « Comme s'il avait écrit tout cela sur un registre », dit Tшʁ-шi.

Nous lisons encore dans le Ji-ki : « Le Seigneur excite par des mouvements secrets les méchants à changer de vie. »

D'après Moñ-tsö (Mencius) : « Quelque méchant que soit un homme, s'il se lave de ses crimes il peut offrir des sacrifices à Шañ-ti. »

Le ciel n'abandonne que ceux qui l'ont abandonné. « Il récompense les bons, dit Tuu foñ-tuiñ, et punit les méchants... mais il les punit sans haine et sans colère : c'est la raison qui exige leur châtiment. »

« Sitôt que le jour déterminé sera venu, lit-on dans le Hli-kiñ, nul homme ne pourra vaincre le ciel et lui échapper. »

Voilà donc dans les livres de la Chine les plus anciens, les plus renommés, et chez ses philosophes les plus connus, la notion d'un Dieu unique, suprême, voyant tout, créateur du monde, récompensant les bons, châtiant les méchants; et l'on est bien contraint de reconnaître que si ce Dieu diffère de celui de Moïse, c'est seulement en ce qu'aucun prophète ne parle en son nom et n'impose son culte exclusif.

Quand, descendue des philosophes, elle atteint le peuple, la notion divine n'est plus si pure. Prémare cite cette chanson populaire :

Le ciel a un cœur; sa mémoire ne le trompe pas. Devant lui, la vertu est vertu, et le crime est crime.

Le ciel a une bouche; il parle sans parler comme nous.

Quand il est content, il ne rit point; quand il se fâche, il ne dit point d'injures.

Le ciel a des yeux; il nous connaît tous. Devant lui, ce qui est faux est faux, ce qui est vrai est vrai.

Le ciel a des oreilles; il entend clair. On peut lui dire ce qu'on veut; il ne rebute personne.

On a pu remarquer que, bien que dans ces citations diverses il soit question d'un même et seul Être suprême, il s'y trouve désigné par divers noms. Il est connu sous d'autres noms encore : ainsi on l'appelle Ti, seigneur; Hlañ-ti, le seigneur suprême; Xao-tyen mañ-ti, le seigneur suprême du ciel élevé; Yu-xwañ, le souverain sublime; Xwañ-xwañ mañ-ti, le seigneur suprême, souverain des souverains; Kyen yuen, la source de l'être ou l'essence première; Tuen-tsae, le véritable absolu; Hlyuen-myuen mañ-jen, immatériel, infini, suprême; Tui-liñ, le très-intelligent; Tyen, le ciel; Li, la loi, l'origine, l'esprit; Tao, la raison, la loi, le verbe; Tai-ki, enfin, la matière animée par l'esprit.

Il est donc inexact de dire que le vrai Dieu n'a pas de nom en chinois : il en a comme dans nos langues, où nous l'appelons non-seulement Dieu, mais encore le Seigneur, le Tout-Puissant, le Créateur, l'Éternel, l'Être suprême. Dans nos idiomes modernes, comme en latin, en grec, en hébreu, comme en chinois, le mot de ciel est employé comme synonyme de celui de Dieu. Leu mi-lyu dit à cet égard : « Le Kyen yuen est invisible et ineffable; mais il n'y a rien qu'on voie mieux et dont on puisse tant parler que le ciel : c'est pourquoi le I-kiñ prend si souvent le ciel pour un de ses symboles; mais l'être désigné par le caractère Kyen ne se borne pas au ciel, qui

n'est qu'une faible image de quelques-unes de ses perfections. » Les Chinois disent aussi que le caractère Tyen, ciel, est formé du caractère Ta, qui signifie grand, grandeur, et du caractère I, un, placé au-dessus du premier : on y retrouverait donc l'expression des idées d'unité supérieure et de grandeur qui conviennent à Dieu; mais ces analyses de caractères sont puériles.

Le mot de Tyen, ciel, reçoit en chinois plus d'acceptions encore que dans nos langues : il signifie le ciel visible, le jour, la raison; mais il est clair que quand on parle d'un ciel juste, vrai, qui voit tout, assiste et juge les hommes, il ne s'agit point de l'espace dans lequel se meuvent les astres. « On ne saurait, dit saint Justin, imposer de nom à Dieu. » « Le Tao n'a pas de nom, dit de même Lao-tsö; il ne prend de nom que quand il se divise. » Dieu est anonyme, car nos langues ne sauraient trouver de nom qui rende sa majesté; il est polyonyme, car tout ce qui dans nos langues exprime quelque chose de sublime et de parfait peut servir à le rappeler. C'est ainsi que les monothéistes arabes désignent Dieu non-seulement par le mot d'*Allah*, mais encore par cent adjectifs. Ce mot d'Allah désignait jadis de faux dieux; il en était de même du mot correspondant chez les Hébreux, et du mot *Deus* en latin. En changeant de religion, les peuples ne changent point de langage; et si les mots chinois que je traduis par celui de Dieu ne sauraient représenter le Dieu suprême, parce qu'ils peuvent ou ont pu représenter autre chose, je demanderai comment le mot Dieu, ou *Deus*, que nous employons au pluriel pour désigner les créations de la folie humaine, et dont on s'est servi pour glorifier à Rome les plus scélérats d'entre les tyrans, pourrait convenir davantage à l'Être suprême. Nos langues humaines bégayent la langue du ciel : il suffit que notre esprit comprenne le Dieu sans nom, et, sous l'imparfait symbole, sache le reconnaître.

De ce que le monothéisme existe en Chine, il ne s'ensuit pas que d'autres doctrines, que l'athéisme ou le panthéisme n'y existent aussi.

« Ce qui est et ce qui n'est pas, c'est le ciel », dit Moñ-tsö. D'après Lao-tsö, le non-être est la source de l'être. Cela revient à dire que Dieu est une simple abstraction de l'esprit.

D'autres philosophes n'ont vu, en dehors de la matière, que le vide qu'elle remplit, ou le mouvement qui l'anime, ou la loi de ce mouvement; ou il n'y a point pour eux de divinité, ou cette divinité se confond avec la matière dont elle est seulement la vie.

Le système cosmogonique des Chinois est très-obscur : ceux qui en ont traité ne s'accordent ni sur le fond des choses, ni sur le sens des mots qu'ils emploient. Les philosophes de ce pays sont comme les métaphysiciens de l'Europe; ils ne s'enten-

dent pas toujours eux-mêmes, et il devient bien difficile de comprendre et d'analyser leurs doctrines.

Тшеʁ lyen-ki, appelé aussi Тшеʁ-tsö, mort l'an 1073 de notre ère, a fait le premier un système physique encore assez suivi. D'après ce système, il y a dans l'univers le Li, ou Tao, principe immatériel, et le Тші, principe de la matière. La matière se présente sous cinq formes, qui se rapportent à l'eau, au feu, au bois, au métal, à la terre. Dès qu'elle prend une forme, elle devient corps, шеñ; il faut pour cela le mouvement, qui croît et décroît, qui constitue l'expansion yañ ou la rétraction yin.

UNION DU YAÑ ET DU YIN DANS LE TAI-KI.

La durée du yañ s'appelle tʁñ; la durée du yin s'appelle tsiñ : alternativement le yañ et le yin dominent, et pendant des périodes immenses le monde croît et décroît. C'est l'opinion de Тшʁ-ші et de son école que le monde est éternel : sans commencement et sans fin, il renaît et meurt de nouveau, c'est-à-dire se transforme sans cesse. « Nulle chose n'est sortie de rien, nulle chose ne peut devenir néant », dit Lucrèce. Ovide nous montre les terres et les mers se succédant sans fin. Ces doctrines, que l'Europe connaît, sont professées en Chine, d'une part, par des philosophes qui, sans se dire Indo-Germains, ont reçu d'un long passé ce que l'Indo-Germanie croit inventer

de nos jours; et, d'autre part, par le bouddhisme, traîné peut-être à la remorque de la philosophie chinoise.

L'union du yañ et du yin s'appelle Tai-ki, c'est-à-dire ce qui est vaste, mais fini. Si l'on conçoit le Li uni au Tai-ki, ou dans le Tai-ki, on a l'unité trine, à laquelle l'historien Ssö-ma tsyen dit que les anciens rois offraient des sacrifices. On peut admettre aussi que le Li et le Tsi sont indépendants du Tai-ki. On peut opposer au Tai-ki, conçu comme la matière dans le chaos, le Wŭ-ki, c'est-à-dire ce qui n'est pas fini, l'infini, l'immatériel, ou regarder le Wŭ-ki et le Tai-ki comme une même chose. Si tout ce que je dis là n'est pas clair, ce n'est pas à moi qu'on peut s'en prendre. Si je développais plus longuement ces doctrines, ou si l'on en poursuivait l'étude, on les verrait devenir de plus en plus incompréhensibles; elles sont comme une caverne où l'obscurité croît à mesure qu'on avance, et comme il n'y a point de trésor au fond de la caverne, il est préférable de s'arrêter sur le seuil.

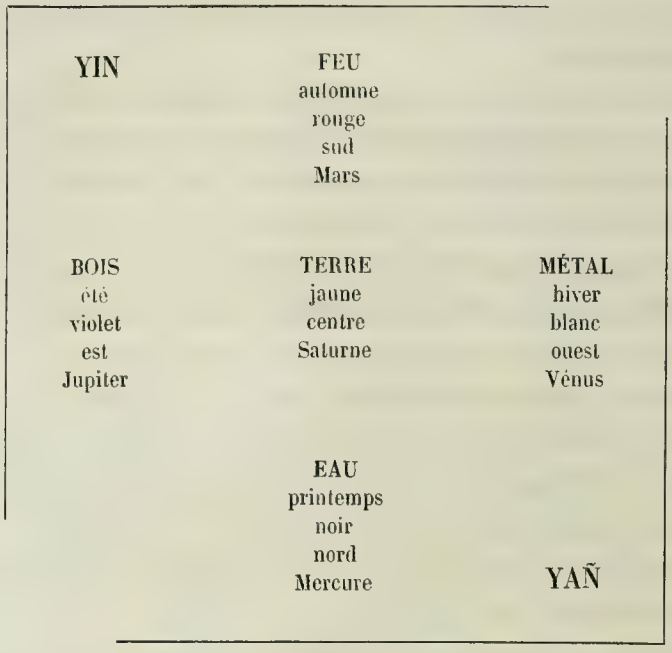
Je dois cependant exposer en quelques mots la doctrine des deux principes yañ et yin, doctrine qui paraît fort ancienne.

Le yañ est le principe mâle, le yin le principe femelle; le yañ est le soleil, le yin la lune : l'un préside à l'année depuis le solstice d'hiver jusqu'à celui d'été, l'autre pendant les six mois suivants. Le yañ est le bon principe, c'est le principe des présages heureux; le yin est le mauvais principe, le principe des présages malheureux : alternativement, les générations, les lieux de la terre, les êtres de la nature, les mois, les jours, sont soumis au yañ ou au yin. C'est à l'équinoxe de printemps alors que le yañ est dans toute sa force, que la végétation reprend; c'est à l'équinoxe d'automne, quand le yin est tout-puissant, qu'on doit exécuter à mort les criminels. Du nombre de yañ et de yin de divers degrés fournis par l'année, la saison, le mois, le jour de la naissance, le nom, etc., on déduit l'horoscope de chaque individu. La superstition des jours heureux et malheureux est, en Europe, aussi ancienne au moins qu'Hésiode. Le yañ et le yin, rapprochés sur un même cercle et se pénétrant l'un l'autre, forment le Tai-ki, dont la figure se retrouve partout en Chine (1).

Les cinq éléments (2), les cinq points cardinaux, les cinq couleurs, etc., les quatre saisons et les deux principes, sont associés de la façon suivante, le sud étant placé en haut, ou, comme disent les Chinois, en avant, et le nord en bas, ou en arrière du tableau :

(1) Pour la tracer, un cercle étant dessiné, on suppose dans le sens vertical un diamètre, et, par le milieu de chacun des deux rayons dont il se compose, on décrit deux demi-circonférences, l'une en haut, l'autre en bas; le cercle est ainsi divisé en deux parties égales qui se débordent l'une l'autre.

(2) La théorie des cinq éléments chinois est très-inférieure à celle des quatre éléments des Grecs, qui représentaient les produits de la combustion, c'est-à-dire les résultats d'une analyse imparfaite.



Le yañ et le yin ne sont pas tant des forces opposées que des forces successives et des forces concordantes dont l'union produit tout ce qui est.

Le ciel est yañ et la terre est yin. Ici le ciel ne paraît plus être le Dieu unique et souverain; il semble ne plus être que la partie la plus subtile de la matière confondue dans le Tai-ki, c'est-à-dire dans le chaos, que l'une des deux puissances auxquelles la création vivante est due. L'union du ciel et de la terre a produit d'abord l'homme, qu'on dit aussi formé des parties les plus subtiles des cinq éléments. Au ciel, à la terre, à l'homme, se rattachent trois sortes d'êtres surnaturels : les Ilen, les Ki et les Kwey. On ne cite d'ordinaire que les premiers et les derniers; en les associant, on les appelle Kwei-men, ce qui pourrait se traduire les esprits (ou les mânes) et les génies. Par Kwey, on entend aussi les diables, les démons; les anciens appelaient démons des esprits familiers semblables aux Kwey : le sens de ces mots correspondants a donc suivi des variations pareilles en Asie et en Europe.

Le ciel et la terre, le yañ et le yin, que le Ilɜ-kiñ qualifie de père et de mère, s'unissent éternellement; mais cette union est plus active à l'équinoxe du printemps : c'est par la matière subtile, tui, du ciel et de la terre, par leur *pneuma*, leur *spiritus*, leur souffle, tui (1), qu'ils entrent en contact. Tout alors dans la nature reçoit une

(1) Notre langue n'a pas un mot qui rende bien ces acceptions diverses. Les langues dites sémitiques ont les mots *rouhh*, *ruach*. Callery a traduit : « Ce mois-ci les vapeurs du ciel tombent, celles de la terre montent; le

nouvelle vie; c'est ce qu'enseigne le Li-ki dans le chapitre Yué-liñ : il nous montre au premier mois du printemps l'empereur, accompagné des grands de l'État, allant ouvrir le sein de la terre avec la charrue sacrée transportée dans son char. « C'est en ce mois, ajoute le Li-ki, que le souffle du ciel descend en bas, que le souffle de la terre monte en haut; le ciel et la terre s'unissent, les germes des plantes se développent. »

Ainsi s'exprime un des plus vieux livres de la Chine; et cependant Virgile a dit les mêmes choses et dans les mêmes termes : « Le père tout-puissant, l'éther, descend dans le sein de la terre son épouse joyeuse, et le mélange de ces deux grands principes donne la vie à tous les êtres. »

Si, en effet, la conception de Jupiter, telle que la présente le fragment attribué à Orphée, n'est autre chose que l'unité panthéistique, ce n'est pas la conception primitive des Grecs : Zeus était le ciel, le dieu brillant, le père de la lumière; « c'était, d'après Euripide, l'immensité sublime de l'éther qui enveloppe la terre de toutes parts »; c'était l'époux de Héré, et les fêtes appelées Hiérogamies célébraient au printemps la sainte et féconde union du ciel et de la terre.

Le culte du couple immortel avait gardé des autels à Samothrace et à Sparte; on jurait par les deux divinités mères à Magnésie et à Smyrne. L'Inde avait le même culte et prenait de même à témoin ceux que le Rig-Véda appelle les deux grands parents du monde. La Chine a connu dès les temps les plus reculés cette formule du serment; elle s'y retrouve encore : les affiliés de la société secrète appelée la Triade s'engagent devant le ciel et la terre, les dieux des montagnes et des torrents, les esprits des six fleuves, le grand dragon, etc.; Agamemnon jurait par Zeus, le soleil, les fleuves, la terre, et ceux qui jugent les morts; mais ici la terre n'a plus que le quatrième rang. Le ciel et la terre étaient adorés par la plupart des peuples de l'Europe barbare; on en a retrouvé le culte en Amérique, chez les Comanches par exemple; il existe de même à la Nouvelle-Zélande : c'est donc un culte universel, auquel l'esprit humain est, à ses débuts, naturellement conduit, et cet exemple fait voir combien il est déraisonnable d'attribuer aux diverses races des tendances religieuses diverses, à chacune d'elles un système religieux particulier.

M. A. Maury s'empresse de faire remarquer, dans son Histoire des religions de la Grèce antique, que le culte du ciel et de la terre n'est point spécial aux peuples indo-européens. On pourrait ajouter que rien ne montre que les peuples dits indo-

ciel et la terre sont en harmonie, les plantes ouvrent leurs bourgeons, etc. » Je crois que le mot *tchi*, que Callery rend par vapeurs, ne saurait, en raison de la nature religieuse et mystique du récit, être traduit que par matière subtile, esprit, souffle; et au lieu de l'harmonie du ciel et de la terre, il faut voir leur union dont l'ouverture des bourgeons est le résultat.

européens l'aient pris les uns des autres : la similitude des noms donnés au ciel, par exemple, prouve simplement la parenté de leurs langues, et l'analogie qu'on remarque entre les légendes et le culte de ces peuples ne paraît pas beaucoup plus grande que celle qui les rattache aux légendes et aux cultes de l'extrême Asie, de l'Amérique du Nord, de la Nouvelle-Zélande.

Le culte du ciel et de la terre paraît d'abord n'être que l'adoration de la nature, dans laquelle l'homme distingue la terre qu'il habite de la voûte azurée et peuplée d'astres qui enveloppe et domine cette terre. Confucius, cependant, dans le Тшʁñ-yʁñ, nous fait connaître que c'est au Шañ-ti, c'est-à-dire à l'Être suprême, que s'adressent les cérémonies des sacrifices célestes et terrestres. Le ciel et la terre ne sont donc que les manifestations sensibles du Шañ-ti. On adore le Шañ-ti en s'humiliant devant ses œuvres : c'est ainsi, sans doute, que Шun sacrifiait au Шañ-ti, comme cela est dit dans le Шʁ-kiñ. On peut admettre même que tout culte a l'Être suprême pour dernier objet; que les astres et les génies ne sont que des signes par lesquels Dieu se rend accessible, et que des intermédiaires par lesquels il se laisse atteindre. Ainsi, quand Mencius dit que tout homme peut sacrifier au Шañ-ti, peut-être n'en faut-il pas conclure qu'il lui puisse offrir un sacrifice direct, ou même présenter ce sacrifice au ciel, qui est la plus pure image de la Divinité et qui a pour pontife le souverain.

Le ciel est certainement considéré comme supérieur à la terre. Par le seul mot de ciel on peut entendre les deux choses, comme on peut entendre la Divinité même. D'après l'empereur Kañ-шï, les sacrifices offerts au ciel ne s'adressent qu'à Dieu; le ciel et Dieu sont une même chose. On exprime par deux mots différents, sʁey et paé, les cultes rendus au ciel et à la terre. Ces cultes ne sont donc point du même degré : l'empereur se qualifie seulement de céleste (tyen-tsö); le pontife japonais prend le même titre (ten-zi); et peut-être le dieu des Turcs et des Mongous, Tanri, n'est-il autre que Tyen-örl ou Tyen-ri, c'est-à-dire Tyen, le second monosyllabe, qui se prononce *ri* dans certaines contrées de la Chine, étant, dans le nord, employé fréquemment, de la même façon que tsö, à la détermination des substantifs.

L'empereur est le pontife des sacrifices célestes, et c'est en cela qu'il est dit tyen-tsö et шeñ tyen-tsö, ou saint enfant du ciel, vénérable émanation du ciel. « Les magistrats sont les ministres du roi, dit Ȣ lin-tшuen, expliquant un passage du Шʁ-kiñ, et le roi est le premier ministre du Seigneur. » Agamemnon et Abraham étaient aussi les pontifes de leurs peuples.

Шun, dans le Шʁ-kiñ, sacrifie à Шañ-ti; mais il sacrifie aussi aux montagnes, aux fleuves, etc. Ces sacrifices s'étendent, dans le Li-ki et dans le Тшeʁ-li, qui a moins

d'autorité, à cinq Ti, ou cinq seigneurs, dont les noms diffèrent dans les deux livres, et qui paraissent personnifier les cinq points et les cinq éléments. On a dit cependant, depuis, que la religion des trois premières dynasties, c'est-à-dire des Hya, des Chañ et des Tsheu, embrassait seulement le ciel et la terre; que les Tsin, qui succédèrent aux Tsheu, introduisirent le culte de quatre Ti, culte qui appartenait à leur petite nation, et que les Xan y ajoutèrent le cinquième Ti, auquel était attribuée la couleur noire; que plus tard on reconnut six ciels ou six noms du ciel, et que le nombre des grands sacrifices varia de deux à neuf.

Les Tao-ssö ont toujours eu une tendance marquée à personnifier la Divinité et à en multiplier les personnifications : ils ont imaginé trente-trois ciels, et ont mis dans le trente-troisième Yu-xwañ ta-ti; mais au-dessus de ce dieu ils ont encore placé trois seigneurs, Ti, ou même trois Chañ-ti, ou peut-être un Chañ-ti et deux Ti. Ces inventions ont paru impies et déraisonnables aux philosophes : l'empereur sen Xwei-tsen avait proclamé la divinité de Yu-xwañ mañ-ti; il mourut captif des Tartares, et ses malheurs furent regardés comme un châtiment du ciel. « Il y a très-certainement un souverain seigneur, dit Tshe-mi, car le ciel, très-fort et très-rapide, roule naturellement sans cesse... Mais ce n'est point ce que les Tao-ssö disent, qu'il y a trois seigneurs très-purs, qui ont tels et tels habits et qui sont assis de telle et telle manière. »

La dynastie des Miñ abolit le culte de Tai-yi, celui des cinq seigneurs et celui des six ciels. On avait le plus habituellement sacrifié aux deux solstices, soit en même temps à la terre et au ciel, soit au ciel au solstice d'hiver, et à la terre au solstice d'été. Le sacrifice du solstice d'été a paru moins important que l'autre, et je crois qu'il est tombé en désuétude.

Les objets principaux du culte impérial sont le ciel, la terre, les aïeux (tyen, ti, tai); on peut y ajouter le soleil, la lune, les étoiles, les patrons de la dynastie et de l'empire : tous ces êtres célestes reçoivent des sacrifices ou offrandes de premier ordre (on distingue quatre ordres de sacrifices ou offrandes).

D'après une note de Medhurst, la dynastie actuelle accomplit la cérémonie du solstice d'hiver sur un autel rond, placé sur une plate-forme élevée de trois étages (1). Le sommet de l'autel est réservé à la tablette de Chañ-ti; les tablettes des ancêtres de l'empereur sont placées à droite et à gauche; celles des esprits qui président aux phénomènes de la nature, reléguées au second étage, ne sont honorées que par des

(1) Les lieux élevés ont été partout le théâtre du premier culte : les autels ont été placés quelquefois, comme au Mexique, au-dessus de massifs en maçonnerie, quelquefois au-dessus d'échafaudages assez élevés; les prières et les sacrifices se sont généralement accomplis à ciel ouvert; quelquefois le toit des temples a été ouvert, afin que le culte pût monter jusqu'au dieu.

sacrifices ou offrandes du second ordre. L'empereur, tandis que l'encens brûle, évoque l'esprit du Seigneur; il offre lui-même l'encens, s'agenouille trois fois, se prosterne neuf fois, en fait autant devant les tablettes de ses ancêtres; enfin il présente successivement à Hañ-ti et à ses ancêtres les offrandes sacrées.

On n'admet aux cérémonies du culte impérial ni les prêtres des diverses sectes, ni les femmes; on admet ces dernières, cependant, aux sacrifices offerts à la divinité qui préside à la culture de la soie. Ceux qui prennent part aux cérémonies s'y préparent par la retraite dans un lieu pur, l'emploi de vêtements purs, l'ablution, un jeûne de trois jours : pendant ces trois jours, ils ne doivent ni juger des criminels, ni s'occuper des malades, ni être en deuil, ni fréquenter les fêtes, ni entendre la musique, ni cohabiter avec des femmes, ni user de boissons fermentées, ni manger des oignons, de l'ail, des poireaux.

Des prohibitions analogues et ces purifications se retrouvent dans les cultes de l'antiquité grecque et romaine et dans la plupart des autres. C'est une maxime constante de l'humanité qu'il faut être pur pour s'approcher des dieux. Les rapports sexuels, le contact des cadavres, sont généralement regardés comme des souillures dont il faut se purifier; quelques peuples y ajoutent le contact des animaux carnivores ou de ceux qui se repaissent d'ordures. La purification, qui lave souvent aussi des crimes, est une cérémonie purement symbolique. On a découvert, de nos jours, que les ablutions, la circoncision, etc., étaient des institutions hygiéniques : on n'a pas montré, toutefois, que les chrétiens fussent, en Orient, soumis à plus de maladies que les musulmans; et il est permis de douter que l'hygiène ou la propreté puissent retirer quelque profit des ablutions de sable pratiquées dans le désert, des aspersions de sang en usage chez les anciens, des lotions d'urine de bœuf recommandées par Zoroastre à celui qui a touché un cadavre, ou des frictions avec la bouse de vache, qui constituent la purification par excellence aux yeux des Indous.

Suivant que l'empereur rend son culte au ciel, à la terre, au soleil ou à la lune, il est vêtu de bleu, de jaune, de rouge ou de blanc : les autels du ciel sont ronds, ceux de la terre carrés; les tableaux sur lesquels sont inscrites les prières sont, suivant le culte, de la même couleur que le vêtement impérial; les caractères qui les couvrent sont rouges pour les cultes du ciel et du soleil, noirs pour les autres.

On appelle kyao les sacrifices offerts au ciel, et tʁ ceux offerts à la terre; les autres, qui ont pour objet le dieu lare de l'empire Tʁ-ti, le dieu des récoltes, ou les cinq puissances, sont offerts par les ministres ou les magistrats.

La succession des inclinaisons du corps (pae, ou tɯu-kʁñ), des agenouillements (kwey), des redressements (ɯin) et des prosternations (ko, ou ko-ɯao, ou ko-to), constituerait exactement ce que les musulmans appellent le *rikat,* si la proportion des

inclinaisons n'était plus grande et celle des prosternations plus faible chez les musulmans, qui s'inclinent deux fois, s'agenouillent une fois et se prosternent deux fois.

Les quatre ordres de sacrifices (tsö-ssö) et d'offrandes, ou les trois ordres ta, tuɤñ et syao, consistent, pour le premier, en veaux gardés pendant quatre-vingt-dix jours; pour les deuxième et troisième, en taureaux et bœufs gardés trente jours; pour le quatrième, en porcs et moutons gardés dix jours. Les animaux sont apportés après avoir été tués. J'ignore ce qu'on fait de leur chair, qualifiée de tsö fɤ jao.

On présente d'autres offrandes, et surtout des pièces de soie.

Le culte impérial se perd dans la nuit des temps. Continué de siècle en siècle et d'année en année, comme une fête d'un caractère plus officiel que religieux, comme une innocente cérémonie, l'esprit public s'y est assez habitué pour que la naïveté des premiers âges n'éveille plus les sourires de l'incrédulité; mais il avait fallu cette naïveté première pour fonder un tel culte, comme il faut aujourd'hui pour le maintenir le témoignage des siècles qu'il a traversés.

Ce fut donc une étrange idée que celle de la Convention, qui, en même temps que la France prenait les mesures décimales des Chinois, voulut lui imposer un pastiche de la religion du ciel et de la terre; ce fut une farce vraiment triste, et dans laquelle l'esprit humain joua un singulier rôle : il y eut au printemps la fête de la jeunesse, en été celle de l'agriculture, en automne celle des vieillards. Robespierre devint pontife, tout comme le fils du ciel : en ce temps comme toujours, quand le pouvoir parlait, ses salariés lui faisaient écho; tant que le culte artificiel dura, ce culte eut donc des dévots. La loi contraignit un instant le public à s'y associer par la fermeture des boutiques; mais le peuple de Rabelais n'y entra pas davantage, et le culte de Robespierre fut enterré sous les éclats de rire, comme une mascarade de carnaval.

On peut considérer le culte du Tao comme embrassant tous les cultes secondaires de la religion de l'État dite des lettrés et du bouddhisme : je confondrai donc en un même chapitre les objets de ces divers cultes, sans décrire, donc, les vingt-quatre cultes ou autels (tan) de la religion de l'État; je noterai seulement ici les cultes officiels du dieu des lettrés, Wen-tuañ ti-tuun; du dieu de la guerre, Kwañ fɤ-tsö, et du dieu Tuɐñ-xwañ, qui préside à l'administration de la Chine et a des temples dans chaque chef-lieu de fɤ et de tuyen. Confucius, bien que le Tao ne lui soit pas fermé, doit être traité à part : sa gloire se refuse aux simagrées d'une superstition vulgaire. On voit rarement son image dans les temples; elle n'apparaît que dans des tableaux : on ne saurait dire qu'elle y tient la place d'honneur, mais elle en occupe d'ordinaire le milieu, et c'est sur elle que les regards se portent le plus.

Je ne parlerai ici ni de la vie, ni des ouvrages, très-connus presque tous, traduits et faciles à aborder, de Confucius; j'aurai occasion d'en dire ailleurs quelques mots. Je

ne parlerai pas davantage de son école. Traitant seulement de son culte, je dirai que ce culte embrasse aussi les principaux disciples du grand philosophe, et je le décrirai brièvement.

Confucius a, dit-on, en Chine, environ seize cents temples; ce serait un peu plus d'un temple par tan-tɯeʁ ou ɯyen (1), ou, comme disent les missionnaires, par sous-préfecture. Le principal de ces temples est dans le Hlan-tʁñ, au lieu même où s'élève le tombeau de Confucius (2), c'est-à-dire dans le ɯyen de Tɯu-fʁ, qui dépend de Yen-tɯeʁ fʁ. Ce temple, qualifié, comme les autres temples dédiés à Confucius, de tɯi-ɯeñ myao, ou temple du très-saint (ou très-sage), et aussi de ʁ-kiñ po-ɯö, est desservi en ce moment par quarante-quatre individus, descendant tous de Confucius et entretenus aux frais de l'État, qui leur reconnaît un rang officiel; les trois principaux jouissent du troisième rang de la hiérarchie chinoise. J'ai entendu dire que les descendants de Mencius ou d'autres philosophes pouvaient être admis au service de ce temple; mais il n'y en a pas de trace dans l'annuaire, qui donne à tous les employés ou officiers du temple le nom de famille de Kʁñ, qui rappelle leur descendance de Kʁñ fʁ-tsö ou Confucius.

Kʁñ tɯeʁ-xwan, descendant du philosophe à la soixante et onzième génération, a recueilli et publié sous Kyen lʁñ, sous le titre d'Annales du très-saint, une histoire de son ancêtre et de sa famille. Sa piété filiale va jusqu'à dire que Confucius est l'égal du ciel (yu tyen wey i); il fait commencer sa généalogie à Kyé, frère de l'empereur Yao, et jusqu'à Kʁñ ɯʁ-leañ, père du philosophe, compte soixante-deux générations de sages, d'hommes d'État et de héros. Cette généalogie, comme bien d'autres, est mensongère et inadmissible; mais il n'en demeure pas moins probable que la famille de Confucius, qui semble avoir en son temps été un gentilhomme, qui sans doute savait, ce que tant de gens aujourd'hui titrés ne savent pas, le nom de son grand-père, est la plus ancienne du monde. Avant la révolution, il fallait, parmi nous, pour être homme de qualité, c'est-à-dire pour montrer qu'on était noble sans le concours des rois, remonter seulement à l'année 1400 : il y eut à peine neuf cents familles qui purent le faire, et la faveur en aida sans doute quelques-unes. La plupart des maisons saxonnes ou normandes se sont fondues en Angleterre, et se survivent seulement par des substitutions : la noblesse romaine s'évanouissait de même; l'Italie a encore des patriciens qui disent en venir : cette gloire, assurément, mérite qu'on la revendique. Il

(1) Il y a cent quarante-sept des uns et treize cent trois des autres; mais il y a de plus quelques tin qui peut-être ont aussi des temples de Confucius.

(2) Le tombeau de Confucius est un immense tumulus. Dans le nord de la Chine, comme dans l'Asie centrale, on ne connaît guère que cette forme de sépulture; le rang du mort détermine la dimension de son tumulus.

est certain, cependant, que bien qu'en fondant la république on eût, pour compléter un sénat de trois cents membres, anobli cent soixante-quatre plébéiens, bien que depuis on ait compté mille familles patriciennes, déjà au temps de César les maisons anciennes étaient rares, comme elles le sont parmi nous.

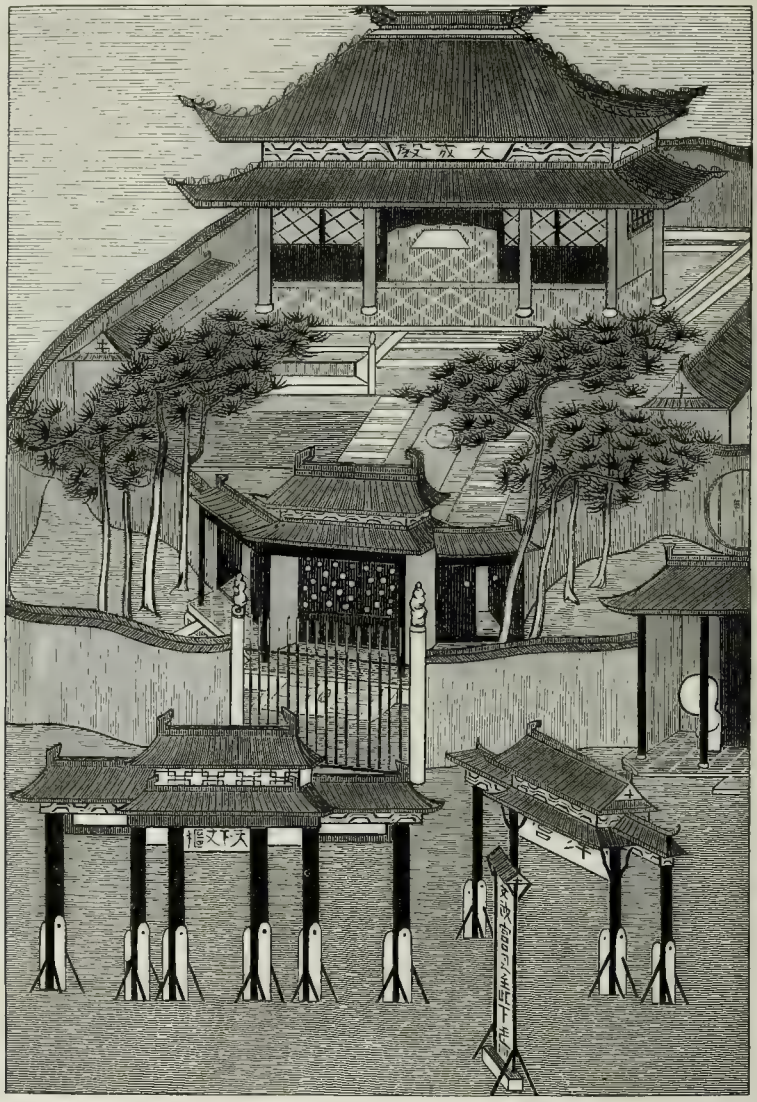
La maison de Confucius compte vingt-quatre siècles, c'est-à-dire deux fois plus que celle de Mahomet. Recueillie dans un hospice, ou si l'on préfère une académie, elle brille de peu d'éclat; cependant elle vit, et dans ce pays sans noblesse, qui connaît seulement ces titres dont le souverain affuble ceux qui l'amusent, un si grand fait a dû être remarqué. On dit donc en Chine qu'il y a trois maisons (san kya-jen kya) : celle de Confucius, celle du chef du Tao, enfin celle de l'empereur.

A l'entrée des temples de Confucius, on lit ordinairement une dédicace qui peut se traduire par : « Au pivot de la science sur la terre »; au-dessus de la porte du sanctuaire : « Chapelle de la grande excellence ou de la grande perfection »; dans l'intérieur du temple : « Hommage au maître de tous les âges ». L'autel porte des flambeaux et un brûle-parfums, mais point d'images; on y voit seulement les tablettes de Confucius et de quatre sages qualifiés de Ta-myen. La tablette de Confucius porte : « Siége (ou trône) du plus sage (ou plus vénérable) des lettrés du passé, Kʁñ-tsö »; sur les autres, par ordre de prééminence, de gauche à droite, et du fond vers le devant de l'autel, on lit des dédicaces analogues : à Yen-tsö, qualifié de Fʁ-meñ; à Tsʁñ-tsö, qualifié de Tsʁñ-meñ; à Ssö-tsö, qualifié de IIIʁ-meñ; et à Môñ-tsö (Mencius), qualifié de Ya-meñ, Confucius ayant seul le titre de Tmi-meñ, qui indique sa supériorité. Des deux côtés du temple, à hauteur ou en arrière de l'autel, sont placées les tablettes des soixante-huit sages dits IIIyen-tmö, qui, avec les quatre précédents, complètent le nombre de soixante-douze.

On donne à Confucius un grand nombre d'autres titres du même genre, ou d'une valeur officielle et nobiliaire, qui lui ont été attribués à diverses époques par des écrivains ou par le gouvernement, qui en a fait un prince, avec à peu près autant de raison que Napoléon eût voulu faire de Corneille un sénateur. Il y a des grandeurs qui rencontrent des hommes encore plus grands qu'elles, et il n'est pas sage d'appeler l'attention publique sur la disproportion qui existe entre le génie et les distinctions dont les princes disposent.

Les magistrats sacrifient ou font des offrandes à Confucius au commencement du printemps et de l'automne. D'après un ouvrage intitulé IIIeñ-myao tmi, ces sacrifices, qui appartiennent à la classe des sacrifices moyens, comprendraient plus de 62 000 victimes par an, dont 27 000 porcs et 27 000 lapins, des moutons des cerfs et quelques taureaux. On offrirait de plus, dans les temples de Confucius, 27 600 pièces d'étoffes de soie.

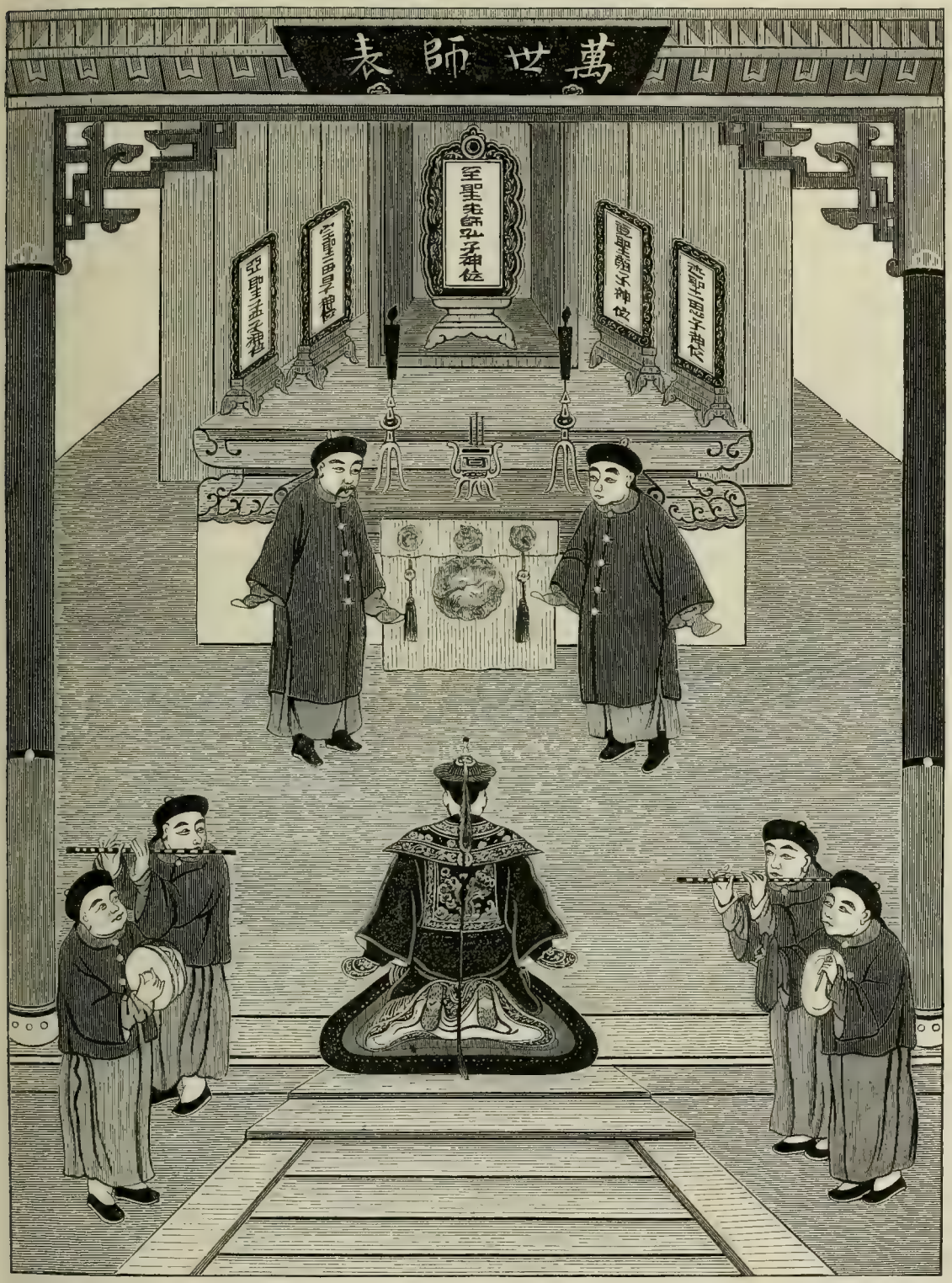
On exécute en l'honneur de Confucius les mêmes évolutions paé, kwei, ko, qu'en l'honneur du ciel ou des ancêtres. La flûte (yo), les cymbales (siao-pɔo), le tambourin (kɔ), accompagnent les hymnes et les prières : les maîtres des cérémonies se tiennent



TEMPLE DÉDIÉ A CONFUCIUS.

devant l'autel, les mains couvertes par le bout de leurs manches, attitude respectueuse usitée en Chine comme dans l'Asie musulmane en présence de la Divinité ou des supérieurs.

Les ministres du culte de Confucius sont des employés de l'État; ils doivent en



MAGISTRAT HONORANT CONFUCIUS.

Tablettes de Tsouñ-tsö. Moñ-tsö. Tablette de Confucius. Tablettes de Yen-tsö. Ssö-tsö.

général être syeu-tsay, ou ce que les missionnaires appellent bacheliers. Dans les grandes villes, il y en a d'ordinaire trente-deux, dont seize, qualifiés de yo-señ, sont chargés de la musique, à laquelle on attache une grande importance, et seize, qualifiés de wu-señ, sont chargés de la conduite des cérémonies, qu'ils dirigent par des commandements et des gestes : on en fait habituellement officier huit de chaque espèce à la fois. Des professeurs attachés au li-pu ou ministère des rites, ou des magistrats, donnent quelquefois des leçons publiques de musique et de cérémonies soit dans un temple, soit dans l'édifice consacré aux examens, myo-kuñ, et dans la salle des offrandes.

D'après Kañ-mi, le culte de Confucius a seulement une valeur politique; les sacrifices semblent lui donner une valeur religieuse. Mais l'Asie a d'autres mœurs que l'Europe : le symbolisme y a des formes plus hardies que les nôtres. Les Chinois offrent des viandes à leurs morts illustres; nous offrons aux nôtres des couronnes et des fleurs : ces offrandes sont pieuses et se justifient par le sentiment qui les dicte; mais les morts n'ont pas plus besoin de fleurs que de nourriture. Nous avons en Europe le culte du drapeau : on le salue de la tête et de l'épée, du bruit de la mousqueterie et du canon; on va le chercher avec une certaine pompe; la musique joue en son honneur : ce n'est assurément qu'une loque de soie; mais cette loque est le symbole de la gloire militaire, et le sang des héros coule sur ses autels. Si ce culte n'est pas superstitieux, si nous n'y voyons pas une idolâtrie et une impiété, il me semble que nous devons juger avec quelque indulgence le culte de Confucius, culte inoffensif d'ailleurs, et pour lequel il n'a jamais été versé de sang humain. Il arrive souvent parmi nous que des magistrats civils ou des officiers et des soldats non catholiques assistent à des cérémonies catholiques, un *Te Deum* par exemple; ces cérémonies ne constituent pour eux qu'un hommage rendu à leur pays ou au souverain de ce pays. Il ne me paraît pas que le culte de Confucius, imposé aux magistrats chinois, ait à leurs yeux une signification plus religieuse; je ne pense pas qu'en dehors de sa famille, Confucius ait des adorateurs qui l'assimilent au ciel. Je crois donc regrettable que la cour de Rome ait vu un acte d'idolâtrie dans des pratiques puériles accomplies avec régularité et indifférence.

OLYMPE CHINOIS

Rôle des dieux. — Titres divins. — Dieux principaux. — Trinités diverses. — Premiers hommes. — Le Pa-kwa. Astres et météores. — Dieux protecteurs. — Génies célestes. — Dieux pénates. — Héros et sages.

J'ai montré que la notion d'un dieu éternel et tout-puissant était, depuis les temps les plus reculés, répandue en Chine : ce dieu, toutefois, est le dieu inconnu ; c'est le dieu indéfinissable, dont la main humaine ne peut tracer le vrai nom et dont les temples ne peuvent recevoir l'image. Inaccessible aux prières des vulgaires mortels, il accueille seulement, et par quelque délégation peut-être, les prières de l'empereur, qui le représente auprès de la race humaine ; mais comme la puissance de ce dieu se révèle par des créations sans nombre et variées, elle s'exerce par des ministres qui sont des anges, des génies, ou, comme les appelle la pauvreté de nos idiomes, des dieux. Ces dieux plus près de nous, ces dieux dont quelques-uns ont traversé la vie de ce monde, connaissent les besoins de l'homme et compatissent à ses peines : ils agréent le dévot le plus humble et la plus modeste offrande ; ils ont des remèdes pour tous les maux ; ils aident le marchand dans son commerce ; ils donnent de la pluie aux légumes et du soleil aux blés ; quelquefois même, plus indulgents, ils favorisent des joueurs qui s'aident eux-mêmes, ou des pirates que nos navires poursuivent.

Il y a peu de livres de dévotion chinois dans lesquels on ne rencontre la mention d'une divinité suprême qui intervient à la naissance ou à la mort des personnages divinisés, et dont ils reçoivent le rang qu'ils occupent dans le ciel. Les images des dieux et les tableaux, appelés tsʂñ-mɯen, qui représentent l'olympe, sont plus explicites encore : ceux qui paraissent gouverner l'assemblée des dieux, ceux qui, dans cette assemblée, tiennent le rang le plus haut, Yu-xwañ ta-ti et Lin-pao, par exemple,

sont habituellement représentés en adoration devant l'Être suprême, qu'on ne voit pas. Ils tiennent, en effet, à deux mains un objet allongé, d'ivoire ou de jade vert, appelé kwey, qui est le symbole de cette adoration. Au temps des Miñ, on s'approchait de l'empereur avec un objet analogue, appelé tшao-xʁ, sur lequel on fixait ses regards et qu'on plaçait devant sa bouche lorsqu'on répondait au fils du ciel. Les envoyés cochinchinois se sont présentés ainsi devant Napoléon III.

Certains personnages bouddhiques, Ti-tsañ wañ, par exemple, sont ordinairement figurés, sur les mêmes tableaux, avec les mains jointes.

La fantaisie, mère des dieux, est si féconde qu'on ne saurait dire leur nombre. La Chine est un de ces pays où il est plus facile de trouver un dieu que de rencontrer un homme. Quelques-uns de ces dieux imaginés par les mythologues vivent seulement dans quelque livre; d'autres ne sont connus que dans une province, un district, une ville. Il me serait impossible de présenter ici un tableau complet de l'olympe chinois, et je ne saurais m'égarer dans le labyrinthe sans issue des apothéoses locales : je traiterai donc seulement des divinités les plus connues; j'exposerai ce que j'ai pu savoir de leur légende la plus populaire, en même temps que les gravures ajoutées à ce travail montreront comment on les figure, et permettront à ceux qui visiteront la Chine de les reconnaître.

D'un livre à l'autre les légendes varient, comme le caprice ou la dévotion des auteurs. La même incertitude règne dans toutes les religions primitives : Hésiode, Homère, Ovide, ont chacun leur théogonie; il en existait d'autres de leur temps; chaque poëte et chaque temple avait probablement la sienne. Mais l'imagination a des bornes; il y a des fables plus répandues et plus acceptables que d'autres. On voit donc, en Chine comme ailleurs, les mêmes mythes revenir plusieurs fois, accompagnés de noms différents. Plusieurs dieux chinois, par exemple, sont conçus dans le sein d'une femme par l'opération d'un rayon de soleil ou d'une fleur et à la suite d'une vision céleste; leur naissance, qui a souvent lieu après une gestation de quatorze mois ou davantage, est signalée par de grandes lueurs et par des émanations parfumées qui se répandent au loin. Tous les dieux et les saints sont d'une intelligence précoce; dès l'âge le plus tendre, ils entendent tous les livres; quelques-uns luttent ou contre un dragon qu'ils écrasent, ou contre les diables qu'ils renferment dans l'enfer. Les fables de l'hydre de Lerne, du serpent Python, de la défaite des Titans, celle même des pommes d'or du jardin des Hespérides, se retrouvent dans la mythologie chinoise; non qu'on les y ait portées, mais parce que ces fictions étaient naturelles à l'esprit humain.

Une certaine disposition à croire à la métempsycose a, de plus, amené les mythologues à attribuer à un même personnage, Lao-tsö ou Kwan-yin, par exemple, plu-

sieurs apparitions et incarnations successives, et à supposer, de plus, que des femmes saintes pouvaient se confondre dans Kwan-yin ou devenir Kwan-yin, comme des hommes saints deviennent Bouddha. Je ferai remarquer ici que les légendes des dieux et des saints chinois, loin d'être immorales comme celles des dieux grecs et romains, sont, au contraire, empreintes d'une morale assez pure : la bienfaisance, le sacrifice de soi-même, la vie ascétique, sont les principales marques de la divinité et de la sainteté aux yeux des Chinois.

Les personnages de la hiérarchie céleste reçoivent différents titres.

Celui de Hleñ ou Hlön, donné à Confucius et aux sages, comme à l'empereur, est le plus sérieux et le plus estimé : on peut le traduire par *saint* ou *vénérable*.

Celui de Pŭ-sa, ou Boddhisattva, appartient à certains personnages bouddhiques, comme celui de Sön, ou saint, à des personnages moins importants : ce dernier titre est souvent donné aux religieux. Le titre de Tsŭ-ssö paraît avoir la même valeur que celui de Pŭ-sa.

Dans la religion ou plutôt dans l'olympe du Tao, on distingue des Hlañ-ti, ou des Ta-ti, ou des Ti, c'est-à-dire des souverains, des seigneurs, des archanges; des Wañ, c'est-à-dire des rois, des princes ou des anges. Saint Augustin, si je ne me trompe, a dit qu'il en était des dieux comme des bêtes, qui sont mâles et femelles : les Chinois ont des génies ou divinités mâles, des génies ou divinités femelles; les premiers sont appelés Hlen, et les autres Nyañ-nyañ. Ces génies président à des phénomènes naturels ou dispensent diverses faveurs. Ils sont célestes et bons; ils appartiennent au Yañ. On leur oppose les diables, Kwey, qui sont terrestres et méchants et appartiennent au Yin. Cette façon de concevoir les Hlen et les Kwey n'est pas celle des philosophes, mais c'est celle des temples et du peuple. Un proverbe voudrait que les Hlen ne fussent rien de plus que les hommes : on leur adresse cependant des prières et on leur fait des sacrifices ou des offrandes. Les Kwey sont redoutés, mais on ne leur offre point de sacrifices; on les combat plus qu'on ne les conjure; leur rôle est très-infime, et si les faux dieux, au lieu d'être une création de l'esprit, sont des démons, j'oserai demander ce que peuvent être les faux diables.

Le titre de Syen est donné à un certain nombre de personnages célestes; les Chinois citent surtout les huit Syen, mais on pourrait en compter au moins une douzaine de plus sans sortir des régions bien connues de l'olympe. Tous les Syen paraissent avoir vécu sur la terre; l'existence de quelques-uns paraît récente. Il y en a de mâles et de femelles. « Avancer en âge et ne pas mourir, disent les Chinois, c'est être Syen. » Ils disent encore qu'il y a cinq choses qui sont Syen : le ciel, les dieux, la terre, l'eau et l'âme humaine. On peut, dès lors, considérer le mot Syen comme signifiant immortel, impérissable.

Les principaux dieux ne reçoivent aucun des titres qui précèdent : ces titres seraient au-dessous de leur dignité; à plus forte raison ne saurait-on les employer, comme on l'a proposé pour le mot Шen, à la définition du dieu suprême. Plusieurs génies qui président à des phénomènes naturels portent seulement le nom de ces phénomènes, qu'ils personnifient entièrement.

Quelques astres sont, sous leur propre nom, l'objet d'un culte; d'autres ont pour gardiens des hommes ou des femmes célèbres, des héros, d'anciens empereurs : la même pratique avait cours chez les Grecs.

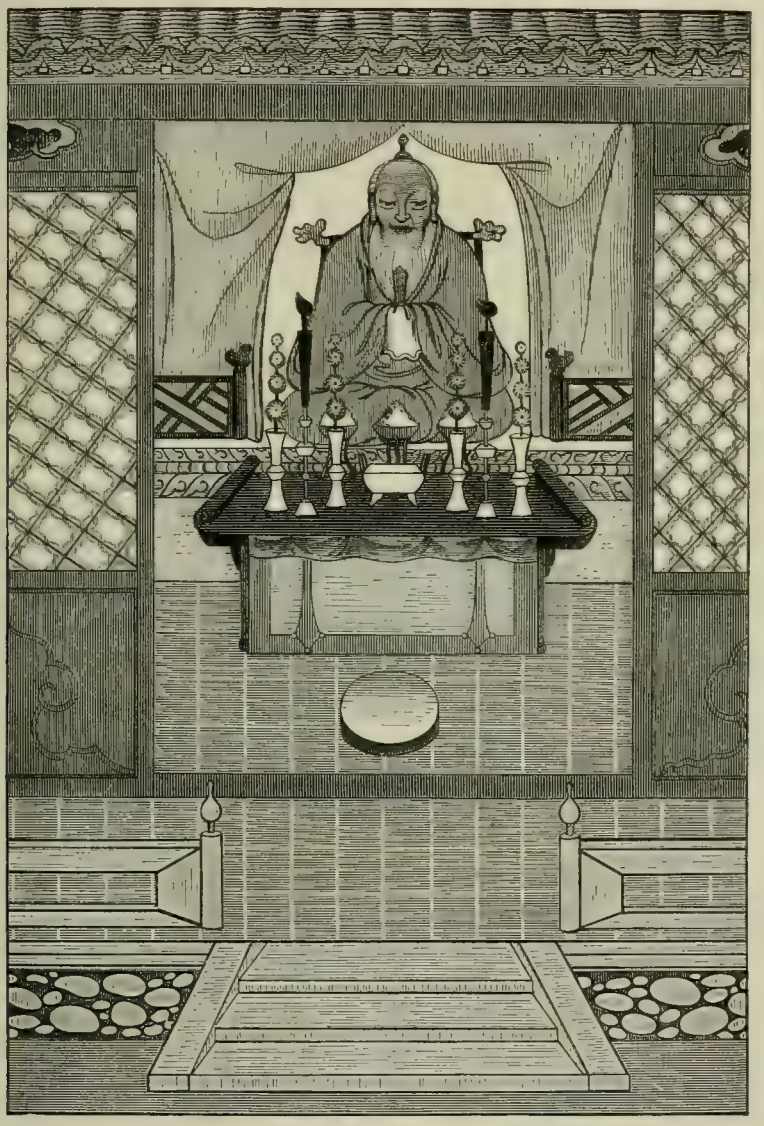
Quelques titres peuvent être indifféremment attribués, tantôt isolément, tantôt ensemble, à une même divinité. Tyen-xo, ou la reine du ciel, peut être qualifiée de Nyañ-nyañ; mais on n'oserait qualifier ainsi Kwan-yin, qui est Pʁ-sa; le dieu de la guerre, Kwañ fʁ-tsö, est appelé quelquefois Шeñ-шen kwañ fʁ-tsö pʁ-sa, ou le saint génie Kwañ fʁ-tsö boddhisattva : étrange accumulation de titres incompatibles les uns avec les autres, autant qu'avec le personnage auquel la dévotion les applique.

D'après l'ouvrage intitulé Шen syen tʁñ-kyen, qui donne avec un certain développement les légendes des génies et des saints, Шyuen-шyuen шañ-jen, c'est-à-dire l'éternel, immatériel, suprême, donna par son souffle naissance à cinq êtres qualifiés de Xwa-шen et de ϒ fan, c'est-à-dire les cinq points, parce qu'ils gouvernent : Шʁei-tшin-tsö le nord, Xwañ-lao le centre, Tшen-tsin-tsö le sud, Mʁ-kʁñ l'est, et Kin-mʁ l'ouest. Ils règnent aussi sur les cinq éléments, les cinq planètes, etc.

Mʁ-kʁñ, appelé aussi Tʁñ wañ-kʁñ, était mâle : c'est le roi des Шen ou génies; Kin-mʁ, appelée aussi Si wañ-mʁ, était femelle : c'est la reine des Nyañ-nyañ. Mʁ-kʁñ et Kin-mʁ peuplèrent le monde, non point à l'aide du procédé dont l'idée se présenterait le plus naturellement à l'esprit, mais par une opération de haute alchimie : ils tirèrent d'un mélange chauffé dans un fourneau deux enfants dont l'un, Yin-örl, était mâle, et l'autre, Tsa-nyu, était femelle. Ce nouveau couple donna le jour à deux individus de chaque sexe; la seconde génération en produisit le double; la troisième, cinquante-six, etc. Pour les philosophes, ces enfants sont des monades.

Шyuen-шyuen шañ-jen est figuré dans le Шen syen tʁñ-kyen; je ne l'ai, toutefois, jamais rencontré dans les temples, ni sur les tableaux de l'olympe. Le haut de ces tableaux est occupé presque toujours par Yu-ti; quelquefois, cependant, on y voit deux personnages plus importants que lui : ce sont Yuan-шö, qui paraît être le chef nominal de toutes les sectes chinoises et est parfois confondu avec Шyuen-шyuen шañ-jen, et Liñ-pao, que beaucoup regardent comme le plus grand des dieux. On considère assez généralement Lao-tsö comme une incarnation de Liñ-pao. Yuan шö et Liñ-pao portent au sommet de la tête une petite couronne de forme particulière; ils sont assis sur des trônes fermés par une bande semi-circulaire, au milieu de

laquelle on voit une tête d'animal qui se rattache par un pied à trois griffes au bas du trône; on peut y voir aussi une sorte de ceinture ou d'anneau : quelquefois tous deux tiennent des kwey; quelquefois aussi Yuan-mŏ a la main levée comme pour



AUTEL DÉDIÉ A LAO-TSŌ, OU LAO-KYUN.

Dans les tableaux, Lao-tsŏ est souvent représenté à cheval sur un bœuf.

bénir, et Liñ-pao tient l'espèce de sceptre appelé jŭ-i. Ces deux divinités, de même que Yu-ti, ont habituellement la tête ceinte d'une auréole.

Yu-ti, ou Yu-xwañ ta-ti, appelé quelquefois Yu-xwañ mañ-ti, est regardé comme le dieu de Confucius ou son protecteur céleste; c'est le roi du ciel et le grand juge des

morts. D'après une de ses légendes exposée dans le *Chinese Repository,* il est fils d'une reine qui, ayant eu une vision de Lao-tsö, se trouva enceinte de vingt mois. Le corps de Yu-ti était lumineux en naissant. Dès son enfance, il se signala par sa bienfaisance; devenu roi, il confia le gouvernement de l'État à ses ministres et se retira dans les montagnes de Pʁ-miñ pour y mener la vie d'anachorète. C'est de là qu'il fut enlevé au ciel, où il jouit d'une existence sans fin.

On dit qu'il a reparu trois mille deux cents fois sur la terre pour enseigner le peuple, soigner les malades, répandre la paix et le bonheur autour de lui. Son culte, qui est ancien, paraît n'avoir acquis beaucoup d'importance que depuis Tɯin-tsʁñ des Sʁñ, c'est-à-dire depuis le commencement du onzième siècle de notre ère. On le représente sur un trône surmonté d'un dais : il est richement vêtu et porte une coiffure d'un genre particulier; il tient un kwey vert; derrière lui, deux serviteurs, l'un mâle, nommé Kin-tʁñ, et l'autre femelle, nommé Yu-nyu, qui personnifient peut-être des étoiles, tiennent des sortes de grands éventails appelés tɯö-yen, sur lesquels sont quelquefois figurés des espèces de trèfles. Près de Yu-ti se tiennent quatre personnages qualifiés de Tyen-ssö, ou docteurs célestes, comme les pontifes du Tao, et coiffés comme Yu-ɯö et Liñ-pao. Il est défendu par deux guerriers appelés Lin-kwan ou Wan-lin kwan, et Wʁ-kyu; le premier est rouge, le second est noir. Il a de plus un courrier nommé Tyen-tsao, qu'on figure à cheval, tenant sur un kwey les pétitions que les mortels ont adressées à Yu-xwañ ta-ti en les brûlant sur ses autels.

Le Sʁ ɯen ki mentionne un personnage confondu quelquefois avec Yu-ti, mais moins connu, et dont je ne parlerai que parce que sa légende, que le *Chinese Repository* a reproduite, présente un singulier amalgame de faits empruntés à d'autres légendes, ou du moins qui s'y retrouvent. Ce personnage, appelé Ilyuen-tyen ɯañ-ti, s'était incarné trois fois sous les trois empereurs : il revint sous Xwañ-ti, miraculeusement conçu par une reine. A sept ans, il comprenait tous les livres. Ayant quitté ses parents, il embrassa la vie ascétique : Dieu lui apparut alors. On lui prête une taille énorme et une figure étrange. Il fut enlevé au ciel, où les cinq Ilañ-ti, envoyés par les trois purs, San tsiñ, vinrent le recevoir. Ayant eu à combattre le roi diabolique des neuf cieux, il le vainquit : le roi diabolique se métamorphosa en tortue et en dragon; mais Ilyuen-tyen ɯañ-ti écrasa ce dragon. Il renferma ensuite les diables dans la caverne de Foñ-tʁ. Il triompha aussi du roi des singes : ce trait indien complète sa légende.

Les cinq Ilañ-ti sont les ȣ fan dont j'ai parlé plus haut : on les a qualifiés de Ilañ-ti à une certaine époque et dans certains livres; mais ces livres ne font point autorité. Les trois purs, San tsiñ, pourraient être Yuen-ɯö, Liñ-pao et Yu-ti; en général, cependant, on en fait trois êtres à part, à savoir : Yu-tsiñ, Ilañ-tsiñ et Tai-

OLYMPE CHINOIS (1re PLANCHE).

Tai-yin.
Tsi sin.
Tchen-wou ta-ti.
Kwei-sin.
Fou-chi.
Yu-xwañ ta-ti.
Tao-mou.
Ti-tsañ wañ.
Tai-yañ.
Leou sin.
Liñ-pao.

Ce tableau, non plus que les suivants, ne comprend pas tous les personnages secondaires mentionnés dans le texte. Le texte fera reconnaître ceux qu'il a été possible de placer dans le dessin.

tsiñ ; ils sont encore appelés Yuen-mö tyen-tsun, Hyuen-myao tyen-tsun et Tai-mañ Lao-tmun, c'est-à-dire le principe antérieur honoré dans le ciel, l'être mystérieux honoré dans le ciel, et le très-haut Lao-tmun, ou Lao-kyun, c'est-à-dire Lao-tsö.

Il y a d'autres trinités encore ; il y a les trois Yuen : Hañ-yuen, Tmʁñ-yuen et Hya-yuen ; ou le principe d'en haut, c'est-à-dire céleste ; le principe moyen, c'est-à-dire terrestre, et le principe d'en bas, c'est-à-dire le principe des eaux. D'après le Hen-syen tʁñ-kyen, Hañ-yuen est une divinité femelle qui entre en rapport avec Xo-tʁ, ou la terre reine, femelle aussi, qui représente la terre, et il n'est pas question des deux autres Yuen.

Il y a une trinité représentative du ciel, de la terre et de l'homme, San tsay : on appelle collectivement les trois individus qui la forment San kwan ta-ti.

Il y en a une aussi représentative des trois religions ; elle se compose de Hö-kya wen-fo, ou Bouddha ; Tai-mañ lao-tmun, ou Lao-tsö, et Ta-tmeñ tmi-meñ, ou Confucius : leurs auréoles sont appelées Hen-kwan, et, par les bouddhistes, Fo-kwan.

Tai-yi, honoré aussi d'une auréole et coiffé comme Liñ-pao, rappelle une théorie philosophique et cosmogonique dont j'ai parlé plus haut.

Parmi les divinités primitives, ou les génies primitifs, il faut citer les cinq montagnes, ʏ yo, qui portent les noms des cinq points, les trois empereurs céleste, terrestre et humain, et enfin les premiers habitants de la terre.

Pan-kʁ, qui avait devancé les trois empereurs, avait vécu dix-huit mille ans, croissant de six pieds par jour : il avait taillé les cieux ; des débris de son corps s'étaient formées les montagnes, les rivières, etc., mythe qui rappelle celui d'Ouranos ; il avait écrit l'histoire du monde sur la carapace d'une tortue, que malheureusement on n'a pas retrouvée. La Chine a des épilogueurs comme la Grèce : les derniers Grecs disaient que les plus célèbres de leurs dieux n'étaient que d'anciens rois, et s'empressaient de signaler l'emplacement réel ou prétendu de leurs tombeaux. On a dit aussi en Chine que Pan-kʁ, après avoir eu dix-sept enfants, mourut à Tsin myen xo-kyen fʁ, dans le Tmi-li, et qu'on y montre encore son tombeau. Je ne sais si on le montre, mais l'expérience m'a convaincu qu'il n'est pas, en ce genre, de chose qu'on ne puisse montrer.

Xwañ-lao enseigna aux hommes l'art de lier des radeaux : les uns allèrent vers l'orient, les autres vers l'occident, etc. ; la Chine, point de départ, resta le royaume du centre, Tmʁñ-kwo.

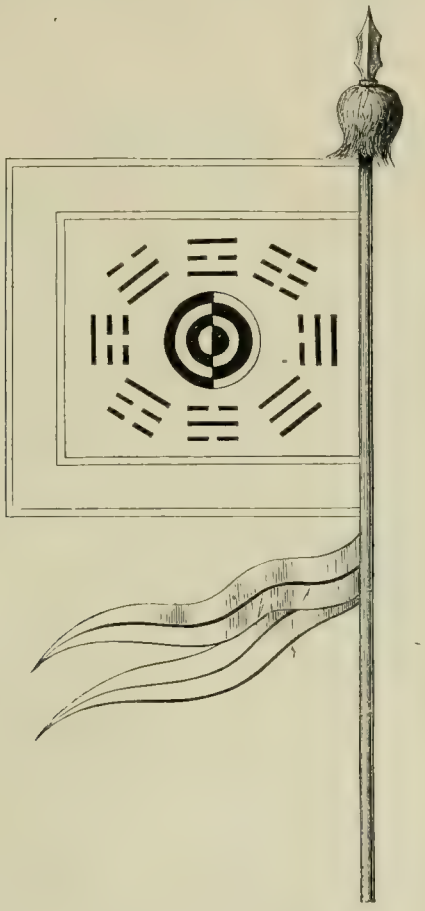
Yeʁ-tsao mö construisit le premier des cabanes ; il disparut âgé seulement de trois cents ans, enlevé sans doute au ciel comme Romulus, le Mohdi et dom Sébastien de Portugal.

Sʁi-jen mö découvrit l'art d'allumer le feu et celui de cuire les aliments.

Syen-yuan mö fit les premiers chariots; de son temps vivait Kwan-mao lao-jen, qui disparut à l'âge de trois mille ans : c'est un des patrons de la longévité.

Tmɤ-yɛñ mö est cité après Syen-yuan dans divers ouvrages.

Fɤ-mi, ou Fɤ-mi mö, avait, dit-on, le corps d'un serpent, la tête d'un homme, des yeux ronds, deux cornes et deux dents de morse. Sa fable a été regardée cependant,



LE DRAPEAU DES HUIT ARMÉES.

par des gens qui se prétendaient graves, comme le commencement de la certitude historique. Sa femme s'appelait Nyu-wo; son instituteur, nommé Tsañ-ki, inventa l'écriture (1); Fɤ-mi lui-même inventa les pa kwa, c'est-à-dire ces huit figures, composées chacune de trois traits simples ou doublés par rupture, qui donnent naissance à d'autres figures de quatre traits, etc. Leibniz y a vu des nombres écrits dans un système d'arithmétique binaire; la Chine n'y a jamais vu que la représentation de

(1) On attribue encore cette même invention à un certain Tsañ-chyé, qui vivait sous Xwañ-ti.

quelques idées simples, telles que le nom des éléments ou de quelques objets communs, et ceux des huit principaux airs de vent. La ligne pleine est yañ, la ligne brisée est yin; deux lignes pleines sont tai yañ, ou le yañ parfait; deux lignes brisées tai yin, ou le yin parfait. Le ciel est représenté par trois lignes pleines; la terre, par trois lignes brisées. Je donne ici, d'après un ouvrage chinois sur l'art de la guerre, ces huit figures entourant un tai ki, telles qu'elles sont placées sur le drapeau des huit armées, c'est-à-dire de l'armée réunie tout entière sous un seul chef. Le signe placé en haut marque le midi; celui placé en bas, le nord, etc. Du Halde a attribué à ces signes une valeur géographique et des positions respectives différentes. Je ne sais sur quoi il s'est basé pour le faire : le dessin ci-joint est extrait d'un ouvrage chinois très-étendu, où il se trouve accompagné de l'explication que j'en donne ici, explication qui s'accorde entièrement avec celle que je trouve dans les commentaires du Шъ-kiñ et d'autres anciens livres.

Шön-nъñ mö, appelé aussi Yen-ti, cultiva le premier la terre.

Kъñ-sön syuen-yuen travailla le premier les cinq métaux, fabriqua des outils, des armes, et jusqu'à des balances, remplaça les feuilles d'arbres et les peaux de bêtes par des vêtements tissés et cousus. On lui donne aussi le nom de Xwañ-ti : il était assisté d'un secrétaire ou instituteur du nom de Ta-jao. C'est sous le règne de ce Xwañ-ti qu'on commença à compter par cycles.

Le soleil, ou le génie du soleil, est adoré sous le nom de Tai-yañ sin-tшun, et la lune, ou le génie de la lune, sous celui de Tai-yin sin-tшun : on appelle un autre génie solaire Jï-kъñ, et un autre génie lunaire Yué-kъñ. Le culte du soleil conduit habituellement à celui du feu, représentation terrestre de la puissance solaire. Ce culte est un de ceux que la raison peut le mieux s'expliquer. Le soleil, en effet, est, d'après le témoignage non rectifié de nos sens, le plus beau et le plus grand des astres : l'instinct et la science nous disent que c'est par lui que tout se meut et vit dans le monde; que c'est par lui que circulent l'air et les flots, menés de l'équateur aux pôles, ramenés des pôles vers l'équateur, l'eau soulevée en nuages et portée de l'Océan à ces cimes élevées d'où elle redescend en torrents et en fleuves. On ne doit donc pas être surpris de voir le culte du soleil, culte officiel, mais délaissé, moins important en Chine que dans d'autres contrées, s'y présenter cependant, comme chez les anciens, sous plusieurs formes. En outre des génies du soleil et de la lune, en effet, une divinité existe, qui porte et gouverne ces deux astres : Tao-mъ, ce qui signifie peut-être la mère des constellations appelées Tao, traverse le ciel sur un char rapide; comme à plusieurs autres dieux ou déesses, on lui donne souvent trois yeux; elle a huit bras; deux de ses mains sont jointes pour prier et bénir; les autres portent le soleil, la lune, un globe d'où s'échappe le feu, une bannière, une lance, un arc :

quelquefois les bouddhistes, au lieu de l'arc, de la lance, du feu, etc., lui donnent un livre, une fleur de lotus, un vase, une cloche, et la font asseoir sur le lotus. Souvent aussi, au lieu d'un char, elle monte une sorte de cylindre tournant. Tao-mʁ est accompagnée d'ordinaire de deux suivantes, Tʁñ nyu, dont l'une tient un plat qui paraît contenir une tête de porc, et dont l'autre tient un éventail. On voit encore derrière elle Yuen-kin-nyañ, qui paraît présider à la confection des étoffes de soie et qui porte un kwey, et Tsyañ-kwan, satellite à visage sombre, armé seulement d'une espèce de crosse.

Les astres le plus particulièrement honorés sont ensuite :

Tsö-wei sin, ou l'étoile de Tsö-wey, la première du ciel, accompagnée de son valet Noé-kyen ;

Pei-tao tsi sin, ou les sept étoiles de la Grande-Ourse : on compte encore sept autres astres, qui sont le soleil, la lune et cinq planètes ;

Nan-tao leʁ sin, ou les six étoiles de la constellation appelée Nan-tao ou Tao du Sud. Les catalogues sont trop incomplets et trop variables pour me permettre d'établir la synonymie de cette constellation, non plus que celle des deux étoiles Tsö-wey et Noé-kyen.

Loei-tsʁ est le dieu du tonnerre ; il a sous ses ordres Loei-kʁñ, qui lance la foudre en frappant une fusée avec un marteau, et Tyen-mʁ, appelée aussi Tyen-mön, qui produit les éclairs et fait entendre les roulements du tonnerre à l'aide de deux disques de métal. Il a de plus un secrétaire, ou pan-kwan : il est difficile d'imaginer ce qu'il en peut faire, à moins qu'il ne lui fasse tenir un registre d'observations météorologiques ; celui-là au moins serait sérieux parmi tant d'autres qui, rédigés au hasard des souvenirs, servent seulement à mystifier la science.

Wañ-mʁ, la mère reine, la première femme du ciel, est représentée à cheval sur un paon ou un foñ-xwañ.

Tueñ-wʁ ta-ti règne sur toutes les eaux, douces ou salées. On le représente assis, la tête nue et une épée à la main : à ses pieds on voit une tortue autour de laquelle s'enroule un serpent rouge (1) ; un guerrier placé derrière lui déploie un étendard où se peint une constellation de sept étoiles qui est peut-être la Grande-Ourse.

Kin-lʁñ-ssö ta-wañ, figuré à l'avant d'un navire, son épée à la main, accompagné de deux guerriers dont l'un porte son étendard, gouverne la mer et les dragons. Les dragons, cependant, ont un roi de leur espèce, Xaé-lʁñ wañ ; mais cet aborigène, ce

(1) Cette tortue est un des quatre animaux fabuleux. Les trois autres sont le dragon, le ki-lin et le foñ-xwañ. D'autres animaux ont, du reste, leur fable. L'union de la tortue et du serpent est un des mythes les plus anciens de la Chine.

OLYMPE CHINOIS (2e PLANCHE).

Kwan-yin. Wañ-mou. Loei-tsou.

natif, est soumis à Kin-lʁñ-ssö comme un roi barbare pouvait l'être à Pompée ou comme un sultan asiatique peut encore l'être au gentilhomme anglais qui règne à Calcutta.

C'est le roi des dragons qui envoie la pluie et Sao-tsin-kʁ qui ramène le beau temps et la sécheresse. Le feu a sa personnification dans Xʁo-men : son visage et ses vêtements sont de la couleur du feu ; il a un œil au milieu du front ; il tient à la main une boule ou un disque d'où s'échappent des flammes ; il a deux assistants, dont l'un est militaire et l'autre civil.

Confucius est quelquefois représenté sur les Tsʁñ-men (tableaux qui représentent le panthéon chinois) : son visage est un peu bronzé ; ses cheveux et sa barbe sont très-noirs ; ses yeux sont vifs, son front bombé vers le milieu. Il va sans dire que ce n'est qu'un portrait de convention. Cette représentation de Confucius répugne d'ailleurs à ses disciples ; elle n'existe pas dans ses temples, et a souvent été interdite par l'autorité.

Le dieu des belles-lettres est Wen-tmañ ti-tmun : sa robe est habituellement violette ou jaune ; il tient à la main un jʁ-i ; il est accompagné de son disciple Tmʁ-i et de deux Hlʁ-tʁñ. Une sorte de diable noir ou rouge, couronné parfois d'un cercle d'or que ferme une fleur de lis ou une étoile, touche, avec un pinceau rouge, le front de ceux qui doivent réussir dans les examens : on l'appelle Koï-sin ou Kwei-sin ; on le regarde comme personnifiant l'étoile polaire.

Le dieu de la guerre est Kwañ-fʁ-tsö. C'est en même temps un personnage littéraire : aussi l'appelle-t-on quelquefois Wen-wʁ-meñ-men, le saint génie littéraire et guerrier. Il est assisté de son fils adoptif, Kwañ-piñ, et d'un soldat à figure rébarbative, qui est armé d'une pertuisane et s'appelle Tmeʁ-tsan.

Leʁ-moñ tsiañ-kyun, ou le général Leʁ-moñ, Yañ-kyen et d'autres héros chinois, sont aussi l'objet d'un certain culte, de la part surtout des militaires.

Les militaires ont aussi des dieux qui leur dispensent la fortune : ce sont les ʊ-lʁ tsaï-men. On les représente sous les traits de cinq guerriers richement vêtus, portant des lingots ou des objets précieux, et suivis d'un porte-étendard.

Les non-militaires vénèrent deux autres divinités chargées également de distribuer la richesse entre les mortels : ce sont Tsaï-men, ou mieux Fʁ-to tsaï-men, qui tient un lingot d'or à la main, et Hloan-tan, personnage à figure sombre, qui tient le même objet et porte de plus le bâton appelé pyen. Tsaï-men a deux assistants nommés Tmao-tsaï tʁñ-ssö et Li-mö syen-kwan : le premier donne des héritages, des trésors ; le second préside à la vente dans les boutiques.

Hloan-tan est servi par Kin-lun, qui tient une roue d'or d'où s'échappent des flammes, et Jʁ-i, qui tient une sorte de sceptre. Les noms de ces deux assistants sont

LE CARACTÈRE CHAO

Syen-touñ-nyu, Nan-tchi lao-jen.
Lu-touñ-piñ, Xan-tchouñ-li, Tsae-kwo-kyeou, Tyé-kwai-li.
Lan-tsae-xo. Xan-syañ-tsö.
Tchañ-kwo-lao. Xo-syen-kou.

ceux des objets qu'ils portent. Le premier est souvent coiffé d'un bonnet en forme de tête d'éléphant, et le second d'un bonnet surmonté d'un lion bleu. Tsaï-ɯen a, de plus, un courrier nommé Ma-kʊñ. Tsaï-ɯen est peut-être le dieu ou le génie chinois qui a le plus d'autels : il a pour chapelles toutes les boutiques et pour dévots tous les Chinois, grands appréciateurs de l'argent, ardents au travail qui le procure comme au plaisir dans lequel il se dissipe.

Trois Sin, génies ou étoiles, à savoir, Fʊ, Lʊ et Ilao, donnent le bonheur ou le bien-être, l'avancement, la longévité. La prospérité a encore son génie à part, qu'on appelle Fʊ-tsö : c'est à peu près le même personnage que Fʊ; on le représente cependant à part.

Le caractère ɯao, longévité, tracé de cent manières différentes ou d'une grande dimension, se détachant sur un fond de couleur foncée et couvert d'images de dieux ou de génies, est offert à des gens âgés, ou par des enfants à leurs parents, comme un souhait de longue vie. Je donne ici la réduction d'un grand tableau de ce genre.

Tɯañ-syen est le génie de la fécondité; on le représente armé d'un arc.

Xwa-ɯen préside aux fleurs; Ili-ɯen à la joie.

Deux jeunes enfants appelés Xo-xo örl ɯön-syen, ou simplement Xo-xo, dont l'un porte une boîte et l'autre une fleur de nénuphar, apaisent la colère, dissipent les soucis, et rappellent ces vers d'Alfred de Musset :

> Combien peuvent sur nous, pour guérir toute peine,
> Ces deux signes jumeaux de paix et de bonheur,
> Jeunesse de visage et jeunesse de cœur !

Un autre génie, appelé Loʊ-xaé, remplit souvent le même rôle. On lui attribue la pêche et la possession de la grenouille à trois pattes, appelée tɯan, qui est un talisman des plus précieux.

Huit petits génies (Pa syen) représentent encore la gaieté, le bien-être, la longévité, etc. Je crois inutile de raconter leurs légendes; leurs noms sont : Xan-tɯʊñ-li, Xo-sien-kʊ, Xan-siañ-tsö, Tsao-kwo-kyeʊ, Lu-tʊñ-piñ, Tɯañ-kwo-lao, Tié-kwaï-li, Lan-tsaé-xo. On peut y ajouter Nan-tɯi lao-jen et Syen-tʊñ-nyu.

Le génie de la médecine est Yao-wañ : on le représente tenant une fiole et accompagné d'un disciple qui porte ses livres. On voit quelquefois auprès de lui un tigre et un dragon qui, ayant été guéris par lui, se croient obligés de vivre toujours à ses côtés. Il y a encore un dieu protecteur des médecins nommé Liñ ta-ti.

Yen-kwan-ɯen, qui est mâle, et Yen-kwan nyañ-nyañ, qui est femelle, guérissent les maux d'yeux; ils portent un œil à la main.

LES HUIT GÉNIES (PA SYEN). — D'APRÈS UN TABLEAU CHINOIS.

Xan-tchouñ-li.

Lu-touñ-piñ. Xan-syañ-tsŏ. Xo-syen-kou.

Tsao-kwo-kyeou. Tyé-kwai-li.

Lan-tsaé-xo.

Tchañ-kwo-lao.

Tɯen-tsö nyañ-nyañ et Ша-ɯen guérissent la rougeole ou une maladie analogue.

Tao-ɯen guérit la variole.

Tʁ-tyen ta-ti guérit les maladies contagieuses en général.

Tsʁi-ɯen nyañ-nyañ préside aux accouchements.

Sʁñ-tsö nyañ-nyañ donne aux femmes la fécondité.

Etc., etc.

Parmi les protecteurs des arts utiles, nous trouvons encore :

Lʁ-pan et Tɯañ-pan, patrons des forgerons, maçons, charpentiers, etc.; Tsao-tɯun, qui préside à la cuisine, comme Tɯu-ɯen à la fabrication du papier; Tɯu-nyu-sin, au tissage; Xwañ-pʁo, à la filature du coton; Li-tae-pa, ou Li-pa-pae, à la fabrication du vin, ou plutôt des eaux-de-vie de riz, de sorgho et de blé, que boivent les Chinois. On le représente souvent entouré de grains, de fourneaux et d'alambics.

Parmi les dieux lares et pénates, patrons des lieux habités ou de l'agriculture, je citerai :

Tɯeñ-xwañ : suivant qu'il préside au gouvernement de tout l'empire, d'une préfecture ou d'une sous-préfecture, on l'appelle Tʁ, Fʁ, ou Шyen, Tɯen-xwañ. C'est un personnage officiel : il a ses temples dans tous les chefs-lieux de province, de district, et dans la plupart des villes; il en a trois à Pékin. On lui donne le titre de Lao-yé, comme à certains magistrats. On voit à la porte de ses temples les quatre lions de pierre qui décorent l'entrée des ya-mön, ou habitations des magistrats, et dans la principale cour des mêmes temples le vase ou brûle-parfums de bronze appelé ɯeñ-yu tiñ. Un dicton populaire dit qu'on peut tromper les magistrats, mais qu'on ne saurait tromper Tɯeñ-xwañ. Je parlerai plus tard du rôle de Tɯeñ-xwañ comme juge des morts et intercesseur.

Ƃ-ɯen-mʁ, tenant un jʁ-i et accompagnée de son serviteur Kya-yuan, a d'ordinaire autour d'elle ses cinq fils, ou Шön-ɯen, et leurs cinq femmes, Ƃ-ɯön nyañ-nyañ, qui sont les gardiens des champs et des tombeaux.

Il y a aussi les génies des cinq directions ou points, Ƃ-lʁ ɯen; le génie des communes, Шö-ɯen ou Шö lao-yé; celui des hameaux, Tʁ-ti lao-yé;

Celui du sol, des maisons et de la propriété, T'ʁ-ti ɯen, qu'il ne faut pas confondre avec le précédent;

Tsin-tsyen tʁñ-tsö, qui garde les puits; Ma-ɯen, Nyeʁ-ɯen, Шö-ɯen, ou les génies des chevaux, des bœufs, des serpents.

Les deux génies des portes, Men-ɯen : l'un, qui est blanc et d'un visage agréable, s'appelle Tsin-ɯao-pao, et encore Tsin-kyʁñ : il porte une sorte de bâton nommé kiyen; l'autre, qui est noir et d'une figure repoussante, s'appelle Yu-tɯu-kʁñ, et encore Xʁ-kyen-tö : il porte une autre espèce de bâton nommé pyen.

OLYMPE CHINOIS (3° PLANCHE).

Xo-xo.
Tcheñ-xwan, Li-chö.

Kwañ-fou-tsö, Kouñ-tsö, Wen-tchañ ti-tchun, Choan-tan, Tsai-chen.

T'aï-ɯan ɯö kan-tan détourne le mauvais œil et le mauvais souffle. On place souvent, devant les boutiques ou les champs, son idole faite en pierre et très-pesante, afin d'empêcher le bonheur de s'enfuir, comme un presse-papier empêche un papier d'être emporté par le vent.

Tsañ-ɯen est le génie des greniers; Tao-ɯen, celui du riz, qu'on appelle tao lorsqu'il n'est pas vanné.

Xʁ-ɯen et Too-ɯen président à l'emploi des mesures appelées xʁ ($^1/_2$ tan) et too ($^1/_{10}$ de tan).

Kyañ-tai-kʁñ, général et ministre de Wʁ-wañ, fondateur de la dynastie des Tɯeʁ, tient les diables en respect et distribue aux génies les emplois célestes.

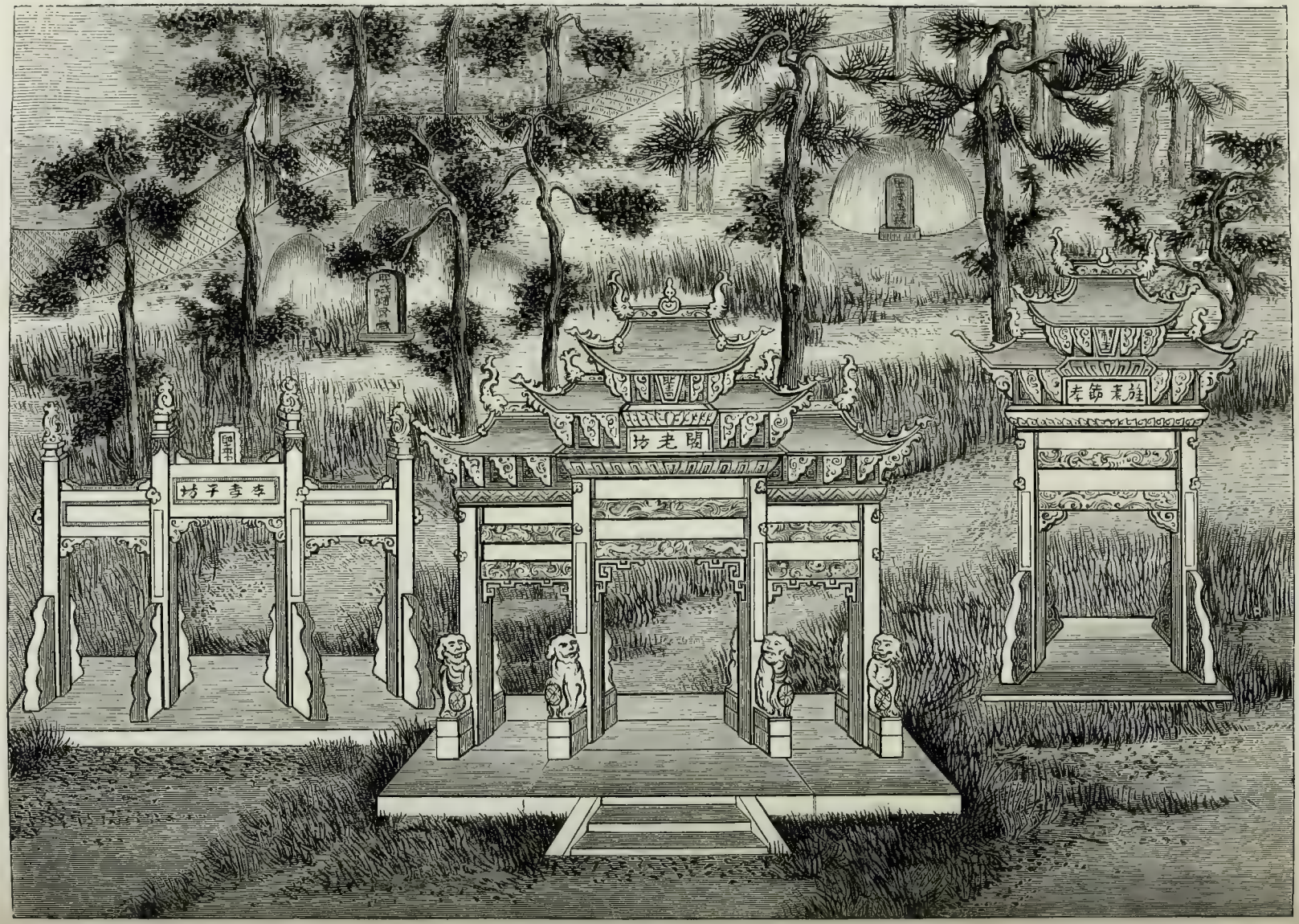
Tɯʁñ-kwé est le premier d'entre les morts : on le représente quelquefois s'amusant à faire partir des fusées sur la tête d'un diable qui paraît très-effrayé.

Enfin, les Chinois admettent toujours parmi leurs dieux et figurent au milieu de l'olympe, sous des traits de convention, l'empereur régnant, l'empereur actuel (Tañ-kin xwañ-ti).

Il arrive souvent que des héros, des hommes bienfaisants, des femmes d'une grande vertu, sont élevés au rang des dieux, ou plutôt proclamés saints, canonisés : le sentiment public y suffit quelquefois; quelquefois aussi l'initiative vient du gouvernement : un décret impérial suffit à nommer ou à révoquer un saint. C'est à des généraux morts en défendant une ville ou en livrant une grande bataille que ces honneurs sont le plus souvent décernés : ces généraux deviennent alors les patrons des villes dans lesquelles s'élèvent leurs autels. Xʁñ-ɯeñ ta-wañ est ainsi le défenseur de Canton : lorsque la ville est menacée par quelque ennemi, c'est à lui que le peuple vient demander secours.

Un exemple montrera comment on arrive à la sainteté. En 1840, Tɯen xwa-tɯeñ, général chinois, avait à défendre Wʁ-sʁñ contre les Anglais. C'était un homme pieux, compatissant aux autres, dur à lui-même, et dont les habitudes étaient des plus simples; les paysans, qu'il protégeait contre toute violence, l'appelaient le vieux Bouddha, Lao-fo. Il avait déployé une grande activité dans ses préparatifs; mais l'inégalité des armes ne lui laissait aucune chance de vaincre. Quand le jour du combat fut venu, il revêtit ses vêtements de cour et adressa des prières ferventes au ciel et à la terre. Il combattit avec un grand courage : criblé de balles, il succomba en invoquant le ciel et le visage tourné dans la direction de la demeure impériale. Le peuple consterné criait alors : « Le grand mur (le boulevard) de la Chine est brisé; qu'allons-nous devenir! »

Dix jours après sa mort on retrouva son cadavre, qui, dit son biographe, Illya sañ-tsö, de Sʁñ-kyañ fʁ, n'était nullement décomposé. L'empereur ordonna qu'il lui



ARCS COMMÉMORATIFS ET TOMBEAUX.

A la piété conjugale.

fût élevé des tablettes dans les temples de deux villes, et accorda certains honneurs à sa famille. Une statue qui, dit-on, lui ressemble beaucoup, en fut faite, et, vêtue comme il l'était, a été placée dans le temple de Tmeñ-xwañ, à Chang-haï. Le bruit se répandit aussi dans le pays que Tmen xwa-tmeñ avait fait connaître aux visiteurs du temple de la divination de Sʉñ-kyañ qu'il avait, à son arrivée dans le ciel, été promu à la dignité de second général du tonnerre.

Il y a dans cette histoire, comme dans toute histoire humaine, quelque chose de noble et quelque chose de ridicule : la fin gâte le commencement. Il n'en est pas moins certain qu'en tout pays la mémoire de ce soldat modeste et dévoué eût été honorée par le prince et par le peuple ; et il faut songer que ce que nous regardons comme le plus glorieux peut paraître ridicule à d'autres. Caïus Duillius marchait, dit-on, dans Rome, précédé d'un joueur de flûte ; c'était un grand honneur en ce temps-là. Nous avons bien aussi notre joueur de flûte, qui fera sourire ceux qui nous suivront, et parmi nos histoires il y a plus d'une fable : nous ne sommes ni les moins menteurs, ni les moins crédules d'entre les hommes.

On rencontre souvent des arcs, paé-fañ, commémoratifs de la vertu d'un magistrat, de la chasteté d'une vierge ou d'une veuve, de la piété filiale ou conjugale. Une inscription verticale, placée en haut du monument, indique à qui il est dû ; on y lit habituellement les mots : IIIön tmu, *Par décret saint,* c'est-à-dire par ordre de l'empereur. Une inscription horizontale, placée un peu plus bas, fait connaître l'objet du monument. Dans la gravure ci-jointe, on remarquera trois arcs : celui qui est à gauche est dédié à la piété filiale de Li (Li myao-tsö fañ) ; celui du milieu, à un ministre (Kwo-lao fañ ; le mot de Kwo-lao est rendu, dans le langage actuel, par celui de Ta-muo-ssö). On voit figurer à la base de ce monument, ou fañ, les quatre lions officiels. L'arc, enfin, qui se trouve à droite porte les mots : Tsin pyao tsyé-myao, qui signifient : « Moi (l'empereur), je manifeste ou j'honore la piété des épouses. »

BOUDDHISME CHINOIS

Date de Bouddha. — Légende de Bouddha. — Apôtres bouddhistes. — Caractère du bouddhisme. — Doctrine bouddhique. — Préceptes moraux. — Kwan-chö-yin. — Diverses Kwan-yin. — La reine du ciel. — Les dix-huit saints.

Le personnage que les Chinois appellent Hiö-kya a-ni fo, et que nous appelons, comme les Indous, Bouddha ou le Bouddha, naquit à Kapila-Vastu, dans l'Inde centrale, près des montagnes du Népaul. Les Chinois et les Japonais placent sa naissance au onzième siècle avant notre ère; d'autres Asiatiques, au septième ou sixième seulement; dans un discours sur l'histoire du bouddhisme, lu à Boston, M. le professeur Salisbury la rapporte à l'an 320 avant Jésus-Christ.

La dernière de ces dates me paraît trop rapprochée de nous; la distance qui sépare les autres est peut-être plus apparente que réelle : les Chinois et les Japonais placent, en effet, la naissance de Bouddha au huitième jour du quatrième mois de la vingt-quatrième année de Tsiao-wañ des Tsiew. D'après la chronologie connue en Europe et assez acceptée en Chine, publiée sous le titre de San yuen kya-tsö, la vingt-quatrième année de Tsiao-wañ serait l'année 1028 avant notre ère; mais on doit remarquer que plusieurs des princes mentionnés après Tsiao-wañ ont été nommés pour la première fois dans des ouvrages très-postérieurs à leur temps, ce qui rend leur existence extrêmement douteuse; que la durée moyenne des règnes, au nombre de trente et un, qui suivent celui de Tsiao-wañ et appartiennent à la même dynastie, serait d'environ vingt-cinq ans, tandis que pour les époques mieux étudiées de l'histoire chinoise elle est seulement de seize ans et demi. En réduisant à une moyenne de seize ans et demi les trente et un règnes, on placerait la naissance de Bouddha au commencement du huitième siècle avant notre ère; et si l'on supprimait les règnes les plus douteux, vers le milieu du septième siècle.

Le Bouddha appartenait à la caste des guerriers et à la tribu de Çakya, en chinois Hiö-kya. Sa mère, Maya, était l'épouse d'un petit roi; elle lui donna le nom de Siddharta.

AUTEL DÉDIÉ A FO (BOUDDHA).

La statue de Fo est dorée.

Dans la théorie bouddhique, comme dans la théorie cosmogonique des Chinois, le monde croît, décroît et se renouvelle sans cesse. Des bouddhistes ont dit qu'on pourrait exprimer son âge par l'unité suivie de quatre mille et quelques centaines

de zéros; c'est-à-dire, dit Rémusat, par une ligne de chiffres ayant 44000 pieds de long. C'était une façon grossière de faire entendre qu'il n'a pas commencé. L'humanité croît et décroît comme le monde; la notion de la sagesse, la pratique du bien, diminuent pendant de longs siècles : un instructeur céleste, un Bouddha, paraît alors, qui rappelle les hommes à la vertu. Avant Siddharta, pendant onze de ces périodes immenses appelées Kalpas, il en avait déjà paru soit un, soit quatre, soit sept, suivant les uns; soit des milliers, suivant d'autres. Peut-être n'étaient-ce là que les apparitions successives d'un même Bouddha : les uns disent que Bouddha doit reparaître; d'autres, qu'il a reparu souvent; d'autres, enfin, qu'il est constamment présent sur la terre : le pontife du Thibet en serait une incarnation.

Les légendes chinoises racontent que Bouddha vint, pour sauver les hommes, prendre une forme humaine dans le sein de Maya, qui le porta quatorze mois. Des prodiges accompagnèrent sa naissance : il rugit comme un lion ou un tigre, et en reçut le nom de Çakya sinha (lion ou tigre de Çakya); les dieux et les esprits se réjouirent et lui rendirent hommage. Il était d'une beauté extraordinaire; ses perfections, qui ne nous paraîtraient pas telles, ont été énumérées et décrites dans les livres de sa secte : il suffit de dire ici qu'il avait une protubérance au front, les cheveux bleus et bouclés, les ongles bronzés, et la peau de la couleur de l'or; ses statues sont en conséquence dorées, et l'on croit qu'il apparaît toujours sous les traits d'un homme d'or. A l'âge de sept ans, il possédait toutes les connaissances humaines. Élevé en prince, uni à une princesse accomplie, il fut d'abord le roi de la jeunesse; peu à peu, cependant, il arrivait à reconnaître l'inanité des choses terrestres : ne trouvant dans la matière rien de fixe ni de durable, il n'y vit rien de vrai, ni rien qui doive être estimé; il se réfugia donc dans l'idée abstraite de l'être sans limite, sans forme, sans substance, et, protestant contre le monde des sens, contre tout ce qui seulement paraît exister, il fut regardé comme l'apôtre de l'athéisme et du néant.

Il s'affranchit des chaînes du monde et se réfugia dans la solitude; « car, dit-il, celui qui est libre peut seul délivrer les autres » : on l'appela alors Çakya mouni, ou le moine de Çakya. Séparé des hommes, il fut visité par les démons, qui le tentèrent vainement, soit en cherchant à l'effrayer, soit en cherchant à exciter ses sens. Après des austérités qui épouvantaient les dieux, s'étant revêtu d'un linceul arraché d'un tombeau et lavé dans une mare, il se mit à parcourir la terre pour annoncer aux hommes la règle du salut. Comme il avait rejeté les traditions du temple en revêtant un sordide haillon, il rejeta celles de la loi en choisissant ses disciples, sans distinction de sexe, de rang ou de caste; les hommes ne furent inégaux devant lui que par la vertu. On l'appela le grand mendiant (maha bhikshou) : ses disciples aussi s'honorèrent du titre de mendiant. Il prêcha à Bénarès les brahmanes et les adorateurs

du feu; il convertit sa tribu; le roi de Magadha fut son disciple. Il se retira pour composer un livre, auquel deux autres furent ajoutés depuis par ses disciples réunis en concile. Son livre est un recueil d'aphorismes; les autres se rapportent à la métaphysique et aux règles de la vie religieuse. Il mourut enfin, ou plutôt il alla se confondre dans l'infini, sans substance et sans forme; il rentra dans le Nirvana, que les Chinois appellent Nie-pan. « Quoique son corps ait été brûlé, dit un dictionnaire bouddhique cité par M. S. Julien, le corps de la loi, c'est-à-dire sa nature spirituelle, immatérielle et subtile comme l'éther, existe perpétuellement. »

Après sa mort, sa doctrine envahit peu à peu les divers royaumes de l'Inde : elle enlevait à la caste des prêtres sa redoutable et stérile puissance; elle avait donc pour elle les rois et le peuple. La secte cependant ne tarda pas à décliner : trois conciles ne lui donnèrent point l'unité; leur but était surtout la réforme des religieux, et le nom de concile qu'on leur donne est assurément mal choisi. Mais, même dans leur humble tâche, ils n'eurent point beaucoup de succès : les prêtres réagirent contre la secte divisée, bientôt affaiblie; sa précoce décadence fut le signal de sa proscription. Persécutée au cinquième siècle de notre ère, elle fut, au septième, entièrement expulsée du continent indien.

Le bouddhisme n'avait atteint le Thibet et le Japon qu'en 307 et en 418; mais il avait pénétré en Chine beaucoup plus tôt : on attribue généralement son introduction à Miñ-ti, de la dynastie des Xan. En 65 de notre ère, ce prince, ayant vu en songe un homme d'or, envoya chercher dans l'Inde les enseignements du bouddhisme.

Beaucoup de Chinois disent que Bouddha avait visité la Chine : cette opinion n'est pas soutenable; mais le dictionnaire de Kañ-mi assure que déjà sous Hli xwan-ti, des Tsin, c'est-à-dire au troisième siècle avant le Christ, et vers le temps ou Mégasthène rencontrait dans l'Inde des sarmanes (çramanas, prêtres bouddhistes), il avait paru en Chine des ma-mön : on les avait emprisonnés, et un homme d'or avait ouvert les portes de leur prison. Sous Xan wɐ-ti, ou le Wɐ-ti des Xan, un siècle plus tard, on avait obtenu de l'Inde une image de Bouddha (Fo syañ), et ce sont, dit-on, les traits de cette image qui ont été constamment reproduits depuis dans les temples chinois.

Au commencement du cinquième siècle, le bouddhiste Fa-myen (Fa hian) avait visité l'Inde, et en avait rapporté des livres qui furent traduits en 418. Un siècle plus tard, deux autres pèlerins, Xwei-señ et Sɐñ-yun, parcoururent une partie des mêmes contrées. Au septième siècle, Hyuen-tsañ, après un voyage plus étendu, revenait avec de nouveaux livres qu'il traduisait en 695. Les remarquables travaux de Rémusat, MM. Fr. Neumann et S. Julien, ont vulgarisé parmi nous ces relations.

Un Indou, appelé en Chine Fo-tɐ-tmeñ, était venu prêcher le bouddhisme au quatrième siècle; ses miracles avaient opéré de nombreuses conversions. Avec Ta-mo,

prince indien et patriarche bouddhique, les chefs de la religion bouddhique avaient, au cinquième siècle, quitté l'Inde pour la Chine. Ils avaient rencontré en Chine quelque opposition : on avait un instant persécuté le bouddhisme ; plusieurs princes cependant lui avaient été favorables, avaient accepté ses règles, concouru même à traduire ses livres. En 950, l'empereur Kyen-ti avait envoyé dans l'Inde trois cents religieux chargés de lui en rapporter de nouveaux. La religion nationale ne fit pas obstacle au bouddhisme : il devait y avoir, et il y eut entre les prêtres des deux sectes quelque rivalité ; mais le Tao n'avait point de théologie, ou, s'il en avait une, son dieu (ou sa voie, ou sa raison, tao), vide et nul, sans pensée, sans action, sans nom qui puisse vraiment l'exprimer, ne pouvait s'effrayer de l'infini bouddhique ; et le bouddhisme, qui ne niait aucun dieu et était seulement indifférent, n'avait rien qui l'empêchât de sacrifier à la superstition publique et d'accepter toutes ses idoles.

Lao-tsö semble avoir voulu montrer seulement aux hommes une route vers le bien : c'est le sens que, d'après M. S. Julien, le mot *tao* paraît présenter le plus ordinairement dans ses écrits.

De même Bouddha a prétendu seulement enseigner une règle de conduite ; Lao-tsö recommande le silence, la méditation, le non-agir (wŭ wey) : telle est la pratique du Tao ; elle rend l'homme supérieur à tout ce qui est humain ; elle le fait triompher de la douleur et de la mort : cette doctrine est celle de Bouddha tout aussi bien que de Lao-tsö. Si Bouddha a détrôné les prêtres, il ne semble pas avoir combattu les dieux. Comme Lao-tsö et Confucius, s'il a laissé dans l'ombre la question de l'existence de Dieu, c'est peut-être qu'il regardait cette existence comme hors de doute et de discussion ; tout son enseignement moral la suppose, et cependant ses théories de l'éternité du monde semblent la repousser. Mais le bouddhisme ne consiste point dans un ensemble de dogmes nettement définis ; ce qui le constitue, c'est une certaine forme de la vie religieuse et l'hommage rendu à celui qui a institué cette forme, qui, bien qu'elle ait varié, bien qu'elle se soit corrompue, est la seule chose vivante que le bouddhisme puisse montrer.

Le bouddhisme va loin dans cette voie, lorsqu'il déclare qu'il y a quatre-vingt-quatre mille routes qui mènent au salut ; qu'en les suivant, c'est-à-dire en suivant une religion quelconque, on y arrive, comme la fourmi arrive au sommet d'une montagne ; mais que le culte de Bouddha, c'est-à-dire le culte contemplatif, mène l'homme au salut comme un vaisseau rapidement porté par les flots, les vents et ses voiles largement tendues. On voit dans des livres de dévotion le dessin de ce vaisseau, appelé Po-jo. Sur une de ses bannières, on lit : « Pour le monde très-heureux » ; et sur une autre : « Pour les régions occidentales. » Ces devises rappellent cette île des bienheureux où Ulysse reçut de Minos des préceptes moraux si singuliers.

Le bouddhisme, au moins en Chine, c'est-à-dire sur son plus vaste théâtre, est sans foi, et n'a aucune conséquence qui puisse se reconnaître, soit dans les mœurs publiques, soit dans le gouvernement de l'État. Ceux qui ont connu le bouddhisme en Chine, et même ailleurs, lisent toujours avec surprise ce qu'on en écrit en Europe: il leur serait impossible, s'ils ne voyaient dans certains livres le mot de bouddhisme à chaque page, de deviner que c'est du bouddhisme qu'il y est question. Le savant Medhurst exprime, dans le *Chinese Repository,* avec plus d'autorité que moi, ce même sentiment : « J'ai, dit-il, passé six ans au milieu des bouddhistes, dans différentes contrées, et je puis déclarer aux savants de l'Europe que ces prétendus principes du bouddhisme, qu'ils ont fait surgir des livres des bibliothèques d'université, sont aussi peu admis par les sectateurs de Bouddha que les doctrines chrétiennes elles-mêmes. »

Assurément ce bouddhisme des livres a dans ces livres une existence; il a pu même exister, en quelque lieu et en un certain temps, en dehors de ces livres. Mais le christianisme est tout autre chose : il a des symboles autrement arrêtés, en supposant que le bouddhisme en ait d'une espèce quelconque; il a eu des conciles plus sérieux et des docteurs plus éminents. Quelle ne serait cependant pas l'erreur d'un Chinois qui chercherait dans saint Augustin la religion des paysans russes, ou dans quelques légendes irlandaises celle des Français? Le bouddhisme a si peu d'unité qu'on ne saurait en compter les formes, qui ne se comptent pas elles-mêmes et ne cherchent pas à savoir en quoi elles diffèrent l'une de l'autre; il a si peu de principes que, lorsque les prêtres de ses diverses fractions paraissent confesser des doctrines opposées, lorsqu'ils déclarent, par exemple, que le Nirvana est la vie éternelle, ou le néant complet, ou un terme moyen qu'ils arrivent peut-être à concevoir, nous ne saurions vraiment dire lesquels sont orthodoxes et lesquels sont hérétiques. Sur Bouddha même ils ne sont point d'accord, et ce désaccord leur est indifférent.

M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui a beaucoup insisté sur le caractère et les effets de la doctrine du Nirvana, qu'il déclare être celle ou aboutir à celle du néant final, reconnaît cependant, avec une grande raison, le peu de netteté et le peu de puissance des doctrines attribuées au bouddhisme, et il cite ces lignes de Voltaire, que les philosophes et les savants ne liront jamais assez : « Prétendre que ces peuples sont athées est la même imputation que si l'on disait qu'ils sont anticartésiens; ils ne sont ni pour ni contre Descartes : ce sont de vrais enfants. Un enfant n'est ni athée ni déiste; il n'est rien. »

Les livres et les doctrines du bouddhisme, c'est-à-dire de ce qui fut ou de ce qui aurait pu être le bouddhisme, ont été étudiés et discutés par nos plus éminents orientalistes comme par nos métaphysiciens les plus profonds. Je n'ai point assez de science, je ne possède pas assez la métaphysique, et je ne suis pas assez maître en

l'art d'écrire pour remuer après eux les grands problèmes qu'ils ont soulevés. J'accomplirai une tâche plus modeste, mais d'une utilité pratique très-réelle, en donnant

AUTEL DÉDIÉ A LA TRINITÉ BOUDDHIQUE (SAN TSUN TA FO).

Deux prêtres, tête nue, vêtus du manteau rouge rayé d'or, célèbrent l'office. Sur l'autel on remarque un brûle-parfums et des chandeliers. Devant l'autel, des coussins ou prie-Dieu. Les images de Bouddha sont dorées et portent les saints stigmates sur le front, les mains et la poitrine : ce dernier stigmate s'appelle wan.

ici le peu que j'ai pu apprendre des notions religieuses des bouddhistes chinois. Ce peu sera peut-être tout ce qu'eux-mêmes ou du moins la grande majorité des gens de

leur espèce en connaissent, et l'explication que j'en donnerai, pour vraisemblable qu'elle me semble, ne les réunirait sans doute pas tous. Je marche ici dans les ténèbres, mais en des sentiers qu'une vraie lumière n'éclaira jamais, et qui ne valent pas la peine d'être éclairés plus complétement.

Les notions que j'expose sont chinoises; elles peuvent n'avoir cours ni dans l'Indo-Chine, ni à Ceylan, ni au Thibet, ni dans les couvents qui entourent Pékin, et que desservent des religieux à robe et chapeau jaunes soumis au pontife thibétain.

Les Chinois reconnaissent trois Bouddhas, ou du moins trois Bouddhas principaux, comme les tao-ssö reconnaissent trois êtres purs. On les appelle les trois êtres précieux, San pao et aussi San tsun ta fo.

Le premier en date est celui dont le règne est passé, Kwo-tшu fo; il est appelé O-mi-to fo.

Le second est celui dont le règne subsiste encore, Шyen-tsae fo : c'est Шö-kya a-ni fo, ou celui que nous appelons Bouddha, le véritable et seul fondateur du bouddhisme. Comme présent partout et actuellement venu, on l'appelle encore Jъ-lay (en sanscrit, Tathagata).

Le troisième est celui dont le règne viendra, Tsyañ-lai fo; son nom est Mi-lo fo.

On consacre à cette trinité des autels particuliers : les trois Bouddhas y sont représentés sous les mêmes traits, dorés de même, et portant habituellement de même sur le ventre le signe d'heureux présage, appelé, je crois, en sanscrit, svastika, qui se lit en chinois wan, et paraît se confondre avec le signe wan, dix mille, dont la forme est toute différente.

On dit que Fo a trois corps (tшeñ); mais je crois que cela doit s'entendre des trois puissances Fo, Fa et Señ (en sanscrit, Bouddha, Dharma et Sanga), qui paraissent représenter la connaissance, le verbe, le lien religieux. On peut penser, du reste, que les trois Bouddhas personnifient ces trois puissances auxquelles on paraît attribuer aussi le nom collectif de San-pao.

Les trois Bouddhas peuvent eux-mêmes être considérés comme des êtres collectifs, les saints actuels pouvant devenir Bouddhas en se confondant dans le Bouddha régnant : les Bouddhas du Thibet seraient alors des manifestations successives de Шö-kya a-ni fo.

Le bouddhisme est appelé Fo-kyao, Fo-mön, Fo-fa, etc., c'est-à-dire religion, porte et loi de Fo, etc.; ses adeptes le nomment plus habituellement encore Шö-kyao.

Les Chinois parlent surtout quatre livres, qu'ils appellent Ta-tшeñ kiñ, Syao-tшeñ kiñ, Kin-kan kiñ et Nyé-pan kiñ. Ce dernier est le livre saint dans lequel est développé le Nirvana; les deux premiers sont probablement les deux véhicules, Mahayana et Hinayana.

Les bouddhistes admettent la métempsycose, leñ-xwey, et l'enfer, ti-yu; ils ont pour principe que le bien et le mal sont récompensé et puni, man nño pao-yin; ils ont dix préceptes, dont les cinq premiers défendent le meurtre, le vol, le mensonge, la luxure, l'ivrognerie, et les cinq autres combattent certaines habitudes de mollesse. Les bouddhistes recommandent la charité, la pureté, la patience, le courage, la contemplation et la science; ils invitent l'homme à maintenir la pureté de ses yeux, de ses oreilles, de son nez, de sa langue, de son cœur et de son corps; ils rappellent l'existence de la douleur; ils attribuent son origine au mal, déclarent que le Nirvana est le remède et la cessation du mal, enseignent la règle de salut par laquelle l'homme s'élève au Nirvana.

C'est par le non-agir, wʁ wey, et la méditation, men (dyana), que l'homme y arrive. La perfection est définie en ces termes : « Шu ʁ tsi tsin, — pʁ men pʁ myen, — pʁ kya pʁ tsu »; c'est-à-dire, si j'ai bien compris : « Ne pas agir, être absolument aveugle (ou ne pas sentir); pas de race, pas de mort (ne pas engendrer, ne pas tuer); ne pas être épousée, ne pas épouser (pratiquer le célibat). »

La conscience humaine porte toujours et partout des jugements qui se ressemblent : la notion qui nous frappe n'échappait point au passé; ce qui nous paraît vertueux ou sublime a passé pour vertueux ou sublime dans les campements des premiers hommes; une même expression a revêtu de mêmes pensées; et depuis que l'humanité s'agite sur la terre, elle entend et répète les mêmes maximes. « Celui dont le cœur est droit, dit Confucius dans le Tшʁñ-yʁñ, ne fait pas à autrui ce qu'il ne voudrait pas qu'on lui fît à lui-même. » Comme le Christ et comme Salomon, Lao-tsö veut qu'on rende le bien pour le mal. « Le sage, dit-il au 63e chapitre du Tao-tö kiñ, venge ses injures par des bienfaits. » « Il est, dit une vieille sentence asiatique, comme le bois de santal qui parfume la hache qui le coupe. » Cette morale est trop pure peut-être, puisque, répétés d'âge en âge, ses préceptes ne sont point entrés dans la pratique des peuples : il faut que le mal continue à rencontrer le châtiment, il faut que l'homme se défende contre les embûches de l'homme; mais il faut aussi que la justice s'arrête où la vengeance cruelle commencerait; il faut que le pardon désarme le plus fort, et qu'avec la clémence la réconciliation entre dans le monde. L'inerte humanité ne se soulève qu'à des appels puissants; il faut lui montrer un but très-haut, très-éloigné, pour obtenir d'elle seulement quelques pas.

Le Christ a prêché le renoncement du monde et le sacrifice de soi-même; mais il enseigne encore cette active charité, cet ardent amour d'autrui, qui poussent le chrétien à chercher le pauvre pour le recueillir, le malade pour le soigner, l'affligé pour sécher ses larmes. Le bouddhisme veut aussi que l'homme renonce à tout; comme Lao-tsö, il veut que le fort cache sa force, le sage sa vertu, le philosophe sa lumière.

« Ne parlez pas, dit-il, du bien que vous pouvez faire ; ne rappelez que les fautes que vous avez commises. » Il veut que l'homme passe muet, aveugle, inoffensif, à travers la vie ; il veut qu'indifférent à tout ce qu'il peut subir, et plein d'une pitié sans bornes, il soit reconnaissant aux méchants du mal qu'il en reçoit. « Mais, demande un saint à un bouddhiste qui part pour enseigner les idolâtres, s'ils vous tuent, que penserez-vous d'eux? — Je penserai, répond l'apôtre, qu'ils sont bons, puisqu'ils me délivrent avec peu de douleur d'un corps rempli d'ordures. » Le bouddhisme, cependant, perdu dans les nuages de la contemplation, abaisse rarement ses regards sur la terre, et dédaigne d'apporter un vain soulagement à des souffrances passagères, seulement apparentes, purement imaginaires, et dont l'homme est guéri dès qu'il en détache son âme, dès que, suivant la règle stoïcienne, il refuse de croire à la douleur.

Les bouddhistes chinois honorent particulièrement Ta-mo tsʉ-ssö (Boddhidharma), Ti-tsañ wañ, roi des enfers, Kwan-yin, Tyen-xo et les dix-huit Lʉo-xan.

Ta-mo est l'apôtre de la Chine ; son titre de Tsʉ-ssö équivaut à celui de Bouddha, ou au moins de Boddhisattva.

J'ignore la légende de Ti-tsañ wañ ; je sais seulement qu'on l'appelle aussi Kwan-ti yu-ti pʉ-sa (Kwan-ti yu-ti Boddhisattva). Ti-tsañ wañ était fils du roi de Syen-lao, contrée de l'Indo-Chine. Bien que très en faveur parmi les tao-ssö, il n'en est pas moins essentiellement bouddhique ; on le représente d'ordinaire monté sur une chimère et coiffé de la couronne bouddhique ; il est suivi de son porte-crosse nommé Mʉ-lyen sön, d'une sorte de patron de la richesse nommé Pan-yuan wae, et de deux pan-kwan, ou secrétaires, chargés de tenir note des actions des hommes.

Kwan-yin, ou Kwan-mö-yin, c'est-à-dire *voyant la rétribution des mortels,* ou encore Kwan-tsö-tsae, et en sanscrit, d'après une identification que je ne suis pas à même de contrôler, Avalôkitêçvara, ne doit pas être confondu avec la reine du ciel, Tyen-xo, dont le culte est analogue au sien, mais n'a ni la même puissance, ni la même extension, ni une date aussi ancienne.

Le culte de Kwan-yin, en effet, intimement associé à celui de Bouddha, à celui du Tao, et sans doute à d'autres encore, plus ancien peut-être que le bouddhisme, est répandu dans la plus grande partie de l'Asie orientale, Inde, Indo-Chine, Chine, Japon, Thibet, Asie centrale. Il serait difficile cependant de dire si Kwan-yin est une divinité, un Bouddha ou un Boddhisattva, c'est-à-dire un futur Bouddha. Si l'on interroge à cet égard les livres ou les prêtres, on en recevra les réponses les plus diverses : on sera d'autant plus facilement induit en erreur sur la nature et sur la légende de Kwan-yin qu'il y a plusieurs Kwan-yin, qui peuvent être regardés tantôt comme des aspects différents d'une même divinité, tantôt comme des manifestations successives d'un même Bouddha. Vénus, qui avait en des contrées différentes des

mythes très-différents, et qui sous plusieurs noms et plusieurs formes était l'objet d'un culte si étendu dans l'antiquité, peut aider à comprendre la figure vénérée, mais indécise et mystérieuse de Kwan-yin.

Kwan-yin est presque toujours représenté sous les traits d'une femme. D'après quelques-uns, cependant, Kwan-yin est mâle, et n'est autre qu'un des premiers docteurs du bouddhisme; d'après quelques autres, c'est un être moral dans lequel les deux principes et les deux sexes se confondent. Dieu ou déesse, *quisquis est,* comme on disait à Rome, j'en parlerai ici au féminin, parce que les Chinois se représentent en général Kwan-yin comme une femme. Elle est, dit-on, juste et sévère; elle est affligée et irritée des fautes des hommes, dont elle détourne ses regards : on dit aussi qu'elle est la miséricorde et la bonté même, qu'elle écoute les prières qu'on lui adresse; qu'elle protége les marins et les sauve miraculeusement du naufrage; qu'elle prend pitié de ceux qui souffrent dans l'enfer; qu'elle intercède pour eux, soit près du ciel, soit près de Yu-xwañ ta-ti : cette intercession puissante leur fait obtenir le bénéfice de la métempsycose, qui, en les ramenant sur la terre, les soumet à de nouvelles épreuves et ouvre de nouveau devant eux les routes du salut.

Un livre bouddhiste, le Sȣ-men-ki, rapporte que Kwan-yin, dont le nom était Hen, naquit d'abord dans le royaume de Kȣ-tmu. Après une première vie, elle naquit de nouveau dans le royaume de Pei-myué. Son père, qui était roi, avait été pour ses crimes condamné par le ciel à n'avoir que des filles : elle était la troisième. A l'âge de neuf ans, elle fit vœu de chasteté, et bientôt se retira dans un couvent bouddhique. Afin de la dégoûter de la vie religieuse, on la soumit aux travaux les plus fatigants et les plus abjects; les dieux et les génies vinrent s'en acquitter à sa place. Son père ayant fait mettre le feu au couvent, elle mordit un de ses doigts, et jetant sur le feu quelques gouttes de sang, l'éteignit à l'instant même. Enlevée plus tard du couvent et enfermée dans le palais, on tenta vainement de vaincre sa constance. Son père donna l'ordre de la décapiter, la hache se brisa; il fit alors étrangler sa fille, un tigre enleva le cadavre. L'âme de Kwan-yin visita les enfers, où elle reçut l'hommage des dieux et des génies infernaux; elle y fut vivement émue des souffrances des damnés. Dans le ciel, elle rencontra Hö-kia fo, qui l'invita à se rendre dans l'île de Pȣ-to, qui fait partie de l'archipel de Chusan; elle traversa la mer, guidée et servie par les dieux, sur un pont de lotus. Lorsque son âme eut de nouveau quitté la terre, le souverain du ciel, à la demande de Lao-tsö, l'éleva au rang de déesse de la miséricorde et lui donna un trône de lotus; ses parents, qu'elle avait convertis, furent aussi divinisés. Kwan-yin est honorée à Pȣ-to sous le nom de Nan-xaé kwan-mö-yin, ou Kwan-yin de la mer méridionale; c'est sous ce nom que les marins lui rendent un culte très-assidu.

On honore sous le nom de Tsyen mao, et quelquefois de Tsyen mao Tsyen kao, et Tsyen mao Tsyen yen Kwan-yin, une Kwan-yin à mille mains, ou mille mains et mille pieds, ou encore mille mains et mille yeux. On dit que la Kwan-yin de Pʊ-to,

AUTEL DÉDIÉ A LA KWAN-YIN A VISAGE D'OR.

ayant appris que son père malade ne serait guéri que s'il mangeait les chairs des mains de sa fille, se hâta de les arracher et de les lui envoyer ; le ciel lui donna alors mille mains. Il y a des Kwan-yin à mille bras, c'est-à-dire à plusieurs bras, au Thibet et à Ceylan ; je serais surpris que leur histoire fût la même. Il y a encore une

Kwan-yin à onze faces, IIIö i lyen Kwan-yin; je ne sais pas sa légende. Sʂñ-tsö Kwan-yin, ou la Kwan-yin qui envoie des enfants, tient dans ses bras un enfant qu'elle donne aux femmes stériles.

Kin-lyen ou Kin-myen Kwan-yin, ou la Kwan-yin au visage d'or, particulièrement vénérée à Nankin, a non-seulement le visage, mais encore tout le corps doré, comme celui de Bouddha, et rappelle la *Venus Aurea, Chrysè Aphroditè,* des anciens. Je citerai encore ici la Pae yi Kwan-yin ou la Kwan-yin aux vêtements blancs, à laquelle sont consacrées quelques chapelles.

La Kwan-yin thibétaine, particulièrement honorée par les sectateurs de la religion

KWAN-YIN THIBÉTAINE.

lamaïque, se rencontre fréquemment dans le nord de la Chine : on en fabrique, au Thibet, des images et des statuettes sans nombre, à destination de l'Asie centrale et de la Chine du Nord. Kwan-yin y est habituellement représentée coiffée d'une tiare bouddhique, dont la couronne des prêtres n'est qu'un diminutif, et qui est connue sous le nom de Kwan-yin tao; elle est assise sur le lotus, et tient un vase entre les mains; les statuettes creuses contiennent de petits rouleaux de prières en caractères sanscrits, avec addition de certains caractères employés au Thibet; la base en est fermée d'ordinaire par une pièce de bois ou de métal qui porte le Tai-ki chinois, entouré de fleurs de lis disposées en croix. La fleur de lis, qui ne doit pas être confondue avec le lotus, est un ornement bouddhique et asiatique des plus anciens.

La Kwan-yin qu'on voit le plus souvent figurée en Chine est celle dite aux bambous noirs, Tsö-tɯʁ Kwan-yin : assise sur le lotus et près de bambous noirs, elle est enveloppée d'un long vêtement ; près d'elle, au milieu d'une mer agitée et debout sur une feuille de rose ou de nénuphar, est un enfant qui tient les mains jointes et implore la déesse. Quelques-uns le regardent comme son fils adoptif : on l'appelle IIIan-tsae, et encore Xʁñ-xae-örl. Un jeune guerrier nommé Wei-to et Xʁ-fa wei-to, c'est-à-dire Wei-to, le protecteur de la loi (nasr-ed-din), est chargé de la défendre. Dans quelques temples on place son image en face de celle de Kwan-yin, soit dans la même chapelle, soit dans une chapelle placée de l'autre côté de la même cour, afin que les regards de Kwan-yin tombent sur Wei-to, et ne rencontrent pas les hommes et leurs crimes. Kwan-yin a encore près d'elle sa suivante, Lʁñ-nyu, qui tient un vase de forme élancée, rempli d'eau très-pure, tsin pin, duquel sortent quelques branches de

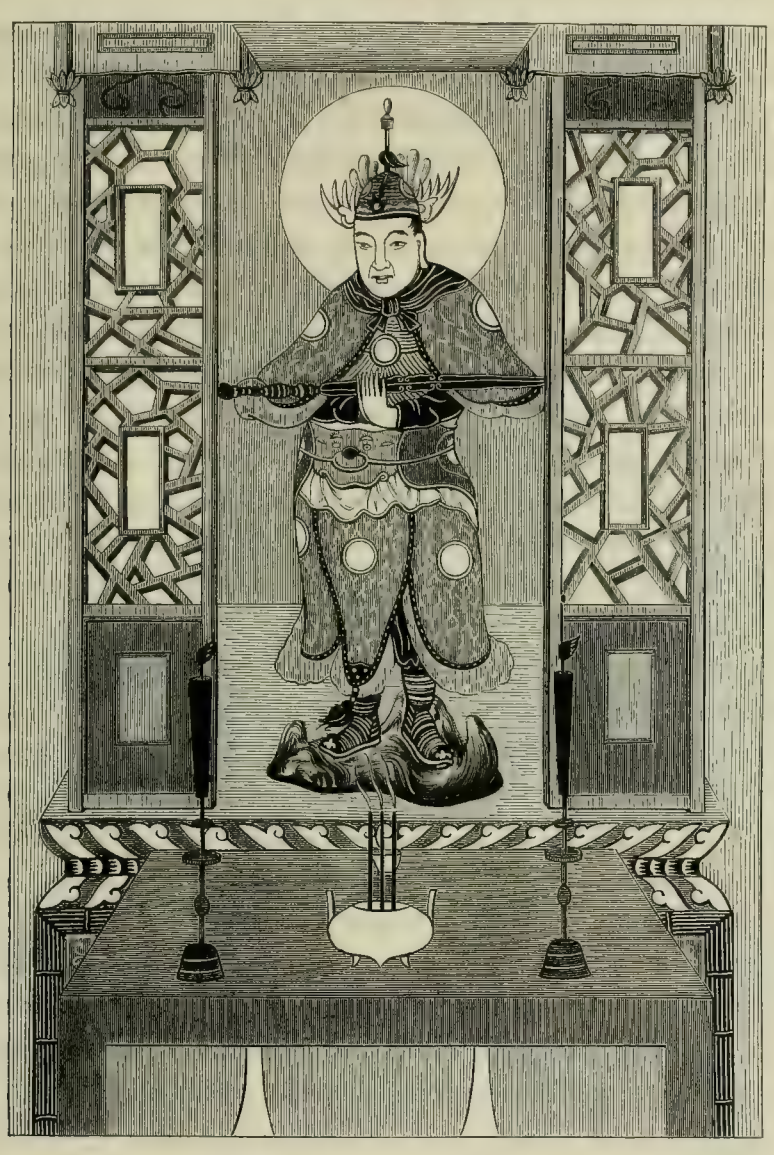
EMBLÈME BOUDDHIQUE FERMANT UNE STATUETTE DE KWAN-YIN.

saule, yañ tɯu : ces branches, trempées dans l'eau du vase et secouées sur la terre, amènent une pluie bienfaisante ; secouées sur un cadavre, elles le rendent à la vie. Le même vase est attribué souvent à Bouddha et à plusieurs Lʁo-xan. Au-dessus de la tête de la déesse, on aperçoit dans le ciel une colombe tenant dans son bec un chapelet.

Kwan-yin tient souvent à la main une sorte de chasse-mouche appelé fe-tɯen ou yun-tɯao. Cet objet, d'un usage commun en Chine, y est souvent attribué aux divinités femelles. Il est à remarquer qu'on le rencontre sur des médailles romaines associé au *prefericulum*, au *pileum*, et peut-être à d'autres emblèmes pontificaux ou auguraux, tels que le *lituus*.

Tyen-xo, ou la reine du ciel, dont le nom était Lin, naquit dans le Fo-kyen, dans le district ou fʁ de IIIin-xwa ; d'après le Sʁ-ɯen-ki, sous les Tañ, et d'après le Tyen-xo ɯeñ-mʁ ɯeñ tsi, ou les Saints vestiges de la sainte mère, reine du ciel, ouvrage que je possède, sous les Sʁñ, en la première année Kyen-lʁñ, c'est-à-dire en la pre-

mière année du règne de Tai-tsu, soit en 960 de notre ère. Sa mère avait reçu en songe, de Kwan-yin, une fleur qu'elle avait avalée; elle conçut alors, et, après quatorze mois, accoucha de Lin, dont la naissance fut marquée par une grande lueur



AUTEL DÉDIÉ A WEI-TO.

En face de l'autel dédié à la Kwan-yin au visage d'or.

céleste et par des parfums exquis dont l'atmosphère fut embaumée. Dès l'âge le plus tendre, Lin fut à même de lire les Kiñ bouddhiques et les livres de Lao-tsö; elle s'attacha surtout aux ouvrages qui traitaient de Kwan-yin, au culte de laquelle elle se

consacra, après avoir fait vœu de chasteté. Une nuit que ses frères étaient en mer, un orage s'éleva ; leur navire se remplit d'eau, et ils allaient périr tous si Tyen-xo, prévenue par un songe, ne fût venue en esprit à leur secours. Comme elle n'avait pas été prévenue assez tôt, l'un de ses frères fut noyé.

La mort de Tyen-xo fut accompagnée des mêmes prodiges que sa naissance. Elle a depuis opéré des miracles sans nombre en faveur de ceux qui la prient ; elle a sauvé plus d'une fois du naufrage des ambassadeurs et des généraux chinois : aussi des honneurs publics lui ont-ils été, à diverses époques, décernés par le gouvernement. Elle donne aussi des enfants mâles aux femmes qui viennent l'implorer. On l'honore surtout dans le Fo-kyen ; son principal temple est à Mei-tшeʁ, dans une île dépendante de Шin-xwa, et dont la principale ville est Piñ-xaé : il est desservi par quelques prêtres, et une centaine de familles y vivent de la fabrication des images et des statuettes de Tyen-xo. Ces images sont placées sur les navires, et l'on brûle devant elles de l'encens et des cierges. On représente souvent Tyen-xo sur un char et sous un dais ; elle est accompagnée de deux suivantes, Tʁñ-nyu, et deux esclaves, dont l'un, qui est rouge, Tsyen-li-yen, voit à mille li de distance, c'est-à-dire fort loin, et l'autre, qui est noir, Шun-tʁñ-örl, entend tout ce qui se dit sur la terre et sur les flots ; elle est précédée, de plus, de cinq guerriers qui marchent au milieu des eaux : on les appelle Шʁei-fʁ ʁ tsyañ.

Rémusat a publié, d'après un livre japonais, un mémoire sur trente-trois patriarches bouddhiques. La Chine connaît seulement dix-huit personnages appelés Lʁo-xan, en tête desquels figure Шö-kya a-ni fo lui-même. Lʁo-xan, corruption de o-lʁo-xan (o-lo-han), en sanscrit arhan, sert ici à désigner des Bouddhas, ou tout au moins des Boddhisattvas, auxquels on conserve souvent les titres qui désignaient en ce monde leur rang et leurs fonctions religieuses, tels que xo-шañ, prêtre, et tsun-tшö, qui paraît signifier supérieur ou abbé. Les images de ces dix-huit saints se retrouvent dans presque tous les temples bouddhiques : on dit en Chine les dix-huit Arhan, Шö pa lʁo-xan, et encore les dix-huit Syen de Fo, ou les dix-huit Fo, comme on dit en Europe les douze apôtres ; on n'en imagine ni un plus grand, ni un moindre nombre. Il est évident, d'ailleurs, que si la religion de quelque livre et celle des temples diffèrent, c'est celle des temples qui mérite vraiment notre intérêt, puisque c'est celle qui vit dans l'âme du peuple, et que, quant aux arhan, si leur histoire véritable nous était accessible, elle n'aurait que peu d'intérêt. Il importe peu de savoir ce qu'ont dit ou fait des idiots, des fous, ou tout au moins des hommes bizarres et exaltés ; il importe seulement de savoir à peu près ce que la superstition publique voit en eux.

Celui qui vient après Шö-kya a-ni fo se nomme Mo-o-kya-yé tsun-tшö ; c'est sans doute le Mahakaya de Rémusat. Il avait été brahmane et devint Bouddha, après avoir

gardé l'immobilité pendant quatre-vingt-onze ans : on le représente habituellement un livre à la main.

TENTATION DE MA-MIÑ.

Le troisième, brahmane aussi et élève du précédent, se nomme Hiö-tsö-pi-tuyeu tsun-tuö ; sa légende est assez niaise. Il en est de même de la plupart des autres ; et bien que j'aie pris la peine de les recueillir, je les omettrai ici, me contentant de

noter seulement quelques traits dans lesquels l'esprit bouddhique est plus profondément empreint.

Le quatrième, Ma-miñ tsun-tшö (Açvaghôcha), figure dans la liste de Rémusat, qui assure que ce Boddhisattva est le Pʁ-sa pris par des Chinois peu instruits pour la déesse de la porcelaine. Je dois dire que Ma-miñ ne ressemble point à une déesse; que c'est Kwan-yin qui a pu être nommée la déesse de la porcelaine, et que ce nom lui a, sans aucun doute, été donné par quelque subrécargue ou quelque marchand de bric-à-brac européen; car il n'y a pas un Chinois, même musulman ou chrétien, qui soit assez ignorant des choses de son pays pour ne pas connaître Kwan-yin, la divinité la plus populaire de toute l'Asie.

Dans le royaume de Xwa-шö, que je ne saurais définir d'une manière plus précise, Ma-miñ, plongé dans la contemplation, fut tenté pendant sept jours par des démons, qui firent apparaître devant lui les formes les plus effrayantes et celles qui étaient le plus propres à séduire ses sens; son âme, séparée de la terre et planant dans le ciel, échappa à toutes les tentations. La gravure que je donne ici de la tentation de Ma-miñ, d'après un tableau chinois souvent reproduit dans les albums bouddhiques et dans les temples, rappelle singulièrement par ses détails certaines tentations de saint Antoine. Il ne serait pas impossible que l'auteur du tableau original, probablement peu ancien, se fût inspiré de gravures européennes importées en Chine par les missionnaires; il faut toutefois remarquer que le personnage de Ma-miñ, dont le dessin est assez habile, et la reproduction de ce personnage au-dessus d'une nuée, sont, comme conception et exécution, purement bouddhiques et purement chinois. On représente souvent Ma-miñ tenté par un dragon d'or.

Kyeʁ-mo-lʁo-to tsun-tшö, probablement Koumarada, était fils de brahmane et natif du royaume de Yué-ti. Ses voyages l'ayant conduit en face d'une grande idole, il lui demanda pourquoi lui qui était bon avait moins de succès que les méchants. L'idole répondit : « Hlan nño pao-yin » (Les bons et les méchants seront traités suivant leurs mérites). Il embrassa alors la vie religieuse; les joncs qu'il arrachait autour de sa cabane devenaient des nénuphars : il est devenu Fo.

Lʁo-xʁo-lʁo-to tsun-tшö (Ragourata), après avoir visité cinq Bouddhas, remonta la rivière d'Or, et, suivi d'une foule considérable, se rendit auprès du saint Sen-kia-nan-ti (Senganandi), qui vivait affranchi des besoins du corps et qui lui enseigna les voies de la sainteté. C'est le contraire de ce que rapporte Rémusat; mais cela importe peu à l'histoire.

Hlön-tsan tшan-ssö s'appelait Tшen : on dit qu'il avait une voix très-forte et une corne sur la tête. Après une vie agitée, il fut ramené au bien par les conseils d'un ami, et devint un modèle de vertu et de sainteté.

Tsʁñ-nyen tɯan-ssö, dont le nom était Xao, habitait dans sa jeunesse le temple dit Xʁ-tʁñ yuan; il se soumit à la brûlure des neuf points, na kyae, marque des hommes qui se vouent à la contemplation. Il mourut à l'âge de cent vingt ans.

Xwei-tsan tɯan-ssö était archer et vivait de sa chasse. Un cerf s'étant réfugié dans le temple de Ma-sʁ nñan, Xwei-tsan, qui le poursuivait, se vit arrêter par un religieux qui lui dit d'une voix sévère qu'au lieu de tuer ce cerf il devait se tuer lui-même. Xwei-tsan comprit qu'il devait en lui tuer le vieil homme : il brisa son arc, rasa sa tête, et adopta la vie religieuse. On le représente d'ordinaire avec un cerf couché à ses pieds.

Tsö-tsay tɯan-tsö (Içvara?) s'appelait Li et vivait dans le royaume de Kiñ-ɯan. Interrogé un jour par le religieux dont il était disciple sur la nature de Fo, il répondit : « Le cœur est Fo. » Par le mot cœur, il faut entendre ici l'âme humaine, qui, suivant les Chinois, a son siége et son symbole dans le cœur. « Mais, lui demanda son maître, y a-t-il d'autres Fo? — Le cœur n'est pas Fo, répondit Tsö-tsay. — Qu'est-ce à dire? reprit le maître. — Cela signifie, dit Tsö-tsay, que dans l'homme méchant le cœur est Fo, mais que l'homme parfait est Fo dans toutes les parties de son être. » Ce qui reviendrait à dire que l'homme se divinise par la vertu; mais que pour méchant qu'il puisse être, sa conscience garde toujours une étincelle de la lumière divine. « Ce n'est pas moi qui vis, disait saint Paul, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Tao-tʁñ s'appelait Xo; il était du Lu-kyañ : son père était magistrat. Converti par la lecture du Lin-kya kiñ, il se fit religieux : son directeur, Ma-tso, atteignit, comme Tao-tʁñ, un haut degré de sainteté.

Foñ-yu, du royaume de Tyen-tae, habitait le temple appelé Kwo-tsin ssö. Il avait des cheveux sur tout le front, portait une fourrure et montait un tigre; il chantait et prédisait l'avenir.

Xan-ɯan-tsö, natif de Ш-foñ ɯyen, habitait une froide caverne, ne possédait qu'un livre en écorce d'arbre et vivait des restes d'un couvent voisin.

Ш-tö-tsö, disciple de Foñ-yu, eut des aventures dignes d'un tel maître. Ayant volé des mets offerts aux dieux, il frappa un oiseau qui venait en prendre sa part; mais cet oiseau était Tɯyé-lañ pʁ-sa. Effrayé des conséquences de son impiété, Ш-tö-tsö s'enfuit dans le désert et fit pénitence.

Pʁ-tae xo-ɯañ, comme Bias, portait tout avec lui; il n'avait point de demeure fixe, mais dormait dans la neige sans en être touché; il parlait un langage inconnu : il prédisait cependant l'avenir; on lui donne parfois trois yeux. Au troisième mois de la troisième année de Tɯen-miñ des Leañ, se trouvant assis sur une pierre, à l'est du temple dit Yao-lin ssö, il mourut après avoir prononcé les paroles suivantes : « Mi

lo tɯön mi lo, — Fen ɯen tsyen pa i, — IIIö ɯö ɯö ɯö jen, — IIIö jen tsö pʁ ɯö », — qui paraissent signifier : « Mi-lo était son nom (ou je suis Mi-lo fo) ; je puis me partager en mille ; j'avertis les hommes, ils ne me connaissent pas. »

Nyao-tsao tɯan-ssö s'appelait Pan. Sa mère, nommée Tɯʁ, ayant rêvé qu'elle avalait un rayon de soleil, le conçut. Des prodiges marquèrent sa naissance : à neuf ans, il entra en religion ; à vingt ans, il reçut les neuf marques dans le temple dit Kwo-yuan ssö, à Kin-tɯeʁ, dans le Xʁ pey. Bientôt il se retira sur le mont Tsin-wan et se logea dans les branches d'un pin, d'où il fut appelé l'oiseau (Nyao). Un magistrat étant venu le visiter, lui représenta que son arbre n'était pas solide. « La situation que j'occupe est inébranlable, répondit-il ; la tienne ne l'est pas. — Je n'ai rien à craindre, dit le magistrat. — Tu ne sais pas, reprit le saint, qu'en ce moment même tes administrés se révoltent. » Le magistrat lui ayant demandé quelle était sa religion : « Il faut faire le bien, répondit Nyao-tsao ; c'est toute la règle. — Tous les enfants savent cela, s'écria le magistrat. — Les enfants le savent, reprit le saint, et les hommes de quatre-vingts ans n'arrivent pas à l'observer. » Nyao-tsao mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, en la quatrième année Tɯañ-tɯin, soit en la quatrième et dernière année du règne de Mʁ-tsʁñ des Tañ (825 après J.-C.).

Xwei-yuan tɯan-ssö, dès l'âge le plus tendre, aimait l'étude et passait sa vie à lire les livres de Lao-tsö. Devenu religieux, il posséda la crosse appelée si-tɯañ, dont le contact faisait jaillir l'eau de la terre. En frappant ainsi le sol, à Sin-yañ, dans le Kyañ-si, où les habitants souffraient de la sécheresse, il fit tomber une pluie abondante. Il mourut ou se bouddhifia à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Tɯʁ-tɯö (ou Tɯʁ-ti) xo-ɯañ a une légende inintelligible pour moi. Il résout une énigme en levant le doigt en l'air : c'est dans cette position qu'on le représente.

ENFERS CHINOIS

Doctrine. — Chapelles des morts. — Les dix enfers. — Métempsycose.

Les Chinois n'ont de doctrine bien arrêtée ni sur l'existence de Dieu, ni sur l'avenir reservé à l'homme. Les diverses religions de la Chine, n'ayant ni pontifes sérieux, ni conciles, n'ont point non plus de doctrines fixes. Quand donc on parle de l'enfer des Chinois, on ne saurait prétendre exposer complétement toutes les théories que cette question a pu faire naître. J'ai tenté seulement de fixer les traits communs à la plupart de ces théories, et j'ai cherché la religion chinoise là où seulement on peut la rencontrer, c'est-à-dire dans les convictions populaires, le sentiment général des prêtres, enfin les petits livres qui se vendent le plus (1). J'ai poursuivi cette enquête dans des provinces différentes, et jusque dans la capitale, ce qui me permet de considérer la théorie dont l'exposition va suivre comme la plus généralement admise par l'ensemble du peuple chinois.

Si l'on se plaçait à ce point de vue étroit et faux d'après lequel il y aurait en Chine trois religions, celle de Confucius, ou la religion officielle, celle de Lao-tsö ou du Tao, ou religion nationale, enfin la religion naturalisée de Bouddha, on ne saurait comprendre que le même enfer, expliqué dans le même livre, puisse être admis par les sectateurs de ce qu'on est tenté de prendre pour trois systèmes religieux arrêtés et complets.

(1) Entre autres les révélations de Tan-tchô tsun-tchô, qui fut admis à visiter les enfers et y reçut un livre qu'on pourrait appeler le Guide du damné.

Il en est cependant ainsi : Confucius et ses disciples n'ont point prétendu résoudre le problème de la vie à venir; mais il n'y a pas de sectateur de leur doctrine qui ne révère quelque idole ou n'admette quelque donnée d'un autre culte. On peut donc dire que les sectateurs de Confucius, n'ayant pas d'enfer qui leur soit propre, se servent volontiers de celui des autres.

L'enfer chinois est une sorte de compromis entre les partisans de Tao et ceux de Bouddha. Ils évitent de se damner mutuellement sous le seul prétexte de la religion, bien qu'en théorie la loi de Bouddha regarde le meurtre des animaux comme un grand crime, et que les sectateurs du Tao commettent ce crime sans répugnance. C'est qu'en effet les bouddhistes chinois pourraient dire qu'il y a longtemps qu'ils ont changé tout cela, et que ce qu'ils enseignent et ce qu'ils font eux-mêmes n'a que peu de rapport avec les enseignements ou les actes de leur fondateur. Les dieux, les génies ou les princes de l'enfer sont acceptés également par les deux religions. Chacune, cependant, en révère plus particulièrement quelques-uns, auxquels elle-même a donné naissance. C'est ainsi que quelques fonctions infernales sont exercées à la fois par deux personnages qui semblent représenter les deux cultes. Les deux sectes ne sont pas non plus parfaitement d'accord sur le lieu de l'enfer : les bouddhistes ne le déterminent pas nettement et l'appellent simplement Ti-yu; les tao-ssö, au contraire, le placent sur la terre, ou presque sur la terre, et en font une cité du nom de Foñ-tʂ tɯeñ, dont l'entrée serait dans le Ssö-tɯuen. Je suis porté à croire qu'il n'a jamais existé de ville terrestre de ce nom, et il est possible que les tao-ssö du Ssö-tɯuen placent l'enfer dans une autre province.

L'enfer des bonzes japonais est régi par un juge suprême des morts nommé, d'après Kaempfer, Jemma O, devant lequel toutes les fautes des hommes viennent se peindre dans un miroir. Les talapoins, ou bonzes siamois, comptent huit grands enfers, entourés chacun de seize et de quarante enfers plus petits, et leur imagination a inventé pour chacun de ces enfers des tortures différentes. Les bonzes chinois sont, pour le plus grand nombre au moins, étrangers à ces deux doctrines. Comme les autres Chinois, ils comptent dix enfers ou régions infernales (Ti-yu), qui comportent soixante-douze étages ou degrés. Tous les morts descendent aux enfers et y sont jugés. Les bons ne font que les traverser pour arriver à une métempsycose heureuse. Les méchants, d'après le nombre et le degré de leurs fautes, y séjournent plus ou moins longtemps, mais non pas éternellement; ce n'est, à proprement parler, qu'un purgatoire dont ils peuvent être délivrés par de pieuses prières ou une sainte intercession. Ce n'est pas qu'il n'y ait dans le bouddhisme des crimes irrémissibles, tels que le parricide et l'expulsion ou la dispersion des prêtres; mais le bouddhisme chinois n'ose pas être si sévère.

Le premier intercesseur auquel on puisse s'adresser en faveur des morts est Tɯeñ-xwañ. C'est à sa pagode que les morts sont d'abord portés. On y brûle des pétitions qu'on lui adresse en faveur de ces morts, afin qu'il les recommande à Yu-xwañ ta-ti. De cette pagode, les morts sont habituellement conduits dans celle de Toñ-yo ta-ti : on y présente d'abord le cercueil à l'idole principale, placée dans la partie la plus reculée du temple. A droite et à gauche de cette chapelle, des deux côtés de la cour qui y conduit, se trouvent dix autres chapelles plus petites qui représentent les dix enfers et possèdent chacune la figure d'un des dix princes infernaux.

Pendant dix jours, le cercueil que nous venons de voir présenté à l'idole principale passera par toutes les chapelles en ne s'arrêtant qu'un jour dans chacune d'elles. Ce n'est qu'après ces différentes stations que commencent les cérémonies funéraires dont nous parlerons plus tard. Pour le moment, il vaut mieux nous transporter dans l'enfer, où le mort a déjà, d'ailleurs, pénétré depuis quelque temps.

Le gouvernement suprême des enfers, comme le dernier jugement de tous les morts, appartient à Yu-xwañ ta-ti, qui habite un lieu nommé Lin-syao pao-tyen.

Outre Yu-xwan ta-ti, nous trouvons encore plusieurs dieux dans l'enfer des Chinois. C'est d'abord le demi-dieu Lʁñ-yo ta-ti : il est assis sur un trône; deux serviteurs placés derrière lui portent des bannières marquées d'une étoile. Il a quatre assistants et un certain nombre de pañ-kwan, qu'il est permis de regarder comme les employés administratifs de l'enfer; ils compulsent et mettent en ordre les notes des morts.

Après lui vient Ti-tsañ wañ, appelé, sur son oriflamme (fan), seigneur de la religion des enfers.

Foñ-tʁ ta-ti apparaît ensuite. Il a deux bannières marquées de son signe, deux kya-tsyañ chargés de l'informer de ce qui se passe, un employé administratif, sorte de chef du personnel des morts, et un diable inférieur armé de ce que l'on appelle la lance diabolique, qui n'est autre chose qu'un trident. Foñ-tʁ ta-ti est, d'après les tao-ssö, le roi de Foñ-tʁ tɯeñ, la ville infernale, ou l'enfer des tao-ssö dont j'ai parlé plus haut. En général, il règne une certaine indécision sur l'étendue des attributions ainsi que sur les honneurs et préséances des dieux.

Tsao-tɯun, par exemple, qui est un personnage consacré par la religion du Tao, en même temps qu'il est le dieu de la cuisine, dispute à l'employé de Foñ-tʁ ta-ti la surveillance et l'inscription des actions des hommes. On assure qu'il habite la terre; que les vivants sont interrogés par lui pendant leur sommeil; enfin, que le vingt-troisième jour du douzième mois de chaque année il quitte la terre, sur laquelle il ne revient que le trentième jour du même mois, et va rendre ses comptes à Yu-xwañ ta-ti.

Les dieux ou demi-dieux dont je viens de parler constituent avec Tɯeñ-xwañ, cité plus haut, le gouvernement supérieur des enfers. Chacun des dix enfers principaux a, de plus, son prince ou son roi (wañ). Celui qui gouverne la première région infernale s'appelle Tsin-kwan : il est assis derrière une table sur laquelle on lit les deux caractères Kʁñ, Kwo (le bien et le mal). Un guerrier à tête de bœuf se tient à sa gauche; il a, de plus, un écrivain et un disciple. C'est devant lui que les morts franchissent le pont difficile et dangereux appelé Nae-xo kyao : les méchants trébuchent et tombent dans un fossé plein de serpents et d'autres animaux venimeux.

La seconde région est administrée par Tsʁ-kiañ, assisté, comme tous ceux qui vont le suivre, d'un secrétaire; il a, de plus, à son service un diable à tête de cheval. Sa région s'appelle Xan-piñ ti-yu (enfer de la froide glace), parce que les damnés y sont plongés dans la glace.

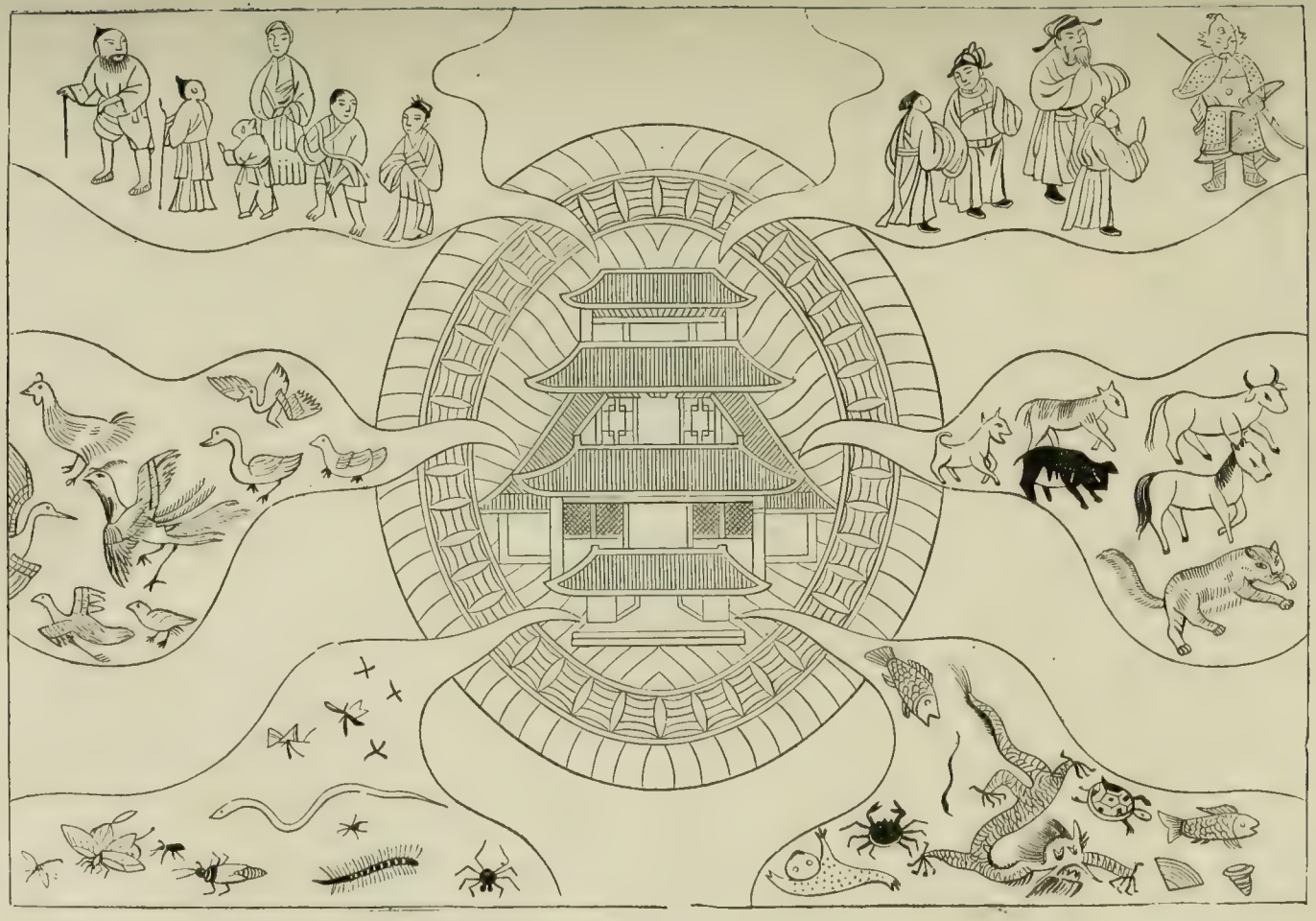
Le roi du troisième enfer, Sʁñ-ti, est également servi par un diable à tête de cheval. La région qui lui est confiée s'appelle Pʁo-tʁ ti-yu (enfer du déchirement des entrailles).

La quatrième région infernale, caractérisée par un bassin de sang pourri (en chinois, mie-ʁ-tɯeʁ), dans lequel sont plongés les damnés, appartient à Wʁ-kwan. Il est assisté d'un personnage nommé Ti-fan, qui est vêtu de blanc, porte sur la tête un immense bonnet conique également blanc, écarquille les yeux et tire la langue; ce qui rend inévitable un rapprochement entre lui et le personnage comique de Pierrot.

Le cinquième enfer est gouverné par Yen-loo, servi par un diable à tête de bœuf. Il ne porte pas, comme les autres princes infernaux, un bonnet de prince, quoiqu'il ait le même titre qu'eux, mais bien un chapeau qui ressemble aux coiffures usitées dans les universités anglaises. Sa région s'appelle Tao-tsyañ-ɯan, ou encore Tsyen-tao-ɯan, à cause des sabres dont le sol est hérissé de toutes parts, et sur lesquels les diables font courir ou précipitent les damnés. C'est là que se rencontre la tour appelée Wañ-ɯyañ tay, sur laquelle montent les morts bons ou méchants, et du haut de laquelle ils peuvent voir ce qui se passe chez eux. L'inventeur de cet enfer suppose assez légèrement, ce me semble, que tout se passe bien chez les bons et que tout va mal chez les méchants.

Le sixième enfer est gouverné par Pyen-tɯañ, assisté d'un diable que les Chinois disent très-cruel : cet enfer s'appelle Nñan-tɯan ti-yu, parce que c'est là que le corps des damnés est lacéré et découpé avec des scies. On y trouve une forteresse où sont enfermés ceux qui, par leurs calomnies, ont fait périr des innocents.

Tai-ɯan, assisté d'un diable à tête de tigre, gouverne le septième enfer, appelé Yeʁ-kwön ti-yu, ou enfer de l'huile bouillante.



LA MÉTEMPSYCOSE.

Gravure extraite d'un livre sur l'Enfer.

Le huitième enfer appartient à Tʁ-mö, assisté d'un employé civil et d'un employé militaire. Cet enfer est appelé Kayé-tañ, et aussi Tmʁ-kyaé ti-yu, c'est-à-dire enfer où l'on ouvre le ventre, ou enfer dans lequel les damnés sont torturés avec des scies.

La neuvième région, Kao-mö ti-yu, ou enfer des chiens dévorants, est administrée par Piñ-töñ, qui a les mêmes assistants que le précédent.

Le dixième enfer, Tmyao-ya ko-mö ti-yu (enfer où l'on brise les dents et où l'on coupe les langues), appartient à Tmʁan-löñ, qui est assisté par un diable à tête de bœuf.

Ici finit la série des enfers. Ceux qui ont le malheur d'y être précipités ne peuvent en sortir que par des prières ferventes adressées à la bienfaisante Kwan-yin, dont l'intercession est toute-puissante.

Les morts ayant achevé de traverser l'enfer, leur sort est placé dans une roue que des diables font tourner; il en sort six genres de métamorphoses : 1° les morts vertueux renaissent au sein de l'opulence, deviennent magistrats, etc.; les autres, suivant leurs mérites, deviennent, 2° mendiants ou prisonniers; 3° oiseaux; 4° insectes ou serpents; 5° animaux aquatiques ou dragons (cette dernière métamorphose est assez estimée); 6° enfin, quadrupèdes. Bien des gens qui ont occupé un rang élevé dans le monde y reparaissent alors dans une condition tout autre : cette doctrine est assurément consolante. On assure que la plupart des magistrats renaissent une dizaine de fois comme bêtes de somme. Les Chinois attribuent volontiers le mal qui leur arrive aux fautes commises pendant quelque existence antérieure : lorsque j'étais prisonnier à Pékin, mes compagnons expliquaient ainsi ce qui m'était arrivé; ils oubliaient même parfois assez leur propre histoire pour chercher au delà de leur naissance les causes de leur incarcération.

Ce n'est qu'après un nombre variable de transformations que l'homme vertueux arrive, selon les tao-ssö, à vivre d'une vie éternelle et divine; comme dit Lao-tsö, à se confondre avec le Tyen; selon les bouddhistes, à pénétrer dans le ciel occidental, où l'on contemple Bouddha et où l'on entend célébrer ses louanges, ou à rentrer pour jamais dans le néant, ou encore à faire partie de Bouddha, c'est-à-dire peut-être de l'âme universelle du monde, comme l'ont pensé Pythagore et Platon.

CULTE POPULAIRE

Exorcistes. — Bouddhistes. — Religieux. — Vie religieuse. — Temples. — Chapelles. — Usage des temples. Tours. — Monastères. — Fêtes du Tao. — Fêtes bouddhiques. — Cérémonies. — Divination. — Culte domestique.

L'empereur est le seul pontife; mais à côté de cet Agamemnon en prière pour sa race, il y a d'innombrables Calchas, devins, exorcistes, guérisseurs, adeptes du grand œuvre, ou contemplateurs, ermites, fainéants et moines vagabonds.

Les docteurs du Tao, ou tao-ssö, n'ont pas encore découvert le breuvage qui donne l'immortalité, quoiqu'ils l'aient vendu souvent déjà, surtout à des princes. Comme les prêtres bouddhistes, et mieux qu'eux, ils disent la bonne aventure; chassent par l'attouchement, par diverses simagrées, ou en faisant avaler une prière réduite en cendres, les maladies occasionnées par le mauvais œil ou des maléfices; ils combattent les démons, les contraignent à sortir du corps des possédés, et les poursuivent avec tant d'acharnement qu'on doit s'étonner qu'il en subsiste encore quelques-uns, et que les Chinois sont amenés à croire que leurs prêtres sont comme les taupiers, qui laissent vivre quelques taupes, ou comme certaines polices qui imaginent des conspirateurs.

Les tao-ssö sont pourvus contre les diables d'incantations et de talismans de diverse nature; ils emploient souvent, même dans les temples, le miroir. Les diables en ont la plus grande peur; ils ne peuvent, paraît-il, supporter la vue de leur effroyable image. Les tao-ssö ont encore de véritables armes, des sabres à deux tranchants appelés pao-kyen, avec lesquels, sautant et hurlant, ils frappent sans merci leurs ennemis impalpables. C'est ainsi qu'Apulée nous représente les prêtres

TAO-SSŌ DEVANT LE TEMPLE DE TCHEÑ-XWAÑ.

On voit sur les portes du temple la représentation de trois des quatre gardiens appelés Ssŏ-tyen ta-wañ, et, plus bas, trois des quatre lions qui décorent l'entrée des édifices publics auxquels le temple de Tcheñ-xwañ est assimilé.

de la déesse syrienne « s'avançant les bras nus, agitant des glaives tranchants, et sautant au son de la flûte. » Le chant des frères Arvales rappelle la même pratique : *Limen sali! sta! berber! — Triumpe!* C'est-à-dire, très-probablement : « Saute sur le seuil! debout! Frappe! saute! »

Celui qui exerce sur les diables le plus de pouvoir, et qu'ils redoutent le plus, est le chef de la secte des tao-ssö, ou du moins d'une partie très-notable de cette secte : on l'appelle le tuañ-tyen-ssö. Son pontificat est héréditaire et conservé depuis des siècles dans sa famille; il habite non près du tombeau et du temple de Lao-tsö, situé dans le Xo-nan, près de Lʁ-i uyen dans le fʁ ou district de Kwei-tö, mais fort loin de là, dans le Kyañ-si, à Kwei-tui uyen dans le fʁ de Kwañ-sin; il a sous ses ordres un grand nombre d'exorcistes ambulants qu'il envoie aux personnes qui demandent son secours, et qu'on rencontre parfois sur les routes faisant leur tour de Chine.

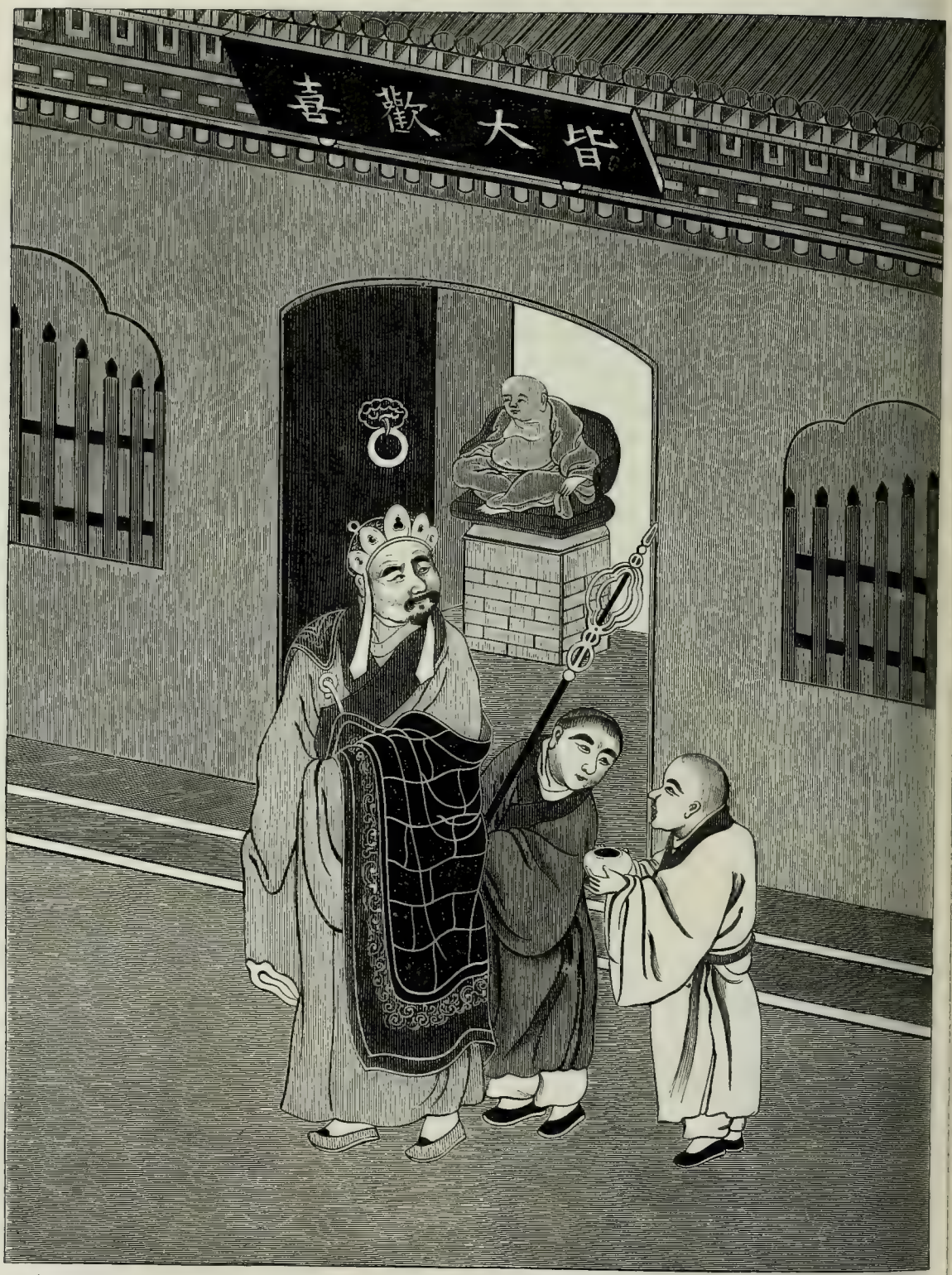
Ce pontife est marié; je crois que ses subordonnés le sont aussi. Il y a d'autres tao-ssö qui observent d'autres règles et gardent le célibat.

Les tao-ssö ont, comme les anciens Chinois, les cheveux relevés au sommet de la tête en une petite touffe; ils portent habituellement un bonnet et une longue robe d'étoffe foncée à larges manches.

Les prêtres bouddhistes sont généralement connus sous le nom de xo-uañ; on les appelle aussi ssö, ta-ssö, sön. Ceux de la secte lamaïque sont qualifiés de ua-mön (çramanas). On appelle fañ-tuañ et tsun-tuañ les supérieurs de couvent. Le mot de fañ-tuañ sert aussi à désigner les chefs d'un temple : ceux du Tao s'appellent tao-tuañ; enfin, on nomme yin-fo sön ceux à qui leur règle permet l'usage de la viande. Les fañ-tuañ et les uan-ssö ou tuan-ssö n'en mangent point. Les bouddhistes appellent tous les laïques uö-tuʁ, ou bienfaiteurs; ce qui veut dire que quiconque n'est pas moine doit faire vivre les moines par ses aumônes : les pauvres, en donnant un peu de riz ou quelque monnaie; les riches, en réparant les couvents et en offrant à ceux qui les habitent les repas de légumes qualifiés de ta-tuaé, qui se mangent doucement et sans parler, bien différents en cela des repas meilleurs que font les heureux du monde.

Il y a dans les grands monastères, dans ceux de Sʁ-tueʁ et de Tuañ-tueʁ, par exemple, des supérieurs, fañ-tuañ, qui exercent sur d'autres couvents et sur les temples une surveillance religieuse. Une surveillance d'un autre genre est exercée sur les mêmes établissements par des individus en nombre égal à peu près, c'est-à-dire deux, trois ou quatre par province, qui ont le titre de sön-kwan, ou magistrats chargés des prêtres, et sont choisis par l'empereur parmi les prêtres eux-mêmes.

On voit que le gouvernement chinois aime, comme les gouvernements européens, à mener ceux qui dirigent les âmes. Je suis convaincu qu'il se prêterait volontiers



XO-CHAÑ EN GRAND COSTUME DEVANT LE TEMPLE DE TOUTES LES FÉLICITÉS.

Le xo-chañ est coiffé de la couronne bouddhique et porte le manteau rouge rayé d'or; l'assistant qui est près de lui porte sa crosse (si-tchañ).

à nommer des évêques et des curés; il leur donnerait même un rang officiel et des traitements, pourvu qu'il fût le maître de les choisir et qu'ils fussent tenus de servir ses vues. Je doute seulement que l'Église de Chine soit jamais disposée à troquer

TAO-KOU, OU RELIGIEUSE DU TAO.

l'indépendance même menacée, qui est sa force, contre une situation que le christianisme connaît, mais qu'il n'aime pas.

Les xo-mañ portent habituellement de grandes robes jaunes, grises ou bleues; lorsqu'ils prennent part à des cérémonies, ils y ajoutent le manteau, d'origine indienne probablement, appelé kya-mañ, qui est rouge, traversé de fils d'or qui se

croisent, bordé ordinairement d'une bande bleue, et qui s'attache au-dessous de l'épaule droite à l'aide d'un crochet de métal. Ils portent souvent alors des souliers jaunes, et coiffent la couronne bouddhique. Ils ont une sorte de crosse nommée

NI-KOU, OU RELIGIEUSE BOUDDHISTE.

si-tmañ, ordinairement portée par un assistant : on assure que si cette crosse touchait la terre, la terre s'ouvrirait : afin d'éviter une catastrophe aussi redoutable, on interpose quelque objet, un papier, par exemple, sur lequel sont tracées des prières, entre le si-tmañ et le sol.

Il y a des religieuses tao-ssö et bouddhistes : les premières s'appellent tao-kʉ, les

UN ERMITAGE EN CHINE.

D'après un grand tableau à l'encre sur papier non collé.

autres ni-kʉ. Les tao-kʉ portent un vêtement composé de losanges de diverses couleurs, comme l'habit d'Arlequin; les ni-kʉ portent des robes de couleur grise ou bleue, à larges manches, et des bonnets noirs plats et arrondis.

Les prêtres et les religieuses se recrutent parmi les classes les moins éclairées et les moins honnêtes de la nation. Les prêtres ont presque toujours auprès d'eux un jeune assistant; les religieuses élèvent aussi des petites filles. Ces enfants, destinés à la vie religieuse, sont souvent des enfants trouvés ou volés. Il arrive cependant quelquefois que des parents ayant un enfant très-malade, et désespérant de le sauver par d'autres moyens, le vouent à Bouddha, à Kwan-yin ou aux dieux du Tao, soit pour porter l'habit religieux ou les couleurs divines pendant quelques années, soit pour les garder toute sa vie.

Les Chinois, comme tous les hommes, considèrent le renoncement aux choses de ce monde comme la condition et la marque de la sainteté. Humbles et obéissants, pauvres et chastes, tels doivent être les saints; tels cherchent à devenir ou feignent d'être les religieux.

Je ne saurais dire si tous les prêtres de Bouddha reçoivent, en Chine, les neuf marques ou les neuf brûlures (na kyae, mao kyae) : j'en ai vu chez qui elles étaient visibles, d'autres n'en présentaient point de trace; quelques-uns laissent croître une partie de leur barbe, mais tous, et toutes les ni-kʉ, ont la tête rasée. Chez les Grecs, il était ainsi d'usage de sacrifier sa chevelure à Apollon quand on voulait en obtenir quelque grand secours : cet acte est comme une renonciation formelle à l'élégance d'une vie molle, à la beauté, à l'amour; c'est le signe de la vieillesse qui a droit d'enseigner les hommes, et le symbole de l'esclavage par lequel le prêtre se soumet aux dieux.

Les religieux sont pauvres; ils ne peuvent posséder que leur misérable habit, un rasoir, quelques minces objets, et le vase avec lequel ils vont quêtant de porte en porte, non tout à fait sans demander et sans se faire voir, mais généralement sans se rendre incommodes et sans se servir eux-mêmes.

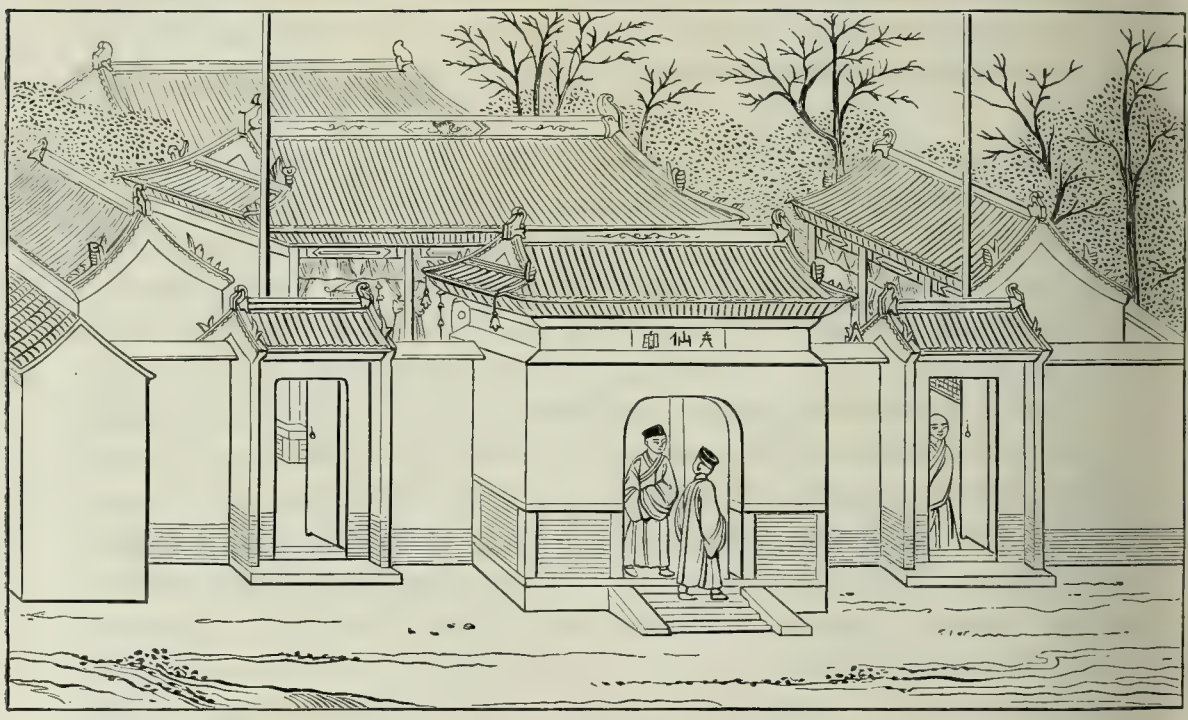
Les xo-mañ vivent, ainsi que les ni-kʉ, les tao-kʉ et une partie des tao-ssö, dans le célibat. Chez les anciens, il y avait plusieurs sacerdoces qui imposaient le célibat soit aux hommes, soit aux femmes : il suffit de rappeler les vestales. Les prêtres musulmans peuvent être mariés; mais la plupart des derviches ne se marient pas, et le peuple estime les derviches plus que les prêtres, de même que dans l'Europe chrétienne les gens pieux accordent plus de crédit au clergé régulier, plus séparé du monde, qu'au clergé séculier. Le célibat des prêtres est conforme au sentiment général de l'humanité : il fait la vérité du sacerdoce et sa puissance. L'Église catholique l'a établi non comme une règle absolue, puisqu'elle tolère dans le Liban des

prêtres mariés, mais comme une règle sainte et comme une règle habile. L'Église grecque marie ses prêtres, mais non ses moines, et c'est dans leurs couvents qu'elle cherche ses évêques. Si l'Angleterre a voulu que tout son clergé fût marié, c'est que l'Angleterre, fatiguée de la domination de son Église, y voulait à tout jamais mettre un terme : aucune nation peut-être ne possède des évêques et des prêtres plus savants ni plus vertueux que les siens; beaucoup ont pour eux le rang et la fortune; la loi leur attribue quelque pouvoir : ils sont cependant sans influence, et s'il y a une action religieuse forte dans le pays, ils n'en sont pas les maîtres. Le cardinal Wiseman possède une force qui leur manque; l'évêque Hughes l'avait à New-York. Le célibat fait la moitié de cette force; ne rien devoir à l'État ou à ceux qui le mènent en fait l'autre moitié.

Mais la nature humaine est faible, et lorsque, comme en Chine, c'est la paresse qui peuple les couvents, on ne saurait s'attendre à ce que le célibat tienne tout ce qu'il a promis. Je crois que la porte des couvents et des temples s'ouvre quelquefois à la débauche, que l'on ne médite pas toujours beaucoup plus saintement dans les salles de méditation bouddhique que dans celles où s'enferment les derviches musulmans. Le spectacle inattendu d'une méditation païenne faillit arracher jadis à Lucius, métamorphosé en âne, le cri de : *Porro quirites!* Jean Bodin trouve vraisemblable la métamorphose de Lucius. Sans être aussi hardi, j'admets très-volontiers ce qu'Apulée nous raconte des prêtres : je crois, de plus, que les casuistes chinois ont découvert des distinctions très-subtiles, à l'aide desquelles la foi et la chair sont plus ou moins satisfaites, comme l'opinion publique peut l'être par l'absence du scandale; mais le mal qui triomphe ne prouve pas l'impossibilité du bien, et tous les lieux communs que répéteront des fraters ne prouveront pas qu'il n'y ait dans le monde non pas seulement des prêtres, mais bien des clergés qui sont chastes, sans que la santé des prêtres en souffre ou que leur existence en soit abrégée. La religion doit élever l'homme; elle doit lui montrer le ciel, et non le promener sur la terre; elle doit demander ce qui est difficile et dur, et non se contenter de ce qui est facile et doux. Nous n'aurions pas besoin d'elle pour si peu; notre faiblesse réclame des exemples que nous ne pouvons tous suivre, des leçons d'une vertu que nous n'atteindrons que rarement, mais qui nous entraînent malgré nous, pour si peu que ce soit, vers une inaccessible perfection.

Peu de pays possèdent des édifices religieux aussi multipliés que la Chine : il y a un certain nombre de cultes officiels qui, dans chaque ville, doivent avoir leurs temples; il y a de plus les temples dédiés à des divinités locales, et les temples, les oratoires, les couvents assez nombreux élevés par la dévotion des particuliers riches.

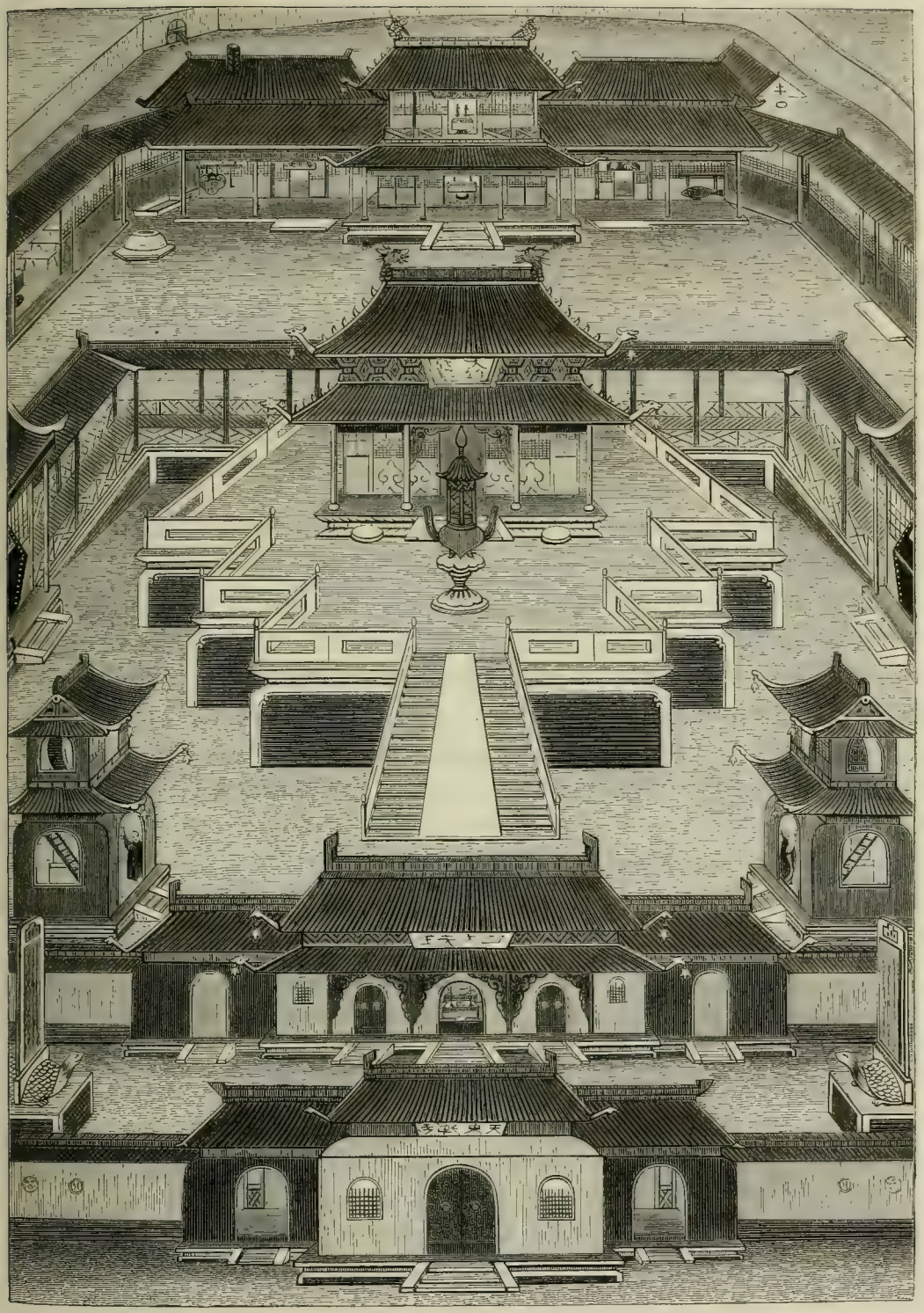
On connaît sous le nom générique de Jʁ-myao les temples consacrés à des divinités reconnues par la secte des lettrés, jʁ-kyao. Parmi eux, on distingue souvent celui de Confucius par le titre de Wen-myao, ou temple littéraire, et celui de Kwañ-fʁ-tsö par le titre de Wʁ-myao, ou temple militaire. L'appellation de Myao s'applique à tous les temples bouddhistes et du Tao; les premiers, toutefois, sont souvent appelés Ssö et Ñan, et les seconds, en outre de ces appellations, possèdent exclusivement celle de Kwan.



TEMPLE DES GÉNIES CÉLESTES, A PÉKIN.

Gravure chinoise.

La construction des temples, comme celle de tous les édifices en Chine, est habituellement très-légère : le bois et la brique y sont surtout employés. Le bois peint, exposé à toutes les inclémences du ciel, se détériore assez rapidement : aussi les temples ont-ils généralement une apparence malpropre et délabrée. Lorsqu'ils sont neufs, ils ne manquent pas d'une certaine élégance; leur architecture, assez monotone du reste, est gracieuse; les toits sont très-soignés et ornés souvent avec goût; enfin les temples sont fréquemment entourés de jardins ou d'arbres, placés sur le bord des routes de façon à fournir un agréable point de vue, ou près de l'eau, ou sur le sommet d'une colline, d'un rocher, d'une île accidentée et couverte de verdure.



VUE PERSPECTIVE D'UN TEMPLE DE NANKIN.

Ils comprennent une ou plusieurs cours, dont chacune a ordinairement une chapelle ou salle, tañ, sur chacune de ses faces. La chapelle ou l'oratoire principal tient le milieu du temple. Ces chapelles sont habituellement exhaussées de quelques marches : il est rare qu'il y ait un étage au-dessus, et je crois que quand cet étage existe, il sert de magasin, mais ne saurait être habité.

L'entrée des temples est souvent gardée par la représentation de quatre personnages armés appelés Ssö ta-tyen-wañ et peints sur les portes. Au milieu des cours, on trouve quelquefois des puits ou des bassins, plus ordinairement un vase en bronze appelé, en raison de sa situation, tañ-tɯʁñ, qui sert à brûler des papiers. Les deux côtés de la première cour sont quelquefois bâtis et consacrés à des logements; au-dessus des portes on voit souvent un étage auquel on parvient par une échelle placée sous l'une des portes et par une trappe : c'est le théâtre, ouvert sur la cour, pourvu en arrière de deux ou trois cabinets dans lesquels les acteurs s'habillent et se peignent le visage, et sur les côtés de loges souvent grillées, dans lesquelles les magistrats ou ceux qui donnent le spectacle prennent place. Lorsqu'il y a un théâtre, il arrive souvent que les bâtisses de la cour sont pourvues d'un étage divisé en loges, ou garni de bancs, pour les spectateurs aisés ou riches.

Le théâtre chinois a pris naissance dans les temples par des mystères, comme le théâtre grec et le théâtre du moyen âge. Me réservant d'en parler ailleurs avec plus de détails, je reviens au temple lui-même.

Chaque chapelle renferme un ou plusieurs autels surmontés des images, des statues des dieux, ou de tablettes écrites. Les statues, syañ, sont quelquefois en bois, mʁ-yu, quelquefois en terre, quelquefois en bronze; elles représentent des types peu séduisants. Des deux côtés de l'autel, contre les murs, on voit souvent les statues de divinités ou de personnages moindres, pourvus de divers attributs ou tenant des kwey. Le nom générique de ces personnages est Tɯai-jen, c'est-à-dire satellites.

Sur l'autel, tɯʁo-wey, ou ɯyañ-ki, sont placés des chandeliers, la-tey, portant des chandelles rouges de suif, la-tɯo. Les bougies de cire d'arbre, étant très-rares et très-coûteuses, ne sont employées qu'à certains usages et dans certaines circonstances, telles que les concours littéraires. Un brûle-parfums, ɯyañ-lʁ (*thuribulum*), occupe le milieu de l'autel, chargé souvent de fleurs naturelles ou en carton, d'ornements de diverse nature, d'assiettes de fruits, de gâteaux et d'offrandes de plus de valeur. Dans les temples consacrés plus spécialement à la divination, on y voit aussi les cent flèches, tsyen, ou baguettes, debout dans un étui cylindrique, tsyen-tʁñ, et l'objet appelé kao-tsö. En avant de l'autel sont placés un ou plusieurs coussins ou des sortes de prie-Dieu, kwei-tañ ou paé-tañ : on voit souvent dans les chapelles des porte-cierges, sur lesquels les dévots placent et allument les chandelles qu'ils ont apportées, et des

brûle-parfums de plusieurs dimensions. On y remarque aussi quelquefois, suspendus au plafond, autour de l'autel ou au-dessus de la porte, des ex-voto, tels que tableaux, modèles de navires, béquilles, etc. Près de la chapelle principale, on remarque souvent une petite pièce appelée ɯen-tañ : c'est la salle consacrée à la méditation; d'autres fois, cette salle est placée ailleurs. Quelques petites chapelles reçoivent des cercueils et des morts qu'on y laisse plusieurs mois. Derrière la chapelle principale, et sur les côtés des dernières cours, se trouvent les logements des prêtres, assez rarement donnés aux étrangers. C'est dans des chambres qui leur sont spécialement destinées, ou dans les chapelles elles-mêmes, qu'on les fait coucher. J'ai passé moi-même bien des nuits en la société des dieux; j'ai fait faire ma cuisine au pied de leurs autels, qui m'ont servi de table et de bibliothèque. Cette familiarité ne blesse pas les prêtres; elle est dans les usages : ce n'est pas même une inconvenance que d'allumer une pipe aux chandelles qui brûlent en l'honneur de la divinité. Les temples et les couvents sont autant d'auberges ou de caravansérails; la piété de ceux qui les ont élevés a été intelligente, et la façon dont leurs intentions sont comprises est vraiment libérale. Il y a dans les villes des édifices destinés aux voyageurs de distinction, et qu'on appelle des kʁñ-kwan; il y a aussi des auberges et des cabarets pour les campagnards. J'ai habité des kʁñ-kwan et d'autres édifices du même genre; ils m'ont paru moins bien tenus que les temples, qui sont aussi mieux situés, plus gais, plus aérés, plus vastes, et dans lesquels on dispose de tous les prêtres, très-empressés à rendre service, à faire de petites commissions, à conduire les domestiques au marché, à aller chercher de l'eau, du charbon, etc., et qui gagnent bien ainsi la petite offrande qu'on leur fait en partant et qu'ils ne réclament pas.

Les temples étant des auberges, il est naturel que les gens de tel pays descendent plus habituellement dans tel temple, et ceux de tel autre pays dans tel autre temple; il peut se faire que certain dieu ait plus de dévots dans le Nord, tel autre dans le Midi, etc. Il en résulte que chaque corps de nation, ou l'ensemble des gens de chaque province étrangère établis dans une ville, a son temple, aux réparations et aux frais duquel il prend part, et dans les cours duquel ont lieu ses meetings; car les réunions publiques en vue d'élections de syndics, d'élections municipales, de vote de témoignage de reconnaissance, et pour bien d'autres objets, ne sont point interdites en Chine, comme dans des contrées où l'on se prétend très-avancé parce qu'on ne s'aperçoit pas que le mouvement rapide que l'on constate s'effectue à reculons.

C'est dans le temple de Tɯeñ-xwañ qu'ont lieu les réunions des gens de la ville même, à moins que quelque temple plus vaste n'offre plus d'avantages.

En temps ordinaire, il y a dans les cours des temples des mendiants, des chanteurs,

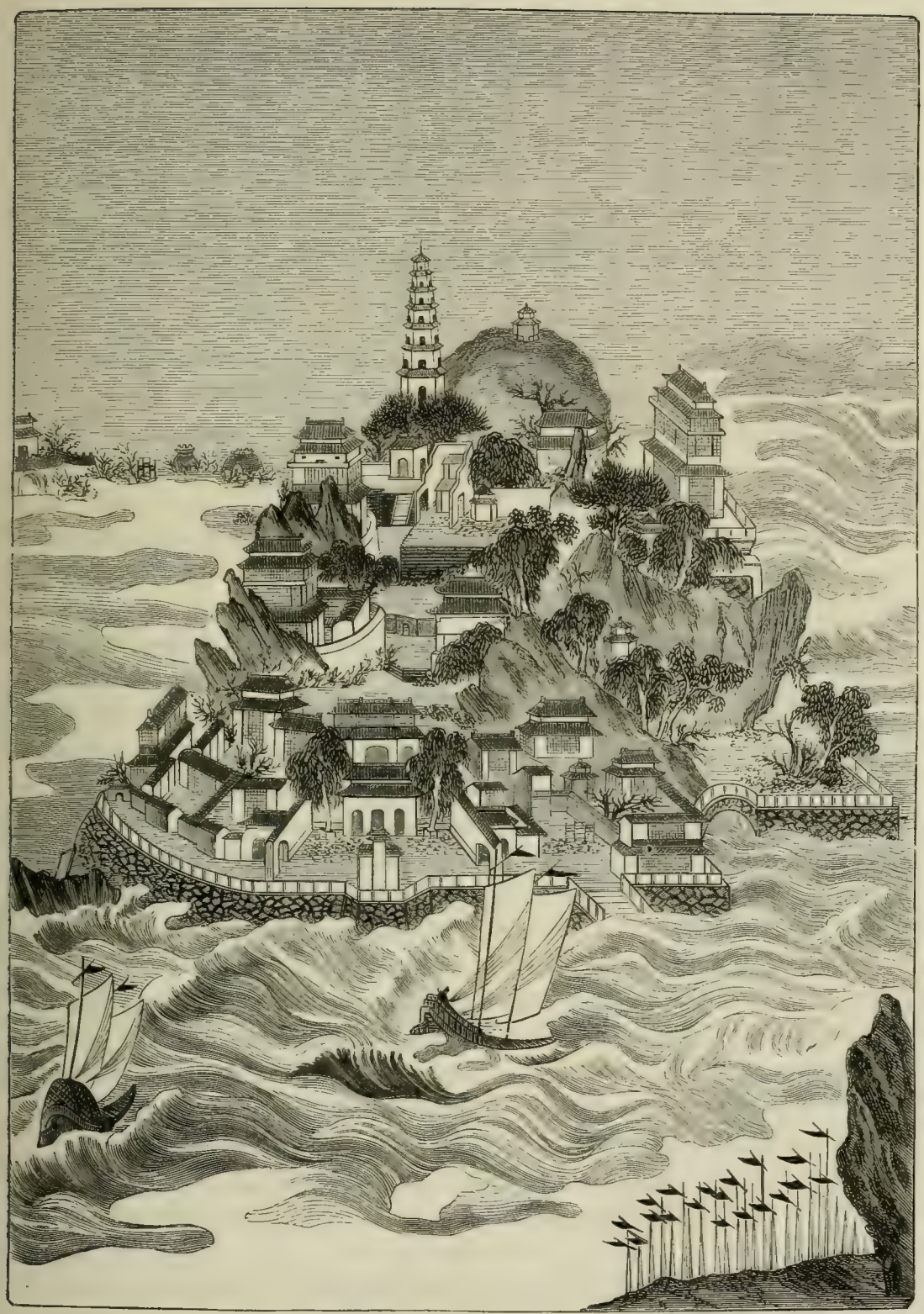
des conteurs, des poëtes comme à Rome dans les bains, des marchands de toute espèce, quelquefois des boutiques. On y joue des gâteaux et des bonbons, les enfants viennent s'y ébattre, les saltimbanques y avalent des sabres et y rendent de la filasse enflammée. Ces cours sont les forum du peuple chinois, et les chrétiens qui ne les fréquentent pas sont par cela seul comme hors du forum et de la cité.

Les temples chinois, les couvents surtout, ont souvent leur tour, comme les mosquées ont leur minaret, et nos églises leur clocher. Ces tours, appelées ta (1) et pao-ta, ou tours précieuses, ordinairement isolées, servent à abriter les cloches ou les instruments que nous appelons gong, et que les Chinois nomment tuin dans les temples et ne nomment gong nulle part; instruments à l'aide desquels on mesure le temps et signale les prières. Ces tours se ressemblent assez : celle de Nankin, revêtue en porcelaine et appelée tour d'émail, Lyeu-li ta, est la plus célèbre. D'après la notice donnée par les prêtres, elle paraît avoir été construite en 1430; mais le monastère auquel elle appartient, le Pao-nñan ssö, ou couvent de la reconnaissance, est extrêmement ancien. Elle fut frappée par la foudre et rebâtie aux frais de l'empereur Kya-kiñ en 1801. Je ne sais si les rebelles ne l'ont pas abattue depuis. Sa hauteur est de 329 pieds chinois et 49 centièmes; elle a neuf étages, en l'honneur des neuf cieux; elle supporte en dehors cent vingt-huit lampes et cent cinquante-deux cloches. On a placé tout en haut un vase en bronze consacré au ciel, des offrandes, des amulettes, et quatre volumes traitant de Ti-tsañ wañ, d'O-mi-to fo, de Hiö-kia a-ni fo et de Tsi-jen. J'ignore ce qu'on entend par Tsi-jen, ou Tsi jen.

On monte souvent dans ces tours, du haut desquelles on jouit d'un panorama très-étendu et en général riant ou pittoresque; car la Chine, qui présente les aspects les plus variés, est généralement très-belle, ici en raison de sa fertilité, là en raison de ses reliefs, partout en raison de la douceur chaude de son climat, ou du moins de la chaleur vivifiante de ses étés.

Les monastères, habités les uns par des hommes, les autres par des femmes, ne diffèrent des temples que par l'addition de nombreux pavillons, quelquefois réunis et quelquefois isolés, destinés au logement des religieux. Le nombre de ces religieux s'élève quelquefois à plusieurs milliers; ils habitent alors de petits villages, ou des huttes disséminées, ou même des grottes taillées dans le roc. Quelques couvents ont des bibliothèques; il semble, toutefois, que les offices et la récitation du chapelet y

(1) Ou tay et t'ay. Ce mot est un de ceux, en petit nombre, dans lesquels le *t* est habituellement, mais non par tous les gens instruits, prononcé avec emphase, comme le ط arabe. Je ne note pas cette prononciation emphatique, parce qu'elle est rare, peu constante, et constitue seulement un degré dans l'articulation d'une même lettre. Si toutefois l'on voulait reproduire d'une manière absolue la prononciation des mots chinois, on devrait la marquer; mais il faudrait marquer bien d'autres choses encore.



COUVENT SUR UN ILOT DU YAN-TSÖ KYAÑ, PRES DE TCHEÑ-KYAÑ.

On aperçoit à gauche, sur le dernier plan, les murs de Tcheñ-kyañ et deux tours basses, dont l'une porte trois pots à fumée : c'est un télégraphe ou tour à fumée (yen-tay).

emploient tout le temps des moines, qui se livrent peu à la lecture et qu'on entend répéter constamment : « O-mi-to fo ! O-mi-to fo ! »

Les monastères les plus célèbres sont situés sur des hauteurs ou dans des îles, afin d'isoler autant que possible les religieux. Leurs oratoires sont alors fréquentés seulement par les voyageurs, les marins, et des pèlerins venus quelquefois de fort loin.

Presque tous les monastères sont bouddhistes : les tao-ssö en ont cependant aussi dont l'aspect est à peu près le même. Ceux des ma-mön, ou bouddhistes de la secte thibétaine, se rencontrent fréquemment dans le Nord : nous en avons occupé quelques-uns pendant la dernière campagne. Leurs moines, qui habitaient souvent de petites maisons et cultivaient de petits jardins, paraissaient plus pieux et plus intelligents que les autres : ils portaient de longues robes jaunes et un chapeau jaune d'une forme aplatie, comme celui de nos marins ; ils avaient toujours un énorme rosaire à la main.

Le monastère de Pʏ-to, sur l'île de ce nom, à l'est de l'archipel de Chusan, est l'un des plus importants de la Chine ; on y compte cinq mille religieux. C'est là qu'est l'oratoire principal de Kwan-yin, où Bouddha est honoré en même temps qu'elle : on en attribue la fondation à un prince de la dynastie des Leañ. D'après les petits livres qu'on y distribue, les barbares à cheveux rouges, c'est-à-dire les Hollandais, l'auraient pillé en 1666 ; leur flotte se serait rendue de là au Japon, et, à son retour, chargée des marchandises les plus précieuses, aurait été assaillie par une tempête et aurait entièrement péri, en châtiment de son impiété. Deux choses sont probables dans ce récit : l'attentat reproché aux Hollandais et la destruction de leur flotte par un typhon ; c'est, comme disent les Indiens d'Amérique, deux vérités contre un mensonge, c'est-à-dire tout ce qu'on peut raisonnablement exiger des moines de Pʏ-to.

L'oratoire de Tyen-xo, dans l'île de Mei-tmeʏ, est du même genre ; mais il est gardé et servi par un petit nombre de prêtres seulement. J'en possède une belle description, avec une vue panoramique des diverses constructions et des divers temples de l'île : on y remarque une chapelle de Bouddha, une chapelle de Kwan-yin, et un immense rocher qui, par sa forme et sa position, paraît être une pierre levée, un menhir, et que l'on appelle Kwan-yin mö, ou la pierre de Kwan-yin. Les murs de la ville de Piñ-xae terminent le tableau.

Plusieurs des îles du Yañ-tsö kyañ ont aussi leurs couvents célèbres. Je donne ici, d'après un tableau chinois, la vue d'un couvent situé près de Tmeñ-kyañ.

J'indiquerai ici, avec leur date, les principales fêtes ou anniversaires et naissances, meñ-ji, des tao-ssö. Le premier chiffre donne le numéro du mois chinois, et le second indique le jour de ce mois dans lequel tombe la fête.

	Mois.	Jour.
Fête de Yu-xwañ ta-ti	1er	9e
Tai-yañ pʁ-sa	2e	1er
Tʁ tʁ-ti pʁ-sa	»	2e
Lao-tɯun	»	15e
Ш yuen-tyen ɯañ-ti	3e	3e
Tyen-xo nyañ-nyañ	»	23e
Lu-ɯui nyañ tsʁ-ssö	4e	14e
Yen-kwan nyañ-nyañ, qui guérit les maux d'yeux	»	20e
Loei ti pʁ-sa, dieu du tonnerre	5e	5e
Tʁ-tɯen xwañ-ti, le premier des lares	»	11e
Tɯañ-tyen ssö	»	18e
Xʁo-ɯen pʁ-sa	6e	23e
Loei-tsʁ pʁ-sa, premier dieu du tonnerre	»	24e
Ti-tsañ wañ pʁ-sa	7e	30e
Tai-yin pʁ-sa	8e	15e
Tao-mʁ nyañ-nyañ	9e	9e
Ta-mo tsʁ-ssö	10e	5e
Kʁñ fʁ-tsö (Confucius)	11e	4e
Tsao-wañ pʁ-sa, qui préside à la cuisine	12e	24e
Tɯʁ-ɯen ɯya-kyae, descente de tous les dieux sur la terre	»	30e

On remarquera dans cette liste, qui m'a été dictée par des prêtres, la présence de Confucius, dont les bouddhistes ne célèbrent en général pas la fête, et celle de personnages et surtout de titres bouddhiques. J'ai écrit Loei ti pʁ-sa; on m'avait dicté aussi Xʁo-ɯen ti pʁ-sa, Tai-yin ti pʁ-sa : la présence de la syllabe ti semble mettre le premier mot au génitif; on aurait alors : fête du Pʁ-sa du tonnerre, du Pʁ-sa du génie du feu, du Pʁ-sa du Yin parfait, etc.; ce qui attribuerait au mot Pʁ-sa la valeur d'idole, de représentation, ou peut-être celle d'incarnation, ou de révélation, ou même d'esprit et d'âme. Le mot Pʁ-sa est souvent employé de telle façon qu'il est impossible de lui attribuer un autre sens que celui d'idole; d'autres fois il en a évidemment un autre. Il ne faut pas toujours s'arrêter à ce que disent les livres, ou aux valeurs primitives des mots, plus fallacieuses encore que l'étymologie : les langues vivent en se parlant; ce qui en est écrit n'est que leur cadavre : l'anglais possède plus de deux mille mots français dont l'acception, en Angleterre, est tout autre que chez nous. D'un siècle à l'autre, et même d'une génération à l'autre, nous avons vu les mêmes expressions représenter des idées toutes différentes : la vanité usurpe sur les mots, ne

pouvant usurper sur les choses; elle laisse les noms déconsidérés, et s'empare de ceux qu'on estime et que sa bassesse a bientôt ravalés. La France est pleine de titres : que valent-ils? Les serviteurs sont, de nos jours, devenus domestiques comme les médecins et les poëtes de Louis XIV; les tailleurs actuels ont des clients, ni plus ni moins que l'orgueilleuse maison des Claudes : qu'y ont gagné les uns et les autres? Et par une étrange contradiction que la servilité du Bas-Empire explique seule, les secrétaires d'État s'appellent en Europe des ministres, comme ceux qui versaient le falerne aux modestes soupers du poëte Horace.

On croit que je sors ici de mon sujet; nullement. Des prêtres ont fait en Chine, pour des dieux morts et muets, ce que d'autres sots font en Europe pour la décoration de leur propre sottise : ils ont fait de leurs dieux des Boddhisattvas, c'est-à-dire des gens ayant vécu saintement. C'est beaucoup pour des dieux; ceux des Grecs en seraient embarrassés, et bien que ceux de la Chine soient plus chastes et moins cruels, bien qu'il y ait eu dans les premiers disciples de Bouddha plus de piété que de sagesse, je n'oserais point dire que de si faux dieux vaillent des saints même si médiocres.

Les tao-ssö ont de belles fêtes, et des fêtes antiques : il y a du goût et de l'art dans la décoration de leurs temples et de leurs autels; il y a quelque chose d'inattendu, de bizarre, dans quelques-unes de leurs cérémonies : ils sautent au jour de la fête de Ti-tsañ wañ; ils dansent et tournent autour d'un grand feu, frappant les diables d'une épée droite comme les épées romaines, et quelquefois se frappant eux-mêmes, comme le faisaient jadis les prêtres de Baal, de Moloch, de Vénus, de Mars et d'autres dieux encore.

Les processions sont assez fréquentes : on y promène des idoles, des bannières; les rues sont élégamment décorées sur leur parcours; on brûle des baguettes parfumées, on présente des offrandes, on fait partir des pétards sur leur passage. Les processions de Tyen-xo sont fort belles; on en fait au dragon de la pluie, et on lui offre des sacrifices sur un autel élevé, man-mön, quand la sécheresse dure trop longtemps.

Les bouddhistes ont moins de fêtes que les tao-ssö, mais leur culte est plus assidu. Voici les noms de leurs fêtes principales et les époques auxquelles on les célèbre :

	Mois.	Jour.
La naissance de Kwan-yin.	2e	19e
Celle de A-ni-fo	4e	8e
La fin de la mission de Kwan-yin.	6e	19e

Et les trois fêtes des génies qui président au ciel, à la terre et à l'océan, à savoir :

	Mois.	Jour.
Hlañ-yuan tyen-kwan pʁ-sa	1er	15e
Tuʁñ-yuan ti-kwan pʁ-sa	7e	15e
Hlya-yuan muʁei-kwan pʁ-sa	10e	15e

Ils chantent des litanies qu'ils appellent meñ wen, ou pièces rhythmées, frappent un tambour de bois nommé mʁ-jʁ, offrent des parfums et exécutent des prosternations entremêlées de diverses évolutions dont je ne saurais exposer le détail.

Ils assistent dans les couvents à des offices multipliés, auxquels se joignent la récitation du chapelet et la méditation.

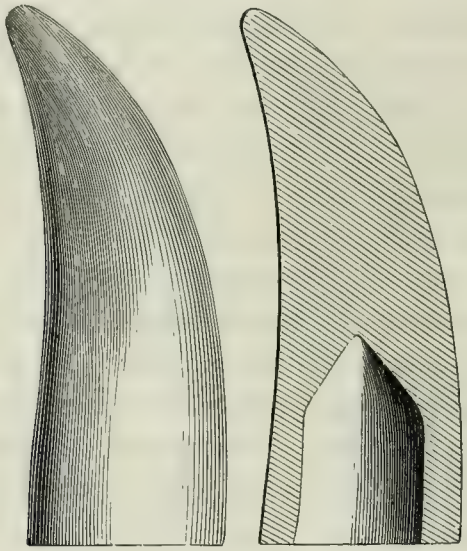
Les trois sectes, jʁ-kyao, fo-kyao et tao-kyao, expriment habituellement l'idée de prier par trois mots différents, qui sont : min-myañ pour la secte des lettrés, tsan pour celle de Bouddha, et pae pour celle du Tao. Pae s'emploie néanmoins pour tous les dieux et tous les saints de la Chine. On dit : pae ti, adorer la terre; pae pʁ-sa, adorer les idoles, etc.

Les fêtes se prolongent quelquefois pendant plusieurs jours et sont accompagnées de représentations théâtrales, souvent deux par jour : l'une dans l'après-midi, et l'autre le soir. Les cours des temples présentent pendant ces fêtes le spectacle le plus animé : la foule s'y presse, et les dévots, se succédant les uns aux autres, viennent s'agenouiller sur les coussins ou les pric-Dieu de bois placés devant l'autel, pour y accomplir un certain nombre de prosternations; ils allument ensuite des baguettes parfumées, myañ ou tañ myañ, et des chandelles, qu'ils achètent quelquefois à la porte, et qui, éteintes et remplacées presque au même instant, forment le principal bénéfice des prêtres. Le nombre des offrandes varie de trois à sept; il est souvent de six, mais ce nombre n'est pas obligatoire. Quelques jours avant chaque fête, les prêtres ont l'habitude d'envoyer aux gens qu'ils connaissent et à toutes les personnes riches du quartier ou de la ville des invitations sur papier rouge : ces invitations rappellent la date prochaine de la fête, engagent à venir en ce jour au temple présenter à la divinité les hommages que le rituel détermine, le repentir de ses fautes, les louanges et les prières d'un cœur pur; elles insistent sur les bénédictions qui s'attachent aux offrandes soit d'or, soit d'encens, et finissent habituellement par ces mots : « Arrêtez-vous et ouvrez votre cœur », ou : « Rentrez en vous-même et que votre âme se prépare à recevoir la grâce divine. »

Certains temples sont plus spécialement consacrés à la divination : deux personnages divinisés, San-kya ta-ti du Kwañ-si et Hlañ yuen-tsö du Kyañ-si, y sont d'ordinaire honorés. Le second, qui vivait vers le milieu du neuvième siècle, était astro-

nome ou astrologue de la cour; ses descendants remplirent les mêmes fonctions jusqu'au temps où ces fonctions furent confiées à des musulmans et à des chrétiens. Ils se sont fort multipliés, et, comme les descendants de San-kya ta-ti, les Шañ vivent en disant la bonne aventure.

Celui qui désire consulter le sort, après une prière et quelques prosternations, prend sur l'autel la boîte cylindrique qui contient les tsyen, et la secoue jusqu'à ce qu'une flèche en ait jailli. Lorsque cette flèche est tombée, *alea jacta est,* le prêtre la ramasse et l'examine. La boîte contient cent flèches, et chaque flèche a quatre séries de signes se rapportant à autant de prédictions différentes marquées dans un livre



KAO-TSÖ DANS LA POSITION CHEÑ-KAO.

que le prêtre consulte. Il écrit le résultat de sa recherche sur un petit papier appelé aussi tsyen, qu'il donne au consultant; il reçoit en échange quelque petite monnaie, plus ou moins, suivant le consultant et suivant l'oracle. Le jet de la flèche s'appelle tyeʁ-tsyen. Suivant que l'oracle est bon, médiocre ou mauvais, on l'appelle шañ-шañ, тшʁñ-тшʁñ, ou шya-шya.

On consulte aussi le sort à l'aide de deux morceaux de bambou formant comme les deux moitiés d'une corne évidée, fendue dans le sens de sa longueur : ces objets s'appellent kao ou kao-tsö. Les ayant pris dans les deux mains, on les agite et les lance devant soi, ce qui s'appelle tao-kao. Si les deux parties du kao tombent le dos en l'air, l'oracle est dit yin-kao; si elles tombent toutes deux sur le dos, il est dit yañ-kao : dans les deux cas, la réponse du sort est négative et défavorable. Mais si une des

CULTIVATEURS PRÉSENTANT LEURS OFFRANDES A SYEN-NOUÑ.

D'après une peinture chinoise.

..... — *Mollibit aversos penates. — Farre pio et saliente mica.* (HORACE.)

pièces du kao tombe d'une façon et l'autre de la façon contraire, l'oracle est affirmatif et favorable, et est dit meñ-kao (1), c'est-à-dire kao vainqueur.

En outre des temples, on rencontre partout de petites chapelles, soit adossées à des murailles, soit accrochées au-dessus des portes, soit placées au milieu des chemins, sur une sorte de table, et enfermées dans une espèce de boîte. Celles qu'on rencontre le plus ordinairement sont dédiées à Tʁ-ti pʁ-sa ou à Ssu pʁ-sa, c'est-à-dire au dieu pénate et au dieu de la soie, auxquels on fait des offrandes de grains et de soie. La statuette ou l'image de Tʁ-ti est souvent accompagnée de celles de cinq génies mâles appelés ʓ tmañ, et de celles, placées plus bas, d'un autre génie mâle nommé Tʁ-ti kʁñ, et d'un génie femelle nommé Tʁ-ti po.

Шö pʁ-sa, le dieu des communes, ou leur patron, leur pénate, a beaucoup d'oratoires aussi, et l'on y remarque à ses côtés Шö-kʁñ, qui est mâle, et Шö-mʁ, qui est femelle.

Sur les barques, on trouve Kwan-yin et Tyen-xo; chez les ouvriers, leurs divers patrons et quelquefois les San sin (Fʁ, Lʁ et Шao), ou les huit génies. Chez les commerçants, on voit Tsai-men; chez les magistrats, Tʁ-ti et Kwañ fʁ-tsö, quelquefois Confucius, mais dans la bibliothèque seulement. Kwan-yin est honorée dans beaucoup de maisons; enfin, les tableaux généraux des dieux, Tsʁñ-men, sont assez répandus : les chapelles domestiques sont soit à l'entrée des maisons, soit dans la pièce qui occupe le milieu du bâtiment placé au fond de la cour. Ces chapelles, placées sur une table ou quelque autre meuble, ou dans une niche, s'appellent men kan-tsö; lorsqu'on n'y voit que des tablettes portant le nom des parents décédés, on les appelle men tmʁ pae-tsö.

Je ne parlerai ici ni du culte des ancêtres, ni de diverses autres superstitions; je me réserve de traiter ces deux sujets avec l'étendue qu'ils comportent en parlant des cérémonies funèbres et des coutumes du peuple chinois.

(1) Ces deux caractères seraient susceptibles d'être prononcés tchañ-tyao, ou chañ-tyao, ou encore chôn-tyao. Je m'en tiens ici à la prononciation des prêtres : un même caractère change d'ailleurs souvent de son en changeant de signification.

CULTES ÉTRANGERS

Juifs de Kai-foñ. — Islamisme en Chine. — Danger de l'islam. — Missions catholiques. — Missions protestantes. — Avenir des missions.

L'existence d'israélites en Chine est connue depuis très-longtemps : les pères Gaubil, Domenge, Gozani et d'autres, ont publié sur ces israélites beaucoup de renseignements ; le *Chinese Repository* ne contient pas moins de quinze articles relatifs aux juifs de l'extrême Asie ; en 1843, James Finn a résumé tout ce qu'on en savait ; en 1777 et 1779, Olaf Gerhardt Tychsen avait écrit en hébreu aux juifs de Chine ; en 1815, Morrisson leur fit passer une lettre semblable, envoyée de Londres, qu'ils ne purent lire ; d'autres tentatives restèrent sans résultat, en raison de la crainte qu'éprouvaient les juifs de se compromettre vis-à-vis de l'autorité en se liant avec les Européens.

C'est à Kai-foñ, autrefois Pyen, capitale actuelle du Xo-nan, bâtie près du Xwañ xo ou fleuve Jaune, que les jésuites avaient rencontré ces juifs. Kai-foñ a été visité depuis. En 1850, deux chrétiens chinois, munis d'une lettre écrite par un négociant israélite d'Europe, établi en Chine, s'y rendirent, y passèrent quelques jours et y recueillirent de précieux renseignements. L'authenticité de leur voyage ne saurait être mise en doute, puisqu'ils en ont rapporté plusieurs livres ou portions de livres saints, dont la comparaison avec les textes que nous connaissons présente de l'intérêt. Ces acquisitions, déposées probablement aujourd'hui à Londres, se composaient : des six premiers et deux autres chapitres de l'Exode (XXXVIII à XL) ; des chapitres XIX et XX du Lévitique ; des chapitres des Nombres XIII à XV ; du Deutéronome II à XVI et XXXII ;

de quelques parties, enfin, du Pentateuque et des Psaumes. Le docteur Smith, évêque de Victoria, a publié en 1851 les résultats de cette exploration du judaïsme chinois; le révérend A. Wylie a dernièrement donné, dans le *Chinese and Japanese Repository*, deux articles pleins d'intérêt sur le même sujet, qui paraît à peu près épuisé, et sur lequel, en conséquence, je ne m'étendrai pas.

Les juifs ont paru en Chine sous la dynastie des Xan, peut-être avant Jésus-Christ, plus probablement au premier siècle de notre ère, sous Xan miñ-ti, entre les années 58 et 75 après Jésus-Christ.

On croit qu'ils venaient alors de la Perse, à laquelle ils semblaient avoir emprunté quelques termes et quelques usages, et qu'ils avaient séjourné assez longuement à Samarcande.

Leur religion est appelée tyen-tшʏ (1) kyao, c'est-à-dire religion indienne, et tyao-kin kyao, ou religion de ceux qui enlèvent les tendons (de la viande qu'ils mangent).

Ils appellent Dieu Tyen et Hlyen (2); le mot de Tyen paraît être le plus usité. Ils honorent Confucius. Lorsqu'ils vinrent en Chine, ils comptaient soixante-dix familles; il n'en existe plus que sept, comprenant environ deux cents individus, presque tous dans la misère. Ils paraissent être sans rabbi depuis un demi-siècle et ne comprennent plus leurs livres; on dit qu'ils ne pratiquent plus la circoncision : ils gardent toutefois le sabbat et ne mangent point de porc; ils peuvent avoir deux femmes, qui doivent être de leur race ou de leur religion.

D'après une inscription de leur synagogue, elle aurait été bâtie en 1164; elle a été rebâtie en 1296 et 1511, date à laquelle y a été placée l'inscription dédiée par les familles juives appelées Yen, Li, Kao, Tшao, Kin, I et Tшañ. Une autre inscription, de 1489, donne des détails curieux sur la communauté juive et ses familles, désignées toutes par des noms chinois. Ce temple paraît être aujourd'hui dans un état de délabrement complet. Les juifs ont pétitionné l'empereur afin d'en obtenir les sommes nécessaires à sa reconstruction; le fils du ciel n'a pas répondu. Les israélites sont nombreux en Europe; beaucoup d'entre eux sont riches; ils donnent chaque jour, par l'abondance des aumônes qu'ils distribuent soit en Europe, soit à Jérusalem, la preuve d'une piété profonde et d'une charité très-large : puissent-ils se rappeler un jour leurs pauvres frères de Kai-foñ! Il ne serait pas difficile de les atteindre aujourd'hui que la Chine est ouverte, et il ne serait pas bien coûteux de leur fournir les secours matériels et moraux que leur situation malheureuse réclame.

(1) Ne pas confondre avec tyen-tchou kyao, religion du seigneur du ciel, catholicisme : la prononciation est la même, mais les caractères chinois sont différents pour les deux tyen-tchou.

(2) Caractère formé de la clef des sacrifices et de Tyen, ciel.

Les musulmans sont très-nombreux en Chine : on en rencontre surtout dans le Hlen-si, le Hlan-si, le Xo-nan, le Xʁ-pey, le Yun-nan et le Kwañ-Tʁñ. Il y en a beaucoup encore dans le Tɯi-li; la province qui en compte le moins est peut-être le Kyañ-sʁ.

Il est évident que l'islamisme a été introduit par des Arabes par mer et par le sud, et par des Turcs par l'Asie centrale, l'ouest et le nord. On ne saurait affirmer que les uns aient paru avant les autres. On voit cependant, près de Canton, un tombeau musulman nommé Hlyañ fan, ou tombeau de l'Écho, à cause d'un écho qui s'y rencontre. Ce tombeau, d'après une inscription qui l'accompagne, aurait été élevé à un oncle maternel de Mahomet, roi de Médine, envoyé en Chine pour y faire connaître la nouvelle loi, en la sixième année de l'hégire. Dans le nom chinois qui est donné à cet oncle du Prophète, il est difficile de retrouver un nom arabe, et le Prophète avait sans doute plus d'oncles que nous n'en connaissons. Il est certain que de son temps, et du temps des quatre khalifes légitimes qui lui succédèrent, des musulmans d'un rang élevé furent envoyés à divers princes pour les sommer d'embrasser l'islamisme quand ils les croyaient faibles, ou les y inviter quand ils les trouvaient forts. C'est ainsi, paraît-il, qu'Eyoub se rendit à Constantinople, dont il est aujourd'hui le patron.

Nous savons qu'Aroun-er-Rachid envoya des ambassadeurs en Chine; nous savons que plus tard les Arabes commerçaient à Kan-pʁ, ville située sur les côtes de la province actuelle de Tɯö-kyañ; nous savons encore que, dans les mers de Chine, ils avaient devancé les Portugais et les Espagnols. Nous avons même des relations arabes; elles ne méritent malheureusement aucune confiance : les Arabes sont des enfants ignares et menteurs; le plus célèbre de leurs voyageurs, Ibn-Batoutah, n'est qu'un autre Sinbad. Il n'y a dans ce qu'il dit de la Chine rien d'intéressant, ni même de probable. Comment croire un conteur qui, au quatorzième siècle, rencontrait à Calicut quinze vaisseaux chinois dont chacun portait mille hommes? Quiconque a vu les navires chinois ou connaît un peu l'histoire de la Chine ne peut que sourire à de pareilles imaginations. Ce qui pouvait se conter à des Arabes n'est pas toujours digne de nous être conté. Ibn-Batoutah avait vu aussi une nation de protées, affranchie des besoins terrestres, et dont le regard donnait la mort. Ces récits anciens, pleins de fables qu'on prétend expliquer, pleins de noms inventés qu'on s'empresse, sans la moindre critique, d'identifier avec d'autres noms, sont le plus grand écueil des études historiques.

Les musulmans que j'ai rencontrés dans le nord de la Chine m'ont dit que leur religion y était entrée seulement en la deuxième année Tɯen-kwan du règne de Tai-tsʁñ, deuxième empereur de la dynastie des Tañ, c'est-à-dire vers 628 de notre ère.

Des musulmans venus de loin, soit du Turkestan, soit de l'Inde, étaient parvenus à chasser des diables qui tourmentaient l'empereur et l'avaient contraint à faire périr son propre fils. Trois mille musulmans, formant trois corps de troupes de mille hommes, furent alors appelés dans l'empire et concoururent à sa défense. L'empereur leur donna trois mille femmes. Les chefs de deux des troupes mentionnées plus haut étant morts, le troisième réunit tous les musulmans sous ses ordres. Il me semble que je n'avais trouvé aucun informateur qui sût son nom; en tout cas, je ne le sais point en ce moment.

Ces musulmans étaient sunnites ou orthodoxes, comme le sont encore leurs descendants et ceux qu'ils ont convertis. On sait que l'orthodoxie de l'islam admet quatre rites, qui ne diffèrent que peu l'un de l'autre. Les musulmans dont je parle suivent le rite de l'imam Azam Abou-Hanifa, qui est le plus ancien et le plus estimé : c'est celui des Turcs, des Turcomans et des Indous. Les Arabes sont plus généralement attachés: ceux de Syrie, d'Algérie et du Soudan, au rite de l'imam Malek; ceux d'Égypte et d'Arabie, au rite de l'imam Chafey. Le quatrième imam, Hanbal, n'a que peu de sectateurs, presque tous en Arabie.

Les chiites, ou schismatiques musulmans, qui ont pour berceau la Perse, parurent en Chine il y a une centaine d'années; ils y sont peu nombreux encore et ne possèdent que deux des vingt-quatre mosquées de Pékin. Je n'ai point eu l'occasion d'en voir.

J'ai trouvé chez les autres la plupart des ouvrages renommés des théologiens du rite hanefi, ceux des disciples de l'imam Azam, par exemple. Ces ouvrages sont trop connus de ceux qui s'occupent de l'Orient musulman pour que j'aie besoin d'en parler ici. Beaucoup de ces livres avaient été écrits (car ce sont toujours des manuscrits) hors de la Chine; d'autres étaient des copies faites en Chine, avec le soin le plus scrupuleux. Les caractères chinois n'y étaient employés que pour le numérotage des volumes ou d'autres indications extra-religieuses.

Un fait extrêmement remarquable, c'est qu'il n'existe ni aucune grammaire arabe écrite en chinois, ni aucun dictionnaire arabe-chinois, de telle façon que l'enseignement élémentaire de l'arabe est en Chine purement traditionnel, et qu'à un degré plus élevé cet enseignement a pour unique base les traités arabes eux-mêmes. On comprend que, dans des conditions semblables, il faille des années pour arriver à lire le Coran. Très-peu de musulmans sont à même de le faire, bien que chaque imam s'applique à former quelques élèves. Ce qui empêche la tradition de se perdre, c'est l'arrivée assez fréquente de nouveaux imams nés en Arabie ou dans un pays où l'arabe est assez généralement entendu. Un tiers ou un quart des imams appartiennent à cette classe; et lorsqu'on a sous les yeux un certain nombre de musulmans chinois, on ne manque jamais de remarquer parmi eux des figures qui rappellent le type des Arabes

jaunes ou bronzés du Hedjaz, de l'Yémen et de l'Oman. Les Chinois prononcent mal le Coran. Il leur manque, en effet, plusieurs des articulations de la langue arabe, et ils ne peuvent arriver à rendre les combinaisons de consonnes, si fréquentes dans cette langue; quand donc ils rencontrent deux consonnes qui se suivent, ils ont soin de les séparer par une voyelle. Les musulmans ne font usage de la langue chinoise pour traduire ni le Coran, ni aucun ouvrage religieux du premier ordre. On dit qu'ils donnent à Dieu les noms de Tyen (ciel) et de Tшʁ (seigneur). C'est peut-être pour être entendus des idolâtres : entre eux, ils ne parlent de Dieu que sous son appellation arabe d'Allah. Les Turcs, du reste, et les Persans emploient dans la conversation les mots de Tanri et Koda (*gott*) comme synonymes de l'arabe Allah, qui est seul usité dans le culte et dans les livres religieux. Les musulmans chinois possèdent tous un nom arabe, mais ne sont désignés d'ordinaire que par leur nom chinois. En Chine, du reste, les étrangers eux-mêmes reçoivent ou prennent tous un nom ou sobriquet chinois, en raison de la difficulté qu'éprouvent les indigènes à faire entendre et à se rappeler des sons étrangers.

Il y a parfois dans les mosquées des inscriptions chinoises; elles imitent de très-près, mais ne me paraissent pas traduire littéralement des versets du Coran.

A Tsaï-tsun, j'ai lu Tшi sin pʁ xʁn, c'est-à-dire (Dieu est) très-pur, sans impureté (pas trouble).

A Tyen-tsin, j'ai lu les trois inscriptions suivantes :

Tsin tшen tʁ i. — Wey i ʁ örl. — Tшen tsin tшun i.

Soit à peu près :

(Dieu est) pur, vrai, seulement un. — J'affirme (je témoigne) un, pas deux. — Vrai, pur, invariable.

Dans le logement des imams, on voit un calendrier chinois et arabe donnant la concordance des mois de l'année courante. En tête de ce calendrier est placée une inscription arabe qui varie d'année en année. Celle de cette année portait les mots : Soum, Zekia, Salata, Chehadè; c'est-à-dire : Jeûne, aumône, prière, profession de foi. Il n'était pas question du cinquième précepte de l'islamisme, le pèlerinage (*el hadj*). L'imam auquel j'en parlai me répondit que ce précepte était d'un accomplissement à peu près impossible pour eux, en raison de la distance de la Mecque et des difficultés ou de la cherté du voyage.

Les calendriers sont imprimés à Pékin et envoyés de là à toutes les mosquées. On m'en avait donné un, mais je l'ai perdu avec tous mes effets.

Je ne crois pas avoir besoin de décrire ici l'islamisme des Chinois et ses pratiques. L'islamisme et ses pratiques sont les mêmes partout, et j'ai pu me convaincre que la Chine ne faisait pas exception à cette règle.

La seule particularité que l'islamisme m'ait présentée en Chine, c'est que les musulmans morts ne sont pas placés dans une bière plus ou moins fermée, comme cela a lieu dans les autres pays musulmans, mais sont portés par quatre hommes dans une sorte de grande civière couverte, dont la partie inférieure s'ouvre comme une trappe lorsqu'on est arrivé sur la fosse mortuaire, livrant ainsi directement le cadavre à la terre. C'est, du reste, une tradition (*hedissa*) du Prophète, que les tombeaux doivent rester entr'ouverts, afin de laisser une chance de salut à ceux qui, tombés en léthargie, seraient enterrés par erreur. Cette tradition est presque partout tombée en désuétude.

Les mosquées chinoises sont généralement propres et bien tenues; elles ressemblent à toutes les mosquées par leurs traits principaux. Elles sont d'ordinaire flanquées d'une tour carrée de peu d'élévation, qui rappelle un minaret, mais ne sert point à l'annonce de la prière, cette annonce (*eddan*) se faisant dans la cour même de la mosquée ou sur les marches du sanctuaire.

Sur la porte des mosquées on lit souvent : Xwei-xwe tañ (salle des Xwei-xwe), les musulmans étant connus en Chine sous ce nom ou sous celui plus abrégé de Xwei-tsö. Ils se qualifient aussi, comme leur foi, de Kyao-mön; mais entre eux ils prennent toujours le titre de mousoulmani.

Musulman est un mot turc; c'est, à peu de chose près, le pluriel du mot arabe *muslim* (résigné), pluriel *muselmin,* qui a le même sens, et dont la racine est aussi celle du mot islam.

Les musulmans se distinguent des idolâtres par de petits bonnets hémisphériques de toile bleue et peut-être blanche : je n'en ai toutefois jamais vu que de bleus. Ils placent dans leur maison la représentation de l'aiguière (en arabe, *ibrik;* en chinois, tañ-xʁ) qui sert aux ablutions.

Les mosquées s'appellent en chinois Li-paë ssö, ou temples hebdomadaires, comme les synagogues. Les musulmans les nomment aussi Tsin tuen ssö, temples du (dieu) pur et vrai (1). Les imams sont appelés lao-mö-fʁ (vieil instituteur), terme très-honorable aux yeux des Chinois, et quelquefois pa-pa, ce qui signifie tout simplement papa, ce mot de la langue universelle, usité par presque toute la terre, n'étant pas moins employé par les enfants de Pékin que par ceux de Paris ou de Londres.

Les musulmans se soumettant à certaines cérémonies chinoises, acceptant le culte de Confucius, par exemple, peuvent être magistrats. Beaucoup sont employés par le

(1) On ne saurait traduire ici, bien que la langue chinoise s'y prête également, les mots chinois par ceux de temple pur et vrai ou de temple de la pureté ou de la vérité, parce que les mots Tsin et Tchen, soit qu'on les traduise par pur et vrai, soit qu'on les rende par évident et sincère, expriment des attributs et sont presque des appellations d'Allah, comme on le voit par les noms propres Abd-et-Taher, Abd-es-Sadik (serviteur du Pur, serviteur du Sincère), etc.

gouvernement; on en rencontre surtout un grand nombre dans l'armée; quelques corps irréguliers, fournis par l'Asie centrale, doivent en être exclusivement composés.

Mais l'islamisme est intolérant et agressif : ses temples en Chine sont même un contre-sens, comme à Paris, car, légalement, la *khotba,* ou le prône, qui nécessite la mosquée, ne peut se faire sur le sol de l'étranger et de l'ennemi, *harbi,* ou, comme disaient de même les Romains avec ce double sens, *hostis.* Légalement, les *kitabis,* c'est-à-dire les chrétiens et les juifs, peuvent être soufferts, pourvu qu'ils se soumettent et payent la capitation, *djizié.* Quant aux idolâtres, à ceux qui adorent ou passent pour adorer des idoles (*ellazina yâbedou el isnam*), ils doivent être tués partout où on les trouve; les laisser vivre est une impiété, car leur vie est comme un blasphème permanent. Ces beaux principes n'ont pas en Chine toute latitude; ils sont un peu contenus partout : l'islamisme, fouetté, a été mis en cage; mais la bête est méchante, et, même quand elle lèche la main, on voit qu'elle a des dents. Il y a des princes et des gouvernements bien aveugles; il y en a de bien imprévoyants : tous ceux cependant qui ont des musulmans à régir finissent par comprendre que l'islamisme est une véritable conspiration perpétuellement en éveil contre toute domination non musulmane; annuellement cette conspiration se renoue à la Mecque. Je sais ici que je parle à des sourds; mais on dira plus tard qu'en parlant aujourd'hui je remplissais un devoir. Annuellement les musulmans de l'Inde, de la Circassie et de l'Algérie, tout ce qui est soumis au chapeau (*taht borneta*), envoient à la Mecque une partie des leurs. Raillés et insultés là par les autres, ces gens, fanatiques déjà, reviennent exaspérés, et rapportent des conciliabules de la ville sainte le mot d'ordre des rébellions nouvelles.

Les musulmans ne connaissent qu'un seul souverain, le khalife. Quelques-uns prétendent que c'est l'empereur du Maroc; la plupart s'accordent à dire que c'est celui des Turcs : c'est pour le prince des fidèles (*émir el moumenin*), le victorieux khan (*ghazi khan*), Abd-el-Aziz khan, fils du victorieux khan, Mahmoud khan, qu'on prie le vendredi dans presque toutes les mosquées du monde, en face des drapeaux de l'Angleterre, de la Russie, de la France, de la Hollande; et si la force publique contraignait à omettre son nom, il serait seulement sous-entendu dans la prière.

L'islamisme en Chine est donc un péril pour l'État; ce péril se révèle par des conspirations et des révoltes fréquentes, non-seulement du côté du Turkestan et dans l'Asie centrale, mais encore dans les provinces chinoises de l'empire : récemment dans le Hlan-si, le Hlen-si, le Xo-nan, le Hlan-tɕñ et les environs mêmes de Pékin; il y a quelques années, dans le Yun-nan, qui n'est pas encore rentré dans l'ordre. Il faut, du reste, dire ici que le despotisme inquiet de la Chine avait provoqué cette révolte. On prétend que le gouverneur du Yun-nan rêvait le massacre des musulmans; il est

certain qu'il a été massacré lui-même. L'islamisme est en Chine une grande force; les Anglais n'en sauraient faire usage, parce que ce serait trop près de l'Inde, et qu'ils inspirent trop de haine aux musulmans de ce pays pour gagner la confiance des autres. Nous serions pour cela mieux placés, l'Algérie étant plus loin; mais l'islamisme est une force dangereuse à employer; il ne faut ni s'en appuyer, ni lui prêter aucun secours : si la Chine était musulmane, ce serait un immense Maroc; nous en serions violemment repoussés, et le pays déclinerait si vite sous une règle fanatique et paresseuse qu'il ne vaudrait même plus la peine d'y retourner.

Introduit une première fois en Chine par le nestorien Olopen, c'est avec Michele Ruggiero et Matteo Ricci que le catholicisme y rentra pour n'en plus sortir. J'ai parlé ailleurs de ce grand événement; je n'ai pas besoin d'y revenir. J'ai dit comment les querelles des missionnaires avaient compromis leur œuvre, et j'ai montré que la protection armée des gouvernements européens, inutile à Dieu, était seulement un danger pour l'Église et un embarras pour les princes.

Proscrite quelque temps, mais faiblement poursuivie, autorisée plus tard, pleinement libre aujourd'hui, la religion catholique ne fait point de progrès. En condamnant le culte de Confucius et des ancêtres, elle a séparé ses adeptes du reste de la nation, elle leur a fermé le forum et la cité; ils ne peuvent plus prétendre aux emplois, aux honneurs dont le culte officiel est l'accompagnement obligé. Ce n'est donc plus que parmi les classes laborieuses des villes et parmi les habitants des campagnes qu'on en rencontre un petit nombre. Il y en a cependant dans toutes les provinces; il n'est point de district où le zèle des missionnaires n'ait porté la croix; mais partout où nos officiers ou nos commerçants ont pénétré, ils ont trouvé les chrétiens en très-petit nombre; et c'est probablement aller aussi loin que possible que de supposer qu'il en existe en Chine un demi-million. Les provinces qui paraissent en compter le plus sont le Kyañ-nan, le Ssö-tmuen, le Xʁ-kwañ et le Tmi-li; on pourrait ajouter peut-être le Kwañ-tʁñ et le Fo-kyen. La Chine est partagée entre les missions étrangères, qui en tiennent le sud, les dominicains espagnols et les franciscains italiens, qui tiennent les uns le Fo-kyen, les autres le Xʁ-kwañ, le Hlan si et le Hlen si, les jésuites, qui ont repris le Kyañ-nan, théâtre de leurs premiers triomphes et de leurs premières épreuves, et les lazaristes, répandus au midi, au centre et au nord. Ces prêtres, vêtus à la mode chinoise et vivant de peu, mènent une vie de fatigues et de souffrances que la foi seule peut leur faire supporter. Humbles et sans ambition, ils ont cru mieux servir les intérêts du ciel en exigeant que leurs chrétiens leur parlassent à genoux comme à leurs magistrats, et en poursuivant le rêve du gouvernement civil des populations chrétiennes.

Je crois qu'ils ont fait fausse route et que, cherchant le seul royaume de Dieu, ils reviendront sur leurs pas. J'ai entendu des chrétiens se plaindre d'être obligés de s'agenouiller. Je ne sais depuis combien de temps cet usage existe en Chine, mais je sais qu'il répugne justement à tout le peuple, et qu'il y a même des gens dont le métier est de porter devant les magistrats les affaires d'autrui bien moins pour les discuter que pour dispenser ceux qu'ils représentent d'un hommage humiliant. Que cet esprit soit ancien ou nouveau, qu'il soit une réaction contre la conquête ou résulte seulement du contact de l'Europe, je l'approuve pleinement, et je suis convaincu qu'il n'est pas un homme libre ni un homme civilisé, dans le monde, qui pense autrement que moi ou qui ose le dire.

En outre de quelques établissements en Europe, tels que le séminaire chinois fondé à Naples par le père Ripa, les missions catholiques ont à Pinang, à Singapour, à Macao, à Sikawey, près de Chang-haï, des écoles, des colléges, des séminaires. Je regrette d'avoir à dire qu'on y enseigne peu de chose, et que c'est par les missionnaires protestants ou par des hommes étrangers aux missions que la science européenne entre aujourd'hui en Chine. Le premier et le plus grand de ces protestants, Morrisson, fondateur du collége anglo-chinois de Malacca, parlant des anciens jésuites, a dit, cependant, que les Chinois leur devaient tout ce qu'ils savent : « To » them the Chinese are indebted for all the sciences they possess. » — « On nous écoute avec faveur, parce qu'on voit en nous des hommes savants », disait un de ces premiers apôtres. Les temps ont changé, mais le passé peut renaître, et tant de couvents fermés en Italie ont peut-être une porte destinée à s'ouvrir sur la Chine.

En attendant, les missionnaires enseignent aux Chinois le latin : il y a certainement quelque chose de grand dans la persistance de cette langue royale qui, n'étant celle ni de la Bible, ni de l'Évangile, après s'être imposée à l'Église, veut, devenue catholique, s'imposer par l'Église à l'univers converti. Ni l'Église, ni cette langue, ne se sont laissé abattre ou intimider par aucun échec, aucune révolution. Le vieux monde, tout en ruines, les voit encore debout, calmes et fières, sur un sol branlant. C'est cependant une protestation vaine que cette protestation du latin, et non point même du latin de Virgile, mais du latin de l'Église, contre le temps qui emporte les idiomes comme les peuples qui les ont parlés et les souvenirs qu'ils gardaient. Et puisque l'Église reconnaît un rite grec, un rite arménien, un rite syriaque, peut-être aurait-elle pu reconnaître un rite de plus, au lieu de prétendre lier la Chine, à travers tant d'espace et de temps, au fantôme de Rome. Le monde se meut, les hommes vivent, le théâtre change, et l'homme doit étudier surtout ce qui est vivant et donne la vie; ce n'est pas à la cité de Marius, c'est aux comptoirs de l'Europe marchande que la Chine, riche et populeuse, doit se rattacher. Sans doute, l'Église est neutre, et ni le français,

ni l'anglais, ni le chinois, ne sont sa langue : elle peut cependant parler toutes les langues, comme ses premiers apôtres; elle peut enseigner chacun dans son idiome, et pour hâter le règne de Dieu, pour travailler à la fraternité de tous les hommes, c'est l'Europe vivante qu'elle doit ouvrir à l'Asie.

C'est avec R. Morrisson D. D. que commencent en Chine les missions protestantes. Il y vint en 1807 et y mourut en 1834. Il avait pris d'abord l'habit chinois; il y renonça. « Mon intention était bonne, dit-il; mon inspiration était mauvaise. » Peut-être se trompait-il. Le christianisme n'a point d'habit; il n'est d'aucune nation : « L'homme sage, dit Confucius, s'habille comme les peuples qu'il visite. » Nos coutumes, notre habit, éloignent de nous les Asiatiques; je crois même que les missions protestantes rencontrent dans la présence des femmes des missionnaires leur obstacle le plus grand. Ces femmes se signalent assurément par un sentiment élevé de tous leurs devoirs, par la plus généreuse abnégation, par une charité admirable; et cependant il y a dans les habitudes libres des Européennes quelque chose qui répugne à la pudeur de l'Asie, pudeur moindre que la nôtre en bien des choses, mais plus facile à choquer en quelques autres. Si, de plus, notre costume, suffisamment familier aux Asiatiques, n'excite plus que rarement leur surprise, le bizarre et disgracieux accoutrement de nos femmes, les crinolines démesurées, les chapeaux étranges, produisent toujours sur eux un effet dont la religion ne saurait tirer de profit (1).

Morrisson, sinologue éminent, traduisit la Bible avec l'aide de Milne; elle fut publiée en chinois en 1823. Il a fondé le collége de Malacca; il a composé un dictionnaire fort incomplet, mais dans lequel on trouve des indications d'une grande valeur sur ce qui regarde les connaissances et les mœurs des Chinois; et, comme le dit son épitaphe, il fut de ceux qui, par leurs études et leurs livres, ouvrirent la Chine aux Anglais.

Depuis R. Morrisson, qui appartenait à la Société des missions de Londres, jusqu'en 1851, dix-huit associations différentes anglaises, américaines, suisses et alle-

(1) Cette façon de se vêtir nous paraît naturelle, tant nos yeux y sont faits; pour comprendre ce qu'elle a de disgracieux, il nous suffit cependant de reporter nos regards sur le véritable dessin des formes humaines, sur les Vénus de nos musées : tout ce qui rappelle la nature est beau, tout ce qui la défigure est laid et prête à rire quand on le voit pour la première fois. Un ambassadeur marié perd en Asie la moitié au moins de son prestige. Beaucoup de gens pensent que nous ne devons rien sacrifier à l'opinion de l'Asie : je crois que nous devons montrer à l'Asie tout ce qui chez nous est véritablement grand et beau, mais non point ces petitesses que le vulgaire européen ne distingue pas du reste. Nous ne pouvons espérer qu'elles entraîneront tout d'un coup l'admiration de peuples innombrables; que la danse, qu'ils rattachent, comme nos maîtres les Romains, à la prostitution, leur semblera le plus noble exercice dès qu'ils verront danser tristement des Européens vêtus de noir et des Européennes vêtues de rose. On a vu des princes musulmans donner des fêtes aux femmes européennes; leurs propres femmes n'y assistaient pas.

mandes, épiscopales, presbytériennes, anabaptistes et autres, avaient envoyé en Chine et dans l'Indo-Chine cent cinquante missionnaires, dont quarante-sept anglais, quatre-vingt-huit américains, quinze d'autre origine. Vingt-cinq d'entre eux avaient succombé à des actes de violence, au climat ou sur mer; quarante-huit s'étaient retirés, presque tous avec une santé profondément altérée. Dix-neuf de ces missionnaires étaient médecins, et ouvrirent des hôpitaux ou des dispensaires; presque tous fondèrent des écoles qui furent très-suivies. En outre de Morrisson, on doit signaler parmi eux W. Milne, W. Medhurst, J. Legge, tous trois docteurs en théologie, envoyés par la société de Londres; l'évêque Boone, C. Bridgman, D. Abeel, S. Wells Williams, tous quatre docteurs en théologie et américains; les révérends C. Gutzlaff, hollandais; Th. Hamberg, de Bâle; Wylie, J.-H. Young et Milne fils, anglais; Ira Tracy, Macgowan et Bridgman fils, américains.

Les missions de Londres avaient envoyé trente-quatre missionnaires; la société dite *American Board of Commissionners for foreign Missions,* vingt-six; celle dite *Board of foreign Missions of the (american) presbyterian Church,* vingt.

Je manque de renseignements sur l'état actuel des missions protestantes en Chine; je sais seulement qu'il y a été envoyé des missionnaires français, et je crois que les chiffres précédents donnent une idée suffisante de l'état de ces missions, qui ont pu faire quelques progrès, mais dont la situation et la proportion relative ont peu varié.

Je ne crois pas que ces missions aient opéré beaucoup de conversions : elles ont souvent été exploitées par des hypocrites, par ce que les Portugais appelaient des chrétiens de riz. Les missions catholiques ont plus d'une fois été trompées de même par des gens dont la devise était : « Pas de riz, pas de messe », et qui dénonçaient les missionnaires dès qu'ils sentaient leur hypocrisie découverte.

On a reproché aux protestants de ne pas s'éloigner des côtes; ce reproche est souverainement injuste : Ricci et les missionnaires catholiques n'ont pas du premier coup abordé le centre de la Chine. La Chine était, au commencement de ce siècle, plus difficile à parcourir qu'au temps de Ricci; les catholiques y avaient des chrétientés où ils pouvaient être reçus et cachés; les protestants n'y avaient encore aucun asile. On a prétendu aussi que les missionnaires protestants ne s'occupaient que de commerce; cette insinuation malveillante est sans fondement : ce ne sont pas des gens pauvres et isolés, mais des sociétés riches, nombreuses, ayant des ramifications par tout le monde, qui peuvent se livrer au commerce. On a beaucoup reproché aux jésuites de l'avoir fait; ils ont été beaucoup trop loin dans cette voie, mais il m'est impossible de voir rien de criminel ou même de blâmable dans des opérations loyalement conduites et dont le produit reçoit une destination pieuse.

Les diverses missions chrétiennes, en Chine, se trouvent en face d'un peuple qui

n'est point neuf comme les Arabes de Mahomet, les Francs de Clovis ou les sauvages de la Polynésie; c'est un peuple, au contraire, fort avancé, plus ancien que tous les autres, et chez lequel il n'est point de système philosophique ou religieux qui n'ait eu le temps et l'occasion de se produire, de se débattre, et de conquérir au milieu des autres systèmes une petite place que l'indifférence générale ne lui dispute plus. Le monde romain fut amené au christianisme par les Barbares; la réforme de Luther souleva l'Allemagne et l'Angleterre: sans les violences qui lui furent opposées, elle eût peut-être soulevé l'Espagne. Ces contrées, peu civilisées, peu éclairées alors, avaient une foi naïve, inquiète, facile à surprendre. L'Italie, reine de l'Europe, avait, par la voix de Dante, jugé le pontificat avec plus de sévérité; elle l'avait condamné avec plus d'éloquence que la réforme n'en déploya jamais : ni Dante, ni l'Italie, cependant, ne désertèrent l'Église. La renaissance empêcha la réforme de naître sur cette terre mère de la sagesse et des arts; elle la poursuivit en France, et la tua. Ce n'est pas la Saint-Barthélemy, c'est le sourire de Montaigne qui l'a chassée de Paris; et si Voltaire a fait peu de mal à l'Église, qu'il a tant combattue, on peut cependant dire qu'il a fermé la France à la théophilanthropie, au catholicisme français, au mormonisme et à bien d'autres rêveries.

Des peuples moins avancés que les Chinois, les musulmans, repoussent le christianisme, parce qu'ils nourrissent contre lui des préventions ardentes. Les Chinois, sans le repousser, ne l'acceptent pas : leurs temples et leurs idoles suffisent à la dévotion grossière du peuple, indifférent à tous les dogmes; leurs livres ont rendu sceptique tout ce qui les a lus. Les Chinois répondent donc, quand on leur parle de révélation, que Dieu est inaccessible et muet; quand on leur parle de création, que le monde est éternel et qu'on n'y voit naître et périr que les formes dans lesquelles ses éléments viennent successivement se grouper; quand on leur parle de la Bible et des juifs, ils répondent qu'ils ont aussi de vieux livres, des livres qu'ils croient même plus anciens, que leur nation est la plus nombreuse de la terre, qu'elle était civilisée quand les juifs vivaient sous la tente, et qu'elle ne peut, sur le passé ni sur la sagesse, rien apprendre ni de ces barbares, ni des Européens, que la Chine a devancés plus encore.

Les premiers missionnaires, en portant à la Chine nos sciences, l'avaient éblouie et presque conquise. Les Chinois poursuivent l'étude alors commencée; mais ce n'est plus des missions, ou du moins ce n'est plus des missions seules que la lumière vient : la science laïque ne démontre pas tout ce que le récit biblique, mal interprété peut-être, semble rapporter. L'Église catholique n'aborde la Bible qu'avec une sage prudence; le protestantisme croit devoir en multiplier les incertaines traductions et répand partout ce livre, dans lequel un de ses premiers pasteurs, l'évêque mission-

naire Colenso, a vu cependant une pierre d'achoppement. Les *tracts* ne sauraient avoir de succès dans un pays où l'on imprime déjà beaucoup plus qu'on ne peut lire : les Chinois les acceptent poliment, parce qu'il est d'usage, chez eux, d'offrir ainsi des compositions littéraires ou de petits ouvrages. Les prêtres chinois croient être plus polis encore en y répondant par des *tracts* de leur fabrique, relatifs à leurs dieux, et des invitations aux fêtes qui se célèbrent dans leurs temples.

Il y a deux siècles, une foi ardente animait toute l'Europe ; la piété des navigateurs les attachait aux missionnaires ; le respect dont ils les entouraient, l'assiduité de leur dévotion, édifiaient l'Asie et lui montraient unis et confondus l'Europe, le christianisme et la civilisation. La foi a, de nos jours, perdu quelque peu de cette puissance. Dans les archipels du Pacifique, les navigateurs regrettent ces faciles amours et cette candeur commerciale de l'âge d'or que la présence des missionnaires a fait cesser, en rendant, comme on l'a dit avec esprit, les femmes plus sauvages, et en éclairant les hommes sur leurs intérêts. Partout où les missions ont mis le pied, le commerce a paru à son tour : des marins, des marchands, des voyageurs, des soldats, se portent partout en grand nombre ; la foi naïve des néophytes s'étonne de ne pas rencontrer chez eux une foi pareille, et se demande si ce n'est point en Europe qu'il serait utile d'envoyer des missionnaires. Il se trouve parfois même que ces Européens sont hostiles à la religion, et la combattent dans l'esprit des Asiatiques aussi souvent qu'ils en trouvent l'occasion.

Les missions catholiques souffrirent un rude échec lorsque les dominicains et d'autres vinrent en disputer la possession aux jésuites. La situation est plus difficile encore aujourd'hui qu'à cette époque : les dominicains opposaient aux jésuites une religion qu'ils disaient plus pure ; les protestants, aujourd'hui, opposent de même leur réforme aux catholiques ; et ces protestants, divisés en un grand nombre de sectes, songent plus à discuter et à se combattre les uns les autres qu'à convaincre les Asiatiques et à combattre pour Jésus-Christ. Ils ne sont d'accord ni avec les catholiques, ni entre eux, sur la traduction chinoise du nom de Dieu, ni sur celle de la plupart des termes usités dans la Bible ou dans les catéchismes. Il semble qu'ils affectent même de ne pas parler le même langage ; ils ont créé ce que l'on appelle déjà le *chinois missionnaire,* sorte de langue hybride et variable qui n'aura jamais son académie ; et il est naturel que les Asiatiques, témoins des querelles des chrétiens, leur offrent de se convertir seulement quand ils auront pu s'accorder les uns avec les autres. Les choses vont quelquefois plus loin, et un profond discrédit est jeté sur la religion par des hommes respectables et convaincus, mais poursuivis par des rêves bizarres, tels que la croyance au millénium, au spiritisme, ou atteints de la manie des quakers.

Si donc il est permis de raisonner humainement des choses divines, je dirai que je

ne crois point que le christianisme fasse en Chine plus de progrès qu'il n'en a fait dans les contrées musulmanes ou dans l'Inde.

J'ai dit ce que deviendrait pour nous la Chine si elle était musulmane : il serait beau qu'elle fût chrétienne; mais à regarder les choses de cette faible hauteur où le soin de nos intérêts nous maintient, nous devons reconnaître que, protestante comme Genève, ou catholique comme l'Espagne, elle ne nous serait pas plus ouverte qu'elle ne l'est aujourd'hui, et que s'il est noble et pieux de lui souhaiter une religion meilleure que les religions fausses dans lesquelles elle s'égare, il est juste cependant de savoir à ces religions et au peuple qui les suit quelque gré de leur tolérance. Nous pouvons, en face des images de leurs dieux, montrer la sainte figure du Christ; mais nos mains seraient vraiment impies si elles renversaient une seule pierre de ces temples hospitaliers, si elles brisaient une seule de ces idoles qui ont partagé si souvent leur logement avec nous. Si Polyeucte n'est pas mort, c'est à la Mecque qu'il faut l'envoyer; la Chine n'a pas besoin de lui.

VOCABULAIRE RELIGIEUX[1]

NOMS DES DIEUX ET GÉNIES.

帝大皇玉 Yu-xwañ ta-ti.

童金 Kin-tsñ

女玉 Yu-nyu.

帥天 Tyen-ssö.

官靈 Liñ-kwan.

拘無 ɤ-kyu.

娘娘姥斗 Tao-mɤ nyañ-nyañ.

女童 Tsñ-nyu.

官將 Tsyañ-kwan.

娘娘錦雲 Yun-kin nyañ-nyañ.

帝大微紫 Tsï-wey ta-ti.

監內 Ncé-kyen.

祖雷 Loei-tsɤ.

公雷 Loei-kɤñ.

母電 Tyen-mɤ.

君星陽太 Tai-yañ sin-tmun.

君星陰太 Tai-yin sin-tmun.

星六斗南 Nan-tao leɤ sin.

星七斗北 Pei-tao tsi sin.

(1) Ces listes ont été écrites à ma demande par des prêtres, et j'en donne seulement le fac-simile. On y trouvera quelques noms qui manquent dans mon travail : il y avait beaucoup de répétitions que j'ai fait disparaître en partie. Le nom de Wei-to est écrit de deux manières : ces variantes sont communes, en chinois, dans la transcription des noms propres et des noms de lieux.

姑仙何 Xo-syen-kʁ.
眞洞呂 Lu-tʁñ-piñ.
舅國曹 Tsao-kwo-kyeʁ.
離鐘漢 Xan-tɯʁñ-li.
子湘韓 Xan-syañ-tsö.
老果張 Tɯañ-kwo-lao.
拐鐵李 Li-tye-kway (Tye-kwai-li).
何采藍 Lan-tsao-xo.

星福 Fʁ-sin.
星祿 Lʁ-sin.
星壽 Ⅲao-sin.

帝大武眞 Tɯen-wʁ ta-ti.
童道 Tao-tʁñ.
官將 Tsyañ-kwan.

帝大官三 San-kwan ta-ti.
師祖茅三 San-mao tsʁ-ssö.

薩菩王藏地 Ti-tsañ wañ pʁ-sa.
僧連木 Mʁ-lyen sön.
外員廱 Lʁñ-yuen-wey.
官判 Pan-kwan.

羲伏 Fʁ-ɯi.
農神 Ⅲen-nʁñ.
帝黃 Xwañ-ti.

人老極南 Nan-tɯi lao-jen.
女童仙 Syen-tʁñ nyu.

王大四龍金 Kin-lʁñ ssö ta-wañ.
王龍海 Xae-lʁñ wañ.

君帝昌文 Wen-tɯañ ti-tɯun.
童書 Ⅲʁ-tʁñ.

衣朱 Tɯʁ-i.

娘娘母王 Wañ-mɤ nyañ-nyañ.

娘娘后天 Tyen-xo nyañ-nyañ.
眼里千 Tsyen-li-yen.
耳風順 Hun-foñ-örl.

士大音觀 Kwan-yin ta ssö.
女龍 Lɤñ-nyu.
兒孩紅 Xɤñ-xae örl.
馱韋 Wei-to.

子夫關 Kwan fɤ-tsö.
平關 Kwan-piñ.
倉周 Tuɤɤ-tsañ.

子孔聖至 Tui-uеñ kɤñ-tsö.

仙張子送 Sɤñ-tsö tuañ syen.

白太李 Li-tai-pa.

神財路五 ɤ lɤ tsai-uen.
公馬 Ma-kɤñ.

歲太年治 Tui-nyen tai-ssė.

壇玄虎黑 Xei-xɤ uyuen-tan.
童道 Tao-tɤñ.

神財德福 Fɤ-tö tsai-uen.
子童財招 Tuao-tsai tɤñ-tsö.
官仙市利 Li-uö syen kwan.

班張 Tuañ-pan.
班魯 Lɤ-pan.

神花 Xwa-uen.

神光眼 Yen-kwañ uen.

位太三楊 Yañ san tai-wey.

仙二合和 Xo-xo örl syen.

帝皇今當 Taň-kin xwaň-ti.

王馬 Ma-waň.

王牛 Nyeʁ-waň.

王蛇 To-waň.

薩菩隍城 Tшeň-xwaň pʁ-sa.
薩菩令社 Шö-liň pʁ-sa.

軍將猛劉 Leʁ-moň tsyaň-kyuɪ.
童道 Tao-tʁň.

公相施 Шi-syaň kʁň.

王李 Li-waň.

神灸 Tsaň-шen.
神稻 Tao-шen.
神戶 Xʁ-шen.
神斗 Too-шen.

爺老地土 Tʁ-ti lao-ye.
薩菩王灶 Tsao-waň pʁ-sa.

神痘 Tao-шen
神痧 Ша-шen.

神喜 Шi-шen.

娘娘子送 Sʁň-tsö nyaň-nyaň.
娘娘生催 Tsʁei-seň nyaň–nyaň.
娘娘母痘 Tao-mʁ nyaň-nyaň.

保叔秦 Tsin-шʁ pao.
公遲尉 Wei-tшʁ kʁň.

公太姜 Kyañ tai kʁñ.

神土 Tʁ-men.

神紙 Tmó-men.

魁鐘 Tmʁñ-kwe.

子童泉井 Tsin tmuen tʁn-tsö.

當敢石山太 Tai-man-mö kan-tañ.

曹天 Tyen-tsao.

子夫孟 Moñ fʁ-tsö.

仙元華 Xwa-yuen syen.

神風 Foñ-men.

神橋 Kyao-men.

寶靈 Liñ-pao

乙太 Tai-yi.

海劉 Lcʁ-xae.

官天福賜 Sʁ-fʁ tyen-kwan.

將五府水 Hui-fʁ ʁ tsyañ.

母聖五 ʊ meñ-mʁ.

聖五 ʊ meñ.

娘娘聖五 ʊ meñ nyañ-nyañ.

娘娘睛掃 Sao-tsiñ nyañ-ñyan.

神火 Xʁo-mɐn.

王葯 Yuo-wañ.

剪楊 Yañ-tsyen.

星女織 Tɯö-nyu sin.

女使 Hö-nyu.

娘娘光眼 Yen-kwañ nyañ-nyañ.

婆菩 Xwañ-po.

LIEUX, MINISTRES, OBJETS DU CULTE, PERSONNAGES BOUDDHIQUES, ETC.

菴 Nñan (temple).

觀 Kwan (idem).

寺 Ssö (idem).

廟 Myao (idem).

教道 Tao-kyao.

君老 Lao-Tɯun (ou Kyun).

師天張 Tɯañ-tyen-ssö.

士道 Tao-ssö.

姑道 Tao-kʁ.

姑尼 Ni-kʁ.

几香 Hyañ-ki (autel).

爐香 Hyañ-lʁ (brûle-parfums).

臺蠟 La-tey.

筒籤 Tsyen-tʁñ.

籤 Tsyen (flèche des sorts).

子筊 Kao-tsö (corne des sorts).

筊陰 Yin-kao.

筊陽 Yañ-kao.

筊勝 Heñ-kao.

磬 Tɯeñ ou Tɯin (gong).

魚木 Mʁ-yu (idole de bois).

鐘 Tɯʁñ (cloche).

鼓 Kʁ (tambour).

襬拜 Pae-tañ (prie-Dieu).

齋打 Ta-tɯae (repas maigre).

主施 Hö-tɯʁ (laïque).

佛大尊三 San tsun ta fo.
佛陀彌阿 O-mi-to fo.
音世觀眼千手千 Tsyen-mao tsyen-yen kwan-mö-yin.
音世觀面一十 Shö-i-lyen kwan-mö-yin.
音世觀竹紫 Tsö-tmɤ kwan-mö-yin.
音世觀衣白 Pae-i kwan-mö-yin.
音世觀海南 Nan-xae kwan-mö-yin.
薩菩音觀 Kwan-yin pɤ-sa.
佗韋法護 Xɤ-fa wei-to.
佛尼牟迦釋 Shö-kya a-ni fo.
者尊葉迦訶摩 Mo-a-kya-ye tsun-tmö.
者尊丘比子師 Ssö-tsö-pi-kyeɤ tsun-tmö.
者尊鳴馬 Ma-miñ tsun-tmö.
者尊多羅摩鳩 Kyeɤ-mo lɤo-to tsun-tmö.
者尊多羅脹羅 Lɤo-xɤo-lɤo-to tsun-tmö.
師禪讚神 Shen-tsan tman-ssö.
師禪諗從 Tsɤñ-nyen tman-ssö.
師禪藏惠 Xwei-tsan tman-ssö.
師禪在自 Tsö-tsaé tman-ssö.
師禪通道 Tao-tsñ tman-ssö.
師禪于豊 Foñ-yu tman-ssö.
子山寒 Xan-man-tsö.
子得拾 Shu-tö-tsö.
尚和袋布 Pɤ-tae xo-mañ.
尚和窠鳥 Nyao-tsao xo-mañ.
師禪遠慧 Xwei-yuan tman-ssö.
尚和胝具 Tmɤ-ti xo-mañ.
漢羅八十 Shö pa lɤo-xan.
尚和 Xo-mañ.
丈方 Fañ-tmañ.
門沙 Sha-mön.
師禪 Tman-ssö.

INSCRIPTIONS MUSULMANES.

壹獨淨真 Tmen tsin tɤ i.
二無真清 Tsin tmen ɤ örl.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

AVANT-PROPOS. . . . . pages 3 et 4

MOUVEMENT RELIGIEUX. — Unité du culte. — Religion primitive. — Religions prophétiques. — Impuissance des dogmes. — Premières divinités. — Unité divine. — Culte symbolique. — Fanatisme. pages 5 à 15

RELIGION DES CHINOIS. — Confusion religieuse. — Indifférence générale. — Monothéisme en Chine. — Noms de Dieu. — Cosmogonie. — Le ciel et la terre. — Culte impérial. — Culte de Confucius. pages 17 à 36

OLYMPE CHINOIS. — Rôle des dieux. — Titres divins. — Dieux principaux. — Trinités diverses. — Premiers hommes. — Le Pa-kwa. — Astres et météores. — Dieux protecteurs. — Génies célestes. — Dieux pénates. — Héros et sages. . . . . pages 37 à 57

BOUDDHISME CHINOIS. — Date de Bouddha. — Légende de Bouddha. — Apôtres bouddhistes. — Caractère du bouddhisme. — Doctrine bouddhique. — Préceptes moraux. — Kwan-chŏ-yin. — Diverses Kwan-yin. — La reine du ciel. — Les dix-huit saints. . . . . pages 59 à 78

ENFERS CHINOIS. — Doctrine. — Chapelles des morts. — Les dix enfers. — Métempsycose. pages 79 à 84

CULTE POPULAIRE. — Exorcistes. — Bouddhistes. — Religieux. — Vie religieuse. — Temples. — Chapelles. — Usage des temples. — Tours. — Monastères. — Fêtes du Tao. — Fêtes bouddhiques. — Cérémonies. — Divination. — Culte domestique. . . . . pages 85 à 106

CULTES ÉTRANGERS. — Juifs de Kai-foñ. — Islamisme en Chine. — Danger de l'islam. — Missions catholiques. — Missions protestantes. — Avenir des missions. . . . . pages 107 à 120

VOCABULAIRE RELIGIEUX. . . . . pages 121 à 127

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

MÉMOIRES SUR LA CHINE

GOUVERNEMENT

AVANT-PROPOS

Je vais présenter le spectacle d'un gouvernement qui ne reconnaît d'autre inégalité que celle qui résulte de l'exercice des fonctions publiques ou du mérite constaté par l'examen et le concours, ouverts à tout le peuple. Le culte de ceux qui font exécuter les lois s'y entoure d'une si noble pompe, la vertu y est si souvent invoquée, l'intelligence y a de si belles foires, que bien qu'il n'y ait qu'un maître souvent assassiné et non plusieurs maîtres s'assassinant les uns les autres, on pourrait attribuer aux Jacobins eux-mêmes l'institution de ce beau gouvernement.

Le pouvoir d'un seul ou des doctrines immuables aboutissent partout au même résultat. Grâce aux Jacobins, imprudents provocateurs ou séides serviles du despotisme, pontifes de la démocratie où l'on dîne, l'Europe ne rêve plus qu'unité, centralisation, direction universelle de l'État : le plus puissant de ses princes est plus libéral encore que son peuple ; il n'aime pas tout ce que ce peuple subit, ni tout ce que ce peuple demande. Il est bon de montrer à ce peuple, qui est le peuple français, ce que valent l'unité, la centralisation, la direction universelle de l'État ; quelque chose de plus encore, le règne des concours, le triomphe de la philosophie et le culte officiel de la vertu : la Chine montre tout cela. Je n'en fais point le prétexte d'un discours : j'ai étudié les choses dont je parle ; j'ai rapporté mes idées de l'Asie ; je n'y suis point allé pour en chercher la preuve.

GOUVERNEMENT CENTRAL

Faiblesse du gouvernement. — Règles du despotisme. — Ministères. — Divisions de l'empire. Communications. — Publications officielles.

Le gouvernement de la Chine est absolu : il ne se voit limité ni par la juste action de l'opinion publique, comme ceux des peuples chrétiens, ni par les lois barbares d'un prophète ignorant, comme ceux des peuples musulmans ; des traditions vagues, des maximes vaines, sauvent seulement quelques apparences. Un tel despotisme ne se fonde point en un jour : les révolutions de la France suffiraient à le prouver. Mais en Chine la tyrannie a, depuis longtemps, versé le sang de sa bienvenue : appuyée sur des siècles, elle s'est rafraîchie par la conquête ; elle doit donc être toute-puissante.

Cependant elle ne l'est pas : les gouvernements et les princes sont puissants de la puissance même des peuples, de la confiance qui les pousse, de la force qui les soutient ; ils n'ont rien qui leur soit propre dans toute cette grandeur, ils en sont seulement le reflet ; et quand le peuple est mort et sa lumière éteinte, le despote est un fantôme trébuchant dans les ténèbres.

Le gouvernement d'un pays suppose la connaissance de ce pays et de ce qui s'y fait : une exacte information est la première condition de tout jugement politique. Les princes ou les peuples qui raisonnent mal de leurs affaires n'en raisonnent si mal que parce qu'elles leur restent partiellement cachées. Il faut aux peuples la liberté de la tribune et de la presse ; aux princes, le commerce de leur peuple. Le mieux inspiré sera toujours celui qui aura consulté le plus de monde, et, en dehors des échos qui l'entourent, aura cherché l'expression désintéressée des sentiments

populaires. Les princes cependant sont presque toujours gardés par une camarilla jalouse même de leur regard.

Les complaisants ne sont pas toujours mal intentionnés; il s'en rencontre d'honnêtes et de dévoués : toujours cependant ils froissent les justes instincts du peuple; toujours ils compromettent, souvent ils perdent leurs maîtres. Notre siècle a vu sur plus d'un trône s'asseoir des princes allemands : l'un d'entre eux a été perdu par des conseillers venus de son pays; tous les autres ont été plus ou moins compromis par des amis semblables. En pays conquis, l'entourage du prince est étranger comme lui-même; c'est le cas en Chine. En pays despotique, l'entourage du prince, ramassé suivant son caprice, n'offre aucune garantie; c'est le cas dans toute l'Asie. Le palais reste fermé; le souverain ne voit et n'entend que quelques familiers; ce sont eux qui gouvernent : la nation le sait bien; mais ils sont d'un ordre si infime que souvent elle ignore leur nom. C'est un eunuque, une chanteuse, un mime, qui, cachés derrière un rideau, tiraillent le mannequin impérial : aussi ne se plaint-on point du souverain; on le plaint même parfois, tout en ne lui portant qu'un faible intérêt. On le juge d'ordinaire comme Porta, dans ses poésies milanaises, jugeait l'empereur François : « Franceschino, ce bon petit empereur, à qui ses sujets étaient aussi incapables de faire du mal que lui-même de leur faire du bien. » On dit que « l'empereur est bon, mais que son entourage est mauvais »; ce dicton chinois, appris dès l'enfance, se répète sans cesse, sans que l'esprit s'y attache. La théorie est qu'on adore l'empereur; la pratique permet qu'on se révolte souvent, et que des populations entières s'associent au pillage sacrilége du palais. Les Césars déifiés connaissaient le martyre; les empereurs chinois le connaissent aussi : l'empereur adoré ne sort qu'entouré de soldats qui font sur son passage évacuer les rues. Qui est le plus roi, de ce despote qui tremble ou du prince citoyen que poursuit dans les rues de Londres une foule enthousiaste? Un écrivain banni de la cité qu'il a faite, un soldat d'aventure glorieux et pauvre, peuvent soulever l'Italie contre une force inégale; l'empereur chinois a dû chercher jusqu'au fond de la Mongolie les protecteurs d'une fuite humiliante.

La situation du despotisme est toujours fausse et gênée; sa politique est condamnée aux expédients : elle devient cette science que le grand Machiavel enseigna aux petits hommes d'une mauvaise époque; elle a quelques maximes sûres et partout admises.

La première est d'écraser tout ce qui s'élève; de faire le niveau non en soulevant ce qui est bas, mais en décapitant ce qui est haut, afin que le trône, pour petit qu'il devienne, domine encore une nation réduite.

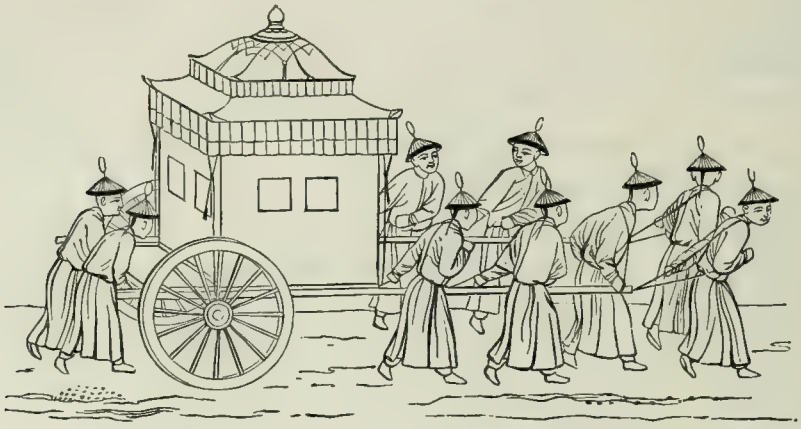
La seconde est de se méfier de tous; elle est d'une sage prudence. Dès que l'hon-

neur est banni, la trahison garde le trône, et le trône n'est sauf que quand la trahison divisée se vend elle-même. En employant seulement des hommes méprisés et sans énergie, en les faisant surveiller de près, en gardant près de soi comme otages leurs enfants, on acquiert quelque sécurité. Comme tous les gens dont on se méfie, ils ne songent qu'à tromper celui qui les emploie. Un gouvernement habile s'en amuse et les joue; il les laisse piller : ils peuvent le faire, le souverain ne le peut, et il est bon que la responsabilité du mal reste sur des têtes viles. Quand ils sont riches, on aime à les voir conspirer, ou, par quelque grand abus de pouvoir, se compromettre avec éclat. Alors on se souvient de leurs méfaits, on les châtie, on les exprime comme des éponges, et la sottise humaine est si grande que le public éprouve quelque reconnaissance de ce vol de seconde main.

Le troisième principe est de maintenir en paix le peuple de la capitale : le despotisme est de sa nature centralisateur. Prodigue des ressources publiques, il les gaspille autour du palais; la capitale s'embellit, s'agrandit, s'emplit de plus en plus. Partout les capitales ont une vie qui manque aux autres villes : l'esprit et la main y ont une promptitude inconnue ailleurs; l'intelligence de la nation s'y concentre : ce sont comme des assemblées permanentes du peuple; ce qui s'y décide est accepté des provinces, et le despotisme est de sa nature si fragile qu'une querelle de palais ou une émeute soudaine peuvent du soir au matin changer une dynastie. On peut dominer une capitale par la force; il est naturel que des conquérants le tentent. Un palais fortifié, une garnison étrangère, sont des moyens à l'usage des empereurs chinois : ces moyens, toutefois, laissent à désirer; ils ne sauraient être employés seuls, et presque toujours la recette romaine est concurremment appliquée. La recette romaine, c'est l'entretien de la canaille aux frais du trésor public. L'ancienne Rome a nourri de la sorte jusqu'à trois cent cinquante mille fainéants, et les mendiants de la Rome pontificale ne sont qu'un héritage des vestales, du sénat et des Césars. Les Turcs, dont l'esprit est peu éveillé, ont senti cependant que le pain ne devait jamais être cher à Constantinople. Deux hommes, du rang de gouverneur général, sont en Chine chargés de veiller sur l'approvisionnement de Pékin. Montrer au peuple de la capitale des histrions pour qu'il n'aperçoive pas la comédie politique, lui remplir la bouche pour qu'il ne puisse crier, voilà le secret des Césars, des souverains turcs et des souverains chinois. La province peut être affamée, écrasée d'impôts, il importe peu qu'elle se soulève; mais il faut que la capitale soit contente : c'est de son bon plaisir que le prince tient sa vie. Tout despote est un condamné à mort qui se pourvoit perpétuellement.

Le palais impérial, avec ses jardins et ses enceintes successives, est une véritable ville qui a son gouvernement et son peuple. Le clan impérial y est presque entière-

ment réuni ; il y vit soumis à l'inquiète surveillance d'un conseil dit de Tsʉñ-jen fʉ ; une noblesse illusoire, et dont les titres décroissent à chaque génération, est conférée à tout ce qui naît dans la famille ou l'entourage impérial ; et des allocations qui peuvent s'élever à 500 000 francs, mais ne dépassent habituellement pas 500 francs par an, sont accordées à ces premiers sujets de l'empereur, qui sont en même temps



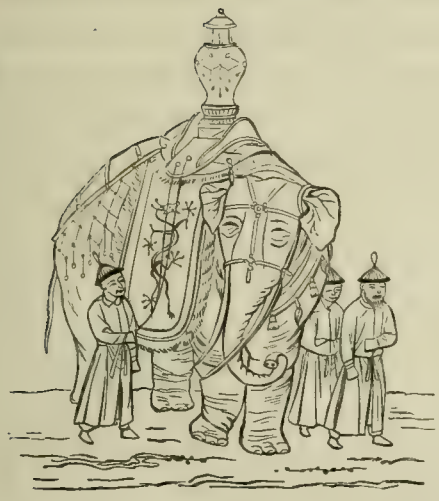
VOITURE DE LA COUR. — GRAVURE CHINOISE.

ses plus misérables esclaves. Quelques places lucratives, dans la douane par exemple, peuvent leur être données ; en général, cependant, on les retient à Pékin et on les déconsidère, afin de leur ôter toute influence et toute audace.

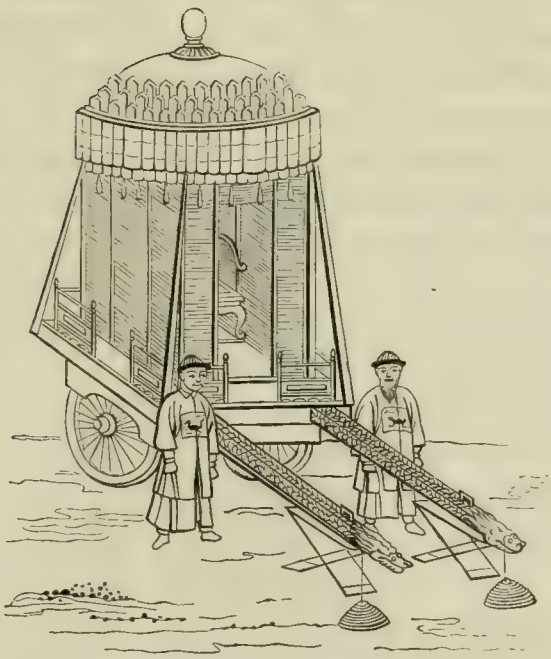
Les cours asiatiques avaient servi de modèle à celles du Bas-Empire ; il est donc tout naturel que la Chine nous offre le même spectacle que Byzance et Stamboul.

CHEVAUX DE LA COUR. — GRAVURE CHINOISE.

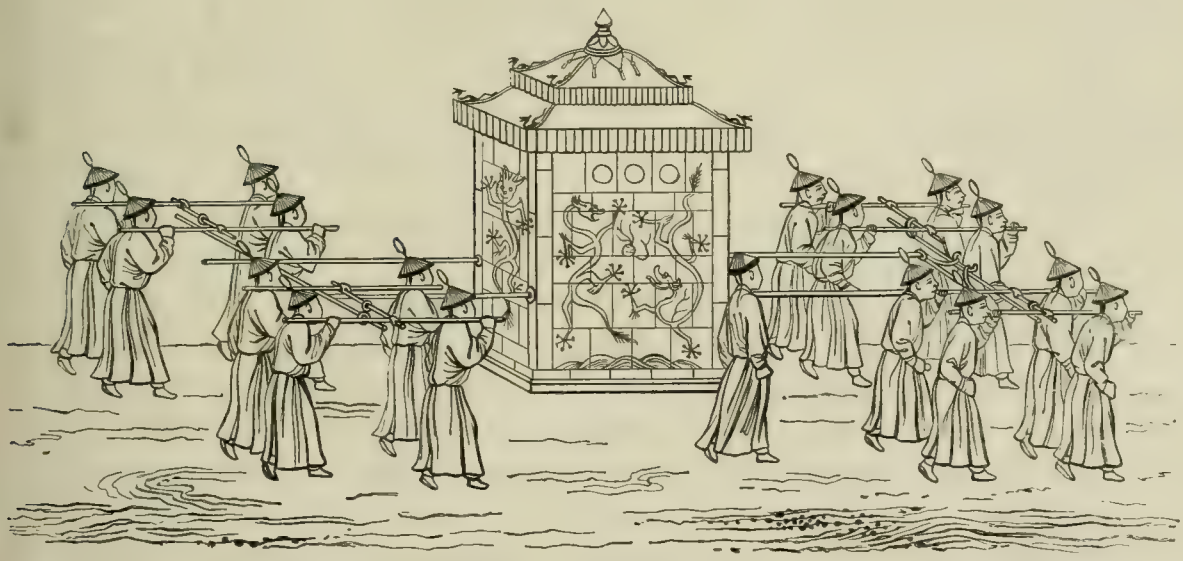
Onze grands officiers sont chargés des écuries, du mobilier, des eaux et forêts, de la garde-robe, de la prévôté, de la bouche, de l'administration des biens impériaux, qui emploie trois cent soixante agents secondaires, de la location des terres de la couronne, de la trésorerie, de la cassette, et enfin de la conservation des présents. La garde personnelle de l'empereur a aussi son administration et son conseil à part.



ÉLÉPHANT DE L'EMPEREUR. — GRAVURE CHINOISE.

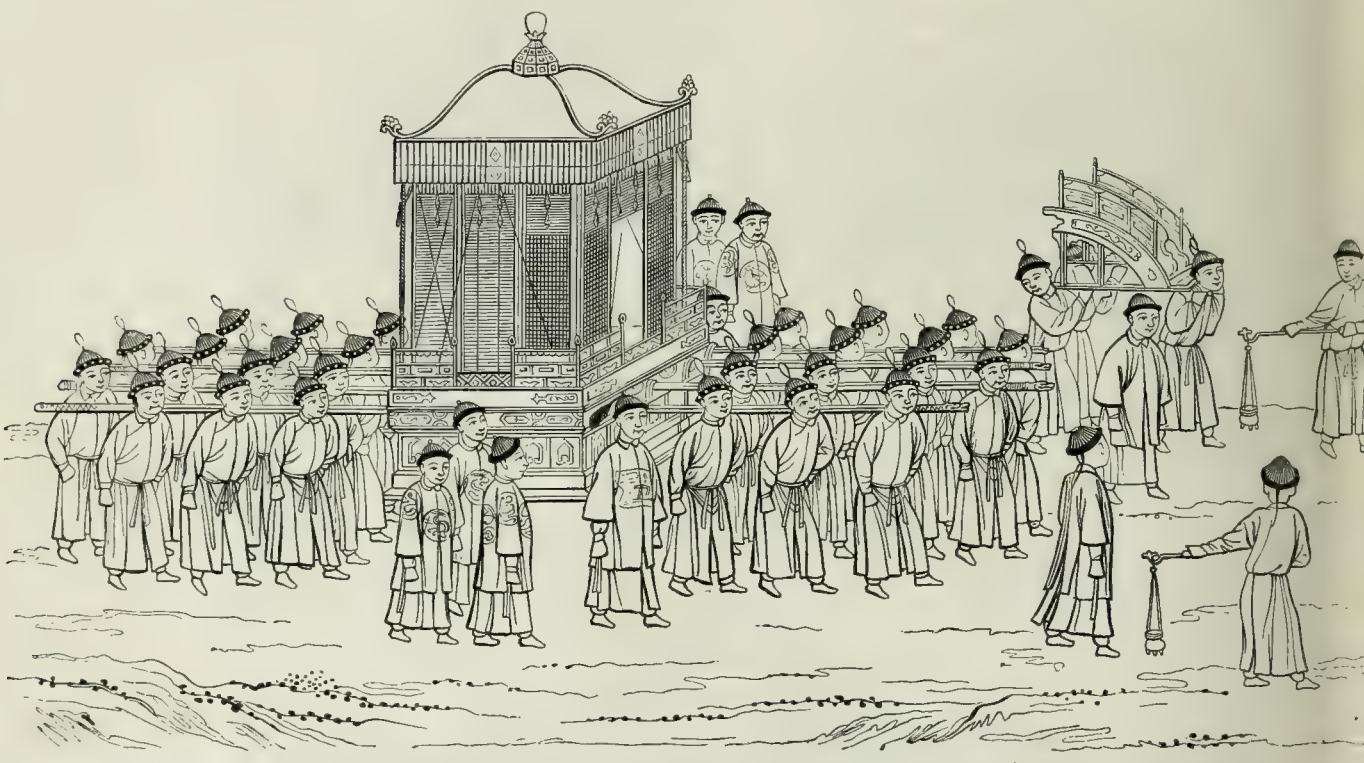


VOITURE IMPÉRIALE. — GRAVURE CHINOISE.



CHAISE A PORTEURS IMPÉRIALE. — GRAVURE CHINOISE.

L'empereur est assisté dans le gouvernement de l'État par le Noé-ko, qui est le cabinet, et par le Kyun-ki-tuъ, ou conseil privé. Il y a six ministères, pъ, qui sont : le Li-pъ, le Xъ-pъ, un autre Li-pъ, le Piñ-pъ, le Шeñ-pъ et le Kъñ-pъ ; en d'autres termes, les ministères du personnel, des finances, des rites, de la guerre, de la justice, et des travaux publics. Il faut mentionner de plus le Li-fan yuen, chargé des affaires tartares, turques et thibétaines ; le Tъ-tua yuen, ou cour des censeurs, chargé de rappeler leurs devoirs à l'empereur et à ses ministres. Les dangers de cette tâche sont



CHAISE A PORTEURS IMPÉRIALE. — D'APRÈS UNE GRAVURE CHINOISE.

grands ; les supplices les plus barbares ont châtié plus d'une fois la franchise des amis les plus dévoués du trône. La déportation est la moindre punition qu'un censeur qui fait son devoir puisse subir. Et si les confesseurs de Louis XIV se sont montrés faciles, bien qu'il ne fût pas question de couper en morceaux Fénelon et Vauban, on peut supposer que les censeurs chinois sont pleins d'indulgence pour leur pénitent impérial.

Il y a encore auprès de la cour plusieurs administrations de quelque importance : l'académie des Xan-lin, un bureau astronomique, un collége de médecine et diverses écoles. L'astronomie, ou plutôt l'astrologie, et la médecine sont, d'après Pline, avec

la religion, les fondements de la magie. « Personne, dit-il, ne met en doute que la magie n'ait comme point de départ la médecine. » De nos jours même et en Europe, elle s'y mêle beaucoup. L'ancienne institution d'établissements consacrés à l'étude de l'astronomie et de la médecine chez les Chinois prouve donc moins leur amour de la science que cet esprit superstitieux qui leur est commun avec tous les peuples.

La souveraineté du fils du ciel s'étend sur la Chine, la Mantchourie, la Mongolie, la Dzoungarie et le Turkestan oriental, le Thibet. La Chine est souvent appelée les dix-huit provinces, шö pa шañ. Sa division en dix-huit provinces est géographiquement assez bonne; administrativement, toutefois, elle ne serait pas absolument exacte aujourd'hui et ne remonte pas loin dans le passé. Une partie des provinces mantchoues et mongoles ont été réunies aux gouvernements septentrionaux et occidentaux de la Chine; le reste, ainsi que le Turkestan, est régi par le gouvernement militaire. Le Thibet est soumis à des autorités d'un caractère plutôt diplomatique. Ces diverses contrées paraissent aujourd'hui divisées en vingt gouvernements, dont quelques-uns peut-être sont subordonnés à d'autres. Ces gouvernements sont : 1° ceux de Ghirin et du Xei-lʁñ kyañ (fleuve Amour); 2° ceux de Tʁñ noé-mongou et de Si noé-mongou, de Nalochen ou de Ngitsina, de Tше-тшен, de San-noïn, de Touchetou, de Тшен-si, de Djassakeh et de Tsin-xaé; 3° ceux de Tangnou-ouryankhai, de Kobdo, de Tarbagatai, d'Ili, de Yarkand et de Kharachar; 4° enfin ceux de Tsyen-tsañ, de Xoo-tsañ et de Nari, qui représenteraient les pays mantchous, mongous, turcs et thibétains, si le perpétuel mélange des peuples qui habitent et parcourent l'Asie centrale ne rendait assez décevante cette division. Je dois ajouter que la contrée dite de Nari n'appartient peut-être pas plus à la Chine que l'Abyssinie à l'empire ottoman ou Jérusalem au roi d'Italie.

Des dix-huit provinces, ou шañ, de la Chine, on a formé :

Les gouvernements généraux de

	Comprenant les provinces de	Résidence du gouverneur général (tsouñ-tou).	Résidence des gouverneurs subordonnés (syouñ-fou).
Тшi-li.		Pao-tiñ.	
Шen-kan.	Kan-sʁ et Шen-si.	Lan-тшеʁ.	Si-ннan.
Ssö-тшuen.		Тшеñ-tʁ.	
Yun-kwey.	Yun-nan et Kwei-тшеʁ.	Yun-nan.	Yun-nan et Kwei-yañ.
Xʁ-kwañ.	Xʁ-pey et Xʁ-nan.	Wʁ-тшañ.	Wʁ-тшañ et Тшañ-ша.
Leañ-kwañ.	Kwañ-tʁñ et Kwañ-si.	Kwañ-тшеʁ (Canton).	Kwañ-тшеʁ et Kwei-lin.
Min-тшö.	Fo-kyen et Тшö-kyañ.	Fʁ-тшеʁ.	Fʁ-тшеʁ et Xañ-тшеʁ.
Kyañ-nan.	Ннan-xwey et Kyañ-sʁ.	Kyañ-niñ (Nankin).	Kyañ-niñ et Ннan-kyin.

Les gouvernements isolés de

	Résidence du gouverneur (syouñ-fou).
Ш‌an-si.	Tai-yuan.
Xo-nan.	Kai-foñ.
Ш‌an-tʁñ	Tsi-nan.
Kyañ-si.	Nan-tɯañ.

Et ceux moins étendus de

	Résidence du gouverneur (fou-yin).
Kin-tʁ	Ш‌un-tyen (Pékin).
Ш‌iñ-kin	Foñ-tyen (Moukden).

On compte dans l'empire :

183 fʁ, ou préfectures de première classe ;

65 tɯi-li tɯeʁ, ou préfectures de deuxième classe ;

147 tan-tɯeʁ, ou sous-préfectures de première classe ;

1303 ɯyen, ou sous-préfectures de deuxième classe ;

Quelques tɯi-li tin et quelques tin, ou préfectures et sous-préfectures, dont l'administration présente quelques particularités, et un certain nombre de villes qui, moyennant un tribut, ont acquis une indépendance administrative analogue à celle de nos anciennes communes. Le fait de payer pour se soustraire à sa protection est la condamnation la plus sévère d'un gouvernement : on paye en effet, d'ordinaire, pour être protégé ; le salaire d'une fonction remplie est légitime, mais le prince qui accepte une rançon de ses sujets n'est ni bien délicat, ni bien fier.

Je ferai observer ici que les mots de fʁ et de ɯyen indiquent des divisions territoriales, bien que réunis à d'autres mots et même pris isolément on puisse en faire usage, dans la conversation rapide au moins, pour désigner les chefs-lieux, les habitations des magistrats, ou même les magistrats de ces divisions territoriales. Le fʁ a brûlé, le fʁ est sorti, signifient le ya-mön du département (ou la préfecture) a brûlé, le tɯi-fʁ ou le préfet est sorti ; mais les termes de fʁ et de ɯyen ne s'ajoutent pas aux noms des villes pour désigner ces villes. On dit Tyen-tsin, Niñ-po, Kwañ-tɯeʁ, Fʁ-tɯeʁ, comme on dit Oxford. Tyen-tsin fʁ, Niñ-po fʁ, etc., signifient le département de Tyen-tsin, le département de Niñ-po, comme Oxfordshire signifie le comté d'Oxford ; un Chinois n'y verrait pas plus le nom d'une ville qu'un Anglais ne le verrait dans le mot Oxfordshire.

Vingt et une routes impériales, d'un développement total d'environ 2 500 lieues, sillonnent l'empire : elles sont ou à peine tracées ou mal entretenues ; il s'y fait

néanmoins un service postal. Les relais, ji, qui doivent fournir des chevaux aux courriers et aux personnes autorisées à en faire usage, sont situés en moyenne à 62 lis ou à peu près 7 lieues les uns des autres. La marche des courriers et des voyageurs ordinaires est très-lente : on compte, par exemple, de Pékin à Foñ-tyen ou à Kai-foñ, trente jours; de Pékin à Nankin ou à Wɤ-tmañ, cinquante jours; de Pékin à Fɤ-tmeɤ, quatre-vingts jours; de Pékin à Canton, quatre-vingt-dix jours; et de Pékin à Yun-nan, cent dix jours. C'est le temps que mettrait une colonne d'infanterie à parcourir les mêmes distances. On prétend que les courriers rapides parcourent souvent 60 lieues par jour : j'ai peine à croire que, hors les cas tout à fait exceptionnels, ils en fassent plus de 30. Ils se chargent, moyennant une légère rétribution, des lettres particulières qui leur sont apportées soit à leur bureau ou boutique, pɤ-tsö, soit chez le magistrat par lequel ils sont expédiés. Les lettres de Pékin arrivent à Chang-haï à dix, quinze et vingt, et à Canton à quarante, cinquante et soixante jours de date. Le port d'une lettre de Chang-haï à Pékin est habituellement de 100 tsyen ou 50 centimes. Je crois que si l'entreprise de la poste était concédée à des Européens, il serait facile d'en tirer de grands profits; on prétend qu'elle donne net aujourd'hui environ 860 000 onces d'argent.

On a songé très-sérieusement à donner aux Chinois des chemins de fer. L'Inde, moins riche et moins peuplée, en est couverte déjà. Sir Macdonald Stephenson, dont le nom est, dans ces matières, d'un immense poids, a visité lui-même la Chine dans ce but; il en est revenu plus satisfait du pays que de ses chefs. Dans une brochure récente, il propose quatre lignes partant de Xan-kao, à savoir : celle de Chang-haï, 650 milles; celle de Canton et Hong-kong, 850 milles; celle de Pékin, 800 milles; celle de l'Inde, par Sɤ-tmeɤ, ville frontière, 1 600 milles. Il pense, et cette opinion est partagée par d'autres, que le passage des hauteurs qui séparent le Xɤ-nan du Kwañ-tɤñ est facile. Il n'y a dans le commerce en Chine qu'une opinion sur ces entreprises, qui sont regardées comme également utiles au pays, aux négociants et aux actionnaires. Grâce à ces chemins nouveaux, la centralisation serait réelle, le mouvement des troupes et la police du pays seraient possibles; néanmoins, le gouvernement chinois s'y montre opposé : son opposition serait levée peut-être par l'exécution des chemins pour son compte, moyennant le payement par lui d'un intérêt qu'on fixerait à 12 pour 100 du capital employé, taux très-raisonnable en Chine, en même temps que suffisamment rémunérateur en présence de l'accumulation des épargnes anglaises. Il est probable qu'on n'entreprendra d'ailleurs que de très-petites lignes ou des tronçons de lignes d'abord, afin que le gouvernement jaloux de la Chine puisse s'habituer peu à peu aux nouveautés qui l'effrayent.

La télégraphie étendra prochainement ses réseaux à la Chine : j'en ai déjà parlé

plus haut. Je ne doute pas que, libre de toute entrave, elle ne se développe en Chine plus utilement qu'en France. Elle y est d'autant plus nécessaire que les anciens télégraphes sont depuis longtemps délaissés, en raison du manque de combustible convenable à la production de la fumée très-noire et très-dense à l'aide de laquelle s'effectuaient leurs signaux peu nombreux.

Le canal Impérial est depuis une dizaine d'années envasé et impraticable sur plusieurs points, ce qui met les tributs en nature, réduits à prendre la voie de mer, à la merci des pirates et de l'ennemi, et compromet gravement l'approvisionnement de la capitale. La pauvreté de l'État ne permet point de remédier à cet état de choses; un emprunt pourrait toutefois en fournir les moyens.

Le gouvernement impérial possède un journal, le Kin-pao, ou feuille de la cour, dans lequel sont publiés les actes officiels, promotions, rapports, décrets. Ce journal, qui a de dix à trente et quarante pages, et qui est couvert en jaune, est long de sept pouces et large de trois; il ne renferme pas plus de matières que deux ou trois colonnes de notre *Moniteur* ou une ou deux colonnes du *Times :* il y en a des éditions journalières et hebdomadaires; on l'imprime avec des types mobiles en métal; on en répand des copies manuscrites complètes ou contenant seulement les vérités officielles que les fonctionnaires subalternes et le public peuvent entendre sans danger. Le Kin-pao est assez intéressant à feuilleter, en raison des traits bizarres de mœurs politiques ou privées qui s'y révèlent avec une naïveté inconnue hors de la Chine; il est difficile toutefois de l'entendre, à moins de bien connaître le chinois ou d'avoir fait une étude spéciale de l'idiome officiel. Les provinces ont des recueils analogues; mais l'organe politique des Chinois est l'affiche, dont ils font un grand usage; je dirais un grand abus, si la liberté de langage de ces publications n'était habituellement plus désagréable aux magistrats que dangereuse pour l'ordre public. Le gouvernement publie tous les trois mois, en quatre ou six petits cahiers couverts en papier rouge, la liste de ses agents. Ce recueil est plein d'intérêt; on y peut puiser toute sorte de renseignements sur les détails de l'administration du pays, les rangs officiels, les traitements, les routes, la poste, les produits des divers districts, les contributions publiques, etc., etc. Il est indispensable à quiconque habite la Chine ou s'en occupe; quant à moi, depuis le jour où j'ai abordé la Chine, je l'ai constamment eu sous les yeux, et il n'y a pas de livre qui m'ait plus servi.

FONCTIONNAIRES CIVILS

Avilissement des magistratures. — Hiérarchie. — Traitements. — Dépenses des magistrats. — Partage des emplois. — Insignes. — Qualifications. — Édifices publics. — Étiquette. — Suite des magistrats.

Depuis des siècles, le despotisme a décapité le peuple chinois; il a bien prétendu lui donner des maîtres, mais les rois ne font ni des gentilshommes, ni des grands seigneurs, ni des grands citoyens : le temps et l'opinion, la tradition et le vote font seuls tout cela, et c'est en vain qu'on en donne le nom à des esclaves. Rien ne mérite plus de frapper notre attention que l'avilissement des fonctions publiques en Asie : les fonctionnaires sont largement rétribués et s'enrichissent vite; ils ont le bâton et le sabre; ils vivent entourés d'espions, de geôliers et de bourreaux; leur rang, nettement défini, les place au-dessus de tous les sujets du prince : une étiquette sévère le rappelle à chaque instant; ils marchent précédés d'une suite nombreuse, étalant leurs insignes et leur superbe. Le peuple cependant les méprise; il voit en eux les parvenus de l'intrigue, des complaisants momentanément agréables, mais sans racines, sans puissance propre, sans avenir; on ne sait qui est ministre, à peine sait-on qui est gouverneur; et si le ministre est déclaré traître ou le gouverneur concussionnaire par quelque édit impérial, si l'on décapite l'un, si l'on déporte l'autre, le public ne s'en montre ni surpris, ni ému : ces événements qui, portant en Europe ou en Amérique sur des hommes considérables par leur situation personnelle et par leur popularité, agiteraient de grands États passent inaperçus en Asie; l'on se raconte, en Chine, le supplice d'un vice-roi comme à Paris un accident de voitures.

Partout où des hommes vivent assemblés, ces hommes ont, en dehors de leurs

maîtres fictifs, des chefs naturels que le génie et la vertu désignent : on les laisse à l'écart tant que tout est tranquille ; mais si le ciel s'obscurcit, si le danger paraît, on se groupe autour d'eux, comme dans les naufrages autour du matelot méconnu dont l'expérience sauvera le navire.

Le plus grand malheur serait, aux heures de péril, qu'on eût si bien caché ces hommes derrière le mensonge des classements officiels, que le peuple ne sût plus où les prendre : il deviendrait alors la proie de l'anarchie ; ses luttes civiles seraient un concours auquel il demanderait des chefs. Cela peut s'observer en Chine : la vie municipale, quoique peu puissante, permet aux cultivateurs et aux bourgeois des villes de reconnaître les hommes autour desquels ils se serreront en temps de révolution ou de guerre ; ainsi arrivent-ils parfois à conserver la paix au milieu des crises les plus redoutables de la politique et à maintenir l'ordre dans la cité quand la citadelle ou le palais sont pleins de sang. Mais la vie publique étant nulle en Asie, ceux qui pourraient sauver tout le peuple n'ont pas l'occasion de s'y révéler : la révolution ou la résistance prennent donc leurs chefs au hasard ; la guerre civile devient une guerre d'esclaves et de brigands ; pour n'avoir à lutter que contre d'ignobles ennemis, l'État n'en court pas moins de péril ; le sang du prince et celui du peuple n'en sont que plus facilement versés.

La Chine cependant est, dit-on, gouvernée par des savants et des philosophes ; les examens et les concours lui donnent les chefs que l'Amérique reçoit d'un libre vote, et que l'Europe a reçus tantôt d'un vote pareil, tantôt d'une tradition séculaire. Dans ce fait et dans ses résultats, on peut trouver une utile leçon pour les peuples qui, comme les Français, ont une philosophie et des lévites d'État.

Je hais le classement officiel et artificiel des hommes, qu'il résulte d'une faveur royale ou de la mystification perfide des concours.

Le génie sort des bras de la nature ; l'aliénation mentale est un fruit ordinaire de la serre savante : la victoire y est à l'effort pesant qui use à la fois l'esprit et le corps.

La science est haute et se découvre seulement aux peuples hardis et libres ; elle se cache à ceux qui lui donnent des gardiens qui la mutilent à leur mesure. C'est le peuple qui doit juger la science des magistrats, comme seul il doit primer, en achetant, le travail et l'habileté.

Toute loi qui le suppose aveugle et imbécile est une loi d'injure et d'usurpation.

Partout où le savoir est devenu la chose d'une petite église le savoir a reculé : le Coran a marqué la limite des Arabes, Confucius celle des Chinois ; l'héritage de Rome et les règles du moyen âge nous emprisonnent de même. Il ne faut point nous

faire trop d'illusion : ce n'est point en Chine que des lettrés déclarent que la loi doit régler l'intérêt de l'argent et que les assurances sur la vie sont immorales ; Confucius n'en a pas tant dit ; nos écoles laissent vivre des préjugés que les siennes n'ont jamais connus.

On appelle kwan tout magistrat ou officier, tout délégué civil, wen, ou militaire, wʉ, nommé par décret impérial. Les Européens ont traduit le mot de kwan par le mot barbare de mandarin, qui n'est pas même portugais comme on l'écrit constamment, mais qui fait partie du jargon portugais des métis de Macao.

Pour être kwan, il faut être « pur, droit, probe et éclairé » (tsin, tɯen, lyen, miñ). A défaut de gens présentant ces conditions, on choisit parmi les autres.

Les kwan civils ont le pas sur les kwan militaires : *Cedant arma togæ.*

La hiérarchie comprend neuf rangs ou grades partagés chacun en deux classes. On peut considérer encore, par politesse, comme kwan des agents civils appartenant à un dixième rang.

Il arrive souvent que des magistrats reçoivent les insignes et le traitement d'un grade plus élevé que celui que paraissent comporter leurs fonctions ; mais en général les rangs et les principaux emplois civils se correspondent ainsi :

1er rang,	1re classe,	les tai-ssö, tai-fʉ, tai-pao, ta-ɯyo ssö (ministres d'État) ;
	2e	les autres ministres, conseillers et grands officiers ;
2e	1re	*idem* et les vice-rois (tsʉñ-tʉ) ;
	2e	les gouverneurs (syʉñ-fʉ), les trésoriers généraux (pʉ-tɯan-ssö) ;
3e	1re	les gouverneurs (fʉ-yin) de Hlun-tyen et de Foñ-tyen ;
	2e	les grands juges de province (nñan-ɯa-ssö) ;
4e	1re	les intendants (tao) des finances, douanes, sel, etc. ;
	2e	les préfets (tɯi-fʉ) ;
5e	1re	les préfets (tɯi-li tɯi-tɯeʉ), les tʉñ-tɯi (1) ;
	2e	les sous-préfets (tɯi-tɯeʉ) ;
6e	1re	les tʉñ-pan ;
	2e	les tɯeʉ-tʉñ, les li-wen ;
7e	1re	les kyao-ɯao, les sous-préfets (tɯi-ɯyen) ;
	2e	les tɯeʉ-pan ;
8e	1re	les fʉ-kiñ, les ɯyen-tɯañ, les kya-yu, les ɯyo-tɯen ;
	2e	les ɯun-tao ;

(1) Les fonctions de ces agents et de plusieurs de ceux qui suivent seront expliquées plus bas.

9e rang, 1re classe, les tuɛ-pɛ ;
2e les ta-uö, les syun-kyen, les gardiens du sceau (uao-mo), les ssö-yu, les li-mɛ ;
10e les tyen-uö.

Les Chinois divisent, dans la conversation, les kwan en grands et petits kwan. On peut regarder comme grands kwan tous ceux dont les fonctions sont supérieures à celles de préfet, ou tous ceux qui ont le parasol rouge ; cela irait jusqu'aux sous-préfets exclusivement.

On peut aussi ne regarder comme grands kwan que les huit tay dont il sera parlé plus bas.

Pour arriver aux emplois, il faut avoir acquis un grade littéraire, soit par le concours, soit par le payement d'une certaine somme qui varie suivant les besoins de l'État. Il y a longtemps déjà que les diplômes se vendent ; la proportion de ceux qui sont arrivés ainsi est déjà assez considérable. Si l'on prend en considération le nombre énorme de gens peu fortunés qui ont consacré la moitié de leur vie à se préparer aux concours et les ont heureusement franchis sans rien obtenir, on ne pourra manquer de déplorer la vente des diplômes ; mais si l'on compare avec attention les magistrats par concours et ceux par achat, on reconnaîtra que les derniers, dont l'esprit n'est pas écrasé par une tâche ingrate et prolongée, sont plus à même de servir utilement l'État. On trouve parmi eux, comme chez nous parmi les mécaniciens, les sous-officiers de l'armée et de la marine, des hommes capables, aptes à l'instruction et doués d'une certaine initiative que les écoles ne donnent dans aucun pays, et que les corps privilégiés suppriment avec soin chez tous leurs membres. On voit en Europe et en Chine des hommes trop instruits pour ce qu'ils ont à faire, ou instruits de choses qui ne peuvent leur servir, réduits à subir l'ascendant de leurs inférieurs ; c'est l'homme pratique qui règne partout. Il serait juste, même parmi nous, de reconnaître la légitimité de son règne et de lui en attribuer l'honneur. En général, en Chine, les magistrats instruits, et il y en a beaucoup, s'occupent exclusivement d'archéologie ou de littérature, et laissent à des subalternes du dernier ordre la direction des affaires. Ces subalternes, qui doivent payer leur chef, commettent des exactions devant lesquelles les chefs reculeraient peut-être ; les magistrats par achat, au contraire, se mettent vite au courant des affaires et s'en occupent avec activité ; comme, d'ailleurs, ils sont souvent riches et ne se réfugient dans la magistrature que pour échapper à sa tyrannie, ils pillent le peuple moins que ceux qui ont leur fortune à faire.

Je dois, du reste, faire observer ici que tous les emplois, ou à peu près, s'achètent.

Quels que soient les titres qu'on puisse faire valoir auprès des ministres ou des hommes influents, le meilleur est toujours l'argent comptant. Un emploi de préfet ou d'intendant se paye 150 000 et 200 000 francs, le revenu de l'emploi étant évalué au décuple du traitement.

Ce traitement, pour les tsʉñ-tʉ ou vice-rois, varie entre 13 000 et 25 000 leañ ou onces (d'argent), valant près de huit francs. Pour les gouverneurs, il varie entre 10 000 et 15 000. Il est, en moyenne, de 10 000 pour les trésoriers, et de 8 000 pour les grands juges. Il varie entre 2 500 et 3 000 pour les intendants et les préfets, et entre 600 et 2 000 pour les sous-préfets; il est de 1 000 onces pour les gouverneurs de Pékin et du Hliñ kin.

Le traitement de non-activité alloué aux magistrats du rang le plus haut, contraints en général à résider à Pékin tant que dure leur non-activité, est minime et dérisoire; il se paye par moitié en argent et en riz.

Les traitements d'activité paraissent assez beaux, mais sont en réalité fort insuffisants : 1° parce qu'il y a des présents considérables à faire pour obtenir un emploi ou avancer; 2° parce qu'en cas de disette, inondation, etc., il faut faire l'abandon d'une partie de ce traitement; 3° parce qu'il est nécessaire d'entretenir une maison considérable et qu'il y a beaucoup d'employés à payer.

Un exemple le fera mieux comprendre.

Un tmi-myen, qu'il m'est inutile de désigner autrement, a un traitement de 1 500 onces; sa maison se compose d'un secrétaire, d'un chancelier, d'un archiviste ou bibliothécaire, d'un intendant, d'un ou deux cuisiniers, de quinze ou vingt kön-pan ou pages et domestiques, de huit porteurs de chaise : de tout ce monde, il paye seulement les porteurs; les autres se payent eux-mêmes sur le public. Les kön-pan sont en général des esclaves; leur service est extrêmement doux.

Son administration particulière, qu'il doit payer, se compose de dix ou douze personnes comprises sous le nom générique de mu-yé; ce sont : un min-min chargé de la police, etc.; un tsyèn-kʉ qui perçoit les taxes et revenus du tmi-myen; deux ou trois mʉ-piñ ou secrétaires, un tmön-mao ou comptable, un kao-tyèn ou expéditionnaire, deux tmö-piñ dont l'un reçoit les visiteurs et l'autre fait les visites du tmi-myen, un kʉn-pi qui corrige et date les proclamations, un tman-fan ou caissier. Le premier de ces employés a 1 000 onces d'appointements, le second 800, les autres 120; quelquefois le caissier en a 200. Le chiffre de ces appointements varie suivant la position du maître et l'abondance du travail : dans le cas actuel, le tmi-myen a 2 500 à 3 000 onces à payer à ses mu-yè; il doit, de plus, nourrir ses employés et toute sa maison; s'il préfère leur payer une indemnité de nourriture, elle sera pour chacun de 10 000 à 12 000 tsyen (tsñ-tsyen), soit 50 à 60 francs par mois.

Il n'a pourtant que 1 500 onces de traitement; comment fera-t-il face à son déficit et trouvera-t-il moyen non-seulement de vivre, mais encore de se ménager une vieillesse opulente? Il aura recours à la concussion, et c'est ce qui a lieu d'un bout de la Chine à l'autre.

La corruption remonte ici, comme dans l'empire ottoman, jusqu'au trône : elle s'y arrête sans doute, mais tout ce qui l'environne en est souillé; elle est si bien admise que le traitement n'est jamais pris en considération, et que le tmi-myen de tout à l'heure ne touche 1 500 onces que parce qu'il est nécessaire à sa considération qu'il ne soit pas moins rétribué qu'il ne rétribue lui-même son min-min. Il a été question, il y a peu d'années, de supprimer tous les traitements; mais on a dû reculer devant un acte qui ne pouvait être que la reconnaissance officielle et l'organisation même du vol.

On compte parmi les agents supérieurs de l'administration :

8 tsʁñ-tʁ, vice-rois ou gouverneurs généraux;

2 tsañ mañ tsʁñ-tʁ, intendants généraux des greniers publics, résidant à Tʁñ tmeʁ;

1 yun tsʁñ-tʁ, inspecteur général du canal Impérial, résidant à Xwai-nñan, dans le Kyañ-sʁ;

1 xo tsʁñ-tʁ, inspecteur général du fleuve Jaune, résidant à Tsiñ-xo, chef-lieu de Illyen, près de Xwai-nñan : le gouverneur général du Tmi-li est aussi xo tsʁñ-tʁ;

15 syʁñ-fʁ ou gouverneurs;

19 pʁ-tman-ssö ou trésoriers;

18 nñan-tma-ssö ou grands juges;

18 myo yuan ou recteurs d'académie et examinateurs;

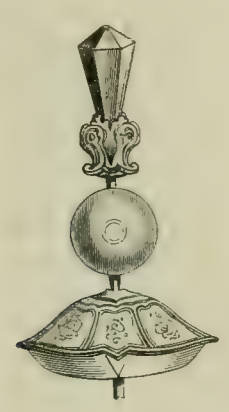
86 tao ou intendants de diverses dénominations, telles que piñ-pei-tao, syun-tao, yen-fa-tao;

Des préfets et sous-préfets en nombre égal aux préfectures et sous-préfectures.

Il est à remarquer que tandis que parmi nous l'administration, la justice, les finances, forment autant de spécialités parfaitement distinctes, dont chacune a son personnel, ses règles, ses traditions, ces divers services sont plus ou moins confondus en Chine. La division du travail politique et administratif est évidemment un progrès très-haut; les nations de l'Europe l'ont réalisé, la Chine ne l'a pas encore atteint : convaincue de l'efficacité universelle d'une certaine rhétorique, elle pense que les dépositaires de ce trésor sont également capables de juger, d'administrer, de compter, et même de guerroyer, car souvent les troupes sont placées sous le commandement des agents civils. L'expérience montre cependant que, capables de tout, ils ne sont capables de rien. Il y a bien des trésoriers, des juges, des préfets, et leurs fonctions

paraissent distinctes; dans la pratique, cependant, ils se dominent les uns les autres d'après le rang qu'ils tiennent, le supérieur pouvant toujours, et dans les choses qui paraissent le regarder le moins, diriger l'inférieur. L'avancement, d'ailleurs, fait successivement passer les hommes non-seulement d'une classe à l'autre, mais d'une spécialité à une autre spécialité : ainsi de préfet l'on devient intendant, puis grand juge, puis trésorier, puis gouverneur, etc.

Les ministères et plusieurs des premiers postes de l'État, l'intendance des greniers publics par exemple, sont confiés à la fois à un Tartare et à un Chinois. Les affaires tartares sont exclusivement conduites par des Tartares. Les gouvernements sont confiés, en proportion à peu près égale, à des hommes des deux nations; les Chinois dominent dans les emplois moins élevés. J'ai trouvé dans l'Annuaire que sur cent



TIÑ-TSŌ SE VISSANT AU CHAPEAU

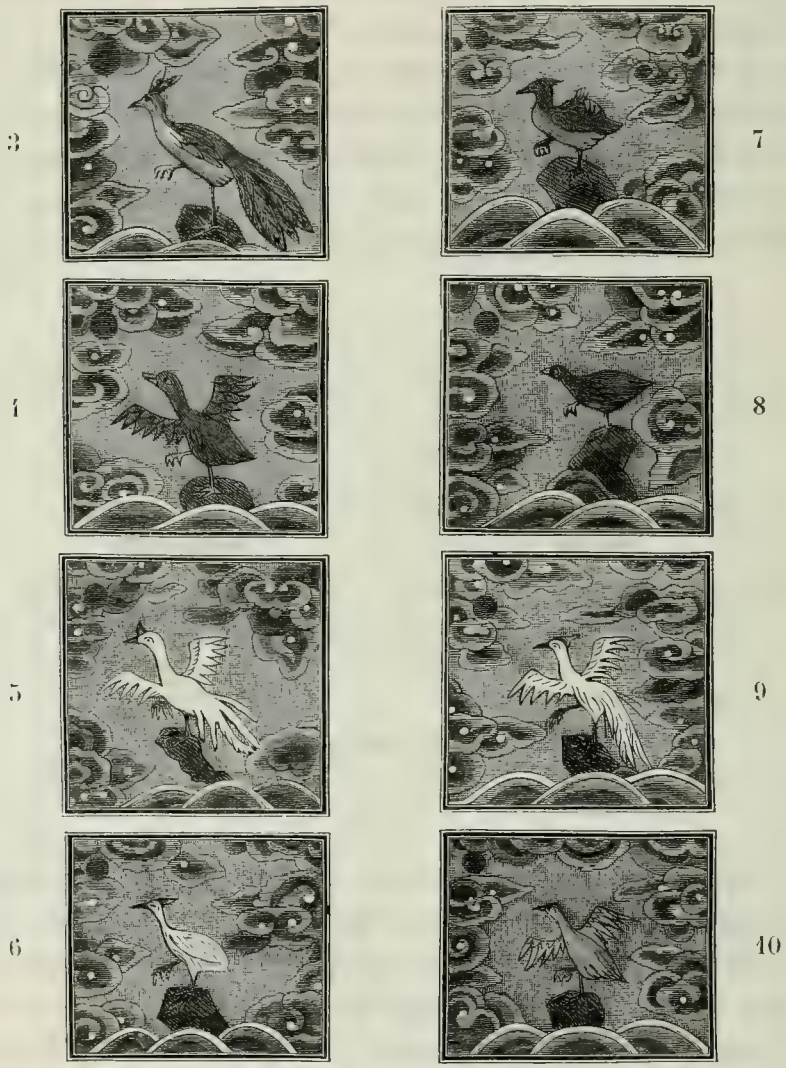
de cérémonie; réduit.

ordinaire avec xwa (figure gravée); grandeur naturelle.

préfets en exercice dans diverses provinces, quatre-vingts étaient Chinois et vingt Tartares; de ces derniers, quinze étaient Mantchous, trois Mongous et deux d'autre nation. Les provinces de Kyañ-sʏ, de Xʏ-nan, de Hlan-tsñ, les villes de Pékin et de Tyen-tsin donnent beaucoup de magistrats. Les agents inférieurs au grade de tsai-myen appartiennent presque toujours à la province dans laquelle ils sont employés. On croit en Europe, en se basant sur des règlements chinois, que les emplois ne sont conférés que pour trois ans; la plupart des fonctionnaires néanmoins conservent plus longtemps une même magistrature. Je crois seulement que, pour honorer le règlement, ils sont tenus tous les trois ans de faire quelques nouveaux présents à leurs protecteurs.

Les agents du gouvernement turc sont surtout de Constantinople, Caucasiens ou renégats grecs; ceux d'une même race se soutiennent les uns les autres : les rené-

gats grecs, qui sont fort nombreux, se connaissent les uns les autres, bien qu'ils cachent avec soin leur origine au public. Il y a de plus, en Turquie, des ordres religieux auxquels tout homme influent est affilié; il y a enfin le patronage exercé par le maître, ministre ou gouverneur, en faveur de ses esclaves devenus colonels ou



POU-FOU CIVILS DES HUIT DERNIERS RANGS.

Ceux des deux premiers rangs sont figurés sur les costumes reproduits plus bas.

capitaines, et le concours constant que lui prêtent ces esclaves dans toutes ses entreprises. En Chine, il y a seulement un patronage et une clientèle volontaires réglés par un contrat secret : un gouverneur s'engage à soutenir constamment un sous-préfet, par exemple, lequel en retour promet de toujours servir les intérêts de son

protecteur et de partager avec lui le profit de ses concussions. Bien souvent des associations de cette nature ont été dissoutes par le bannissement ou le supplice des associés; il ne s'en forme pas moins chaque jour de nouvelles, et le peuple, qui les devine, ne se gêne point pour les signaler dans ses propos, ses placards et ses chansons.

Les insignes des divers rangs sont surtout les tiñ-tsŏ, ou globules, et les pɤ-fɤ, ou pectoraux. Il y a deux sortes de globules : ceux portés avec l'habit de cour (tmao-i), dont la forme est allongée, et ceux arrondis, dont on fait habituellement usage. La couleur des uns et des autres ne correspond pas toujours pour un même grade. Les globules ordinaires sont rouges pour le premier et le second rang, bleu clair pour le troisième, bleu foncé pour le quatrième, de cristal pour le cinquième, blancs pour le sixième, et dorés pour les septième, huitième et neuvième. En théorie, ceux du deuxième, huitième et neuvième rang devraient être distingués par des stries ou des figures gravées; dans la pratique, cela n'a pas lieu. Les globules inférieurs ne sont pas toujours portés seulement par des magistrats, les hommes considérables les font souvent porter par leur suite; le globule blanc est surtout dans ce cas. Les pectoraux, pɤ-fɤ, sont des pièces d'étoffes attachées à la robe, et sur lesquelles sont brodées ou peintes des figures d'oiseaux pour les kwan civils, et de quadrupèdes pour les kwan militaires. Ces animaux, réels ou fabuleux, sont différents pour chaque rang. Ici encore le règlement n'est pas toujours observé.

Le costume des magistrats consiste dans une robe sur laquelle sont brodés des dragons ou des serpents, lɤñ-pao et mañ-pao, retenue par une ceinture et que couvre en partie une robe plus sévère et moins longue; une pèlerine, pi-kyen, couvre leurs épaules : leur chapeau, comme celui de leurs gens, est orné d'une floche rouge, tɤé-yɤñ; ils portent d'ordinaire un collier appelé tmao-tmɤ. Les signes de la délégation impériale sont le cachet, yin, et le bambou jaune, tmŏ-min.

Diverses décorations sont accordées par l'empereur pour services civils ou militaires; les principales sont la robe jaune, la plume de paon, xwa-lin, réservées aux fonctionnaires de l'ordre le plus élevé, et la plume appelée lan-lin, encore assez estimée. Les soldats qui se distinguent par quelque action d'éclat reçoivent des queues de renard : les plumes et les queues se portent au chapeau, et horizontalement couchées en arrière du globule.

Les titres que j'ai donnés aux magistrats cités plus haut sont ceux que leur attribue la liste trimestrielle; c'est ainsi que l'empereur et son gouvernement les désignent. Le petit peuple néanmoins les connaît sous d'autres noms, et eux-mêmes, lorsqu'ils ont à se désigner personnellement, emploient certaines locutions diverses pour leurs divers rangs; ainsi :

Le tsʁñ-tʁ, appelé par le peuple tɯi-tay, se qualifie lui-même de pen-tʁ ;
Le syʁñ-fʁ, — — fʁ-tay, — — pen-yuan ;
Le pʁ-tɯan-ssö, — — fan-tay, — — pen-ssö ;
Le nñan-tɯa-ssö, — — nyé-tay, — — pen-ssö ;
Le tao, — — tao-tay, — — pen-tao ;
Le tɯi-fʁ, — — fʁ-tsun, — — pen-fʁ ;
Le tɯi-ɯyen, — — min-fʁ, — — pen-ɯyen.

MAGISTRAT DU PREMIER RANG.

ÉPOUSE D'UN MAGISTRAT DU PREMIER RANG
Coiffée du foñ-kwan et décorée d'un pou-fou retourné du premier rang.

On remarquera que le titre de tay est donné à cinq de ces fonctionnaires, tɯi-tay, fʁ-tay, etc. ; il est encore donné, parmi les militaires, aux ti-tʁ, tsʁñ-piñ et fʁ-tsyañ, qualifiés alors de ti-tay, tɯen-tay et ɯye-tay, ce qui complète ce qu'on appelle les huit tay (pa tay).

Les fonctionnaires chinois s'adressant à l'empereur, ou en dehors de leurs fonctions, se donnent aussi la qualification de tuen, dont le sens est à peu près celui du mot kwan, et les fonctionnaires mantchous se qualifient de nʁ-tsö, ou esclaves (de l'empereur).

Les ministres, pʁ-tañ, sont appelés ta-tañ et uañ-uʁ; on leur donne encore, suivant le rang qu'ils occupent à la cour, quelques autres titres. Les ministres, les gouverneurs généraux, lorsqu'ils sont tai-pao, sont qualifiés de kʁñ-pao. Parlant des

MAGISTRAT DU SECOND RANG.

SYEOU-TSAY (BACHELIER).

fonctionnaires d'un rang moins élevé, mais supérieur à celui de tui fʁ, on fait usage, au lieu du pronom de la seconde personne, de la locution de ta-jen (grand homme); on traite les tui fʁ de tai-uao et de ta-lao-yé (*magnus senior*); les tui-uyen, de ta-yé (grand personnage); tous les autres, les xan-lin, les docteurs, etc., de lao-yé

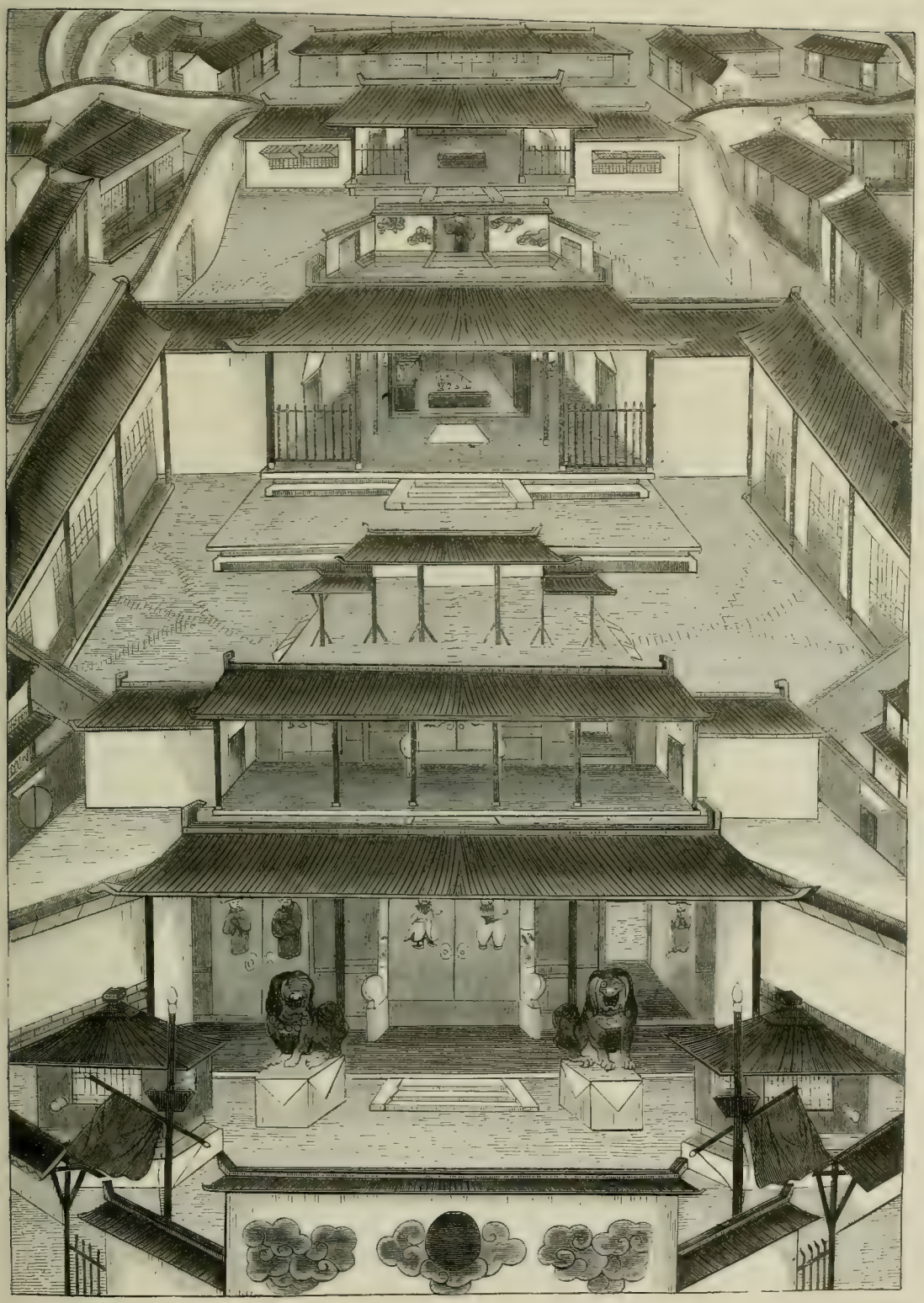
(senior); les bacheliers et les jeunes gens sont appelés syañ-kʁñ. En général, on n'emploie le pronom avec personne : un paysan est un vieux père, comme un magistrat est un grand homme, et comme les officiers de l'armée de Chine l'étaient eux-mêmes. J'étais le grand homme I; cette grandeur ne m'aveuglait pas, j'y étais accoutumé : lorsque je voyageais, il y a quelques années, en Portugal, accompagné d'un médecin et d'un domestique, j'étais Son Excellence, le médecin était Sa Seigneurie, et le domestique Sa Grâce, ni plus ni moins que le duc de Wellington. J'étais alors attaché d'ambassade : je me demandais avec anxiété quel titre il serait possible de donner au ministre des affaires étrangères pour que la distance hiérarchique qui me séparait de lui ne fût point trop méconnue; je me rassurais, toutefois, en pensant que ce ministre était de ceux qui pour être grands n'ont pas besoin que les autres se fassent petits.

Les édifices habités par les magistrats sont appelés yuan, yuan-ya-mön, et plus ordinairement ya-mön. Ils consistent en bâtiments bas, entourant plusieurs cours successives : ils sont généralement malpropres et délabrés. Il est rare que les magistrats soient bien logés et bien meublés; tout, autour d'eux, rappelle l'instabilité de leur situation.

Tous les ya-mön, sauf un seul en Chine, assure-t-on, ouvrent au midi; ils diffèrent un peu d'après le rang du magistrat auquel ils sont destinés : dans celui d'un intendant et au-dessus, on entre par des portes de côté, appelées yuan-mön, dans une première cour; aux extrémités de cette cour, on remarque de petits pavillons : celui du sud-ouest est appelé tɯʁei-kʁ-tin; c'est là que, trois fois par jour et chaque fois que l'intendant sort, on sonne la corne et on bat ce que nous appelons le gong. On appelle ces pavillons kʁ-yuo-tin quand le tambour et la flûte y sont employés. Il y a dans cette première cour deux mâts rouges : le tɯi-kan, à l'ouest, qui porte un drapeau, et le wei-kan, à l'est, qui en porte souvent un aussi; sur les drapeaux des intendants on lit parfois le mot tao, etc.

Sur le mur méridional de la cour, ou sur un masque ou écran détaché, on voit la représentation de l'animal fabuleux appelé tañ. Appuyé sur quatre talismans, il peut traverser l'eau, le feu et l'air : il voudrait dévorer le soleil qui est devant lui; mais à l'instant où il le tentera, il perdra ses quatre talismans et périra misérablement. Cet apologue est à l'adresse des fonctionnaires; ils sont le tañ, et l'empereur est le soleil.

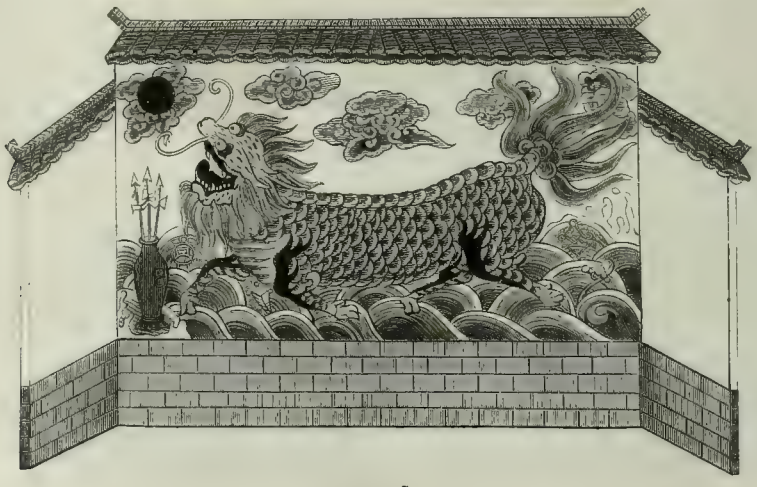
Sur le côté nord de la cour s'ouvre une triple porte, ta-mön, gardée par deux ou quatre lions de pierre et six mön-ɯen peints sur la boiserie. Cette entrée est la première des ya-mön, des tɯi-fʁ, qui ont le tañ en face de cette porte, mais point de drapeaux, ni de musique. Une seconde cour, dans laquelle sont les bureaux des



YA-MÔN.

Pour l'explication, voir le texte.

huissiers et des greffiers, conduit à la triple porte appelée yi-mön. Dans la troisième cour sont les bureaux, au nombre de six, leʁ-fan, trois de chaque côté, qui représentent les six ministères. Au milieu est une arche appelée mañ-yu-tin, c'est-à-dire tin destiné à l'affichage des saints édits impériaux. Au fond s'ouvre la grande salle, ta-tañ : c'est là que se rend ordinairement la justice. Le magistrat y prend place ordinairement dans une petite baraque appelée noan-ko ; il s'assied sur un fauteuil dit kʁñ-nñan ; il a devant lui une table sur laquelle on voit des pierres à broyer l'encre rouge et l'encre noire, deux pinceaux soutenus par un porte-pinceaux, pi-kya, deux boîtes à flèches ou à baguettes, tsyen-tʁñ : la première en contient huit petites appelées meñ-tmañ-tsyen ; la seconde, deux grandes appelées xʁo-tsyen. Chacune des petites représente un même nombre de coups de bâton, ordinairement cinq. Quand le



LE TAÑ.

magistrat veut faire frapper ceux qui sont amenés devant lui, il prend et jette à terre autant de ces baguettes qu'il veut faire donner de fois cinq coups de bâton. Il y a des magistrats qui donnent à ces baguettes la valeur de dix, de vingt et de quarante coups. Les grandes baguettes sont remises à des huissiers chargés de quelque mission, telle que la communication d'un ordre, l'arrestation d'un coupable ; elles répondent au *truncheon* des constables anglais.

A la droite du magistrat, un petit meuble appelé yin-kya-tsö porte le cachet, yin, et le bambou jaune, tmö-min, reçus de l'empereur ; ces objets sont enveloppés de soie jaune. Près du noan-ko sont placés le grand tambour, tañ-kʁ, un gong à bords découpés appelé tyen, des chaînes, sʁwo-tsö, des cangues (en chinois, kya), etc. Derrière la grande salle, on traverse la porte tmai-mön, puis la porte dite kya-kwan-mön, ou pin-mön, gardée par une image de Tyen-kwan ou de quelque autre person-

MAGISTRAT RENDANT LA JUSTICE.

Au-dessus de la tête du magistrat, on lit : *Wei tchañ i tō* (Pour être magistrat, il faut être vertueux. Ou encore : On doit gouverner par la sagesse). Deux accusés ont été amenés; ils ont retiré leurs bonnets : s'ils avaient eu des chapeaux, ils auraient dû les conserver. Derrière eux, on voit un instrument de torture pour serrer les chevilles. — Pour le reste, voir le texte.

nage. On traverse alors un nouveau tribunal, aux côtés duquel sont deux petites salles, örl-tañ ; on passe la porte dite noé-pin-mön, ou pin-foñ-mön, et l'on se trouve dans l'habitation du magistrat, « la haute demeure », comme disent les Chinois, mañ-fañ.

Les employés subalternes de l'État n'habitent pas les ya-mön des magistrats d'un certain rang : les employés personnels de ces magistrats y sont seuls logés, encore ne le sont-ils pas toujours ; mais dans les ya-mön des tmi-myen, le tmi-myen habite un bâtiment central ; le myen-tmañ et le tʁñ-pan, un bâtiment situé à l'est ; le tyen-mö ou le li-mʁ, un bâtiment situé à l'ouest ; le kyao-yu ou myo-tmen, enfin, habite la chapelle de Confucius. En outre de cette chapelle, il y en a souvent une dédiée à Tʁ-ti, c'est-à-dire au dieu pénate.

Bien que les détails de l'étiquette soient puérils, il est nécessaire de les connaître ; c'est le seul moyen que les agents européens puissent trouver de se soustraire à ces perpétuelles mystifications dont le but est de les dégrader aux yeux des populations. Il faut qu'ils aient une claire notion des honneurs qui se rendent en Chine à ceux de leur rang et des formes dans lesquelles consiste la politesse chinoise, afin de se faire toujours rendre ce qui est dû à leur situation et à la grandeur de leur pays. Ils peuvent modifier quelques détails, mais il y en a d'autres qui ne peuvent se modifier : l'officier subalterne envoyé par un ministre chinois à un ambassadeur européen le traite comme son égal en descendant de sa chaise au bas de son perron, en s'asseyant près de lui et en en acceptant des rafraîchissements. Les Européens sont constamment bafoués de cette façon par les Asiatiques. Lorsque nos ambassadeurs paraissaient jadis devant le sultan, ce n'était qu'après un repas offert par ses officiers et après avoir été revêtus de ce qu'ils appelaient un cafetan d'honneur ; on annonçait alors au sultan que le mendiant chrétien, ayant été rassasié et vêtu par sa munificence, était à même de paraître devant lui. Cette comédie, qui nous fait sourire, était prise au sérieux par les musulmans. Le plus grossier de tous, l'empereur du Maroc, qualifiait Louis XVI de chienne, trouvant le mot chien trop flatteur pour un roi de France. Quelques exemples feront entendre l'étiquette des visites officielles chinoises.

Je suppose d'abord la visite d'un trésorier, d'un grand juge ou d'un intendant, à un gouverneur ou gouverneur général. Le visiteur en grand costume descend de sa chaise devant la porte dite ta-mön (1) ; il entre par l'arcade de cette porte, qui est à sa droite ; il est reçu à la porte dite pin-mön et conduit au tin-tañ ; là il feint de vouloir s'agenouiller, tsan ; le visité l'en empêche, tsö : il fait alors avec les mains et la

(1) Voir pour cette porte la vue perspective d'un ya-mön donnée plus haut.

tête trois saluts, i, qui ne sont pas rendus; il en fait un nouveau avant de s'asseoir : il pourrait s'asseoir à droite, sur le double siége ou sofa appelé kañ, dont le visité occupe la gauche, qui est la place d'honneur, mais habituellement il s'assoit en dehors de ce siége, à gauche, sur des chaises ou des bancs, quelquefois près d'une table. En sortant, il exécute trois i qui lui sont rendus. Le visité l'accompagne jusqu'en dehors du pin-mön, où se font encore de part et d'autre trois i; le visité étant rentré, le visiteur, tourné de son côté, fait encore trois i. Ces formalités sont l'accompagnement obligé d'une première visite; dans les visites suivantes, elles sont plus ou moins modifiées par la prévenance du supérieur.

Les préfets faisant les mêmes visites s'agenouillent; ils n'exécutent pas de i; le visité ne vient pas à leur rencontre et ne les reconduit pas.

Les assistants des préfets descendent en dehors de la porte dite yuan-mön; les sous-préfets, les kyao-yu, les tʁñ-pan et les tmao-pan, descendent au même endroit : ils s'agenouillent deux fois, et font trois i en entrant et en sortant; le visité se lève quand ils entrent.

Ceux d'un rang inférieur s'agenouillent une fois et se prosternent trois fois; à la différence des autres, ils ne s'assoient pas pendant la visite.

Je supposerai maintenant que le visité est intendant, grand juge ou trésorier. Si le visiteur est préfet, il arrête sa chaise au ta-mön; le tao-tay le reçoit et reconduit au tañ-yen; les grands juges et trésoriers le reçoivent et reconduisent en dehors du pin-mön. Si le visiteur est sous-préfet, on ne vient point à sa rencontre; on ne le reconduit pas, et il doit s'agenouiller. S'il est d'un rang inférieur, il observe les mêmes formalités que chez les gouverneurs.

Le visité étant préfet, si le visiteur est sous-préfet, il est reçu et reconduit en dehors du piñ-mön; il s'agenouille. Les fonctionnaires des huitième et neuvième rangs ne sont ni rencontrés, ni reconduits, s'agenouillent et ne s'assoient pas. Les kyao-yu et tmi-myen s'agenouillent chez le tʁñ-tmi; mais ils s'assoient, et sont reçus et reconduits au tañ-yen.

Chez le sous-préfet, les fonctionnaires des derniers rangs suivent la même étiquette que chez le préfet.

Pour les non-fonctionnaires, il y a un peu plus de latitude; ils ne s'agenouillent ordinairement que devant les préfets et ceux d'un grade supérieur. Le salut le plus familier est appelé kʁñ, ou kʁñ-mao; il se fait en joignant les mains à la hauteur du visage.

Dans les ya-mön de préfets, l'arcade du milieu de la porte est ouverte; chez les fonctionnaires plus élevés, elle est fermée, et on entre par l'arcade de droite. La porte dite yuan-mön n'existe pas pour les sous-préfectures.

On remarquera qu'il n'a été question que de visites faites par des inférieurs à leurs supérieurs. Les supérieurs, en effet, ne visitent pas leurs inférieurs; s'il leur arrive d'entrer chez eux, ils deviennent à l'instant les maîtres de la maison, et, au lieu d'être reçus, ils reçoivent leur hôte.

Le préliminaire obligé de toute visite est l'envoi d'une carte. Cette carte, pyen-tsö, sur papier rouge, mei-xʁñ-tmu, est de divers modèles. Entre égaux, la première visite comporte le tsuen-tyé, ou tsuen-kyen-tyé, petit cahier de cinq pages doubles, sur le verso de la première desquelles est écrit en grands caractères le nom et les qualités du visiteur. Le kin-pyen, plus familier, porte seulement le nom en caractères assez grands. Sur le ta-pyen-tsö, les caractères sont plus grands encore; c'est la carte la moins respectueuse : aussi est-ce celle que les magistrats chinois envoient aux agents européens, qui ne manquent pas d'y voir une grande politesse. D'inférieur à supérieur, la carte usitée est le mao-pen, qui porte le nom en caractères extrêmement petits, et, pour une première visite, le li-li, sur lequel sont tracés en caractères semblables, non-seulement le nom, mais encore les divers titres, les emplois précédemment occupés, etc., de celui à qui appartient la carte.

La mention de ces circonstances, comme le port des insignes et du costume, sont des signes de respect : les princes chinois, les ministres, les gouverneurs, portent plus rarement les signes de leur dignité que les fonctionnaires subalternes. Le prince Kong a signé le traité en costume du matin, entouré de subalternes en grande tenue; les ambassadeurs européens étaient en grande tenue aussi. La signification de l'acte important qu'ils accomplissaient paraissait cependant s'opposer à ce que le plénipotentiaire chinois se permît des satisfactions d'amour-propre.

Les magistrats chinois ne sortent qu'accompagnés de cette suite nombreuse, inutile à ceux qui gouvernent des peuples libres par le prestige de leur vertu et de leur capacité. Cette suite varie naturellement d'après le grade. Celle d'un intendant, ou tao-tay, se compose ainsi :

Deux serviteurs portant des drapeaux bleus avec bordure rouge dentelée, sur lesquels on lit les caractères Tsin tao, c'est-à-dire : Débarrassez le chemin.

Deux individus tenant des lʁa, ou ta-kin (ce que les Européens appellent des gongs), sur lesquels ils frappent sans cesse; ils portent sur l'épaule des drapeaux jaunes avec l'inscription noire Kin kʁ (Frappez le tambour).

Six individus portant des écriteaux rouges dits kwan-myen-pan, sur deux desquels on lit, écrit en or, Tmiñ-min (Nommé par l'empereur). On lit sur les deux suivants le nom de la province, et, en ligne verticale, l'emploi du magistrat auquel ils appartiennent. Dans la gravure ci-jointe, cette légende est : Kyañ-nan; Sʁ sʁñ tai piñ-pei-tao; c'est-à-dire : Province de Kyañ nan; intendant de Sʁ (Sʁ-tmeʁ fʁ), sʁñ (sʁñ-

ÉCRITEAUX.

MILICE ET SOLDATS.

AGENTS DE POLICE.

COFFRE.

HUISSIERS ET PARASOLS.

kyañ fʉ), et tai (tai-tsañ). Les derniers écriteaux portent Kyen tʉ xae-kwan, inspecteur général des douanes de mer.

Deux hommes portant des drapeaux à hampe bleue bordés de rouge, et sur le fond blanc desquels on voit le tigre volant, fei-xʉ; les dix individus qui précèdent sont vêtus de rouge.

Quatre hommes vêtus de bleu, portant, suspendus à des bâtons, des écriteaux verts sur lesquels on lit, écrit en or, Piñ-pei-tao.

Des miliciens, myañ-yʉñ, qui ont sur la poitrine le caractère yʉñ, et sont armés de lances et de sabres; des soldats, avec les caractères yeo-yin, aile droite, armés de mousquets.

Les tsao-pan, agents de police, vêtus de rouge, coiffés de bonnets verts ornés de grandes plumes; les exécuteurs des basses œuvres, armés de fouets et de bâtons.

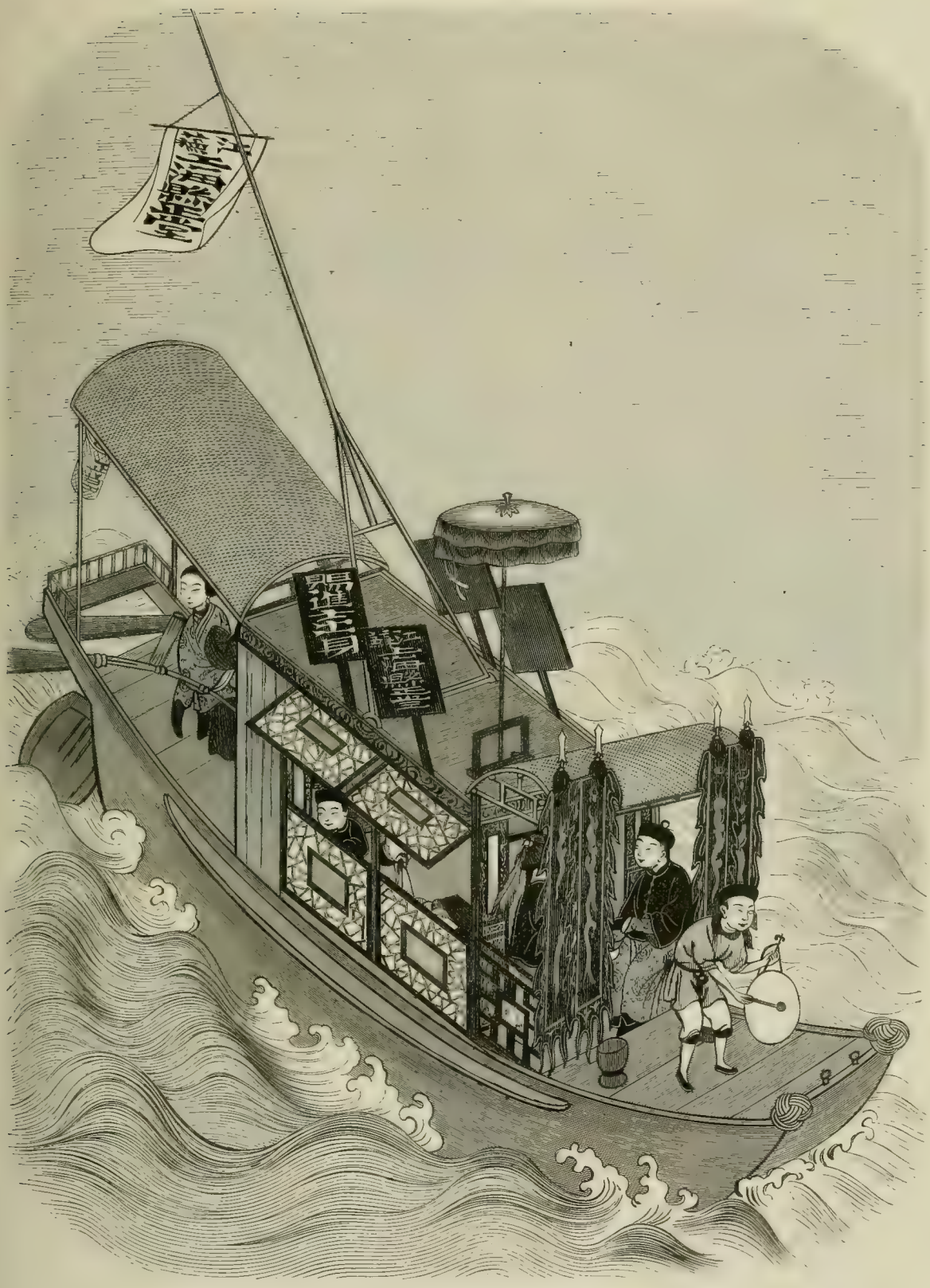
CHAISE A PORTEURS.

Le coffre à habits, i-syañ. Il est d'usage dans presque toute l'Asie, en Turquie particulièrement, de se faire accompagner ainsi d'une foule d'objets dont on n'a que faire.

Des serviteurs portant des tsyen et des papiers.

Quatre hommes dits mao-tsö, ou chapeaux, en raison de leurs chapeaux pointus rouges ou noirs; ils portent des fouets et des chaînes.

Le parasol rouge, xʉñ-tʉñ-san. La largeur de ce parasol varie suivant le grade : les tmi-myen ont d'ordinaire le parasol bleu, lan-leañ-san. On voit souvent des parasols à la couleur du grade, et dont la frange porte un grand nombre de noms propres brodés sur tout son pourtour; ce sont les wan-miñ-san, c'est-à-dire les parasols aux dix mille noms (dix mille veut ici dire beaucoup), présentés aux magistrats par des populations reconnaissantes. L'usage d'offrir des parasols de cette espèce est commun à toute la Chine; celui de déchausser les magistrats qui partent et de suspendre leurs bottes aux portes des villes est spécial à quelques provinces.



BARQUE DE PLAISANCE D'UN MAGISTRAT.

Le tchi-chyen de Chang-haï.

Divers serviteurs, quelquefois un second parasol, et des hommes portant des encensoirs appelés ti-lʁ-ɯyañ.

Avant ou après ces encensoirs et les parasols, un ou deux cavaliers à globule blanc ou doré, appelés, en raison de ces globules, tiñ-ma : ce sont des sous-officiers, wei-wey, ou des employés subalternes.

La chaise portée par quatre hommes, suivis souvent de quatre autres qui les relayent : on n'emploie huit porteurs que pour quelque cérémonie importante, après une victoire, etc.

A la hauteur des premiers porteurs marchent deux hommes à globule appelés fʁ-kyao-ti.

Après la chaise et fermant la marche, deux cavaliers sans globule, qualifiés de kön-ma, parce qu'ils sont choisis parmi les kön-pan, qui sont des serviteurs intimes et quelquefois des esclaves, comme dans d'autres parties de l'Asie les mamelouks.

Ces cortéges, qui s'annoncent par un bruit assourdissant et que le peuple évite comme si le contact de ses maîtres était impur et malsain, n'ont rien de noble, ni de grand. Ceux qui les forment sont impudents et malpropres; leurs chapeaux grotesques, leurs vestes bleues, jaunes ou rouges, tachées et déchirées, les font ressembler plus à une troupe de bohémiens qu'à une réunion de gens honnêtes, et il m'est impossible de croire que la majesté de la loi puisse gagner quelque chose à des mascarades de cette espèce. Il appartient aux gouvernements bas ou tombés de s'entourer de ces viles pompes; la gloire des autres est de mépriser le clinquant, et de ne pas imposer au peuple l'ignoble parasitisme d'une bohème de cour ou d'une bohème de prétoire.

ADMINISTRATION

Administration provinciale. — Le chyen. — La commune. — Les syndics. — Justice et police.

Nous avons vu que les provinces de l'empire chinois sont administrées soit par des gouverneurs généraux faisant fonction de gouverneurs, soit par des gouverneurs subordonnés à des gouverneurs généraux, soit par des gouverneurs relevant seulement du gouvernement central.

Chaque province a un grand trésorier, assisté d'un li-wen ou contrôleur; un grand juge, assisté d'un ssö-yu, directeur de la prison et chef de la police: et un chancelier littéraire ou myo-yuan. Chaque province est divisée en trois ou quatre intendances dont chacune comprend, en général, trois ou quatre départements, fs. La capitale provinciale est souvent la résidence de deux intendants : ces intendants sont qualifiés, suivant les détails dont ils ont plus spécialement à s'occuper, de piñ-pei-tao, syun-tao (1), yen-fa-tao, leañ-tmu-tao, etc.; ils perçoivent les contributions et les transmettent au grand trésorier; ils ordonnancent ou contrôlent diverses dépenses. celles particulièrement qui concernent les troupes; ils veillent à la vente du sel, à l'envoi du tribut en grains à la capitale, etc.; ils sont quelquefois fermiers de certaines douanes. L'assistant de l'intendant s'appelle ta-mö : Gonçalves traduit, je ne sais pourquoi, ce titre par celui de grand ambassadeur; on pourrait le traduire par

(1) Syun est ici le même caractère que syouñ dans syouñ-fou; le sens en est le même; mais il m'a paru qu'on le prononçait autrement dans les deux groupes. Je cherche avant tout à donner le son véritable des mots, afin qu'en les répétant comme je les écris on puisse être entendu.

celui de fondé de pouvoir, que nous donnons en France aux assistants des receveurs généraux. Les intendants, comme divers autres fonctionnaires, ont un kʁ-ta-ɯö ou trésorier.

Chaque province compte en moyenne une dizaine de départements de première classe et trois ou quatre de seconde classe; chaque département peut comprendre habituellement de cinq à dix arrondissements.

Le département de première classe est administré par le tɯi-fʁ, assisté d'un fʁ-kiñ, fʁ-kiñ-li ou kiñ-li, qui le remplace en cas d'absence ou reçoit diverses missions, et d'un ssö-yu ou fʁ-ssö-yu, chargé de la prison départementale; ces deux fonctions sont souvent confiées au même individu. Il y a de plus un kyao-ɯao, et un fʁ-ɯö ɯun-tao subordonné au précédent, chargés de la répression des fautes légères que peuvent commettre les fonctionnaires et les lettrés. L'administration d'une partie du département peut être déléguée à un tʁn-tɯi et à un tʁñ-pan.

Le département de seconde classe est administré par le tɯi-tɯeʁ, assisté d'un tɯeʁ-pan et d'un li-mʁ chargé de la prison; un ɯyo-tɯen et un ɯun-tao sont chargés de la police des fonctionnaires et des lettrés; un tɯeʁ-tʁñ peut administrer une partie du tɯeʁ; il y a encore un syun-kyen.

L'arrondissement de première classe est administré par le tɯi-ɯyen, assisté d'un ɯyen-tɯañ, d'un tyen-ɯö chargé de la prison, d'un kyao-yu et d'un ɯun-tao chargé de la police des fonctionnaires et lettrés; le ɯyen-tɯañ est quelquefois chargé de l'administration d'un gros bourg; d'autres fonctionnaires appelés tɯʁ-pʁ et fen-ɯyen, ou syun-kyen, peuvent administrer de même une partie de certains arrondissements très-étendus ou très-populeux. Gonçalves traduit tɯʁ-pʁ par trésorier. Je suis moins sûr des fonctions du tɯʁ-pʁ que de celles du syun-kyen; mais Gonçalves traduit un peu au hasard le peu de termes administratifs qu'il donne, et les auteurs des autres dictionnaires sont encore plus incomplets et moins dignes de confiance lorsqu'il s'agit d'expressions techniques.

Chaque chef-lieu de département est en même temps le chef-lieu d'un, deux ou trois arrondissements qui y ont leur administration et leurs bureaux; la ville se trouve divisée entre eux, et le nom de ces divisions administratives est communément employé pour désigner les diverses parties de la ville même : la ville de Pékin, par exemple, qui s'appelle IIIun-tyen, et est le chef-lieu du département de ce nom, comprend dans ses murs les arrondissements de Ta-ɯiñ et de Yuan-piñ, et l'on dit d'un homme qu'il est de Ta-ɯiñ ou de Yuan-piñ comme on dirait qu'il est de Westminster ou de Southwark, ou même, en France, de Bayonne ou de Saint-Esprit. Nan-xaé est de même le plus ancien et le plus célèbre des deux arrondissements de la ville de Kwañ-tɯeʁ ou Canton; Sʁ-tɯeʁ, du Kyañ-sʁ, compte trois arrondisse-

ments dans ses murs. Les Européens qui n'ont pas saisi ces détails ont été souvent très-embarrassés par des noms de lieux qu'ils ne pouvaient trouver sur les cartes, et par les appellations diverses données à une même ville ou plutôt à ses divisions.

Le twi-ɯyen, ou sous-préfet, est l'agent le plus actif de l'administration chinoise : il instruit le premier les affaires criminelles et transmet au ṅan-ɯa-ssö, ou grand juge criminel, le résultat de son information ou instruction, en même temps qu'il lui envoie les accusés; il veille à la perception des impôts dont il fixe lui-même la quotité, et fait passer au trésorier de la province la partie des sommes versées qui est due au gouvernement central.

Il arrive souvent que les sous-préfets auxquels un avancement est accordé préfèrent conserver leur poste. L'on voit ainsi des sous-préfets porter les globules de la sixième ou même de la cinquième classe, c'est-à-dire le bouton blanc ou le bouton de cristal : ils ont, comme je l'ai dit plus haut, alors droit au parasol rouge, tandis que le bouton de cuivre ne les autorise à user que du parasol bleu.

Le ɯyen, ou arrondissement, se divise théoriquement, suivant les provinces, en quatre ou huit ɯyañ ou districts, que l'on appelle district du nord, du sud, etc.

L'arrondissement se divise en pao ou communes, dont le nombre varie d'ordinaire entre cinquante et soixante-dix. On donne le même nom de pao aux différents quartiers d'une ville. A Chang-haï, toutefois, ces quartiers s'appellent tɤ, et on peut dire, en général, que les diverses dénominations dont se compose la nomenclature administrative ou politique varient d'une province à l'autre, quelquefois plus encore, et qu'il faut en conséquence, autant que possible, s'attacher aux expressions officielles. C'est ainsi que j'ai trouvé souvent dans des livres sur la Chine, ou entendu surgir dans la conversation, des appellations que je ne comprenais pas, mais qui, lorsqu'elles m'étaient expliquées, ne me représentaient que des choses connues déjà de moi sous d'autres noms.

Le sous-préfet est représenté, dans chaque pao, par un pao-tɯañ, appelé aussi pao-tɯen, ti-pao et syao-kya. Cet agent n'est pas un kwan et ne reçoit point de solde proprement dite, mais il y a lieu de croire que ses fonctions sont assez lucratives : il n'appartient pas, en général, à la partie la plus distinguée de la population; il est assisté par des kya-tɯañ, dont le nombre est égal à celui des maires.

Les maires peuvent, lorsque la commune est très-vaste et compte plusieurs tsun, ou villages, être au nombre de deux ou de trois; ils portent le titre de ɯö-tɯañ et sont assistés par un ɯö-fɤ, ou adjoint, et un lɤ-ɯö, ou secrétaire.

Ces trois fonctionnaires municipaux sont choisis par des gens du lieu; ce n'est pas, à proprement parler, une élection, car il n'y a point de vote : les habitants sont

invités par des affiches, émanées de l'un d'entre eux, à se réunir tel jour et à tel moment de la journée dans tel temple, pour y procéder au choix d'un ou de plusieurs fonctionnaires municipaux. Bien que tout le monde ait le droit de prendre part à cette réunion, le bas peuple, moins intéressé à ses résultats, s'y transporte rarement. Tout est discuté entre un petit nombre de notables, ou pour mieux dire de gens un peu plus à leur aise que les autres, qui tombent assez facilement d'accord sur un choix d'ailleurs assez peu important pour n'avoir pas besoin de scrutin.

Cette élection s'appelle kʁñ-kyu; l'élu est ordinairement un homme riche et considéré; les fonctions qui lui sont confiées sont gratuites et quelquefois onéreuses : il ne saurait guère, toutefois, se refuser à accéder au désir de ses compatriotes. J'ai dit que le choix du maire était peu important. Le maire, en effet, n'est nullement un personnage officiel; il n'est point reconnu par le gouvernement, n'entretient point de rapports avec le sous-préfet, et n'est qu'une sorte d'agent officieux de la population auprès du commissaire de police.

Le commissaire de police tient le sous-préfet au courant de tout ce qui se passe; il opère l'arrestation des coupables. En théorie, il doit être assisté par le maire, faire le dénombrement des hommes de quinze à soixante ans, tenir compte des absents, surveiller les étrangers.

Aucun édifice particulier n'est consacré soit aux travaux de la mairie, soit au commissariat de police. Chaque commune possède une petite chapelle (ou oratoire) qui n'est confiée à la garde d'aucun prêtre, et qui renferme le dieu de la terre ou de la localité. Cette chapelle est nommée IIIö myao; l'idole locale qu'elle renferme est appelée IIIö pʁ-sa. Les plus petits villages ont aussi leur oratoire et leur dieu, sans prêtres : on appelle ces oratoires et ces dieux Tʁ-ti myao et Tʁ-ti pʁ-sa.

Dans chaque grande ville, il existe un nombre assez considérable d'étrangers, ou plutôt de gens appartenant à d'autres provinces. Ils sont rarement groupés dans le même quartier; mais ils sont réunis en corps de nation par la possession d'une ou plusieurs pagodes, ordinairement sans prêtres, mais pourvues de gardiens, et dans lesquelles on dépose les cercueils, qui souvent doivent être envoyés au loin : c'est ainsi qu'il y a à Chang-haï des pagodes de Niñ-po, du IIIan-tʁñ, de Canton, du Tmö-kyañ, du Nñan-xwey, de Nankin. Elles portent d'autres noms que celles des provinces ou des villes dont les natifs les ont fait élever; ainsi, celle de Nankin s'appelle Syen-wʁñ-tyen; celle de Nñan-xwey, Wen-kʁñ-tsö; celle de Niñ-po, Ssömiñ-kʁñ-sʁwo, etc.

C'est dans ces pagodes que les étrangers se réunissent pour choisir un tʁñ-ssö, ou homme entendant les affaires, qu'on peut regarder comme l'agent ou le consul officieux de leur nation.

Les gens du Hlan-tʁñ ont, en 1860, à Chang-haï, offert cet emploi à un homme du Tɯi-li, les deux provinces de Hlan-tʁñ et de Tɯi-li pouvant, à certains points de vue, être regardées dans le Kyañ-nan comme n'en faisant qu'une, bien qu'elles aient des gouvernements distincts.

Les natifs d'une ville se choisissent aussi quelquefois des tʁñ-ssö, qui deviennent leurs intermédiaires officieux auprès de l'autorité. Rien, en effet, n'embarrasse plus un Chinois du commun, et même au-dessus du commun, que d'entrer en rapport ou de traiter une affaire avec un magistrat : les pauvres n'y parviendraient pas facilement ou seraient malmenés; les riches n'aiment pas à se mettre à genoux, et l'on peut dire en général qu'une des choses que redoute le plus un Chinois, c'est la vue de ceux qui le gouvernent.

Les tʁñ-ssö, étant en quelque sorte des agents d'affaires, sont payés par ceux qui les emploient, et payent les magistrats. Les corps de métiers, les fʁ-tsö, ou gens de peine, les ouvriers, ont souvent des tʁñ-ssö, qualifiés de tao-nao, ou cerveaux de la tête; ceux des marchands s'appellent quelquefois tʁñ-mö. Les bateliers de Chang-haï en ont un nommé tɯuen-xan ; il vend des licences pour les barques et partage avec le sous-préfet. Les syndics de cette espèce sont habituellement désignés par le gouvernement; sur le sol des concessions européennes, ils le sont, au contraire, toujours par l'élection.

Il n'y a dans les cantons et dans les arrondissements ni agents de police sérieux, ni militaires représentant nos gendarmes. C'est à Pékin seulement qu'il en existe. Il est vrai que la ville en est pleine, et que de demi-li en demi-li, c'est-à-dire de 300 mètres en 300 mètres, on rencontre une sorte de corps de garde appelé tʁ-wei-tsö, dans lequel se tiennent deux hommes. Ces agents sont appelés simplement piñ (soldats). Depuis qu'une partie de la Chine est en rébellion armée, on leur a donné des armes, c'est-à-dire une mauvaise pique et un mauvais sabre; ils portent le costume militaire, mais sans le plastron écrit appelé xao-yi.

Les gens inculpés de crimes ou de délits sont amenés au commissaire de police par les habitants, ou arrêtés par lui avec l'aide de ces mêmes habitants. Le sous-préfet est alors informé.

S'il s'agit d'un meurtre, il envoie un kwai-pan, ou agent rapide, qui recueille l'information et amène le coupable. Le sous-préfet examine l'affaire et obtient des aveux au moyen de la torture, s'il juge à propos de la faire appliquer. Les procédés employés pour faire parler les accusés sont variables dans chaque province et dans chaque arrondissement. Les plus ordinaires sont les coups de bâton gros ou mince, ou plutôt des extrémités grosse ou mince d'un bâton : cela s'appelle tɯañ et tɯu;

les soufflets, tsʉi-pa, donnés avec une sorte de semelle de cuir; la gêne des chevilles, kya-kwañ; la compression des genoux sur des graviers à l'aide d'un bâton sur lequel se tiennent deux hommes, etc.

Le sous-préfet envoie après examen le coupable au grand juge criminel, qui peut faire recommencer l'instruction. Si les accusés reviennent sur leurs aveux (l'aveu du coupable étant très-important aux yeux de la justice chinoise), le sous-préfet peut se trouver gravement compromis. C'est un cas qui se présente quelquefois, lorsque le grand juge se trouve n'être ni l'ami, ni l'obligé du sous-préfet. Pour les affaires de vol, elles s'arrêtent au sous-préfet, ou plutôt à son délégué en ces matières, le tyen-mŏ, sorte de commissaire de police de l'arrondissement chargé du jugement des voleurs et de la garde de la prison. On l'appelle aussi pʉ-tin.

Pour opérer, dans les villages, l'arrestation d'un voleur, le sous-préfet envoie un agent qui porte le titre de pʉ-pan, c'est-à-dire agent s'avançant au pas. Les Chinois, dont les idées sont souvent très-originales, pensent que l'on saisit les assassins en sautant sur eux, et qu'on ne s'empare des voleurs que par une approche lente et discrète.

Le sous-préfet compte aussi parmi ses agents un tsao-pan, bourreau ou exécuteur des basses œuvres; ce qui explique le dicton vulgaire d'après lequel il y a trois pan dans un myen.

Les magistrats d'un rang élevé ont seuls auprès d'eux un exécuteur des hautes œuvres attitré : on l'appelle kwei-tsŏ-mao.

Il existe un code pénal chinois; Staunton l'a même traduit, et il est très-connu en Europe : il l'est peut-être moins en Chine; on y a quelque égard à Pékin. Les Chinois prétendent même que le ministère de la justice et la principale prison de l'empire, meñ-pʉ, sont exclusivement conduits d'après ses règles. Ayant été moi-même prisonnier du meñ-pʉ, et ayant pu me rendre compte de ce qui s'y passait, il m'a été impossible d'y reconnaître le code de Staunton. Dans les provinces, il en est encore bien moins question. Chaque lieu a ses coutumes, et chaque magistrat châtie suivant la méthode et dans la mesure qui lui conviennent. La peine de mort, qui passe pour ne pouvoir être appliquée qu'après les assises d'automne et sur l'ordre de l'empereur, est appliquée, après le jugement le plus sommaire, par des fonctionnaires de l'ordre le moins élevé. J'ai vu pendant plusieurs semaines exécuter, à Chang-haï, une moyenne de dix individus par jour : c'étaient des gens suspects de rébellion ou d'intelligence avec les rebelles. Entre l'arrestation et l'exécution, il s'écoulait quelquefois moins d'une heure : c'est ainsi que Yé a fait périr, à Canton, soixante-dix mille individus, et a dû recourir, comme Carrier, aux noyades. La chose a été si loin dans plusieurs provinces que le dernier empereur a dû appeler l'attention des magistrats

sur le meurtre juridique d'un grand nombre de ses partisans les plus fidèles, coupables seulement de s'être réfugiés sous la protection de ses troupes ou de ses magistrats après avoir été pillés par les rebelles. On devrait découper, lin-mö, les rebelles, non précisément en tirant au hasard d'un panier des couteaux portant le nom des parties du corps à mutiler successivement, mais en arrachant d'abord la peau du front, puis la chair des bras, puis celle des jambes, etc. On devrait appliquer aux parricides le même supplice. Dans la pratique, ce supplice n'existe guère ; mais, afin de ne point paraître mépriser une ancienne règle, on décapite les rebelles et les parricides avant d'avoir complétement instruit leur procès et démontré le crime qui entraînerait un supplice plus barbare.

Ce n'est pas que les autres supplices soient très-doux ; les bourreaux, qui souvent sont des soldats, paraissent jouer avec l'agonie de leurs victimes. Les têtes coupées ou sciées sont exposées dans des paniers au-dessus des portes des villes, et s'y putréfient en l'honneur de la morale publique. Les prisons sont hideuses ; les malheureux qui y sont entassés, à la merci de geôliers cupides et des plus scélérats d'entre eux, n'y sont nourris que par la charité de leurs proches ; s'ils n'en ont pas, ils meurent de faim. On ne nourrit les prisonniers qu'à Pékin, et on les y nourrit bien peu si je m'en fie à mes souvenirs. Les plus favorisés sont ceux qu'on laisse errer enchaînés ou chargés d'une pièce de bois trouée appelée kya, connue des Européens sous le nom de cangue. Personne n'est à l'abri de poursuites criminelles ; les riches y sont particulièrement exposés : l'innocence est une question d'argent, et le condamné pauvre livre sa chair au sauvage amusement de gens plus criminels que lui-même. En résumé, le spectacle de cette justice est affligeant et honteux ; mais dans la barbarie tout se tient : des juges sans police ne peuvent rien apprendre que de la torture ; comme le crime leur échappe souvent, ils doivent, lorsqu'ils l'atteignent, en faire quelque exemple effroyable ; enfin, exploités par ceux qui les dominent, rarement payés, dépendant d'un caprice, il est naturel qu'ils vendent ce qu'on leur confie, et volent les voleurs comme à main armée.

FINANCES DE L'ÉTAT

Sources du revenu. — Impôt foncier. — Ferme du sel. — Budget des recettes. — Budget des dépenses. État financier.

Les sources du revenu public sont :

L'impôt foncier, ti-tiñ ;

Le tribut payé en grains, tsao-leañ ;

L'exploitation des salines, yen-ko ;

Les patentes, tsa-syañ ;

Divers petits impôts, tsa-ɯʁe-yin ;

Les douanes, kwan.

La contribution personnelle n'existe plus en Chine.

Il y a un droit de 5 pour 100 sur le capital pour enregistrement de la vente des terres ; mais le produit de ce droit, appelé yin-tɯi, reste dans les provinces, et le produit m'en est inconnu.

Il n'y a pas de droit d'enregistrement sur la vente des maisons.

Les patentes sont prélevées sur les magasins, les marchés, les xoñ (xan?) ou corporations. Ni les boutiquiers, ni ceux qui exercent des arts libéraux, ne payent de patente.

Il y a des douanes frontières et quelques douanes intérieures.

Les impôts directs sont perçus par des pao-tɯay, qui peuvent avoir plusieurs pao ou communes.

Dans le Kyañ-nan, on appelle ces agents leañ-tɯay ; bien qu'ils ne soient pas payés par l'État, leurs charges se transmettent par vente, comme celles de nos officiers publics. Ils fixent et répartissent les cotes annuelles sans aucune intervention

des officiers municipaux ou commissaires de police chargés seulement de maintenir l'ordre.

L'impôt sur la terre cultivée ou bâtie se paye en deux fois, celui sur le riz en une seule; les constructions ne payent pas.

Les pao-tuay ont des sous-agents, ou tuai-jen; ils prélèvent habituellement une usure assez élevée sur les contributions en retard.

L'impôt sur la terre est de 77 millièmes d'once par moo (1) (1 hectare est égal à environ 15 moo). Mais cet impôt est fort augmenté par le change imposé aux valeurs qui sont offertes par les contribuables.

Divers grains qui servent à l'alimentation des hommes, et plus particulièrement le riz, sont soumis à un impôt en nature qui est de 52 millièmes de tan par moo, ou mesure chinoise de terre cultivée en grains imposables. Cet impôt de 52 millièmes est habituellement de 60 millièmes; mais, de plus, quoique qualifié d'impôt en nature, on le perçoit en argent, estimant la mesure de grains à 6 000 ou 7 000 tsyen ou millièmes d'once (2), bien qu'elle n'en vaille pas plus de 2 000. Quelquefois aussi les contribuables consentent d'eux-mêmes à donner une quantité de grains beaucoup plus forte que celle qui est due.

Le sous-préfet doit transmettre cet impôt en nature. Quand il n'a pas assez de grains pour le faire, il en achète, et se trouve suffisamment maître du marché pour y faire encore quelque profit. Je ferai observer de plus que si les impôts ont été fixés à 77 millièmes d'once pour la terre et à 52 millièmes pour le grain, et que si le gouvernement ne perçoit en réalité rien de plus, il n'en est pas moins vrai que les taxes sont fort augmentées sous différents prétextes.

Cette année, par exemple, la quittance de 1 000 tsyen ne sera délivrée qu'en échange de 1 450 tsyen. Il en résulte que le peuple chinois paye à peu près un tiers en sus de ce que reçoit le gouvernement. On pourra dire que cet impôt est encore fort inférieur à celui que payent beaucoup de peuples de l'Europe; mais il resterait à savoir ce que reçoivent en échange les peuples de l'Europe, et ce que reçoit le peuple chinois.

(1) Dans le *Chinese Repository* (vol. XIV, p. 508), je trouve d'autres indications : il y aurait trois qualités de sol payant 180, 160 et 140 millièmes en trois fois, aux cinquième, septième et onzième mois. Je crois que l'impôt n'est pas partout le même; il y a des provinces surgrevées depuis la conquête mantchoue. Le Kyaĩ-nan a été frappé très-durement à cette époque : on avait été jusqu'à interdire l'usage des bœufs aux laboureurs du département de Sou-tcheou. On m'a assuré encore que l'impôt foncier variait entre le tiers et le cinquième du produit net.

(2) Le dixième de l'once s'appelle tsyen; en général, cependant, on entend par tsyen le touĩ-tsyen ou la monnaie de cuivre, égale en théorie au millième de l'once, li, mais réellement très-inférieure aujourd'hui à cette évaluation.

Il est à remarquer que, quant au gouvernement, il reçoit toujours tout ce qui lui est dû, sauf lorsque le pays est en rébellion. Les magistrats ne volent que le peuple : le gouvernement n'intervient que si le peuple écorché crie trop fort; et comme il n'aime pas les embarras, il donne alors raison aux émeutes, et frappe toujours sans pitié ceux qui en ont été l'occasion. C'est ce qu'on peut appeler faire de la justice malgré soi.

L'exploitation des salines paraît être l'une des plus anciennes ressources de l'État. Il me semble que Marco-Polo l'a signalée. Elle existait lors de l'ambassade de lord Macartney, en 1793. Ce monopole paraît avoir été momentanément supprimé pendant les premiers temps de la dynastie actuelle.

La vente du sel est, je crois, affermée pour tout l'empire à un seul personnage, tmañ de Tyen-tsin, qualifié de pae mañ kan-tsʁñ, qui, en raison de grands services pécuniaires rendus à l'État, a reçu le globule rouge, sa qualité de fermier ne comportant qu'un globule moins élevé, indéterminé du reste, à ce qu'il me semble.

Il y a des sous-fermiers pour diverses parties de l'empire.

Il y a quatre directions générales des salines confiées à des yen-yun-ssö, ou yen-yuan; elles sont situées : à Tyen-tsin, dans le Tmi-li; à Yañ-tmeʁ, dans le Kyañ-sʁ : à Xañ-tmeʁ, dans le Tmö-kyañ, et à Canton. C'est aux yen-yun-ssö que les fermages sont payés; ce sont des magistrats du troisième rang (deuxième classe). Au-dessous des yen-yun-ssö, il y a des yen-tao; à Tyen-tsin, le yen-yun-ssö est en même temps yen-tao. Le yen-yun-ssö est assisté d'un yen-kiñ-li, d'un kʁ-ta-mö (trésorier), et d'un yen-tmu-ssö.

Les marchands en gros, jen-mañ, autorisés par le pae mañ kan-tsʁñ, doivent donner au yen-yun-ssö, au yen-tao, au tmi-fʁ et au tmi-myen, environ 2 000 onces d'argent, soit une quinzaine de mille francs à chacun de ces magistrats.

L'achat et la vente en gros du sel exigent une licence, appelée yin-pyao, qui doit suivre la marchandise; les boutiques n'ont pas besoin de licence. Cette licence, qui coûte quelques onces seulement, est valable pour 1 000 balles, de 525 livres dans le Nord, et de 555 livres dans le Sud. Le pesage du sel paraît donner lieu à de grands abus en faveur des marchands et au détriment des fermiers. Le sel coûte au fermier général de 2 à 5 tsyen la livre, soit de 1 à 2 centimes et demi; il se vend dans les diverses provinces à des prix très-différents, comme cela avait lieu en France avant la révolution. Il vaut à Pékin de 12 à 15 tsyen; à Chang-haï, 19; dans le Nñan-xwei, 40; et à Xan-kao, m'a-t-on dit, jusqu'à 60 et 70.

Le sel de contrebande, ou, comme on disait chez nous, le faux sel, appelé ssö-yen, se vend à des gens connus : on en consomme beaucoup, à Chang-haï, au prix de 8 à 12 tsyen.

Le commerce anglais, désireux de s'assurer un fret pour la Chine, voudrait que l'importation du sel y fût autorisée. Le gouvernement chinois, qui retire des salines plus de 30 millions de francs, ne saurait souscrire à cette demande, à moins que, par des droits de douane, il ne fût certain de retrouver le même revenu.

En me basant sur le recueil trimestriel publié par le gouvernement chinois, j'ai dressé les tableaux suivants, qui ont été publiés dans le *Moniteur universel* du 26 août 1860. Le produit en grains y est donné en tan, pesant 100 livres chinoises (46 kilogrammes, 162 livres troy), et celui des autres contributions en onces d'argent ou leañ, appelés taels par les Européens.

Produit net des cinq premières contributions par province.

	TRIBUT en grains.	IMPOT foncier.	SALINES.	PATENTES.	PETITS impôts.
Tшi-li		1 334 475	437 949	42 093	32 520
Шen-si.		1 658 700			40 620 (1)
Kan-sʁ.	218 550	280 652		60 780	39 450 (2)
Ssö-tшuen. . . .		631 094		11 242	20 520
Yun-nan	227 662	209 582			34 256
Kwey-tшeʁ . . .		101 268	6 234	13 742	13 690
Xʁ-pei.	96 934	1 174 110		22 554	58 780
Xʁ-nan	96 214	888 745		14 815	30 530
Kwañ-si		416 399	47 150	26 780	25 880
Kwañ-tʁñ. . . .		1 264 304	47 910	59 530	5 690
Tшö-kyañ. . . .	678 320	2 914 946	501 034	38 437	10 650
Fo-kyen		1 074 490	85 470	27 880	24 850
Шan-si.		2 990 675	507 028	51 844	31 100
Xo-nan.	221 342	3 164 758		32 300	12 650
Шan-tʁñ	353 963	3 376 165	120 720	22 711	47 830
Kyañ-si.	795 063	1 878 682	5 150	34 123	4 470
Kyañ-sʁ	1 431 273	3 116 820	2 085 282	46 711	46 930
Nñan-xwey . . .		1 718 826		25 492	23 234
Pékin		154 173			13 929 (3)
Chiñ-kiñ	58 583	38 708			1 146 (4)

(1) Avec le tsa-syañ, ou impôt des patentes.
(2) Avec le yen-ko, ou exploitation des salines.
(3) En vingt-sept impôts.
(4) En douze impôts.

Produit net des douanes sur le commerce chinois ou vieilles douanes (lao-kwan) *en onces d'argent.*

Hlan-xae (Tui-li)	28 200
Tyen-tsin (idem)	40 460
Tuañ-kya-kao (idem)	10 000
Kin-tuɛʁ-tuɛʁ (Xʁ-kwañ)	9 644
Pʁ-leo (Kwañ-si)	86 945
Tae-piñ-kyao (Kwañ-tʁñ)	53 670
Yue-xae (idem)	43 750
Niñ-po (Tuö-kyañ)	32 030
Nan-sin (idem)	26 500
Pei-sin (idem)	122 660
Fo-kyen (de mer)	73 550
Hla-xʁ-kao (Hlan-si)	10 919
Lin-sin-tuɛʁ (Hlan-tʁñ)	29 680
Kan-tuɛʁ (Kyañ-si)	47 471
Kyɛʁ-kyañ (idem)	173 880
ʁ-xʁ (Kyañ-nan)	197 026
Xwai-nñan (idem)	201 960
Sin örl (idem)	33 684
Tuu tsao (1) (idem)	191 149
Yañ-tuɛʁ-tuɛʁ (idem)	55 723
Xwa-tuɛʁ (idem)	7 656
Foñ-yañ (idem)	79 820
Hlañ-xae (Chang-haï)	25 216

Droits prélevés sur le lʁ-wey.

Kyañ-sʁ	93 940
Nñan-xwey	28 584

Total du revenu net par province.

	Onces d'argent.	Tan de grains.
Tui-li	1 925 697	»
Hlen-si	1 699 320	»
Kan-sʁ	380 882	218 550

(1) Sur les étoffes fabriquées à Sou-tcheou.

	Onces d'argent.	Tan de grains.
Ssö-tɯuen.	662 856	»
Yun-nan	243 838	227 662
Kwey-tɯeʁ	134 934	»
Xʁ-pey.	1 265 088	96 934
Xʁ-nan	929 088	96 214
Kwañ-si	603 154	»
Kwañ-tʁñ	1 474 854	»
Tɯö-kyañ	3 646 257	678 320
Fo-kyen	1 286 240	»
Ш an-si	3 591 566	»
Xo-nan	3 209 708	221 342
Ш an-tʁñ	3 597 126	353 963
Kyañ-si	2 143 776	795 063
Kyañ-nan.	7 978 007	1 431 273
Pékin	168 102	»
Ш iñ-kin	39 854	58 583

La somme totale des revenus de l'empire serait donc de 34 051 209 onces, soit 272 409 672 francs environ.

Il faut y ajouter la valeur de 4 177 604 tan de grains, qu'on peut évaluer à 2 onces l'un, soit 8 355 208 onces, ou 66 841 664 francs environ.

On obtient ainsi le chiffre 339 251 336 francs, soit 340 millions.

Ce chiffre est évidemment trop faible; le produit des douanes neuves des ports ouverts au commerce européen n'est pas indiqué : peut-être le gouvernement désire-t-il qu'on ignore combien ce commerce est considérable et de quelle importance est son maintien pour la population des côtes. Il doit y avoir quelques autres omissions encore, mais, quelques omissions que l'on suppose, on n'arrivera pas à donner à l'État un revenu de beaucoup plus de 500 millions de francs.

Dans le *China mail* du 21 décembre 1848, on trouve le tableau suivant des dépenses publiques en 1847 exprimées en onces d'argent.

Budget de l'Etat.

Traitement des fonctionnaires civils et militaires	7 087 198
Armée et marine (un quart en vivres)	4 505 512
	11 592 710

	11 592 710
Gouvernement central	668 377
Postes	2 014 984
Digues et édifices publics	2 860 000
Divers	1 317 108
Dépôts et réserve	7 379 742
Encouragements aux lettres, examens, etc.	293 806
Assistance publique	333 572
Pensions et gratifications	401 669
Divers dons à des prêtres, etc.	182 182
Total.	27 044 150

Budget impérial.

Les huit bannières et les auxiliaires mongous	5 452 421
Riz et autres vivres	4 864 800
Cadeaux et pensions	401 669
Assistance publique pour les Mantchous	991 845
Religion lamaïque, sacrifices	344 574
Fabriques impériales	201 809
Total.	12 257 118
Budget de l'État	27 044 150
Déboursé pour les provinces, le Turkestan et le Thibet.	6 607 380
Soit alors.	45 908 648

Le rédacteur du *China mail* évalue, de plus, les dépenses de la cour à 12 millions, ce qui porterait le total général à 57 908 648 onces, soit à plus de 420 millions de francs. Il évalue le revenu pour la même année à 425 millions de francs (17 millions sterling) : la plupart de ses chiffres sont plus élevés que ceux publiés officiellement aujourd'hui. De plus, il fait figurer parmi les sources du revenu divers droits et diverses contributions dont la liste trimestrielle ne parle pas, mais dont l'existence n'est pas pour cela improbable, quelques-uns de ces impôts étant levés en Mongolie et en Mantchourie.

Les contributions publiques sont réparties avec aussi peu d'équité que dans l'ancienne France entre les diverses provinces.

Leur assiette est mauvaise, puisque la terre est surchargée tandis que les maisons,

les boutiques, etc., ne payent rien. Les douanes intérieures, qui donnent peu à l'État, gênent le mouvement du commerce et produisent la contrebande, école de la rébellion et du brigandage.

Le revenu public est insuffisant : en supposant la Chine six à sept fois plus peuplée que la France, ce qui paraît être un minimum, son revenu étant le tiers à peine du nôtre, l'État se trouve être en Chine vingt fois moins riche qu'il n'est en France, ce qui le constitue dans une situation inférieure encore à celle de la Turquie. Et l'on voit que si depuis quatre mille ans la Chine se perfectionne, elle n'a pas encore constitué ses finances sur une base convenable et se trouve à peu près dans le même cas que l'ancienne France, qui, jusqu'à la révolution, a dû faire face à des dépenses nécessaires et toujours croissantes avec des ressources précaires et trop faibles; qui, sous Louis XIV, en était réduite au criminel expédient de révoquer l'édit de Nantes, pour obtenir du clergé un don gratuit de six millions de livres; qui, sous Louis XVI enfin, n'avait pas achevé de payer non pas le luxe, mais la gloire et les malheurs de Louis XIV. Quels pas immenses notre esprit actif et toujours en éveil n'a-t-il pas fait faire à l'administration et à la perception de nos finances depuis ce jour où le roi Charles VII osa, pour la première fois, proposer une taille pour l'entretien des gens de guerre!

La Chine a plus de ressources en elle-même que la France n'en eut et n'en aura jamais : depuis les Romains, l'argent de l'Europe va s'y engloutir en échange de la soie; mais cet argent se cache; le peuple est actif, mais la confiance manque. Un gouvernement sage et libéral, fort de l'assentiment public, peut donner à la Chine des finances meilleures et renouveler ce vieil empire; les Chinois sont comme tous les peuples, ils payent volontiers quand ils savent où va leur argent. Ils ont plus d'une fois offert aux Européens des sommes considérables en échange d'une protection que leur gouvernement ne pouvait leur donner.

Pour le moment, avant de songer à accroître le revenu de l'État par de nouveaux impôts, il faudrait préparer l'acceptation de ces impôts en dégageant la matière imposable des charges extralégales dont elle est accablée. En dehors des contributions dont le montant est versé entre les mains des agents du fisc, l'autorité administrative impose chaque jour au public des taxes destinées à subvenir à certaines dépenses d'intérêt local : le commerce est taxé en faveur des hospices; le batelage, pour fournir au curage des canaux; telles et telles sommités marchandes, pour la réparation d'un mur d'enceinte ou la construction d'un édifice public. Il est naturel et nécessaire que des contributions locales subviennent aux dépenses locales, ce principe est inattaquable et partout admis; mais son application par une autorité irresponsable en fait est singulièrement arbitraire et excessive; les sommes prélevées

sont hors de toute proportion avec les frais qu'il s'agit de couvrir : des cultivateurs sont dépouillés, des marchands ruinés, l'agriculture et le commerce sont inquiets, la désaffection gagne toutes les classes, et les gagne d'autant plus que l'exaction est souvent accompagnée de violence ou consommée avec une perfidie cruelle. Il est, par exemple, des dons gratuits à faire à l'empereur auxquels on peut se refuser sans être passible d'aucune pénalité légale; mais celui qui oserait se prévaloir de cette garantie mensongère ne tarderait pas à être impliqué dans quelque affaire criminelle ou accusé de commerce avec les rebelles.

Les magistrats soumettent à des droits arbitraires les plaideurs, les marchands, les voyageurs; un gouverneur a répondu même à une requête qu'on lui adressait à ce sujet, que prétendre remédier à cet état de choses serait chercher une popularité injuste; que le mal ne pouvait être supprimé, qu'il fallait se borner à le circonscrire. Ce qu'on appelle en Turquie l'avanie, c'est-à-dire l'extorsion, est pratiqué souvent : les particuliers riches, les communautés, les sectes peu nombreuses et peu populaires en sont victimes; les chrétiens l'ont été souvent en Chine comme en Turquie, non parce qu'ils étaient chrétiens, mais parce qu'on pouvait les piller sans s'exposer à une émeute.

Pour organiser une force armée digne de ce nom, rétablir l'ordre dans les provinces soulevées, mettre un terme à la concussion en payant régulièrement les fonctionnaires, enfin réparer les canaux et subvenir à d'autres travaux utiles, le gouvernement ne peut compter sur ses revenus actuels, dont l'insuffisance est évidente. Il ne saurait non plus sans danger accroître notablement les contributions, à moins de les faire voter par le peuple, ou de laisser au moins au peuple le libre vote et la gestion des fonds provinciaux et communaux; mais un emprunt lui serait dès à présent très-facile : les revenus de la douane, qui croissent rapidement, et ceux du sel le garantiraient; il pourrait, je crois, être conclu à 12 pour 100. Des capitaux européens pourraient s'y engager; toutefois, comme les capitaux ne manquent pas en Chine et que la confiance inspirée au public chinois par les banques européennes est très-grande, je crois qu'il serait facile à ces banques d'attirer à elles des capitaux qui se dissimulent aujourd'hui et ne seraient pas directement offerts à l'État, et de prélever sur le prêt de ces capitaux une commission assez élevée. Cette commission serait comme le rachat de la mauvaise réputation d'un gouvernement qui ne saurait plus spolier son peuple dès que les Européens se seraient placés entre ce peuple et lui.

ÉTAT MILITAIRE

Effectif probable. — Organisation. — Insignes. — Solde et rations. — Contingents. — Armement. Fortification.

Le despotisme peut s'appuyer sur une armée composée ou de mercenaires étrangers ou d'esclaves, ou recrutée parmi les conquérants : les janissaires et les mamelouks en sont des exemples assez connus; mais de telles armées, protégeant seules le trône, finissent par en disposer et par en disposer trop souvent; le pays tombe dans l'anarchie militaire, la pire de toutes les anarchies. Les conquérants de la Chine ont agi autrement : ils ont peu à peu licencié la nation qui leur servait d'armée; ils lui ont laissé l'apparence seule d'une organisation militaire; ils lui ont conservé quelques titres et continué des subventions qui font de cette prétendue armée comme un atelier national; ils ont en même temps découragé chez le peuple vaincu l'esprit militaire : ils se sont alors maintenus, non par aucune force qui leur fût propre, mais par la seule faiblesse de ceux qui pouvaient les menacer. Si leur empire eût été seul dans le monde, ou le plus puissant du monde, comme le croyait leur ignorance, une telle politique eût pu être sage : en face des progrès de l'Europe, elle était imprudente; les événements l'ont assez fait voir.

Si l'on se fiait à certains documents officiels, l'empereur de la Chine commanderait à trois cent mille soldats tartares, à six cent mille soldats chinois; il aurait même une marine nombreuse. Le savant M. Wade a publié, en 1851, d'après ces documents, un travail curieux qu'un Français a traduit sans rappeler le nom de l'auteur. Ce travail résume ce que le gouvernement chinois raconte de ses forces; mais ce qu'il en raconte diffère de la vérité, car son armée n'est, suivant l'expression

nationale, qu'un tigre de papier. L'armée proprement dite se compose essentiellement de ce qu'on appelle les huit bannières et de la bannière verte.

Sous les huit bannières, on a groupé des Mantchous, des Mongous et des Xan-kyun ou Chinois attachés aux Tartares avant la conquête. Les troupes, ou plutôt les familles très-pacifiques de ces huit bannières, sont cantonnées sur divers points de la Chine; une solde et des rations sont allouées à tous les hommes valides des trois premières bannières (jaune bordée, blanche, rouge); une partie de ceux des cinq autres bannières sont soldés et nourris de même. Ces garnisons, sur le nombre actuel desquelles je ne suis point fixé, ou plutôt ces populations, sont placées sous l'autorité militaire d'officiers généraux tartares du 1er rang, 2e classe, qualifiés de tsyañ-kyun ou de tʁ-tʁñ. Leurs autres officiers sont le fʁ-tʁ-tʁñ, 2e rang, 1re classe : le tɯeñ-mao-yu, 3e rang, 1re classe; le ɯyé-liñ, 3e rang, 2e classe; le fañ-mao-yu, 4e rang, 1re classe; le tso-liñ, 4e rang, 1re classe; le fañ-yu, 5e rang, 1re classe; et le ɯyao-ki-kyao, 6e rang, 1re classe.

On a évalué à cent trente mille hommes, dans et autour de Pékin, les forces des huit bannières; je n'ai pas besoin de rappeler que nous avons pris Pékin, sans que rien ait confirmé cette évaluation. Nous avons rencontré dans les forts quelques soldats tartares en bien petit nombre et largement soutenus par les milices provinciales; nous avons eu à combattre plus tard les contingents de la Mongolie; je ne doute pas que les huit bannières ne nous aient opposé quelques troupes, mais elles représentaient mal une armée de trois cent mille hommes et une garnison de cent trente mille.

La seule force réelle peut-être que fournissent les huit bannières est la garde impériale ou plutôt la garde de la personne impériale, tsin-kyun-yiñ, qui peut compter de deux à trois mille hommes, et, si l'on y comprend diverses bandes armées vivant autour du souverain, peut s'élever au plus à cinq mille hommes. Le reste reçoit la sportule, boit et mange, laboure, travaille de ses mains et se laisse égorger par les rebelles; on peut dire qu'il y en a trois cent mille. M. Wade suppose qu'ils grèvent le budget d'environ seize millions d'onces d'argent; je n'ai moi-même aucune donnée sur les dépenses de l'État, mais l'estimation qui en était faite jadis dans le *China mail,* et que je crois trop élevée lorsque je la compare au budget actuel des recettes, que son humilité met à l'abri du doute, donnait à peine à ce chapitre, moins la solde des officiers, mais y compris diverses subventions aux contingents mongous, cinq millions et demi; et si l'on admettait que les rations n'y fussent point comprises, on ne saurait encore élever ce chiffre au-dessus de huit millions, soit au maximum soixante-quatre millions de francs. Ce serait bien peu pour trois cent mille hommes, dans un pays où la milice reçoit un franc par jour, et où la troupe serve reçoit encore,

suivant qu'elle est à pied ou à cheval, de 12 à 24 francs par mois. Il est plus simple de supposer qu'il est distribué des aumônes en échange desquelles aucun service ou à peu près aucun service n'est requis. A combien de pauvres les distribue-t-on? Cette question est sans intérêt au point de vue militaire, et je n'y insisterai pas.

La bannière verte, c'est-à-dire l'armée purement chinoise, devrait compter six cent mille hommes. M. Wade suppose qu'elle coûte environ quinze millions d'onces. D'après le *China mail*, elle en coûterait quatre et demi avec la marine et rations comprises; ce qui ferait au maximum trente-six millions de francs : c'est encore peu pour six cent mille hommes. Dans des rapports adressés au dernier empereur et cités par M. Wade, on lit que l'armée des provinces, dans laquelle on comprend évidemment les huit bannières, coûte dix millions d'onces et ne compte pas sous les armes la moitié de son effectif illusoire de six cent mille hommes. Je crois que la vérité se trouve là; sur les six cent mille hommes, le gouvernement tolère une diminution de cent cinquante mille qu'il ne saurait payer, et les magistrats locaux s'attribuent la solde de cent cinquante mille autres soldats, sinon plus, qu'ils font figurer sur les rôles et peuvent, si on l'exige, en levant pour un jour quelques vagabonds, faire figurer aussi dans les revues : c'est là un procédé bien connu de la Turquie militaire: la France d'avant la révolution ne l'ignorait pas absolument.

Il me semble, en conséquence, que le chiffre pompeux de l'armée chinoise peut être réduit à trois ou quatre cent mille Chinois et Tartares disséminés sur une surface immense; bons, ou plutôt mauvais, pour la police des villes et des routes, insuffisants pour la répression de la moindre révolte, trop mal armés et trop mal commandés pour que leur résistance à des troupes européennes puisse avoir un autre résultat que leur massacre. Quant à l'invention d'une marine chinoise, elle dépasse les limites de la plaisanterie. M. Wade donne le tableau de ce que l'on appelle la marine chinoise : on n'y voit guère figurer que des barques de rivière, des canots marchant à l'aviron et des bateaux dits bateaux de fleurs. Toute la marine de guerre chinoise consiste encore, à l'heure qu'il est, dans quelques petits bateaux à vapeur achetés à des négociants américains ou anglais. La Chine a failli avoir une flottille en refusant de ratifier la convention Lay, Osborn; elle a perdu cette chance. Il paraît cependant, d'après de récentes nouvelles, que des Français lui construisent quelques canonnières; mais, pour le moment, il serait aussi oiseux d'étudier sa marine que de dresser un tableau des embarcations employées en France par le service des ponts et chaussées ou par les sauveteurs.

L'armée chinoise est divisée en fractions diverses qui peuvent être placées sous le commandement direct des gouverneurs généraux, des gouverneurs et des intendants appelés piñ-pei-tao, comme sous celui de chefs militaires spéciaux.

Si j'ai bien compris les explications qui m'ont été fournies, une partie de cette armée serait considérée comme active, tandis que l'autre partie serait chargée seulement de la garde des places; à chaque fraction de l'armée correspondrait de plus un corps égal, dit extérieur, et qu'on pourrait regarder comme une réserve. Cette réserve n'a probablement d'existence que dans la théorie.

POU-FOU MILITAIRES DU DEUXIÈME AU SEPTIÈME RANG.

Pour celui du premier rang, voir l'officier en habit de cour.

L'unité pour les troupes actives paraît être le yiñ, qui compte de trois à cinq mille hommes et est commandé par un ti-tʂ.

Le yiñ a cinq subdivisions de six cents à mille hommes, dites tɯeñ-ɯao-yiñ, dont deux sont commandées par des tsan-tsyañ et trois par des yeʊ-ki; chacun de ces officiers a sous ses ordres un ɯao-pey et deux tsyen-tsʊñ : le tsyen-tsʊñ a donc trois cents ou cinq cents hommes, formés en deux ou trois compagnies de cent à deux

cent cinquante hommes, commandées chacune par un pa-tsʉñ. Le yiñ extérieur du ti-tʉ compte également cinq subdivisions. Un ti-tʉ commande quelquefois plusieurs yiñ.

L'organisation des corps chargés du service des places diffère un peu de celle-là : le corps appelé tmeñ-tai ta-yiñ, qui compte environ trois mille hommes, a pour chef

OFFICIER EN HABIT DE GUERRE.

OFFICIER DU PREMIER RANG EN HABIT DE COUR.

un tsʉñ-piñ assisté d'un yeʉ-ki et de deux mao-pey; la subdivision appelée toujours tmeñ-mao-yiñ, commandée par un des trois officiers précédents, a deux tsyen-tsʉñ et de trois à cinq pa-tsʉñ.

Le tmeñ-tai ta-yiñ extérieur compte cinq subdivisions commandées par deux tsan-tsyañ et trois tʉ-ssö. Les deux premiers sont assistés d'un mao-pey.

Un corps un peu différent, commandé par un fʉ-tsyañ, compte quatre subdivisions,

dont les chefs, qui sont deux tʁ-ssö et deux mao-pey, ont chacun sous leurs ordres deux tsyen-tsʁñ et de trois à cinq pa-tsʁñ.

Le corps extérieur du fʁ-tsyañ comporte cinq subdivisions commandées par un tsyan-tsañ, deux yeʁ-ki et deux tʁ-ssö.

Au-dessous des pa-tsʁñ il y a des sous-officiers appelés wei-wey; un certain nombre de ces sous-officiers sont constamment attachés à la personne des officiers supérieurs et à celle des magistrats d'un certain rang.

Les cadres existent toujours; l'effectif réel dépend des circonstances et des chefs.

La réunion de plusieurs yiñ s'appelle pyao.

D'après M. Wade, on compterait en Chine douze cent deux yiñ, dont cinq à Pékin.

La milice, yʁñ et myañ-yʁñ, est levée par les magistrats civils suivant leurs besoins; les miliciens reçoivent habituellement un franc par jour. Ils se nourrissent à leurs frais; on leur donne une veste et des armes. Le chiffre total de la milice serait impossible à connaître. Je le crois très-peu élevé.

Les insignes des officiers sont les globules pareils à ceux des civils du rang assigné à leur grade dans la hiérarchie, et le pectoral, qui, au lieu de porter des figures d'oiseaux, porte des figures de quadrupèdes tels que le lion, la licorne, etc. Ceux du sixième et septième rang portent le même pʁ-fʁ; ceux du neuvième payent un droit léger pour porter celui du huitième, le leur, qui est le cheval marin, étant donné par les gouverneurs à leurs porteurs de chaise. Leur grand costume, appelé kwei-kya, rarement porté, est assez bizarre et doit remonter à une époque ancienne : il comprend le casque et l'habit de guerre protégé par des écailles de métal. Le costume de cour ressemble à celui des magistrats civils, sauf, bien entendu, le pʁ-fʁ; la robe de dessous est seulement ouverte dans le bas et sans bordure, tandis que celle des civils est fermée et bordée.

Les kwan militaires appartiennent plus ordinairement que les autres à des familles riches et considérées. Les examens qu'ils ont à passer embrassent surtout le tir de l'arc et les exercices du corps; presque toujours ils achètent leurs emplois, dont le salaire est peu élevé. L'armée n'est pas estimée en Chine; elle est, comme presque toutes les armées recrutées, composée en grande partie de vagabonds et de coquins plus aptes à troubler l'ordre qu'à le maintenir : « Avec de bon fer, disent les Chinois, on ne fait pas de clous; avec des honnêtes gens on ne fait pas de soldats. » Les officiers inférieurs au cinquième rang sont peu considérés; l'uniforme n'ennoblit pas comme chez nous, mais un emploi militaire met à l'abri de bien des vexations, et c'est pour cela que les gens riches recherchent ces emplois.

Voici les rangs et la solde (en onces et fractions décimales) des officiers de l'armée chinoise :

	RANG.	CLASSE.	SOLDE (foñ-lou).	ALLOCATIONS			TOTAL environ.
				pour bois de chauffage (sin yiu).	pour légumes, éclairage, charbon (tsae, la-tcho, tan)	pour fournitures de bureau (tchu).	
Ti-tʁ. . .	1er	2e	86.6	144	180	200	606
Tsʁ-piñ . .	2e	1re	67.567	144	140	160	512
Fʁ-tsyañ .	2e	2e	53.458	144	140	160	497
Tsan-tsyañ .	3e	1re	39.34	124	48	36	247
Yeʁ-ki . .	3e	2e	39.34	124	48	36	247
Tʁ-ssö . .	4e	1re	27.394	72	24	24	147
Шao-pey .	5e	1re	80.706	48	12	12	153
Tsyen-sʁñ .	6e	1re					48
Pa-tsʁñ . .	7e	1re					36

Les wei-wey sont des huitième et neuvième rangs.

Les soldats sont qualifiés de pʁ-piñ, fantassins, ma-piñ, cavaliers, et mao-piñ, soldats des garnisons.

On voit que la solde varie entre 280 et 4 000 francs par an, et que les officiers pauvres ne pourraient vivre s'ils ne s'attribuaient la solde de quelques absents ou n'écornaient celle des soldats présents.

L'armée tartare compte douze tsyañ-kyun, qui sont ceux de Шiñ-kin, Ghirin. Xei-lʁñ kyañ, Kan-sʁ, Ili, Шen-si, Kyañ-sʁ, Tшö-kyañ, Fo-kyen, Kwañ-tʁñ, Xʁ-pey et Ssö-tшuen; il y a de plus, à Fʁ-tшeʁ, une sorte d'amiral général, qualifié de xae-tшen-kʁñ, qui prend rang avant les tsyañ-kyun.

Il y a dix-sept ti-tʁ de terre ou de mer : les premiers sont ceux de Pékin ou des neuf portes; de Tʁñ-шan-ti, résidant à Pao-tiñ, capitale du Tшi-li; du Шen-kan, résidant dans le Шen-si; de Kan-tшeʁ et de Nñan-si, résidant dans le Kan-sʁ; de Kyañ-nan, de Tшö-kyañ, de Fo-kyen, de Ssö-tшuen, de Kwei-tшeʁ, de Yun-nan et de Xʁ-nan, qualifiés de syuen-шâñ ti-tʁ; et celui de Kwañ tʁñ, qualifié de lʁ-lʁ ti-tʁ. Ceux de mer ou de rivière sont ceux de Kwañ-tшeʁ (Canton) et de Fʁ-tшeʁ; ceux de terre et de mer sont ceux de Xʁ-pey et de Kwañ-si.

Il y a de plus soixante-douze tsʁñ-piñ, et dans le Шiñ-kin quatre tʁ-tsʁñ; leurs résidences seront indiquées sur les cartes jointes à cet ouvrage.

Les contingents tartares sont classés sous environ deux cents bannières, commandées par autant de tшañ-kiñ; les bannières de la Mongolie intérieure, au nombre de quarante-huit ou quarante-neuf, forment six corps, ont quatre chefs dits tsin-wañ, et

comprennent, dit-on, près de deux cent mille hommes : je crois qu'elles peuvent en mettre en ligne environ le sixième.

Les autres bannières mongoles, au nombre de plus de quatre-vingts, réparties en quatre corps sous quatre khans et six tsin-wañ, et celles du Ko-ko nor au nombre de trente environ, formant un seul corps, peuvent compter ensemble vingt mille hommes. Il y a, à Ili, treize bannières et environ sept mille hommes, composant cinq corps, sous un tsyañ-kyun et un khan; à Kobdo, quinze bannières et deux mille cinq cents hommes, formant deux corps commandés par un khan. Pour toutes les autres bannières tartares et turques, au nombre de six ou huit, on ne compte plus qu'un corps, et je crois que l'effectif total est très-faible. L'emploi de ces contingents coûte peu : en temps de paix, le gouvernement paye seulement à leurs chefs des tributs qu'il appelle du nom de solde ou de celui de secours; il neutralise ainsi des bandes redoutables pour lui-même autant qu'elles le sont peu pour nos armées. Il serait fort désirable que le gouvernement chinois fût en possession d'une force militaire sérieuse; il en possède les éléments : la prairie lui donnerait des cavaliers; la Chine cultivée, une infanterie solide; l'Europe, des instructeurs, et pendant quelque temps des chefs : l'indépendance du pays serait assurée, le maintien de l'ordre garanti, et l'Europe appréciée, toujours suffisamment plus forte d'ailleurs que la Chine, verrait croître ses rapports fructueux avec cet empire et se dégagerait de toutes velléités de conquête. Je me féliciterais, quant à moi, qu'il n'existât pas de pays assez faible pour que le mien pût l'opprimer. Mais la Chine n'en est pas encore arrivée à organiser sa défense : la seule force effective qu'elle possède aujourd'hui consiste dans quelques bandes formées et commandées par des officiers anglais, français ou américains; elle n'a pas un officier capable, pas un navire de guerre, pas une arme sérieuse, qui ne lui viennent de l'étranger.

Il serait difficile d'expliquer la tactique chinoise : elle est à la fois imparfaite et compliquée; le soldat apprend l'escrime de la lance, celle des deux sabres, ou le tir de l'arc. L'arc est très en faveur parmi les Tartares et dans le Nord : on s'exerce à faire passer les flèches à travers des anneaux, et pour s'habituer on soutient sa main à l'aide d'un autre anneau. L'arc chinois est dur à bander et à tirer; il exige de la force et beaucoup de stabilité dans la main gauche, qui doit en maintenir le centre parfaitement immobile. On le tire à cheval. C'est une arme qui a peu d'effet : la tradition s'en conserve néanmoins; elle dure chez nous en Picardie depuis Charles V, qui, pour combattre les Anglais, a encouragé dans cette province l'exercice de l'arc. Il serait temps peut-être que, comme les Suisses ou les Anglais actuels, nous employions de préférence nos loisirs au tir de la carabine; nous sommes de très-mauvais tireurs

et nous n'arrivons malheureusement à le comprendre qu'en voyant tirer les autres peuples.

L'arc chinois exige un effort égal à 70, 80 et 90 livres; il porte à environ 180 pas, soit à 120 mètres; il est long de cinq pieds.

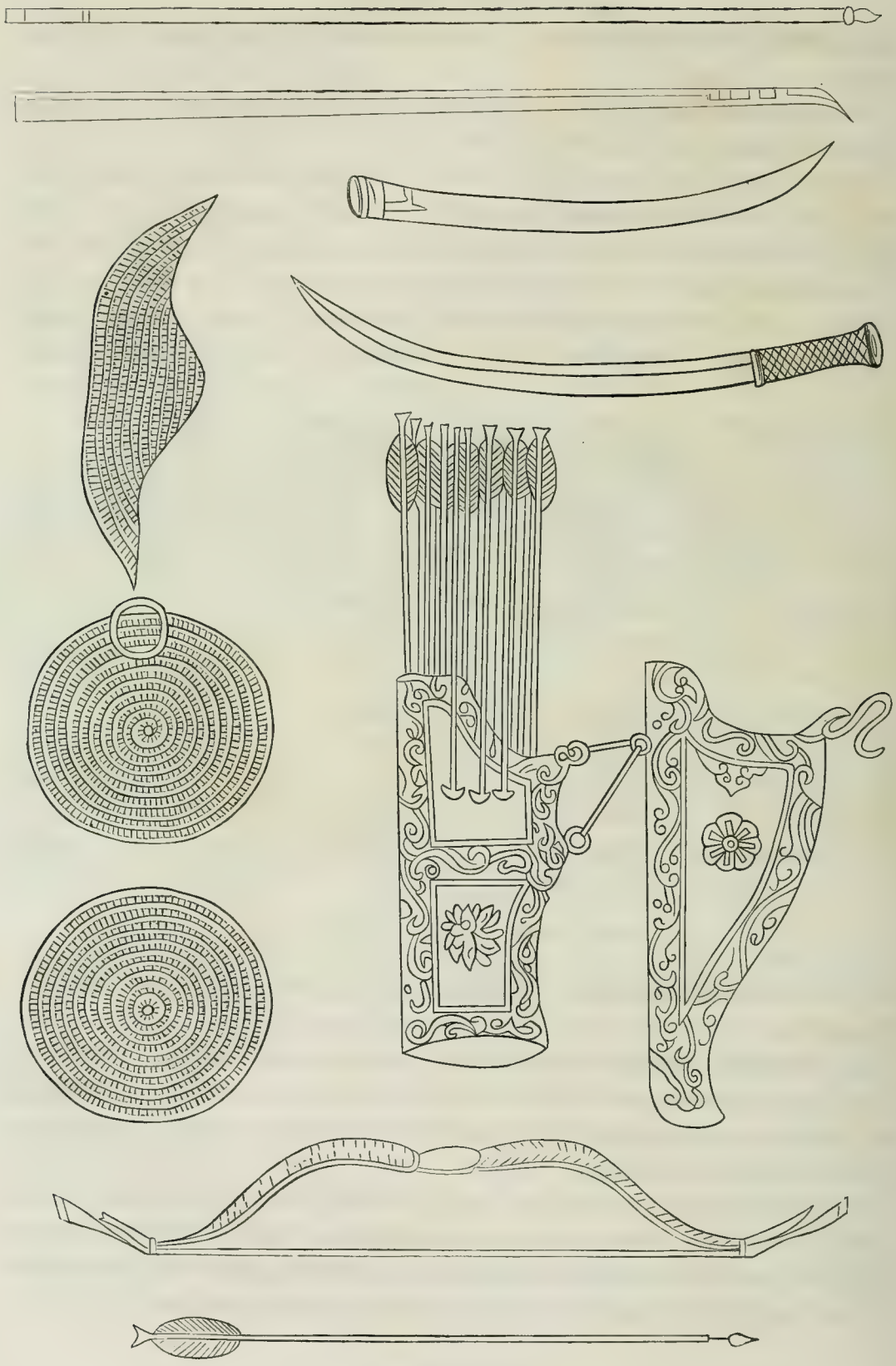
Les soldats chinois sont armés d'un sabre qui est le *copis* dont parle Xénophon, de diverses lances et hallebardes, tsyañ, d'arcs qui se portent sur la cuisse gauche, engagés dans l'étui appelé par les Grecs *gorytos*, tandis que le carquois pend sur la cuisse droite. Ils ont de plus des boucliers d'osier ou de cuir d'un diamètre habituel de trois pieds et du poids de cinq livres; on les appelle tön-pey. Tout cet armement rappelle celui des Scythes; il ne doit différer en rien de celui des Mongous de

CAVALIERS TARTARES. — D'APRÈS UN OUVRAGE CHINOIS.

Timour; d'anciens dessins font voir qu'il était encore au seizième siècle celui des Moscovites.

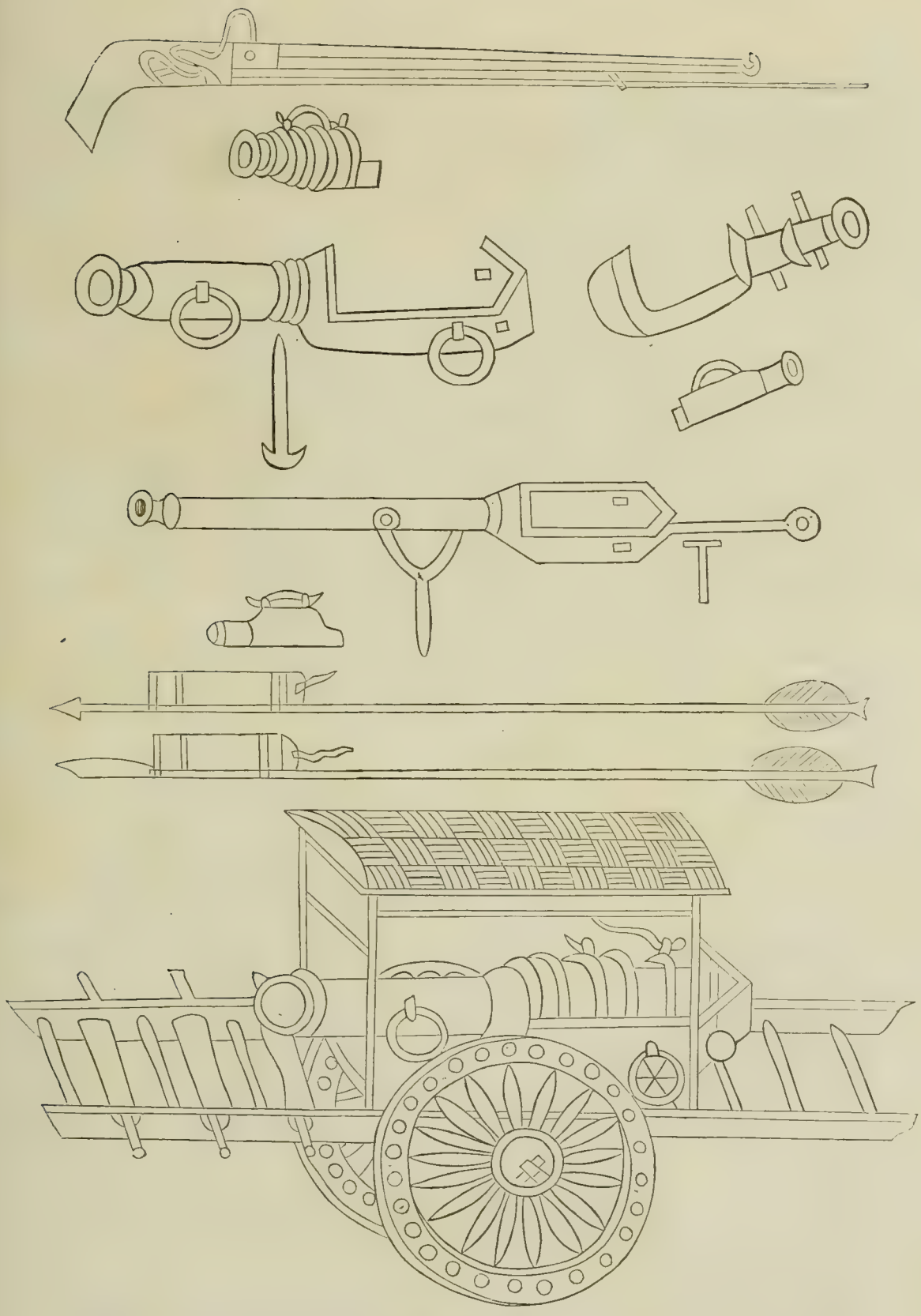
Les Chinois ont une petite arbalète assez ingénieuse : les flèches, au nombre de huit ou dix, y sont superposées dans une rainure qui les laisse successivement tomber sous la main; le tir est alors aussi rapide que celui d'un revolver : il faut ajouter qu'il est plus incertain encore.

Comme armes à feu, ils ont le mousquet à mèche et à rouet; ils en ont de fort longs, dits fö-lañ-ki, qui s'appuient sur une fourche, comme ceux de nos anciens mousquetaires dessinés par Callot, et lancent des projectiles d'une livre : c'est ce que les Anglais appellent d'un mot dont l'origine m'est inconnue, *gingalls*.



ARMES BLANCHES.

Lances, épée, bouclier, carquois et gorytos, arc et flèche.
D'après le Wou-pei-tsi-yao, Traité de l'art de la guerre, par Chu-nae-tchao, ouvrage imité de celui de Tsi ki-kwan.



ARTILLERIE CHINOISE.

Mousquet, armes à charge mobile, fusées, canon sur son chariot. — D'après le Traité chinois de l'art de la guerre.

L'artillerie chinoise diffère peu de l'artillerie européenne du seizième siècle; elle est seulement peut-être un peu plus grossière. Elle présente des canons formés de deux demi-cylindres de bois, reliés de cuir et cerclés de cordes; un tonnerre en fer garnit la moitié de l'âme et reçoit les premiers battements. Nous en avons vu d'autres de fonte et de bronze dont les musulmans et les missionnaires paraissent avoir porté à la Chine le secret; nous en avons pris de fort grands, une pièce de bronze, entre autres, longue de $3^{m}.51$ et du poids de 7 220 kilogrammes. Les pièces de campagne sont montées sur des chariots et reculent sur ces chariots; quelquefois on dissimule les pièces dans des charrettes ordinaires : cela s'est fait, par exemple, à Pa-li-kyao. Il y a des pièces accouplées, des orgues, etc.; il y a, enfin, des mousquets et des canons à tonnerre mobile, appelés wŏ-ti ta tsyañ-kyun : chaque pièce a un certain nombre de ces tonnerres qui reçoivent la charge et sont successivement employés.

Les fusées sont plus anciennement connues en Asie que le canon; on en fait encore en Chine un grand usage : on nous en a lancé beaucoup avec peu de succès. Celles dont je donne ici la représentation, d'après un ouvrage chinois, y sont indiquées comme ayant une boîte longue de sept pouces et large de deux.

La poudre fusante est, en effet, d'une découverte très-ancienne; mais je ne crois pas que la poudre explosive ait été connue en Asie avant de l'être en Europe. Les proportions actuelles du mélange en livres et onces seraient, d'après un ouvrage chinois en ma possession, les suivantes :

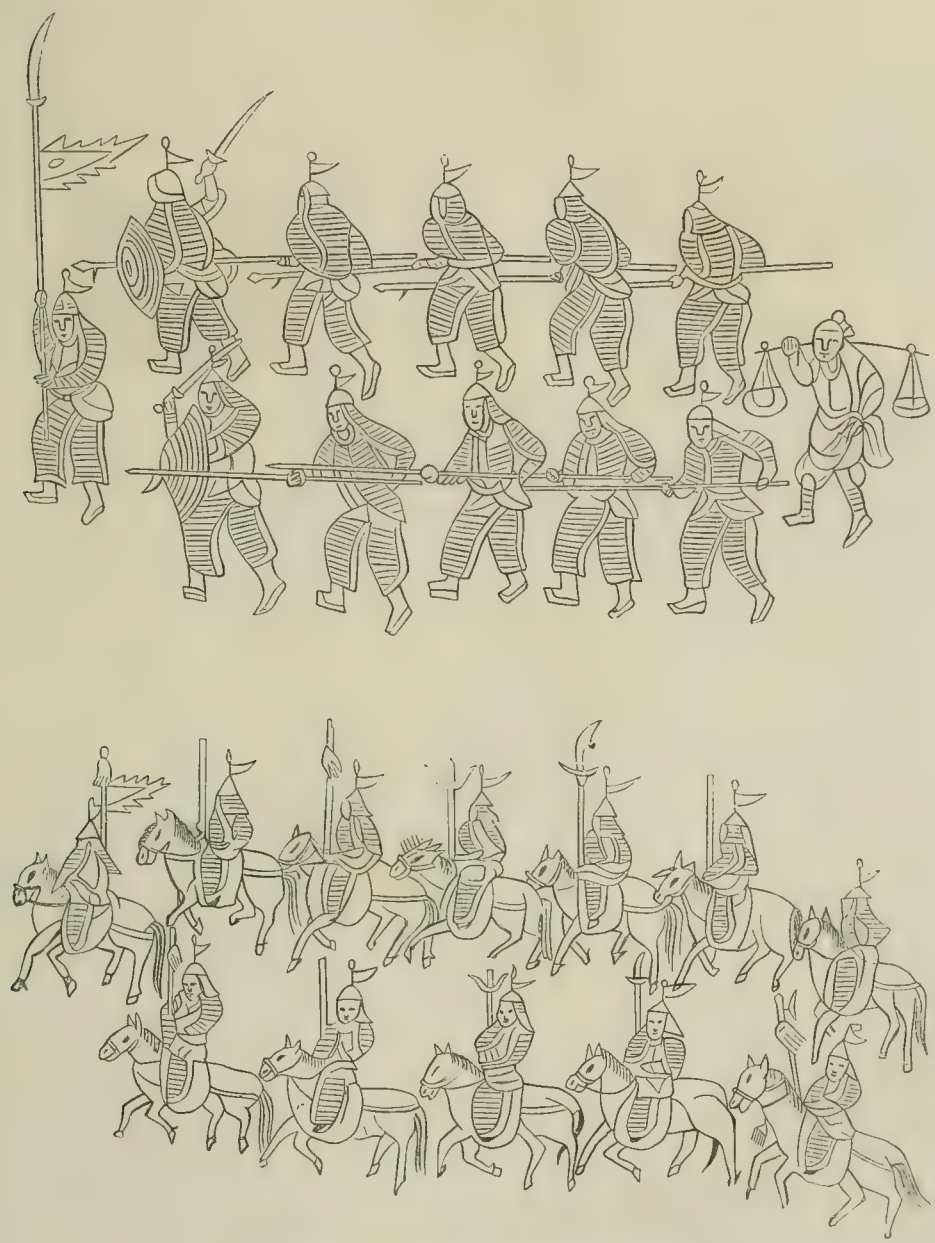
	Poudre à canon.		Poudre de mine.
Salpêtre	5 l.	4 l. »	5 l. »
Soufre	1	1 4	1 4
Charbon de saule	1	1 4	1 4

Pour une quantité moindre de poudre à mousquet, on emploie : salpêtre, 1 once; soufre, 14 centièmes d'once; charbon de saule, 18 centièmes d'once.

Les divisions, l'ordre de marche et de bataille, les mouvements des troupes, me paraissent ne point différer beaucoup de ce qui était en usage dans les armées de Timour et, vers le même temps, dans celles des Osmanlis. En Chine, comme là, il y a des chefs de dix, de cent et de mille hommes; les titres se sont conservés à défaut des nombres. L'escouade de cavaliers ou de fantassins compte un chef, dix soldats et un valet, ce que nos soldats appelaient jadis un goujat, c'est-à-dire en langue d'oc un garçon, et ce que les janissaires appelaient le saka ou le porteur d'eau. Le valet moderne est habituellement un enfant volé, ou un enfant attaché aux soldats par les liens de la misère et du vice.

Chaque homme porte à la ceinture une tablette de bois dite yao-pey, haute de trois

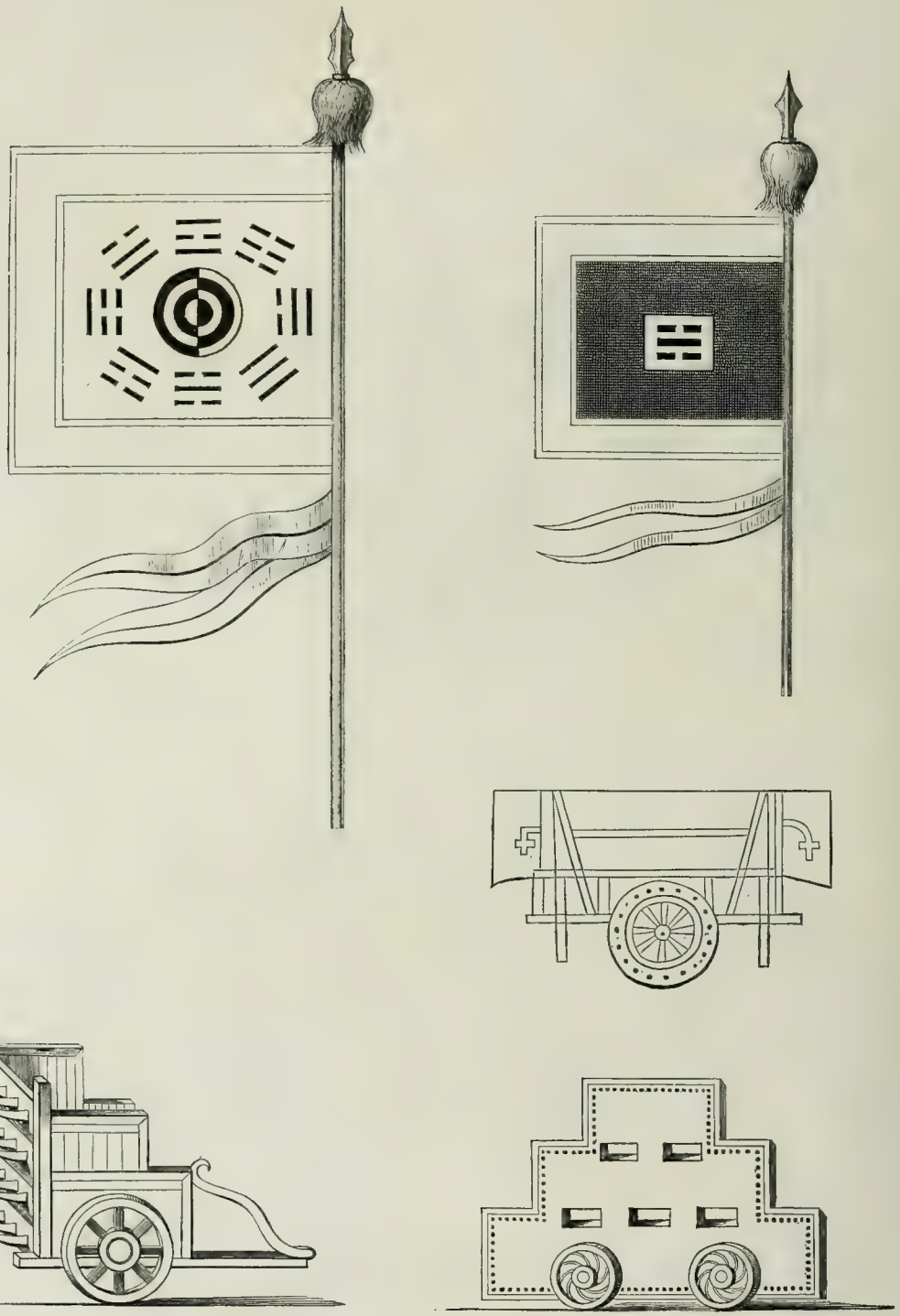
pouces et large de deux, sur laquelle sont inscrits ses noms, qualités, lieu de naissance, etc. Les caporaux en ont qui portent le nom de leurs soldats : on les appelle



ESCOUADES DE FANTASSINS ET DE CAVALIERS.

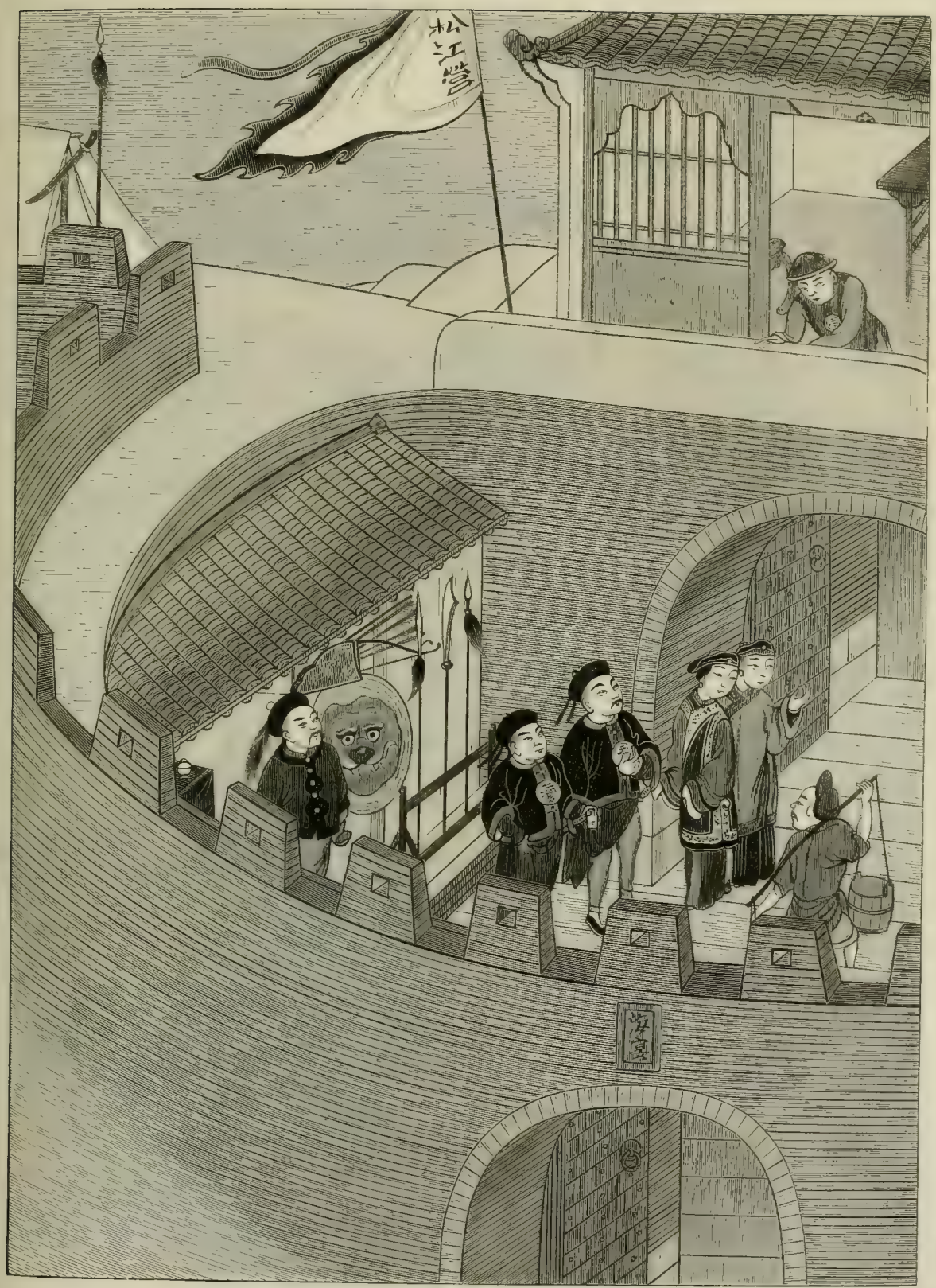
D'après le Traité de l'art de la guerre.

toe tuañ yao-pey (i toe veut dire une *cinquaine* et aussi une escouade). Les officiers en ont d'autres dites mao tuañ yao-pey, etc. Celle du commandant en chef s'appelle



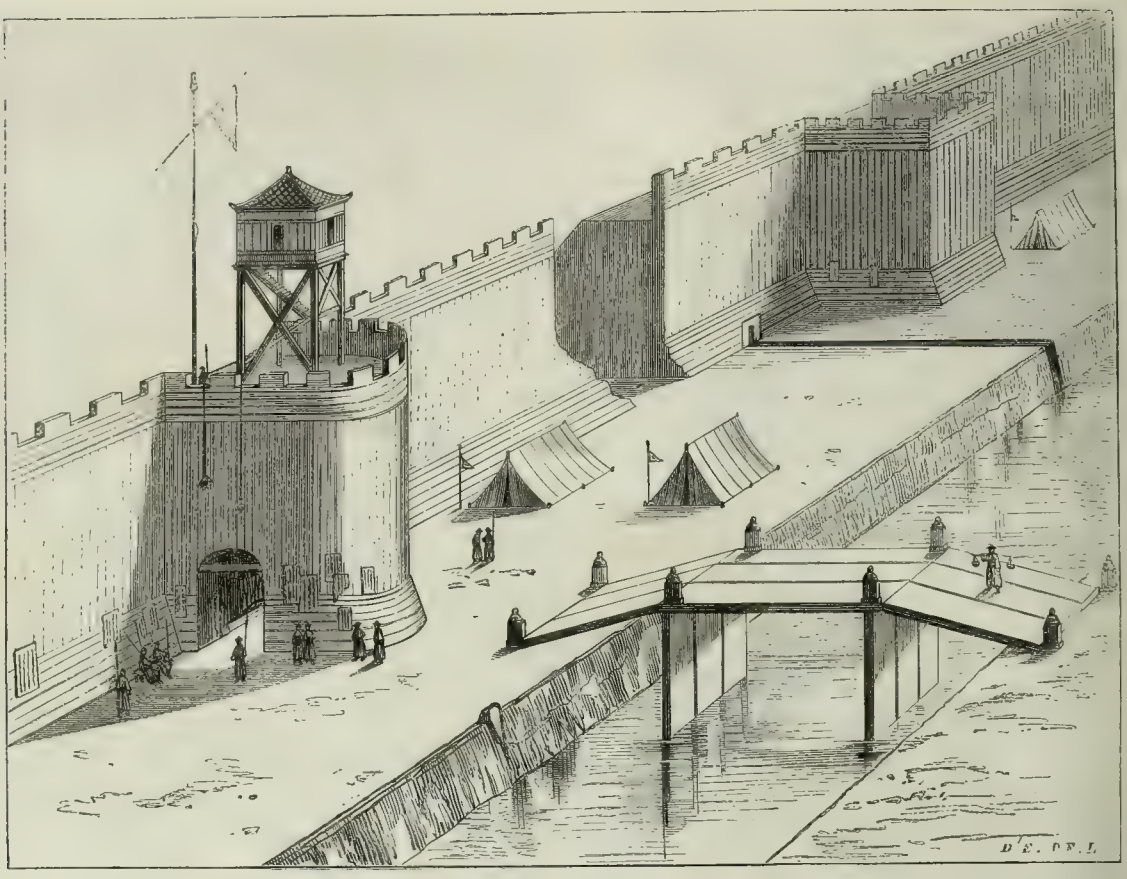
DRAPEAUX DES HUIT ARMÉES ET DE L'ARMÉE DU NORD, BARRICADES MOBILES ET CHAR ARMÉ DE FAUX.

D'après le Traité de l'art de la guerre.



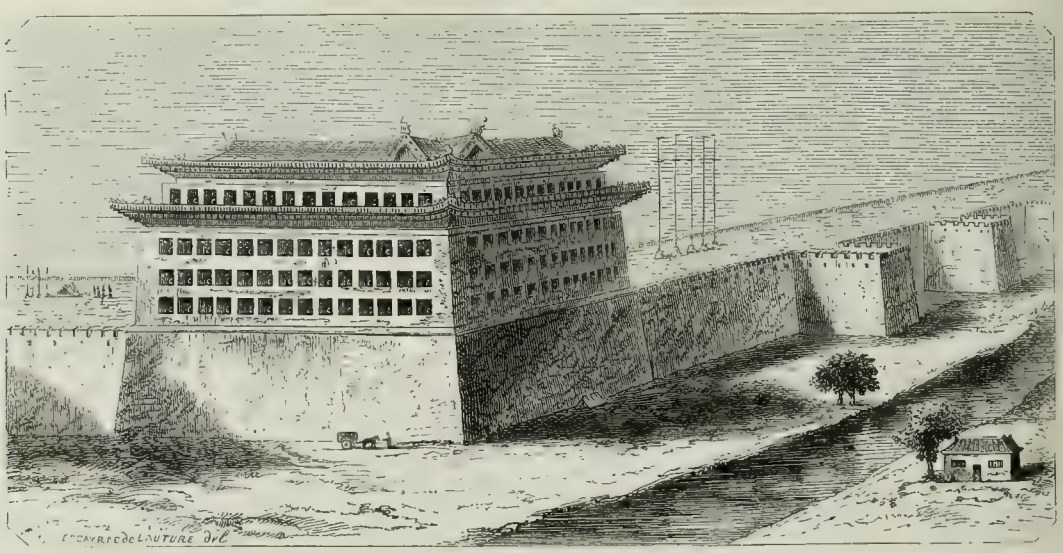
CORPS DE GARDE EN DEDANS D'UNE PORTE DE VILLE.

Au-dessus de la porte, on lit : Xae-yen, Repos de la mer (Porte du) ; sur le drapeau : Souñ-yiñ, Troupes de Souñ-kyañ.



MURAILLES D'UNE VILLE.

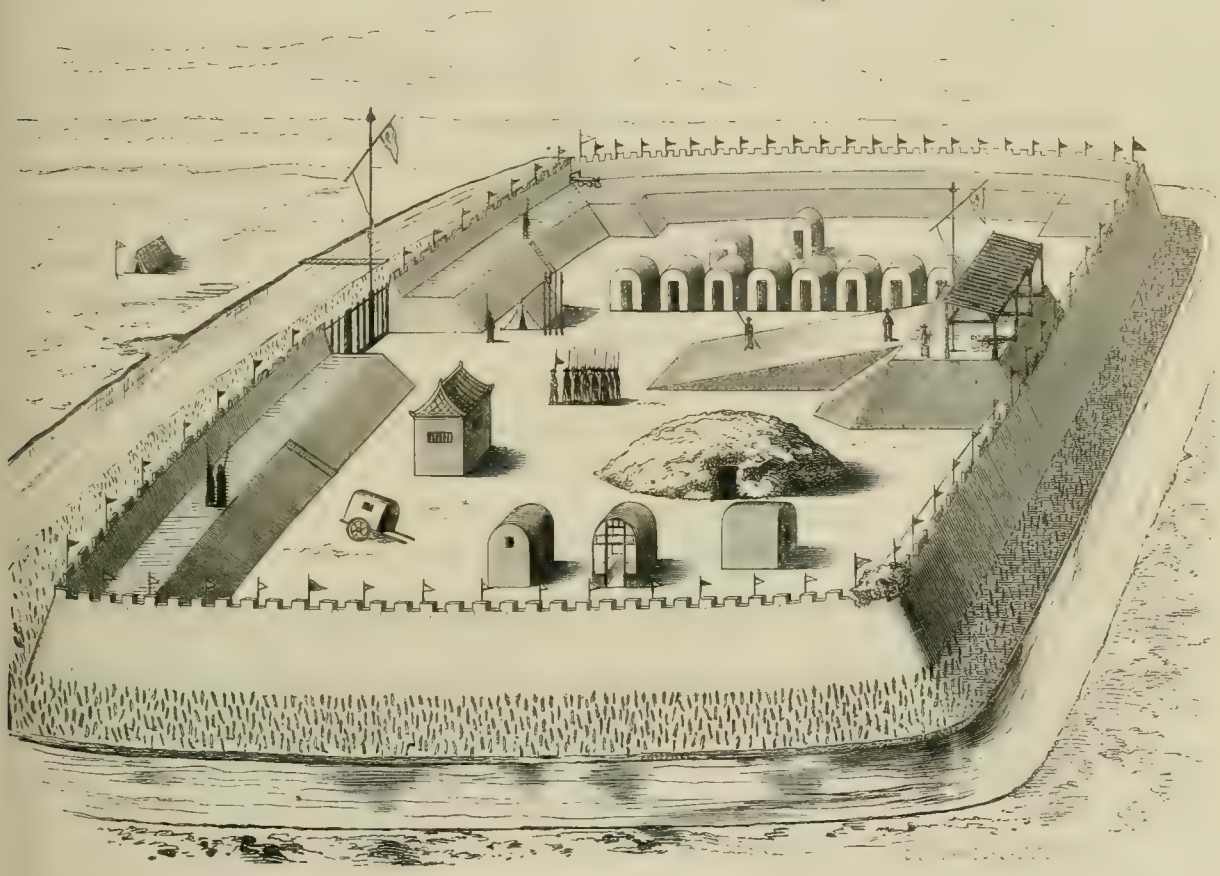
On voit auprès de la porte des affiches; au-dessus, des têtes coupées dans des paniers; sur la tour, un poste d'observation : le mur est coupé pour en montrer le profil; un égout se déverse dans le fossé, qui est traversé par un pont fait de quinze pierres, six en support et neuf en tablier.



UN ANGLE DES MURAILLES DE PÉKIN. — D'APRÈS LA PHOTOGRAPHIE.

tuŋ-tsyañ yao-tui ; comme le bâton de nos anciens maréchaux. elle porte les noms des chefs et l'effectif des corps.

Par cinq hommes, il y a un fanion avec les noms de ces cinq hommes : par vingt-cinq hommes et par cent hommes, il y en a de plus grands. etc. On en fait surtout usage dans la défense des places : chaque créneau est défendu par cinq hommes. au moins dans la théorie, que la pratique ne saurait toujours suivre. Il y a des drapeaux



TYPE DES FORTS DU PEI-XO.

de toute forme et sans nombre. Je donne ici la représentation d'un drapeau dit des huit armées et d'un drapeau dit de l'armée du Nord ; il ne faut pas confondre ce jeu de drapeaux avec les huit bannières.

L'art de la fortification et celui des siéges sont, en Chine, dans l'enfance : les villes sont habituellement carrées ; les murailles, protégées par un fossé. sont hautes de vingt à cinquante pieds, et soutenues par un massif de terre d'une largeur égale à sa base. Les murailles, couronnées de créneaux, sont flanquées, de distance en distance.

de tours généralement carrées, qui portent parfois des postes d'observation élevés sur un échafaudage en bois. Les angles saillants de l'enceinte des villes sont protégés quelquefois par des tours plus hautes; cela s'observe surtout à Pékin. Les portes sont sur le flanc des tours; elles sont doubles et garnies de fer. La grande muraille ne diffère pas des murailles des villes; elle n'est point d'une même hauteur partout, et se trouve interrompue sur divers points.

Les forts construits pour la défense des côtes sont d'un plan différent et qui paraît adopté depuis près de six siècles. Ils sont de forme carrée ou oblongue; leurs saillants sont atténués. Ceux du Pei-xo, protégés par des fossés de 5 mètres, présentaient un relief de 9 mètres environ; ils étaient en terre; leur développement était variable : quelques-uns, carrés avec un seul cavalier, avaient des côtés de 100 à 200 mètres; d'autres, à deux ou trois cavaliers, avaient un grand côté de 300 à 500 mètres. Chaque cavalier, d'un relief de 12 mètres, était large de 30 mètres environ et portait de deux à cinq pièces. Ces cavaliers regardaient la mer, ce qui obligea les Chinois à retourner leurs pièces quand nous attaquâmes les forts. La porte faisait face au talus du cavalier; elle était quelquefois défendue par un tambour ou un masque en terre. La poudrière était couverte par le cavalier, ce que je n'ai pas bien exprimé dans le dessin ci-joint, fait de mémoire. Les soldats étaient baraqués dans des huttes semi-cylindriques, construites en roseaux et en torchis, et pourvues intérieurement de deux banquettes en briques possédant un foyer à leur centre, et entre leurs briques, quelques espaces vides : on s'en servait comme des poêles russes pendant l'hiver, et leur construction rappelant les chaudières tubulaires était vraiment ingénieuse.

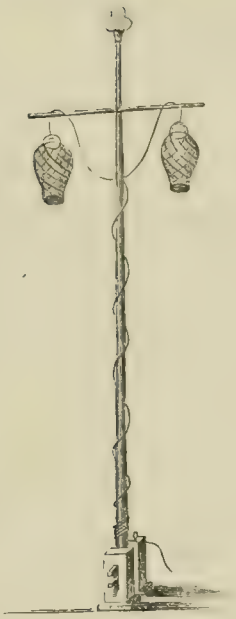
Les défenses accessoires des forts du Pei-xo consistaient surtout en pieux pointus occupant tout l'espace situé entre le fossé et le mur; des chausse-trapes, des grelots pour annoncer l'approche de l'ennemi y furent rencontrés aussi.

A Pei-tañ, les Chinois avaient, en évacuant le fort, établi quelques fougasses à bombe; les habitants nous les révélèrent d'eux-mêmes.

Les fortifications d'un caractère plus permanent sont souvent protégées par des tours avancées, tön-tay, ou détachées, où se logent des archers et des mousquetaires. Les ponts sont défendus de même. Il y a plusieurs tours de ce genre près de la grande muraille. Il y a aussi des tours d'observation appelées ti-tay, dans lesquelles on n'entre qu'avec une échelle, et qui peuvent contenir, avec leurs vivres et leur eau, quelques hommes à l'abri d'un ennemi sans canon.

Ces tours protégent souvent les télégraphes, ou tours à fumée, yen-tay, placés dans le voisinage de la Tartarie ou sur les côtes ravagées jadis par les Japonais. Les signaux s'y faisaient à l'aide de la fumée noire produite par la fiente d'une espèce de

TOUR D'OBSERVATION.



TÉLÉGRAPHE A LANTERNES.

GRANDE MURAILLE ET TÉLÉGRAPHE A FUMÉE A TROIS FOURNEAUX, ACCOMPAGNÉ DE TROIS DRAPEAUX.

D'après le Traité de l'art de la guerre.

loup; ce combustible est devenu rare. On raconte aussi qu'une impératrice qui voyageait avec son époux, voulant s'amuser à transmettre des signaux, fit passer sans le savoir la nouvelle de la mort de l'empereur, et que depuis lors on n'osa plus se servir du télégraphe.

On fait aussi des signaux avec des drapeaux et des lanternes.

Pour fermer les brèches, les Chinois ont employé quelquefois des appareils de charpente, ferrée ou non ferrée, sur roues, appelés tuan-tuŏ et mŏ-nyu-tao; ce sont des barricades mobiles, comme celles des Milanais, en 1848, à l'attaque de la *porta Tosa*. Les Chinois se sont servis aussi de chars armés de faux appelés tao-tuŏ; ils ont enfin des herses de bois, et ils se servent comme moyens de défense de grenades, de pierre, d'eau et d'huile bouillantes, de foyers mobiles pour brûler les travaux de l'assiégeant et de réservoirs mobiles pour éteindre les feux qu'il allume : toutefois l'on peut dire que l'art de la défense des places n'est pas aussi avancé en Chine qu'il l'était au moyen âge en Europe, et que l'art de l'attaque y a été toujours presque entièrement ignoré; c'est de l'Occident qu'y sont venues les premières machines qu'on y avait si fort perfectionnées, et c'est encore de l'Occident qu'y est venue presque en même temps l'artillerie à poudre.

On trouve dans les ouvrages militaires chinois des carrés formés avec des chariots ordinaires et avec des chariots particuliers; on y trouve aussi, ce qui est plus difficile à comprendre, de la cavalerie retranchée derrière une enceinte de chausse-trapes.

Je ne me charge pas de tout expliquer; et je crois que lorsqu'on écrit sur la Chine, on doit souvent faire comme l'auteur chinois d'un traité de l'art de la guerre, qui, à côté d'une figure, écrit modestement : « J'ai donné cette figure parce que je l'ai trouvée dans un ancien ouvrage : mais je ne sais pas ce qu'elle représente. »

VOCABULAIRE ADMINISTRATIF (1)

品 Piñ (rang).
正 Tшen (1^re^ classe).
從 Tsɤñ (2^e^ classe).
補服 Pɤ-fɤ (pectoral).
披肩 Pi-kyen (pèlerine).
朝珠 Tшao-tшɤ (collier).
頂子 Tiñ-tsö (globule).
堆絨 Toi-yɤñ (floche).
一品仙鶴 Syen-xo (1er rang).

二 錦雞
三 孔雀
四 雲雁
五 白鷳
六 鷺鷥
七 鸂鶒
八 鵪鶉
九 練雀
未入 黃鸝

(L'indication ci-dessus et les suivantes indiquent les animaux réels ou fabuleux figurés sur les pɤ-fɤ des magistrats civils des différents rangs de la hiérarchie.)

一品 麒麟
二 獅子
三 豹
四 虎
五 熊
六 彪
七 彪
八 犀牛
九 海馬

(Indication des animaux représentés sur les pɤ-fɤ des officiers militaires des différents rangs de la hiérarchie.)

制臺 Tшi-tay (vice-roi).

(1) Les mots étant groupés ici par ordre d'idées, je crois inutile de joindre à chacun d'eux une explication qui se trouve dans le texte et ne saurait souvent se passer d'un certain commentaire.

撫 Fɤ.
藩 Fan.
臬 Nye.
道 Tao.
提 Ti.
鎮 Tɯen.
協 Hye.
子主 Tɯɤ-tsö (l'empereur).
臣 Tɯen.
督本 Pen tɤ.
院本 Pen yuan.
司本 Pen ssö.
道本 Pen tao.
督本 Pen tɤ.
鎮本 Pen tɯen.
人大 Ta-jen.
員生 Señ-yuen.
生監 Kyen-señ.
員職 Hie-yuen.
的小 Syao-ti.
子夫老 Lao fɤ-tsö.
生先老 Lao syen-señ.

袍蟒 Mañ-pao (habit à serpent).
甲盔 Kwei-kya (habit de guerre).
督總 Tsɤñ-tɤ.
督總場倉 Tsañ-ɯañ tsɤñ-tɤ.
督總運 Yuan tsɤñ-tɤ.
督總河 Xo-tsɤñ-tɤ.
撫巡 Syun-fɤ (Syɤñ-fɤ).
政布 Pɤ-tɯan.
察按 Nñan-ɯa.
臺道 Tao-tay.
道備兵 Piñ-pei-tao.
道守 Tsun-tao.
道巡 Syun-tao.
道粮督 Tɤ-leañ-tao.
道法鹽 Yen-fa-tao.
府知 Tɯi-fɤ.
授教 Kyao-ɯao.
導訓設復 Fɤ-ɯö ɯun-tao.
歷經府 Fɤ-kin-li.
獄司府 Fɤ-ssö-yu.
州知隸直 Tɯi-li tɯi-tɯeɤ.
州知 Tɯi-tɯeɤ.

縣知 Tшi-шyen.
承縣 Шyen-tшañ.
史典 Tyen-шö
縣分 Fen-шyen.
檢巡 Syun-kyen.
諭教 Kyao-yu.
司運鹽 Yen-yuan ssö.
歷經鹽 Yen-kin-li.
使大庫 Kʁ-ta-шö.
司知鹽 Yen-tшi-ssö.
總客商百 Pae-шañ kan-tsʁñ.
商任 Jen-шañ.
鹽私 Ssö-yen.
票引 Yin-pyao.
判州 Tшeʁ-pan.
政學 Шyo-tшen.
目吏 Li-mʁ.
判通 Tʁñ pan.
知同 Tʁñ-tшi.
書尚 Шañ-шʁ.

郎侍左 Tso-шö-lañ.
事主堂 Tañ-tшʁ-ssö.
廳務司 Ssö-ʁ-tin.
中郎司天奉 Foñ-tyen ssö lan-tшʁñ.
外員 Yuan-wae.
事主 Tшʁ-ssö.
保地 Ti-pao.
正保 Pao-tшen.
長社 Шö-tшañ.
班快 Kwai-pan.
班捕 Pʁ-pan.
差保 Pao-tшay.
人差 Tшai-jen.
丁地 Ti-tiñ.
糧漕 Tsao-leañ.
課鹽 Yen-ko.
項雜 Tsa-syañ.
稅雜 Tsa-шʁe.
口關 Kwan-kao.
差糧 Leañ-tшay.

副社 Шö-fɤ.
事錄 Lɤ-шö.
將家 Kya-tsyañ.
司通 Tɤñ-ssö.
甲小 Syao-kya.
廳捕 Pɤ-tin.
保 Pao.
圖 Tɤ, Tao.
社 Шö.
鄉 Шyañ.
村 Tsun.
門衙 Ya-mön.
門轅 Yuan-mön.
亭樂鼓 Kɤ-yuo-tin.
桿棍 Wei-kan (mat).
門頭 Too-mön, Ta-mön.
門儀 Tшai-mön.
祠地土 Tɤ-ti ssö (chapelle).
亭諭聖 Шeñ-yu-tin.
房六 Leɤ-fan (bureaux).
房發承 Tшen (Tшañ) fa fan (greffe).
房茶 Tша fan.

堂大 Ta-tañ.
閣煖 Noan-ko.
子獅石 Шö-ssö-tsö.
鼓堂 Tañ-kɤ.
點 Tyen.
枷 Kya.
案公 Kɤñ-nñan.
筆硃 Tшɤ-pi.
筆墨 Mo-pi.
臺硯 Yen-tay.
架筆 Pi-kya.
卷案 Nñan-tшɤan.
木堂金 Kin-tañ-mɤ.
籤火 Xɤo-tsyen.
籤杖刑 Шeñ-tшañ-tsyen.
筒籤 Tsyen-tɤñ.
子架印 Yin-kya-tsö.
印 Yin (cachet).
命勅 Tшö-min (bambou jaune).
圍桿 Tшɤo-wey (devant de table).
笞 Tшu.
杖 Tшañ.

褳夾 Kya-kwan (gêne).
子索鐵 Tye-sʁwo-tsö(chaînes).
子索手 Шao sʁwo-tsö.
子索脚 Kyao sʁwo-tsö.
門麟麒 Tɯi-lin-mön.
門宅 To-mön, Tɯai-mön.
門官加 Kya-kwan mön.
堂二 Örl tañ.
門屏 Piñ-mön.
房上 Шañ-fan.
旗道清 Tsiñ tao tɯi.
鼓金 Kin kʁ.
旗虎飛 Fei-xʁ tɯi.
牌衙官 Kwan-ɯyen-pey.
手子劊 Kwei-tsö-ɯao.
子帽 Mao-tsö.
傘頭蓋 Kae-tao-san.
役差 Tɯai-yu (huissiers).
傘桶 Tʁñ-san.
傘民萬 Wan-min-san.
香爐提 Ti-lʁ-ɯyañ.
馬頂 Tiñ-ma.
轎四 Ssö-kyao.
班轎 Kyao-pan.
轎扶 Fʁ-kyao.
勇 Yʁñ (milice).
丁兵營右 Yeo-yiñ piñ-tin.
馬跟 Kön-ma.
班跟 Kön-pan.
友幕 Mʁ-yeʁ (employés).
爺師名刑 Шeñ-min ssö-ye.
爺師穀錢 Tsyen-kʁ ssö-ye.
爺師收徵 Tɯen-ɯao ssö-ye.
爺師稟書 Шʁ-piñ ssö-ye.
爺師筆硃 Tɯʁ-pi ssö-ye.
爺師件號 Xao-kyen ssö-ye.
爺師賓西 Si-piñ ssö-ye.
門案稿 Kae-nñan-mön (employés subalternes).
門漕錢 Tsyen-tsao-mön (idem).
門差 Tɯai-mön (idem).
門帖執 Tɯi-tye-mön (idem).
押簽案稿 Kao-nñan tsyen-ya (id.).
押簽稟書 Шʁ-piñ tsyen-ya (idem).
押簽印用 Yʁñ-yin tsyen-ya (idem).

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

AVANT-PROPOS. . . . . page 3

GOUVERNEMENT CENTRAL. — Faiblesse du gouvernement. — Règles du despotisme. — Ministères. — Divisions de l'empire. — Communications. — Publications officielles. . . . . pages 5 à 14

FONCTIONNAIRES CIVILS. — Avilissement des magistratures. — Hiérarchie. — Traitements. — Dépenses des magistrats. — Partage des emplois. — Insignes. — Qualifications. — Édifices publics. — Étiquette. — Suite des magistrats . . . . . pages 15 à 36

ADMINISTRATION. — Administration provinciale. — Le chyen. — La commune. — Les syndics. — Justice et police . . . . . pages 37 à 43

FINANCES DE L'ÉTAT. — Sources du revenu. — Impôt foncier. — Ferme du sel. — Budget des recettes. — Budget des dépenses. — État financier . . . . . pages 45 à 53

ÉTAT MILITAIRE. — Effectif probable. — Organisation. — Insignes. — Solde et rations. — Contingents. Armement. — Fortification. . . . . pages 55 à 74

VOCABULAIRE ADMINISTRATIF . . . . . pages 75 à 79

ERRATUM. — Page 13, ligne 24 : *au lieu de* Sʒ-tmeʒ, ville frontière; *lisez* Syu-tmeʒ du Ssö-tmuen.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.

MÉMOIRES SUR LA CHINE

COUTUMES

AVANT-PROPOS

Je dois, en commençant ce cahier, rappeler plus que jamais que je n'ai point prétendu tout dire sur la Chine; que je n'ai pu m'aider que de notes prises à la hâte, souvent sans ensemble et sans liaison; que j'ai voulu faire un travail nouveau qui complétât des travaux plus anciens; que je n'ai point cherché dans ces travaux les éléments d'une compilation déguisée, qui malheureusement m'eût fait honneur auprès de lecteurs faciles à surprendre, mais qui n'eût été ni utile, ni honnête.

On regrettera peut-être, en Europe, que je n'aie parlé avec détails ni de l'opium, ni du thé, ni de la porcelaine, ni des petits pieds, ni de la médecine, ni des sciences des Chinois. Tout nouveau livre doit-il donc être une réédition d'autres livres? Que dirais-je sur la porcelaine, que je n'ai point vu fabriquer, après le père d'Entrecolles, après tant de missionnaires qui ont vu ce que je n'ai pas vu, après M. Stanislas Julien, qui a traduit sur ce sujet tout ce qu'il y avait à traduire pour en expliquer les derniers secrets?

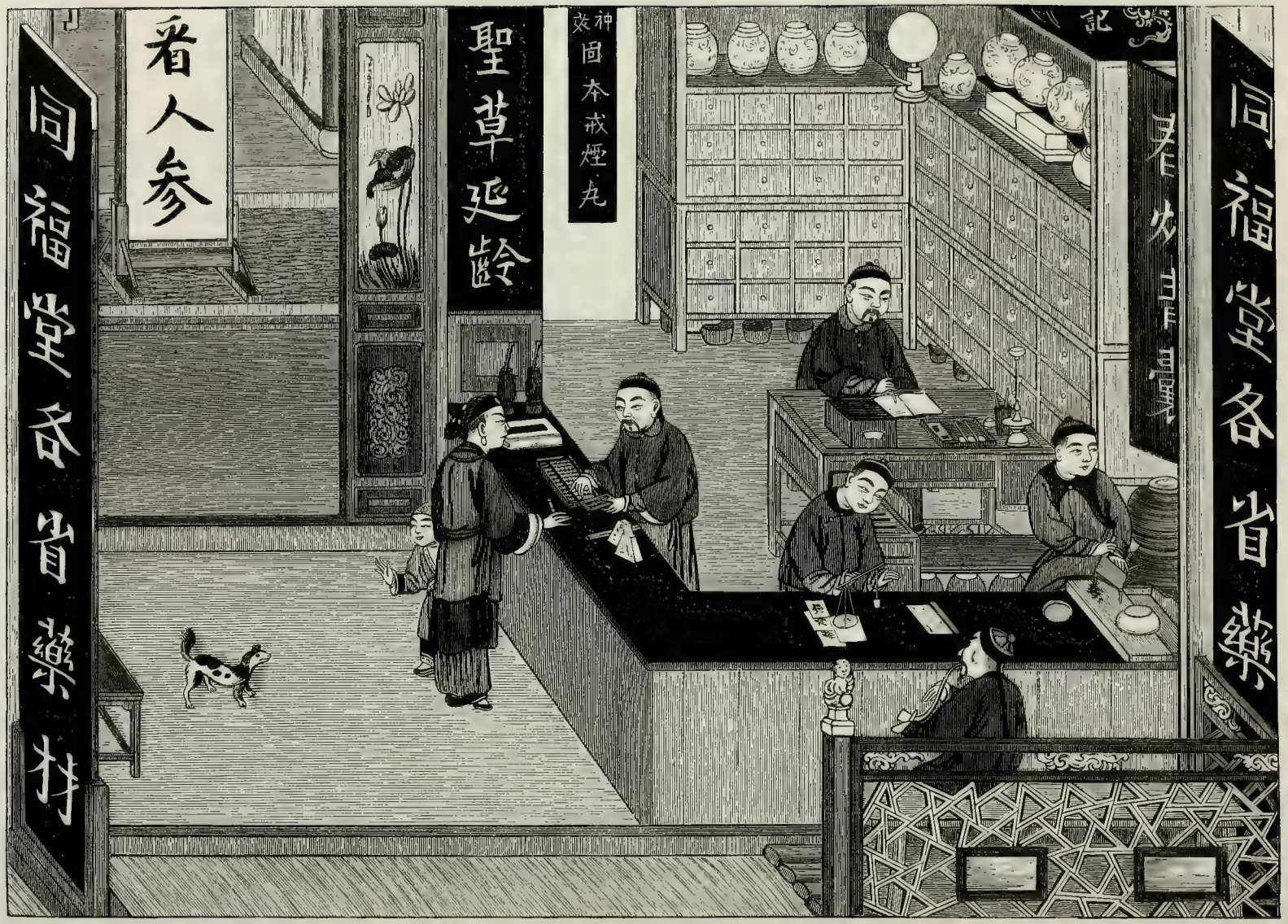
La médecine chinoise n'est-elle pas assez connue par les travaux de tant de médecins anglais et américains, savants en leur art et sinologues distingués, établis depuis longues années en Chine et vivant parmi les Chinois? L'étude des sciences chinoises, enfin, peut-elle être abordée avant ces profondes et patientes études que Gaubil a pu faire, que d'autres ont faites aussi, que je poursuivrais avec bonheur moi-même si l'occasion m'en était donnée?

VIE SOCIALE

Villes. — Boutiques. — Étuves. — Jardins publics. — Jeux. — Musique. — Hospices.

J'ai parlé des murailles des villes chinoises, de leurs temples, de leurs édifices publics. Des villes elles-mêmes, il y a peu à dire : les rues en sont d'ordinaire étroites, sales, encombrées, bordées de boutiques ouvertes, de maisons bruyantes, ou de murs derrière lesquels se cachent les cours et les maisons. A Pékin, quelques rues sont larges comme des grands chemins : de grandes baraques de bois rouge, des maisons éparses, les limitent de distance en distance : une poussière noire et fétide soulevée par le vent, une boue épaisse coupée d'ornières profondes, en rendent le parcours insupportable. On rencontre souvent dans l'enceinte des villes de grands cimetières qui ne nuisent pas plus à la santé publique en Chine qu'à Londres, quoiqu'ils y soient moins bien tenus ; d'autres cimetières anciens et abandonnés, de vastes espaces déblayés par l'incendie ou délaissés par un peuple décroissant ; on y rencontre jusqu'à des champs et des métairies. Les boutiques sont quelquefois très-élégantes : il y en a à Pékin de magnifiques ; elles sont couvertes d'écriteaux indiquant la marchandise, le nom du marchand, ou portant des invitations plaisantes, telles que : « Seule maison honnête ; Se méfier de la boutique en face » ; etc.

Il y a beaucoup d'étuves dans les villes chinoises. Les Chinois sont propres ; cependant ils n'aiment pas l'eau froide : on ne peut pas même dire qu'ils aiment beaucoup l'eau chaude, et ils font peu d'usage de savon, même de savon chinois. Pour se laver chez eux et dans leurs étuves, ils ont coutume de tremper un linge dans l'eau bouil-



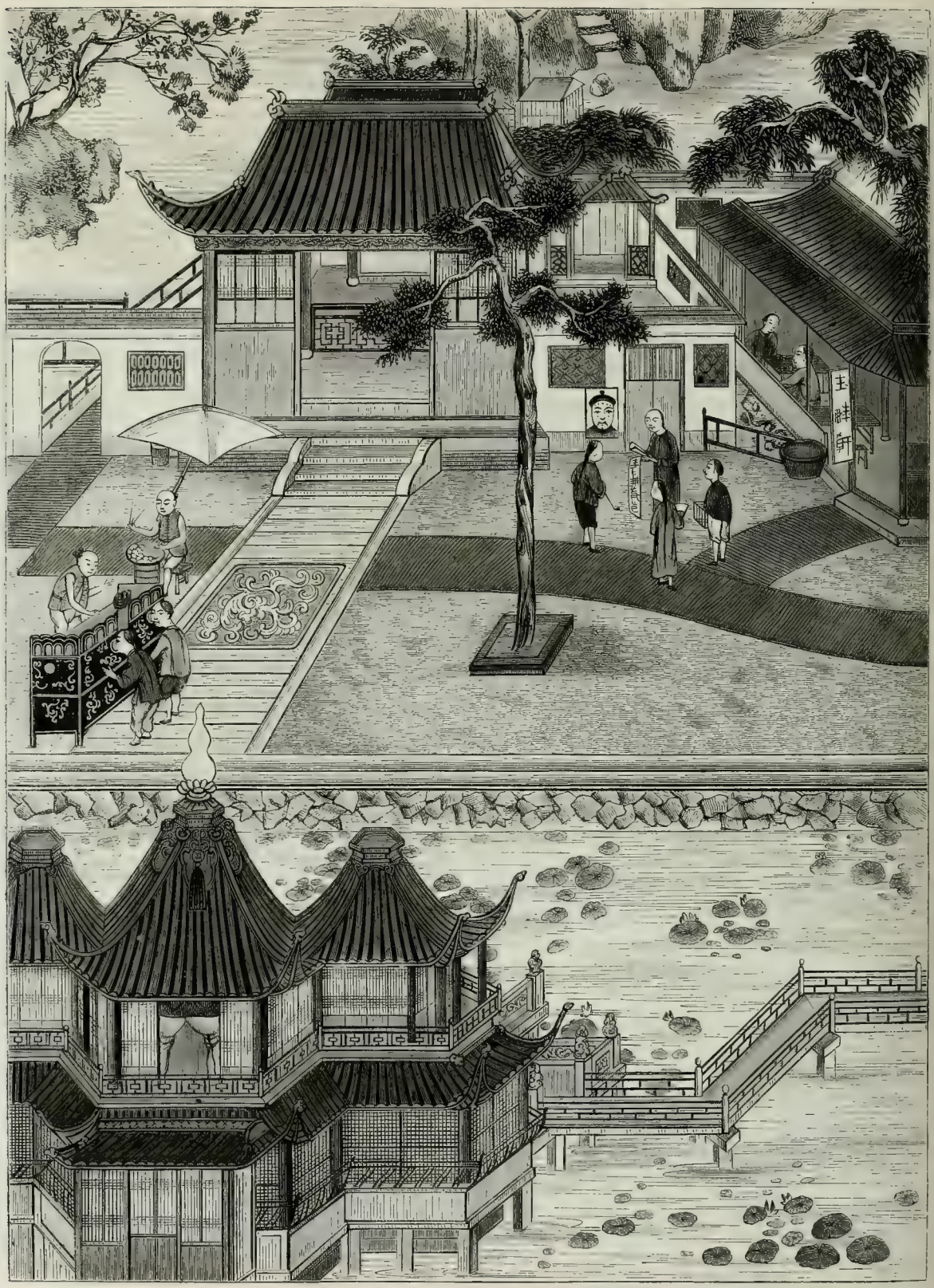
PHARMACIE OUVRANT SUR LA RUE.

Un assistant pèse des médicaments; un autre fait sur l'abacus le compte de ce que doit la femme qui est devant lui. Sur les écriteaux placés aux deux côtés de la boutique, on lit le nom du pharmacien, et « Médicaments de toutes les provinces. » Près de la porte du fond : « Médicaments pour prolonger la vie humaine », et « Remèdes contre l'opium. » Dans le fond, les trois derniers mots d'une inscription qui signifie : « Entrez et voyez le jen-señ. »

lante, et, après l'avoir laissé égoutter un instant, de s'en frotter le visage, les mains ou le corps. Ce système, qui répond à l'usage que nous faisons de l'éponge, n'est pas mauvais : il est d'un fréquent emploi : et quand on parle de malpropreté à propos des Chinois, c'est sans doute en faisant abstraction de tout souvenir de l'Europe, de ses régions méridionales surtout.

Presque toutes les villes ont leur jardin, yuen, ou jardin à thé, tsa-yuen. Ce jardin, entouré de temples et de boutiques, contenant un lac ou un étang, ou traversé par une rivière, a des ponts en zigzag et des ponts surélevés, des îles, des kiosques, des rochers et des grottes, dont les formes et l'entassement dépassent de beaucoup les œuvres de la nature. On y voit de grands établissements où l'on prend le thé sur de petites tables vernies ; des restaurants, des pâtisseries, des théâtres, des cabarets : d'ignobles maisons où, dans une salle obscure et infecte, des prostituées servent l'opium à des gens hâves couchés sur des nattes malpropres (1). On y trouve aussi des bateleurs de toute espèce, des guérisseurs de tous maux, des poëtes mendiants, des coquins racontant de saintes histoires, des aveugles qui voient et des épileptiques artificiels : c'est un petit monde. On y joue de la menue monnaie ; on y joue des gâteaux et des bonbons ; on y regarde, par de petits trous, des tableaux mobiles représentant des sujets religieux, et plus souvent des sujets de la plus extrême obscénité : les femmes et les enfants surtout forment le public de ces spectacles. J'ai déjà dit que l'Asie n'avait pas de pudeur : en est-elle pour cela plus corrompue ? Je ne le pense vraiment pas. La chaste ville de Londres n'a rien à apprendre de l'impure ville de Pékin ; Naples, Rome, Hambourg et Paris, sont à peu près dans le même cas : l'impudeur publique ne prouve pas la corruption générale des mœurs. En tout cas, cette corruption se révélerait par la dégénérescence du peuple. C'est pour éviter cette dégénérescence que la loi prétend régler les mœurs ; mais l'expérience m'a fait voir que les peuples musulmans, amis de *Cara-Gueuz*, et les peuples chinois et tartares, amis d'autres polissonneries, n'étaient physiquement ni si dégénérés, ni si affaiblis que le sont les Européens soumis dans leur enfance à l'emprisonnement du collége.

(1) On a assez parlé de l'opium pour qu'il me soit permis de ne pas revenir ici sur des récits mille fois répétés ou recopiés. Je rappellerai seulement qu'après l'avoir lavé et réduit à l'état de pâte, on le livre aux fumeurs qui, armés d'une baguette, en soulèvent de petites parties qu'ils appliquent contre le fourneau de la pipe placé au tiers de la longueur d'un large tuyau, et qu'ils brûlent à la flamme d'une lampe. Cette pratique, portée à l'excès, conduit beaucoup de gens à la misère et quelques-uns à la mort. L'alcool a, en Suède, les mêmes effets. La consommation de l'opium augmente beaucoup en ce moment : il en est entré en 1863, à Chang-haï, environ 37 000 piculs, valant plus de 120 millions de francs. Il est aussi impossible d'arrêter la vente de l'opium ou son emploi que d'approuver l'abus qu'on en fait. Toute la puissance ou toute la sagesse des hommes se brise ici contre l'inévitable accomplissement d'une volonté divine.



JARDIN A THÉ.

Cabarets, tableaux tournants, diseur de bonne aventure.

FUMEUR D'OPIUM ET FUMEUR DE TABAC ASSIS SUR UN KAÑ.

On remarquera la pipe à opium que le personnage assis à gauche tient à côté d'une lampe couverte d'un abat-jour; il va porter sur la flamme de la lampe un peu d'opium pris dans les boîtes cylindriques placées près de lui. En arrière, on voit des assiettes portant des gâteaux. L'autre personnage allume une pipe à eau. Sur les étagères, on remarque divers petits objets et des livres dans leur reliure mobile.

privés de mouvement et d'air, et nourris à moitié à l'âge où le corps doit prendre en liberté, comme l'esprit, ses dimensions et sa forme. Il en est des spectacles obscènes comme de la plupart des choses en ce monde; leur effet est très-faible et s'émousse très-vite. On ne conduit pas l'homme, il se conduit lui-même; il traverse le bien et le mal : on ne le jette ni vers l'un, ni vers l'autre; il suit sa propre pente. Rome, égout de tous les vices, a donné le jour aux premiers martyrs de la foi chrétienne, et les saintes leçons des monastères n'ont pas sanctifié tout ce qui les a reçues. C'est parce que je crois à l'impuissance de l'éducation dirigée, à l'impuissance des lois factices, comme à l'impuissance du conseil perfide et de l'exemple mauvais, que je n'aperçois pas plus dans la licence que dans la liberté un péril sérieux ou durable.

CABARET EN PLEIN AIR DANS LE NORD.

D'après une gravure chinoise.

Les jeux des Chinois sont, à peu de chose près, ceux des Européens. Les enfants chinois jouent aux billes, à la balle, à la marelle, font voler d'immenses cerfs-volants et partir des pétards. Dans le Nord, quand la neige est abondante, ils en façonnent des maisons ou des dieux dont ils s'amusent à peindre les yeux et les lèvres. Comme les hommes font combattre des coqs et des cailles, ils font combattre des grillons.

Le jeu de la morra, qui consiste à deviner le nombre de doigts rapidement présentés à la vue, jeu connu des Romains, qui l'appelaient *micatio,* existe en Chine sous les noms de tmai-mey, kwei-tmuen, tsei-tmuen, etc. En Chine, comme en Italie, des cultivateurs, des ouvriers ou de petits commerçants s'y livrent après dîner, et celui qui perd est condamné à boire une tasse d'eau-de-vie. Plus on perd, et plus, la vue

se troublant, on devient incapable de gagner. L'ivresse, qui n'est pas inconnue en Chine, est donc le résultat le plus habituel de ce jeu, non moins coupable que la plupart des jeux innocents.

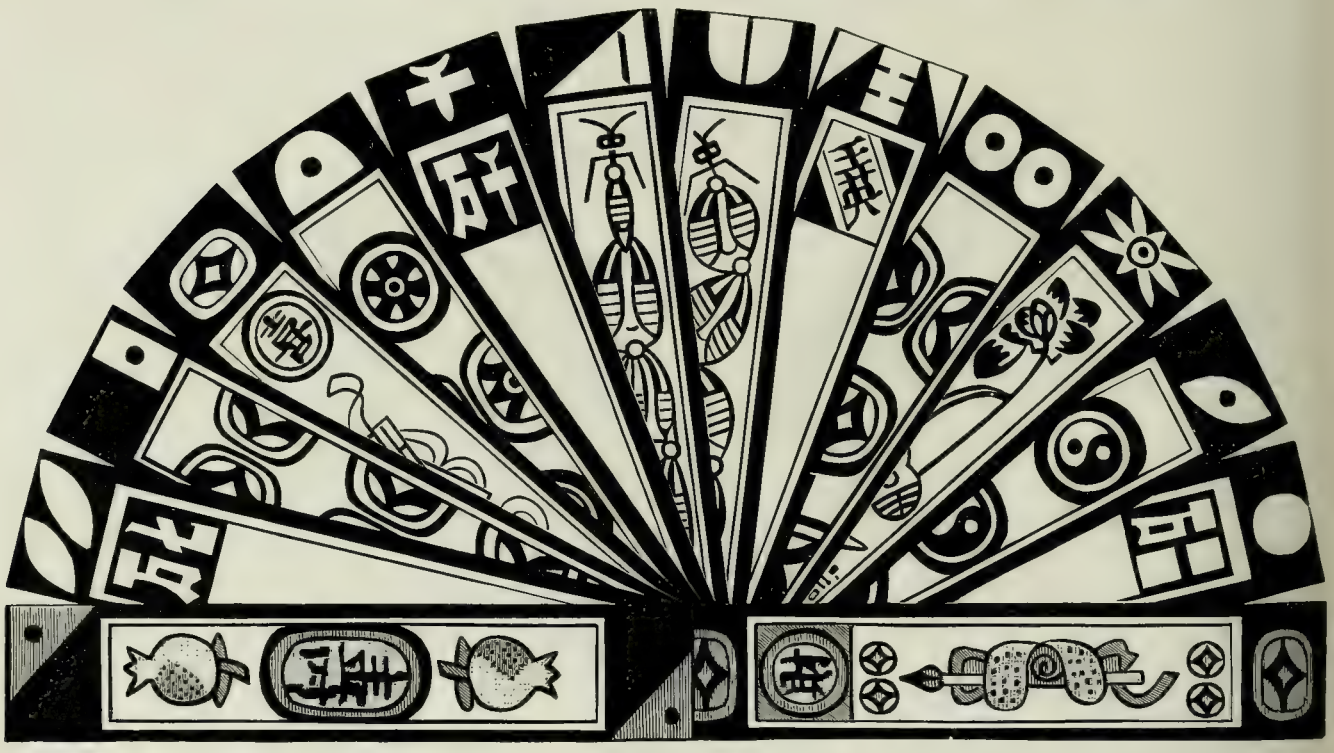
Les Chinois ont aussi les dés (maé-tsŏ), les dominos (kʁ-pey), des cartes (tmu-pey) servant à jouer aux dominos et en portant les nombres, et d'autres cartes. Ces jeux ne sont pas absolument les nôtres, mais ils les rappellent beaucoup. Les dés sont par jeux de six; les dominos, par jeux de trente-deux : les points y sont les uns rouges, les autres noirs. Les cartes portent diverses figures et quelques caractères; elles sont

CARTES-DOMINOS.

oblongues et mesurent environ neuf centimètres sur deux, soit trois pouces sur huit lignes; leur revers ressemble à celui des nôtres. Le jeu de cartes-dominos dont je donne un spécimen compte cent trente-cinq cartes, dont soixante-six à figures divisées en trois classes dites céleste, terrestre et humaine (tyen, ti, jen), de vingt-deux cartes chacune; soixante-six sans figures, divisées de même, et trois portant les caractères wen, wʁ et tsʁñ. Il y a des cartes rouges, d'autres noires, d'autres encore qui sont rouges et noires. Le jeu de cartes proprement dites, dont je donne également un spécimen, est fort compliqué. Les cartes diffèrent par la couleur rouge ou noire des ornements qui les terminent et par les figures qui les couvrent. Il y en a parmi les noires vingt sans figures, vingt à figures géométriques, vingt portant des

insectes; parmi les rouges, vingt à personnages, vingt à figures géométriques et vingt portant des insectes.

Toutes ces cartes sont, par les ornements qui les terminent, ramenées à quatre types. Parmi les noires, on trouve encore, avec des extrémités différentes qui permettent de les ramener à sept types, vingt et une cartes sans figures, vingt et une à figures géométriques, vingt et une portant des insectes, des caractères ou des armes; et parmi les rouges, réductibles de même à sept types, quatorze cartes à personnages, quatorze à figures géométriques, et quatorze portant des insectes, des



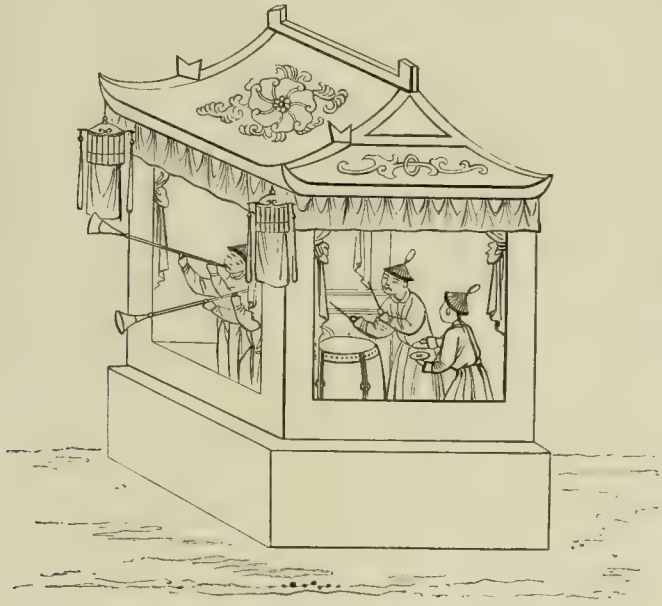
CARTES A JOUER.

caractères ou des armes; ce qui donne pour tout le jeu deux cent vingt-cinq cartes.

Il y a, en Chine, bien d'autres espèces de cartes et bien d'autres jeux, mais je ne les connais point ou n'en ai qu'une idée très-vague; je ne saurais même expliquer l'emploi des cartes que je viens de décrire, par la raison que je n'entends rien aux cartes en général.

Je ne possède pas sur la musique plus de notions que les Romains de la république, qui regardaient l'ignorance de cet art comme la première qualité d'un homme libre. Je dois cependant dire un mot de celle des Chinois. Sans être connaisseur, il est

permis de la trouver mauvaise. Il y a cependant, au ministère des rites, une direction de la musique, comme il y avait à Rome un collége des joueurs de flûte. Le chant est pris trop haut; c'est un cri nasillard des plus fatigants à entendre. Les instruments, nombreux, sont connus pour la plupart depuis des temps fort reculés. J'en ai fait figurer ici quelques-uns. Parmi les instruments à cordes, on remarquera le xɐñ-tuin, qui en a deux; le san-uyen-tsö, qui en a trois; le yue-tuin, qui en a quatre; le yañ-tuin, sorte de clavecin, qui en a quatorze qui se touchent, comme celles de plusieurs autres instruments, avec l'extrémité, garnie d'un peu de moelle, d'une baguette de sureau ou de bois flexible. Parmi les instruments à vent, le syao, tuyau



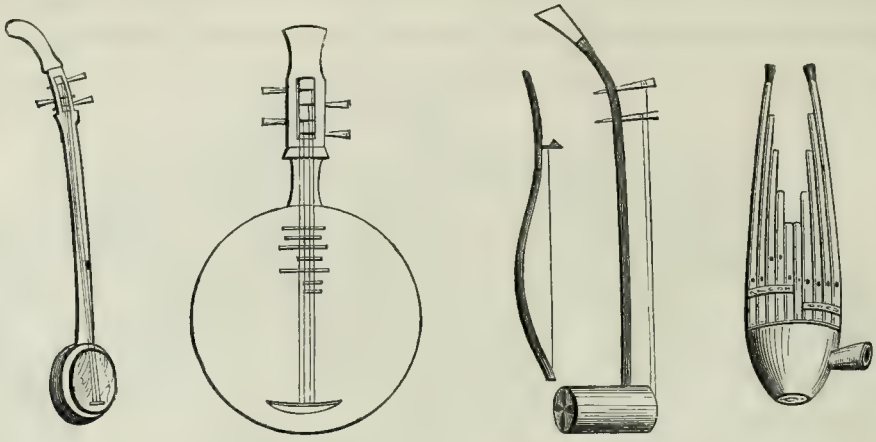
ORCHESTRE.

D'après une gravure chinoise.

unique dans lequel on souffle par une de ses extrémités; le ti-tsö, tuyau analogue, dont on joue en soufflant par une ouverture pratiquée au corps de l'instrument, et enfin le sön, ou señ, qui a une embouchure adhérente à la base de l'instrument et treize tuyaux, ou plus, de longueur inégale. Le sön remonte à une haute antiquité. On pourrait indiquer encore une guitare à quatre cordes, pi pa, qui paraît être la table de Pythagore; le kɐ, ou tambour; les cymbales; la corne, tua-ko: une sorte de trombone, etc.

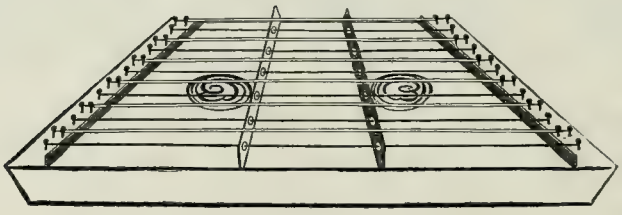
Les Chinois, n'en déplaise aux inventeurs du langage musical universel à l'aide duquel tous les peuples chanteront leur pensée en un même concert, ont un système musical à part. Ils comptent cinq sons, font usage de neuf caractères, et écrivent

leur musique suivant une méthode qu'a décrite, dans le numéro de mai 1859 du *Journal of the N. C. B. of the R. A. S.*, le révérend E. W. Syle, et qui paraît plus simple que la nôtre. La notation du son musical est sans doute susceptible de progrès; il semble même qu'on en ait indiqué déjà, et que le temps doive les faire triompher de la routine et de cet esprit jaloux qui veut tenir les profanes à l'écart.



SAN-CHYEN-TSÖ. YUE-TCHIN. XOUÑ-TCHIN. SÖN.

TI-TSÖ ET SYAO.



YAÑ-TCHIN.

La Chine a des hospices, des maisons d'aliénés conduites d'après le système dont Pinel a guéri l'Europe, et des maisons d'enfants trouvés. Il est naturel qu'il y ait beaucoup de ces enfants dans des villes démesurément peuplées de gens dont l'existence est précaire ou que leur pauvreté et la richesse d'autrui mènent facilement au vice. Les Chinois, de plus, regardent comme un malheur la naissance d'une fille;

les Romains ne défendaient d'exposer que la première; le Coran a dû défendre aux Arabes de les tuer, et le peuple des campagnes, en France et ailleurs, voit toujours dans ces naissances une défaveur du ciel. Les Chinois pauvres exposent les enfants dont ils veulent se débarrasser, comme leurs enfants morts avant l'âge qui comporte une cérémonie funèbre, sous des sortes d'auvents ou dans de petites tourelles destinées à cela et où on va les prendre. Il va sans dire qu'on a exagéré l'infanticide chinois; la pudeur publique en est, en Europe, presque l'unique agent : il ne s'expliquerait pas aussi bien dans un pays où la femme est plus gardée, et en même temps le vice plus libre. Il est vrai que la tolérance des lois peut, en Chine, contribuer à l'extension de ce crime. Il peut y avoir, à Chang-haï, deux cents enfants recueillis et assistés. On dit que quelques grandes villes en comptent un millier; cela n'a rien d'excessif. On donne ces enfants à des nourrices qui en prennent deux ou trois, et reçoivent, à Chang-haï, pour chacun d'eux, soixante-six tsyen par jour, soit environ sept sous, somme qui me paraît très-suffisante à leur entretien.

Beaucoup de ces enfants et d'enfants plus âgés, achetés à des parents vicieux ou misérables, sont élevés pour le théâtre, la prostitution, ou revendus à des bateleurs et aux soldats. Quelques-uns, achetés par des gens aisés ou riches, entrent dans leur famille, comme, en Turquie, non-seulement les enfants tcherkesses, géorgiens et abases, importés par Trébizonde, mais encore beaucoup d'enfants kurdes, grecs et d'autre nation.

THÉATRE

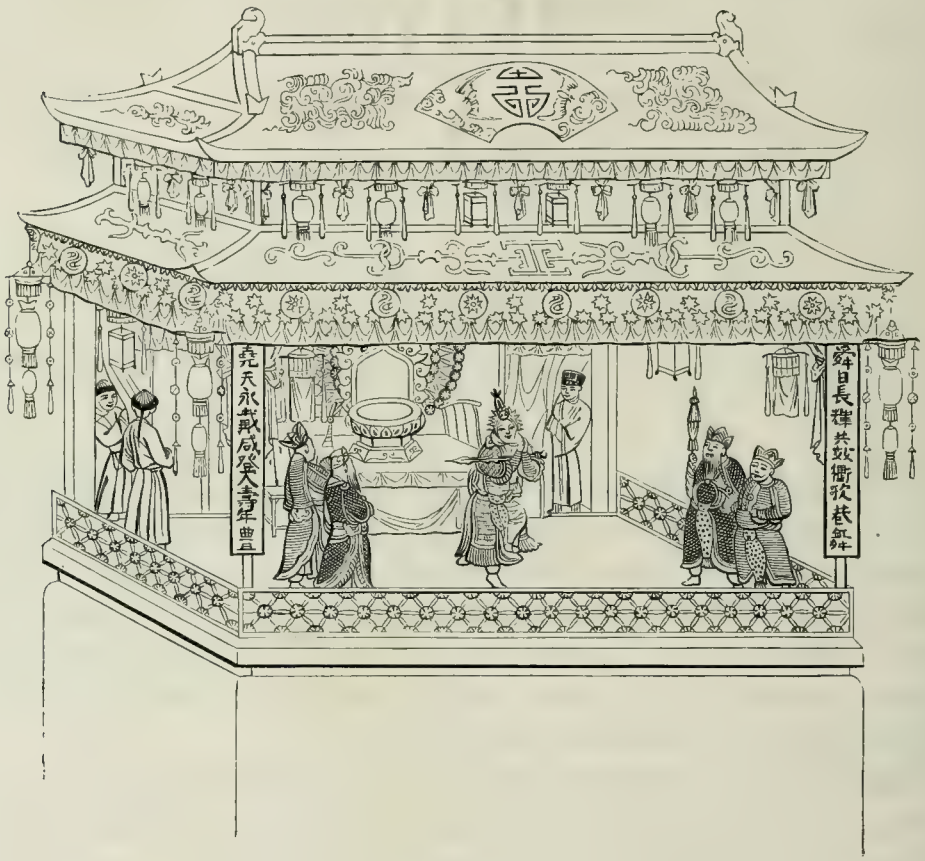
Théâtre. — Genres. — Comédiens. — Pièces.

C'est la crainte des dieux, commencement de la sagesse, qui créa ces théâtres, pères de la folie, que les prêtres condamnent de nos jours. Les poëtes sacrés des Grecs consacrèrent le théâtre aux dieux; les Romains l'ouvrirent à l'issue d'une peste, pour apaiser le ciel irrité; nous-mêmes nous y jouâmes d'abord les mystères de notre religion. Tout, cependant, dégénère : les saints hymnes et les pieux spectacles ont fait place, en Europe, à la comédie relâchée, au drame à sensation; en Asie, au dialogue obscène, à la provocation du vice éhonté.

En Chine, on représenta d'abord les dieux et les héros. On leur faisait sans doute parler un noble langage, et le chant dominait le dialogue. On joue encore des pièces de ce genre; le midi de la Chine les a surtout conservées : on y trouve un théâtre dont le domaine s'étend sur l'Inde au delà du Gange, dont le type et les formes sont anciens, et qui n'apparaît dans le nord de la Chine que rarement et que dans les temples.

Le théâtre historique a un domaine plus vaste; il se montre aussi dans les temples, où d'autres choses encore se montrent en payant. Il a sans doute quelques drames anciens, et l'on y trouverait de belles scènes, un certain génie manié avec peu d'art. Comme notre tragédie copiée sur l'antique ramène au milieu de nous Oreste et Iphigénie, Cléopâtre et César, la tragédie chinoise fait surgir de la tombe les héros des trois royaumes, les princes des vieilles dynasties de Xan, de Leañ, de Sʁñ et de Tañ. Elle ne montre point ces hommes faibles que le drame de la vie découvre; elle divise

ses personnages en héros sans reproche et en scélérats sans remords : tout y est excessif ; le mal et le bien y luttent sans se confondre. Telle est la conception première des hommes ; l'expérience les conduit ailleurs : elle éclaire les combats terribles que se livrent à eux-mêmes les héros du théâtre grec ; elle montre à Shakspeare, à Victor Hugo, l'homme bon et méchant, vil et courageux, chancelant et conduit à la



THÉATRE.

D'après une gravure chinoise.

chaîne du destin vers le crime ou le sacrifice, récompensé du mal, puni du bien, maudissant ce monde impie et saluant le Dieu qui seul est juste.

La comédie et la farce, la farce grossière du tréteau, la farce mimée encore plus obscène, sont très-goûtées en Chine, surtout dans le Nord : c'est de là qu'elles semblent être venues. Les Tartares, sans doute, avaient, comme leurs frères turcs, un penchant extrême pour la grosse plaisanterie et le propos graveleux ; leur esprit s'élevait, sans en dépasser le niveau, à cette littérature qui a sa plus haute expression dans les aventures du khodja Nasr-ed-Din.

THÉATRE CHINOIS.

Ce dessin représente une scène de la pièce intitulée Tsyen tchou kwo. L'empereur Leou-syen-tchou offre du vin à son précepteur Syu-chou. A gauche, on voit les trois frères de l'empereur : Tchao-tsö-louñ, dont le visage est blanc ; Tchañ-yi-tö, dont le visage est noir, et Kwañ-fou-tsö, dont le visage est rouge. L'orchestre est dans le fond du théâtre. A droite et à gauche, en arrière, on voit des acteurs qui se griment. En haut, on lit : « Que les dieux entendent de beaux sons » ; et sur les côtés, des maximes qui signifient que par le spectacle de la vertu passée on excite les hommes actuels à la vertu, et par le spectacle des crimes passés on inspire aux hommes actuels l'horreur du crime.

Le jeu de mots, d'ailleurs, est facile au Chinois et a envahi tout le théâtre; il n'est pas inconnu dans nos drames, le vieil Euripide s'en est même permis; mais peu de peuples l'ont poussé aussi loin que les Chinois et l'ont fait si obscène. Les poésies vénérables du temps passé en sont pleines; les héros de la tragédie louent la vertu en calembours que l'Europe ne pourrait traduire si elle les comprenait, mais qui charment un parterre de polissons et de prostituées.

La comédie et la farce prennent leurs types dans la vie moderne et dans la vie réelle; la tragédie a quelques personnages qui reparaissent souvent et dont une certaine tradition a déterminé le masque et le costume.

On sait par Pollux que les anciens avaient au moins vingt-cinq masques tragiques et quarante-trois masques comiques. Les Chinois ont un théâtre très-varié : leurs acteurs n'ont point le masque antique, mais ils se barbouillent comme les premiers tragiques grecs; ils se tatouent de noir, de rouge, de blanc, pour représenter des traîtres, des héros, des eunuques ou des femmes. A Sᵾ-tmeᵾ, les femmes paraissent sur la scène; en général, cependant, ce sont de jeunes garçons qui en remplissent le rôle. Une parole chevrotante, une marche chancelante, des regards langoureux et des allures timidement lascives suffisent à l'illusion des spectateurs, en même temps que l'absence des femmes satisfait une morale toute romaine.

Il va sans dire que le théâtre et la prostitution se touchent de fort près. Ceux de nos soldats qui ont passé l'hiver à Tyen-tsin ont vu beaucoup de choses dont le chaste papier ne saurait accepter la confidence. On assure néanmoins, en Chine, que le théâtre est l'école de ces mœurs devenues si pures à Rome sous le joueur de flûte Néron; et dès que tous les soldats, tous les artisans et tous les laboureurs chinois auront reçu des honneurs officiels, je ne doute pas que les comédiens n'aient leur tour.

Il y a des troupes de comédiens qui résident dans les grandes villes : presque toujours, cependant, ces troupes sont ambulantes; elles vont de cité en cité, de village en village, de temple en temple et de maison en maison, jouer leur répertoire. On les loue pour une fête religieuse, pour une fête civile, pour une réunion d'amis ou pour en régaler le public. Quand le spectacle se donne dans un temple, le petit peuple ne paye pas; ceux qui se placent dans les galeries ou dans les loges doivent, si le spectacle est donné par les prêtres, leur faire quelque aumône. Ils peuvent toujours en offrir une aux comédiens, dont le salaire est plus que modique. Une troupe de trente individus reçoit, pour une représentation du matin et une représentation du soir, de cent à cent cinquante francs seulement. Ils ont cependant à se fournir de costumes, d'instruments de musique et de divers objets.

J'ai eu moi-même le désir de donner des spectacles : diverses circonstances m'en

ont détourné ; l'agitation du pays, par exemple, qui rendait dangereuse toute réunion de la foule. Je l'ai regretté, parce que, donnant le spectacle, j'aurais pu recueillir bien des informations que je n'avais pu acquérir comme simple spectateur.

La plupart des pièces sont difficiles à entendre : les unes, parce qu'elles sont écrites en un style assez ancien, ou du moins vieilli ; les autres, parce qu'elles sont en quelque dialecte, celui de Sʁ-tmeʁ, la capitale scénique de la Chine, par exemple. J'en ai vu jouer plusieurs que je n'ai qu'imparfaitement comprises. Je vais en indiquer en peu de mots le titre et le sujet. Les figures très-fidèles jointes au texte en montreront les principaux personnages, ceux, du moins, dont le type est le plus accusé.

Tañ wañ, ou l'empereur des Tañ, dans la pièce dite Nyu pañ tsö.

Un tai-kyen, ou serviteur de l'empereur, dans la pièce dite Nyu pañ tsö.

Tchañ-fey, deuxième impératrice, dans la pièce dite Nyu pañ tsö.

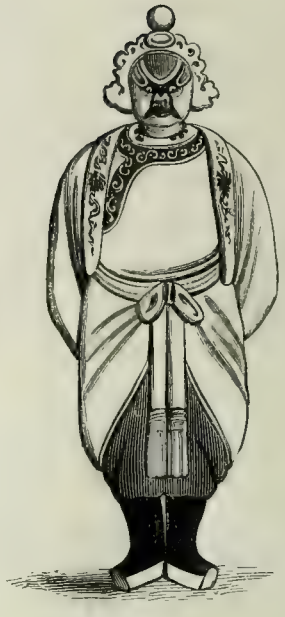
Nyu pañ tsö (la femme qui lie un enfant). Un empereur de la dynastie de Tañ, qualifié de Tañ-wañ, a de sa fille Kʁñ-tmʁ un petit-fils nommé Tsin-yin qui a tué le père de Tmañ-fey, seconde impératrice. Tmañ-fey veut sa mort et se saisit de lui : Xwañ-nyañ, première impératrice, intervient, et, si je ne me trompe, Tsin-yin est sauvé.

Po xʁñ-tmeʁ (la prise de Xʁñ-tmeʁ au temps des Sʁñ), pièce dans laquelle on voit paraître Moñ-leañ, guerrier à visage rouge ; sa femme Mʁ kwei-yin ; Tsyao-tsañ, guerrier noir, et le général Yañ tsun-pao.

Pañ tsö (lier l'enfant). A peu près le même sujet que Nyu pañ tsö. Yao-kañ, fils de Yao-tmi, a tué le beau-père d'un empereur de la dynastie des Xan : l'empereur

Tyao-tsañ, guerrier noir,
dans la pièce dite Po xouñ-tcheou.

Yañ tsun-pao, général,
dans la pièce dite Po xouñ-tcheou.



Yao-kañ,
dans la pièce dite Pañ tsŏ.

Syao tsye, fille de Syao kouñ-tchu,
dans la pièce dite Tan mou.

I tchañ-tsin,
dans la pièce dite Nyu san tchouan.

Souñ-kyañ,
dans la pièce dite Nyu san tchouan.

Kañ mao-tsay,
dans la pièce dite Tañ leañ.

Yao-kan (ou Yao-kañ),
dans la pièce dite Ma tchae.

Li sao-tsye,
dans la pièce dite Tye-kouñ ynan.

Chu-syen,
dans la pièce dite Toan kyao.

Sye tiñ-chan,
dans la pièce dite Lou xwa xo.

Li foñ-tsye,
dans la pièce dite Chi foñ.

l'ignore; mais Yao-tɯi lui livre son fils, et l'empereur, touché de son dévouement, fait grâce à Yao-kañ.

Tañ tsao (l'empêchement de sortir de Tsao). Kwañ fʁ-tsö, général de Шao au temps des trois royaumes, bat Tsao-tsao, ministre de Wey; malgré les ordres reçus, il épargne sa vie : proscrit lui-même, il est gracié à la fin de la pièce.

Ta tʁñ. Le premier empereur des Sʁñ, qualifié de Sʁñ-wañ, à figure rouge et vête-

Chan chyouñ-sin, dans la pièce dite Souwo wou louñ.

Wañ kouñ-tchou, dans la pièce dite Souwo wou louñ.

Ko-yin, dans la pièce dite Tsö kin souwo.

ments noirs, avant d'arriver au trône poursuit le ravisseur de Kin nyañ, femme célèbre, et lui arrache Kin nyañ.

Tan mʁ (visite à une mère). Yañ ssö-lan, général des Sʁñ, épouse Sya kʁñ-tɯʁ, fille du roi de Syao-pañ. Dans le nord de la Chine, la guerre éclate contre les Sʁñ : il part en secret pour revoir sa mère, muni d'une passe obtenue par sa femme. Syao tae-xo, sa belle-mère, apprend sa fuite et veut, à son retour, le faire périr; il est amnistié et comblé d'honneurs.

Nyeʁ-tao ɯan (la montagne dite de la Tête de bœuf). Yoo wʁ-mo, grand person-

nage du temps des Sʁñ, est la victime d'une intrigue; il est mis à mort et enterré à Xañ-tɯeʁ. Son fils Yoo-yun et son écuyer Nyeʁ-kao paraissent dans ce drame.

Nyu san tɯʁan (trois femmes savantes). Ces trois femmes sont Sʁñ-örl nyañ, Kʁ ta-sao et I tɯañ-tsin; le héros de la pièce est le rebelle Sʁñ-kyañ, qui combat la tyrannie des Sʁñ.

Tañ leañ (l'empêchement de Leañ), drame analogue au Tañ tsao, mentionné ci-dessus, par les circonstances et par les costumes des personnages, mais dont l'époque est la fin des Yuen : c'est Tɯen-yeʁ leañ qui est fait prisonnier par Kañ mao-tsay.

Illa ssö mön (la guerre des quatre portes). Leʁ kin-tin, femme d'un grand mérite, y joue le principal rôle. Deux individus, l'un garçon et l'autre fille, absolument semblables, et nommés tous deux Ma-tʁñ, paraissent dans cette pièce.

Sin-pa-tɯö (nom de lieu). La scène se passe, sous les Tsin, dans un chef-lieu de district gouverné par Wañ tsin-tyen.

Ma tɯae. Querelles de Wañ-yin, guerrier rouge, et de Yao-kan, ou Yao-kañ, guerrier noir, qui s'enfuit de la cour et se retranche sur une montagne. Je connais deux pièces de ce nom.

Tye-kʁñ yuan (l'origine de la maison de Tye-kʁñ). Li sao-tsye, jeune fille dont la mère est nommée Lao ma-ma, ou la vieille maman, se sert d'un arc en fer (tye kʁñ) d'une force et d'une dureté extrêmes. Tye-kʁñ-tsö parvient seul à le bander, et épouse Li sao-tsye.

Illʁei too (la guerre aquatique) et Toan kyao (le pont de Kyao) ne diffèrent que par le dialogue. Tsin-mö et Pae-mö, serpents immortels, prennent des figures de femmes pour séduire un marchand très-stupide et très-riche nommé Illu-syen. En général, dans les romans et les pièces chinoises, les pédants sont des grands hommes et les marchands des imbéciles. Si cependant, comme dit la fable, leurs confrères savaient peindre!

Lʁ xwa xo (la rivière de la fleur de Lʁ). Fan li-xwa, femme de Sye tiñ-man, veut tuer son fils adoptif Sye in-lʁñ, qui a commis des fautes graves, mais finit par rentrer en grâce.

Xʁ kya tɯʁan. Combats du héros Wañ-yin et de l'héroïne I tɯañ-tsin.

Sʁwo wʁ lʁñ est l'histoire d'un dragon devenu homme sous le nom de Illan myʁñ-sin, et marié à Wañ kʁñ-tɯʁ.

Nao kin kyae. Les héros de cette pièce sont Leʁ xwañ-wañ et sa femme favorite, Tɯao syao-mey.

Tsoey-piñ man (la montagne de Tsoey-piñ). Aventures d'un prêtre, Tao-tö-ssö, d'une dévote nommée Pan kyao-yun, et de sa servante Ya-xwan.

Illi foñ. Un empereur des Miñ, qualifié de Tɯen ta-wañ, va boire incognito dans

le cabaret tenu par la belle Li foñ-tsyé, la femme colère; elle accueille ses avances par des injures. La scène est digne du lieu où elle se passe : l'empereur se fait connaître; la belle s'excuse, et l'empereur l'épouse.

Ta kwan (la grande douane), pièce nouvelle. Ta nʁ-nʁ, femme mantchoue, veut passer; Sʁ-li-ma, homme mantchou, ne veut pas ouvrir les portes : il en résulte un échange de quolibets et de calembours qui rappelle les petites pièces à deux personnages du Palais-Royal.

Xʁñ ni kwan (la douane dite de la Terre rouge).

Tsö kin sʁwo, dont le héros est le lettré Ko-yin.

Ta piñ. Aventures de l'imbécile Wʁ ta-lañ et de sa femme Pan ki-lyen, qui est très-subtile.

Pʁ kañ. Dialogue entre Wañ ta-nyen, femme riche, et Xo lao-örl, négociant.

Tsʁei tsyeʁ (l'ivrognerie), dont les personnages sont Yañ kwei-fey, impératrice, et Kao li-ssö, employé de la cour.

Mae yen tɯʁ (la vente du vermillon), dialogue entre Kwo-xwa, négociant, et Wañ yué-yin, marchande.

Ces notices, toutes brèves qu'elles soient, suffiront, je l'espère, à donner une idée générale de la nature et de la portée des pièces qui se jouent aujourd'hui en Chine. Plusieurs pièces anciennes ont été traduites ou imitées. Tout le monde connaît, par exemple, *l'Orphelin de la Chine,* traduit approximativement et imité d'abord, rendu enfin de nos jours avec une fidélité absolue. Bazin a traduit plusieurs pièces du siècle des Yuen.

CÉRÉMONIES

Mariage. — Cérémonies funèbres. — Superstitions.

Je n'entrerai pas beaucoup dans le détail des cérémonies civiles, très-compliquées, des Chinois. Chaque province a, d'ailleurs, ses coutumes, et il vaut mieux dès lors ne pas sortir des généralités.

Le mariage, résolu souvent depuis la naissance des futurs, en tout cas arrangé par les familles, donne lieu à des fêtes qu'accompagnent la musique, des repas, des processions. La mariée est conduite à l'époux; elle entre entièrement dans sa famille, renonçant, comme dit l'Évangile, pour suivre son époux, à son père et à sa mère. La mère du mari exerce même sur elle une tutelle souvent très-dure.

Devant un autel dressé à Tsö-fʊ tyen-kwan, la mariée, voilée et coiffée du foñ-kwan, et le marié, vêtu de ses plus beaux habits, souvent même d'un costume qui convient seulement à des gens d'un rang plus élevé, s'unissent symboliquement en saisissant, avec accompagnement de beaucoup de saluts, la femme un large ruban vert, l'homme un large ruban rouge, liés ensemble par leur autre extrémité.

L'acquisition d'une femme coûte à un homme du commun de cinquante à soixante onces d'argent, et à un homme en place de quatre à six cents onces. La polygamie est tolérée en Chine par la loi, et plus ou moins par les mœurs; elle y est plus fréquente dans le Sud que dans le Nord, et plus ordinaire parmi les riches. Il n'y a, toutefois, jamais qu'une femme légitime, tsye; les autres, qui sont des concubines, syao fʊ-jen, obéissent à la femme légitime, et sont des sortes de servantes. La masse de la nation est monogame, car le nombre des femmes ne peut excéder beaucoup celui des hommes; il est vrai qu'elles sont nubiles de bonne heure, et mariées souvent avant leur nubilité. Il y a de plus, en Chine, le divorce à volonté, dont on abuse comme en Égypte.

Il n'y a peut-être pas tant de différence qu'on paraît le croire entre la polygamie chinoise et la monogamie théorique des Européens. Le divorce est, en Asie, trop facile; mais son absence est pire que cette facilité. Si le mariage est un contrat civil, et la loi ne peut y voir que cela, il doit être aussi libre que les autres contrats. Pour les catholiques, c'est un sacrement, comme le baptême : la foi le sanctifie, et le prêtre consacre un lien perpétuel à la face de Dieu, qui seul peut donner à l'homme le pouvoir d'être fidèle à de tels engagements. Au simple contrat se substitue une chose sainte; un lien est formé par le ciel que la terre ne peut délier. Les anglicans y voient déjà une chose plus humaine, et il est bien singulier que la loi civile ait parmi nous prétendu, usurpant sur la loi divine, faire d'une formalité municipale et d'une constatation nécessaire une sorte de sacrement civil, refaire sans Dieu l'œuvre du concile de Trente, imposer à l'homme ce que la foi chrétienne n'en peut pas toujours obtenir elle-même.

Le mariage est dans une grande partie de l'Europe une arche peu sainte. On dit la Chine très-corrompue : le spectacle des familles chinoises ne me paraît pas confirmer ce jugement. Les juifs étaient polygames, et le sont encore là où les lois civiles n'ont pas brisé leur loi. La famille a toujours cependant été plus sainte chez les juifs qu'ailleurs. Les femmes chinoises m'ont paru toujours dévouées et chastes; elles le sont avec un fanatisme que l'Europe ne connaît pas. Partout où nous passions, dans le nord de la Chine, effrayées par la réputation calomnieuse que le gouvernemen nous avait faite ou par le souvenir d'autres épreuves, les femmes, pour ne pas tomber entre nos mains, se donnaient la mort. On dira que leurs maris les tuaient; cela quelquefois put avoir lieu, non toutefois sans leur consentement et sans que les maris les suivissent dans la mort. Mais j'ai moi-même fait de vains efforts pour faire sortir une femme d'un cercueil dans lequel elle s'était placée. Depuis trois jours elle n'avait rien pris; elle refusa les aliments que je lui fis porter. Je fis tout pour obtenir sa confiance : je voulais la faire mener aux avant-postes, d'où elle eût pu rejoindre les siens; elle ne voulut rien entendre. Sa seule réponse était toujours : « Je me suis placée dans ce cercueil pour y mourir, je veux y mourir; laissez-moi tranquille. » C'était cependant une femme d'au moins quarante ans; elle n'était pas belle et avait peu à craindre : sa résolution m'en frappa d'autant plus. Je renonçai à la convaincre, et on la transporta de force à l'hôpital provisoire établi dans la ville, où une salle était réservée aux femmes trouvées dans des conditions analogues.

L'homme est magistrat ou guerrier, travailleur ou penseur; et si l'homme chinois remplit mal quelques-uns de ces rôles, la femme chinoise au moins me paraît remplir bien le seul rôle vrai de la femme, celui d'épouse et de mère.

Le culte voué par les Chinois aux chefs de leurs familles a donné aux funérailles

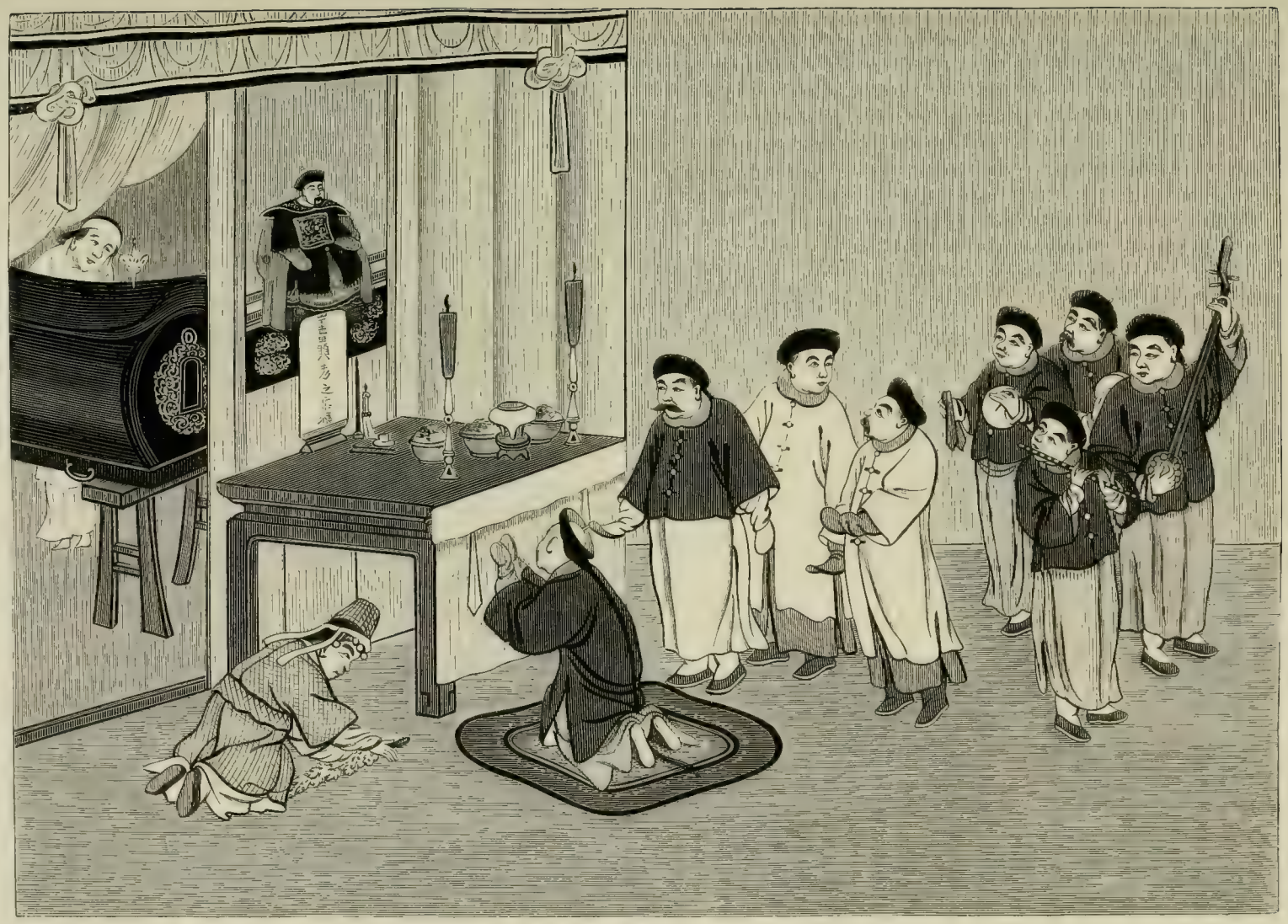
CÉRÉMONIE DU MARIAGE.

Voir le texte.

un caractère particulier. L'homme qui va mourir est habituellement porté dans la principale pièce de la maison ou dans la chapelle domestique, où résidera d'abord son cercueil, ensuite sa tablette seule. On penche sa tête vers l'est, on couvre son visage d'un linge pour savoir quand il cessera de respirer; quelquefois on place dans sa bouche une pièce de menue monnaie, comme pour payer le batelier des enfers. Tantôt cette monnaie est jetée dans une rivière, dont l'eau sert à laver le mort; quelquefois on fait un trou au plafond pour faciliter le départ de l'âme. Le mort est couché tout vêtu dans un cercueil de bois épais et lourd, garni de chaux et d'huile : son portrait, dans un costume d'apparat souvent au-dessus de sa situation, et avec un manteau vert, est placé au-dessus d'une table ou d'un autel domestique, sur lequel sont présentées quelques offrandes et brûlent des chandelles vertes; une tablette placée devant le portrait indique qu'au temps de telle dynastie l'âme illustre de tel personnage a quitté la terre. Cette tablette s'appelle tmen-yʁñ, et le portrait men-tmʁ-paé : on n'en met pas pour les jeunes gens au-dessous de vingt ans non mariés. La famille porte le grand deuil blanc ou jaunâtre, ou blanc rayé de filets jaunâtres. La veuve porte autour de la tête un linge blanc. Le fils est coiffé du leañ-kwan, et porte les effets de grand deuil dits myao-i : plus tard, il revêtira des effets misérables, ma-i. Il porte les souliers blancs ou jaunes dits tsao-li, et la canne de deuil dite san tmañ; il portera le petit deuil trois ans, ou au moins vingt-sept mois. Les parents et les amis se présentent vêtus généralement d'habillements blancs ou bleus et de chapeaux à coiffe blanche; ils s'agenouillent et se prosternent tour à tour, sur un tapis vert à bords noirs, devant l'image du mort. Une gravure exécutée, comme la plupart de celles qui figurent dans ce livre, d'après une peinture fidèle faite sous la direction de mon secrétaire chinois, fera comprendre cette cérémonie. Je regrette qu'il ne m'ait pas été possible de faire reproduire en couleur ce tableau et d'autres; mais les frais d'un ouvrage comme celui-ci m'ont contraint à sacrifier des choses bien plus importantes encore. Je ne connais d'autre Mécène que le public, et nos admirables écoles l'ont laissé peu désireux de s'instruire.

Un banquet funèbre est donné aux parents et aux amis; des libations sont faites; de petits papiers bleus sont collés aux portes pour annoncer le deuil au public. On brûle ordinairement beaucoup de pétards; on brûle aussi des papiers imitant des lingots d'argent (yuan-pao et yin-tin), fabriqués surtout à Xañ-tmeʁ et dans le Kyañ-si; dans le Nord, des monnaies de papier (tmu-tsyen), des chevaux, des habits, des barques, etc., toujours en papier, et la reproduction de tous les objets dont on désire que le mort soit pourvu dans l'autre monde.

Les tombeaux sont visités à l'automne et au printemps. Les riches y portent les cinq offrandes : un porc, une poule, un canard, une oie, un poisson, cinq plats de



CÉRÉMONIE FUNÈBRE.

Voir le texte.

fruits, de l'eau-de-vie, etc., et l'on adresse au mort une prière complimenteuse accompagnée de prosternations : c'est ce qu'on appelle balayer sa tombe.

L'emplacement d'une sépulture, comme celui d'une maison, est choisi, d'après les indications de ce qu'on appelle foñ-mui, ou le vent et l'eau, par des sorciers d'une espèce à part. Les Chinois, ceux au moins de la basse classe, sont fort superstitieux. Ils tirent des présages du chant des oiseaux, du feu et de la lumière, de bien d'autres choses encore; quand ils éternuent, ils pensent que quelqu'un parle d'eux au même moment. Ils ont des astrologues, sin-kya, et des physiognomonistes, kan-syañ-ti jen, qui, d'après les signes ou taches de leur visage, prévoient toute leur vie, qui enlèvent même au besoin les marques néfastes moyennant un petit salaire. Les Chinois, enfin, placent dans leur maison ou dans ses fondements l'image du dieu des maçons, une perle ou un miroir, pour chasser les diables; ils mettent quelque argent sous le seuil, et ne se logent ou n'accomplissent aucun acte important sans faire partir quelques pétards.

VIE PRIVÉE

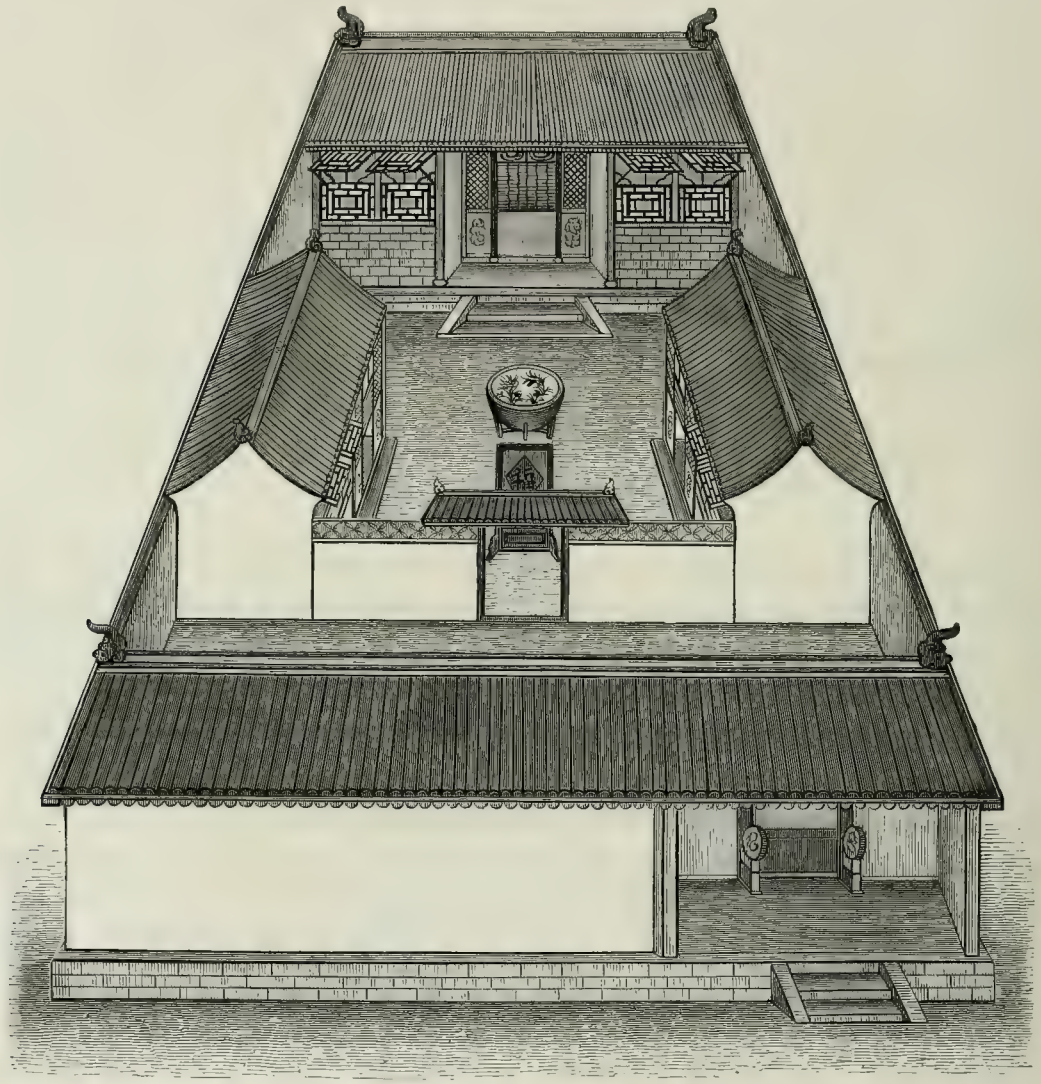
Maisons. — Meubles. — Chauffage. — Costume. — Cuisine. — Repas. — Prix courants.

Les maisons chinoises rappellent un peu, par leur aspect général et leur plan, les maisons romaines. Le style et la décoration en sont toutefois assez différents : la grecque et beaucoup d'ornements fréquents à Pompéi se retrouvent partout en Chine; mais la Chine a aussi des dessins qui lui sont propres, les uns légers et gracieux, les autres bizarres et tourmentés. Elle a cherché dans le caprice l'imprévu et la variété; les anciens cherchaient dans la symétrie, dans des proportions absolues, dans la fidélité et la perfection de l'art, cette beauté véritable que toutes leurs œuvres nous enseignent. Ils usaient aussi de matériaux meilleurs : la brique et le bois forment les éphémères demeures d'un peuple ancien, qui confie aux seuls livres le soin de sa mémoire; le marbre et le bronze ont conservé la trace d'Athènes et de Rome : ces cités mortes ont laissé ce grand vestige, et leurs âmes immortelles planent encore sur nous.

Assurément, la Chine immense a des granits et des marbres; elle a des édifices pesants et des villes de pierre, mais elle en a peu. L'architecture n'y est pas partout la même, mais elle s'y ressemble assez partout : dans quelques lieux, on voit de hautes maisons, des habitations massives et sans cours. Il y a dans le Sud une architecture tourmentée et surchargée d'ornements de mauvais goût; ailleurs, des constructions massives et grossières; à Pékin, des réminiscences tartares, des mâts, des galeries, des entrelacements, des assemblages de bois sculpté, que toute l'Asie connaît et qui se retrouvent à Constantinople, cette autre capitale tartare. On peut se

borner cependant à considérer l'architecture domestique des Chinois dans son type le plus fréquent, et c'est ce que je ferai ici.

Les maisons sont quelquefois précédées d'une cour; la porte est alors exhaussée



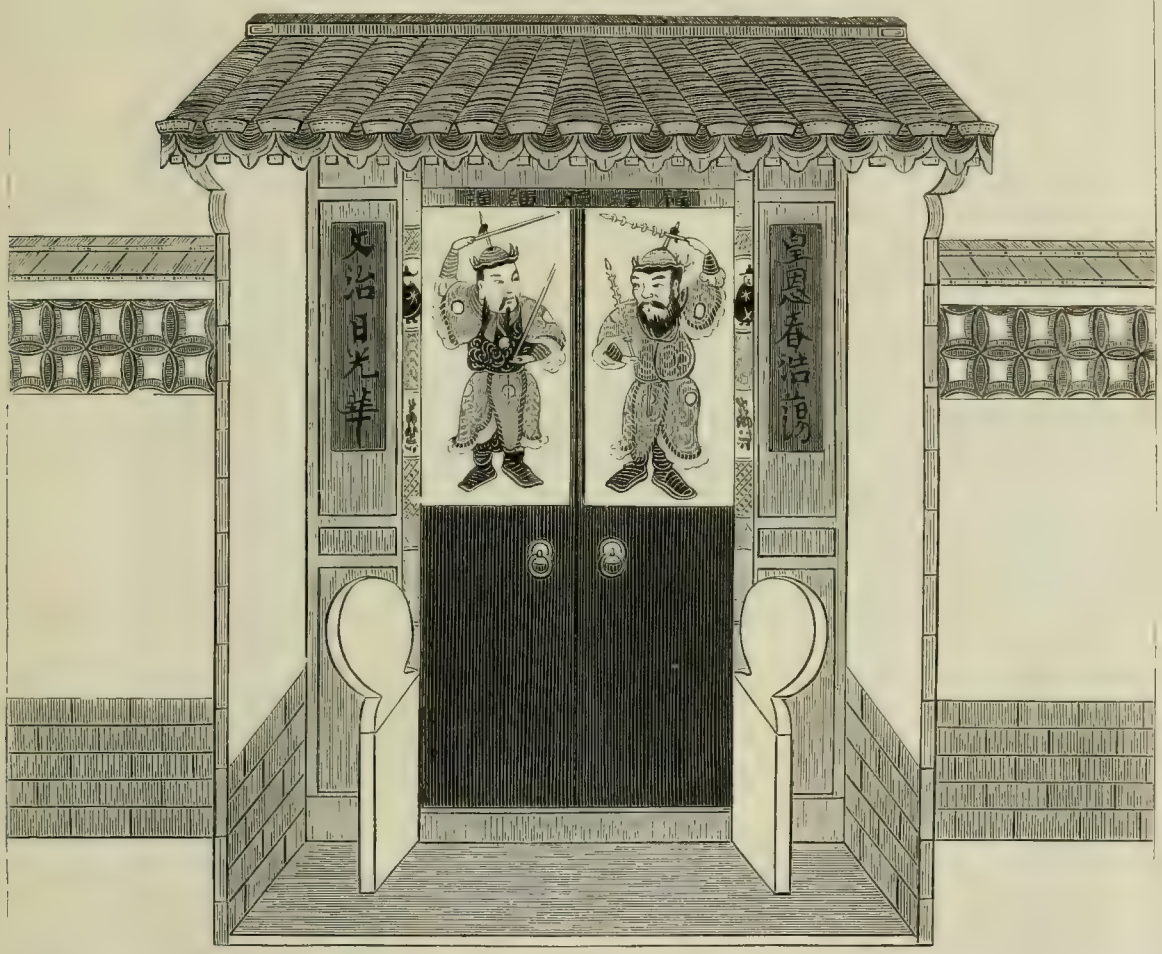
PETITE HABITATION FORMÉE D'UN PREMIER CORPS DE LOGIS ET DE TROIS MAISONNETTES.

On remarquera la situation de la porte; l'écran, pin-foñ; et le vase, kin-yu-kañ, placé au milieu de la cour.

de quelques marches et protégée par un auvent. Le haut du mur est à jour; les briques ou les tuiles qui le forment présentent divers dessins, croix, rosaces, etc.: c'est ce qu'on appelle xwa-tsyañ.

Sur les deux battants de la porte, on remarque habituellement des figures sur

papier ou sur toile grossièrement imprimées en couleur : ce sont les génies des portes, mön-uen. Il y a souvent sur et aux côtés de la porte divers écriteaux : celui qu'on place au-dessus, appelé pyen et xʁñ-pi, est en bois ou en papier; il porte une



PORTE DE MAISON.

On remarquera les génies des portes, mön-chen; les écriteaux, toi-lyen; et le haut des murs bâti à jour en tuiles, xwa-tsyañ.

devise ou une maxime. Il en est de même du toi-lyen collé aux côtés de la porte. Cette habitude de mettre des devises et des maximes sur les portes se retrouve en Europe; on l'observe surtout en Hollande. Presque toutes les maisons de campagne situées aux environs des grandes villes y sont ornées d'inscriptions latines ou grec-

ques. A côté et en dehors du toi-lyen peut se placer le mön-pay, carré ou oblong suivant les lieux, qui porte le nom du maître de la maison.

D'après un ouvrage sur l'art militaire, qui donne divers modèles de mön-pay tombés en désuétude et qui peut-être même n'ont jamais été usités, on peut considérer le mön-pay ordinaire d'un cultivateur comme une feuille divisée en treize colonnes verticales partant de la droite et portant :

L'espèce de feu, le nom, l'origine, l'âge, la profession du chef de famille, le nom de sa femme;

Le nom de sa terre, le lieu où elle est située, sa nature (à riz ou à blé, etc.);

Le nom et l'âge de ses ascendants;

Le nom, l'âge, la profession de ses frères, de leurs femmes et de leurs enfants;

Le nom, l'âge, la profession de ses propres enfants mâles;

Les mêmes renseignements sur ses petits-enfants mâles;

Les mêmes sur ses filles;

Les mêmes sur ses petites-filles;

Le nombre de ses domestiques;

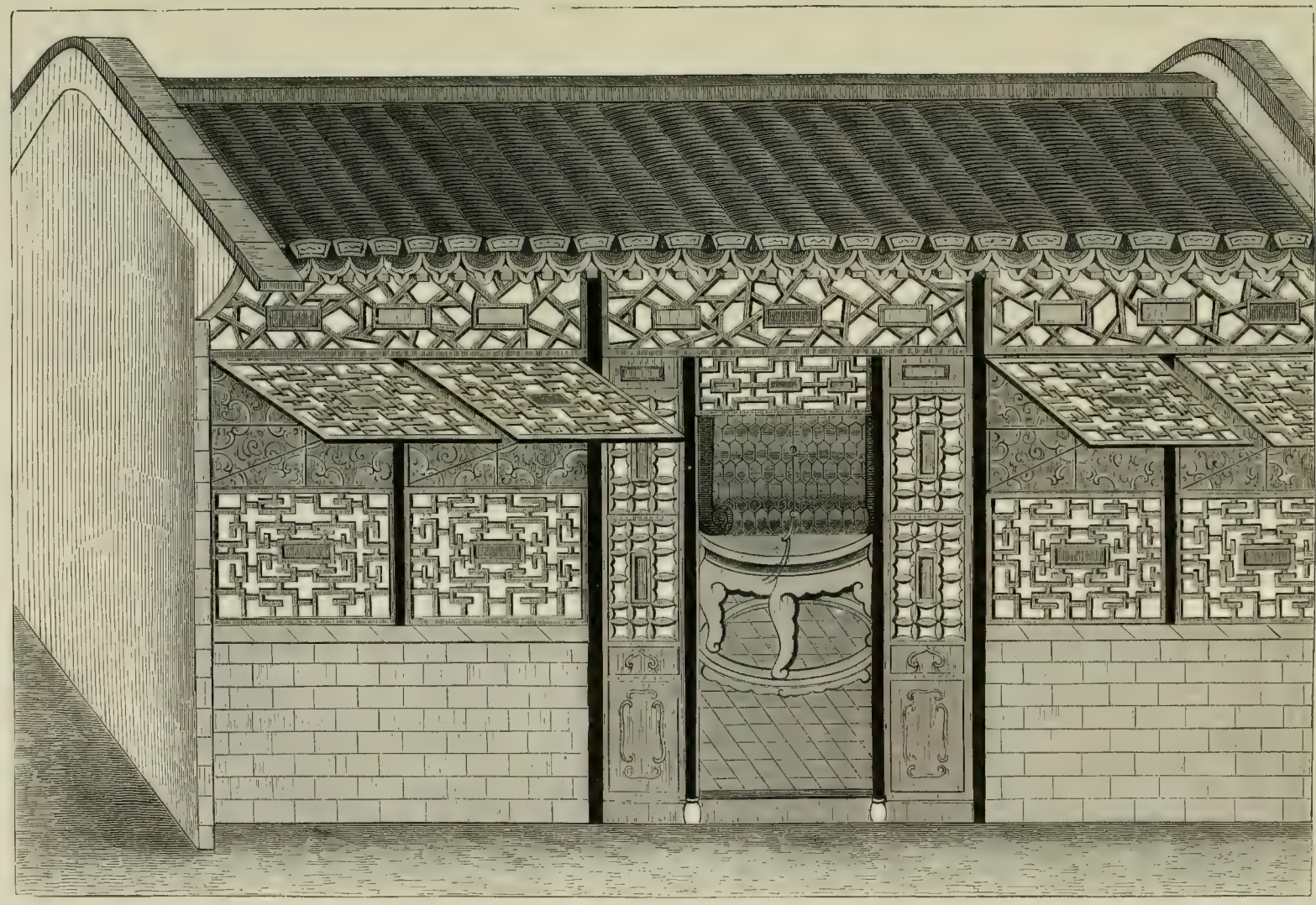
La mention des hôtes logés sous son toit;

Le nombre total des personnes nommées;

Le nom de la commune, pao, et celui du commissaire de police;

La date du document.

Après avoir franchi la porte, on contourne un écran de brique appelé pin-foñ, destiné à préserver l'intérieur de l'habitation des regards extérieurs. La porte est rarement, d'ailleurs, en face des pièces habitées, et on la place de préférence à l'une des extrémités du bâtiment ou du mur de la cour. Un grand vase placé au centre de la principale cour s'appelle kin-yu-kañ. Si l'habitation est grande, il y a plusieurs cours : chacune d'elles a, surtout dans le Nord, un petit bâtiment détaché sur chacune de ses faces. Chacun de ces bâtiments compte une, trois ou cinq pièces : on entre par celle du milieu. Les bâtiments et chambres placés sur la droite et la gauche de la cour s'appellent syañ-fañ; le bâtiment en face de la porte comprend, au milieu, le ta-tin ou ko-tañ, sorte de passage, de vestibule ou de salon, qui est le *tablinum* des Romains, et à droite et à gauche de cette pièce, les chambres appelées tmen-fañ. La seconde cour offre la même disposition. En face du ta-tin est le tañ-wʁ : c'est dans le fond de cette pièce, qui sert de salon de famille, que se placent les tablettes des ancêtres, les images des dieux lares et protecteurs. Lorsqu'il n'y a pas de tañ-wʁ, leur place est dans le ta-tin. Les chambres ou appartements, tmen-fañ, attenants au tañ-wʁ, sont occupés : ceux à droite en entrant, c'est-à-dire à gauche des autels domestiques, par le père et la mère, et ceux à gauche en entrant par leur fils aîné et les siens. Le



FAÇADE D'UNE MAISONNETTE.

Par la porte ouverte, dont le store est relevé, on voit le milieu de la pièce occupé par une table; les fenêtres, doublées en papier blanc, sont pourvues au milieu de petits vitraux.

second fils occupe le tmen-fañ attenant au ta-tin, qui correspond à celui du père de famille. Les autres logements sont distribués entre les autres enfants et les serviteurs d'après cette même règle, qui les classe du fond vers l'entrée et de la gauche à la droite en partant du fond.

Un fañ ou appartement (littéralement maison, demeure) se compose fréquemment de deux pièces : la première, un peu plus grande, appelée wɤ-tsö, est une sorte de salon ou une grande chambre; la seconde, appelée tao-kyen, est une chambre ou un cabinet.

Dans le nord et dans une grande partie de la Chine, les murailles des pièces habitées sont tendues d'étoffes ou couvertes de papier peint. Ce papier ne se vend point en rouleaux, comme le nôtre, mais en petits carrés dont la dimension varie entre $0^m.346$ sur $0^m.266$, et $0^m.994$ sur $0^m.625$. Il porte des rosaces, des fleurs, des bambous ; le prix en est fort modique : le mètre carré de papier à rosaces et reflets argentés revient à environ 11 centimes.

Les portes et les fenêtres sont souvent garanties du soleil par des nattes. A Tyen-tsin, on tend au-dessus des cours des sortes de tentes formées de toiles ou de nattes, et qui se manœuvrent comme le *velarium* des théâtres romains. Les fenêtres sont fermées par des châssis assez serrés et très-élégants, de bambou ou de bois, qu'on peut relever. Une petite vitre de couleur, quelquefois même trois ou cinq de ces vitres en occupent le centre ou divers points; le reste est, sur la partie qui regarde l'appartement, recouvert de papier non de chiffon, mais de coton brut : ce papier, très-solide, brave la pluie et tamise la lumière comme nos rideaux blancs. On le change ordinairement chaque année, en automne.

Les vitres, dont l'usage commence à s'introduire en Chine, pourront y devenir l'objet soit d'un commerce, soit d'une fabrication très-étendue.

On suspend symétriquement, dans les pièces habitées, de longues bandes portant des inscriptions verticales. Ce sont encore des toi-lyen ou toi-tsö. On y place aussi des tableaux d'une forme analogue, par jeux de deux, de quatre ou de six, et appelés kwa-piñ ou tyao-fɤ, et quelquefois par jeux de douze, et appelés alors wei-piñ.

On ne connaît guère, en Europe, le dessin et la peinture des Chinois que par les albums sur papier dit de riz, rapportés de Canton, où on les fabrique pour l'exportation. Il s'en faut de beaucoup que l'art chinois s'arrête à ce niveau. La Chine a plusieurs écoles et plusieurs genres de peinture. Il y a eu une école des jésuites Castiglione, Attiret, etc.; il y a une école moderne à Canton, mais il y a aussi d'anciennes écoles chinoises. Il y a la peinture fine exécutée sur soie, la peinture rapidement jetée sur papier non collé, par des mains habiles qui savent se priver de retouches; il y a, enfin, l'esquisse hardie à l'encre : on m'en offrit une, un jour, d'un grand

RÉDUCTIONS TRÈS-FIDÈLES DE DEUX PEINTURES CHINOISES TRÈS-LÉGÈREMENT JETÉES SUR PAPIER NON COLLÉ.

maître qui vivait, au siècle dernier, dans le Kyañ-nan; elle représentait en demi-grandeur, et avec d'excellents raccourcis, un Mantchou et son cheval. Je refusai d'en donner neuf cents francs; je l'ai regretté depuis. La figure humaine est rarement bien traitée; la perspective n'est pas toujours mauvaise, mais elle est toujours prise d'en haut, comme à Pompéi et en général dans les œuvres anciennes. Le dessin d'un ermitage donné dans la partie de cet ouvrage qui traite de la religion, à la page 91, permettra d'en juger. Dans la même partie, aux pages 50, 52 et 75, on trouvera de bons spécimens de dessin chinois. Je recommande aussi quelques gravures que j'ai fait copier : ce travail a été fait avec une exactitude parfaite. Les oiseaux et les vases à fleurs que je donne ici rendent admirablement aussi le dessin original et permettront de juger mieux des arts du dessin en Chine. Les peintures que j'ai fait exécuter moi-même, et dont les gravures sont répandues en plus grand nombre dans ce livre, sont médiocres; les artistes me manquant, j'ai dû me contenter de l'exactitude des détails que je voulais faire connaître au public européen.

Les mobiliers chinois sont variés et souvent d'une grande élégance. Les Chinois, plus civilisés que les Arabes et les Turcs, font habituellement usage de siéges, de lits et de tables de même forme que les nôtres. Le bambou ou le rotin entrelacés, l'ébène et les bois durs habilement travaillés, divers marbres, parmi lesquels le marbre ruinaire, en fournissent les matériaux. Les siéges ne sont point rembourrés, mais seulement recouverts de housses non cousues, habituellement rouges. Les tables sont couvertes de même par une housse qui en cache le côté tourné vers la porte, et qu'on appelle tшʁo-myen ou tшʁo-lyen, c'est-à-dire la face de la table. Le siége appelé kañ est une sorte de banc à dossier, long de cinq à six pieds, large de deux à quatre, et divisé en deux portions, pouvant recevoir chacune une personne, par une petite table dite kañ-tшʁo, de la même hauteur que les bras du meuble (environ un pied), sur laquelle on pose les théières, les tasses et les pipes.

C'est sur le kañ qu'on fait asseoir les visiteurs distingués : on les y fait placer à gauche ou à droite, suivant leur rang. On peut remplacer le kañ et le compléter par des tables de chaque côté desquelles se trouve un siége. On offre le thé sur la table du kañ ou sur ces tables.

La boiserie des lits est soignée et de bon goût. La couche est peu garnie : dans le Sud, elle est souvent à jour et reçoit des nattes fines; dans le Nord, elle consiste en un foyer percé à sa base d'une petite ouverture par laquelle on introduit des pailles de sorgho ou du menu bois. La chaleur s'y répand à travers des canaux adroitement ménagés entre les briques. On allume le foyer le soir, et l'on est souvent obligé de l'alimenter pendant la nuit. Ceux qui, comme moi, aiment les lits durs et détestent le poids des couvertures et des draps trouvent ce mode de couchage préférable à tous

RÉDUCTION TRÈS-FIDÈLE D'UN TABLEAU CHINOIS SUR SOIE.

les autres ; il n'y en a pas de meilleur pour des soldats qui doivent coucher vêtus. On avait cependant imaginé de les remplacer, dans quelques maisons de Tyen-tsin, par des lits de camp où les hommes étaient glacés. Les habitudes acquises dominent trop souvent ainsi ceux qui commandent ; d'aveugles préjugés viennent s'y joindre : c'est ainsi que l'on représentait comme insalubres et qu'à défaut de vin on ne distribuait point aux soldats les eaux-de-vie chinoises, peu agréables peut-être, mais assurément salubres, puisque des centaines de millions d'hommes en boivent sans inconvénient depuis des siècles. L'une des premières recommandations à faire à tous les officiers qui en pays étranger commandent des troupes devrait être d'observer avec soin la manière de vivre des habitants, afin d'y puiser constamment des leçons.

Les appareils de chauffage sont tantôt de grands et hauts *braseros* de cuivre, pareils à ceux qu'on voit en Espagne et en Orient, et qu'on alimente avec du charbon de bois ; tantôt des poêles mobiles de cuivre ou de faïence, ces derniers cylindriques, ceux de cuivre habituellement de forme sphérique, soutenus sur trois ou quatre pieds et couronnés d'une sorte de plateau carré percé d'une petite ouverture : c'est par cette ouverture qu'on y introduit des boules faites d'anthracite menu, mouillé et façonné comme un mortier, puis séché au soleil. Ces boules brûlant sans fumée, il n'y a pas besoin de recourir à un tuyau. Ni ce système, ni les braseros, ne présentent les inconvénients qu'une science de cabinet pleine de préjugés veut y voir : il faut seulement que le brasero soit allumé au grand air et qu'on ne l'introduise dans les pièces habitées que lorsque tout le charbon est incandescent ; si l'on a négligé cette précaution, et que l'acide carbonique paraisse en excès, on perce avec le doigt le papier d'une fenêtre ou l'on ouvre une petite vitre. Les maisons ferment si mal, en Turquie, que cette précaution n'y serait pas même nécessaire. Les cheminées auxquelles on se brûle sont assurément plus dangereuses que le brasero, expérimenté par assez de peuples et assez de temps. La seule objection qu'on y puisse faire, et c'est la plus grave de toutes, est qu'il chauffe assez mal. Le poêle chinois, comme tous les poêles, chauffe au contraire très-bien et sa forme est bien entendue.

Les plafonds sont souvent ornés de lanternes peintes ou de lanternes de corne admirablement divisée et réunie avec un grand art. Les chandeliers de cuivre ou d'argent sont travaillés avec goût.

Les coffres qui renferment les effets, souvent superposés et s'ouvrant de côté, comme des buffets, forment de grandes et belles armoires à fermoirs de cuivre poli : des casiers tourmentés contiennent divers petits objets, des jardinières, des vases, des tabatières en forme de flacon où le tabac se puise à l'aide d'une spatule adhérente au bouchon, des jɜ-i, des colliers, des éventails, des chasse-mouches, des brûle-parfums, des statuettes, des encriers, des compteurs, des livres, enfin, divisés en minces cahiers

enveloppés d'un cartonnage qui se ferme avec des chevilles d'ivoire. Il y a partout des livres; les paysans du Tsui-li, qui passe pour la Béotie de la Chine, en avaient tous : c'étaient des almanachs, des traités de culture, des récits miraculeux, des ouvrages classiques, des histoires de voleurs, des chansons et des romans plus ou moins moraux. Partout aussi l'on trouve de petites collections. Les Chinois, comme les Hollandais, ont la passion du biblot. Je ne la partage point; mais je ne puis y voir que la marque d'un caractère doux, d'un esprit rangé, comme je vois dans la malpropreté des nations méridionales de l'Europe l'inséparable stigmate de leur ignorance et de leur paresse.

Le costume des Chinois, plus commode que celui des autres peuples de l'Asie, est assez varié : très-long et très-ample chez les riches, très-réduit et très-simple chez les travailleurs, il présente chez les gens d'un état moyen quelques traits tels que les chausses collantes, le chapeau mou, la veste serrée comme un justaucorps ou la demi-robe entr'ouverte qui rappellent les bourgeois français du siècle de Louis XI.

Il consiste d'abord, pour les hommes, en une chemise courte, un caleçon, des bas cousus, le tout en toile de coton généralement belle et épaisse quand elle est faite en Chine et particulièrement dans le Kyañ-nan, sans force, au contraire, quand elle provient des économiques importations anglaises. Les toiles de Chang-haï ou de Ssñ-kyañ, larges d'un pied, valent de 11 à 12 centimes le pied. Celles de Tyen-tsin, moins bonnes, mais un peu plus larges, se vendent à un prix équivalent.

Le caleçon est tenu par une ceinture qui porte la bourse, disposée de façon à recevoir la montre. Un col de velours se ferme autour du cou, et par des appendices se rattache en avant et en arrière à la ceinture. Des jambières en soierie de couleur, qui se rattachent à la ceinture, emprisonnent les jambes jusqu'au-dessus du genou.

Une robe ou une demi-robe de soie à manches longues, serrée à la taille par une autre ceinture à boucle dorée et se boutonnant près de l'épaule gauche par un seul bouton, couvre ces premiers vêtements et est couverte elle-même par une autre robe ou une veste. On emploie en Chine beaucoup de draps russes, larges de quatre pieds cinq pouces. Le prix de ces draps varie, suivant la couleur et la qualité, entre 5 francs et 7 fr. 50 cent. le pied. Les velours russes noirs, larges d'un pied trois pouces, se vendent 75 centimes le pied; les velours chinois, de la même largeur, valent 2 et 3 francs. On porte, surtout dans le Nord, beaucoup de fourrures zibeline, renard doré, astrakhan, etc. : on les double en soie et on les porte tantôt le poil en dehors, tantôt le poil en dedans. Les fourrures, fort usitées dans le nord de l'Asie, l'est et le nord de l'Europe, l'étaient également parmi nous il y a quelques siècles. Le nombre des pelletiers était énorme à Paris. On chauffait mal les maisons, et

l'on vivait plus au dehors. Je crois que cette manière de vivre valait mieux que la nôtre. L'usage des fourrures est bien préférable à celui de nos vêtements d'hiver, lourds, durs et étriqués. Il est à remarquer, du reste, que pendant l'été les Chinois se couvrent à peine, et que, même dans le Nord, les gens du commun vont presque nus, et les marchands ne sont souvent couverts que d'un caleçon et d'une large chemise blanche.

Les coiffures sont la calotte, le chapeau mou, le chapeau d'hiver à bords relevés et inflexibles, et le chapeau d'été, de paille et de forme conique. Les chaussures sont des pantoufles à semelle mince, des souliers de feutre ou de velours, à haute semelle, brodés avec goût, et des bottes de soie à semelle également très-haute.

Les Chinois, non plus que les Turcs, ne savent pas encore distinguer, dans la fabrication des chaussures, le pied droit du pied gauche : c'est le plus grand inconvénient de leurs chaussures, qui sont un peu lourdes, mais très-chaudes et suffisamment imperméables.

En cérémonie, on porte des vêtements longs, les manches abaissées sur les mains; des bottes, et les chapeaux d'hiver ou d'été : on n'ôte point ces chapeaux, mais on ôte la calotte devant les magistrats, lorsqu'on paraît devant eux avec cette coiffure négligée. La queue, dont l'extrémité est garnie d'une tresse de soie, se roule souvent autour de la tête; mais il serait inconvenant de paraître ainsi dans la rue ou devant des supérieurs. Les domestiques la laissent toujours pendre lorsqu'ils servent : l'oubli de cette règle, chez quelques Européens, donne à leur maison les allures d'un cabaret.

Les femmes portent généralement des robes ou des paletots de soie à manches courtes et très-larges, échancrés au cou, croisés sur la poitrine et garnis sur les parements de broderies larges et fort élégantes. La manière d'arranger leurs cheveux varie de district à district, et rappelle dans quelques endroits, par sa disposition et par l'usage de grandes épingles, certaines coiffures italiennes. La tête est quelquefois ornée de petits diadèmes en métal encadrant ou soutenant des fleurs et des papillons en plumes d'un beau bleu de lapis et d'un effet très-gracieux.

On sait que les pieds des femmes sont habituellement réduits et déformés par la compression : il est à remarquer qu'ils le sont suivant des méthodes très-différentes sur divers points de l'empire. C'est ce dont ne se doutent pas les touristes et les médecins qui publient pour la millième fois les mêmes contes ou les mêmes détails anatomiques. Les femmes mantchoues, celles de la famille impériale même, ne connaissent point cette mode barbare, et si leurs pieds sont petits, c'est à la nature seule, qui les a fort bien traitées, qu'elles en sont redevables. La plupart des femmes chinoises du peuple, surtout dans les provinces où elles travaillent à la terre, sont également soustraites au supplice de la réduction des pieds. Les petits souliers brodés,

hauts et courts, des Chinoises, ressemblent à des pieds de biche. Il y en a de plusieurs modèles. Pour les femmes et même pour les hommes, la mode chinoise a, en effet, plusieurs capitales. Un homme habillé à Pékin attire l'attention à Chang-haï et à Canton, bien que les particularités de son costume ne frappent pas les Européens. La mode varie de plus aussi fréquemment en Chine qu'ailleurs; il suffit d'aller voir jouer au théâtre quelques pièces historiques pour en recevoir la preuve.

Il est naturel que ceux qui n'y sont point accoutumés n'aiment point la cuisine chinoise. Tous les Français n'aiment ni la bouille-abaisse dont je fais grand cas, ni la choucroute dont l'Alsace fait ses délices; les Anglais d'une classe peu élevée ne peuvent non plus se faire à la cuisine française; enfin, il en est de la cuisine chinoise comme de la nôtre, elle ne supporte pas la médiocrité.

Elle est, en effet, très-délicate; c'est une cuisine de petits plats choisis, soignés, et surtout admirablement dressés. Les barbares servent des moutons entiers : nous servons encore les viandes avant de les découper, on les découpe même souvent à table; on sert le melon avec son écorce, qui remplit l'assiette et glisse sous le couteau. Les Chinois sont plus raffinés : comme ils se servent de bâtonnets, kwai-tsö, avec lesquels ils ne peuvent saisir que des morceaux tout coupés et de la grandeur d'une bouchée ordinaire, ils servent toutes leurs viandes découpées ainsi, ce qui leur permet de les mélanger suivant certaines règles et d'y mêler des condiments déterminés. Ils découpent de même les fruits; ils servent le melon, les poires, les pommes, divisés en petits cubes, les oranges débarrassées de leurs pepins et recouvertes de leur peau rajustée au fruit après avoir été façonnée en étoile, en crabe ou en polype. La Chine s'étend du tropique à des terres glacées; les climats torrides n'y sont point séparés par la mer des climats tempérés : la Chine a tous les fruits et tous les légumes des contrées les plus heureuses; elle en a qu'elle seule possède; elle a le gibier mantchou et le gibier des plaines cultivées, le poisson de mer et celui de ses fleuves immenses. De Canton à Pékin, tout cela se transporte constamment, tantôt par terre, tantôt par mer; et de toutes les capitales du monde, il n'est que Londres peut-être où les produits des tropiques soient plus abondants et meilleurs qu'à Pékin. Paris même n'a pas de meilleurs fruits, et les choux blancs du Pei-xo, supérieurs à tous les autres, se vendent sur tous les rivages de la Chine.

Il serait extraordinaire qu'avec un soin raffiné et de tels éléments la cuisine chinoise fût mauvaise. Je l'ai, quant à moi, mangée pendant des mois entiers, la trouvant non-seulement supérieure à une cuisine européenne hasardée, mais encore excellente : plusieurs de nos officiers l'ont comme moi longuement expérimentée, et s'en sont montrés satisfaits : d'autres en ont à peine approché leurs lèvres, ou se sont

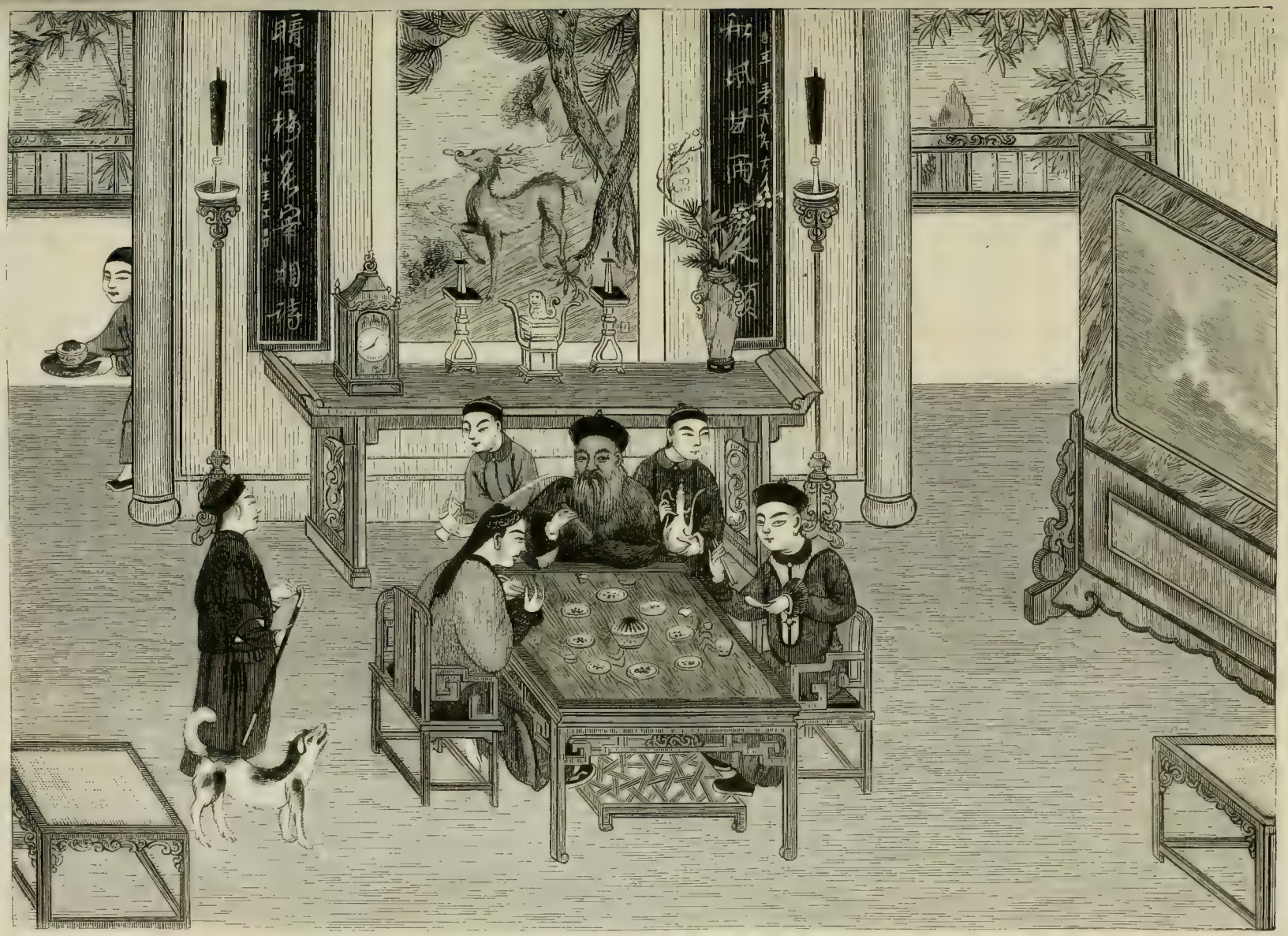
contentés d'en entendre parler et de lire ce qu'en rapportaient des touristes qui, après avoir servi de bouffons aux Chinois, venaient montrer à l'Europe une Chine bouffonne. Ceux-là condamnent la cuisine chinoise; ils la croient composée de ragoûts de chien, de confitures de crapauds et de pâtés de cloportes à l'huile de ricin (1). Il est possible que de pauvres affamés ou les semi-Chinois de Canton se repaissent parfois de mets étranges, mais presque toute la Chine les ignore; et bien que j'aie cherché à varier mes menus pour connaître tout ce que mangeait le peuple chinois, on ne m'a jamais servi que des viandes et des condiments connus de l'Europe, employés dans l'Inde, ou tout au moins et toujours acceptables à des hommes civilisés et délicats.

C'est à peu près ainsi que nous autres Français passons en Angleterre pour nous nourrir de grenouilles; il y a même à Boulogne des restaurants où les *cockneys* de Londres viennent manger ce plat prétendu national des Français, *frog-eaters*.

Pour moi, je ne vis ni de chien, ni de grenouilles; mais, sans préjugés et dégagé de toute habitude, je mange partout ce qui me paraît bon : j'aime la cuisine française, j'estime beaucoup de mets italiens et turcs, je choisis en Angleterre, je ne mange qu'en tremblant dans certains autres pays de l'Europe, et je dois dire que j'ai trouvé en Chine des faisans fort délicats, des canards fort gras, des jambonneaux gros comme le poing et exquis, des rougets accommodés à une excellente sauce, des raviolis, des macaronis, des vermicelles très-bons, des gâteaux semblables aux nôtres, celui, par exemple, que nous appelons génoise; du pain grillé, un peu massif, mais croquant comme le pain espagnol; enfin toutes nos victuailles et beaucoup de nos plats, soit que les jésuites qui nous ont apporté le dindon aient donné aux Chinois des leçons de cuisine, soit que les Tartares, qui vivent un peu comme nous et mangent de gros rôtis, aient introduit ces heureuses règles, soit enfin que les Chinois eux-mêmes aient de tout temps su faire une bonne cuisine. Je ne veux pas ici écrire le cuisinier impérial de l'Asie; désirant cependant donner une idée d'un repas chinois, je choisis dans mes notes le menu d'un dîner que j'ai offert à quelques officiers, et qui fut servi conformément aux règles les plus suivies, car on comprendra qu'en Chine comme en France l'ordre du service peut varier d'une province à l'autre.

Premier service, appelé tyen-tsin, consistant en seize soucoupes de salaisons et fruits; chaque soucoupe contenant deux objets de nature assez analogue, appelés pour cela xan-man, ou chinois mantchou, comme nous disons les *quatre mendiants,*

(1) Il y a la très-jolie mais peu véridique histoire d'un plénipotentiaire européen qui, dînant à côté d'un ministre chinois, voulut lui demander le nom d'un plat qui avait fait ses délices. Ne sachant pas le chinois, et pensant que ce devait être du canard, il l'interrogea par le mot de la langue universelle, *couac-couac.* — *Waw-waw,* répondit le Chinois. C'était du chien.



UN DINER DE FAMILLE DANS LE NORD DE LA CHINE.

On remarquera un principal plat qui va être changé et huit hors-d'œuvre, les bâtonnets, les cuillers en faience et les très-petites tasses à eau-de-vie. Un serviteur porte l'eau-de-vie dans une aiguière; deux autres tiennent, l'un une pipe ordinaire, l'autre, derrière la table, une pipe à eau. Le tableau représente un daim apportant le lin-tchŏ tsao, plante merveilleuse qui guérit tous les maux. Sur les toi-lyen, on lit des vers écrits sur le réveil de la nature par un ministre. Sur la table du fond, on voit une pendule, un brûle-parfums, des chandeliers, etc.

à savoir : quatre soucoupes de leñ-xʁn, lard et jambon froid ; quatre de kan-kwo, ou fruits secs, lechi (en chinois, xwei-yuan), amandes, etc. ; quatre de syen-kwo, ou fruits frais, oranges dressées, raisins, poires blanches (pei-li), mö-tsö, châtaignes d'eau découpées ; quatre de mi-tsyen, ou fruits confits, parmi lesquels les oranges du Fo-kyen, dites kiñ-kö, tsin-kwo et kan-lan, de la forme et de la grosseur d'une olive, et dont on mange la peau seulement.

Syao-wan, douze plats, jö-tɯao, à savoir :

Tʁñ-sun moo-kʁ, pousses de bambou, d'un goût approchant de celui de nos cardons, mais plus fin, aux champignons de la Mantchourie ;

Hya-jen, crevettes avec une sauce relevée ;

Kan-pey, mollusque assez insipide ;

Ko-tan, œufs de pigeon bouillis dans la graisse, mous et flexibles, avec une sauce aux pousses de bambou ;

Yu-tsö, ailerons de requin gélatineux, mais un peu croquants : plat cher, mais médiocre, auquel je préfère le suivant ;

Yu-too, estomacs de poissons gonflés et un peu aplatis, bouillis dans la graisse ;

Ko-tsö, pigeons en ragoût ;

Ki-pyen, poulet découpé en petits morceaux, avec des filets de jambon ;

Min-kʁ, boules blanches et croquantes d'os ou de colle de poisson avec une bonne sauce ;

Tsi-tsae tɯao-tʁñ-sun, herbe sauvage et bambou hachés ;

Ko-syen-mi, petit cryptogame arrondi (*Nostoch edule*), qui vient du Xʁ-nan et coûte cinq francs la livre ; le goût en est peu prononcé, mais assez délicat.

Je ne retrouve pas le douzième plat.

Second service, tyen-tsin. Quatre assiettes de petits pains, dont deux de pains de riz, à savoir : des pains sucrés dits myen-kao, cubiques, mous et parfumés à la violette ; d'autres salés dits nʁo-mi ɯao-tao, arrondis, mous, et contenant de la viande de porc ; deux assiettes de pains de froment, les uns sucrés dits simplement man-tao, et les autres salés formant des beignets de poisson ; du thé jaune des qualités dites mao-tsyen et ɯyañ-pyen, sans sucre. Ces thés, légers et délicats, valent cinq francs la livre ; ils n'ont que peu de rapports avec les thés achetés un schelling en Chine, exportés en Angleterre et ailleurs, après avoir été grillés ou enfumés, teints, parfumés, etc. Une eau brune et trouble, d'un goût empyreumatique, constitue le thé anglais. La Chine et la Russie en connaissent un autre.

Huit plats dits ta-tsay, à savoir :

Yen-wo, ou nids d'hirondelles en filaments minces, servis en potage avec des œufs de pigeon transparents par cuisson vive et arrêtée : le yen-wo est un plat cher, son

prix s'élevant, pour une dizaine de personnes, à quarante francs environ quand la qualité en est bonne : je lui trouve peu de goût ; on le dit aphrodisiaque, ainsi que le yu-tsö et d'autres mets ;

Canard en sauce ;

Pao-yu, substance plate, coriace, provenant d'un poisson ;

Kʁñ-kan, grandes moules bouillies ;

Tsin-toe yu-too, estomac d'un grand poisson en morceaux blancs et opaques ;

Xʁñ-ɯaŏ-yu, poisson avec une sauce rouge : plat très-bon ;

Moo-kʁ ki, poulet aux champignons de Mantchourie ;

Xʁñ-tʁ-ti-tsö, jambonneau bouilli très-délicat.

Rôtis, ɯao-jao. Quatre plats de viandes rôties découpées ; deux de viandes dites blanches en Chine, à savoir un quadrupède et un oiseau, mouton et poulet, et deux de viandes dites rouges, à savoir un quadrupède et un oiseau, porc et canard.

Pendant le dîner, on renouvelle souvent les hors-d'œuvre ; on mange avec tous les plats soit du riz bouilli, fan, soit du pain mou, man tao, soit du pain grillé, ɯao-piñ ; on boit de l'eau-de-vie, tsyeʁ, servie chaude, dans de petites tasses qu'on tient toujours pleines, par un domestique qui la porte dans une sorte de grande aiguière d'argent. On ne boit jamais d'eau en mangeant, ni hors des repas ; le thé y supplée toujours. L'eau-de-vie provient soit du riz, soit du blé, soit du kao-leañ, ou sorgho. Il nous fut servi ce jour-là une eau-de-vie de sorgho et quatre eaux-de-vie de riz dites mei-kwey, fʁ-tɯen, tyen-mi et yao-ɯao, légères, un peu sucrées, jaunes ou blanches, et moins empyreumatiques que les qualités communes. On cite encore, en Chine, les eaux-de-vie dites kwo-kʁñ-yué, foñ-kañ, yuan-ɯao, et celle de ɯao-ɯiñ, dans le Tɯö-kyañ. Les eaux-de-vie de sorgho de Tyen-tsin sont très-renommées, et il paraît, d'après certaines mesures prises par le gouvernement russe, qu'il s'en faisait en Russie une importation excessive.

Les Chinois aiment beaucoup la variété des plats ; mais chaque plat est petit. Cinq ou six amis vont dîner ensemble dans un restaurant, et prennent dix ou douze plats pour dix ou quinze francs ; à deux ou trois, un dîner analogue leur coûterait cinq francs. Des maçons se réunissent pour dîner : chacun porte une soucoupe, qui de légumes, qui de poisson, qui de haricots fermentés simulant du fromage, et en définitive ils font un repas meilleur que celui de nos ouvriers. Toute industrie et tout commerce sont, d'ailleurs, libres en Chine comme à Londres, et le peuple vit à bon compte dans des villes sans octroi ; mais aussi il vit bien, et il est remarquable que tous les peuples laborieux font de même, tandis que la sobriété distingue les peuples fainéants : l'Anglais se nourrit bien, l'Arabe vit de peu et boit de l'eau pure. Le riz est, du reste, un excellent aliment, léger, salubre, facile à préparer. On le dit moins

nutritif que le blé, parce qu'il contient moins d'azote : les Chinois mangent le même poids de riz que les Français de pain, et cependant ils sont, n'en déplaise à la théorie, aussi forts que les Français ; ils n'ajoutent cependant pas toujours du poisson sec ou même du thé à leur riz, et ne mangent pas plus de viande que les paysans français ou les paysans anglais, plus robustes eux-mêmes que les ouvriers des villes nourris de bœuf et de charcuterie.

Quelques indications suffiront à montrer ce que coûte en Chine, aux indigènes bien entendu qui n'ont pas nos habitudes, la vie matérielle. Mes notes se rapportent à Pékin ; les prix sont plus élevés, à Chang-haï, de 50 pour 100, sauf en ce qui concerne, par exemple, le sucre qui y coûte moins.

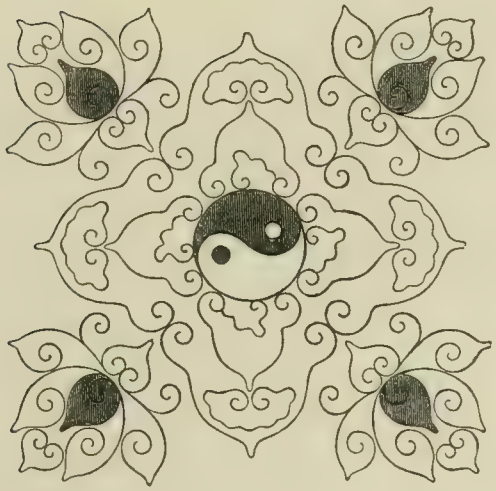
Par tan de 140 à 160 livres, on vend moyennement :

Le sorgho	5 à 8 francs.
Le riz	15 à 25 francs.
A Chang-haï, en général	15 francs.
Le nouo-mi, pour distiller et pour la pâtisserie	22 francs.
Le syao-mi, petit millet	8 à 10 francs.
Le xwañ-tao, pour huile de lampe et fromage chinois	12 francs.
Le tsin xwañ-tao, même usage	15 francs.
Le xei-tao, pour les chevaux	10 francs.
Le lu-tao, mangé et employé à faire le fromage dit tao-fou	20 francs.
Le grand blé, pour distiller	12 francs.
Le petit blé, pour faire du pain	22 francs.
Le yu-mi	12 francs.
Le kyañ-tao, qui se mange	15 francs.

Loyer par chaque pièce habitée ou non habitée et par mois	2 fr. 50 c.
Mouton, la livre	3 à 4 sous.
Bœuf (idem)	4 à 5 sous.
Porc (idem)	10 sous.
Poules et canards (idem)	9 à 12 sous.
Chandelle de suif (idem)	7 à 8 sous.
Chandelle d'arbre (idem)	12 à 13 sous.
Eau-de-vie et huile (idem)	7 à 8 sous.
Sucre blanc (idem)	14 sous.
Riz blanc (idem)	3 à 4 sous.
Charbon de terre, le quintal	2 fr. 50 c.
Charbon de bois (idem)	8 à 10 francs.
Dîner commun consistant en quatre grands plats et six petits pour quatre personnes	8 francs.
Thé, la livre	50 cent. à 5 fr.
Thé et pipe dans un établissement public	1 centime et demi.

Visite de médecin (on paye la chaise à porteurs)	1 fr. à 1 fr. 50 c.
Se faire faire la queue	1 sou.
Se faire raser la tête	3 sous.
Salaire d'un ouvrier	20 à 25 sous.
Salaire d'un journalier	7 à 8 sous et quatre ou cinq repas de riz.
Gages d'un domestique, par mois	12 à 15 francs.
Briques plus grandes que celles de Chang-haï, le mille	30 à 35 francs.
Briques à Chang-haï	15 à 18 francs.

Tuiles, la moitié du prix des briques.



INSTRUCTION PUBLIQUE

Instruction réelle. — Nature des études. — Examens. — Nombre des lettrés. — Situation des lettrés. Académies. — Programme d'études.

L'expérience et l'étude m'ont fait voir l'inégalité des races humaines; mais dans une même race elles me montrent des hommes absolument égaux.

Le génie, en effet, n'est qu'un rare accident; les familles illustrées par de grands services sont partout en petit nombre. Ces exceptions confirment une règle qu'aucun hommage librement accordé ne détruit ou ne menace. La fortune, extérieure à l'homme, rappelle par ses retours l'égalité qu'elle semble détruire.

C'est par l'intelligence que les hommes sont hommes. La faculté d'apprendre est plus vaste que tout le savoir recueilli dans le passé. Celui qui sonde les espaces du ciel n'a point droit de mépris sur celui qui laboure les plaines de la terre : ils n'ont chacun qu'une âme, et celle du paysan n'est point vide.

Sans doute, un savoir vrai, profond, varié, peut désigner à l'opinion publique les meilleurs guides de la cité; mais ici, point de malentendu : pas plus que les titres ne font des nobles, les examens ne font des sages, et quand une tutelle lettrée, se substituant à l'autre, s'impose à la superstition du peuple, il faut ou se résigner à la décadence, ou combattre sans relâche la secte usurpatrice et lui arracher ce drapeau menteur qu'on croit celui du savoir.

La connaissance de ces lois admirables qui meuvent les mondes, qui gouvernent et renouvellent la vie, élève l'esprit humain; la notion de quelques faits vulgaires rend facile à l'homme sa tâche de chaque jour. Il faut qu'il pense et qu'il travaille, qu'il juge et qu'il mesure, qu'il comprenne et domine de plus en plus tout ce qui l'environne.

Mais l'humanité a des serviteurs qui, manœuvres ou philosophes, observent ou concluent, ils font la science et la refont : la masse les suit de loin; absorbée par d'autres devoirs, elle n'entre point dans un détail qu'un répertoire bien fait suffit à lui garder.

Le monde marche, et le passé n'a que peu de leçons; le modèle n'est pas là. La liberté s'apprend dans les cités libres. Si les livres pouvaient faire des citoyens, si Démosthènes ou Caton l'avaient pu, Héliogabale eût-il régné? Chercherons-nous des aïeux parmi ces Romains dont la race s'éteint dans le Transtévère, ou dans cette antique Égypte dont trois hommes en Europe soupçonnent à peine l'histoire, qui cependant s'enseigne parmi nous?

J'aime l'histoire, et Pompéi est ma Jérusalem; mes goûts et du loisir m'ont, après et malgré le pensum de l'enfance, guidé vers certaines études. Il est bon que quelques-uns s'y livrent sérieusement, mauvais d'en imposer le simulacre aux autres.

Car dans cet enseignement, comme dans tant d'autres choses qui nous entourent et nous enlacent, il n'y a qu'un simulacre. Une tradition du moyen âge, l'initiation à de vains mystères, hiéroglyphes, sagesse antique ou langues mortes, suivant les temps, tel est le secret d'une petite église, gras clergé des dieux de la terre, qui, aux frais de tous, donne ses dernières leçons à ceux qui ont pu payer les autres; qui recueille le fils du lettré pauvre pour éviter que ce damoiseau ne déroge; qui domine l'État, s'impose aux gens de loi, aux médecins, met des corporations et des priviléges à la place de cette concurrence et de cette liberté que le vrai mérite ne redoute point; qui ne conserve, enfin, sa puissance qu'en tenant les profanes loin du temple.

Traversons le vide et les ruines blanchies qui nous séparent de 89; en face du prestige mort et de la chaîne des temps rompue faisons renaître la France par l'effort d'un peuple éclairé se gouvernant lui-même.

Que, dégrevés de charges excessives, la commune et le département, non l'État, ouvrent au peuple des écoles dont l'enseignement libre et varié dépasse le niveau réel du fallacieux baccalauréat; que la liberté seule nous donne des écoles plus hautes, et nous aurons des citoyens comme l'Amérique, des hommes d'État et de science comme l'Angleterre et l'Allemagne.

Sommes-nous trop pauvres pour donner le pain de l'âme, dans ce pays de luxe et de plaisirs, dans ce pays qui peut remplacer cent mille soldats par un million de volontaires, dans ce pays que tous redoutent ou respectent, et qui ne doit aux autres que l'exemple fécond du progrès dans la liberté?

Les Chinois, depuis Confucius, ont cherché dans la philosophie, dans l'amour de

la sagesse et dans l'imitation de l'antiquité la base de leur gouvernement, comme les musulmans dans la foi et dans des pratiques dévotes. Tandis que notre philosophie vacille et qu'un changement de ministre en pourrait amener un dans l'origine de nos idées ou nous priver de notre libre arbitre, la philosophie chinoise ne connaît de variations que dans ses commentaires.

Les cinq livres dits Kiñ, traitant de l'histoire, des anciens usages, renfermant diverses poésies ou des hiéroglyphes incompréhensibles; les quatre livres Ssö mu, qui contiennent la doctrine de Confucius et de ses disciples, forment l'esprit et le cœur de tous les Chinois aisés, comme l'*Iliade* et l'*Énéide* effleurées, quelques fables et Télémaque, celui de tous les Français dans la même situation.

Il faut convenir que si l'étude de certains livres suffisait à faire des hommes d'État, ce ne serait pas, au moins, l'étude des Kiñ chinois qui opérerait un tel prodige. Ils sont écrits en un beau style, avec une concision que la langue chinoise pouvait seule permettre, et qu'on ne peut comparer qu'à celle de Tacite : cette concision les rend très-obscurs. En raison même de leur antiquité, ils ne peuvent contenir que des maximes politiques surannées; leur valeur historique n'est pas bien grande. Leur morale est belle : la morale est partout la même, et il ne me semble pas, en définitive, que ces livres soient en rien supérieurs à ceux que d'autres peuples ont produits vers les mêmes temps. Ils ont eu, sans doute, autrefois une certaine valeur; ils n'en ont plus, de nos jours, que par la curiosité qui peut s'y attacher. Personne ne serait assez fou pour nous engager à en faire la base de notre éducation, et l'écrivain qui en composerait aujourd'hui de pareils n'en retirerait pas beaucoup de gloire.

Les Chinois apprennent tout par cœur, et sans se préoccuper même d'abord du sens de ce qu'ils apprennent : ainsi, tandis que nous apprenons des idées, ils n'apprennent que des mots; et tandis que nous arrivons à former des raisonnements, ils n'arrivent qu'à réciter des phrases. Apprendre par cœur un ensemble inintelligible d'abord, difficilement entendu plus tard, est une tâche aussi longue qu'elle est fastidieuse et ingrate : il faut une dizaine d'années d'application constante, et quelquefois bien davantage, pour arriver aux examens. Ces études ont, d'ailleurs, un caractère de patient acharnement heureusement inconnu en Europe. Tandis que nos écoliers passent, dans leurs études et dans la même journée, d'un sujet aride à un sujet intéressant, tandis qu'il leur est accordé quelques heures de récréation, l'écolier chinois, placé en face de son livre qu'il lit et récite, ou psalmodie depuis le matin jusqu'au soir, ne goûte quelque repos qu'au moment des repas; encore en est-il beaucoup qui mangent en étudiant. Entendant un jour dire d'un magistrat que c'était un nez noir, je demandai l'explication de ce terme singulier : cela veut dire, me répondit-on, qu'il met à son travail tant d'acharnement, qu'en refusant de le cesser pour

prendre son repas, tenant d'une main son livre et de l'autre son pain, il doit lui arriver souvent de mettre de l'encre dans son riz, ou d'y tremper du pain et de s'en barbouiller ainsi le nez.

Ce système féroce d'éducation a pour résultat inévitable d'abrutir ceux qui y sont soumis par le refus de tout repos et l'impossibilité de toute initiative : il n'est pas moins fatal à leur santé qu'à leur esprit. Les écoliers chinois pâlissent vraiment sur les livres; on les reconnaît à leur teint blafard, à quelque chose de triste et de maladif que l'on ne rencontre pas chez les autres enfants. Beaucoup ne résistent point à une si rude épreuve et périssent sur leurs livres; les plus robustes ou ceux qui ont la mémoire la plus facile arrivent seuls au port. Ce ne sont pas les plus intelligents, on doit le comprendre, qui réussissent le mieux, mais, bien au contraire, ce qu'on appelle en Chine les bœufs, c'est-à-dire ces intelligences lourdes et patientes qui traînent lentement, mais sans repos, une charrue pesante dans un sol dur et stérile. S'ils habitaient l'Europe, il y a lieu de croire qu'ils seraient forts en thèmes grecs et qu'ils sauraient par cœur la table des logarithmes.

L'instruction primaire est plus répandue en Chine qu'en France, bien que le suffrage universel n'y rende pas indispensable l'éducation des masses. Les méthodes y sont mauvaises : on y apprend, sans les comprendre, des caractères qu'il faut nommer quand le maître jette les carrés de papier qui les portent, et des livres qu'il faut réciter d'un bout à l'autre. Dans les écoles nombreuses, le prix annuel revient, en argent ou en riz, à huit, dix ou quinze francs; dans les écoles particulières, qui comptent dix à douze élèves, ce prix est de quarante à cinquante francs. L'instruction se donne souvent à domicile. Je ne connais pas d'écoles d'internes : il doit y en avoir; s'il en était autrement, je n'en plaindrais pas les Chinois.

Les Chinois admettent quatre grades littéraires, qui sont ceux de syeʁ-tsay, kyu-jen, tsin-шö, xan-lin. Les missionnaires ont traduit ces dénominations par celles de bachelier, licencié, docteur, académicien.

Pour obtenir le grade de bachelier, il faut se présenter d'abord au concours du шyen, ou arrondissement. Après être sorti vainqueur de ces épreuves préliminaires, on se présente au concours définitif, qui a lieu, selon le gré de l'examinateur, soit dans la capitale de la province, soit dans le chef-lieu du département. Le candidat doit faire trois compositions ayant pour texte les quatre livres Ssö-шʁ; deux de ces compositions, wen-tшañ, sont en prose et ont de quatre à six cents caractères chacune; la troisième, шao-шö, qui est en vers, peut comprendre cent soixante caractères.

Pour devenir licencié, les compositions exigées sont : une composition, en prose, sur les quatre livres : elle doit avoir six cents caractères au moins; une composition

en vers; une seconde composition en prose sur les cinq livres canoniques Ŏ-kiñ : cette composition s'appelle kiñ-wen; enfin, une quatrième composition appelée tsŏ, dont le sujet est au gré de l'examinateur.

L'examen des docteurs roule sur les mêmes matières que celui des licenciés; il en est de même de celui des académiciens, que se réserve l'empereur.

Les docteurs sont examinés au ministère des rites, Li-pŏ, à Pékin.

Les licenciés le sont dans le chef-lieu de la province : leur examinateur principal a le titre de tsiu-kao; celui des bacheliers a celui de syo-taï ou de syo-yuan. L'un et l'autre sont des académiciens envoyés de Pékin : le premier séjourne peu dans la province qu'il visite; le second y est en résidence fixe de trois ans habituellement, parce qu'en outre des concours qui ont pour objet l'admission des bacheliers, il doit en présider tous les quatre ou cinq mois, ou plus souvent s'il le juge à propos, d'autres moins nombreux, dont l'objet est de s'assurer que les bacheliers admis méritent la conservation de leur diplôme.

Les licenciés sont soumis tous les trois ans, comme les bacheliers, à la formalité de ces examens; mais leur nombre étant peu considérable, leur examinateur les a bien vite passés en revue.

Les compositions se font, pour les bacheliers, dans de grandes salles; pour les licenciés, dans des cellules. Je ferai observer, à ce propos, qu'on donne aux candidats à la licence et au doctorat, pour le travail de nuit, des chandelles de cire d'arbre qui éclairent mieux et ne salissent point le papier. Le prix de ces chandelles est très-élevé; elles viennent de Sse-tsuen et ne servent guère que dans les examens. Toutefois je dirai, en passant, que la chandelle commune est presque toujours revêtue, en Chine, d'une couche mince de cire d'arbre.

Depuis le moment de leur entrée au concours jusqu'au moment de leur sortie, les candidats sont privés de toute relation avec le dehors. Les édifices spécialement consacrés aux examens s'appellent sŏ-yuan; ils sont en général fort délabrés, et, hors le temps des examens, servent de refuge à des bandes de mendiants. J'ai eu un jour pour demeure un palais de ce genre, que je me suis hâté d'évacuer dès que j'ai pu obtenir un domicile plus propre.

Les examens des licenciés ont lieu tous les trois ans; ceux des bacheliers, deux fois en trois années et une seule fois pendant les trois années suivantes. On ne fraude pas beaucoup dans les examens; le mérite des candidats est, d'ailleurs, appréciable par leurs compositions, celles au moins qui roulent sur les quatre livres étant répandues par eux, à profusion, en dehors même du cercle de leurs amis. Toutefois, il y a peu d'années, un ministre fut exécuté à Pékin pour avoir trempé dans une fraude de ce genre.

Le candidat qui, dans les examens préparatoires présidés par le tsi-myen, ou sous-préfet, a obtenu le numéro 1, est sûr de passer à l'examen définitif; en conséquence, le numéro 1 est toujours acheté : c'est un petit bénéfice pour le sous-préfet. Un candidat achète quelquefois d'avance la composition d'un autre candidat plus instruit : ils n'ont pour cela qu'à changer de signature. Enfin, il arrive souvent que les candidats vont passer leurs examens dans une autre province où les concurrents sont moins redoutables : ils font alors certifier par un bachelier de cette province ou un personnage officiel quelconque qu'ils sont nés dans le pays et y habitent. C'est ainsi que les candidats du Kyañ-nan ont avantage à passer leurs examens dans le Tsi-li, où le nombre des étudiants est comparativement très-faible.

Le nombre des licenciés et des bacheliers à recevoir chaque fois a été fixé d'avance, pour les licenciés par province, et pour les bacheliers par arrondissement. On reçoit aussi un certain nombre de bacheliers, une vingtaine environ, par département, afin de ne pas décourager les candidats qui n'auraient pas pu être compris parmi les élus de leur arrondissement. D'après le livre rouge ou almanach trimestriel, le nombre de licenciés à recevoir annuellement s'élève, pour tout l'empire, à 1 245. Celui des bacheliers est de 1 600 à 1 800 pour le Tsi-li, de 1 200 pour le Kyañ-sŭ, de 1 200 pour le Ssŏ-tsuen, de 1 500 à 1 800 pour le Xŭ-pey. Cette répartition est peu équitable; on voit qu'elle a été dictée par des intérêts dynastiques. Le Tsi-li, province très-fidèle mais peu lettrée, a 229 licenciés, tandis que le Kyañ-sŭ, la province la plus lettrée, mais aussi, pendant longtemps, la plus hostile aux Tsiñ, n'en a que 69. Pour les bacheliers il en est de même. Il faut ici remarquer qu'en outre des bacheliers à recevoir par arrondissement il y a un certain nombre de bacheliers à recevoir par département, lesquels doivent naturellement être choisis parmi les plus instruits de ceux qui ont échoué aux examens d'arrondissement. Cette combinaison paraît bonne; elle ouvre à ceux qui ont succombé d'abord les dernières chances d'un jugement en appel.

Les chiffres que je viens de citer permettent d'arriver à une évaluation approximative du nombre des lettrés dans l'empire. En supposant que la vie moyenne des individus reçus licenciés soit de douze ans, il y en aurait 5000 dans toute la Chine; en supposant qu'elle soit de dix-huit ans, leur nombre s'élèverait à 7 500. Quant aux bacheliers, qui sont plus jeunes, en leur supposant une vie moyenne de quinze ans et en prenant, comme moyenne, le nombre de 15 admissions par myen, nous arriverions au chiffre de 187 000, et si nous leur donnions vingt et un ans de vie moyenne, 262 000. Nous aurions ainsi, en faisant une large part aux docteurs et aux académiciens, un total, dans le premier cas de 200 000, dans le second de 280 000 lettrés pour l'empire.

En supposant une population de 300 millions d'habitants environ (j'exposerai

ailleurs les motifs qui m'engagent à écarter les chiffres plus forts acceptés, ce me semble, avec trop de légèreté en Europe), on aurait ainsi 1 lettré sur 1000 ou 1500 habitants. Il s'en faut de beaucoup que le gouvernement puisse les employer tous, soit comme mandarins, soit même comme agents subalternes des mandarins; il y a, d'ailleurs, des bacheliers par achat, que l'on appelle kyen-mañ (1) et qui jouissent des mêmes droits que les autres. La condition des lettrés est, en conséquence, assez précaire; la plupart d'entre eux sont fort misérables. Il n'en est pas de même des gradués militaires, par cette raison que les jeunes gens riches, mais paresseux, qui veulent avoir le droit de porter un globule, échapper aux vexations des magistrats, et quelquefois en infliger au public, choisissent les examens militaires, qui ne roulent à peu près que sur l'adresse à certains exercices du corps.

Le grand nombre des lettrés s'oppose à ce qu'ils soient fort considérés. Du temps des Miñ, lorsqu'il y en avait beaucoup moins, le public les traitait avec déférence, leur laissant, par exemple, le haut du pavé. On a beau, aujourd'hui, proclamer et afficher avec grand appareil les noms des candidats heureux, le prestige n'en est pas moins effacé, et le plus sûr profit d'un bon examen consiste peut-être encore dans les petits cadeaux de deux ou trois onces que le nouveau bachelier reçoit de ceux auxquels il offre sa thèse.

C'est ainsi que dans les pays turcs et arabes l'enfant qui est parvenu à écrire proprement et sans faute le Fatha, ou chapitre d'introduction du Coran, va le présenter successivement à toutes les connaissances de sa famille, qui lui font de petits présents.

J'ai moi-même encouragé ainsi le progrès des lettres arabes et chinoises; et bien que ce que je donnais fût peu de chose, comme je ne le puisais pas dans l'escarcelle des pauvres et que j'étais de plus entièrement incapable d'apprécier le mérite d'une thèse chinoise, je n'étais inférieur en rien aux Mécènes les plus illustres.

Les bacheliers sont autorisés à porter un globule d'argent ou argenté. Dans la pratique, ce globule est remplacé par celui de cuivre doré, insigne des trois derniers rangs de la hiérarchie chinoise. Tous les lettrés, les académiciens même, portent ce globule, qui ne suffit pas à leur assurer une grande considération.

Les lettrés, en général, reçoivent de ceux qui leur adressent la parole la qualification de lao-yé; les bacheliers, toutefois, n'ont droit qu'au titre de siañ-kʉñ.

Les lettrés sont soumis à une police spéciale et ne peuvent subir de peines corporelles qu'après avoir été dégradés.

(1) Le prix de leur diplôme, fixé à 108 onces, était ordinairement de 150, en raison des cadeaux à faire aux magistrats. La pénurie financière de l'État permet aujourd'hui d'acheter ces diplômes au prix de 80 ou 90 onces.

Nous avons vu que l'examen des docteurs était à peu près le même que celui des licenciés, avec cette différence que c'est au ministère des rites, à Pékin, et sous la présidence d'un délégué spécial de l'empereur, que cet examen avait lieu. C'est parmi les docteurs que sont choisis les dépositaires principaux de l'autorité impériale. Les académiciens ont, à Pékin, un ya-mön, ou palais, si l'on peut donner ce nom à un mauvais bâtiment dont toute l'armée de Chine a pu constater le manque d'entretien.

Cette académie compte actuellement un personnel de cent quarante-six individus, savoir : six syeʁ-tшwañ, appelés aussi tшwañ-yuan, et quatre-vingt-quatorze pyen-syeʁ, qui ont le titre de xan-lin; huit kyen-tao et trente-huit шʁ-ki-шö qui sont pourvus seulement du titre de docteur, et parmi lesquels l'empereur choisit de préférence les académiciens titulaires. Il y a de plus, comme chefs politiques de l'académie, deux tшañ-yuan шuo-ssö, ayant sous leurs ordres dix шö-tʁ-шyo-ssö, cinq шö-tʁ et cinq шö-kyen. Les deux premiers portent le bouton rouge du second; mais en raison de fonctions étrangères à l'administration de l'académie, ils reçoivent annuellement 150 onces et 150 demi-tan de riz chacun : le demi-tan, ou xʁ, représente un poids d'environ 80 livres. Les dix suivants portent le bouton du quatrième rang, et reçoivent 105 onces et 105 mesures de riz. Les dix derniers ont 80 onces et 80 demi-mesures.

Quant aux académiciens proprement dits, les syeʁ-tшwañ reçoivent 60 onces et 60 demi-mesures. Tous les autres n'ont que 45 onces et 45 demi-mesures.

45 onces équivalent à 360 francs, soit environ un franc par jour, et les prestations en riz n'ayant pas une valeur beaucoup plus grande, il est permis de dire que les académiciens chinois, lorsqu'ils n'ont pas une fortune privée ou lorsqu'ils n'obtiennent pas de grands emplois dont ils cumulent les produits, ne peuvent que végéter dans la misère, quelque peu élevé que soit à Pékin le prix des denrées de première nécessité.

Il existe, en outre de l'académie des Xan-lin, dans le Шañ-tʁñ, ayant pour siége la pagode de Confucius, une corporation dite des ʁ-kiñ po-шö, composée des principaux descendants de Confucius.

Il me sera permis maintenant de détourner mes regards de ce spectacle triste et mesquin pour les reporter sur les écoles nombreuses qui s'ouvrent à la jeunesse chinoise par les soins des Américains ou des Anglais. Je voudrais pouvoir prendre ma part d'une œuvre aussi utile. Je voudrais aussi que le prosélytisme n'en fût pas l'objet; que la foi et la science humaine ne vinssent point s'y mêler trop indiscrètement. Si j'avais à leur tracer un programme, ce serait celui même que je voudrais voir l'État français imposer dans nos écoles primaires aux communes et aux départements, libres d'y ajouter comme de choisir leurs méthodes, leurs livres et leurs

maîtres, afin que les hommes restent distincts et ne deviennent point une vile fange frappée, dans un même moule, à la même effigie.

Ce programme comprendrait :

La lecture, l'écriture, la sténographie, le dessin, l'étude de la grammaire et de la langue nationale ;

Les éléments de la cosmographie, quelques notions géologiques, la géographie physique et politique, la géographie nationale, les faits principaux de l'histoire universelle, l'histoire nationale, un aperçu de la constitution politique et des lois civiles ;

L'arithmétique, les parties doubles, la géométrie dans ses applications les plus communes, quelques notions pratiques de mécanique, de physique et de chimie ; la mention de quelques faits et l'exposition des grandes lois de l'anthropologie, de la zoologie, de la botanique.

On y pourrait ajouter, suivant les lieux, une langue étrangère, la navigation, quelque culture spéciale, la métallurgie, la chimie appliquée aux arts, etc.

On y pourrait encore joindre la gymnastique, les exercices militaires et le tir.

De telles études ne feraient pas des hommes trop savants pour mener la charrue ; il n'en saurait exister de tels ; mais elles en feraient d'assez savants pour conduire même l'État ; elles feraient des hommes désireux de s'instruire davantage, et dont l'exemple stimulerait l'amour-propre du riche ; elles forceraient le gentilhomme à demander à des leçons coûteuses et d'un ordre élevé la conservation de l'estime publique et d'une juste influence.

Mais comment un seul maître enseignerait-il tant de choses ? Pourquoi, répondrai-je, un seul maître dans les communes riches ? On peut avoir des maîtres auxiliaires, des maîtres en mission, des maîtres se transportant avec le matériel de leur enseignement ; on peut avoir même des maîtres volontaires, lorsqu'il s'agit seulement de quelques leçons. Nos officiers enseignent leurs soldats : quel propriétaire instruit refuserait d'acheter au même prix l'affection de sa commune ?

Mais les champs réclament l'enfant du pauvre. Pourquoi donc est-il pauvre ? Parce que la magnificence publique vide sa bourse et que la conscription vide sa maison. Rendez-lui quelques oboles et quelques-uns de ses fils, vous aurez des soldats moins chétifs, plus de blé dans vos greniers, plus d'enfants dans vos villages. Et comme la puissance d'un peuple dépend non de la force qu'il dépense, mais de la force qu'il réserve, votre puissance n'aura fait que grandir.

Quant à l'enseignement spécial et supérieur, il serait abandonné à des compagnies riches et rivales, qui continueraient à donner des diplômes dont le public apprécierait seul la valeur, comme il apprécie celle des marques de fabrique.

AGRICULTURE

Supériorité de la Chine. — Lois de l'agriculture. — Outils et méthodes. — Cultures alimentaires. Colons partiaires. — Produits textiles. — Almanach du cultivateur.

Un de ses disciples demandait à Confucius de lui expliquer la culture des champs : « Il n'est pas, lui répondit Confucius, un vieux paysan qui ne puisse vous en apprendre là-dessus plus que moi. » La Chine est le vieux paysan, et notre jeune agriculture et nos agriculteurs en chambre en peuvent encore recevoir plus d'une leçon.

Les hommes sont même, par ce qu'ils savent, bien plus égaux que les pédants ne veulent l'avouer : les uns possèdent des notions générales et hautes, les autres savent le détail des petites choses qui les touchent; les premiers meuvent le monde, les autres le nourrissent.

Je traversais un jour, avec un ami, un champ de blé. Nous causions agriculture. Tout d'un coup mon ami, homme d'esprit, m'arrêta court, et me montrant un paysan courbé dans sa moisson : « Taisons-nous, me dit-il, et prenons garde que cet homme ne nous entende, il rirait trop de nous. » Depuis des milliers d'années, le paysan, qu'avec Virgile les beaux esprits disent stupide, cultive une terre dont le secret s'est transmis, sur laquelle bien des méthodes ont eu leur jour d'essai, sur laquelle on a tenté plus d'une culture nouvelle, revenant souvent, par oubli, sur les mêmes fautes, comme la France actuelle, ignorante des livres, reprenant aujourd'hui des expériences que les jésuites de Chine ont faites. Le paysan sait ce qu'il fait, et s'il ne sait point le pourquoi de ce qu'il fait, son ignorance n'est pas plus grande que celle de l'industriel, que celle du médecin, que celle même du législateur que l'instinct conduit à travers les hésitations d'une raison inquiète.

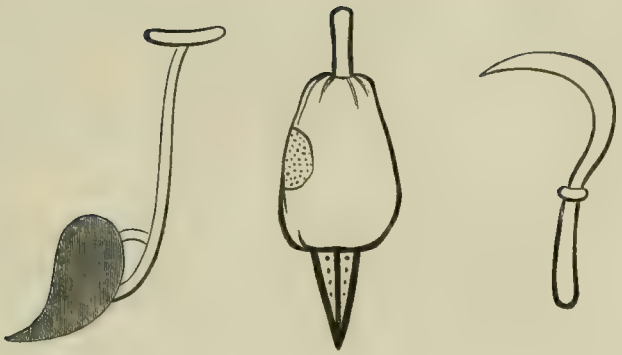
La science, par la voix du baron de Liébig, a proclamé parmi nous cette grande loi de l'agriculture, qu'il faut rendre à la terre les éléments que les récoltes lui enlèvent pour en obtenir des récoltes égales. Méconnaissant cette loi, bien des États ont décliné; la Perse, l'Algérie, le Mexique, l'Italie même et l'Espagne, sont de ce nombre. La Chine, cependant, ce vieux paysan du monde, mieux inspirée, reçoit son aliment de champs qu'elle alimente également, et dont la fertilité maintenue défie la faim de l'homme et les injures du temps.

Elle ne va fouiller, cependant, ni ces ossuaires, seuls monuments d'une gloire insensée, ni les îles de guano, dernier espoir de nos champs; elle se suffit à elle-même : elle est donc pour nous un grand exemple. En vain nous étudierons le détail de ses méthodes, le menu de ses cultures; l'homme, la terre et le climat ne sont pas les mêmes ici que là-bas : là-bas, l'homme pullule, et ses bras ne quittent point la terre; là-bas, le climat est beau, les froids hivers du Nord n'excluent pas de chauds étés, les saisons ont cette régularité que leur assure une contrée vaste et massive, extrémité du plus large continent, ouverte sur l'océan le plus large. Le ciel ne nous fut pas si clément, et si le Chinois entretient sa terre, comment l'Européen pourrait-il refuser à la sienne le secours que sa pauvreté réclame?

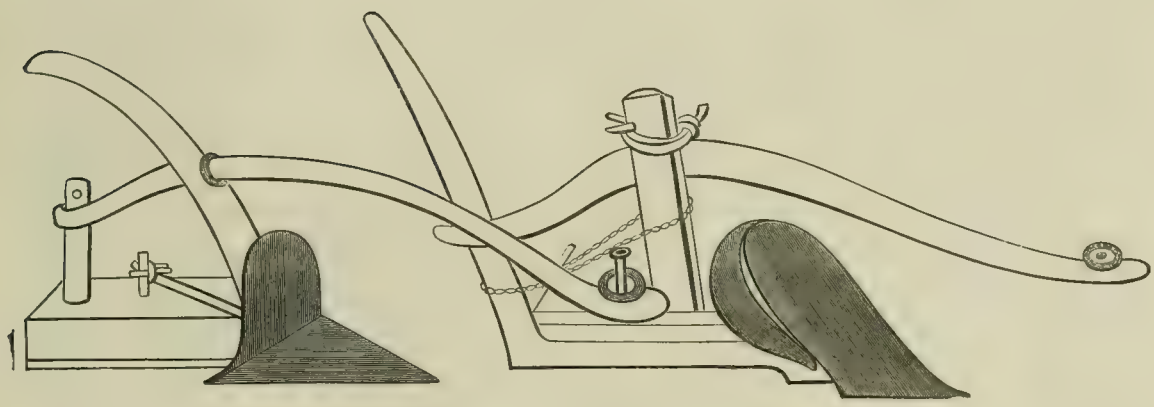
L'étude de l'agriculture chinoise est affaire seulement de curiosité. Plusieurs Européens, et R. Fortune entre autres, ont traité ce sujet; le docteur Maron a décrit avec méthode, avec précision, avec une haute intelligence de son sujet, celle du Japon, qui en diffère à peine; les Chinois et les Japonais ont écrit sur l'agriculture des milliers de traités pleins de faits, de détails et de dessins : la brève analyse de quelques-uns de ces ouvrages donnerait à l'Europe une connaissance claire et complète de l'agriculture de l'extrême Asie. On doit s'étonner que ce travail ne soit pas fait encore : il est facile aux sinologues, nos bibliothèques leur en fournissent les éléments; on l'a déjà même commencé, on l'a abordé par plusieurs côtés : ce qui regarde la soie, par exemple, est bien connu par les traductions de M. S. Julien, et ce qui regarde le coton par celle anonyme d'une partie de l'encyclopédie agricole chinoise.

Les agronomes chinois distinguent des terres sablonneuses, argileuses, inondées, irrigables par canaux ou par coupures, cultivables en terrasses, etc.; ils distinguent encore les terres propres à la culture du blé, dites ti, à celle du riz, dites tyen, et à celle des légumes, dites pŏ.

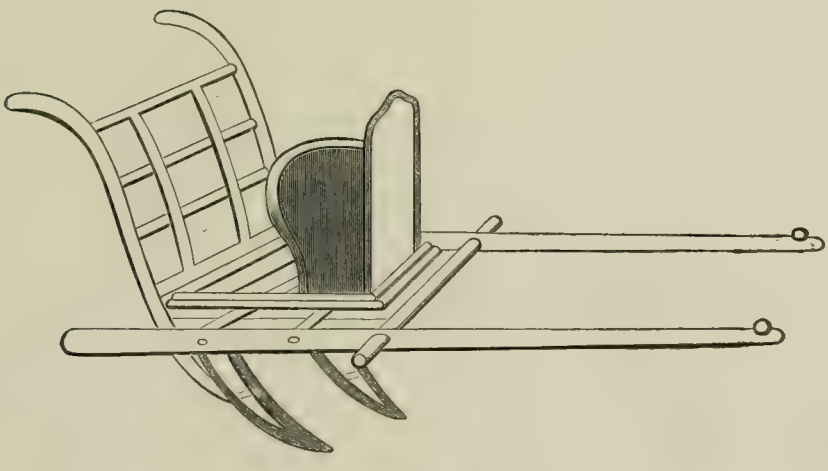
On fait, en Chine, un grand usage des cendres, de la poudre d'os, du sel, de la marne, de la chaux, des résidus huileux, des engrais animaux, et surtout de l'engrais humain employé tantôt sec, dans le Nord surtout, tantôt abondamment délayé, modifié par une exposition assez longue au soleil et à l'air, et versé sur les champs, comme cela se pratique en Flandre. Rien de ce qui peut maintenir la fertilité du sol



LAI-FOU. XOU TCHOUN̆, SEMOIR. FAUCILLE.



LI, CHARRUES.



LOU TCHEOU, SEMOIR.

n'est perdu ni dans les campagnes, ni dans les villes, où les cultivateurs, en portant leurs produits, viennent chercher l'engrais dont ils ont besoin.

L'irrigation se pratique de mille manières : à la main, comme dans la basse Égypte ; avec des pompes très-variées, avec des norias, roues à pots, à cylindres de bambou, à chapelets, mues par des hommes, des animaux ou même le vent. Dans le fʁ de Xwei-nñan, en effet, on voit des roues horizontales mues par quatre petites voiles.

Parmi les machines agricoles, il faut citer les moulins à huile dits yeʁ-tɯañ, ceux à farine, les rouleaux et les pilons à décortiquer le grain (toey), les appareils bien connus partout qui servent à enlever les graines du coton, divers couteaux à paille, divers fléaux (lyen-kya, yao-tsi), des vanneuses (lʁñ et yañ-ɯan), etc., etc. Dans les champs, on fait usage de charrues à main (lai-fʁ) et de charrues (li) traînées par des bœufs ou par des buffles sobres, robustes et presque amphibies. Ces charrues ont un soc de bois dur, de bois garni de fer, ou de fer, suivant la nature des sols et des cultures. La plus grande économie règne dans tout l'outillage chinois. Il y a longtemps que la Chine a compris que la terre avare et dure voulait des maîtres rustiques et parcimonieux.

On remue aussi la terre à la pioche, à la bêche, à la houe ; on brise les mottes avec des marteaux ; on herse avec des branchages, avec des herses carrées (fañ-pa), en forme de V (jen-tsö-pa), et d'autres formes encore, auxquelles l'homme ajoute son propre poids ; on aplanit avec des rouleaux de pierre unis, ou munis de dents ou de pointes (kyao-tʁ, mö-li-tsö, mʁ-li-tsö) ; on recouvre le grain avec d'autres roues de pierre appelées tun-tɯö ; on sème à la main, avec le xʁ-tɯʁñ ou semoir en calebasse, calebasse ou cône creux tenant jusqu'à quinze livres de grain, terminé par un appendice percé de trous qu'on bouche avec le doigt en marchant, et qui laissent échapper le grain quand on plonge l'instrument dans le sol. On sème sur les terres à blé, dans le Nord, avec le lʁ-tɯeʁ, traîné par des bœufs, muni de deux lames qui ouvrent la terre et d'une caisse d'où le grain s'échappe pour atteindre les sillons ouverts. Je dois citer encore, en passant, le siége basculant de bois, ou cheval de bois, dont on fait quelquefois usage pour aller dans les champs de riz ; la faucille, très-répandue et très-semblable dans tout l'empire ; les fourches, les râteaux, etc., etc.

Mais c'est encore plus avec leurs mains et même leurs pieds, dont les orteils sont plus mobiles que les nôtres, que les Chinois travaillent, brisent, aplanissent un sol qui, pour recevoir, par exemple, les pistaches de terre, doit être propre et délié comme de la cendre passée au crible.

Les cultures les plus importantes ou les plus remarquables sont le riz, le grand blé (ta-mac), le maïs et le sorgho (kao-leañ), dont on fait de l'alcool ; le petit blé (syao-mac), dont on fait du pain ; le sarrasin (kyao-mae), le *Panicum italicum* (so),

HERSAGE DU TERRAIN SOUS L'EAU. — D'APRÈS UN ALBUM CHINOIS.

le millet (syao-mi), etc.; le pois jaune (xwañ-tao), dont on tire de l'huile; divers autres tao, le tшi-ma ou sésame, le fourrage appelé mo-sʁ, l'igname (yu), le mûrier, le coton, l'*Urtica nivea* (tшʁ-ma), le tшʁ ou chanvre à cordages, le ko (*Dolichos bulbosus*) et diverses plantes textiles classées parmi les chanvres ou ma, le thé, le tabac, le sucre, le pavot, l'indigo (lan), le *Carthamus tinctorius* (xʁñ-xwa), l'arbre à cire, le bambou à tuyaux, à meubles, à papier, etc.; le camphre, la rhubarbe, le ricin, le gingembre, les épices, etc.

Presque toutes les cultures se font par lignes plus ou moins espacées, entre lesquelles on peut placer des plantes qui demandent au sol d'autres aliments, ou semer ultérieurement une seconde ligne de la plante principale, destinée à être récoltée plus tard que la première. Un même sol peut porter, pendant les mois d'hiver, du blé et des plantes vertes, des fèves, par exemple; pendant ceux d'été et d'automne, du riz en deux lignes, l'une récoltée en juillet, l'autre plus tard.

Dans le Nord, en général, on ne fait qu'une récolte de riz par an, et le blé n'est semé que de deux années l'une. Le sol du Xʁ-nan est si bon que le riz s'y cultive presque sans engrais. Dans certaines provinces, il y a de grandes propriétés divisées en grandes fermes ou en petites métairies. Ailleurs, le sol est très-morcelé : cela dépend de circonstances locales telles que la fertilité du sol, l'appel des capitaux par le commerce ou l'industrie. L'égal partage des successions, qui doit, assure-t-on, diviser notre sol en parcelles incultivables, n'a pas eu en Chine cet effet; il ne l'a jamais eu en France, dans les pays soumis à la coutume de Paris, source trop oubliée du code civil : il s'oppose au maintien des familles, et, à ce point de vue, le despotisme n'a pas à s'en plaindre. Mais la propriété ou est transmise par vente, ou ne se divise que pour se reconstituer plus tard, ou ne reste divisée que s'il y a un profit réel à ce qu'elle le soit. Il est bon que les pâturages soient communs, que les forêts aient peu de maîtres, que les mûriers, les vignes, le riz, les jardinages soient aux mains qui les travaillent. La nature a fait cette loi, et le monde l'observe mieux que si des législateurs s'étaient amusés à l'écrire. Plus la civilisation marche, plus l'activité humaine se développe, plus le commerce et l'industrie rémunèrent le capitaliste, et plus aussi le paysan a besoin de bien-être. La rente des champs diminue alors : le laboureur seul trouve un vrai profit dans leur exploitation; la terre passe entre ses mains. Quand il se presse trop, l'usure rend la terre au capitaliste; mais le fleuve social suit sa pente malgré les rochers, et bientôt la civilisation, non les lois, supprime le servage, et du serf fait un citoyen.

Sur les terres dont j'ai parlé tout à l'heure, les métayers partagent la moisson d'été, ta-mao, ou le riz, avec le propriétaire, et gardent la moisson d'hiver, syao-mao, ou le blé et les fèves. Les métayers fournissent le bétail, les engrais et l'outillage; le pro-

priétaire paye l'impôt. En très-bonne terre, le moo, dont il y a quinze à l'hectare, donne environ six tan ou six hectolitres de tao, ou riz brut, soit trois tan de riz décortiqué, valant de 12 à 15 francs l'un, et quatre tan de blé ou de fèves. Le moo vaut alors de 180 à 200 francs dans le Kyañ nan. Une terre moins bonne vaut, à Tyen-tsin, de 300 à 400 francs, les paysans étant propriétaires et très-désireux de s'agrandir. Trois moo, près de Chang-haï, nourrissent aisément quatre hommes. Un homme qui cultive deux moo est à son aise : avec un peu d'aide dans les moments de grand travail, il peut en cultiver jusqu'à six et huit dans le Kyañ nan, et bien plus dans le Tmi-li. Les journaliers se payent de 80 centimes à 1 fr. 10 cent., ou 35 à 50 centimes et sont nourris. Les femmes, dans les pays où elles travaillent, dans le Kyañ nan par exemple, reçoivent 30 à 35 centimes, et les ouvriers d'art 1 franc et 1 fr. 50 cent. Ces salaires, un peu plus élevés autour des villes, un peu plus bas dans les provinces, telles que le Ssö-tmuen où l'argent est rare, peuvent être regardés comme la moyenne. Comparés au prix des subsistances, des vêtements et du logement, ils sont supérieurs à ceux des journaliers et des artisans dans la plus grande partie de l'Europe.

Il y a plusieurs sortes de riz auxquelles conviennent des sols et des procédés de culture différents. Celles qui se cultivent dans les terres bien irriguées nourrissent presque toute la Chine. Le sol labouré profondément, inondé, hersé sous l'eau et aplani avec soin, reçoit, en avril ou en mai, les semences qu'on a laissé tremper pendant deux ou trois jours et qu'on recouvre en promenant une planche sur le terrain. Au bout de douze ou quinze jours, les feuilles se montrent au-dessus de l'eau : on arrache les plants pour les planter, par paquets de cinq ou six, en grandes lignes sur un autre terrain. On fume souvent, en arrosant avec de l'engrais liquide surtout, et on maintient l'irrigation qui doit suivre la croissance du riz. On sarcle, on écime à la faux en juillet; un mois après, les grains se forment. On récolte en août ou septembre, soit dans l'eau, soit après l'avoir fait écouler; on bat ensuite et on crible. Il est très-remarquable que la culture du riz ne soit point en Chine, ni ce me semble à Damiette ou dans l'Inde, une cause d'insalubrité. Il serait utile qu'on se rendît compte des causes de ce phénomène; il est probable qu'on trouverait alors le moyen de doter une grande partie du midi de la France de rizières sans que la santé publique en fût affectée.

Dans le Nord, le syao-mi, le kao-leañ et le xwañ-tao se sèment vers le 20 avril : les deux premiers se récoltent vers le 20 septembre, le troisième vers le 20 octobre; le sarrasin se sème au commencement d'août; les blés, en septembre ou plus tard, pour être récoltés au printemps.

Le coton, connu de tout temps en Chine, n'y est cultivé que depuis le treizième ou le quatorzième siècle : il y a pénétré par le Fo-kyen, et se récolte aujourd'hui dans

presque tout l'empire; il réussit même très-bien dans le Nord. Cette culture est devenue très-importante pour nous. L'Europe, qui cherche partout du coton, en a acheté à Chang-haï, entre le 1er juin 1863 et le 31 mai 1864, 664 446 piculs ou tan, d'une valeur de 12 805 494 onces d'argent, soit plus de 100 millions de francs. Sʁñ-kyañ, qui fabrique des cotonnades fort bonnes, perdait beaucoup à l'introduction des cotonnades anglaises; aujourd'hui l'industrie anglaise enrichit Sʁñ-kyañ. Le commerce a de singuliers retours; il confond ceux qui calculent : l'habileté politique est de même la niaiserie des sages.

Le coton veut un terrain riche, pas trop humide. Ce terrain est préparé en février, après les gelées, par trois labours et deux hersages. La terre mise en lits est arrosée; les graines, lavées, trempées la nuit, frottées avec des cendres, sont semées vers le 20 juin, de façon à ce que les plants soient distants de deux à trois pieds l'un de l'autre. On recouvre les semences d'un doigt de terre; on fume avec des résidus huileux, des cendres, et de l'engrais humain liquide, à raison de dix hectolitres par moo; on houe sept fois; on arrose souvent; on coupe la tige au-dessus de deux pieds, et les branches au delà de vingt pouces. Vers le 8 août, on récolte, et le coton est exposé à l'air pendant quelques jours. Un moo peut donner de trois à cinq cents livres de coton. Le coton ne supporte pas le voisinage des fèves et ne s'assole pas avec le maïs.

Le tmʁ-ma a été étudié par M. Rondot. Assisté de la science profonde de M. S. Julien, il en a fait connaître en France l'emploi et la culture. On le sème, au troisième ou au quatrième mois, dans un sol léger et près de l'eau, sur des lits bien remués et bien nivelés; on l'abrite avec des nattes qui sont mouillées quand le temps est sec, enlevées quand il est humide et dès que la plante atteint une hauteur de trois doigts. Le tmʁ-ma se transplante. Quand il est assez haut, on le couvre à sa base avec du fumier de bœuf, de cheval et d'âne, jusqu'à la hauteur d'un pied; on l'arrose de temps à autre. On le coupe tous les ans. On le plante aussi de boutures, et par trois plants, dans des trous éloignés d'un pied et demi.

Le mûrier est cultivé surtout dans la partie moyenne et littorale de la Chine. On greffe souvent la variété du man-tʁñ, appelée lʁ, sur celle plus vigoureuse du xʁ-kwañ, appelée kiñ. Les feuilles sont enlevées avec des ciseaux particuliers; les fruits servent à composer une boisson. On cultive autour des arbres des légumes, des melons et d'autres plantes qu'on fume avec les vers après leur sortie des cocons, et l'on assure que huit moo de bons mûriers valent cent moo de riz. Les éducations se font dans les métairies, dans des pièces aérées bien tenues, et qui contiennent peu de vers : aussi les maladies sont-elles rares et s'étendent-elles peu. Il est à croire qu'en s'attachant aux pratiques dont on peut trouver le détail dans l'ouvrage spécial de M. S. Julien, on pourrait ramener en France une culture nécessaire à l'alimentation

de nos fabriques, et dont l'absence entraîne une exportation considérable de numéraire.

L'année officielle, qui commence moyennement vers le 5 février, est divisée en douze mois de trente et de vingt-neuf jours, et se complète de temps à autre par une intercalation. L'année agricole en est peut-être un peu différente et plus régulière. On peut remarquer, par exemple, que les peuples musulmans usent de deux almanachs, l'almanach grec ou copte étant exclusivement employé pour ce qui regarde la météorologie et l'agriculture. C'est ainsi que la Pentecôte, ou fête du cinquantième jour, Id el Khamsin, a donné, en Égypte, son nom au vent du désert qui y souffle à cette époque. Des voyageurs qui lisent plus les livres de leurs devanciers que l'almanach du pays qu'ils visitent ont raconté l'un après l'autre que ce vent durait cinquante jours, tant les bibliothèques sont une belle institution et les ciseaux un utile instrument.

L'année agricole chinoise, qui commence vers le 5 février, compte douze mois qu'elle regarde comme égaux, et ne se divise guère en jours, mais bien en demi-mois et en décades, le demi-mois pouvant être de plus de quinze jours, et la décade de plus de dix jours, comme l'année elle-même est de plus de trois cent soixante jours ou même de trois cent soixante-cinq jours.

L'encyclopédie agricole du savant et célèbre Syu, qui vivait sous les Miñ et était natif des environs de Chang-haï, contient l'almanach très-détaillé du cultivateur de la Chine moyenne, en même temps qu'un almanach semblable, mais plus bref, disposé sur un cercle dont les rayons séparent les mois et diverses fractions de ces mois. J'ai traduit ce travail, mais je ne suis ni satisfait, ni sûr de ma traduction : c'est pourquoi j'en publierai seulement une rapide analyse. Les termes spéciaux, les noms des plantes cultivées, ne se trouvent en général point dans les dictionnaires; quand ils s'y rencontrent, leur traduction est vague; à côté d'un nom de plante, on lit seulement *Name of a plant*. Il y a des iconographies chinoises bien imparfaites; il y a des catalogues de plantes, celui de Hoffman et H. Schultes, par exemple; mais cela ne suffit pas encore. Il faudrait une synonymie plus vaste et plus certaine : c'est là le *desideratum* par excellence de l'étude de l'agriculture chinoise. Des circonstances exceptionnelles m'ont empêché de suivre le plan que je m'étais tracé en Chine; mais si je revois jamais ce pays, un travail utile de synonymie sera fait pour les objets principaux qu'embrasse l'histoire de la nature.

J'aurais pu, sans doute, solliciter l'aide de plus savants que moi; mais je n'aime point à troubler le travail d'autrui, ni à me parer de lueurs empruntées. Ce qui, d'ailleurs, est facile quand il s'agit de littérature devient impossible quand le langage des champs est ce qu'il faut traduire.

Dans la rapide analyse qui va suivre, les explications relatives au premier mois montreront assez le plan suivi par l'auteur chinois; je ne mentionnerai pour les autres mois que ce qui sera de quelque intérêt.

Le premier mois de l'année, moñ-tɯun, premier du printemps, se divise en deux quinzaines, l'une appelée li-tɯun, ou début du printemps, l'autre yu-ɯui, ou les pluies. Pendant ce mois, on observe l'arrivée du vent d'est ou du vent de mer, qui amène la débâcle des glaces, le réveil des insectes, le départ des oiseaux voyageurs pour le Nord, les premiers signes du retour de la végétation : le fils du ciel alors laboure le champ sacré, il invoque le Souverain suprême; le ciel et la terre forment une féconde union. Le cultivateur reprend ses travaux, il répare son habitation; il élève son esprit, il se pénètre de la piété filiale. C'est alors aussi que se font les offrandes et les sacrifices aux dieux protecteurs des montagnes, des forêts et des torrents. On prépare les outils; on fume la terre, on la laboure; on sème les arbres à fruit; on greffe, on taille les arbres : les plantations de la seconde quinzaine sont bonnes si le vent du sud ne règne pas. On nettoie les canaux et les conduites d'eau, on prépare les claies pour les vers à soie, les femmes tissent, etc.

Le deuxième mois, tɯʁñ-tɯun, milieu du printemps, est divisé par l'équinoxe en deux quinzaines dites kiñ-tɯö et tɯun-fen, ou réveil des vers et équinoxe de printemps. Il est marqué par la floraison des pêchers et le commencement des orages : on sème alors le blé, le chanvre, le tsi, les haricots, les melons, le piment, le thé; on sacrifie à Ilö pʁ-sa; on taille les mûriers, on prépare tout pour les vers à soie; on complète le curage des canaux.

Le troisième mois, tɯi-tɯun, fin du printemps, se compose des quinzaines tsiñ-miñ, pure clarté, et kʁ-yu, pluie pour les grains. C'est alors, dit l'almanach, que le rat des champs se métamorphose en caille; fait singulier, assurément, et qu'un peuple aussi ancien aurait eu le temps d'examiner de près, ainsi que plusieurs autres du même genre : tel qu'on le présente, il nous fait voir que si l'hétérogénie était bannie de l'Europe, elle trouverait en Chine un honorable refuge. Au troisième mois, on sème ou plante le riz, le sésame, le gingembre, l'indigo, le coton, les pois rouges et verts, etc.

Au quatrième mois, premier de l'été, moñ-ɯya, divisé en li ɯya et syao-mañ, petite plénitude, on sème encore du riz et du coton; on sarcle, on enterre les ignames.

Au cinquième mois, tɯʁñ-ɯya, divisé par le solstice en mañ-tɯʁñ, milieu de la plénitude des épis, et ɯya-tɯi, ou sommet de l'été, on récolte les blés et le xʁñ-xwa, les graines potagères; on sème ou plante les mûres, les melons d'automne, l'indigo, le riz d'automne, etc. En ce mois, les cerfs perdent leurs cornes, les cigales chantent, etc.

Au sixième mois, tɯi-ɯya, divisé en syao-ɯʁ et ta-ɯʁ, petite et grande chaleur canicule, on commence à sentir une brise tempérée; les grandes pluies cessent. On sème les pois rouges et verts, les raves; on bêche au pied des mûriers, on laboure pour le blé, on fait macérer le chanvre, on coupe le petit blé, on prépare les salaisons au vinaigre.

Au septième mois, moñ-tsyeʁ, premier de l'automne, divisé en li-tsyeʁ et tɯʁ-ɯʁ, cessation de la chaleur, le vent devient frais; on honore le ciel et la terre. C'est alors qu'on sème le sarrasin; on coupe le premier riz, le *Panicum italicum;* on irrigue les melons, etc.

Au huitième mois, tɯʁñ-tsyeʁ, divisé en pei-lʁ, rosée blanche, et tsyeʁ-fen, équinoxe d'automne, les oiseaux voyageurs commencent à se montrer; il y a des éclairs et du tonnerre; il fait très-sec. On sème le grand et le petit blé, les pois tardifs, le xʁñ-xwa, diverses plantes bulbeuses; on sacrifie à IIIö; on nettoie le coton, on coupe les légumes, etc.

Au neuvième mois, tɯi-tsyeʁ, divisé en xan-lʁ, rosée froide, et tɯʁñ-kyañ, apparition du givre, les oies et les canards sauvages arrivent du Nord; toutes les feuilles tombent; le moineau se retire dans l'eau et devient grenouille. Il en est de ce fait comme de l'existence de l'homme à queue : Si je n'en avais vu qu'un, dit Voltaire, je n'y croirais pas. En ce mois, on laboure la terre pour le chanvre, on sème la petite plante bulbeuse appelée yeʁ-tsay, on cueille les grands haricots, on récolte le sésame, le *Panicum italicum,* les ignames, etc.

Au dixième mois, moñ-tʁñ, premier de l'hiver, divisé en li-tʁñ et syao-syue, petite neige, l'eau commence à geler, la terre durcit, les souffles du ciel et de la terre descendent et montent, etc. On met les récoltes en grenier, on tisse, on fait les espadrilles, on coupe le dernier riz, on fait des offrandes aux dieux, on arrange sa demeure et on s'y occupe le soir, on rentre les fruits, on sème le gingembre, etc.

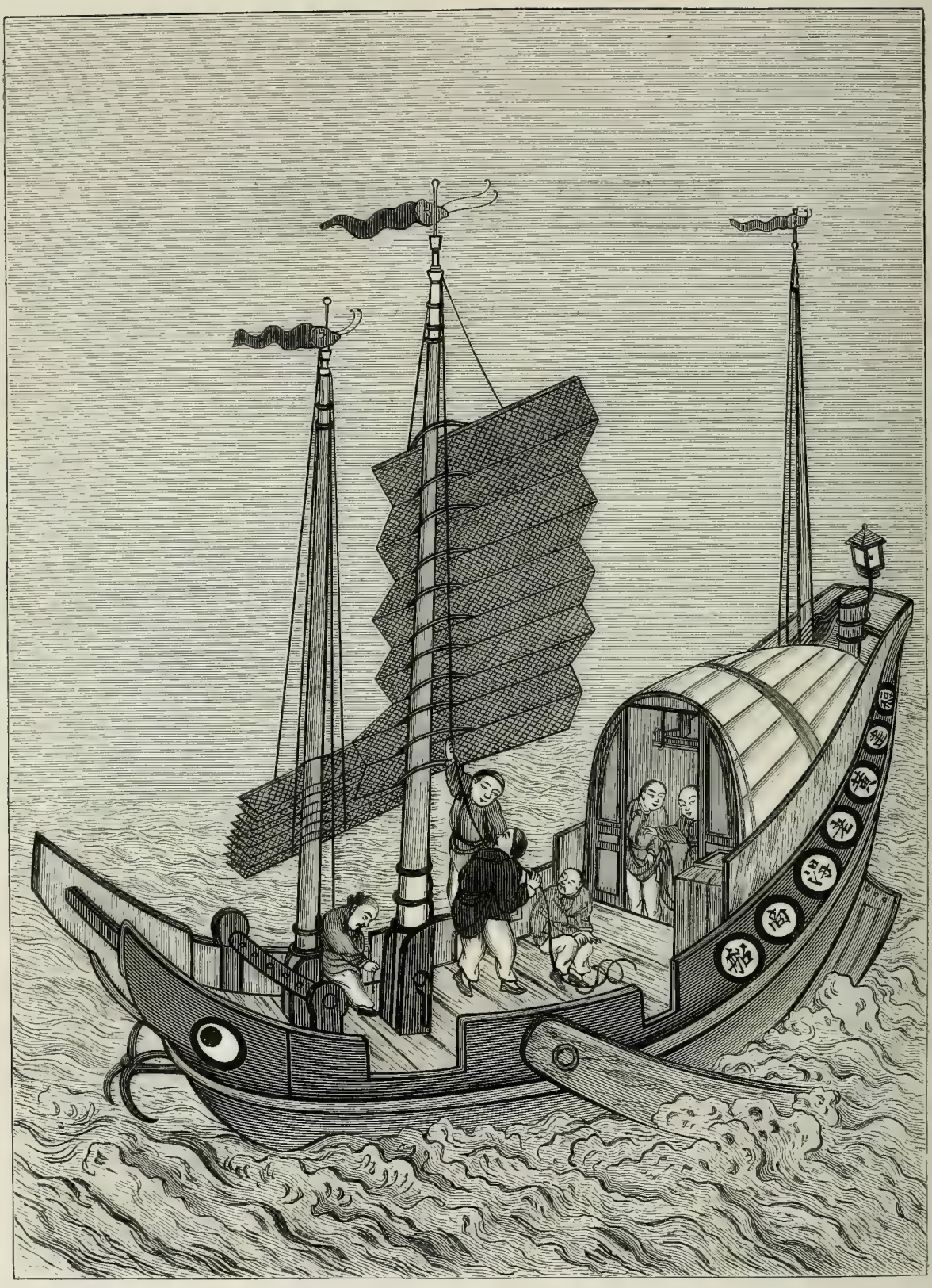
Au onzième mois, tɯʁñ-tʁñ, divisé en ta-syue et tʁñ-tɯi, ou sommet de l'hiver, solstice d'hiver, le cerf géant perd ses cornes. On fait le charbon de bois, on coupe les joncs et la canne à sucre, on fume les plantes potagères, on coupe les bois de construction, on sèche le poisson, etc.

Au douzième mois enfin, tɯi-tʁñ, divisé en syao-xan et ta-xan, petit et grand froid, on ramasse la glace et la neige, on répare les chariots, on fabrique les balais, on coupe les haies, on fume le sol, on distille l'eau-de-vie, etc.

NOTES DIVERSES

NOTE SUR LES TRANSPORTS

Les moyens de transport, bien que moins avancés en Chine qu'en Europe, y méritent quelque attention. Il serait à désirer que les marins en si grand nombre qui visitent les côtes chinoises fissent une étude complète des barques à voiles appelées jonques par les Européens, et des canots employés sur les rivières et dans les ports. Chaque province a son type, qui ne ressemble que peu au type accepté dans la province voisine. Il y a des navires à voiles de coton, d'autres à voiles de nattes. Parmi ces voiles, les unes se carguent, les autres se plient comme des éventails ou des persiennes; le jeu en est bien entendu. Les équipages ne sont point excessifs, comme sur les barques de la mer Rouge, qui comptent jusqu'à cinquante marins pour cent tonneaux, et font cinq à six lieues par jour. Les embarcations appelées sampan, conduites par un seul homme qui godille avec un long aviron maintenu par une corde, et dans lequel on peut voir une hélice instinctive, sont aussi grandes et marchent aussi vite que nos canots armés de dix avirons. Quelque peu qu'on connaisse la mécanique, on ne peut s'empêcher toujours d'être frappé du grossier empirisme qui préside à la construction et au maniement de nos navires à voiles. Il est impossible que ce que nous faisons en ce genre soit le dernier mot de l'art; et si la guerre n'a besoin que de vapeurs transportant des troupes ou défendus par elles, le secours gratuit du vent n'en sera pas moins toujours demandé par un commerce économe. Il serait temps que des esprits ingénieux s'appliquassent à en profiter mieux; et bien que les navires chinois soient inférieurs aux nôtres, leur examen attentif ferait naître quelques idées et fournirait des données pratiques.



BATIMENT DE COMMERCE DU FO-KYEN DIT NYAO TCHUEN.

BATIMENT DE COMMERCE DE L'ILE DE TSOUÑ-MIÑ DIT CHA-FAN TCHUEN.

Réduire par quelque nouveau procédé le nombre de chaque équipage, ce serait augmenter du même coup l'effectif général du commerce, effectif qui, dans notre pays surtout, n'est pas aujourd'hui ce qu'il devrait être.

Les Chinois voyagent, par terre, à cheval, à dos de chameau; quelquefois, dans le Nord, en litière et en voiture. Ces voitures sont, autant qu'on en peut juger, semblables à l'*arcuatus currus* des Romains. Elles ne sont pas suspendues, mais on s'y étend sur des coussins. Elles sont à brancard, et attellent un, deux, trois et quatre chevaux, quelquefois même deux chevaux en tandem. Le cocher s'assied d'ordinaire sur le brancard. La voiture et la roue, sans laquelle elle n'existerait point, sont anciennes dans le monde; le sanscrit le démontre; les musulmans, les Arabes surtout, les connaissent cependant à peine; la Chine en fait un grand usage, mais surtout

CHINOIS DU NORD MONTANT DES CHAMEAUX.

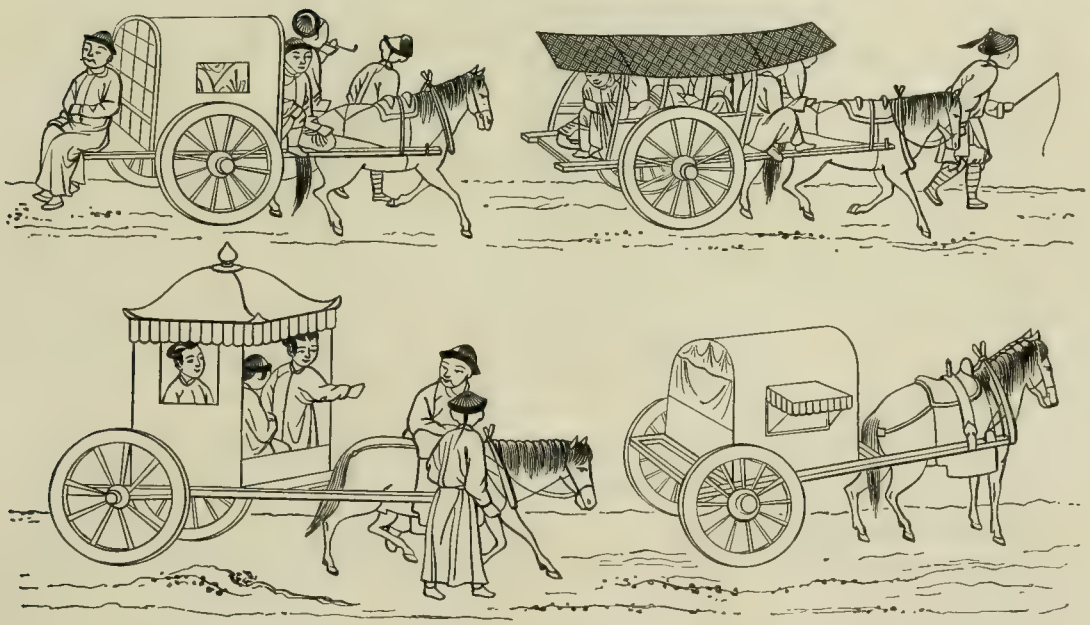
Gravure chinoise.

dans ses provinces du Nord, celles du Midi étant trop montueuses et traversées seulement par des chemins détestables.

Beaucoup de transports se font à dos d'homme. Les deux moitiés du fardeau sont alors suspendues aux deux extrémités d'un grand bâton qui se porte sur l'épaule. Beaucoup de marchands et d'artisans ambulants promènent ainsi leur magasin ou leur atelier : les barbiers portent d'un côté un petit siége destiné à la pratique, et de l'autre un lavabo; les restaurateurs ont une petite cuisine où les mets se cuisent pendant même qu'ils marchent, et qui est plus ingénieusement construite encore que l'appareil sur roues des marchands de *baked taturs* de Londres. Je donne ici le dessin de la charge d'un ouvrier en métaux, serrurier, soudeur, ferblantier, raccommodeur de porcelaine et même de verres de montre, qu'il recoud avec des fils de laiton. L'appareil comprend deux caisses. La première, qui est l'atelier, possède le soufflet, son tuyau, qui se démonte, et qu'entourent les images des san sin, Lʊ, Fʊ et Hao, patrons de l'avancement de la fortune et de la longévité; quelques tiroirs et la lime,

PORTEFAIX ET MARCHANDS AMBULANTS.

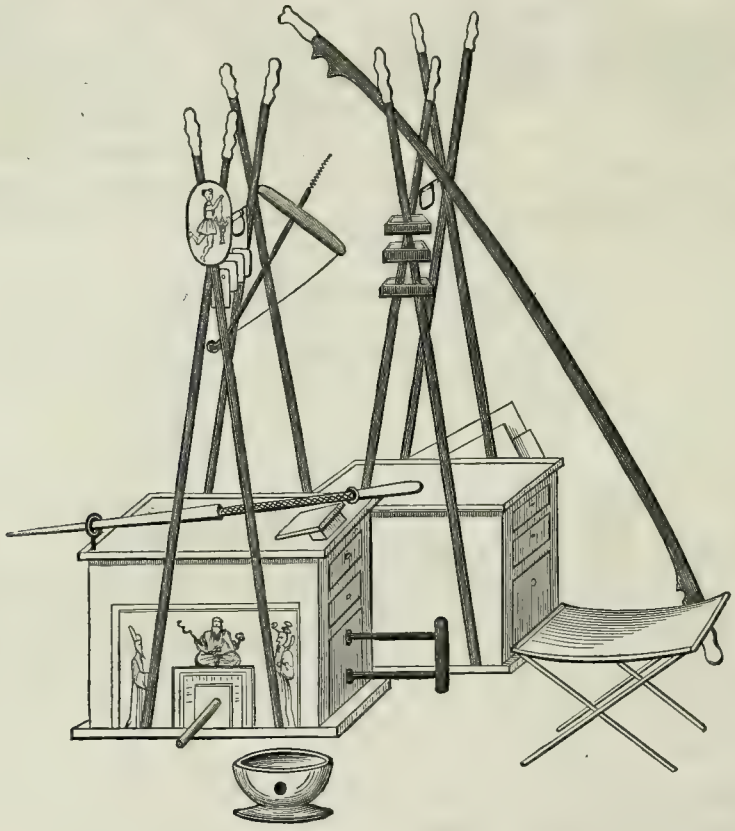
Gravure chinoise.



VOITURES DIVERSES.

Gravure chinoise.

terminée par un fourreau mobile dans un anneau fixé au bord de la caisse. La seconde caisse, qui est le magasin, reçoit dans ses tiroirs le siége pliant, le fourneau et beaucoup d'outils. Les supports de chaque caisse sont réunis par une traverse qui reçoit une boucle où s'engage le bâton qui sert à les porter. Ceux de la première caisse, ornés d'une plaque de cuivre sur laquelle on voit lox-xae, possesseur de la grenouille à trois pattes, portent un vilebrequin; à la traverse sont suspendus quelques morceaux de cuivre qui, frappant les uns sur les autres quand l'appareil est en



ATELIER PORTATIF D'UN OUVRIER EN MÉTAUX.

marche, en annoncent suffisamment l'approche aux pratiques. Les supports de la seconde caisse portent quelques cadenas; contre ces supports, et dans le bas, sont engagées aussi quelques feuilles de métal. Les caisses étaient longues d'un pied cinq dixièmes et hautes d'un pied deux dixièmes; les supports s'élevaient à une hauteur de quatre pieds. J'avais demandé le prix de l'appareil, et l'avais fait peser. J'ai perdu la note où j'avais consigné les indications reçues; mais je me souviens que le poids me parut faible, et le prix, eu égard à la bonne confection et à la complication des caisses, très-modéré.

NOTE SUR LE CALCUL ET LES MESURES

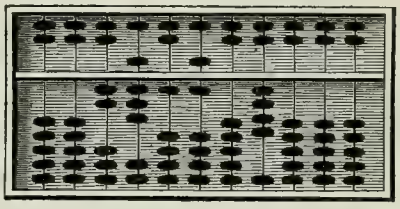
Les Chinois, peu portés aux études abstraites, ont cependant résolu seuls la plupart des problèmes de l'arithmétique; ils avaient même, avant l'arrivée des jésuites, abordé l'algèbre.

Ils font usage, comme nous-mêmes et comme tous les peuples civilisés, de la numération décimale. Ils ont des chiffres de plusieurs modèles; il y en a d'une forme analogue à celle des autres caractères, qui se rencontrent à peu près exclusivement dans les livres et sont très-connus. Les idées de dizaine, de centaine, de millier, de myriade et diverses fractions y ont leurs signes à peu près comme dans nos chiffres romains. Leur forme étant très-simple, ces chiffres seraient facilement altérés par des faussaires. Pour obvier à ce grave inconvénient, on se sert souvent de caractères numériques plus compliqués et assez différents les uns des autres pour rendre presque impossible leur transformation par effaçage ou addition de traits.

Dans l'écriture cursive, et pour les calculs auxquels les chiffres ordinaires se prêtent peu, on se sert de chiffres plus simples encore, plus faciles à tracer, et dont il existe au moins trois modèles. A l'aide de ces chiffres, accompagnés d'exposants placés à côté ou au-dessus d'eux, on peut effectuer tous les calculs d'après des procédés semblables aux nôtres. Pour effectuer ces calculs, on se sert toutefois plus habituellement d'un compteur appelé suan-pan.

Ce compteur est un cadre oblong inégalement divisé parallèlement à ses côtés les plus longs, et portant parallèlement à ses côtés les plus courts des baguettes au nombre de huit, de dix, de quinze même, dans lesquelles sont enfilées de petites

boules. Chaque baguette porte habituellement cinq boules dans la division la plus grande du cadre et deux boules dans la division la plus petite. Quelquefois elle porte d'un côté seulement quatre boules et seulement une de l'autre. Ce dernier modèle est conforme à celui de l'*abacus* romain, dont Velser a publié la représentation dessinée sur un original (1). Les premières boules valent 1, les secondes valent 5 chacune. L'instrument ne marque aucun nombre quand les boules touchent le cadre, et sont séparées par un espace, de la division dont j'ai parlé. Pour écrire un nombre composé de centaines, de dizaines et d'unités, par exemple, on choisit une baguette, et l'on porte contre la division le nombre de boules nécessaire à exprimer celui des centaines. On en fait autant pour les dizaines sur la baguette de droite ou celle de gauche, suivant les habitudes prises, et autant encore pour les unités. Pour additionner, on écrit le nombre à ajouter sur le premier nombre, faisant, à mesure qu'il s'en rencontre, passer les unités multiples à la colonne qui leur est consacrée. La soustraction ne



ABACUS CHINOIS.

présente pas plus de difficultés. Ces opérations peuvent se faire en commençant par les unités. Habituellement, cependant, on commence par la colonne qui contient les multiples de dix les plus élevés, celle des centaines, par exemple, si l'on a des centaines, des dizaines et des unités.

Tous les calculs peuvent s'effectuer à l'aide du compteur. Plusieurs méthodes sont suivies. Pour la multiplication, la plus ordinaire consiste à multiplier par les chiffres successifs des unités, dizaines, centaines, etc., du multiplicateur, d'abord les unités du multiplicande, puis ses dizaines, etc., portant à mesure les résultats sur le compteur, où ils s'additionnent d'eux-mêmes.

La division ne présente pas plus de difficultés. On soustrait du dividende porté sur le compteur, en l'effaçant, un multiple du premier chiffre du diviseur. Si c'est son décuple, on écrit dix au quotient. Pour que ce nombre soit réellement acquis au quotient, il faut soustraire successivement du dividende le décuple des autres chiffres du diviseur, centaines, dizaines, unités.

(1) Le *stchote* russe, moins ingénieux, compte dix boules à chaque rangée.

Le dividende laissant un reste, ce reste est traité de même jusqu'à ce que, inférieur au diviseur, il soit le numérateur d'une fraction qui a pour dénominateur le diviseur.

La preuve de tous les calculs opérés à l'aide du compteur s'obtient en les répétant : le calcul ne laissant point de trace, on en suit les éléments quand ils sont nombreux, et on en constate les résultats sur un papier. Les calculs répétés, comme je l'ai dit, ne s'en effectuent pas moins avec une rapidité bien plus grande que nos calculs simples, et il est généralement impossible aux Européens de suivre les calculateurs chinois; leur procédé, qui paraît grossier, est en réalité très-commode et très-avantageux dans la pratique du commerce : aussi le compteur chinois est-il employé en Chine dans toutes les caisses des maisons européennes et se répand-il déjà dans la Cité de Londres. Il paraît convenir particulièrement à certains calculs rapides et faits à la fois par plusieurs commis, tels que la recherche de ce qu'on appelle la différence.

Les mesures chinoises sont presque toutes décimales, ce qui est dû peut-être à l'usage du compteur, mais en tout cas en facilite l'emploi. Le pied, l'once, la mesure des grains, etc., se divisent donc en dixièmes, centièmes et millièmes. Il n'y a unité de mesures ni dans tout l'empire, ni pour diverses spécialités qui nécessitent des unités diverses. Il est inutile, par exemple, que l'unité de poids soit la même pour l'armateur qui remue des tonneaux, et le pharmacien qui pèse des atomes; il paraît même plus naturel que chacun d'eux ait son unité, de façon que l'un ne calcule pas par millions et l'autre par millionièmes, quand l'un et l'autre peuvent calculer mieux, et en langage plus bref, par dizaines et dixièmes.

La diversité des mesures va peut-être trop loin : il y a en Chine le pied impérial, astronomique, etc.; le pied officiel, qui sert pour les étoffes et aux tailleurs, et a 35 centimètres; un autre pied, dont j'ai deux échantillons, qui a 3 473 dixièmes de millimètre; le pied des charpentiers du Kiañ-nan, qui a 295 millimètres; etc., etc.

Mais pour loin qu'en Chine et dans d'autres pays aille cette diversité, il ne paraît pas qu'il en résulte d'inconvénients sérieux : chacun connaît les mesures, en petit nombre, dont son commerce a besoin; et si l'unité agraire n'est pas la même d'une province à l'autre, cela ne gêne point des cultivateurs fixés pour toujours au même sol.

L'origine des idées qui nous gouvernent est souvent humble ou obscure : peut-être est-ce de la Chine exposée par les jésuites que le système décimal nous est venu. Il faut regretter que ceux qui en furent les promoteurs, purs théoriciens, aient ignoré les faits les plus vulgaires : ils ont, en un latin et en un grec de cuisine, baptisé des mesures nouvelles dans le monde, prenant pour point de départ la dix-millionième partie d'une ligne dont la longueur exacte n'est point encore connue. Il y avait dans leur œuvre quelque chose d'utile; mais avec peu d'étude on eût pu faire mieux.

D'infimes États prirent nos mesures avec nos modes : l'Amérique, sous John Adams, les jugea plus sévèrement; Napoléon lui-même, n'y trouvant pas ce qu'on y aurait dû mettre, les abolit par un décret.

Plus éclairés, les savants auteurs de la métrique nouvelle auraient vu le monde entier se servant de mesures à peu près égales; ils auraient compris alors que ces mesures avaient quelque raison d'être, et qu'il s'agissait non de diviser le jour en dix heures, ou, ce qui est plus ridicule encore, de porter sur la carte de France une division nouvelle du cercle, mais de donner à la France un pied unique, et de proposer à tous les peuples ce pied nouveau peu différent des leurs, avec lesquels, dans la pratique commune, il eût pu même se confondre. Il y a des mesures naturelles et universelles qu'on ramènerait aisément à un seul type en recourant à un congrès international et neutre : tels sont le pied, l'once et la livre, l'acre ou l'arpent, plus encore la brasse et le tonneau, communs à tous les marins; le mille géographique, division exacte du degré, seule mesure itinéraire que la géographie et les navigateurs puissent reconnaître. C'est à ces mesures qu'un législateur intelligent devait s'arrêter, au lieu de chercher des types artificiels et de les décorer de noms barbares dont la moitié déjà ne sont plus usités.

NOTE SUR LES MONTS-DE-PIÉTÉ

Les juifs ont cru avant Aristote que l'argent, ne produisant pas, devait se prêter sans intérêt; ils sont sans doute revenus de cette erreur que condamne toute l'histoire. Le moyen âge et ses héritiers ont voulu composer avec les faits; ils ont imaginé l'intérêt légal, le maximum appliqué au commerce d'une marchandise, que rien ne force, comme le blé ou le vin, à paraître sur les marchés, qui de sa nature est presque insaisissable : c'était plus qu'une injustice, c'était une injustice sans objet. Les légistes sont tenaces. Quand on voulut jadis leur enlever la magie à laquelle ils ne croyaient plus, ils chicanèrent longtemps. Un corps et un peuple marchent rarement du même pas : aussi est-ce au jury, citoyen et père de la loi, qu'il faut laisser le soin de juger les choses douteuses, avec des vues chaque jour plus droites, et qui, fussent-elles fausses, nous contentent, parce qu'elles sont communes au gros de la nation.

Les principes en matière de prêt sont simples; mais on les entend si peu et on les embrouille si fort qu'il ne sera pas hors de propos de les mettre ici en pleine lumière.

D'une part l'abondance des capitaux accumulés par l'épargne, de l'autre le développement des affaires, c'est-à-dire l'offre et la demande, donnent en chaque pays à l'intérêt de l'argent placé sans risques ou avec le minimum absolu des risques, c'est-à-dire en bonnes terres, un taux qui varie peu, et qu'on peut appeler le taux régulateur.

Ce taux est dans le nord de l'Europe de 1 ou 2 pour 100; dans le centre ou le midi de l'Europe, de 3 ou 5 pour 100; il est plus bas dans la riche Hollande, plus élevé

dans la pauvre Italie; il atteint en Chine 8, 10 et 12 pour 100, parce que l'argent y est rare ou entraîné par le commerce.

Tout autre placement qu'un achat de bonnes terres entraîne un risque. Si en France la terre donne 3, une maison 5 et l'emprunt national 6, c'est que les risques auxquels sont exposés les capitaux placés en maisons ou en rentes françaises ne peuvent être couverts que par une prime de 2 ou de 3 pour 100, qu'il faut en conséquence ajouter à l'intérêt de 3 donné par la terre. A toutes les valeurs qu'on achète, à toutes les entreprises qu'on tente, on demande donc en outre d'un intérêt normal la prime d'un risque variable; ce qui dépasse cette prime est le bénéfice, salaire de l'activité, récompense des calculs habiles, quelquefois aléatoires, et compensation fortuite de pertes fortuites aussi.

Placer en terres et sans risques particuliers à 8 hors d'Europe, c'est les frais d'une administration lointaine déduits; réaliser un bénéfice réel, c'est profiter de la rareté des capitaux sur un certain marché, en même temps que rendre service au peuple auquel on porte ces capitaux qu'il ne prime que pour les attirer.

La terre donnant 8 dans un certain pays, si la prime du risque ordinaire d'un autre placement est de 5 en Europe, ce placement devra donner 13 dans ce pays, à moins que le désir ou la possibilité d'y acquérir des terres étant nuls, et tous les capitaux se portant sur d'autres affaires, on se contente de demander à ces affaires un bénéfice plus grand que celui qu'elles donneraient en Europe.

Les risques de certains prêts peuvent être très-grands. Si la loi interdit d'en toucher la prime, ou ces placements n'ont pas lieu au grand détriment des emprunteurs habituels, ou ils se font toujours en dépit de lois contraires à l'essence des choses; seulement ils se font dans l'ombre, sans concurrence, sans garantie, et l'escroquerie en profite.

On prête en Europe à 365 pour 100 et même au-dessus : cela se fait à Paris, à Marseille, à Londres, et en général dans toutes les grandes villes. Un fruitier ambulant emprunte cinq francs le matin et rend cinq francs et un sou le soir, ou vingt schellings le samedi et rend vingt et un schellings à la fin de la semaine. Avec les cinq francs ou les vingt schellings, il a acheté des fruits et pu gagner dans sa journée trente sous ou dans sa semaine une douzaine de schellings, souvent même plus. L'intérêt à payer ne le ruine donc pas, tandis que l'absence du prêt l'eût empêché de vivre. Le prêteur le connaît à peine; il prête sur parole et ne revoit pas tous ses emprunteurs : le risque est grand; peut-être faut-il y ajouter le risque créé par la loi; enfin il opère sur quelques centaines de francs. Le prêteur doit vivre; et comme il passe son temps à donner et à recevoir de petites sommes, à suivre ses débiteurs, à visiter les marchés, il faut bien que ce temps soit payé : ce qui prouve

qu'il ne l'est pas trop, c'est qu'il est rare que ces prêteurs deviennent riches. Des riches ne pourraient pas faire ce commerce. Il est facile de gagner un sou sur une boîte d'allumettes, mais il serait impossible d'en vendre même un cent dans les mêmes conditions. Il serait excellent que le prêt des marchés se fît à un taux plus bas. Des gens respectables et généreux s'en sont occupés à Londres; ils ont pu prêter au taux le plus infime sans rien perdre, première règle de la vraie charité qui substitue le service à l'aumône et n'avilit pas le pauvre; mais ils ont donné leur temps sans le compter, et s'ils méritent la reconnaissance de leurs clients et l'admiration de tous, il n'en est pas moins vrai que leur acte est exceptionnel, qu'on ne peut espérer qu'il se reproduise toujours et partout, tandis qu'on est certain que le pauvre aura toujours besoin de recourir aux prêteurs.

En Chine, le gouvernement emprunte quelquefois à 12, quelquefois au-dessus. Il y a quelques années, il prêtait, sur leur demande, aux marchands d'une ville frontière du Nord, dix mille onces d'argent à 12 pour 100 par an, soit 1 pour 100 par mois. La moitié des intérêts devait rester dans la province pour subvenir aux dépenses publiques, et l'autre moitié fournir l'amortissement. Après quatorze ans, la somme totale des intérêts devait être versée à la caisse provinciale.

Le prêt sur gage est plus développé en Chine que dans aucun autre pays. Le Chinois est naturellement porté au commerce, et lorsqu'il n'a pas besoin d'engager ses effets pour se procurer des aliments ou pour obtenir les émotions du jeu, il les engage encore volontiers afin d'avoir entre les mains une petite somme qui lui permette d'acheter, de vendre, et, malgré l'élévation du taux de l'intérêt, d'opérer un petit bénéfice. Ainsi, quand les froids sont passés, les pauvres engagent leurs vêtements chauds; beaucoup de riches même engagent leurs fourrures jusqu'à l'automne suivant. Le cultivateur porte même au mont-de-piété les outils dont il vient de faire usage et dont il n'aura plus à se servir que dans plusieurs mois.

Est-ce un bien? est-ce un mal? Est-ce avant tout le symptôme d'une grande misère? est-ce celui d'une activité plus grande encore? Il me serait difficile de le dire. Pour juger bien des questions aussi délicates, il faudrait une étude plus longue que celle que j'en ai pu faire.

Nulle part, ainsi que je viens de le dire, l'institution des monts-de-piété n'a reçu d'aussi grands développements qu'en Chine. Dans les grandes villes comme Pékin, comme Sʁ-tɯeʁ, on compte jusqu'à soixante ou soixante-dix monts-de-piété, dont plusieurs ont des succursales. Un département de quelque étendue compte ordinairement dix, quinze ou vingt de ces établissements; les plus petites villes préfectorales en possèdent un; la plupart en ont deux ou trois. On n'a pu me citer, comme en étant privée, que la seule ville de Yen-tɯeʁ, dans le Hlan-tsñ.

Il me paraît, en conséquence, difficile d'attribuer à toute la Chine moins de trois mille monts-de-piété; j'inclinerais, de plus, à admettre un nombre pareil ou supérieur de succursales.

Les monts-de-piété n'appartiennent point à l'État; ce n'est même que théoriquement qu'ils sont placés sous sa surveillance. C'est une industrie parfaitement libre, et dont les écarts sont réprimés plus sûrement par l'essor de la concurrence que par des règlements fallacieux. Pour exercer cette industrie, il faut, à la vérité, se munir d'une licence; mais on ne la refuse à personne. Les premiers établis ne jouissent d'aucun privilége.

Le prix de la licence varie selon les lieux et les temps; elle coûtait à Tyen-tsin, en 1860, 5 800 onces, et revenait, avec quelques frais accessoires de timbre, brevets, expéditions, et quelques cadeaux à faire aux magistrats, à 8 200 onces. A Chang-haï, vers la même époque, cette licence se payait seulement 400 onces; mais il s'y joignait l'obligation de verser annuellement entre les mains des magistrats une somme de 800 à 1 000 piastres. C'est le trésorier de la province qui délivre ces licences, appelées tsin-tyé.

Dans presque toutes les provinces, les monts-de-piété sont autorisés à établir des succursales dans les villages, sans que l'établissement de ces succursales donne lieu à la perception d'aucun droit nouveau.

Il serait difficile d'évaluer le chiffre moyen des affaires d'un mont-de-piété. On m'a assuré que les cinq ou six établissements de ce genre qui existent à Chang-haï réalisaient, l'un dans l'autre, un bénéfice annuel de 200 000 onces. Chacun d'eux emploie environ quarante personnes et dépense annuellement 6 000 onces.

J'aurais pu demander quelques renseignements statistiques sur le nombre, la nature, la valeur des objets engagés, les renouvellements, etc.; ces documents m'eussent certainement été fournis : je ne les ai toutefois pas demandés, parce qu'il m'a paru que les monts-de-piété auraient quelque peine à les fournir; que je ne pourrais ajouter que peu de confiance aux chiffres qui me seraient donnés, dès que pour les obtenir un effort serait nécessaire. Je ne pouvais, d'ailleurs, faire examiner cette comptabilité par des gens à mon service, vu le grand nombre de signes de convention qu'elle renferme et qui sont inintelligibles pour le public.

Je suis convaincu que pour obtenir des Chinois, comme de tous les Orientaux, des renseignements à peu près exacts, il faut avant tout savoir limiter les demandes qu'on leur adresse, parce qu'il serait à craindre qu'ils ne limitassent pas leurs réponses au peu qu'ils savent d'ordinaire. On arriverait de la sorte, et de la meilleure foi du monde, à écrire un roman économique qui aurait à la vérité coûté peu de fatigues, mais n'enfanterait que des illusions.

Les monts-de-piété appartiennent d'ordinaire non à des compagnies ou sociétés commerciales, mais à un propriétaire unique. Si l'entreprise est bonne en elle-même, elle n'en a pas moins à supporter des risques extérieurs fort sérieux. La plus grande partie de la Chine est, en effet, livrée à l'anarchie ou parcourue par des bandes armées : il arrive journellement que des monts-de-piété sont livrés au pillage. Enfin les autorités locales, soutenant par toutes sortes de moyens révolutionnaires un gouvernement légitime, frappent les monts-de-piété, comme le commerce, de contributions de guerre et d'avanies de toutes sortes. Il y a quelques années qu'un riche négociant de Chang-haï, se voyant ruiné par des exactions de cette nature, quitta le pays en abandonnant tout ce qu'il possédait.

Il est possible que, s'il régnait plus d'ordre dans le pays, le taux de l'intérêt exigé par les monts-de-piété fût moindre. Toutefois, que l'élévation de ce taux dépende de la rareté du capital ou de l'incertitude des événements, elle ne paraît pas affecter sensiblement le nombre des affaires, et les populations s'en plaignent peu. Cet intérêt est de 25, 30, 36 pour 100, et davantage même; mais on peut le regarder en Chine comme fort raisonnable, les placements se faisant au taux de 12, 20 et 30 pour 100, suivant leur nature.

Les règles suivies par les monts-de-piété diffèrent de province à province et souvent d'une ville à l'autre. En thèse générale, on peut dire que le privilége est perpétuel, et que quand il n'y a pas un droit annuel à payer aux magistrats, il y a cependant toujours quelques petits cadeaux à leur faire;

Que le prêt représente moins de 50 pour 100 de la valeur engagée;

Que l'intérêt diminue en proportion de l'augmentation du prêt; que, d'un autre côté, quelques ménagements particuliers montrent une certaine intervention philanthropique de l'administration;

Que l'intérêt est calculé par mois;

Que la vente des objets abandonnés s'opère par l'entremise des fripiers;

Que les monts-de-piété n'acceptent point comme gage des objets d'une conservation difficile ou d'un cours très-variable.

A Chang-haï, le prêt nominal est égal à la moitié de la valeur de l'objet engagé.

Ce prêt est nominal en ce que par once d'argent (valant 1 400 tsyen) inscrite sur la reconnaissance (tañ-pyao), et par conséquent due, l'emprunteur ne reçoit que 760 tsyen. L'intérêt mensuel est, sur une somme de moins de 10 onces, de 20 millièmes; de 10 à 20 onces, de 18 millièmes; de 20 à 30, de 16 millièmes; de plus de 30, de 14 millièmes.

Jusqu'au quarantième jour, il n'est dû qu'un mois. A partir du quarantième, il en est dû deux.

A Tyen-tsin, les monts-de-piété sont habituellement tenus par des gens du Hhan-si.

Le prêt est égal à 50 pour 100 environ de la valeur engagée.

Le taux de l'intérêt est :

Sur les pierres précieuses	3 p. 100.
Les métaux vils	3
L'or et l'argent	2
Les instruments d'agriculture	2
Les fourrures au-dessous de 10 000 tsyen, soit 10 piastres	3
— au-dessus —	2
Vêtements de coton, laine, soie, au-dessous de 1 000 tsyen, soit 1 piastre	3
— au-dessus —	2
Tout objet de la valeur d'un million de tsyen (1 000 piastres) et au-dessus	à l'amiable.

La somme des intérêts se paye en enlevant le gage. Toutefois, au bout de vingt-huit mois, le mont-de-piété peut vendre.

A Sʂ-tmeʁ, c'est trente mois.

A l'expiration du terme du prêt, on peut toujours le renouveler par le payement des intérêts échus.

Le mois se compte, pour les intérêts, à partir du sixième jour. Les intérêts sont alors dus pour le mois entier.

Pendant deux mois d'hiver, les onzième et douzième mois de l'année chinoise, l'intérêt des prêts, garantis par des effets d'habillement, n'est plus que de 2 au lieu de 3 pour 100, et de 1 au lieu de 2 pour 100.

On m'a assuré qu'on avait récemment réduit cette période au douzième mois et à la moitié du onzième mois.

Une réduction pareille portait sur l'intérêt des prêts garantis par des instruments d'agriculture; elle embrassait les onzième et douzième mois, et la première moitié du premier. La première moitié du premier mois a perdu ce privilége.

Le gouvernement agit souvent pour limiter le taux de l'intérêt : on croit de même, en France, que le taux de l'escompte le regarde. L'intention est bonne; les résultats ne le sont pas toujours.

Il existe, à côté des monts-de-piété autorisés, d'autres monts-de-piété clandestins appelés tsañ-ya, qui font de plus fortes avances, mais prêtent à 8, 9 et 10 pour 100 par mois, et vendent après trois mois les objets non retirés.

Je dois dire, en terminant ce qui concerne les monts-de-piété, que j'en ai visité un très-grand nombre, et que j'ai toujours été frappé de l'ordre et de la propreté qui y régnaient. Je doute qu'on fasse mieux en Europe.

Une autre forme de prêt sur gage, le prêt hypothécaire, est très-usité en Chine.

Les conditions de ce prêt se règlent à l'amiable. La quotité du prêt est habituellement égale aux 60 centièmes de la valeur de l'immeuble engagé.

L'intérêt exigé est ordinairement de 2 pour 100 par mois. Le contrat, appelé tañ-tmi, est écrit sur papier libre ; il est ensuite marqué du timbre de la sous-préfecture, sans que cette formalité donne lieu à l'acquittement d'un droit fixe et légalement établi.

Le prêteur détient, comme gage de sa créance, le titre de propriété de la maison (fañ-tmi) ou celui de la terre (tyen-tmi) qui se trouvent hypothéquées.

NOTE SUR LE COMMERCE DE LA CHINE

EN 1863

J'ai déjà, dans le cours de la publication de cet ouvrage, donné quelques renseignements sur le commerce de la Chine, et notamment sur le mouvement de ses échanges en 1862.

Comme je le faisais pressentir, les chiffres que je donnais alors ne pouvaient être longtemps vrais : ils sont aujourd'hui singulièrement dépassés.

En 1863, le commerce de la Chine s'est élevé à deux milliards, dont un milliard pour Chang-haï seul, qui, en dehors de ses exportations ordinaires, a vendu à l'Europe pour plus de 100 millions de francs de coton.

De 1860 à 1863, le commerce de Chang-haï a doublé. En face de ces progrès d'une ville nouvelle et neutre, Hong-kong qui progresse, mais dans une moindre mesure, se croit ruinée, et ses plaintes, malgré leur exagération, montrent combien sont inutiles les colonies même les mieux conduites.

Chang-haï est maintenant une superbe cité bâtie sur des terrains qui, il y a vingt et un ans, se sont achetés à raison de 30 et 40 centimes, et valent aujourd'hui de 50 à 175 francs le mètre.

Huit banques anglaises y fonctionnent ou vont y fonctionner; leur capital réuni atteint 250 millions.

La part de la France dans le commerce de la Chine est à peu près nul. Les tableaux

de la douane chinoise donnent à l'importation, en 1863, le nombre de tonneaux suivant :

Anglais	1 058 946
Américains	678 929
Français	5 854
D'autres nations	383 090

Le mouvement de la France avec la Chine, qu'elle a ouverte au prix de plus de 100 millions, au prix de mille ou de quinze cents soldats morts sur le champ de bataille ou dans les hôpitaux, serait donc un cent-soixante-dixième de celui de l'Angleterre et un trois-cent-quarantième de celui des peuples civilisés : c'est par l'Angleterre que la soie et le coton lui arrivent.

Cette situation est très-grave : la France, sans initiative, s'endort comme l'Espagne après Charles-Quint et Philippe II. Son réveil ne dépend pas de ses chefs, mais d'elle-même. Ses chefs ne l'aideront ni par des expéditions, ni par des conquêtes lointaines, mais seulement en la plaçant libre et responsable en face d'un avenir qui dépend de son audace et de son labeur.

Les deux dernières parties, *Langage* et *Géographie,* seront distribuées aux souscripteurs, mais vendues à part au public, en raison de la nature spéciale du sujet.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE CAHIER

AVANT-PROPOS. . . . . page 3

VIE SOCIALE. — Villes. — Boutiques. — Étuves. — Jardins publics. — Jeux. — Musique. — Hospices. . . . . pages 5 à 15

THÉATRE. — Théâtre. — Genres. — Comédiens. — Pièces. . . . . pages 17 à 26

CÉRÉMONIES. — Mariage. — Cérémonies funèbres. — Superstitions. . . . . pages 27 à 32

VIE PRIVÉE. — Maisons. — Meubles. — Chauffage. — Costume. — Cuisine. — Repas. — Prix courants. . . . . pages 33 à 51

INSTRUCTION PUBLIQUE. — Instruction réelle. — Nature des études. — Examens. — Nombre des lettrés. — Situation des lettrés. — Académies. — Programme d'études . . . . . pages 53 à 61

AGRICULTURE. — Supériorité de la Chine. — Lois de l'agriculture. — Outils et méthodes. — Cultures alimentaires. — Colons partiaires. — Produits textiles. — Almanach du cultivateur. . . pages 63 à 73

NOTES DIVERSES. — Note sur les transports. — Note sur le calcul et les mesures. — Note sur les monts-de-piété. — Note sur le commerce de la Chine en 1863. . . . . pages 75 à 93

ERRATUM. — Page 13, ligne 15 : *au lieu de* table de Pythagore, *lisez* harpe de Pythagore.

TYPOGRAPHIE DE J. BEST, RUE SAINT-MAUR-SAINT-GERMAIN, 15.